

@

RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE



TOME II
(1947)

**PROGRÈS TECHNIQUE
ET PROGRÈS MORAL**

André SIEGFRIED - Nicolas BERDIAEFF
Emmanuel MOUNIER - Eugenio D'ORS
SIDDHESWARANANDA - Marcel PRENANT
Théophile SPOERRI - J. B. S. HALDANE
Guido DE RUGGIERO

Progrès technique et progrès moral

Édition électronique réalisée à partir du tome II (1947) des Textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres Internationales de Genève. Les Éditions de la Baconnière, Neuchâtel, 1948, 488 pages. Collection : Histoire et société d'aujourd'hui.



Promenade du Pin 1, CH-1204 Genève

TABLE DES MATIÈRES

(Les tomes)

[Avertissement](#)

[André SIEGFRIED](#) : [Historique de la notion de progrès](#), Conférence du 1^{er} septembre.

[Marcel PRENANT](#) : [Le progrès humain vu par un biologiste](#). Conférence du 2 septembre.

[Eugenio D'ORS](#) : [Du paternel et du fraternel](#). Conférence du 3 septembre.

PREMIER ENTRETIEN, le 3 septembre.

[Nicolas BERDIAEFF](#) : [L'homme dans la civilisation technique](#). Conférence du 4 septembre.

DEUXIÈME ENTRETIEN, le 4 septembre.

TROISIÈME ENTRETIEN, le 5 septembre.

[J. B. S. HALDANE](#) : [Influence du progrès technique sur le progrès moral](#). Conférence du 6 septembre.

[Guido DE RUGGIERO](#) : [La fin et les moyens](#). Conférence du 8 septembre.

QUATRIÈME ENTRETIEN, le 9 septembre.

[Théophile SPOERRI](#) : [Éléments d'une morale créatrice](#). Conférence du 10 septembre.

[Swami SIDDHESWARANANDA](#) : [La conscience humaine et l'angoisse de la civilisation](#). Conférence du 11 septembre.

CINQUIÈME ENTRETIEN, le 11 septembre.

SIXIÈME ENTRETIEN, le 12 septembre.

[Emmanuel MOUNIER](#) : [Le christianisme et l'idée de progrès](#). Conférence du 13 septembre.

SEPTIÈME ENTRETIEN, le 13 septembre.

*

APPENDICES : Interventions de [Francesco FLORA](#) — [Charles LEHRMANN](#) : Le point de vue du judaïsme.

*

[Index](#) : [Participants aux entretiens](#).

@

Progrès technique et progrès moral

AVERTISSEMENT

@

p.007 Dès leur institution, Les *Rencontres Internationales de Genève*, rencontres annuelles autour de quelque problème essentiel de notre temps, ont obtenu une audience telle qu'il n'est plus nécessaire de rappeler ce que sont ces vastes confrontations de penseurs venus de toutes les latitudes géographiques et spirituelles pour exprimer leurs vues dans des conférences, les discuter au cours d'entretiens publics.

Les secondes Rencontres, en septembre 1947, ont eu un retentissement tout particulier, que suffirait à justifier l'urgence du problème examiné, celui des rapports entre progrès technique et progrès moral, qui est peut-être le problème actuel, mettant en cause le sort de nos civilisations, le sort même de l'homme — sa « magnification », selon le mot de J.B.S. Haldane, ou sa déchéance.

Il paraissait d'une grande importance que soient publiés les textes « *in extenso* » de ces *conférences* et de ces *entretiens*. Le présent volume en constitue l'édition originale.

L'on a cru opportun de maintenir dans le texte de certaines conférences de courts passages que leurs auteurs, pressés par l'horaire, ont dû se résigner à ne pas prononcer. Ces adjonctions ne modifient en rien le sens ou la teneur des exposés, mais rendent plus aisée l'intelligence de la pensée exprimée.

@

ANDRÉ SIEGFRIED

HISTORIQUE DE LA NOTION DE PROGRÈS ¹

@

p.009 Le sujet que les Rencontres internationales ont choisi de discuter cette année n'est pas moins actuel que celui qui était discuté l'an dernier, et dans ma pensée, c'est le même sujet, parce que les rapports de la technique et de la morale ou, si l'on veut, les rapports du progrès technique et du progrès moral, c'est en somme la même question que celle de la civilisation européenne ou occidentale. Suivant la conception que l'Europe et le monde occidental se feront de leur civilisation, la destinée de celle-ci sera entièrement différente.

Je vais donc tenter aujourd'hui, puisque je suis le premier des conférenciers, de vous donner en quelque sorte une conception générale du problème, sans essayer d'apporter des solutions, car les solutions ne doivent survenir qu'à la fin, si même elles surviennent ; d'ailleurs je ne me sens pas l'autorité de donner des conclusions, et si j'en donne, ce sera simplement pour vous suggérer des opinions ou des impressions personnelles ².

Les victoires de la technique moderne sont éclatantes : l'ingénieur résout tous les problèmes qui lui sont posés, il semble que désormais rien ne lui soit impossible. Mais, au même moment, l'homme d'affaires, l'homme d'Etat, le moraliste se voient bien obligés de constater que les solutions de la technique sont elles-mêmes génératrices de nouveaux problèmes, devant lesquels p.010 l'homme d'affaires, l'homme d'Etat, le moraliste se sentent désemparés et découragés. L'homme, incontestablement, est devenu plus efficace, plus puissant, il se croit même maître de la nature ; mais, en devenant plus puissant, il n'est pas devenu

¹ Conférence du 1^{er} septembre 1947.

² Dans le texte de M. Siegfried figure en petits caractères le compte rendu sténographique de développements oraux apportés au cours de la conférence.

Progrès technique et progrès moral

meilleur. Les années terribles que nous venons de traverser pourraient même, à bon droit, nous laisser penser qu'il devient pire.

Une question se pose ainsi : la technique travaille-t-elle pour l'homme ? Est-elle génératrice, soit de progrès moral, soit de perfectionnement spirituel, soit de développement culturel ? Le seul fait de poser pareille question, surtout d'avoir à la poser, n'est-il pas le signe d'une crise de notre civilisation, que nous choissions de l'appeler civilisation européenne, ou d'un terme plus large, civilisation occidentale ?

I. La crise de la civilisation occidentale

Il me semble que notre civilisation repose sur le triple fondement d'une certaine conception de la connaissance, d'une certaine conception de l'homme, enfin d'une technique de la production.

Notre conception de la connaissance nous vient des Grecs ; elle comporte un usage conscient, parfois presque agressif, de la raison, dégagée de toute forme de superstition. L'Occidental est objectif, à la fois dans l'observation, le raisonnement et la conclusion ; il est capable d'un entier désintéressement dans la recherche de la vérité et, de ce point de vue, le besoin de connaître, de comprendre est pour lui une sorte de religion. Partout où l'on rencontre cette attitude à l'égard de la connaissance, on est en Occident.

Il n'est pas très sûr, puisque nous parlons de progrès, que cette conception de la connaissance ait progressé depuis 1500 ans. Il est possible que, depuis 150 ou 200 ans, et au moins depuis deux générations, elle soit en régression.

Notre conception de l'homme, nous la tenons également des Grecs, mais aussi du christianisme. Nous considérons l'individu

Progrès technique et progrès moral

comme un esprit libre, indépendant, capable de raisonner et de juger par lui-même, méritant d'être respecté en tant que tel et de recevoir de la société des garanties à cet effet. L'homme ainsi conçu ^{p.011} n'est pas un instrument, mais un but en soi. Cette notion, qui s'opposait dans l'esprit des Grecs au manque de liberté des Asiatiques, l'évangile lui a donné un nouvel épanouissement dans la conception de la personne humaine, âme immortelle. Le XIII^e siècle, le XVIII^e (que Michelet ne craignait pas d'appeler le grand siècle) sont autant d'étapes splendides sur la voie royale qui a conduit notre civilisation aux merveilleuses réalisations de notre âge.

Quant à notre technique de la production, elle s'exprime dans cette transformation, proprement révolutionnaire, que l'on est convenu d'appeler la révolution industrielle moderne. Peut-être, dans les lointains de son origine, la devons-nous aussi aux Grecs, mais c'est la machine qui, permettant à l'homme européen de mettre à son service toutes les énergies de la nature, lui a conféré une puissance extraordinaire, grâce à laquelle il s'est d'abord rendu maître de la planète, puis est en train de reculer pour ainsi dire indéfiniment les limites de sa souveraineté. Cette révolution — car c'en est une au sens propre du terme — transforme les conditions de la vie, plus encore sans doute que ne l'avaient fait les âges antérieurs de l'humanité ; elle transforme aussi l'homme lui-même, dont tous les rapports, soit avec la nature, soit avec la société, soit avec lui-même, ont besoin d'être révisés. L'épanouissement est magnifique, mais, selon le mot de Valéry, c'est peut-être aussi une grande aventure.

On peut suggérer que notre civilisation avait, dès avant sa troisième phase, atteint un lumineux sommet. La Grèce ancienne, Rome, le moyen âge de saint Louis, le XVII^e et le XVIII^e siècles

Progrès technique et progrès moral

sont des époques de la plus haute civilisation, de réalisations dont l'humanité peut à bon droit s'honorer. Or la technique n'y tenait qu'une place secondaire et, de notre point de vue, rudimentaire. Cependant, notre civilisation actuelle n'a été pleinement elle-même que depuis le développement mécanique, lié notamment avec la machine à vapeur, qui lui a conféré une qualité nouvelle, l'efficacité. Une sorte d'optimum s'est alors établi, résultant d'une coopération harmonique entre le savoir, l'individualisme et la puissance industrielle : la grandeur de la race blanche en a été la p.⁰¹² conséquence. Dès l'instant que cette race avait son foyer en Europe, celle-ci n'a pas eu de peine, au XIX^e siècle, à se rendre économiquement maîtresse du monde. Si aujourd'hui le centre de gravité de la civilisation occidentale tend à se déplacer vers l'Ouest, c'est cependant toujours la race blanche qui demeure, dans le monde, l'agent véritable du progrès.

Attention, toutefois, sa suprématie pourrait être menacée, moins peut-être du dehors que de l'intérieur, si l'harmonie dont nous parlions tout à l'heure entre la connaissance, l'homme et sa technique venait à se perdre, faisant place à un dérèglement et à un déséquilibre. Certains signes inquiétants se dessinent à cet égard. La connaissance, ou si l'on veut la science, était surtout, chez les Grecs, une curiosité désintéressée, un désir de savoir, de pénétrer les secrets de la nature : on se rappelle, à ce sujet, les excuses d'Archimède pour avoir fait servir l'ingéniosité de sa technique à des fins utilitaires. Or la science devient trop souvent entre nos mains, non plus seulement clef de vérité, mais instrument de puissance. D'apollinienne, comme eût dit Nietzsche, elle devient dionysiaque, et à ce titre elle se charge d'une passion, grandiose sans doute, mais dont nous ne manquons pas d'être

Progrès technique et progrès moral

intoxiqués. Dans ces conditions la Science, telle que la concevait par exemple un Renan, ne se reconnaît plus, sous la forme d'une technique intéressée, plus préoccupée de force que de lumière.

Cette crise va plus loin que la science ou que la technique elles-mêmes, car l'homme lui-même y est impliqué. Cette ivresse l'égare, compromet sa liberté d'esprit, lui retire son désintéressement. L'Etat moderne, dans sa recherche éperdue de la force, tend à ne plus considérer l'individu comme un but en soi, mais comme un instrument, utilisé dans une œuvre qui l'écrase. La machine, à l'origine, est faite pour l'homme, mais trop souvent l'homme devient le serviteur, le servant de la machine ; la puissance publique, dans une démocratie, ne devrait être que l'agent de la communauté, mais ne voyons-nous pas l'Etat, maître absolu, devenir le tyran des individus ? Le secret qui entoure, en ce moment même, les recherches relatives à l'énergie atomique n'est-il pas le signe d'une perversion de la science ? On risque ainsi de glisser, d'une ^{p.013} civilisation d'inspiration grecque et chrétienne, à une civilisation technique, d'inspiration utilitaire, susceptible finalement de se détruire elle-même.

II. Problèmes se posant de ce fait

L'homme, disions-nous, n'est pas devenu meilleur en devenant plus puissant. Sa puissance semble avoir multiplié sa capacité de faire le mal plus encore que sa capacité de faire le bien. On dirait même qu'intoxiqué par les armes prestigieuses dont il dispose, une barbarie initiale, qu'on croyait dépassée, le ressaisit. Cette barbarie, servie par des moyens inconnus hier et démesurément accrus, n'apparaît que plus barbare et l'on se dit que la science, ainsi comprise, a déchaîné plus de haine que d'amour.

Progrès technique et progrès moral

J'ai connu, dans mon enfance, une époque où tout le monde croyait au progrès. Chacun croyait que la génération suivante serait plus heureuse, plus riche, plus pacifique que la précédente. Alors qu'auparavant on avait vu le paradis perdu dans un passé lointain, les gens du XIX^e siècle voyaient le paradis dans l'avenir. Et aujourd'hui, aux Etats-Unis, qui sont à ce point de vue une survivance du XIX^e siècle et plus encore du XVIII^e, il est extrêmement fréquent de trouver un pareil optimisme qui n'est pas justifié par les faits, mais qui survit sentimentalement à ce qui l'a fait naître.

De ce fait se pose ce problème : la technique est-elle contraire à la morale ? On peut se demander cependant si la technique n'est pas en somme compatible avec la morale ? Avec quelque optimisme ne pourrait-on suggérer que la technique puisse être favorable à la morale ? Cette série de questions se rapporte à la plus immédiate actualité, car toute notre tradition repose sur un courant d'antique moralité, cependant que notre présent dépend essentiellement, et même de plus en plus, de notre technique.

Il faut, je crois, pousser plus loin encore, ou, si l'on veut, plus profond. Embarqués que nous sommes dans la poursuite technique, qui n'est après tout qu'un moyen, ne risquons-nous pas de perdre de vue le but essentiel — ne faudrait-il même pas dire : la seule chose nécessaire — qui est le perfectionnement moral, spirituel, culturel de l'homme ? La culture et la technique sont choses différentes et il est prudent de se dire que la seconde ne conduit pas ^{p.014} nécessairement, ni même normalement, à la première. Ainsi se pose le problème des rapports de la technique et de la culture, dont les termes rappellent, parallèlement, les rapports de la culture et de la morale : la technique, demanderons-nous donc, est-elle favorable à la culture ? Est-elle au moins compatible avec elle ? Ne pourrait-on enfin soutenir que la technique conduit naturellement à la culture ?

Progrès technique et progrès moral

Suivant que l'on adopte, en pensant soit à la morale soit à la culture, l'une de ces manières de voir, on se rallie à des conceptions de la vie fort différentes, et même à vrai dire à des types de civilisations d'orientations divergentes.

III. Caractères et conditions de la technique

On peut dire de la technique que c'est une méthode, comportant un ensemble de règles, de procédés, établis rationnellement et confirmés expérimentalement, en vue de réaliser un but ; c'est un art rationalisé, c'est un génie initial réglementé et devenu pour chacun un instrument efficace qu'il se peut approprier. On en devine, dès lors, les conditions de succès : cette pratique, éprouvée par l'usage, perfectionnée par des maîtres, doit être appuyée sur un outillage adéquat, et cette harmonie profonde entre l'instrument dont on dispose et la façon dont on sait s'en servir apparaît comme une nécessité essentielle, dont on ne saurait se dispenser. L'observation, en apparence banale, est en réalité profonde, comme est profonde la maxime de La Rochefoucauld :

Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions et les desseins si on veut en tirer tous les effets qu'elles peuvent produire.

Dans ces limites, et sur son terrain propre, la technique est éventuellement impeccable, irrésistible, et le progrès technique peut légitimement apparaître comme devant être sans limites.

L'ingénieur résout tous les problèmes techniques. S'il ne les résout pas, c'est parce qu'ils ne sont pas purement techniques. A côté de la technique, il y a la finance, il y a le problème social, il y a les relations entre les hommes, la politique, la passion humaine. Mais si l'on met un ^{p.015} ingénieur ou un technicien en présence du problème technique, qu'on élimine les éléments humains, je crois que, dans l'état de progrès où nous sommes parvenus, la technique est impeccable et irrésistible.

Progrès technique et progrès moral

Mais peut-être faut-il ici pousser plus loin ? La technique est, disions-nous, une pratique, donc un art, fondée sur la science, donc une action dépendant de la connaissance. Sa parenté est noble, il ne convient en aucune façon de la réduire à une habileté, à un tour de main. Dans ces conditions, ses progrès, sa destinée lointaine dépendent, non seulement de l'ingéniosité mécanique ou professionnelle, mais des progrès de la connaissance, c'est-à-dire en fin de compte de l'efficacité des méthodes de raisonnement. En remontant vers la source, il y a collaboration entre l'agilité de main de l'exécutant, l'efficacité de mise en œuvre de l'ingénieur, la découverte du savant, le génie du philosophe, du maître à penser, qui, lui aussi, a fourni un instrument (peut-être le plus précieux de tous) : à une extrémité, l'ouvrier ; à l'autre extrémité, Bacon ou Descartes...

Si l'on admet cette panoplie, peut-être y trouve-t-on la meilleure explication de la supériorité de l'Occident sur l'Orient, du moins dans le domaine des réalisations techniques. A quoi tient en somme cette indiscutable supériorité ? La première réponse qui vient à l'esprit est celle de notre avance en matière d'outillage et notre compétence plus grande dans l'utilisation des machines ; mais on pourrait objecter que l'Asie désormais possède elle aussi ces machines et sait les faire marcher aussi bien que nous. Il faut donc chercher plus loin. Mentionnons alors notre supériorité dans l'invention mécanique : l'Orient a le génie, que nul ne lui conteste, de l'invention religieuse, mais quant à nous nous créons sans cesse des machines, des mécanismes nouveaux. Pourquoi ? Sans doute parce que nous nous mouvons avec une prodigieuse aisance dans le raisonnement mathématique et mécanique et parce que nous possédons à cet égard un langage précis et approprié, que

Progrès technique et progrès moral

l'Orient, jusqu'ici, n'a pas su se donner. Un Chinois, un Indien ne nous sont en rien inférieurs dans le domaine de l'esprit ; ils nous seraient éventuellement supérieurs, mais sans doute ne disposent-ils pas de certains instruments de pensée que l'Occident possède comme un arsenal irrésistible. C'est ici que nous rencontrons, comme une sorte ^{p.016} de Saint des Saints de notre civilisation intellectuelle, ces méthodes de pensée et de raisonnement, que les Grecs les premiers avaient découvertes et que nos maîtres à penser modernes — philosophes et mathématiciens — ont mises au point. Sans eux la révolution industrielle et ses prodiges eussent-ils été possibles ?

La technique aurait donc des racines profondes, qui seraient distinctes d'elle-même. Elle s'alimente dans la science, qui s'alimente elle-même dans la curiosité désintéressée, compagne inséparable de la culture. Nous voyons bien tout ce que l'utilité, tout ce que la nécessité (« nécessité l'ingénieuse », comme disait La Fontaine), fait faire à l'humanité de progrès, mais il y a aussi la vitalité de l'esprit, qui ne relève peut-être pas du seul souci de la pratique. C'est une flamme qui brûle selon sa propre loi et que toute domestication risque d'atténuer ou d'éteindre. Retenons bien que c'est l'homme qui demeure au centre de tout ce problème, l'esprit de l'homme. Si nous laissons prendre, soit à la technique, soit à l'outillage, une place excessive dans nos préoccupations, un équilibre essentiel risquerait d'être compromis.

IV. Technique et morale

Distinguons ici la morale en tant qu'esprit de conduite et en tant que perfectionnement de l'homme.

La technique me semble enseigner naturellement l'esprit de

Progrès technique et progrès moral

conduite, et cela dans la mesure même où elle est une méthode. Elle enseigne en effet à bien déterminer le but qu'il s'agit d'atteindre, à sélectionner et proportionner les moyens qu'on mettra en œuvre, à faire preuve de caractère dans la réalisation, c'est-à-dire de calme dans les mouvements, d'efficacité et d'économie dans l'utilisation des forces, de soin dans l'entretien de l'outillage, de patience, de fermeté et de persistance dans le dessein. Je ne sais s'il y a là un ensemble de vertus que l'on est en droit de qualifier de morales, mais ce sont du moins des règles de comportement qui, dans la conduite de la vie, assurent le succès. Ces règles me paraissent être justement celles qui ont valu à la race blanche occidentale son étonnante réussite, et dans ce sens les progrès de la technique ne ^{p.017} peuvent que servir les progrès de la civilisation, en tant que nous en sommes les plus authentiques représentants. Attention cependant, l'évolution récente des méthodes de production industrielle ne travaille pas nécessairement dans l'intérêt de ceux qui la pratiquent, du moins de tous ceux qui la pratiquent : la responsabilité se retire de plus en plus de l'exécutant ultime, réduit souvent au rôle d'une pièce de la machine ; c'est l'état-major qui conçoit, c'est l'organisation qui met en œuvre, c'est le contrôle qui surveille, et l'ouvrier se voit, dans trop de cas, privé de toute personnalité dans le travail.

Il y a un mot affreux de Taylor qui pose tout le problème. A un ouvrier qui lui disait : « Ne pourrait-on pas faire ceci ou cela ? », Taylor répondit : « Il y a des gens qui sont payés pour cela, laissez-les faire leur travail, et vous, ne vous en occupez pas. »

Il est évident que, dans ces conditions, la morale que constitue l'honneur professionnel de la tradition se modifie, la technique

Progrès technique et progrès moral

n'étant plus éducatrice pour tout le monde. Une nouvelle morale du travail est à constituer et c'est un des aspects les plus troublants de la révolution dans laquelle nous sommes engagés.

Mais, à côté, au-dessus de la morale professionnelle, il y a une morale répondant au besoin de perfectionnement de l'homme, considéré non plus simplement comme producteur mais comme esprit. La technique, de ce point de vue, peut-elle être envisagée comme un instrument du progrès humain ? Nous avons noté plus haut que certains siècles, dont la technique était médiocre, rudimentaire même, s'étaient élevés dans le passé à un niveau de raffinement spirituel au moins égal, sinon supérieur au nôtre : l'homme peut donc s'élever sans que sa technique s'élève et l'on est amené à se demander s'il existe même un rapport entre les deux points de vue. Il y a là un problème qui n'a pas échappé à notre époque et qui donne toujours lieu aux discussions les plus passionnées, ce qui se comprend, car il s'agit de la conception même qu'on se fait de l'homme, de sa nature, de sa destinée.

Peut-être le progrès moral, même sous la forme la plus raffinée, comporte-t-il, comme le développement des plantes, certaines conditions de niveau. Dans ce sens, un certain niveau de vie est nécessaire pour qu'un progrès moral, au moins collectif et social, ^{p.018} se développe. Théoriquement et individuellement, rien n'empêche l'épanouissement spirituel le plus magnifique dans la privation la plus excessive (les ordres religieux sont là pour le prouver), mais en fait, dans la misère ou la barbarie, surtout quand elles durent et s'installent, l'esprit ne peut s'épanouir.

Et si l'on considère un peuple dans son ensemble, il est absolument nécessaire qu'il ait un certain niveau de vie minimum ; il faut que les hommes soient physiquement entiers, que leur hygiène ne soit pas déplorable, qu'ils

Progrès technique et progrès moral

soient suffisamment alimentés. Nous avons fait une triste expérience, dans les cinq ou six dernières années. Nous ne savions pas, du moins en France, ce que c'était que d'être sous-alimenté : nous avons appris, sans être particulièrement malheureux, que la sous-alimentation, ou du moins une alimentation mal dirigée, peut diminuer les qualités intellectuelles, la capacité d'action, la facilité de parole. Je n'avais pas appris cela : je l'ai ressenti moi-même, je l'ai ressenti dans les gens qui m'environnaient ; alors j'ai compris que les peuples qui ont été sous-alimentés pendant trois cents ans sont incapables de certaines réalisations.

Nous nous demandons parfois si l'humanité n'a pas moralement rétrogradé ? La question peut à la rigueur se poser par rapport à l'antiquité. Elle ne se pose pas par rapport à l'âge de la pierre. Mais il peut y avoir des reculs : l'humanité, dans ces conditions, ne peut, même du point de vue moral, se désintéresser de sa technique, qui, admettons-le, conditionne alors sa morale. Les régimes qui se préoccupent d'améliorer le niveau de vie de la masse ne peuvent donc être dans l'erreur et tout progrès technique, améliorant le prix de revient d'un produit, c'est-à-dire le mettant de ce fait à la disposition d'un plus grand nombre de consommateurs, est, pour l'humanité, un bénéfice net, qu'il serait absurde, coupable même, de contester.

Mais reprenons notre comparaison des niveaux : il se peut qu'à l'étage supérieur un excès de progrès technique ne serve plus et même aboutisse à compromettre le progrès moral. En possession de moyens de puissance excessifs, l'homme peut être tenté, dans sa volonté de puissance, de s'en servir pour la satisfaction de ses passions : les guerres de tous les temps, mais surtout les guerres modernes, avec leurs armes perfectionnées, en sont hélas une preuve trop évidente. Nous le savons si bien que chaque fois qu'une découverte nouvelle se produit, la question se pose aussitôt

Progrès technique et progrès moral

de savoir s'il p.019 n'eût pas mieux valu qu'elle n'eût pas été faite. Qu'on pense seulement au sous-marin, à l'avion et surtout à la bombe atomique, cette merveille que le Diable, sans doute, n'a pas désapprouvée ! Même s'il ne s'agit pas de détruire et s'il s'agit au contraire de créer, l'excès de richesse issu de la technique peut nuire au développement de l'esprit en orientant à l'excès l'humanité vers les satisfactions du confort et des jouissances matérielles. Il est beau d'améliorer le sort matériel des hommes, de leur donner des habitations saines, des baignoires, des téléphones, des automobiles, mais, dans cette pléthore de satisfactions, ne risque-t-on pas éventuellement de perdre de vue l'homme lui-même ? C'est une loi psychologique du dérèglement humain qu'au bout d'un certain temps le moyen devienne le but : on pourrait oublier que toutes les baignoires et toutes les automobiles du monde peuvent après tout avoir laissé inculte l'âme même de l'homme.

Lorsqu'on a un outillage trop parfait, on est tenté de se reposer sur cet outillage et de mépriser ce qui n'est pas cet outillage lui-même. Or, il y a une proportion nécessaire : trop d'outillage peut nuire, un manque d'outillage également.

Dans ce domaine, nous avons passé en France par tous les excès. Nous avons été accoutumés à voir que les plus grandes découvertes ont été faites par des hommes qui disposaient de moyens techniques presque ridicules. Les conditions dans lesquelles ont travaillé un Pasteur, un Claude Bernard et tant d'autres, sont véritablement extraordinaires : quelquefois une simple soupente, quelques malheureux instruments ; et ils ont fait de très grandes découvertes. C'est pourquoi nous sommes tentés quelquefois de penser que l'outillage n'est pas nécessaire.

A l'autre extrémité, il existe des peuples qui disposent de tout l'outillage imaginable, qui ont les plus magnifiques laboratoires, et qui obtiennent des résultats absolument admirables. Cet optimum de rendement prouve qu'il n'y a

Progrès technique et progrès moral

pas chez eux excès d'outillage. Mais j'ai rencontré aussi, dans certains pays, un respect excessif de l'outillage. L'outillage, tout ce qui est matériel, était trop estimé. La richesse des moyens était considérée comme plus importante encore que la capacité intellectuelle.

On en arrive alors, par protestation contre une méconnaissance de la hiérarchie véritable des valeurs, à comprendre le paradoxe de la chemise sale de Pascal et à se dire avec lui que « la dignité de l'homme consiste dans la pensée ».

Mais nous sommes, soit à l'étage inférieur soit à l'étage supérieur, dans le domaine des exagérations, la vérité se trouvant sans doute p.020 dans un juste milieu, dont les conditions ne sont, semble-t-il, pas difficiles à trouver, sinon à réaliser. Les conditions d'une technique saine, c'est qu'elle reste toujours au service de l'homme et que l'homme ne devienne jamais l'esclave de la technique. S'il se considère, en tant qu'esprit, comme existant en dehors de cette technique, comme étant au-dessus d'elle, s'il sait s'en servir comme d'un instrument, alors il n'a rien à craindre de ses dangers et il peut, sans hésitation, la considérer comme un bienfait.

V. Technique et culture

On confond souvent la technique et la culture et les conceptions courantes à cet égard sont fréquemment entachées des plus graves erreurs. Avouons que, pour le peuple, la Science se réduit en somme au progrès mécanique et que, pour lui, progrès mécanique et progrès tout court sont deux notions presque synonymes. De ce point de vue il est persuadé, ne se trompant du reste nullement en l'espèce, que l'humanité est engagée dans le progrès le plus magnifique qu'elle ait jamais connu. Les démocraties aiment la Science, mais surtout sous son aspect

Progrès technique et progrès moral

technique, et dans la mesure où ses découvertes servent le progrès matériel et social.

La culture, pourtant, est autre chose. C'est une curiosité désintéressée que l'individu a de soi-même, de son milieu, de ses relations avec l'ensemble, c'est une recherche de ce qui a été pensé, senti, exprimé avant nous, de ce qui est pensé, senti, exprimé ailleurs que chez nous ; et cela ne sert à rien, ou du moins, si cela sert (et cela sert beaucoup), ce n'est pas dans un but utilitaire qu'on s'y adonne. Le désintéressement semble ici une condition essentielle, mais l'on est alors dans un autre climat que celui de la technique.

Une série de questions se posent alors, comme pour la morale. La technique est-elle compatible avec la culture ? Evidemment, mais à condition que l'individu demeure supérieur à sa technique, s'en serve comme un instrument, en vue d'un but plus élevé. La technique favorise-t-elle la culture ? Assurément, si les conditions ci-dessus sont remplies, mais on peut imaginer une culture sans technique et il faut affirmer courageusement qu'il n'y a pas de ^{p.021} rapport nécessaire entre les progrès de l'une et les progrès de l'autre. La technique enfin ne pourrait-elle pas être contraire à la culture ? Certainement, quand la technique, intéressée et utilitaire par nature, absorbe tout, ne laissant plus à l'esprit cette atmosphère de liberté, désintéressée et pour ainsi dire débrayée, sans laquelle, à la longue, il s'étiolé.

Il me semble qu'une civilisation complète comporte à la fois, et dans des proportions déterminées, l'existence d'un outillage, d'une technique et d'une culture.

Si on a une proportion ou une harmonie entre ces éléments, je crois qu'aucun d'eux ne peut être mauvais ; au contraire, tous sont bons et

Progrès technique et progrès moral

nécessaires au progrès. Il faut un outillage et un progrès de l'outillage, une technique et un progrès de la technique, une culture et un progrès de la culture — dans la mesure où la culture, telle que nous l'avons envisagée, comporte un progrès. Est-il nécessaire, après tout, que la culture comporte un progrès ? Il y a une culture, et puis il y en a une autre, de même qu'il y a un art et un autre art ; ils jaillissent du sol les uns et les autres, et ils sont différents, justement parce qu'ils sont désintéressés, fantaisistes, qu'ils expriment l'indiscipline créatrice de l'individu, qui meurt dans l'indiscipline mais qui meurt également dans la discipline excessive. La discipline excessive le tue par la réglementation. L'indiscipline excessive le tue par l'incapacité de vivre.

Il peut y avoir dérèglement entre ces trois aspects. Il peut y avoir une mégalomanie de l'outillage, dont la vraie technique en somme ne profite pas et qui éventuellement nuit à la culture. Il pourrait y avoir aussi une exagération de la technique qui, se croyant à tort sa propre source, négligerait la culture : mais, à la longue, la technique s'étiolerait elle-même, car c'est aux fontaines de l'esprit qu'elle s'alimente...

Voilà dans quelles conditions le problème me paraît pouvoir être posé. Cette notion du progrès, à laquelle nos pères ont été si profondément attachés, tend peu à peu à nous échapper ; ou du moins, en la regardant de plus près, nous l'analysons, nous la divisons en des éléments divers et quelquefois contradictoires. Nous conservons, avec nos pères, le sentiment profond du progrès de la technique. Mon père, par exemple, était convaincu que le progrès technique (progrès des transports, de la machine, etc.) apporterait à la longue plus de bonheur pour l'humanité, plus de paix et d'amour entre les hommes ; il est mort après avoir vu la première guerre, il n'a pas vu la seconde : s'il l'avait vue, je ne sais pas si sa foi aurait résisté.

p.022 D'autre part, en analysant les éléments, nous avons conclu, dans beaucoup de cas, que le progrès de l'esprit n'est pas très visible, qu'il ne s'impose pas, et cependant, lorsque nous nous reportons à l'âge de la pierre, nous sommes bien obligés d'être optimistes.

Dans ces conditions, ma conclusion n'est pas totalement pessimiste : je

Progrès technique et progrès moral

demande simplement que ces notions soient envisagées dans toute leur complexité. Et surtout, pour revenir au *leitmotiv* qui a servi de base à cet entretien, je crois que tout cela est, au fond, une question de proportion, d'harmonie, de hiérarchie, à condition que dans cette hiérarchie, l'homme, en tant qu'individu, en tant que citoyen, en tant qu'unité spirituelle, soit toujours considéré comme un but supérieur aux moyens qu'il emploie.

@

MARCEL PRENANT

LE PROGRÈS HUMAIN VU PAR UN BIOLOGISTE ¹

@

p.023 En choisissant le titre de cet exposé, je n'ai pas voulu m'astreindre à considérer l'homme du seul point de vue biologique, ce qui ne manquerait pas d'être très incomplet et inexact. Mais je voulais souligner que, malgré tous les progrès, l'homme reste soumis à certaines lois biologiques, la plus essentielle étant la nécessité inéluctable de satisfaire à certains besoins matériels.

Il me semble impossible, en effet, dans cette discussion, de ne pas évoquer tout d'abord l'origine animale de l'homme, que je considérerai comme un fait acquis à la science. Voici trois mois à peine, un colloque international, réunissant à Paris les paléontologistes et les biologistes les plus qualifiés, sans distinction d'opinions philosophiques, l'admettait sans réticence, confirmant d'ailleurs que l'espèce humaine actuelle n'a pas été la seule, mais a été précédée, au cours de quelques milliers de siècles, par d'autres espèces humaines, qui s'en distinguaient par des caractères divers, mais possédaient toutes quelque technique : soit celle du fer, soit la taille des outils. L'évolution de cet ensemble affecte la forme buissonnante, par mutations au hasard, qui est habituelle dans l'évolution générale du monde vivant. Notre espèce, que tout montre techniquement supérieure aux autres, est la seule à survivre.

On sait encore, par l'abondance des outils auprès des squelettes

¹ Conférence du 2 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

trouvés, que toutes ces espèces humaines étaient sociales, au sens ^{p.024} approché où l'on parle de sociétés chez des mammifères supérieurs, et notamment chez des singes : c'est-à-dire qu'elles formaient des bandes, sans organisation très marquée. Ainsi la société humaine n'a pas été le résultat d'un « contrat social » consciemment conclu entre hommes isolés. Elle provient de l'évolution d'une société animale, déjà donnée dans ses liens sommaires avant que l'être humain eût créé ses premiers outils et se fût ainsi caractérisé comme un homme.

Si j'insiste sur ce passé lointain, c'est pour en finir tout de suite avec une des tendances pessimistes courantes vis-à-vis du progrès : la nostalgie de l'âge d'or ou du paradis perdu. Que, par fiction, des poètes s'y laissent aller, très bien ! Mais si l'on a la prétention d'en tirer des règles d'action, on encourt une grande responsabilité. Mon compatriote le docteur Charles Nicolle, prix Nobel de médecine, n'écrivait-il pas, il y a quelques années, dans son livre *La Fiction du Progrès* (pp. 47, 48, 49) :

« Supposons un de nos ancêtres primitifs, reparaissant au milieu de nous, et comparant sa vie, rude, mais si simple, avec notre existence plus facile et combien plus compliquée. Il ne trouverait à celle-ci nul avantage. De son pas lourd, puissant, il demanderait de retourner à sa caverne, sûr d'y goûter ce bien que la civilisation nous chicane et que goûtent, en dehors de nous et des bêtes sociales, tous les êtres : le délassement du repos à l'heure où les besoins sont assouvis. Esclave de la vie disciplinée qu'il s'est faite, le civilisé ne connaît vraiment qu'une joie, celle de déposer, un temps, ses chaînes. Encore est-elle contrariée par l'ennui. L'existence du civilisé est un incessant travail. Les plaisirs que nous y avons ajoutés sont des fatigues, des complications ou

Progrès technique et progrès moral

des vices ; au point de vue strict de la satisfaction, des erreurs... Le progrès, ce que nous appelons progrès, est un fleuve qui entraîne ses rives. Semblables à des acteurs, couchés sur une barque devant un décor qui se déroule, nous semblons avancer sur la route du bonheur ; nous ne progressons pas. »

J'admets que « notre ancêtre primitif », brusquement projeté dans la vie moderne, s'y sentirait très mal à l'aise. Mais je crois aussi que le plus malheureux des civilisés, remis tout nu dans ^{p.025} la vraie nature d'il y a mille siècles, et non pas dans celle du camping, serait un peu désemparé à la rencontre du premier ours venu, un peu dégoûté d'avoir pour tout potage, dans les jours fastes, des insectes, des lézards et des mulots crus, et demanderait vite, lui, de retourner aux chaînes de la civilisation.

Je crains que le docteur Charles Nicolle, enviant cette vie primitive, ne la voie un peu sous les couleurs de vacances prolongées à la Côte d'Azur ou sur les bords du Léman. Je crains aussi que ceux d'entre nous qui se prononcent contre le progrès technique, même s'ils ne veulent remonter qu'au moyen âge, ne soient, toutes proportions gardées, victimes d'une illusion analogue. Ils ne seraient pas longs à pester contre la torche fumeuse, à regretter leur stylographe, leur machine à écrire ou leur auto, et peut-être à réclamer l'imprimerie à grand tirage pour diffuser leurs écrits.

L'erreur fondamentale de tous ces rêves est schématisée par Charles Nicolle quand il dépeint notre ancêtre sûr de goûter le repos « que goûtent tous les êtres, en dehors de nous et des bêtes sociales » : il oublie que notre ancêtre était déjà une bête sociale. Je ne suis pas convaincu que ce soit là une malédiction qui pèse sur lui et sa lignée. Mais en tout cas, nous n'y pouvons rien.

Progrès technique et progrès moral

Mowgli retournera toujours au clan des hommes. Et nous, nous sommes pris dans la société de notre temps.

La biologie moderne ne croit plus à l'hérédité des caractères acquis. L'indubitable progrès technique réalisé par notre espèce depuis ses origines n'a donc pu, d'aucune façon, s'inscrire dans notre patrimoine héréditaire. Le nouveau-né de 1947 naît, en gros, semblable à celui de Cro-Magnon. Mais dès que ses sens s'éveillent, et bien avant toute éducation consciente, il reçoit l'empreinte du milieu matériel qui l'entoure, et, par lui, de la tradition civilisée. Mon éminent collègue le professeur Portmann, de Bâle, a très justement attiré l'attention sur ce fait capital que la première année de l'enfance humaine correspond aux derniers mois du développement embryonnaire des singes. Alors que ceux-ci naissent en possession presque complète de leurs moyens physiques, le bébé, né prématurément au point de vue de la physiologie comparée, est alors faible et sans ressources. Mais ces quelques mois, que les ^{p.026} singes passent dans le milieu uniformément monotone de l'utérus maternel, lui les passe dans le monde extérieur. Le fait même qu'il y est sans moyens le laisse libre de jouer, c'est-à-dire d'avoir les activités les plus variées, entre lesquelles le milieu impose un choix très lent. Or, parmi ces jeux, figurent les premiers essais du langage, c'est-à-dire de pensée, entre lesquels, aussi, le milieu social fait un choix. Cette naissance prématurée, jointe aux autres particularités biologiques depuis longtemps reconnues, telles que les conformations particulières du cerveau et du larynx (sans parler de la main, qu'ont aussi les singes), a une haute signification pour le progrès de l'humanité, et donne toute sa valeur à la tradition matérielle, que les enseignements de la tradition verbale et consciente

Progrès technique et progrès moral

viendront plus tard préciser et enrichir. Dès son plus jeune âge, l'enfant de nos villes est familier à sa façon avec la lumière électrique, l'automobile et la T.S.F., et il est marqué par cette familiarité. Pour nous ramener — sans exercer une violence intolérable, — à l'état technique et économique du moyen âge, il ne suffirait pas de créer à nouveau une féodalité et des corporations, ni d'en revenir à l'instruction ou à l'absence d'instruction d'alors : il faudrait modifier jusqu'aux berceaux et aux maillots pour recréer autour du nouveau-né l'ambiance ancienne, quitte à renoncer aux acquisitions les plus sûres de la puériculture moderne, car elle aussi fait partie de notre civilisation.

En vérité, depuis que l'homme est homme, c'est-à-dire depuis que, sous la pression d'un besoin, il a créé et conservé socialement un premier outil, il n'a cessé, en modifiant le monde autour de lui, de modifier aussi sa propre nature. Il n'a cessé, non plus, d'entrevoir ainsi de nouveaux besoins et de créer pour eux de nouveaux outils. Ainsi s'est édifié peu à peu l'appareillage technique qui, à la fois, satisfaisait ces besoins et rendait possible une connaissance du monde plus complète et plus approfondie, cette connaissance dont les diverses branches devaient prendre plus ou moins tardivement l'aspect de la science, c'est-à-dire décoller, pour un temps et plus ou moins largement, parfois magnifiquement, de la vie pratique et de ses besoins immédiats.

Ce progrès technique a pu être plus ou moins rapide, suivant p.027 les lieux et les époques, mais n'a jamais subi de régression importante. Aurait-il des conséquences fâcheuses que, aujourd'hui surtout, il ne serait au pouvoir de personne de l'arrêter. Des hommes d'Etat, des économistes s'y sont essayés, en vain. Je pense à la campagne qui, voici quelques années, fut menée en

Progrès technique et progrès moral

France par le président Joseph Caillaux sur le thème « Enchaînez le nouveau Prométhée ! Maîtrisez la science ! Protégez-vous des techniques ! » Je pense surtout à la propagande nationale-socialiste, dénonçant violemment le progrès et les techniques sans âme, qui, disait-elle, réduisaient l'homme allemand à l'état de machine, et préconisant le retour, non pas au moyen âge, mais à l'ancienne Germanie. Quand le nazisme eut le pouvoir dictatorial, il fit quelques tentatives en ce sens. La loi du 1^{er} juin 1933, en son article 2, disait : « Tous les travaux doivent être exécutés par les forces humaines, dans la mesure où des moyens auxiliaires mécaniques ne sont pas indispensables, et où l'emploi du travail humain n'a pas pour conséquence un renchérissement disproportionné. » Ces dernières restrictions, à elles seules, annulaient à peu près le principe. Le 7 juillet 1933, l'industrie verrière de Thuringe se vit interdire l'achat de nouvelles machines, et tout usage des machines à souffler le verre. L'*Acht Uhr Abendblatt* déclarait à ce propos : « C'est la première fois dans les temps modernes que l'Etat arrête les bras métalliques de la machine. » En fait, cette idéologie fasciste antitechnicienne n'alla pas loin, bien qu'elle fût celle du puissant l'État hitlérien. Utopie ou démagogie ? Peu importe, la démagogie n'étant pas autre chose que l'utopie traduite en propagande politique. Le fait est que l'Allemagne hitlérienne, dans les industries de guerre tout au moins, développa la technique autant et plus qu'aucun autre pays.

Dans cette même période d'avant-guerre, on pourrait citer en bien des pays capitalistes, comme l'Angleterre, les Etats-Unis, la France, des essais moins spectaculaires, mais inspirés du même esprit. Nulle part ils ne purent avoir de portée plus que locale et temporaire. La multiplicité, sans cesse accrue, des pays

Progrès technique et progrès moral

industriels, et leur concurrence, fait que celui qui reculerait ou s'arrêterait dans la voie de la technicité serait voué à la subordination ^{p.028} économique et politique : son peuple à la misère, son patronat à la ruine. Bon gré mal gré, il faut admettre la loi du progrès technique comme aussi inéluctable, dans notre société humaine, que la loi de pesanteur dans notre monde physique terrestre : on peut parfois en compenser les effets ; on ne peut y échapper dans son ensemble. Il faut donc l'admettre et en tenir compte, en cherchant des solutions aux problèmes humains très réels qui sont soulevés ici.

*

Je ne pense pas, en effet, que le progrès technique suffise à assurer le bonheur ni le progrès moral et culturel. En ce sens, je comprends que soit nécessaire une certaine réaction contre l'optimisme excessif en vogue au siècle dernier, contre les restes attardés de cette religion industrialiste qu'était le saint-simonisme, contre l'enthousiasme un peu naïf de Victor Hugo et d'autres démocrates, prédisant la paix, la République universelle et le bonheur général par le simple progrès des lumières.

Et cependant deux faits sont évidents si nous comparons à nouveau les deux bouts de l'histoire de l'humanité. D'abord, il y a eu progrès moral certain pour notre espèce, puisqu'elle est partie sensiblement de zéro. Ensuite, progrès technique et progrès moral ne sont pas absolument indépendants : on imagine mal cette réunion-ci tenue dans une grotte par des hommes de Cro-Magnon. On m'accordera, je pense, que toutes les morales qui peuvent nous toucher directement, et ainsi nous sembler supérieures, sont liées à un état technique dépassant tout au moins un certain minimum, qualifié, de façon générale, de civilisation. Lorsqu'elles

Progrès technique et progrès moral

sont apportées de l'extérieur à des peuples à technique très arriérée, elles y subissent d'étranges déformations de sens, et s'adaptent à ce qu'on appelle la mentalité primitive. Elles s'y implantent plus exactement si ces peuples reçoivent en même temps des éléments de développement technique. En contre-épreuve, si des civilisés sont placés dans un milieu où ils sont privés des moyens d'existence indispensables, la moralité moyenne s'abaisse à tel point que ses principes les plus essentiels peuvent être abandonnés : p.029 nous en avons eu l'expérience dans les camps de concentration hitlériens, où les cas d'anthropophagie eux-mêmes n'ont pas été rares.

Pour préciser le problème, je ferai encore deux remarques. D'abord le seul fait que nous parlons de « progrès moral » implique ceci : quelle que soit notre opinion personnelle sur l'existence ou l'inexistence d'une morale absolue et métaphysique, ce n'est pas à elle que nous pensons ici, mais bien aux morales concrètes, effectivement exprimées dans le monde, et étudiées par la sociologie. Celles-ci sont relatives aux temps, aux lieux, aux formes sociales et à leur évolution. A y regarder de plus près, on trouve même côte à côte, dans une forme sociale donnée, diverses morales qui peuvent avoir un large fonds commun, mais qui divergent cependant plus ou moins : morales caractéristiques des divers groupements sociaux (entre autres des divers métiers), et correspondant à des rapports sociaux différents. En particulier il y a de fortes divergences entre les morales des diverses classes sociales, qui évoluent de façon largement indépendante : les anciens nous disent qu'à Rome la morale stoïcienne était celle des riches, tandis que la morale épicurienne était répandue surtout chez les petites gens ; c'est chez ces derniers aussi que se

Progrès technique et progrès moral

répandit d'abord le christianisme avec sa morale supérieure ; au moyen âge, les principes moraux du chevalier n'étaient pas exactement ceux du marchand ou du serf ; et nous notons, tout près de nous, des divergences de même ordre entre les morales des grands capitalistes et celles des prolétaires. C'est en ce sens qu'on peut parler de morales de classes.

Autre remarque : dans une discussion sur le progrès moral, nous ne devons pas nous intéresser exagérément à des morales strictement individuelles. Ceci ne vise pas à nier l'influence des grands hommes, en ce domaine comme en d'autres, mais à dire que l'on ne peut discuter une morale, vis-à-vis du progrès, que dans la mesure où elle a pénétré les masses humaines, assez pour acquérir une efficacité sociale. L'homme ne peut s'abstraire de la société, et toute morale valable en fait est nécessairement sociale. Croyants ou non, nous serons, je pense, tous d'accord pour estimer que le ^{p.030} progrès des morales théoriques a été d'inclure une part sans cesse plus large de l'humanité dans les bénéficiaires des devoirs moraux ; que, pour nous Européens, du moins, le pas décisif fait par la morale chrétienne théorique a été d'affirmer la fraternité inconditionnée des hommes ; et que c'est une insupportable régression d'entendre exclure de cette communauté, par une morale raciste, certains groupes humains jugés irrémédiablement inférieurs. Sur un plan moins théorique, qui, à bien des égards, touche au droit et à la politique, et qui est beaucoup plus semé d'embûches, c'est bien aussi au point de vue du bonheur humain général, compris en son sens le plus large, que nous nous plaçons tous ici, pessimistes ou optimistes, et qu'a été institué cet entretien.

*

Progrès technique et progrès moral

Nous pouvons maintenant esquisser quelques-uns des problèmes de morale pratique posés par le développement du machinisme.

Le problème du chômage n'est pas neuf. Tout perfectionnement technique, diminuant la durée du travail social nécessaire pour l'obtention des mêmes produits, met en disponibilité une certaine quantité de travail humain. Les historiens de l'économie médiévale nous assurent que l'invention du collier d'attelage, qui cessait de comprimer la poitrine des chevaux, donna à ceux-ci un rendement supérieur, rendit inutile toute une main-d'œuvre, causa de grosses difficultés sociales et fit jeter d'importantes masses humaines dans des guerres et des croisades. Le développement des manufactures, dès ses débuts, souleva des problèmes analogues, et chacun se rappelle les résistances ouvrières à l'introduction de nouveaux métiers, par exemple dans le tissage. Puis, tout au long du XIX^e siècle, des crises de chômage, de plus en plus fréquentes et de plus en plus amples atteignent tous les pays industriels. Or, moins bien placé que l'esclave antique, que son maître ne pouvait laisser mourir de faim, le salarié du régime capitaliste est privé de tout gagne-pain par le manque de travail. Dans le monde capitaliste moderne, cette plaie sociale et morale prend les allures d'une catastrophe : six millions de chômeurs dans l'Allemagne de 1933, le double aux Etats-Unis peu après.

^{p.031} S'agit-il, comme on le dit souvent, de crises de surproduction dont on puisse rendre le machinisme et le progrès technique directement responsables ? Dans cette prétendue surproduction, la plus large part de l'humanité manque du nécessaire, et des hommes meurent de faim et de misère à côté de stocks alimentaires et autres que l'on détruit. Dans cette

Progrès technique et progrès moral

prétendue surproduction, les dirigeants de l'économie n'acceptent pas de réduire la journée de travail. C'est qu'entre la machine et l'homme s'interpose tout un système économique et social dans lequel il s'agit de produire, non pas pour les besoins humains, mais pour le profit à réaliser sur les besoins humains. Avec les mêmes machines on peut produire pour les besoins humains, et cela s'appelle le socialisme.

Dans le cadre du capitalisme, les crises ont produit de tels effets sociaux qu'il a fallu essayer toutes sortes de palliatifs : manipulation des tarifs douaniers, destructions de marchandises ou même de machines, institution d'indemnités de chômage. Le grand palliatif, au XIX^e siècle, a été la recherche de nouveaux débouchés commerciaux dans les territoires immenses et presque vierges d'Afrique, d'Asie, d'Amérique. Mais quand ces ressources ont été épuisées, que le partage du monde par la colonisation a été achevé, alors les crises se sont aggravées encore, au point de se fondre en une grande crise globale du capitalisme mondial. Les rivalités capitalistes ne sont exaspérées, et nul ne doute plus aujourd'hui qu'elles ne nous aient jetés dans la guerre de 1914. Celle-ci n'a causé qu'une rémission insignifiante, car, si elle détruisait beaucoup, elle amenait en même temps un progrès technique énorme, dû aux besoins mêmes de la guerre. Dans les années qui ont suivi, de nouveaux et douloureux palliatifs ont été cherchés par les pays capitalistes, dans le dirigisme, le corporatisme, le fascisme économique et politique, camouflés d'une démagogie de service public et de bien général, mais toujours orientés en réalité vers la conservation du profit et des privilèges capitalistes, sinon vers leur extension. J'ai dit déjà pourquoi ces essais ont été vains. Là où le chômage a paru vaincu,

Progrès technique et progrès moral

comme en Allemagne ou en Italie, il ne l'était que parce que l'industrie travaillait à force pour préparer la guerre, et, par là même, y précipitait le monde. Cette guerre à peine est-elle terminée, et ^{p.032} déjà nous savons qu'elle n'a rien résolu : car, si elle a détruit plus qu'aucune guerre précédente, elle a amené un nouveau progrès technique, un nouveau bond industriel, aux Etats-Unis surtout, et ceux-ci ont tant de mal à passer sans crise de l'économie de guerre à l'économie de paix qu'il n'est pas sûr qu'ils puissent atteindre celle-ci ; il est à craindre que par là le monde ne soit poussé à nouveau dans le même cycle infernal.

Ainsi le capitalisme est pris, de manière irrémédiable, dans ses contradictions économiques et sociales, et l'on comprend que ceux dont l'horizon se borne à lui doutent du progrès humain. Pendant ce temps, le pays qui, dès 1917, a commencé à édifier le socialisme et a supprimé le profit capitaliste, ne doute, lui, ni du progrès technique, ni du progrès moral, ni de la liaison de l'un et de l'autre par l'intermédiaire des institutions sociales correspondantes. Il sert d'exemple, aujourd'hui, à d'autres pays engagés, selon leurs propres modes, dans des voies analogues. Et, dans le monde entier, ceux qui veulent ouvrir les yeux savent maintenant que la machine et la technique, en elles-mêmes, ne sont ni bonnes ni mauvaises : tout dépend de l'usage social qu'on en fait.

Nous allons retrouver cette même conclusion dans un second problème angoissant : celui des techniques appliquées à la guerre. La bombe atomique donne à celui-ci une grande actualité. Mais nous savons, d'autre part, que l'énergie atomique, employée à d'autres fins, pourrait être la source d'un bien-être prodigieux. Des physiciens qualifiés, comme Paul Langevin et Joliot-Curie,

Progrès technique et progrès moral

n'estiment-ils pas qu'à bref délai elle pourrait donner à chaque homme l'équivalent mécanique de quarante esclaves, qui ferait de la vie de tous une vie de loisirs et de luxe, mettant chacun au niveau des plus grands privilégiés actuels de la fortune ? Ce cas n'est pas le seul. Non moins redoutable que la bombe atomique est l'emploi éventuel des toxines microbiennes : il n'est possible qu'en conséquence des travaux bactériologiques de Pasteur et de ses disciples. Faut-il pour cela regretter ces recherches, qui ont déjà guéri tant de maladies, et offrent encore de vastes perspectives à la prolongation de la vie humaine ? De même l'avion est un terrible instrument de guerre, mais c'est aussi un moyen de transport ^{p.033} actuellement incomparable. Depuis l'invention de la poudre à canon, les explosifs ont fait beaucoup de mal, mais ils ont permis la création de routes, de tunnels, de voies ferrées, de ports et de mines. S'ils avaient eu le même état d'esprit pessimiste, nos ancêtres lointains auraient pu regretter la domestication du cheval ; ou l'invention de l'arc et des flèches, qui pourtant leur donnaient bien des sécurités vis-à-vis des fauves et des facilités pour la chasse ; ou même la découverte du feu, très utile sans doute, mais qui a souvent à incendier des habitations, et parfois à allumer des bûchers. Plus loin encore, pourquoi, avant toute technique, nos ancêtres animaux ne se seraient-ils pas fait arracher les dents, qui servent à se nourrir, mais aussi à mordre son prochain ?

Je plaisante, mais il n'est pas plus sérieux de déclarer, sans autre examen, que la nature humaine est foncièrement mauvaise, et tirera toujours du progrès technique plus de mal que de bien. La question doit être étudiée avec soin, et je vous demande la permission de partir pour cela, une fois encore, du point de vue biologique.

Progrès technique et progrès moral

Un fait général, dans la nature vivante, est que la reproduction de tous les êtres excède de beaucoup les possibilités d'existence. Songez à tous les glands que porte un chêne, et qui aboutiront à donner un chêne adulte et un seul quand le parent aura péri après des siècles ; tous les autres seront morts avant de s'être reproduits eux-mêmes. Des faits analogues s'observent pour toutes les plantes et tous les animaux, même ceux dont la reproduction est la plus lente : il n'en subsiste qu'une très faible part de ceux qui seraient possibles. La mort prématurée en masse des autres est le résultat de ce que Darwin a appelé la lutte pour la vie ou la concurrence vitale : fait incontestable et universel où, le plus souvent (et par exemple dans le cas des plantes ou des animaux inférieurs) il n'y a aucune intention, aucune conscience. Celle-ci ne commence à s'y ajouter que chez des animaux élevés en organisation.

L'homme primitif a, naturellement, été soumis à la lutte pour la vie, au début, dans les mêmes conditions approximatives qu'un singe. Cela veut dire, d'une part, qu'il avait à se défendre contre des bêtes féroces, mais surtout que, les ressources alimentaires p.⁰³⁴ étant rares, il devait les disputer aux autres individus de sa propre espèce, à cette seule restriction près que les instincts sociaux atténuaient peut-être la concurrence dans chaque bande, en la rendant d'autant plus âpre entre les diverses bandes. C'est l'origine animale des premières guerres humaines, où le vaincu était sans doute dévoré : ne voyons-nous pas encore, actuellement, l'anthropophagie liée à la pénurie d'aliments ?

L'introduction des premiers outils, des premières armes, n'a pas dû modifier beaucoup les choses. Mais quand le progrès technique vint à dépasser un certain niveau, il put devenir avantageux

Progrès technique et progrès moral

d'avoir des esclaves pour certains travaux et de garder ainsi en vie certains des ennemis vaincus. Aux anciens buts de guerre, pillage et rapine, s'ajoute celui-ci : faire des esclaves. En même temps, d'ailleurs, était introduite dans la société la première division en classes, opposant les hommes libres aux esclaves et introduisant une nouvelle forme de lutte pour la vie, la lutte de classes.

Je ne suivrai pas dans le détail l'évolution des guerres et des luttes de classes, souvent mêlées d'ailleurs les unes aux autres, ni leurs rapports avec l'évolution des sociétés humaines, et je noterai simplement ceci : dans toute l'histoire, quels qu'aient été les motifs idéologiques, parfois réels aussi, et même importants et respectables, qui ont pu être invoqués pour justifier ces luttes (honneur, prestige, sentiment religieux, désir d'indépendance ou de liberté politique), on trouve toujours, au-dessous et comme base essentielle, des intérêts matériels : rapine, pillage, conquêtes de terres, imposition de tributs, oppression économique ou lutte contre celle-ci. Si bien que c'est toujours la lutte pour la vie élémentaire qui se poursuit sous des formes diverses et socialement enrichies. Les violences individuelles elles-mêmes ont le plus souvent l'intérêt pour base. Pareil en cela à la plupart des animaux, l'homme ne tue en général pas pour le plaisir. Il n'est pas foncièrement sanguinaire.

A l'heure actuelle, les grandes causes des guerres internationales sont la conquête des matières premières et celle des débouchés économiques. La grande cause des guerres civiles est l'ensemble de privilèges économiques dont jouit la classe capitaliste dirigeante et qu'elle défend avec acharnement contre les masses populaires^{p.035} exploitées. Si nous étions encore dans la situation générale d'il y a un ou deux siècles, il n'y aurait guère de remèdes, et ce n'est pas

Progrès technique et progrès moral

par des utopies pacifistes que l'on peut remédier à cela. Mais depuis le XIX^e siècle se sont produits deux faits capitaux, d'ailleurs liés entre eux. D'une part, un gigantesque progrès technique (celui que nous discutons ici) donne pour la première fois dans l'histoire, à l'humanité, le moyen de satisfaire à tous ses besoins essentiels et, par suite, de supprimer la lutte pour la vie dans toutes ses manifestations, y compris la lutte de classes. D'autre part, pour la première fois aussi lui est donnée la possibilité de scruter sa propre histoire et d'en analyser les moteurs intimes, grâce à l'œuvre scientifique de Marx, d'Engels et de leurs successeurs. Si elle le veut, elle peut, dès à présent, supprimer, par le socialisme réalisé, toute cause objective de violence et donner à l'énergie atomique comme à tout progrès technique à venir le maximum d'efficacité purement bienfaisante. Cela, des masses de plus en plus étendues le comprennent. Malheureusement, pour maintenir leurs pouvoirs et leurs privilèges périmés, les dirigeants du régime capitaliste se refusent à l'admettre, accumulant les tromperies politiques et idéologiques, et nous exposent tous aux pires catastrophes, qui justifieraient tous les doutes sur le progrès humain. L'enjeu de la lutte de classes est, à notre époque, tout l'avenir de l'humanité, et cela risque de lui donner une violence inouïe, avant qu'elle ne disparaisse à jamais.

Un troisième problème est celui de la rationalisation industrielle moderne et de ses effets sur l'ouvrier. Ici encore, la question n'est pas neuve : elle se posa dès que les manufactures se substituèrent à l'artisanat corporatif et introduisirent une certaine division du travail. L'exemple des épingles est classique, et très vite l'opinion fut partagée entre l'admiration pour l'augmentation du rendement et l'effroi de penser que seul le dernier ouvrier de la série voyait,

Progrès technique et progrès moral

achevé, un objet aussi minime. Mais depuis lors, avec le machinisme, le travail à la chaîne et les méthodes américaines de rationalisation, celles des Ford, des Taylor, des Bedaux, vite étendues au monde entier, la question est devenue bien plus grave.

p.036 Les grands protagonistes de la rationalisation étaient des ingénieurs, dont l'idéal était d'étendre le plus possible le domaine d'activité de la machine et sa vitesse de production, en lui donnant simplement l'ouvrier pour complément, pour les tâches que la machine est encore incapable d'accomplir elle-même. Ils se proposèrent donc délibérément de mécaniser l'ouvrier en l'incorporant, en quelque sorte, à la machine, et réglèrent la vitesse de celle-ci, non d'après les possibilités de l'ouvrier lui-même, mais d'après des étalons-standard, établis au chronomètre, sur des temps courts et avec des ouvriers spécialement entraînés. Transposées à des ouvriers moyens et à des journées de travail entières, ces normes conduisent à des résultats lamentables au point de vue du surmenage, du nombre des accidents, de la fatigue mentale, et mènent à rejeter, comme incapables ou paresseux, des ouvriers qui, simplement, ne peuvent s'adapter à elles. Aussi y a-t-il eu contre elles une résistance ouvrière et syndicale très vive.

Les Taylor, Ford, Bedaux, entraînés par le point de vue du grand patronat capitaliste, oubliaient simplement que l'homme est un être de chair, soumis à des lois physiologiques et même psycho-physiologiques, que l'on ne saurait transgresser, et qu'eux ne se sont pas donné la peine d'étudier, tout occupés qu'ils étaient à produire des dividendes. Les psychotechniciens, eux, étudiant le problème, ont fait voir qu'il était possible d'obtenir le même

Progrès technique et progrès moral

rendement, ou même des rendements supérieurs, en éprouvant scientifiquement les possibilités de chaque ouvrier, en les appliquant au genre de travail le plus favorable, en modifiant légèrement le dispositif et la vitesse de la machine de façon à les adapter, et qu'ainsi on supprimait le surmenage et on réduisait les accidents. Ils ont montré, en outre, qu'une distribution convenable de repos suffisants était favorable, et de même de nombreuses conditions extérieures, concernant la lumière, le bruit, la propreté et l'agrément des locaux, etc. En un mot, le machinisme n'a plus les mêmes effets nocifs si l'on consent à l'adapter à l'ouvrier, au lieu de forcer l'ouvrier à se plier à lui.

Pour assurer ce résultat, outre les études psychotechniques, le mieux est de donner aux représentants des ouvriers un droit ^{p.037} de contrôle sur les conditions de travail. Ceci est avantageux pour le rendement lui-même, car des expériences ont montré qu'il est amélioré, et en même temps la fatigue diminuée, quand l'ouvrier se rend compte de la part qu'il a dans la marche générale de l'entreprise, et du résultat de son effort individuel. Malheureusement le grand patronat, presque tout entier, supporte impatiemment de telles interventions, limitant des pouvoirs qu'il veut discrétionnaires. Plutôt, même, sacrifierait-il une part du rendement, par point de vue de classe : nous nous rappelons comment, en 1937, le patronat français exigeait le retour à la semaine de 48 heures, alors qu'il n'avait pas de quoi donner 40 heures de travail, et qu'on employait des ouvriers à visser et dévisser le même écrou, des heures durant.

Dans un régime socialiste, cet absurde point de vue de classe n'existe plus. C'est ainsi qu'en Union soviétique, dans chaque usine, les ouvriers ont la parole sur les conditions techniques du

Progrès technique et progrès moral

travail. Chacun d'eux a toute possibilité de proposer les améliorations que lui a suggérées l'expérience de sa machine. Il a aussi de larges facilités de s'améliorer lui-même, au point de vue technique et culturel. Lors du premier plan quinquennal, des élans individuels avaient abouti au mouvement des travailleurs de choc, qui, pour le bien collectif, faisaient un effort supplémentaire. Par la suite, le mouvement stakhanoviste a été le signe de l'ascension culturelle et technique des ouvriers. Rappelons par deux exemples en quoi il consiste.

Alexis Stakhanov, mineur du bassin du Donetz, pense que les résultats du travail pourraient être meilleurs, si l'on répartissait autrement les opérations entre haveurs et boiseurs, de façon à utiliser à plein les marteaux pneumatiques, et à étudier les dimensions des gradins de taille. On l'autorise à faire l'expérience, et, aidé de deux boiseurs, il abat en six heures 102 tonnes de charbon. Grâce à sa méthode, ce record est battu ensuite par d'autres et par lui-même, et l'on arrive à 227 tonnes dans les mêmes conditions.

A Ramanskoïé, la tisseuse Illarinova, avec sa brigade, surveille 210 métiers automatiques Northrop. Elle propose de modifier ^{p.038} l'itinéraire de la marche le long des métiers : quel que soit l'emplacement du métier qui signale une rupture du fil de chaîne, elle continuera droit son chemin jusqu'au dernier. Ainsi son attention se portera dans de meilleures conditions sur la prévention des ruptures au lieu d'être absorbée par leur réparation. En fait, elle diminua le nombre des ruptures dans la proportion de 5 à 1.

« En l'espace de six semaines, observait de Moscou le 2 novembre 1935 le correspondant du *Temps*, peu suspect de

Progrès technique et progrès moral

partialité, la tentative du mineur Stakhanov s'est transformée en un mouvement puissant qui englobe toute la classe ouvrière... Ce mouvement est d'autant plus probant qu'il a sa source dans l'initiative personnelle des travailleurs soviétiques, et non dans des mesures administratives plus ou moins rigoureuses. »

On voit que la machine n'est pas forcément l'ennemie de l'intérêt et de l'initiative. Il paraît vain, dans l'état actuel de la technique, de vouloir retourner à l'artisanat corporatif, mais les mêmes qualités d'amour du travail, et du travail bien fait, peuvent se retrouver dans notre civilisation mécanique, à la seule condition que la machine soit asservie à l'homme et non l'homme à la machine, ce qui exige l'élimination du profit capitaliste.

A la même condition, le progrès technique peut permettre la réduction considérable du temps de travail, en même temps que l'élévation du niveau de vie de chacun. Dans nos pays déjà on ne peut nier des différences considérables entre l'état de choses actuel et celui du début du XIX^e siècle. La journée de travail était pour l'ouvrier de 12 heures ou plus ; elle est aujourd'hui de 8 heures en principe, et partout son alimentation, son logement, son vêtement, ses loisirs se sont améliorés. Tout cela, il l'a arraché par l'action syndicale, mais la vie du paysan aussi s'est beaucoup améliorée dans le sens de l'hygiène et du confort. C'est le progrès technique qui a rendu cela possible simultanément, alors même que les profits capitalistes n'ont pas été supprimés, et malgré les à-coups considérables que sont les crises et les guerres.

Que l'on imagine le socialisme victorieux, sans entraves et sans menaces extérieures ; la technique tournée, entièrement et sans réserves, vers les œuvres de vie et non vers les œuvres de mort ;
p.039 l'élan des travailleurs stimulé par les conditions sociales de

Progrès technique et progrès moral

leur travail ! Quand nous songeons aux grands siècles de l'antiquité grecque, nous envions les loisirs dont jouissaient les hommes libres et qui leur permettaient de s'entraîner aux jeux du corps et de l'esprit, de l'art et de la poésie. Mais s'ils avaient eu la mentalité correspondant à nos morales modernes, ils auraient souffert de devoir ces loisirs aux esclaves qui travaillaient pour eux. L'homme de l'avenir socialiste, lui, n'aura pas de tels scrupules vis-à-vis des machines, qui, de plus en plus, travailleront pour lui et le libéreront.

*

Cela, les masses populaires d'aujourd'hui le savent, ou tout au moins le pressentent. Les paysans de chez nous rêvent de plus en plus de motorisation, d'électrification, d'enseignement technique agricole, de rénovation de leurs vieilles méthodes. Les ouvriers savent que les machines appartiendront un jour à leur collectivité, et, pour cela, loin de les craindre, ils les aiment.

Je me trouvais au Mexique en 1938, à l'époque où le président Cardenas et son Parti de la révolution mexicaine avaient entrepris une politique populaire progressive. Ça et là, dans la campagne, on me montrait des ruines : c'étaient les restes de raffineries de sucre incendiées, vingt-cinq ans auparavant, par les paysans soulevés autour de Zapata, révoltés plus que révolutionnaires. Mais en même temps, on me montrait aussi les raffineries collectives nouvellement organisées, et dont chacune réunissait des milliers de paysans, des centaines d'ouvriers ; et nul d'entre eux ne songeait plus à incendier les raffineries.

A une échelle plus vaste et plus stable, voyez le changement des positions, chez nous, en l'espace de cent cinquante ans. Au

Progrès technique et progrès moral

début du siècle dernier, les ouvriers se soulevaient pour briser les machines, que les patrons leur imposaient au besoin par la force armée. On ne trouverait guère, aujourd'hui, d'opposition ouvrière aux machines ; et même, en cas de grève, des piquets sont désignés pour veiller à leur sécurité et à leur entretien. Instruit par l'exemple de l'Union soviétique, et fort de sa propre discipline, le prolétariat se comporte comme si, dès à présent, elles étaient bien collectif.

Mais je voudrais examiner de plus près l'évolution des idées dans la bourgeoisie dirigeante. Le capitalisme d'il y a cent ans, qui n'était tenu en respect par aucune force syndicale, était dur dans son exploitation : il donnait à ses ouvriers le strict minimum nécessaire à la vie ; il leur faisait faire des journées interminables ; il les jetait au chômage, le cas échéant, sans aucune compensation ; il faisait travailler des enfants de six ans dans des conditions pires encore que celles des ouvriers adultes. Mais, comme régime économique, il répondait aux circonstances techniques de l'époque, et la bourgeoisie, qui en France venait de prendre le pouvoir politique, était une classe ascendante, avide de profits, mais avide aussi de progrès industriel, technique, scientifique. Cet essor, en faveur de quoi il doit lui être beaucoup pardonné, devait durer jusque vers la fin du siècle, et l'on considère souvent que l'Exposition universelle de 1867 marqua son apogée en France. L'élan industriel était tel que la bourgeoisie, pour se procurer des techniciens, n'hésita pas à élargir progressivement l'instruction populaire, donna assez libéralement des ressources aux universités et aux autres établissements de recherches, et fit, dans la presse et dans les manifestations de toutes sortes, un large crédit à la science et à la raison.

Progrès technique et progrès moral

Parallèlement les saint-simoniens, Auguste Comte, Herbert Spencer se faisaient les théoriciens enthousiastes du progrès, le jeune Renan écrivait *L'Avenir de la science*. Des savants comme Pasteur et Berthelot, des écrivains comme Hugo, Michelet, Edgar Quinet, rivalisaient d'optimisme.

Un peu avant le tournant du siècle, des inquiétudes commencent à apparaître chez les dirigeants du capitalisme, motivées par l'aggravation des crises et par les résistances de plus en plus sérieuses rencontrées dans la classe ouvrière. Alors se fait un virage, et le ton général change. On profite des faiblesses indubitables du matérialisme mécaniste pour attaquer indûment, non seulement tout matérialisme, mais la science et la raison elles-mêmes. Renan vieilli réproouve ses enthousiasmes de jeunesse. Brunetière parle de la « banqueroute de la science ». Les philosophes à la ^{p.041} mode deviennent antirationalistes avec Boutroux, Bergson, Duhem, Le Roy et d'autres. Même une conception rationaliste, d'ailleurs un peu postérieure, comme celle de Léon Brunschvicg, est bien loin, en ce qui concerne la confiance en la science, des grands rationalistes du passé.

Tout cela devait être largement dépassé après la guerre de 1914-1918, alors que les causes de désarroi intellectuel ne firent qu'augmenter dans les milieux de la pensée bourgeoise, la crise générale du capitalisme s'aggravant, et l'existence de l'Union soviétique précisant ce désarroi. C'est alors que l'on voit se développer, vis-à-vis du progrès technique, le point de vue défaitiste que j'ai décrit plus haut à propos du chômage, et qui trouve son expression pleine et entière dans l'idéologie démagogique du corporatisme et du fascisme, mais qui se reflète aussi dans une grande partie de la vie philosophique et littéraire.

Progrès technique et progrès moral

Dans son dernier livre *Les deux sources de la morale et de la religion*, Bergson accentue encore sa position antirationnelle. De l'Allemagne désemparée naissent des philosophies d'évasion et de désespoir, si nettement apparentées au fascisme que l'auteur de l'une d'elles était recteur d'une université du III^e Reich. Sous cette influence d'ensemble se développa plus tard, chez nous, l'engouement pour des philosophies existentialistes, avec leur angoisse de bon ton et leur négation du progrès. Duhamel, parti d'une critique fondée du machinisme de Taylor et de Ford, étend cette critique à tout machinisme, et rencontre l'approbation d'une opinion publique. Un savant comme Nicolle aspire à revenir à l'âge d'or. Une partie de la jeunesse cherche des thèmes d'évasion spirituels ou spiritualistes, comme si le monde qui est à notre portée n'était pas assez riche pour nous permettre d'y vivre sans évasion. En 1936 déjà, M. Georges Friedmann résumait ce revirement d'une phrase : « Sans remonter plus loin qu'un demi-siècle, qu'on mesure ici l'abîme entre une époque centrée sur Claude Bernard, Darwin, Spencer, Taine, et celle de Bergson, de Heidegger, de Spengler et de Berdiaeff. »

Ce revirement est-il objectivement justifié ? Je ne le crois pas. J'ai cherché à montrer déjà que la défiance vis-à-vis du progrès technique ne porte pas, quant au progrès technique mis aux p.042 mains de la collectivité. Et c'est dans les pays où il en est ainsi que les forces morales constructives sont les plus élevées. Je ne ferai ici qu'évoquer l'Union soviétique : chacun de vous a sans doute sur elle son opinion, que je ne modifierais guère. Mais je viens de séjourner en Yougoslavie. J'y ai vu un peuple au travail, qui ne vit certes pas dans l'opulence, après ses pertes douloureuses, mais qui ignore la plaie morale de la spéculation et du marché noir, et

Progrès technique et progrès moral

qui, dès à présent, a effacé l'affreuse misère d'il y a dix ans. J'y ai vu une jeunesse qui n'a pas besoin d'évasion spirituelle, mais qui met son idéal à s'éduquer pour se rendre utile au pays, une jeunesse pour qui la grande récompense est d'aller travailler volontairement à la construction du chemin de fer de Sarajevo, qui permettra l'industrialisation de la Bosnie.

Parallèlement, au cours des années terribles qu'ont passées les pays envahis, c'est chez ceux qui, d'ores et déjà, avaient ce sentiment collectif que l'on a trouvé le plus d'abnégation, de courage, de sacrifice de soi-même et de ses intérêts matériels. Je ne veux pas dire que d'autres n'aient pas été capables aussi des mêmes vertus morales, et je leur rends hommage, mais c'est le prolétariat qui les a montrées au plus haut degré, dans la mesure où il se sait, au nom de la collectivité, l'héritier du capitalisme décadent.

Ce bref aperçu de l'évolution morale au cours d'un siècle me permettra de préciser un peu mon opinion sur les rapports généraux de l'évolution morale et de l'évolution technique. L'une et l'autre, dans la marche de l'humanité, se soldent par des progrès, mais ces progrès ne sont ni réguliers, ni rigoureusement parallèles, bien qu'il ne puisse y avoir progrès moral réel que sur une base matérielle due au progrès technique. Entre technique et morale s'intercale toute la structure sociale et économique, avec la division en classes qu'elle a comportée tout au long de l'histoire. A une classe décadente, dont la domination ne correspond plus à l'état technique, évolution technique souvent ralentie ou stagnante, doute de soi et décadence morale. A une classe ascendante, progrès technique rapide, sûreté de soi, forces morales neuves et revigorées. Un débat comme celui-ci ne serait

Progrès technique et progrès moral

pas possible si, à l'heure actuelle, p.043 la classe dominante ne doutait d'elle-même : il n'aurait pas été possible il y a cent ans.

Certains d'entre vous me reprocheront peut-être de n'avoir pas fait état des forces spirituelles et religieuses. Personnellement, je n'éprouve pas le besoin d'y recourir. Mais je reconnais volontiers le grand rôle historique qu'elles ont eu, et que pourrait, particulièrement, avoir la morale chrétienne si elle n'était souvent rendue méconnaissable dans son application. Je ne verrais même qu'avantage à ce qu'il y eût une sorte d'émulation, vers le progrès humain, entre ceux qui ont besoin de telles forces et ceux qui peuvent s'en passer. L'humanité ne pourrait qu'y gagner. Mais ce qu'il ne faut pas, c'est que l'on oppose technique et spiritualité, qu'on écrive, par exemple, avec M. Gabriel Marcel : « C'est en réalité dans l'esprit même de la technicité que résident, je crois, les difficultés les plus graves auxquelles se heurte aujourd'hui pour beaucoup de consciences parfaitement honnêtes l'idée même de vie, ou plus exactement de vérité religieuse. » En ce cas, notre choix serait tout fait, et le spiritualisme ou la religion ne seraient plus que des forces réactionnaires.

*

Je me suis beaucoup écarté de la biologie, car l'homme, au cours de son évolution progressive, s'est, lui aussi, beaucoup écarté de son origine animale. Mais il ne sera pas inutile d'y revenir un peu en terminant, car notre époque a de larges perspectives quant à l'influence des techniques biologiques sur l'avenir humain.

D'abord, il n'est pas négligeable, pour la société et pour la morale, que les progrès techniques issus de la physiologie

Progrès technique et progrès moral

prolongent, de multiples façons, la durée moyenne de la vie humaine, parviennent à vaincre la maladie, à améliorer la vigueur corporelle et à supprimer, en bien des cas, infirmités et souffrances humaines. Des moralistes abstraits trouveront peut-être ces considérations bien terre à terre, mais je les assure, pour avoir été infirmier dans un camp de concentration allemand, qu'un homme de notre temps, qui prend au sérieux le devoir de soigner des malades, ressent une ^{p.044} véritable infériorité morale si on ne lui donne pour cela ni sérums, ni sulfamides, ni pansements aseptiques, ni anesthésiques, et si on le ramène, simplement, au niveau technique d'il y a cent ans.

Ensuite s'offre pour la première fois à l'humanité, depuis le début de ce siècle, la possibilité de modifier son patrimoine héréditaire. C'est toute la question de l'eugénique qui se trouve posée là, et elle a une existence réelle. Malgré toute l'influence du milieu extérieur, dont j'ai déjà parlé, nous ne croyons pas, en effet, que l'organisme, le cerveau du nouveau-né, soient des pages blanches, où le milieu puisse inscrire n'importe quoi. Sa constitution héréditaire lui donne certaines possibilités personnelles, physiques, intellectuelles, morales, et le limite à d'autres égards. Il serait intéressant, au point de vue moral lui-même, d'agir sur ces possibilités. Mais qui ne sent l'extrême délicatesse de ce problème ?

Rassurez-vous : je ne le traiterai pas. Je n'en ai pas le temps, et d'ailleurs, s'il le voulait, mon éminent collègue le professeur Haldane, le ferait avec beaucoup plus de compétence que moi. En ce qui concerne les possibilités scientifiques, les unes données dès à présent, les autres susceptibles de nous être fournies dans un avenir proche, je renvoie ceux d'entre vous qui le voudraient à la

Progrès technique et progrès moral

lecture du petit livre que le grand généticien américain Muller a publié il y a quelques années sous le titre *Out of the night*, traduit en français *Hors de la nuit*. Je ne doute pas d'ailleurs que, dans les circonstances mentales actuelles, les possibilités ainsi décrites ne heurtent la plupart d'entre vous, autant que la notion de l'homme incorporé à la machine par la civilisation de nos pays : elles me heurtent, moi aussi.

Mais la question se pose ici comme pour la technique mécanique. Ces possibilités, nous ne les arrêterons pas, et un jour il deviendra possible, bien au delà des pauvretés de l'eugénique actuelle, de cultiver hors de l'organisme humain les cellules reproductrices mâles et femelles, de faire hors de l'organisme la fécondation artificielle, et d'élever hors de l'organisme les embryons ainsi produits. Il deviendra possible, prévoit Muller, de conserver par delà des générations et des siècles les cellules reproductrices provenant d'hommes et de femmes sélectionnés, et d'en obtenir des ^{p.045} descendants directs en quantité presque illimitée, pendant des temps presque illimités. Et ces possibilités-là ne sont pas très éloignées de nous.

Mais qui prendra la responsabilité sociale de déterminer les types d'hommes à créer ainsi ? Nous venons de faire une triste expérience avec l'eugénique raciste, qui n'avait pourtant que des moyens misérables, comparés à ceux que je viens d'esquisser ! Avec Muller dans son livre, et, j'en suis sûr, avec le professeur Haldane, j'estime que, pour diriger à ce point l'avenir de l'humanité, nous ne pouvons pas avoir confiance en une société divisée en classes, et où, de ce fait, sont faussées les vraies valeurs. Le grand homme, dont les possibilités de descendance seraient pieusement conservées en culture de tissus, ce serait

Progrès technique et progrès moral

peut-être un grand philosophe, un grand poète, un grand artiste, un grand savant, un de ces hommes qui font date dans l'histoire de l'humanité, lorsqu'on les voit avec le recul du temps. Mais il faudrait le déterminer de son vivant et dans notre milieu social, et il serait à craindre qu'il ne fût tout simplement un de ces hommes qui s'assurent la réussite par une inhumaine dureté. Et nous craindrions, je pense, plus encore, que fussent créées ainsi en grande série, par les dirigeants de notre régime social, inquiets de son déclin, des races d'hommes déshumanisés, incapables de réactions personnelles, qui seraient les esclaves dociles et les serviteurs purs et simples des machines, là où il faut encore à celles-ci un complément manœuvre. De telles races ne seraient pas plus extraordinaires que ne sont certaines races d'animaux domestiques, créées uniquement en vue de l'utilité ou de l'agrément humains, et nullement en vue de leurs besoins propres.

*

Des aperçus apocalyptiques de ce genre se trouvent, je crois, dans Renan et d'autres, mais c'est maintenant seulement que des perspectives techniques en sont données. Et c'est pourquoi, encore, il devient urgent que la société sans classes soit réalisée. Car seule une société sans classes, bien assise, qui a pris conscience ^{p.046} d'elle-même, et où les tiraillements sont réduits au minimum, peut avoir assez de sérénité et de pondération pour dominer de telles possibilités.

Il en est de même pour la domination de la civilisation mécanique. Dans sa magnifique conférence, M. André Siegfried nous a bien montré que la solution du problème angoissant qui est posé ici, réside dans un juste équilibre entre la machine et l'homme, l'homme complet. Je suis entièrement d'accord avec lui,

Progrès technique et progrès moral

et vous avez pu voir d'ailleurs que notre accord est très réel sur un grand nombre de points de fait. Mais M. Siegfried ne nous a dit ni qui empêche actuellement cet équilibre, ni comment il peut être déterminé et maintenu.

Depuis fort longtemps existent dans le monde d'admirables morales : certaines morales issues de l'Asie lointaine, ou de la Grèce antique, et pour nous Européens, croyants ou incroyants, la morale qui nous imprègne tous, la morale chrétienne. M. Siegfried notait justement hier qu'elles n'avaient pas eu besoin, pour s'affirmer, d'une civilisation technique bien avancée. C'est vrai, mais il leur avait fallu une certaine civilisation technique, et surtout, liée à cela, une division déjà établie de la société en classes. Le christianisme, en particulier, apparu dans une société fondée sur l'esclavage, c'est avant tout, au point de vue humain, la revendication d'une égalité et d'une fraternité humaine, au nom des opprimés, par-dessus les différences de classes. Et cette morale, dans sa pureté, garde cette même valeur tant qu'il existe des classes : elle l'avait pour le serf du moyen âge ; elle l'a encore aujourd'hui pour le prolétaire, ou pour l'indigène d'un pays colonial.

Mais chacun sait que, malgré d'admirables exemples, elle est plus théorique que pratique. Jusqu'à ces dernières décades, nous n'avions ni à nous en étonner, ni à nous en indigner. Dans un monde où l'humanité ne produisait pas à sa suffisance, il était tout naturel que se survécût la grande loi biologique de lutte pour la vie, sous les formes diverses que sont le vol, la spéculation, le meurtre, la guerre, la lutte des classes. La seule question qui fût à la portée pratique de l'homme était de savoir comment se répartiraient les indispensables infractions à la morale de

Progrès technique et progrès moral

fraternité, quels en seraient p.047 les victimes et les bénéficiaires, et, subsidiairement, comment la morale officielle s'en accommoderait.

Nous avons la chance inouïe de vivre un temps où la technique peut dépasser les besoins humains. C'est la première fois que des hommes ont cette chance ; la première fois que, tous ensemble, ils peuvent tenter de forger leur propre destinée ; la première fois que, grâce au progrès technique, ils peuvent être sensiblement affranchis, tous ensemble, des nécessités animales élémentaires ; la première fois que, tous ensemble, ils peuvent devenir des hommes vraiment libres de besoins vitaux.

Ceux qui, comme moi, pensent en matérialistes, voient là le prélude exaltant d'une phase nouvelle, vraiment humaine, de notre histoire ; et, quelles que soient ses duretés, ils sont heureux de la vivre. Mais les autres, les chrétiens ? Il me semble que, si j'étais à leur place, je serais heureux aussi de voir s'alléger les contingences matérielles qui jusqu'ici pesaient sur la liberté humaine, et qui obscurcissaient la morale pour l'énorme majorité des hommes. Il me semble que, loin de voir dans la technique ainsi comprise l'ennemie de ma foi, j'y verrais le moyen de rendre celle-ci plus pure. Mais il se peut que, disant cela, je pense encore en matérialiste...

En tout cas, parlant hier des grandes périodes de la culture, M. Siegfried évoquait le siècle de Périclès, les XII^e et XIII^e siècles français, le siècle de Louis XIV et celui de Voltaire. Il est bien vrai qu'à ces époques il y eut des hommes prestigieux par la pensée et le cœur. Mais, qu'ils le voulussent ou non, directement ou non, et à un degré plus ou moins marqué, les loisirs de la méditation étaient fournis à ces êtres d'élite par le travail inhumain de

Progrès technique et progrès moral

l'esclave, du serf, ou de ces paysans que La Bruyère et Vauban nous peignent penchés sur la glèbe et lui arrachant quelques racines. Ceux-là n'avaient qu'une pensée sommaire, presque toute tournée vers des nécessités immédiates et absorbantes. A l'heure actuelle il y en a encore beaucoup comme cela, de par le monde. Le progrès technique fournit une des deux conditions actuelles de leur libération pour la pensée et la culture. Qui de nous osera se dire humaniste en proposant d'y renoncer ?

@

EUGENIO D'ORS

DU PATERNEL ET DU FRATERNEL ¹

@

p.049 Nous voilà bien, messieurs, arrivés à ce moment, dont nous avons été quelques-uns à prévoir, il y a quelques années, la paradoxale échéance, où il faut tellement de courage pour ne pas être ou ne pas se dire audacieux... Et passe encore lorsque ce courage s'exerce à une passivité plus ou moins stoïque, à rester sur place, en profitant de toutes les occasions de se taire. Mais si la solitude prend sur elle les risques de la proclamation ? Si elle part en campagne, brandissant comme une pique sa propre disconformité ? Si on se met volontiers, passez-moi le mot, dans la gueule du loup ? Un seul espoir on garderait alors de sortir de l'entreprise indemne, sinon avec gloire : celui qu'il reste encore au monde assez de traces de ce qui a été autrefois le sens de la chevalerie, pour accorder son prix à un effort dont le belliqueux dressage a été nourri par le lait amer de l'insuccès.

Mon cas, messieurs, se complique encore par le fait qu'en dépit de tant de mots héroïques, la pensée que je puis être capable de produire ici ne prend pas la voie des thèses dogmatiques, moins encore, fanatiques ; qu'elle est une pensée timide, voire si vous voulez hésitante ; qu'elle veut, enfin, devant ce qu'on pense être le mal, inviter non pas à une lutte messianiquement optimiste, p.050 et non plus à l'orgueil satanique de se repaître dans le mal et dans ses effets de trouble et d'angoisse ; mais plutôt à un pessimisme

¹ Conférence du 3 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

méthodiquement actif, de l'ordre de celui qui est préconisé, de fait sinon de principe, par les modestes pédagogues. Et je dois avouer aussi que, à côté de tant d'inconvénients, auxquels il faut ajouter ceux qui découlent pour moi de mainte difficulté dans l'emploi des instruments d'expression et de compréhension, j'ai toutefois un avantage, l'avantage que mes solutions — mes commencements de solution, pour mieux dire — se trouvent d'accord avec ce qu'on pourrait appeler le génie du lieu : avec la tradition intellectuelle et politique d'un auditoire ; de l'auditoire avec lequel je suis à cet instant en communion de verbe ; d'un auditoire prédominamment helvétique, habitué par les siècles à la complexité idéale du principe fédératif.

Ce que l'esprit fédératif représente, dans le domaine des réalités sociales, c'est exactement la même chose que les philosophes d'abord, par la voie de la dialectique du devenir, et aussi à la dernière heure les hommes de science, par la voie de la mécanique nucléaire, ont cherché : je veux dire le surpassement du principe de contradiction. Le oui et le non sont incompatibles, nous dira le logicien. Mais la dialectique, soit en postulant l'identité des contraires, soit par un recours à la hiérarchie ironique, vous montrera le temps mettant d'accord la thèse et l'antithèse. Un élément matériel, s'il ne se trouve pas dans un lieu donné, doit se trouver quelque part ailleurs. Mais le physicien des quanta vous enseignera qu'un atome, qui ne se trouve pas à une telle place, peut ne pas se trouver dans une place quelconque. Et c'est bien par un raisonnement tout à fait analogue qu'un Ramuz, qui se voulait écrivain français, pouvait, sans tomber dans la spécialité dialectale, être en même temps fidèle à l'esprit vaudois ; et, en refusant de s'appeler un écrivain suisse, obéir à la voix du terroir

Progrès technique et progrès moral

autant qu'un Mistral obéissait à celle de sa Provence natale. Et, à le bien remarquer, Mistral lui-même, Mistral, dans la fonction d'archétype où nous venons de l'évoquer, n'a-t-il pas trouvé le secret d'une duplicité sentimentale de patrie, unissant — sans ruse, sans feinte, il faut le souligner — sa patrie française et sa patrie provinciale ? Tout le ^{p.051} christianisme, d'ailleurs, le christianisme tel que l'humanité a pu le vivre, tel qu'il a été fixé par la confluence des sources procédant de saint Pierre et de saint Paul, ne dépend-il pas de la possibilité d'une synthèse active entre la patrie céleste et la patrie terrestre ; entre la grande entreprise que nous devons mener en haut et celle dont, ici-bas, les responsabilités nous incombent ?... « Il n'y a qu'une patrie », a proclamé la phraséologie romantique du XIX^e siècle. « Il n'y a qu'une patrie, comme il n'y a qu'une mère. » Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai, ni pour la mère, ni pour la patrie. Ce n'est pas vrai, en termes de biologie ni en termes de culture. Une maternité biologique, pour commencer, n'exige-t-elle pas pour le moins la collaboration indispensable entre l'élément somatique et l'élément germinatif ? Toute maternité sociale, de même, exige pour le moins une collaboration indispensable entre la géographie et l'histoire.

Je ne voudrais pas avoir l'air de faire ce qu'un dicton espagnol appelle « aller à Bilbao y vendre du fer », c'est-à-dire offrir du minerai à une région minière. Je ne voudrais pas prendre le rôle d'un sourcier à Venise. Mais, en principe — et quelles que soient les facilités de compréhension données par l'atmosphère environnante — nous ne sommes pas à ce moment concret dans un pays habitué à une mentalité quelconque, mais à une rencontre internationale. Aussi le sujet qui nous réunit, l'examen des

Progrès technique et progrès moral

rapports qui peuvent réunir ou écarter mutuellement le progrès technique et le progrès moral, demande-t-il de nous la disposition nécessaire pour accepter, en même temps et sur le même point, le pour et le contre. Il faut tout d'abord que ce progrès dont on nous parle, dont on nous parle pour les deux ordres, réponde à une réalité effective. Ne s'agirait-il pas de prendre un peu abusivement sous l'enseigne d'un nom commun des mutations historiques fort disparates, voire même rien qu'apparentes ? Pendant longtemps, les hommes sont restés abusés par le mythe d'une déchéance générale de leur espèce, d'une perte successive de valeur depuis de lointaines origines, âge d'or ou paradis perdu ; de ce que nous pourrions appeler une dégradation entropique, dans la vie de l'humanité. Au contraire, depuis l'époque de l'illuminisme, un autre p.052 mythe vient s'imposant avec force : l'illusion d'un accroissement général des valeurs des sociétés humaines, partant d'une animalité primitive pour aboutir, à travers une échelle de perfectibilité indéfinie, aux conditions de la supériorité actuelle, lesquelles à leur tour doivent être surpassées à l'avenir. Ce postulat admettrait tout naturellement un corollaire optimiste, celui d'une correspondance entre le progrès technique, les avancements dans l'ordre des instruments employés pour l'œuvre humaine, et le progrès moral, celui qui se rapporte aux idées et aux sentiments qui régissent à un moment donné l'ensemble des relations humaines. Mais la vérité ne serait-elle pas plus nuancée ? Aussi loin de cet optimisme béat que du défaitisme représenté par la thèse de la dégénérescence, n'y aurait-il pas place pour l'admission de différentes possibilités, soit dans le rapport des valeurs entre deux moments successifs, soit dans l'effectivité ou l'apparence de l'évolution elle-même, soit enfin dans la répartition

Progrès technique et progrès moral

d'éléments négatifs ou positifs, pour chacun des ordres impliqués dans cette évolution ? Il n'est pas dit que la réponse doive être, pour chacun de ces cas, uniforme. Voyons d'abord si changement sérieux il y a. Voyons si ce changement se dessine dans un sens de gain ou de perte. Voyons si à chacun des avancements techniques, par exemple, ne saurait correspondre, tour à tour, un gain ou une perte, dans le domaine du vrai, du bien et du beau.

Un grand nom, messieurs, a fini par se faire jour dans l'histoire de la pensée française du XIX^e siècle. Le nom d'Antoine-Augustin Cournot. Ce nom a été porté par quelqu'un qui représente — avec peut-être Auguste Comte, lequel, on le sait, était un métaphysicien à rebours — l'esprit le plus authentiquement philosophique de ce pays dans cette période. C'est à Cournot que nous devons la notion féconde de la post-histoire. Une manifestation de la science, de l'art ou de l'industrie, une institution quelconque, se trouve, d'après Cournot, dans une situation de post-histoire lorsqu'elle a réussi toute la perfection dont est susceptible dans son genre la forme grâce à laquelle elle devient l'archétype, dans une stabilité à côté de laquelle tout changement devient un écart. Notre philosophe cite ici, à titre d'exemple dans le moderne, l'institution du ^{p.053} document de crédit, le billet de banque. Si, dans son modèle actuel, on introduisait n'importe quelle modification, cette institution cesserait d'être ce qu'elle est, elle deviendrait autre chose. Quelques-uns, à cette même occasion, ont parlé d'un outil moderne et populaire, ont parlé de la bicyclette : après une courte période d'évolution, où elle s'était éloignée de ce qu'à ses origines on appelait le « vélocipède », le modèle de la bicyclette est parvenu à une stabilité morphologique pour laquelle il est bien difficile d'imaginer une réforme. On peut discuter également si,

Progrès technique et progrès moral

pour le vaste ensemble constitué par les formes de l'architecture, une situation pareille ne se serait pas produite. Il semble que depuis l'invention du gothique, aucun ordre nouveau d'architecture n'a été trouvé : la Renaissance elle-même et le baroque du Setecento ont dû se limiter à composer les styles ou à y introduire des changements ornementaux ou de pur détail. Aucune nouveauté constructive permettant d'attendre, mieux que de grandes œuvres futures et qui restent toujours possibles, des ordres architecturaux inédits, ne s'est produite. De même et pour passer de suite du domaine des instruments au domaine des valeurs, à l'ordre moral, l'homme parfait ne serait-il pas celui qui, travaillé d'abord par la *Weltanschauung* chrétienne, aurait su l'allier à la sagesse du monde ancien, le tout relevé par ce sentiment ludique de l'honneur dû à l'influence de l'apport germanique ? Ainsi que nous pourrions l'appeler avec redondance, l'*humaniste humain*, qui avait déjà surpassé l'ascétisme par la culture et qui n'avait pas encore perdu le sens de l'honneur à la suite de satires comme celle du Don Quichotte, nous donnerait le modèle accompli de la perfection morale au méridien équidistant de n'importe quelle monstruosité. Entré tout de suite dans la situation de post-histoire, il serait impossible d'inventer une nouvelle valeur quelconque qui ne représentât, avec des risques plus ou moins prochains, une déviation vers le monstrueux.

Le langage de Cournot représentant encore un recours à l'idée du temps, d'après laquelle la perfection se produirait sous l'espèce d'un arrêt, je préfère pour mon compte remplacer ici le terme « post-histoire » par le terme « constantes », au pluriel, ^{p.054} correspondant à ces éléments de stabilité qui s'insèrent dans le courant irréversible de l'évolution. Défiant le temps, défiant le

Progrès technique et progrès moral

changement, ces archétypes qui sont les constantes historiques nous donnent les étalons d'éternité auxquels il faut se rapporter pour juger, toujours et partout, d'une valeur technique comme d'une valeur morale. Dans le vocabulaire de mes essais pour établir une théorie générale de la culture, j'attribue à ces constantes historiques le nom grec de « éons », tiré surtout du vocabulaire des alexandrins, pour exprimer la réalité de certains modèles idéaux, qui connaissent néanmoins la vicissitude empirique. C'est ainsi que les alexandrins chrétiens disaient que le Christ était un éon ; parce que, tout en participant de l'éternité du Père, il avait cependant connu sur la terre une biographie, celle qui nous est racontée dans les Evangiles. Le gain ou la perte, dans l'ordre moral comme dans l'ordre technique, se dessinerait, d'après ce point de vue, non point en raison de processus successifs de progrès général ou de déchéance générale, mais en raison des approximations ou des écarts par rapport à la norme idéale fixe, tout comme on mesure la valeur d'un poids mis sur la balance d'après l'oscillation de l'aiguille signalant l'état d'équilibre. Si l'équilibre était représenté, par exemple, dans l'ordre moral, par ce gentilhomme de la première Renaissance, dont nous venons d'apprendre tout à l'heure la triple nourriture par le christianisme, par l'antiquité et par la chevalerie, les débuts du christianisme auraient marqué à leur époque une perte puisque dans les mains de ces barbares, de ces anarchistes, la sagesse ancienne se serait évanouie. Aussi la révolution moderne, doublement exprimée, pile ou face, par le capitalisme et par le marxisme, devrait être jugée comme étant une perte morale, puisque, dans la conception utilitaire de la réalité et dans l'interprétation économique de l'histoire, paraît en train de s'évanouir l'idéal de l'honneur, du jeu

Progrès technique et progrès moral

sublime qui accorde à la personnalité tout son prix. En revanche, la restauration des études classiques avait signalé un gain, permettant par exemple à un Michel-Ange de représenter le Christ, loin de tout ascétisme, sous la forme athlétique d'un Apollon. Et le fédéralisme contemporain serait également un gain, qui comporte au dernier terme, avec la victoire de Proudhon ^{p.055} sur Karl Marx, l'organisation de la liberté, la conciliation harmonieuse, entre l'idéal esthétique de l'ordre et l'idéal éthique de la justice.

Si nous prenons un exemple concret de ces possibilités diverses, la dialectique du progrès nous apparaîtra plus clairement ; nous permettant à la fois de comprendre la non-concordance éventuelle entre les progrès correspondant aux ordres divers... Mettons qu'il s'agisse de juger les suites morales de la transformation opérée dans le monde moderne par l'évolution des instruments de transport. Un voyage au temps jadis, réalisé à pied, à cheval ou en diligence, constituait une source très riche d'expérience directe qui mettait le voyageur en contact avec la diversité des gens, des aspects de la nature et de la vie, la variété des peuples, des mœurs et des sentiments de chacun ; produisant ainsi, avec une meilleure connaissance réciproque, la possibilité d'une formation chez certains humains, sinon toujours de sympathies, au moins d'antipathies, voire de haines ; ce qui vaut mieux toujours que la froideur de l'indifférence. C'est pour cela qu'on disait que les voyages formaient la jeunesse. C'est pour cela que dans les biographies exemplaires, les *Reisenjahre* accompagnaient les *Lernenjahre*. Cet état de communion avec le réel est venu s'interrompre du fait de l'invention et de la généralisation des chemins de fer qui, mettant le voyageur à l'écart tout le long d'un rapide parcours, entre le

Progrès technique et progrès moral

point de départ et le point de destination, abolissait pour lui toute expérience intermédiaire, dans le parcours d'une capitale à une autre capitale, et le maintenait dans l'ignorance au sujet d'une complexité des choses, éloignant en même temps les habitants de ces régions mortes de toute possibilité de contact avec les voyageurs eux-mêmes. Ainsi en arrivaient à dépérir et finalement à disparaître ces auberges de route, qui avaient constitué auparavant l'une des formes les plus vivaces, en même temps que les plus pittoresques de la sociabilité ambiante. Une forte valeur morale s'amoindrissait de telle sorte : une disposition entre les hommes à se comprendre et donc à s'intéresser réciproquement. Les choses en étaient ainsi, lorsqu'une nouvelle invention technique est venue produire sur ce chapitre ce que nous pourrions appeler un coup de théâtre : p.056 l'automobile étant inventée, sa diffusion comme moyen de transport commun s'étant assez vite produite, les voyages ont souvent repris la tournure changeante, voire improvisée dans les détails et les itinéraires, qui avait été autrefois pratiquée, en voiture, à cheval ou en diligence. On a vu renaître les auberges de route, on s'est remis à s'arrêter à Vicenza, sur le chemin de Milan à Venise ; la vie provinciale, modeste, sans apprêt de tourisme, s'est fait jour à nouveau à des yeux doués de curiosités nouvelles ; la connaissance réciproque avait renouvelé ses fastes, peut-être ses heureuses dispositions... Mais voici qu'à nouveau le vent tourne. Le bienfait apporté à la vie morale des hommes par un progrès technique, un autre progrès technique l'emporte. L'automobile est remplacée par l'avion, le dialogue intime entre le voyageur et le secteur d'humanité que traverse son voyage est à nouveau interrompu et la suite en devient impossible. Le parcours est fait en quelques heures, de

Progrès technique et progrès moral

capitale à capitale ; pire, de métropole à métropole. Si arrêt il y a, on reste dans l'aérodrome, sans contact d'aucune sorte avec les habitants du pays ; peut-être sans entendre une seule fois leur langue. L'oreille en ignorera l'accent ; la vue exercée à trop de distance ne s'apercevra même pas des accidents du terrain. Pour le point de destination d'ailleurs, cette ignorance, cette absence de communication sympathique humaine continuera à sévir. Entre deux vols, on peut vider l'affaire qui a motivé le voyage, l'entrevue a eu lieu, le contrat est signé, on fait acte de présence au conseil d'administration. Ces choses accomplies, on s'en retourne. On rentre chez soi, on replonge dans son propre milieu, dont les limites physiques tendent à devenir de plus en plus des bornes morales. Certes, des voyages ainsi conçus ne formeraient pas la jeunesse. Certes, ils resteront les moins propres à développer les sentiments de communauté et de solidarité dans la famille des hommes.

Si nous réfléchissons sur la portée de cet exemple, si nous analysons quand même les causes, dans un cas de l'avantage, dans l'autre de l'amoindrissement d'un bienfait moral, nous serons aussitôt conduits à conclure que la raison du mal se trouve dans la généralité uniforme et quotidienne, dans l'usage d'un instrument ^{p.057} dont l'utilité serait incontestable s'il n'était employé qu'à titre exceptionnel et répondant à un besoin authentique. Je me souviens d'un jour de ma jeunesse où, dans ma ville natale, une grande fête se trouvait annoncée, un banquet monstre, somptueusement offert par un puissant financier suédois, énorme brasseur de millions, pour célébrer le début d'une entreprise sensationnelle ; fête à laquelle était invitée toute la société dorée de l'endroit, y compris les dames. Pour leur rendre les honneurs, la

Progrès technique et progrès moral

femme de l'amphitryon devait elle-même arriver dès l'avant-veille. Elle voyageait dans un avion de sa propriété. Et voici que le jour prévu, une dépêche arrive à la place de la voyageuse. La dépêche était datée de Perpignan. Elle prévenait « Panne avion. Présence impossible. » Remarquez qu'en chemin de fer, entre Perpignan et la ville en question, Barcelone, le voyage peut se faire en quelques heures. Remarquez aussi que l'échec de la fête, voire la modification de sa date, revêtaient dans la circonstance les proportions d'une véritable catastrophe ; seulement, la dame en était venue à un état d'esprit où l'on sent que si un voyage ne peut être réalisé en avion, il est impossible de le réaliser autrement. La hâte s'insérait vicieusement là où la célérité n'était plus nécessaire ; tout comme le style télégraphique s'était inséré dans le texte de la dépêche sans aucune raison d'économie intéressant le milliardaire.

Par ailleurs, le rédacteur d'un petit journal illustré était venu à une autre occasion me voir, pour demander, dans un but d'enquête : « Quels jugez-vous être le principal avantage et le principal inconvénient de la vie moderne ? » J'ai répondu : « Le principal avantage de la vie moderne, c'est la célérité ; le principal inconvénient, la hâte. » Célérité et hâte se trouvent liées sans doute, telles, dans un seul corps, la surface concave et la surface convexe ; tels, dans le verre que je tiens à la main, l'intérieur qui touche le liquide et l'extérieur qui l'isole des objets qui l'entourent. Mais l'une représente un élément positif, un progrès technique, l'autre n'en est que sa traduction mauvaise, le prix auquel nous payons la poussée générale vers les services de la célérité. Et alors, du fait de cette ambition égalitaire, qu'en advient-il ? Le progrès technique se nie lui-même, se condamne à l'inefficacité :

Progrès technique et progrès moral

« Une grande partie ^{p.058} de la matinée d'avant-hier, toute celle d'hier, me racontait un de mes amis, je les ai employées à la tentative de téléphoner au Grand Hôtel. La ligne n'étant jamais libre, malgré mes appels infructueux, j'ai dû y renoncer et finir par prendre un serviteur chargé d'exécuter une commission verbale : c'est le procédé qu'aurait employé mon grand-père. » A son tour, la personne à laquelle mon ami avait voulu téléphoner s'est trouvée là, à attendre la possibilité d'un transport ferroviaire, aérien ou maritime pour se rendre où elle voulait aller. Impossible. Tout était retenu à force de primes une quinzaine à l'avance ; le délai d'un voyage à cheval en aurait été moindre. Et qu'est-ce qu'il arrive dans le métier du journaliste pour la composition des pages d'un quotidien ? Chaque nouvelle sollicite un surcroît d'attention, captée par le moyen des grandes capitales des titres à grand format. Alors, comme on voudrait relever par ce moyen chaque information, on n'en relève aucune. Un autre fait. C'est l'enfant d'un pauvre homme à court de moyens qui est tombé malade. Malgré cette limitation, qu'est-ce que les pères demandent : « Quel est le meilleur spécialiste pour enfants ? » On refuse tout autre nom. Et le professionnel modeste, le médecin de quartier, autrefois assurés d'une petite clientèle, n'ont qu'à bien se tenir. Alors il arrive que le médecin célèbre est surchargé de travail. Il ne quitte pas sa consultation, il ne visite pas le malade. Le petit est conduit à la clinique avec toute sa fièvre. Voilà pour le médecin. Quant au remède, c'est entendu. On ne saurait, à présent, songer qu'au traitement somptueux par la pénicilline. Si la quantité en est limitée dans le monde, tant pis. La réserve dont on dispose dans un pays donné sera épuisée bien vite.

Ici, nous touchons tous au noyau du problème, à la cause qui

Progrès technique et progrès moral

rend trop souvent stériles les progrès de la technique dans la vie morale. Nous voyons, dans la lutte entre l'homme et la foule, celui-là submergé par la sourde puissance de celle-ci. Tout le monde, dans la société dont le modèle commence à devenir commun partout, veut la même chose : le résultat en est que cette chose, ambitionnée par tous, forcée de se donner à tous, ne peut être qu'une chose médiocre. On égalise partout et la tendance égalitaire ^{p.059} ne peut aboutir qu'à un dénominateur commun de servitude : l'égalité se trouve être incompatible avec la liberté !... Je voudrais pouvoir le dire avec toute la piété, avec tout le respect possible. Mais, pour être sincère, je ne peux moins qu'avouer une répugnance devant ces « monuments au soldat inconnu », par où quelques pays qui ont subi le fléau de la guerre entendent sacrer la mémoire d'un sacrifice qui s'accompagnerait de l'anonymat. Mais la seule absolution possible de la guerre, c'est l'honneur. Il n'y a pas d'honneur sans gloire. Il n'y a pas de gloire sans renommée. Or la renommée est une valeur humaine qui se trouve exactement au pôle opposé de l'anonymat. Elle est la couronne de la personnalité, de la liberté, de toutes les conditions morales dont la source est ludique, esthétique, ce qui veut dire des conditions morales par autonomase, par excellence. Rien de plus apte à leur floraison que la volonté de noblesse, cette volonté qui est déjà, d'elle-même, ennoblissante. Puisque l'ennemi de la personne est la foule, l'égalité doit être le radical adversaire de la liberté. Il est indéniable que celui qui dresse sur une place publique le monument à un savant, à un artiste, à un inventeur, fait beaucoup plus pour l'éducation d'un groupe que celui qui dresse, sur l'endroit le plus solennel d'une capitale, le mémorial du soldat inconnu ; et ceci pour une raison qui n'est, au fond, autre que celle qui accorde

Progrès technique et progrès moral

la supériorité à l'artiste, qui modèle à son goût une pièce plastique quelconque, sur la machine qui en produit des quantités d'après un moulage et en série. L'élément humain, la chaleur humaine pour ainsi dire, disparaît des objets standardisés. Déjà, en elle-même, la rupture d'un rapport direct entre l'homme et les choses, d'où résulte pour celles-ci une sorte de déshumanisation, est en quelque sorte immorale : il y a sans doute plus d'humanité dans un meuble taillé avec amour par les mains d'un artisan que dans ce même meuble converti par la machine en pièce de bazar. Et puis, le producteur, le producteur dans sa propre personne, est standardisé par le travail en série, en devient amoindri par l'automatisme machinal, qui noie toute la personnalité et fait successivement disparaître tous les traits de l'originalité personnelle. Ce n'est pas en vain qu'on a dit un jour qu'un ouvrier spécialisé dans la fabrication exclusive ^{p.060} de têtes d'épingles ne peut à son tour que devenir lui-même une tête d'épingle.

Comment défendre la civilisation contre le danger de cette automatisation égalitaire ? C'est le sens de la hiérarchie, le retour au sens de la hiérarchie, qui peut avoir, en présence de cette crise d'individualité, de personnalité, d'originalité, devant cet écrasement sous le poids du nombre, un rôle sauveur. Le sens de la hiérarchie est une conséquence psychologique de la capacité d'ordre, de la disposition à ranger les choses dans l'espace, du fait de la possession de la force figurative, du fait de l'application du principe figuratif. Il faudrait ici nous rapporter au domaine général de la philosophie pour rendre compte de la raison de cette exigence en tant qu'impliquée dans l'ambition de saisir l'objectif : je m'y suis employé, le mieux que j'ai pu, en m'appliquant à révéler le *Secret de la philosophie*. Quant à l'usage de notre

Progrès technique et progrès moral

raison, il sera toujours de mise de rappeler le mot du physicien Sir William Thompson. Sir William Thompson était quelqu'un qui s'entendait en physique. Il avait lu, dans les méandres irréversibles de l'entropie, la sentence de mort de l'univers. Et, pourtant, Sir William Thompson disait : « Ce qu'on peut me dessiner, je le comprends ; ce qu'on ne peut pas me dessiner, je ne le comprends pas. » Lorsque l'on en vient — et il faut toujours y venir — à ce qu'on appelle le miracle grec, à l'ouverture de cette tradition rationnelle, qui a été pendant des siècles une source de lumière — une source d'apaisement et de courage aussi — dans l'interprétation du monde ; lorsqu'on recherche les causes de ce miracle, on s'aperçoit que tout vient de cette tendance de l'intelligence grecque à se représenter les choses dans l'espace, plutôt qu'en suivre le cours ou le devenir à travers le temps. De cette puissance de dessin, de conformation, de plastique, dont la rançon a été d'un autre côté un certain aveuglement, une certaine carence, pour tout ce qui est un courant, un développement, une métamorphose. Le livre de Spengler sur la décadence de l'Occident, qui, il y a quelques années, a connu tant de vogue, s'ouvre par la constatation du manque de sens historique chez les Grecs. C'était à prévoir, puisque ces mêmes Grecs étaient si richement doués pour l'établissement des formes et des contours, p.061 pour la projection du dessin dans tous les objets de la connaissance. Et peut-être que, en revanche, le malaise que nous avons tous fini par constater dans la société moderne et qui, pour quelques-uns parmi les meilleurs esprits, a abouti à une sorte de terreur — de terreur cosmique, pareille à celle qu'un primitif pouvait avoir devant les forces déchaînées de la nature — provient justement de notre abandon au courant, de notre capacité de

Progrès technique et progrès moral

suivre le temporel dans son jeu, de notre adaptation à la musique et à l'histoire. Tout nous a été brouillé, de ce fait, à commencer par la correspondance entre la technique et la morale, par une immersion dans l'amorphe. Notre cosmos a fini par n'être qu'un chaos. Nous souffrons, non pas exactement d'une maladie, mais d'une confusion, dont le dessin serait le remède. Ou, pour le dire plus précisément, l'exorcisme. Rien de plus puissant, contre l'angoisse universelle, qu'un bon tableau synoptique.

Je n'aurais aucune envie, vous le comprenez bien, d'entrer ici dans la question scripturaire de l'authenticité ou de la non-authenticité du livre de la Bible dont le titre est le *Livre de Tobie*. Je trouve en tout cas dans le Livre de Tobie l'un des textes dont la portée morale est le plus manifeste, l'une des plus grandes leçons de conduite que l'humanité ait jamais reçues. Vous vous souvenez que dans la famille de Tobie, qui comprenait et Tobie le père et Tobie l'enfant, tout le monde était plein de bonne volonté, voire de sainteté. Seulement, tout le monde était atrocement brouillon. Le père faisait hors de propos métier de croque-mort, la mère ne cessait pas de lui en lancer des remontrances, l'enfant prenait des responsabilités qui n'incombaient pas à son âge, on laissait dormir les crédits débiteurs, on dépensait trop d'argent : cet ensemble avait grand besoin d'une intervention angélique. Le recours de cette intervention est venu à point : un archange, Raphaël, est venu accompagner le jeune Tobie dans le voyage qu'il avait à faire. Et c'est au début de ce voyage qu'intervient l'épisode du poisson. Le jeune Tobie, se baignant dans une rivière, pousse tout à coup de grands cris à la vue d'un poisson qui l'approche dans l'eau. L'archange accourt. Et il dit à l'enfant : « Prends le poisson par les ouïes, mets-le à terre et tu pourras en avoir raison. » p.062

Progrès technique et progrès moral

L'enfant s'exécute ; non seulement le poisson devient inoffensif, mais on le tue et on en tire le foie, qui va servir plus tard de médecine salubre contre la cécité du père. Et alors le lecteur du Livre de Tobie se demande : Comment pouvait-il être, ce poisson, qui d'une part effrayait un gaillard qui n'était pas si jeune, puisqu'il s'avère qu'il prend épouse à l'occasion de ce même voyage, et dont d'autre part on a été si facilement libéré ? Était-il grand ? Était-il petit ? S'il était petit, quelle était la raison de l'épouvante ? S'il était grand, comment se fait-il qu'on en ait eu raison ? Or, le poisson de Tobie, comme toute tribulation humaine, comme tout problème humain, comme toute crise humaine, était en même temps grand et petit, puéril et terrible. Il était grand lorsqu'il était énorme : lorsqu'on le voyait dans son trouble élément et qu'on n'en pouvait connaître ni les limites, ni la dimension exacte, ni la figure. Il devient petit lorsqu'en avançant en acte de courage et de foi en soi-même on réussit à le tirer de l'eau, à permettre que notre vue et notre raison se rendent maîtresses de la complexité de sa nature et du vrai danger de son pouvoir. Lorsque le poisson est mis à terre, lorsque le problème est mis en ordre. Ce que l'ange a donné au jeune Tobie, ce n'était pas une formule magique, c'était tout simplement le conseil d'après lequel le jeune homme a su *par où il devait commencer*.

Or, dans le problème et au sujet du trouble que les Rencontres Internationales ont envisagés aujourd'hui, le tout est de savoir par où l'on devrait commencer. De la nécessité de secourir les hommes dans cette détresse, nous sommes tous d'accord, sur le besoin de trouver une formule permettant de concilier le progrès moral avec le progrès technique, aussi. Le *hic* consiste à présent à savoir comment cela peut se faire. Et voici, je crois, la réponse. La

Progrès technique et progrès moral

première chose à faire, c'est d'imposer un ordre partout. Un ordre pour les termes de la question. Un ordre pour la réalité environnante. « De quoi s'agit-il ? » demandait, à ce qu'on raconte, le maréchal Foch, se retirant pour réfléchir à une difficulté grave surgie au cours de la guerre. L'esprit se demande aussi dans la présente occasion : De quoi s'agit-il ? Et voici encore ma réponse : Il s'agit de l'inefficacité de la technique à cause de la cohue ^{p.063} provoquée par l'égalité et le conséquent excès du nombre. Il s'agit dans le but d'éviter cette cohue provoquée par l'égalité et par l'abus du nombre, de veiller, dans la vie intellectuelle comme dans la vie morale, au rétablissement de la hiérarchie.

Chaque fois qu'on parle de hiérarchie, entre les hommes, il convient d'avoir soin qu'une interprétation vulgaire en soit écartée, celle qui s'obstine à voir dans toute conception hiérarchique de la vie sociale un appel au privilège de grands seigneurs, d'abusifs fonctionnaires, de bonnets carrés, de mandarins à boutons d'or. Mais ce qui nous importe est presque exactement le contraire. Ce à quoi nous visons, c'est cette justice qui dans toute œuvre humaine marque la présence de l'autorité. Or — et le langage sur ce point est suffisamment révélateur — il n'y a pas d'autorité, d'autorité véritable, sans auteur. C'est la fécondité, ce sont les droits primordiaux de la création que notre conscience réclame. C'est le commandement attribué à l'actif, à l'efficace, tandis qu'on condamne à la subordination et à l'obéissance le stérile, le passif. Que celui qui a créé une chose la gouverne ; que l'oisiveté reprenne la place inférieure ; qu'en toute chose prime le privilège du travail. Une grande partie de nos malheurs modernes viennent d'une équivoque entre le négoce et le travail. Le spéculateur de la

Progrès technique et progrès moral

guerre ou de la crise dit encore trop facilement, lorsqu'il se rend à son bureau, voire à ses pourparlers de marchandage : « Je m'en vais travailler. » Eh bien, il faut lui en enlever le droit. Il le faut, au prix de n'importe quelle transformation sociale. J'ai vu une fois une caricature où l'on voyait deux types à jaquette et à serviette et à grosses bagues, se disant, en passant devant un chantier où des maçons étaient à l'ouvrage : « Si ces gens-là travaillent tout le jour, quand est-ce qu'ils ont le temps de gagner de l'argent ? »... C'est le sens de l'autorité qui nous dicte ici la formule. C'est la hiérarchie qui accorde une valeur dominante au droit de la création. D'un côté, le travail, de l'autre côté le négoce. Ici l'ouvrage et là les affaires. Tant que sera encore possible une équivoque de cet ordre dans le langage, une inversion sera inévitable dans les valeurs de la vie.

Le Père. La figure du Père : voici l'image symbolique qui se p.064 dresse devant nous, lorsque nous plaidons la primauté du travail créateur. Remarquons-le : au point de vue de sa signification conceptuelle, le mot « père » veut dire la même chose que « prolétaire ». Il y a là l'expression, tantôt active, tantôt passive, du même rapport familial. Est père celui qui a des enfants ; est prolétaire celui qui est devenu le sujet des conséquences de la prolifération. Mais si la signification des deux mots reste la même, combien différent leur sens, leur musique, pour ainsi dire ! Notons, pour commencer, qu'en faisant allusion au lien entre deux générations, le terme « père » charge l'accent sur la première, sur celle qui accomplit l'œuvre des générations ; tandis que « prolétaire » le fait sur l'autre génération, sur l'ensemble des créatures : non point donc sur celui qui protège, mais sur celui qui devrait recevoir la protection. Une autre

Progrès technique et progrès moral

différence nous vient à l'esprit tout de suite : l'un des termes comporte une suggestion d'unité, donc de raison ; l'autre de pluralité, de pullulation même. Mais le plus important ici, c'est l'opposition entre les deux postulats implicites, entre les associations préposées à chacun de ces termes quant à la responsabilité et à la liberté humaines. Un père commande ; et, puisqu'il commande, il répond ; et justement parce qu'il commande, il possède, du fait qu'il est auteur, l'autorité. Un prolétaire est, au contraire, la victime d'une fatalité diffuse ; il obéit, dirions-nous, à une loi naturelle, dans l'engrenage d'une biologie ou d'une économie plus forte que lui. Si le vocable « père » appartient au lexique de la politique, « prolétaire » se précipite de plus en plus au niveau du vocabulaire de la zoologie.

Maintenant, le sort de la civilisation nous apparaît comme le résultat d'une immense bataille, dont le théâtre est toute la terre, entre le Père et le Prolétaire. Et une observation saute tout de suite aux yeux de celui qui, à la recherche des classiques pour l'esprit de paternité, parcourt le champ de la littérature moderne, Parmi les noms les plus illustres de celle-ci, parmi ses auteurs les plus influents, combien de *filis de famille* ! Combien d'écrivains, voulons-nous dire, et depuis Jean-Jacques et jusqu'à André Gide, immobilisés dans la mentalité du fils de famille et qui produisent une impression d'audace parce que justement l'impression ^{p.065} d'irresponsabilité les accompagne ! Sur aucun de ces prétendus maîtres nous ne voudrions nous appuyer à une heure grave de notre vie où fût en jeu quelque chose de décisif, non seulement pour nous mais pour notre groupe familial ou affectif, le salut ou la ruine dans l'ordre de l'éternel, voire dans l'ordre du viager... Et

Progrès technique et progrès moral

qu'il soit bien entendu qu'en parlant ainsi, nous ne voulons même pas frôler la question de ce qu'on appelle couramment la moralité de ces auteurs, et moins encore celle de leur orthodoxie ou de leur hétérodoxie. Tel auteur blanc pourrait être assimilé à ce point de vue avec un Joyce ou un Lawrence. Barrès n'est pas moins dissolvant que Dostoïewski. Et quelle n'est pas l'irresponsabilité intime, la sourde qualité prolétaire de certains outranciers de la piété, qu'ils s'appellent Léon Bloy ou qu'ils s'appellent Chesterton ? Voyez Mistral, en revanche. Mistral, ami de la propriété et de la joie des vacances, des transactions à la foire de Beaucaire, de la beauté des Arlésiennes, du vin nouveau au mois de septembre et des dionysiaques farandoles, quel homme de bon conseil, quel prud'homme pour le nommer le tuteur de nos orphelins, quel substantiel patriarche ! On dirait que sur sa poitrine une patrie tout entière pourrait reposer. On dirait qu'une race aurait pu trouver en lui son conducteur, son prêtre, son juge. Rien de féminin ne reste, rien d'insolvable, dans sa nature morale. C'est ainsi que, lorsque les gens de la Provence entonnent sa *Coupo Santo* — laquelle, après tout, est un hymne bachique — on dirait que liturgiquement ils récitent un testament solennel.

Or, si le père est le symbole même de la hiérarchie naturelle, le frère représente au même titre l'égalité. Et il paraît bien que le monde moderne ait fait un usage excessif de l'inspiration venant d'une fraternité entre les hommes, en même temps qu'il oubliait la valeur morale du principe de la paternité. On ne mettait pas, certes, l'enseigne de la paternité sur les inscriptions lapidaires que la révolution avait mis à la mode de placer au fronton des monuments publics. On y avait mis la fraternité, et pour cause. Celle-ci faisait ensemble avec ses deux signes jumeaux : l'égalité,

Progrès technique et progrès moral

bien entendu ; la liberté, liberté comprise dans le sens d'esclavage du nombre. A l'autre extrémité, nous venons de souligner le lien ^{p.066} logique qui unit la paternité à l'autorité, l'autorité à la hiérarchie. Il semble bien qu'entre les deux systèmes, qu'entre les deux répertoires d'idéaux à l'usage de cette sorte d'inscriptions, il faille choisir. Et, certes, nous sortirions de notre métier de philosophe si, empiétant sur le terrain de la politique, nous osions ici donner conseil ou suggérer direction à l'intention de ce choix. Mais, au contraire, nous restons dans les limites de notre droit et de notre devoir lorsque, constatant le fait de l'envahissement du monde et de l'abaissement moral des masses, nous signalons le lien logique qui unit ce phénomène à une victoire du Nombre, condamnée à être juste la contradiction de la victoire de l'Esprit. On a toujours le droit d'imaginer un miracle, sur ce chapitre. On peut s'attendre, par un processus mystérieux de conciliation future, à l'avènement d'un jour où tout le monde puisse atteindre une supériorité qui n'aurait pas besoin d'être une distinction. Mais, dans l'ordre de la prévision rationnelle, il est impossible de concevoir une situation où l'un de ces bienfaits ne trouve pas sa raison dans l'autre. Le principe fédératif, le surpassement du principe de contradiction, la dialectique de l'avenir, ou la dialectique de l'ironie, sauront ici supprimer la cruauté des exclusions. Il est néanmoins inconcevable qu'un ordre quelconque puisse s'établir sans recours, avec la diversité, à la différence.

Il reste encore un point que je voudrais, pour finir, laisser bien fixé dans l'esprit de tous ceux qui, avec une bienveillance qui n'a d'égale que leur patience, viennent de me faire l'honneur de me suivre dans ces développements ardu. Et c'est que lorsque je prononce le mot autorité, je n'entends pas dire l'autorité

Progrès technique et progrès moral

césarienne, pas plus que, sur le terrain où tous ces développements se sont mus, je ne saurais invoquer une quelconque autorité étrangère ou supérieure à l'homme. On connaît la grande réponse de l'Évangile à la question sur le pouvoir de César, la réponse donnée à propos d'une pièce de monnaie : « Donnez à César ce qui est à César, et à Dieu, ce qui est à Dieu. » Cela représentait la séparation des pouvoirs, chacun dans son domaine. Mais l'histoire entière de l'humanité, depuis ce moment-là, a consisté en une vaste démarche pour l'établissement de ce que nous pourrions appeler ^{p.067} le troisième royaume. Il y a des choses, il y a des valeurs qui, sans appartenir à César, échappant donc à tout droit de César, n'appartiennent plus à Dieu ; ne lui appartiennent que dans le sens indirect où même le pouvoir césarien peut lui appartenir. Cet ensemble de choses, cet ensemble de valeurs dessine le contour d'un monde que justement nous servons lorsque nous participons à des communautés de culture où l'homme ne demande rien à chacun au sujet de son origine nationale, au sujet de sa croyance religieuse. L'important, c'est ce que nous faisons tous ici, c'est de confirmer par des actes l'autonomie de ces services. En dépit du trouble qu'on peut gagner dans ces sortes de rapports, nous trouvons ici le moyen de faire ce qu'a fait, sur le conseil de l'archange, le jeune Tobie : l'acte courageux qui consiste à prendre le poisson par les ouïes et d'en tirer le remède salutaire contre ce qui, dans l'occasion actuelle, pourrait être la cécité ou la folie des hommes.

@

NICOLAS BERDIAEFF

L'HOMME DANS LA CIVILISATION TECHNIQUE ¹

@

p.069 Il est devenu presque banal de dire que l'homme européen moderne vit dans l'angoisse et se trouve dans un état proche de l'agonie. Il lui fut difficile de supporter deux guerres mondiales. Les fondements de son existence sont ébranlés, il se sent perdu dans un monde chaotique. Il a perdu son équilibre intérieur. La structure psychique et même la structure physique de l'homme se trouvent en désaccord avec la civilisation technique moderne. Cette structure s'est formée à une époque où l'homme vivait encore conformément aux rythmes de la nature, où l'ordre cosmique existait encore pour lui et se reflétait dans l'ordre social. L'homme sentait ses liens avec la terre, il y était solidement enraciné. Mais l'époque tellurique de l'histoire humaine touche à sa fin. L'irruption de la machine, l'essor vertigineux de la technique ont accompli la plus grande révolution de l'histoire, dont on ne saurait encore mesurer toutes les conséquences. Les guerres, les révolutions, les dictatures et les régimes totalitaires, de nos jours, sont liés à l'emprise de la technique sur la personne humaine, à la puissance extraordinaire qu'elle procure. L'homme se trouve dans une nouvelle posture devant les forces cosmiques, et cela entraîne de graves conséquences sociales. On pourrait définir la révolution qui p.070 s'accomplit comme la fin du cosmos au sens antique de ce terme.

¹ Conférence du 4 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

Le cosmos tel que l'ont contemplé les Grecs, le cosmos de saint Thomas d'Aquin et de Dante, n'existe plus.

La modification de l'ancienne conception du cosmos commença à l'époque de Copernic, lorsque la terre cessa d'être son centre. Pascal fut effrayé par les espaces infinis qui se sont ouverts devant lui. La révélation de l'infiniment petit, du microscopique, est peut-être plus effrayante encore. La science physique et chimique moderne pénètre dans la structure du cosmos, dans l'infiniment petit, et le détruit de cette façon. L'homme est écrasé entre deux infinis, l'infiniment grand et l'infiniment petit. La révolution dans la physique et dans la chimie aboutit à la négation de la loi de la conservation de la matière. On constate que la désagrégation de la matière libère une énergie formidable. Les travaux sur la désagrégation de l'atome s'y rapportent. De là, également, l'invention de la bombe atomique qui menace la civilisation moderne d'auto-destruction. L'attitude envers la nature est déterminée uniquement par la praxis. Tout est placé sous le signe du rendement. La technique modifie radicalement l'attitude de l'homme envers l'espace et le temps. La maîtrise de l'espace constitue sa plus grande conquête.

Mais voici ce qui est fort édifiant : les savants font des découvertes beaucoup plus grandes que celles du XIX^e siècle, mais ils confessent eux-mêmes ne plus rien comprendre. Eddington, physicien et astronome remarquable, caractérise en ces termes les conclusions de la science moderne : « Quelque chose d'inconnu, fait nous ne savons pas de quoi ; voilà à quoi aboutit notre théorie. » Au XIX^e siècle, les savants spécialistes des sciences naturelles croyaient tout comprendre. Ils liaient leur science à des théories philosophiques souvent naïves : au matérialisme, par

Progrès technique et progrès moral

exemple. Les savants modernes sont beaucoup plus émancipés de toute philosophie, mais leurs découvertes ont une importance philosophique beaucoup plus grande que n'avaient les découvertes scientifiques du XIX^e siècle, souvent déformées par des théories fausses. Un philosophe pourrait se permettre la généralisation suivante : la matière lie et enchaîne l'énergie du monde naturel et c'est ainsi ^{p.071} que l'ordre cosmique est en quelque sorte stabilisé. La décomposition de la matière, la dématérialisation libère l'énergie captive, mais cette libération peut entraîner des conséquences fatales, si l'esprit humain n'arrive pas à maîtriser ces découvertes. Des savants clairvoyants ont depuis longtemps prévu le danger. Ainsi, par exemple, le physicien allemand Hans Reichenbach écrit dans *Atome et Cosmos* : « Si l'on parvenait donc à annihiler la masse de l'atome, cela créerait des sources techniques d'énergie surpassant toute mesure antérieure. Il est possible que l'industrie découvre un jour le moyen de rendre utilisables ces provisions d'énergie ; en attendant, il est heureux que nous en soyons encore incapables. Car on ne peut prévoir les effets que l'explosion d'une telle masse aurait sur les masses adjacentes. Peut-être serait-elle si violente qu'elle entraînerait les atomes voisins et tout leur entourage, voire toute la planète. Aussi bien, comme Nernst, un jour, l'a formulé, nous vivons, pour ainsi dire, sur une île de coton-poudre, pour l'embrasement de quoi, Dieu en soit loué ! nous n'avons pas encore inventé l'allumette appropriée. »

La décomposition de l'ordre cosmique entraîne des conséquences inéluctables sur le plan de l'ordre social qui paraissait immuable, mais qui était souvent et faux et injuste. L'homme moderne perd la sensation de la solidité et de

Progrès technique et progrès moral

l'immutabilité de l'ordre cosmique : tout est ébranlé. La loi de la relativité découverte par Einstein a eu, sous ce rapport, une très grande importance. Au XIX^e siècle, le changement se présentait sous la forme optimiste de la théorie de l'évolution. A l'heure actuelle, les découvertes de la physique et de la chimie mènent à tout autre chose. On peut constater la situation suivante : la puissance inouïe de la connaissance et de la technique aboutit à l'affaiblissement et à l'esclavage de l'homme. L'homme se trouve placé devant une nouvelle réalité à laquelle il est mal préparé spirituellement. La machine, la technique, constituent une nouvelle réalité qui ne ressemble pas à la réalité du monde organique et inorganique, à la nature que l'homme considérait comme une création de Dieu. C'est une réalité organisée, un monde à part, engendré par la civilisation, par la connaissance et les découvertes de l'homme. La technique a un sens cosmogonique. ^{p.072} Les savants qui font des découvertes se sentent désorientés. De leur propre aveu, ils ne sont plus libres dans leurs laboratoires. Les découvertes scientifiques accordent à l'homme une puissance si formidable, une telle puissance de destruction, que les Etats veulent contrôler cette puissance, se l'approprier. On assiste à une nationalisation des découvertes scientifiques. C'est nécessaire avant tout en prévision d'une guerre. Nous vivons à l'époque d'un formidable essor de l'étatisme. L'Etat est enclin à penser que l'homme lui appartient en entier. C'est une conséquence fatale des deux guerres mondiales. Pendant la guerre, le pouvoir de l'Etat s'accroît démesurément et cet état des choses survit après la guerre. Les habitudes et les instincts de la guerre continuent à s'affirmer, de même que la tendance à la violence et le mépris de la vie humaine. Mais l'Etat cherche surtout à mettre la main sur la

Progrès technique et progrès moral

puissance que confère la technique. L'étatisme n'est pas seulement une particularité du régime communiste : c'est un phénomène mondial. La puissance toujours croissante de la technique y joue un rôle important. L'évolution spirituelle et morale de l'homme ne correspond pas à la rapidité presque miraculeuse de l'essor technique ; elle reste en retard. Ce n'est pas l'esprit, ce n'est pas la force morale de l'homme qui prennent possession de la technique, mais l'Etat, qui ne se considère comme soumis à aucun principe spirituel et moral et agit d'une façon autonome, selon sa propre loi, souverainement. L'homme, tourné vers l'extérieur, s'affaiblit intérieurement. Cette situation menace le monde d'une troisième guerre mondiale que personne ne désire (ni les individus, ni les peuples) mais qui peut être engendrée par les forces autonomes, les forces du capital, du pouvoir et de la technique.

Le caractère technique de la civilisation exige de l'homme une incroyable accélération du temps. L'homme devient fonction de la production destinée à apporter le plus grand profit. En présence d'une telle vitesse, d'une telle course au rendement maximum du travail, en présence du taylorisme, par exemple, aucun instant n'a plus de valeur autonome ; il n'est qu'un moyen menant vers l'instant suivant qui doit arriver le plus vite possible. On exige de l'homme une activité infatigable. Mais cette activité signifie, ^{p.073} au fond, passivité spirituelle, abandon de soi-même à un processus inhumain. Lorsque l'homme devient un instrument passif, il n'est plus actif intérieurement. Ce processus de l'accélération du temps et de la transformation de l'homme en instrument de la production économique, s'exprime de la façon la plus nette en Amérique. L'homme s'use rapidement dans ce pays. La statistique y constate

Progrès technique et progrès moral

une mortalité précoce. En Russie soviétique, l'industrialisation — indispensable — exige aussi de la vitesse et des efforts démesurés. La technique y joue un rôle énorme ; il y a là un véritable culte du progrès technique ; on voudrait dépasser l'Amérique. Mais la profonde foi religieuse du peuple russe, foi que des années de propagande antireligieuse n'ont pas pu détruire, sauve la Russie. La situation s'est modifiée maintenant. L'Église est reconnue et même organisée, la propagande antireligieuse a disparu, bien que la doctrine officielle du matérialisme dialectique domine encore. L'époque industrielle et capitaliste entraîne des conséquences psychologiques et morales inéluctables. Non seulement elle a créé le prolétariat et l'a placé dans une situation pénible et humiliante, mais elle a aussi porté un coup à l'homme en général. La mécanisation et la rationalisation abaissent la qualité. La technique aboutit au règne de la quantité. On constate l'aliénation de la nature humaine, ce que Marx appelait « Verdinglichung » : l'homme est considéré comme une chose. La lutte aiguë des classes que Marx n'a pas inventée, qu'il a constatée dans la société capitaliste où il vivait, menace d'entraîner la déshumanisation, même si elle est menée au nom des fins justes. Quelles forces pourraient aider l'homme ? Des sentiments religieux décadents, orientés exclusivement vers le passé, ne sauvent pas l'homme. La crise mondiale ne saurait être vaincue par aucun mouvement rétrograde : il s'agit d'avancer.

Parallèlement à la croissance de la puissance technique, il existe un autre facteur déterminant le caractère de notre époque et lié au rôle de la technique. Les masses, ces énormes quantités humaines, font leur entrée active dans l'histoire. Les masses posent des exigences justifiées qui doivent être satisfaites ;

Progrès technique et progrès moral

d'ailleurs, elles ne demandent pas si l'on veut les satisfaire. La culture ne ^{p.074} saurait demeurer un privilège de l'élite, d'une mince couche de la société. Elle doit devenir le patrimoine de tout le monde. Le problème est complexe, car la culture spirituelle implique essentiellement un élément aristocratique, indépendamment de tout ordre social, puisqu'elle est basée sur la qualité. L'irruption des masses énormes rabaisse inévitablement le niveau de la culture. Mais qu'est-ce que l'on entend par « masses » ? Les masses, ce n'est pas le peuple, ce n'est pas, non plus, une classe sociale, par exemple la classe laborieuse. C'est le règne informe et petit-bourgeois. Les masses composent le public du cinéma, exigent des mauvais films, lisent la presse à sensations, suivent avec enthousiasme les compétitions sportives, votent pour des partis sans comprendre leurs idées, créent la réclame et lui font confiance, se laissent facilement influencer par la propagande, portent en triomphe les chefs. L'irruption active des masses dans l'histoire s'est produite au moment où elles perdirent la foi religieuse et cela entraîne des conséquences fatales. Dans le passé, le peuple était formé par la foi religieuse, par des traditions et des usages séculaires qui pouvaient jouer un rôle conservateur, freinant l'amélioration de la vie, mais qui contenaient un élément qualitatif ennoblissant. Une classe sociale possède aussi sa forme. Les masses constituent une quantité encore informe, n'ayant pas acquis des qualités. A l'heure actuelle, elles sont formées par la presse, par la propagande des partis, par le sport, par la radio, par le cinéma, par la littérature de vulgarisation scientifique d'une qualité médiocre. Cela ne saurait ne pas signifier un abaissement du type humain. C'est un phénomène propre à l'époque technique. La technique est accessible au représentant moyen des masses : il

Progrès technique et progrès moral

l'assimile facilement. Keyserling a raison d'affirmer que le chauffeur est l'homme de l'avenir. On pourrait dire aussi que c'est l'aviateur. Or, la vraie culture est difficile et ne se laisse pas assimiler facilement. L'abaissement de la qualité de la culture est propre non seulement au siècle démocratique et socialiste ; il fut également propre au siècle bourgeois et capitaliste où les créateurs se sentaient dépaysés. Cet abaissement est surtout propre au siècle de la technique, au siècle de la barbarie civilisée ; mais l'homme ne saurait ^{p.075} vivre dans un état de déchirement, il ne saurait se faire à l'idée qu'il n'est qu'une fonction du processus inhumain de la production. L'homme éprouve le besoin de l'intégralité ; c'est à ce besoin que le totalitarisme moderne — cet ersatz de la religion — donne une satisfaction factice.

Le pouvoir que la technique exerce sur la vie transforme l'aspect moral de l'homme. On a déjà souvent souligné que l'industrie mécanisée et rationalisée mène à la suppression de l'individuel et de l'individualité. Tout est produit en série. C'est le règne de l'impersonnel et de l'anonyme. Tout devient collectif — je souligne : collectif, et non communautaire. La communauté est une fraternité réelle des hommes, elle suppose la transformation et la transfiguration des hommes, elle est organique, elle implique la liberté ; la collectivité, en revanche, signifie une agrégation forcée et mécanique des hommes, leur subordination à une pseudo-réalité se trouvant en dehors d'eux et au-dessus d'eux. Les hommes peuvent y demeurer étrangers l'un à l'autre et solitaires. C'est précisément au collectivisme et non au « communautarisme » qu'est favorable la domination de la technique. Le collectivisme ne constitue nullement une particularité du communisme ; il est propre à toute la civilisation technique et

Progrès technique et progrès moral

industrielle. L'erreur de l'expérience communiste (très hardie et très instructive pour les pays capitalistes) ne réside pas là où on la cherche d'habitude. Si le communisme aspire à un ordre social plus équitable où il n'y aurait plus ni exploitation de l'homme par l'homme, ni classes qui se sont formées dans les sociétés capitalistes, c'est là sa vérité. On peut organiser une société plus équitable et il faut y aspirer. Mais le communisme totalitaire et intégral aspire non seulement à l'équité et à la suppression de l'exploitation ; il aspire également à créer une société fraternelle et communautaire. Or, la fraternité des hommes, la fraternité des peuples auxquelles il faut certainement aussi aspirer, ne sauraient être créées au moyen de la coercition, au moyen d'une nouvelle organisation extérieure de la société. Une nouvelle loi peut imposer la justice, peut empêcher l'exploitation économique, mais ne saurait imposer la fraternité, la charité, un lien intérieur et non seulement extérieur. Aucune organisation ne saurait forcer ^{p.076} les hommes à s'aimer les uns les autres. C'est en cela que réside la complexité du problème. En Russie soviétique, c'est là une source de violences. Cette violence est atténuée par le caractère communautaire du peuple russe, émanant des sources religieuses. Les peuples de l'Europe occidentale sont moins communautaires, plus individualistes (il faut distinguer entre individualisme et personnalisme). La civilisation technique évoluée est favorable au collectivisme qui existe déjà dans les sociétés capitalistes, mais elle est très défavorable au communautarisme. L'industrie technique crée une morale très éloignée de la fraternité des hommes, bien qu'elle possède des traits collectivistes. Il est caractéristique pour ce type de civilisation que la lutte et la compétition sportive y jouent un rôle énorme et deviennent une

Progrès technique et progrès moral

des sources d'appréciations morales. Le culte de la force et du pouvoir se développe de plus en plus. Nous vivons à une époque où l'on adore la force et non la justice et la vérité. On peut même dire que l'on n'a jamais observé une telle indifférence à l'égard de la vérité. D'où l'effrayante baisse du prix de la vie humaine (que l'on n'évalue que selon sa productivité), la facilité de la violence exercée sur l'homme et de l'assassinat. La guerre nous a habitués à cela. On assiste à une rupture avec la morale évangélique, supplantée par une morale de la production. Cette morale technique de la production est impitoyable envers les faibles, elle développe l'envie, l'orgueil, elle remplace l'amour évangélique envers le prochain par l'exaltation de soi-même. La Révolution française ne parvint pas à accomplir cette substitution. Aux yeux de la conscience morale, c'est l'attitude envers l'ennemi qui importe surtout. L'ennemi de la nation, de la classe, l'ennemi politique et idéologique n'est plus considéré comme un homme et à l'égard de lui tout est permis. L'homme moderne vit dans la contradiction : il aspire à l'intégralité, au totalitarisme, il ne veut pas de dédoublement et de réflexion qui nuisent à l'activité, mais il se trouve en même temps en état de disharmonie, il a perdu son équilibre. Cela se passe avant tout par suite du décalage entre l'évolution spirituelle et l'évolution technique, entre la faiblesse spirituelle et la puissance technique. Il semble parfois que cette effroyable ^{p.077} puissance destructrice est donnée à un sauvage ou à un enfant, à un sauvage ou à un enfant déjà corrompus par une civilisation extérieure et superficielle. Nous vivons à l'époque de la barbarie civilisée. La vie intérieure, la contemplation, deviennent de plus en plus difficiles. L'homme est déchiré par le monde. On est forcé de mener une lutte héroïque pour le droit à la vie

Progrès technique et progrès moral

intérieure dont l'existence même est niée. L'homme devient un être bidimensionnel, il lui manque la dimension de la profondeur. Mais le caractère matérialiste de la civilisation, la puissance de plus en plus menaçante de la technique exigent précisément une spiritualité plus intense que ne l'exigeaient les siècles passés. Dans le passé, l'homme vivait au sein de sociétés que l'on pourrait nommer en quelque sorte organiques : il recevait par héritage ses croyances religieuses, elles imprégnaient tout le milieu qui l'environnait. Cette religiosité était souvent végétative. Je ne prête pas à cette expression un sens péjoratif. On n'avait pas besoin d'effort spirituel personnel, pour croire. Actuellement, de grands efforts spirituels sont nécessaires pour croire non seulement en Dieu, mais en l'esprit. Il faut résister au milieu qui nous environne. De même, la négation de la liberté dans le monde moderne exige une lutte intense pour la liberté. La liberté sans résistance, la liberté trop facile, formelle, peut se décomposer et c'est cette décomposition de la liberté que nous observons dans les sociétés européennes qui s'enorgueillissent de la liberté formelle. Telles sont les contradictions de la vie. La liberté est un principe absolu de la conscience morale. Mais il faut comprendre la liberté d'une façon dynamique et non d'une façon statique ; la liberté peut se transformer en non-liberté dans la vie sociale et gêner la réforme sociale de la société. La puissance réelle de la technique est en soi très défavorable à la liberté réelle. Souvent, on n'affirme la liberté que d'une façon formelle et abstraite. L'homme technique n'est pas du tout un homme libre. Il faut reconnaître que la conscience morale de notre époque n'est pas saine, mais malade, bien qu'elle émette des prétentions à la santé, à l'intégralité et à la puissance.

Le monde moderne exige une plus grande justice sociale ; le

Progrès technique et progrès moral

vieux monde était injuste. Le monde nouveau va vers une p.078 organisation socialiste de la société (au sens large de ce terme). C'est le processus de l'évolution industrielle qui l'exige. Marx l'avait très bien compris. A son stade actuel, le capitalisme industriel cesse d'être libéral et individualiste. Il prend des formes collectivistes. L'injustice du vieux monde est une des causes de sa perte. C'est dans l'aspiration vers une plus grande justice sociale que réside la vérité de l'évolution actuelle de la société ; quant à son erreur, elle consiste en la tendance de considérer la société en quelque sorte en dehors de l'homme, de supposer que l'homme se transformera automatiquement à la suite de la transformation de l'organisation sociale. A cette époque de transition, les hommes se trouvent enchaînés extérieurement et solitaires intérieurement. On veut transformer la société au nom de l'homme. Marx l'a voulu également en disant que dans le passé l'homme était un serviteur de la société, alors qu'il s'agit de créer une société qui soit au service de l'homme. Mais, par malheur, la lutte pour la société nouvelle transforme souvent l'homme en un moyen servant la société. Le processus extra-humain se révèle plus puissant que le processus humain. L'homme s'adapta difficilement à l'industrialisme, à la domination de la nouvelle technique ; il s'adaptera aussi difficilement peut-être à l'organisation socialiste de la société et cela va engendrer la violence. Le vieil homme se révèle plus fort que l'homme nouveau et l'homme nouveau se révèle tout autre que celui dont on a rêvé. Ainsi, il y avait peu de vertus démocratiques dans les sociétés démocratiques et c'est pour cela que ces sociétés avaient la tendance à se décomposer. Il se peut qu'il y aura peu de vertus socialistes dans les sociétés socialistes. L'homme reste en retard spirituellement, moralement.

Progrès technique et progrès moral

Seul, un puissant mouvement spirituel aurait pu remédier à cela. Le processus fondamental que nous observons est le passage des sociétés organiques aux sociétés organisées. Les sociétés organiques du passé se sont décomposées ; leur ordre hiérarchique est renversé, la technique les a achevées. Et les sociétés se trouvent dans un état d'anarchie intérieure qui s'exprime extérieurement dans un penchant vers la dictature. Les efforts dirigés vers l'organisation des sociétés constituent une nécessité inéluctable. Mais une organisation trop ^{p.079} poussée peut opprimer l'homme. C'est l'envers du processus. La technicisation et la rationalisation de la vie sont particulièrement défavorables à la vie émotionnelle de l'homme qui ne tolère pas l'attouchement froid du métal. La machine estropie l'homme et veut le façonner à son image et à sa ressemblance. C'est la situation de l'élite culturelle qui est particulièrement tragique aux époques de la transformation sociale et technique du monde. Elle se sent projetée hors de la vie et inutile. Une telle époque a besoin de la science qui mène aux découvertes techniques et à l'accroissement des forces dans la lutte pour l'existence et pour le pouvoir ; elle admet l'existence de la littérature et de l'art qui doivent servir l'édification sociale. Mais c'est le règne de l'utilitarisme. Les penseurs, les écrivains, les artistes qui se sentent isolés et détachés des processus sociaux peuvent connaître un état voisin de l'agonie et de la mort. La figure de Paul Valéry, qui représentait une culture intellectuelle et aristocratique raffinée, est très caractéristique. Il a exprimé ouvertement l'horreur que lui inspirait le pouvoir croissant de la technique sur la vie humaine. Il a pu encore exister et devenir célèbre parce que, de son temps, l'élite culturelle conservait encore de l'importance en France. Nombreux

Progrès technique et progrès moral

ont été ceux qui y voyaient un indice de l'état arriéré de la France. Mais il faut dire nettement que si l'élite culturelle demeure dans un isolement hautain, satisfaite d'elle-même, si elle ne se pénètre pas du sens du service et du sacrifice, elle sera condamnée à mourir. Ou bien elle va lier son destin à celui des classes mourantes de la société, de l'ordre social qui se décompose, ou bien elle deviendra consciente du devoir de servir la vie nouvelle, ce qui ne signifie nullement une attitude utilitariste de l'élite à l'égard de son œuvre créatrice et l'abdication de la liberté créatrice. Au contraire, l'élite peut contribuer à l'ennoblissement du processus social et technique, peut lui prêter des qualités plus hautes. Les modifications partielles et localisées ont peu d'importance à notre époque : c'est en cela que consiste son caractère universaliste et cruel. Sous ce rapport, elle ne rappelle pas les temps de la destruction de la civilisation antique et ceux du haut moyen âge, où l'Europe tombée dans le chaos fut sauvée par la création des couvents et des ordres ^{p.080} religieux. Aujourd'hui, tout est total ; le monde est devenu un *universum*, malgré les rivalités et les haines qui y règnent. Les modifications doivent y être totales. C'est l'effet de la nécessité historique que l'homme peut transfigurer et spiritualiser, mais qu'il ne saurait éviter. Le marxisme a profité de cette nécessité historique totale. Là est la source de sa force.

*

Comment expliquer l'état de l'homme européen moderne ? Comment expliquer la décomposition de toute une civilisation ? Les causes sont très complexes et il est impossible de les épuiser dans une seule conférence. Mais nous voudrions nous arrêter sur une cause très importante qui explique beaucoup de choses et qui est

Progrès technique et progrès moral

liée au rôle que la technique joue actuellement dans les destins de l'homme. Bien que la culture médiévale fût plus importante et plus créatrice que l'on ne l'a longtemps cru, les forces créatrices de l'homme n'ont pas été suffisamment libres au moyen âge ; elles étaient obligatoirement soumises au centre religieux, ce qui répondait parfaitement aux croyances de l'homme médiéval. L'homme ne pouvait pas déployer complètement ses forces. C'est une conception de vie totalitaire qui dominait, bien qu'elle admît la diversité des manifestations. Il y avait beaucoup d'écoles philosophiques et mystiques qui, cependant, restaient fidèles aux vérités fondamentales du christianisme. Mais l'homme devait passer par l'expérience de la liberté ; il devait éprouver toutes ses possibilités. L'homme a voulu expérimenter la liberté dans toutes les sphères de la vie individuelle et sociale. Etant sorti du monde médiéval, il s'est engagé dans la voie de l'autonomie de toutes les sphères de la vie créatrice. On connut alors l'autonomie de la vie sociale et de la culture, l'autonomie de la connaissance, de la science, l'autonomie de la politique, de l'économie, de la technique, de la vie des nationalités, etc. Toutes ces sphères séparées commencèrent à évoluer, n'obéissant qu'à leur propre loi. L'autonomie signifie précisément que la loi agit à l'intérieur de chaque sphère particulière, sans être subordonnée à aucun centre spirituel unificateur. La religion chrétienne elle-même est devenue une sphère ^{p.081} particulière de la culture ; elle a cessé d'être une force déterminante, elle a été refoulée dans les recoins de l'âme. Le christianisme s'adapta difficilement à ce processus qui fut nécessaire pour que l'homme puisse s'épanouir en tant qu'être libre. Mais on aurait tort d'identifier l'autonomie de ces sphères séparées à la liberté de l'homme en tant qu'être intégral. Ce sont

Progrès technique et progrès moral

les sciences, la politique, l'économie, la technique qui sont devenues libres, mais non l'homme qui est tombé sous le pouvoir des sphères séparées, libres et n'obéissant qu'à leur propres lois. C'est sur ce terrain que surgirent en fin de compte : le scientisme (non identique à la science) et le rationalisme, dans la connaissance ; le machiavélisme, dans la politique ; le capitalisme, dans l'économie ; le nationalisme, dans la vie des peuples, toutes ces sphères refusant à se soumettre à un principe supérieur spirituel ou moral quelconque. C'est ce terrain également qui donna naissance à la puissance de la technique — cette technique qui se développa démesurément et qui vit selon sa loi inhumaine.

La guerre, qui acquit un caractère totalitaire, est devenue elle aussi autonome. L'homme, de plus en plus écrasé, est tombé dans l'esclavage ; il est devenu esclave des sphères autonomes. Il en résulte un déséquilibre, un état disharmonieux de l'homme. La technicisation ne veut se soumettre à aucun principe spirituel et la spiritualité s'est affaiblie chez l'homme. L'homme a provoqué lui-même l'aliénation de sa nature, il a consenti à devenir l'homme technique. Pour que l'homme puisse se libérer effectivement, la puissance que confère la technique devrait supposer une intensification de la vie spirituelle de l'homme, le relèvement de son niveau moral. Mais cela n'a pas lieu. En présence du bas niveau moral des sociétés humaines, les découvertes comme celle de la bombe atomique agissent automatiquement. L'homme a perdu la faculté de les contrôler. Le marxisme, auquel j'attache une très grande importance, reconnaît, bien entendu, l'importance de la technique pour l'industrialisation, pour l'essor des forces productrices où il voit la base du processus historique. Mais il ne comprend pas assez l'importance des facteurs cosmiques dans la

Progrès technique et progrès moral

vie sociale, il s'enferme trop dans le monde social. En définitive, nous devons constater ^{p.082} que l'autonomie des sphères séparées conduit dialectiquement à la désagrégation de l'individualité humaine, à la perte de l'intégralité. Les sphères séparées commencent à manifester des prétentions totalitaires. On commence à prendre le partiel pour l'universel. La politique, l'économie, la connaissance scientifique et la technique prétendent au totalitarisme. Et l'homme cède à l'illusion de devenir libre de cette façon. Mais nous vivons à l'époque où la réalité est dévoilée et mise à nu : c'est en cela que consiste l'importance énorme de notre époque. L'homme commence à se rendre compte, finalement, qu'il n'est pas libre, qu'il est tombé dans l'esclavage où le maintiennent les énergies et les esprits inhumains libérés et déchaînés. Il n'existe pas de sphère de l'activité humaine plus autonome, plus jalouse de sa propre loi et plus hostile à l'homme que celle de la technique. Mais il y a aussi une autre sphère de l'activité humaine qui prétend non seulement à l'autonomie, mais aussi au totalitarisme : c'est la guerre qui agit aussi dans les révolutions. La guerre tend à devenir le maître absolu de l'homme, à se soumettre toute chose. C'est là le résultat le plus fatal de la transformation dialectique des sphères autonomes. Le rôle de la guerre est indissolublement lié à celui de la technique.

Les romantiques allemands ont rêvé de l'individualité intégrale et c'est peut-être sous cette forme qu'ils ont exprimé pour la première fois l'idée de l'individualité créatrice. Mais ils n'ont pas pu réaliser effectivement leur rêve, car ils constituaient eux-mêmes un produit de fractionnement et se trouvaient détachés des processus du travail, des mouvements sociaux. L'idée romantique de l'organique a exercé une grande influence sur la pensée du XIX^e

Progrès technique et progrès moral

siècle. Mais elle donnait facilement naissance à des théories conservatrices, à l'idéalisation du passé, et aujourd'hui elle ne supporte plus la critique : elle est étrangère aux processus qui se déroulent dans le monde. Les romantiques plus tardifs se sont toujours élevés contre la civilisation technique ; ils ne voulaient pas admettre le progrès technique, car ils estimaient, non sans raison, qu'il détruit la beauté. Ruskin ne voulait pas admettre le chemin de fer et voyageait en voiture particulière le long de la ligne ferroviaire. Il pouvait se le permettre, car il était très riche. Mais la ^{p.083} négation romantique de la technique, le regret du bon vieux temps, sont impuissants et essentiellement réactionnaires, bien qu'ils évoquent à juste titre les traumatismes douloureux de l'homme blessé par la technique et par la machine. Les romantiques nient la technique et exigent le retour à ses formes plus arriérées, au lieu de maîtriser la technique et de la subordonner à l'esprit. La négation de la technique n'est plus possible. La magie était déjà une technique primitive. La réaction romantique contre la technique est psychique plutôt que spirituelle. Bien que les vieilles formes de la spiritualité contiennent un élément éternel, elles ne sauraient résoudre la crise dont souffre l'homme, car au lieu de dominer le monde, elles se détachent de lui, s'éloignent des processus qui s'y accomplissent. Si l'ascèse conserve une importance éternelle en tant que discipline intérieure et limitation de soi-même, elle est inacceptable en tant que métaphysique niant le monde. C'est pourquoi l'homme a surtout besoin d'une nouvelle spiritualité vers laquelle il s'avance à travers les épreuves pénibles. La conquête de l'intégralité peut signifier une maîtrise de l'esprit sur le monde et les processus qui s'y déroulent, la spiritualisation de ces processus,

Progrès technique et progrès moral

la spiritualisation des mouvements sociaux et des réformes sociales, — et non une retraite dans le désert. Cela serait plus conforme à l'Évangile que l'ascèse syriaque.

Étant donné l'énorme importance que le marxisme a acquise non seulement en Russie, il est très instructif d'étudier la solution qu'il donne au problème de l'homme intégral, total. Le marxisme désire un homme intégral, complet, total ; il désire mettre fin à l'aliénation de la nature humaine qui se produit dans la société bourgeoise et capitaliste. Comment cela doit-il se passer ? L'autonomie de l'économie soumise exclusivement à sa propre loi et refusant à se soumettre à un principe moral quelconque, aboutit à la conception de l'homme économique — *homo œconomicus* — de l'économie politique bourgeoise classique. Cette idée de l'homme économique n'écouterait que son propre intérêt constituait la base idéologique du régime capitaliste. L'homme économique a perdu l'intégralité de l'individualité humaine, et l'homme technique l'a perdue dans une mesure encore plus grande. Marx accepta cet héritage de la ^{p.084} pensée capitaliste. Il prêta un caractère universel à l'homme économique, le prit pour base de l'histoire mondiale, tout en se révoltant contre l'ordre social qui fut engendré par cet homme économique. L'homme économique se transforme chez lui par voie dialectique en homme intégral, total, auquel est restituée sa nature aliénée. La révolution socialiste met fin à l'exploitation de l'homme par l'homme, à l'aliénation et au fractionnement de la nature humaine. Mais l'homme complet, total, est recréé à partir de l'économie ; l'économie acquiert un caractère total. L'homme nouveau demeure homme économique par excellence. L'économie acquiert un sens encore plus universel et total qu'au cours de la période bourgeoise et capitaliste. (Ici, il

Progrès technique et progrès moral

faut toutefois préciser : Marx n'a pas voulu dire que l'homme serait jusqu'à la fin du monde l'homme économique. Selon lui, une fois accomplie la révolution socialiste, l'économie serait subordonnée à l'homme.) Le miracle de la transformation dialectique de l'homme économique en homme total ne s'accomplit pas. L'homme spirituel est nié. Mais une individualité humaine intégrale est-elle possible sans principe spirituel ? Ce n'est même pas l'homme économique qui est caractéristique pour notre époque, mais l'homme technique. Comment transformer l'homme technique entièrement dominé par la puissance que lui confère la technique, en un homme total ? Il doit naître au sein de la collectivité. Quoi qu'il en soit, l'attribution de la qualité d'homme total à l'homme technique et économique aboutit à une faillite encore plus grande que celle de l'ancienne spiritualité abstraite. Marx a eu l'énorme mérite de poser le problème du travail humain et du processus du travail. Après Marx, on ne saurait se représenter une nouvelle spiritualité sans résoudre le problème économique ; mais les prétentions totalitaires doivent être rejetées et dépassées, car elles impliquent une substitution de la collectivité à l'homme. Elles doivent être dépassées dans le sens de l'« Aufhebung » hégélienne.

La technique est créée par l'homme et pour l'homme, mais elle est anti-humaniste ; c'est une force déshumanisante. C'est peut-être pour cette raison que les intellectuels d'Europe insistent tellement sur leur humanisme et cherchent de nouvelles formes ^{p.085} d'humanisme. Il existe deux sources d'humanisme : d'une part, l'antiquité, la culture gréco-romaine, et, d'autre part, le christianisme. Mais la civilisation moderne s'éloigne de ces deux sources. En Grèce, dans l'art et dans la pensée, c'est l'image de

Progrès technique et progrès moral

l'homme qui ressortait. Dans le christianisme, l'homme fut reconnu comme image et ressemblance de Dieu. Et Dieu lui-même devint homme. L'âme humaine acquit une importance plus grande que le royaume du siècle. C'est ainsi que l'homme fut élevé à une altitude énorme. Mais l'attitude du christianisme historique envers l'homme demeura double : l'anthropologie chrétienne reconnaissait également la nature pécheresse de l'homme. On n'admettait pas que l'homme, en tant que créature déchue et affaiblie par le péché, puisse posséder la force créatrice. C'est ce fait qui détermina dans une forte mesure la révolte contre le christianisme au cours des siècles humanistes de l'histoire moderne. Mais l'humanisme a une nature double : d'une part, il affirme la valeur de l'homme et sa vocation créatrice, et c'est là la vérité de l'humanisme ; d'autre part, il affirme que l'homme se suffit à lui-même, il nie le principe divin supérieur à l'homme, et c'est là l'erreur de l'humanisme. C'est sur ce terrain que se développe sa dialectique complexe. En admettant que l'homme se suffit à lui-même, en ne reconnaissant que l'humain, on peut aboutir à la négation de l'homme. L'humanisme dégénère en anti-humanisme. L'humain est écrasé entre le divin inhumain et l'humain sans Dieu. J'ai déjà maintes fois indiqué que chez Nietzsche et chez Marx, l'humanisme peut se transformer (bien que d'une façon différente) en anti-humanisme. Chez Nietzsche, l'homme disparaît dans le surhomme ; chez Marx, il disparaît dans la collectivité sociale. Mais bien que Nietzsche et Marx aient vécu au XIX^e siècle, ils influencent surtout notre époque. Il est intéressant de noter la recherche des nouvelles formes d'humanisme et des nouvelles bases d'humanisme, en France. Il suffit de nommer Sartre et Camus — le plus humain des écrivains français. Le nouvel humanisme procède d'une conception basse de

Progrès technique et progrès moral

l'homme, de l'absurdité du monde, de la philosophie du Néant. Mais, en même temps, il affirme la liberté de l'homme, la liberté qui n'est pas dans sa nature et ne découle pas de la nature, la possibilité que l'homme ^{p.086} aurait de se créer lui-même au moyen de la liberté, et de créer un monde meilleur. Mais la supposition que le supérieur puisse être créé à partir de l'inférieur est, au fond, une supposition matérialiste. Chez Sartre lui-même, le risque d'une déviation matérialiste est limité par sa doctrine de la liberté constituant un principe idéal. Mais, fait caractéristique pour notre époque technique, l'humanisme raffiné ne peut supporter les processus de production massifs, le pouvoir croissant de la technique, le rôle actif des masses et la nécessité d'une réforme sociale et économique du monde. Après deux guerres effroyables, les sociétés humaines sont placées devant la dure nécessité de résoudre le problème du pain quotidien. A l'heure actuelle, c'est le temps du socialisme de la misère, et non du socialisme de la richesse que prévoyait Marx. La technique puissante ne fournit pas le pain ; elle fournit surtout des moyens de destruction. Les bombes atomiques ne nourrissent pas. Et l'homme doit de nouveau s'appuyer sur la terre, sa vieille nourrice. Mais il a déjà pénétré dans d'autres espaces cosmiques. Un humanisme religieux pourrait avoir une plus grande importance et une plus grande puissance à notre époque rude, mais cela supposerait une transformation de la conscience chrétienne. L'humanité moderne est déchirée entre deux tendances opposées : entre la tendance à l'universalisation, à l'unification, au dépassement du compartimentage local, et la tendance à un nationalisme extrême, à la haine et à la division. Telle est la situation paradoxale de l'homme moderne.

L'époque de la domination de la technique pose dans toute sa

Progrès technique et progrès moral

profondeur le problème philosophique et religieux de l'homme. L'homme est-il exclusivement un être naturel et social, un produit de la nature et de la société, ou bien y a-t-il en lui des principes supérieurs à la nature et à la société et indépendants d'elles ? Il faut reconnaître résolument que s'il n'existe pas dans l'homme de principe supérieur à la nature et à la société, on ne saurait parler de la liberté et de l'activité créatrice de l'homme : alors, il est condamné à être esclave. Alors, l'homme devient inéluctablement un jouet des processus inhumains, une fonction du processus matériel, du processus de la production. Alors, la machine devient p.087 le maître de l'homme, ce qui rappelle les rapports entre le maître et l'esclave. Le caractère paradoxal de la liberté humaine s'exprime, notamment, dans le fait que l'homme peut nier la liberté et le principe spirituel inclus en lui-même, principe auquel est liée sa dignité. Si le monde en général déchire l'homme, la technique constitue une des formes les plus nouvelles et les plus puissantes de cet écartèlement. Et l'homme ne saurait se sauver uniquement au moyen des forces qui dominent dans le monde. Il ne peut s'appuyer que sur les forces supérieures au monde, en puisant à la source éternelle. Mais il ne peut pas se retirer du monde dans le désert ; d'ailleurs, les déserts n'existent plus. Ils sont devenus des parties intégrantes du monde. L'homme ne peut pas secouer le poids du monde et de son histoire ; il doit partager le sort du monde sans se soumettre à sa puissance destructrice. Il a été déjà dit que la négation romantique et esthétique de la technique qui, à coup sûr, enlaidit le monde, est impuissante et ne résout rien.

L'attitude de l'esprit envers le monde en général et, en particulier, envers la technique qui règne dans le monde, doit être

Progrès technique et progrès moral

tout autre. La technique doit être subordonnée à l'esprit, la machine doit être un instrument obéissant à l'homme, un moyen. Cela signifie l'humanisation de la technique qui a tendance à devenir inhumaine. On ne peut pas arrêter les découvertes scientifiques de l'homme pour l'unique raison que leurs conséquences pratiques peuvent être dangereuses. Les découvertes scientifiques constituent en soi une valeur humaine et un signe de la dignité et de la force de l'homme. Si les découvertes scientifiques peuvent devenir dangereuses pour l'existence de l'homme, de la société humaine et de la civilisation, cela tient au bas niveau moral et spirituel de l'homme moderne. Il faut en assumer la responsabilité. Tous sont responsables de tous. La peur qu'éprouve l'homme moderne est la peur devant sa propre bassesse. L'homme a permis que ses découvertes et ses inventions qui procurent une puissance énorme deviennent tout à fait autonomes, ne suivant que leur propre loi. Elles sont indépendantes de l'esprit humain parce que l'homme a commencé à nier l'esprit qui est en lui, à l'éteindre en lui-même. C'est pour cette raison que l'homme a perdu la faculté d'exploiter ^{p.088} la force technique au nom de l'homme, au nom du perfectionnement de la qualité de la vie. Ce n'est pas à la science, ce n'est pas à la technique qu'incombe le tort, mais à l'homme lui-même et à son régime social. L'homme a préféré employer la force qu'il s'est procurée, à la destruction matérielle. L'ordre social qui domine encore malgré sa décomposition est favorable à cette orientation de l'homme. Tout ceci postule la nécessité d'un nouveau mouvement spirituel dans le monde. Mais il serait fou de vouloir opposer ce mouvement spirituel au mouvement social tendant à la réforme sociale, à la création d'un ordre plus équitable. Le

Progrès technique et progrès moral

mouvement spirituel doit être une spiritualisation du mouvement social qui risque d'emprunter les pires éléments à l'ordre social en décomposition contre lequel il s'élève. Le socialisme peut être, lui aussi, bourgeois dans le plus mauvais sens moral et spirituel du mot. La civilisation technique moderne est dépourvue d'âme et ce défaut peut se communiquer à la nouvelle société que l'on cherche à créer. Cette société peut se pénétrer, elle aussi, de l'idolâtrie de la technique et du culte de la violence.

Il faut reconnaître que le monde passe par des ténèbres. J'ai eu déjà maintes fois l'occasion d'écrire que le jour de l'histoire moderne touche à sa fin. Au cours de ce jour qui a duré plusieurs siècles, on a cru en la domination de la raison dans la vie humaine. Actuellement, cette foi est ébranlée. Les forces irrationnelles, volcaniques, ont fait irruption dans l'histoire. L'homme du siècle des lumières en fut frappé et troublé. De nos jours, on parle beaucoup de la rationalisation de l'économie, de la nécessité de mettre fin à l'anarchie économique, de la rationalisation de la vie en général. Mais la rationalisation elle-même peut être une force irrationnelle. La raison qui préside à la rationalisation est une raison fractionnée, non transfigurée spirituellement. La technique joue un rôle énorme dans la rationalisation. C'est la technique qui est la force qui rationalise la vie de la société. Or, la technique est elle aussi une force irrationnelle ; elle est dépourvue d'âme et indifférente envers l'homme. Ainsi, par exemple, la technicisation et la rationalisation de l'industrie créent un phénomène aussi inhumain et irrationnel que le chômage. La rationalisation peut blesser l'homme et devenir ^{p.089} irrationnelle. Cette contradiction est une conséquence de la perte du centre spirituel de la vie. L'économie ne saurait constituer un tel centre. Toutes les sphères

Progrès technique et progrès moral

de la vie (y compris l'économie) agissent selon leur propre loi et cela ne saurait ne pas engendrer des contradictions inconciliables. L'unification économique de la société ne saurait y remédier. On peut dire que nous traversons des ténèbres rationalisées, l'anarchie étant organisée despotiquement. Mais les ténèbres peuvent précéder une grande lumière. L'expérience des ténèbres la plus cruelle mènera vers la lumière si elle provoque le réveil des forces spirituelles. Les époques d'une plus grande lumière supposent l'avènement d'un homme plus total, plus intégral. L'espoir d'un avenir plus spiritualisé pourrait recevoir le nom d'humanisme religieux. Cela signifierait le dépassement des formes décadentes du christianisme orientées uniquement vers le passé, le dépassement d'un christianisme devenu statique, légaliste, objectivé, et la manifestation du côté prophétique, créateur, eschatologique du christianisme orienté vers l'avenir.

@

J.-B. S. HALDANE

INFLUENCE DU PROGRÈS TECHNIQUE SUR LE PROGRÈS MORAL ¹

@

p.091 Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

A la première de ces Rencontres, celle de 1946, M. Julien Benda a fait la suggestion que le français soit adopté comme seconde langue par toute l'Europe. A première vue, c'est une belle idée. Je ferai mon discours en français. Il a dit que le français a un caractère tout spécial de rationalité. Je suis d'accord. Prenons un exemple. L'esprit français a pu distinguer les numéros des nombres. Cette distinction ne paraît pas très importante, quand il s'agit de nombres ou de numéros finis. Mais quand il s'agit de classes infinies, comme celle de tous les nombres entiers ou rationnels, elle devient très importante, et Cantor a dû l'introduire en allemand, en distinguant les *kardinale Ziffern*, ou nombres, des *ordinale Ziffern*, ou numéros. Je peux donc bien croire que je penserais mieux si j'avais l'habitude de penser en français, comme je le fais d'ailleurs en écrivant ce discours.

Mais j'ai peur que l'adoption du français comme langue européenne pourrait bien avoir des conséquences assez funestes pour la langue française et ensuite pour la France même. Je suppose que je le parle un peu plus couramment que la plupart de mes p.092 collègues. Mais je parle un français à vocabulaire assez restreint, un français presque sans nuances. Si je n'ai pas fait des

¹ Conférence du 6 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

fautes grossières de grammaire dans ce discours, c'est seulement parce que M. Hochstaetter a eu la bonté et les connaissances nécessaires pour les corriger. Le français international sera peut-être bien utile pour les entretiens européens ; mais ce sera probablement un français appauvri.

Dans le moyen âge on a parlé une espèce de français dans les milieux intellectuels anglais. Vous vous souvenez peut-être de l'abbesse dans les *Canterbury Tales* de Chaucer.

*She spake the French of Stratford-atte-Bowe
For French of Paris was to her unknowe.* ¹

Comme elle, je parlerai le français de Stratford, et je crains que si M. Benda le lit, il ne change d'avis.

Notre sujet est assez passionnant. L'invention de la bombe dite atomique (c'est un terme qui ne me plaît pas, d'ailleurs) a souligné le problème des relations entre le progrès technique et le progrès moral. Mais ce problème n'est pas nouveau. Qu'on relise la troisième Ode du premier Livre d'Horace, où ce poète se plaint de l'invention des navires et même du feu. Or, Horace était un grand poète, mais il n'était pas un grand homme comme Virgile ou Lucrèce. Il débitait avec un art suprême les idées banales de son époque. Parce qu'il vivait dans une grande époque, il a figé certaines grandes pensées dans son vers lapidaire, comme l'idée stoïcienne de l'homme juste et tenace, ou la comparaison du retour des saisons avec la mortalité humaine. Mais je crois bien que sa mauvaise opinion de Prométhée et de Dédale était une des

¹ Elle parlait le français de Stratford-atte-Bowe, parce qu'elle ne connaissait pas le français de Paris.

Progrès technique et progrès moral

idées banales d'une époque qui commençait à tourner le dos au progrès, à la liberté et même à la justice, en cherchant une stabilité illusoire, parce que c'est au nom de la stabilité sociale qu'on a mis Jésus-Christ en croix pour en faire le signe de la révolution sociale et morale qui devait anéantir l'Empire romain.

p.093 Virgile, d'ailleurs, ne partageait pas les opinions d'Horace sur le progrès technique. Dans l'Elysée, tous ceux qui

inventis vitam excoluere per astis

portaient le filet blanc propre aux héros.

Nous reviendrons bientôt aux opinions d'Horace. Passons au XIX^e siècle. La plupart des auteurs européens ont béni le progrès technique. Si l'on se borne à l'Europe entre 1815 et 1914, on peut constater, avec le progrès technique, un adoucissement progressif des mœurs, une hausse énorme de la santé physique, une diffusion sans parallèle de l'éducation, un essor de la littérature, de la peinture, de la musique et de la science qui peut bien se comparer avec celui de n'importe quel siècle passé. Seules l'architecture et la sculpture, selon mon avis, sont restées à un niveau assez ignoble. Je crois bien qu'on pourrait constater un progrès semblable en Amérique du Nord, en Australie et dans certaines autres régions. Mais la plus grande partie de l'espèce humaine vit en Asie et en Afrique. Je crois bien que, quand les Asiatiques et les Africains écriront leur histoire du XIX^e siècle, ils ne trouveront de parallèles que dans les dernières années de la république romaine, où des nations entières étaient réduites à l'esclavage. Les Anglais aux Indes, les Hollandais à Java, ont su donner aux indigènes des choses assez précieuses, dont ces pays ne se passeront pas quand ils auront achevé leur indépendance.

Progrès technique et progrès moral

Mais ils l'ont fait en tant que *Herrenvolk*, ou *sahib-log*, pour en donner la traduction hindoustani ; c'est-à-dire au prix d'un asservissement des indigènes. Et il ne faut jamais oublier que le progrès technique de l'Europe était basé sur une importation de matières premières produites par des peuples primitifs travaillant trop souvent dans des conditions horribles. Ces gens ont été vengés. Ce n'est pas l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, mais la tension montante entre l'impérialisme allemand et celui des Etats mieux dotés de colonies qui a précipité la guerre de 1914. Hitler, à son tour, a voulu exploiter les autres peuples de l'Europe comme certains d'entre eux ont exploité les Africains.

^{p.094} Mais oublions l'Asie et l'Afrique. Pensons aux Etats-Unis qui ont fait, certes, des injustices envers les indigènes de leur pays, mais qui sont en train de les élever à l'état de citoyens et qui agissent actuellement beaucoup mieux envers eux qu'envers leurs concitoyens d'origine africaine. Quoique cette grande nation montre actuellement des tendances à l'impérialisme, et risque bien de répéter les sottises et les péchés de l'impérialisme anglais, elle a su faire un progrès technique énorme avec un minimum d'exploitation des vaincus. On peut au moins concevoir un progrès technique sans exploitation des races primitives. Un tel progrès a lieu actuellement dans l'Union soviétique. Même les critiques les plus acharnés de cette grande fédération, qui croient que les Russes ou les Ukrainiens ne jouissent pas aujourd'hui de plus de liberté que sous les tsars, ne peuvent pas nier que les peuples jadis conquis, comme ceux du Caucase ou de l'Ouzbékistan, ont un statut égal à celui des Russes. Le fait même que Staline est un Géorgien le montre assez nettement.

Avant de considérer la corrélation, positive ou bien négative,

Progrès technique et progrès moral

qui peut exister entre le progrès technique et le progrès moral, posons une question fondamentale : le progrès technique peut-il être considéré comme une espèce de progrès moral ? Selon certains systèmes de pensée, au moins, on pourrait l'affirmer. Je n'en citerai que quatre assez différents.

Selon le christianisme, Dieu est le technicien suprême. Il a créé le monde en un jour. Il lui en a fallu encore cinq pour faire de la matière brute les terres, les mers, les astres, les plantes, les animaux et l'homme. Plus tard encore, il aurait fabriqué la femme. En devenant maître d'une technique, on imite Dieu. Il s'est même incarné comme technicien, selon l'Évangile. Jésus-Christ a été élevé, paraît-il, par un charpentier.

Selon Aristote, l'habileté technique s'appelle *σοφία*. C'est une des vertus intellectuelles, inférieure au *βούσις*, mais supérieure, selon lui, aux vertus morales. Il est assez frappant que, même au sein d'une culture où le travail manuel était surtout la tâche des esclaves, Aristote ait cité les terrassiers et les laboureurs comme p.095 exemples des possesseurs de *σοφία*, un mot qu'on traduit souvent par « sagesse ». Il cite les lignes d'Homère sur Margitès :

*τόν δ' οὐτ' ἄρ σκμπτῆρα θεοὶ θέσον οὐτ' ἀροτῆρα,
οὐτ' ἄλλως τι σοφόν*

Je ne crois pas, d'ailleurs, que Platon était du même avis.

Spinoza croyait avoir prouvé le théorème vraiment remarquable : « *Qui corpus ad plurima aptum habet, is mentem habet, cuius maxima pars est aeterna.* » ¹ J'admets que je ne vois pas aussi clairement que lui le rapport entre la technique et l'immortalité.

¹ Celui qui a un corps capable du plus grand nombre d'activités a un esprit dont la plus grande partie est éternelle. — Éthique, livre V, prop. 39.

Progrès technique et progrès moral

Passons à Lénine, qui a peut-être réalisé le vœu de Platon qu'un philosophe devienne roi, bien que, d'ailleurs, sa philosophie, pas plus que sa politique, n'eussent beaucoup plu au divin Platon. Lénine voulait, pour réaliser son système, des hommes qui pussent tout faire. Il voulait non seulement que les cuisinières fussent capables de gouverner, mais que les hommes ou les femmes d'Etat fussent en mesure de bien cuisiner. Et je crois bien que le Conseil des commissaires de l'U.R.S.S. compte plus de techniciens que n'importe quel autre corps de ministres.

Evidemment, tous ces philosophes ne louent pas les inventions techniques qui restent le secret ou la fierté de quelques individus, mais bien la capacité d'un seul homme à bien faire beaucoup de choses. Ils ne loueraient pas les spécialistes d'une seule technique. Il y a sans doute cette tendance à la spécialisation dans l'industrie moderne. Mais on l'exagère. Ce ne sont pas les spécialistes, ni en Angleterre, ni en Amérique, ni en U.R.S.S., qui ont gagné la guerre en fabriquant, dans un délai assez bref, de fantastiques quantités d'outils de guerre. C'étaient des hommes et bien des femmes qui avaient assez d'habileté générale pour passer d'un métier à un autre en quelques mois. Selon mon avis, ils possédaient une vertu — la *σοφία* d'Aristote à forme généralisée. Ils n'étaient pas des machines humaines. Ils devaient comprendre ce qu'ils faisaient. Et ils l'ont compris.

^{p.096} Surtout dans les vieilles industries, comme celle des textiles, nous avons sans doute des hommes étroitement spécialisés. Mais dans les nouvelles, nous avons de grands syndicats, comme l'« Amalgamated Engineering Union » et l'« Electrical Trades Union », qui constituent une espèce d'aristocratie ouvrière. Leurs membres ont souvent une gamme

Progrès technique et progrès moral

assez large de capacités techniques. Beaucoup d'entre eux ont une connaissance assez forte de la physique pour comprendre ce qu'ils font et, par conséquent, pour faire autre chose de semblable s'il le faut. Ils sont assez loin de la technique quasi inconsciente, et donc immuable, des peuples primitifs.

Je crois donc que le progrès technique peut être un progrès moral pour le producteur, s'il comprend ce qu'il fait. Evidemment, cette possibilité est beaucoup plus grande pour une technique consciemment inventée que pour une technique traditionnelle comme celle de l'agriculture. L'électricien sait, ou peut savoir, pourquoi il doit établir tel et tel contact, telle et telle isolation, comment marche une certaine machine qu'il emploie. Le paysan ne sait pas, en général, pourquoi l'on doit semer tel et tel grain en automne et non pas au printemps, pourquoi telle et telle espèce de terre exige la chaux, une autre la potasse. Grâce aux progrès de la biologie, il commence à le savoir et à devenir plus homme et moins fourmi.

Evidemment, l'action humanisatrice de la technique moderne dépend de l'éducation des travailleurs, comme M. Friedmann l'a souligné dans son intervention ¹. C'est peut-être au maximum le cas dans l'Union soviétique, où l'éducation technique est plus largement répandue, au moins dans les villes, que dans la plupart des pays européens.

L'émancipation de la femme ménagère dépendra du progrès technique dans les arts domestiques comme la cuisine et le nettoyage. Qu'une poêle électrique réglable à une température voulue puisse économiser du travail, c'est quelque chose. Qu'une

¹ Cf. L'Entretien du 5 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

telle poêle exige de la pensée, même de la pensée quantitative, c'est beaucoup plus important pour le progrès intellectuel et moral de la femme.

p.097 On peut bien me blâmer d'avoir cité tant d'autorités pour la notion que l'habileté technique est une vertu. Quand nous autres marxistes émettons de telles idées, on nous accuse de flatter les ouvriers et de trahir l'intellect humain. J'ai voulu seulement montrer qu'en soutenant de telles idées, nous nous trouvons dans la grande tradition de l'esprit européen. Si nous avons tort, nous avons tort en compagnie d'Aristote et Spinoza, qui n'étaient certes pas marxistes.

Je dois aussi citer un fait remarquable de physiologie. Comme on le sait depuis Gall et surtout Broca, la partie du cerveau qui préside au langage est située dans la région temporale gauche chez la plupart des individus, à droite chez les gauchers. Elle se développe donc à côté de la région qui préside à la dextérité manuelle. On pourrait même dire qu'on commence à penser avec les mains avant de penser avec des symboles comme les mots.

Passons donc au problème le plus important — l'influence du progrès technique sur les vertus morales, sur les relations des hommes entre eux. Personne ne peut douter qu'il y a eu des inventions vraiment libératrices. Je me bornerai à en citer trois qui ont été étudiées surtout par Lefebvre des Noëttes : l'attelage et les fers du cheval, et le gouvernail.

Dans le monde antique le harnais moderne n'existait pas. Les chevaux du monde antique tiraient au moyen d'une bande de cuir tendue devant le poitrail. S'ils exerçaient une force supérieure à dix ou vingt kilos, ils s'étranglaient. Il fallait six chevaux pour tirer

Progrès technique et progrès moral

un chariot pas beaucoup plus grand qu'une voiture d'enfant. Ils marchaient à sabots nus ou chaussés de cuir. Ils auraient abîmé leurs sabots sur les pavés. C'étaient des hommes qui tiraient les grands blocs de pierre pour les édifices romains, car le bœuf aussi abîme ses sabots en marchant sur les pavés. Les navires étaient gouvernés par une rame de chaque côté de la poupe. Il était donc impossible de naviguer à la voile, sauf dans des circonstances favorables.

Pendant les âges dits noirs, on a inventé l'attelage, le fer à cheval et le gouvernail, bien probablement en France. Le moyen âge a pu se défaire du travail humain comme machine à tirer des grands ^{p.098} poids. On le faisait de temps en temps comme pénitence, par exemple en bâtissant la cathédrale de Chartres. Ce remplacement de l'homme par le cheval a été une des raisons principales de la disparition de l'esclavage en Europe pendant le moyen âge. On me répondra sans doute que c'est le christianisme qui a supprimé l'esclavage. Eh bien, pendant tout le moyen âge, l'art de la navigation à voile était si mal développé dans les pays méditerranéens qu'on employait encore des hommes pour ramer sur les galères. (En Angleterre, nous avons déjà dépassé la galère en 1215.) Et les rameurs étaient des esclaves. Le civisme du moyen âge n'était pas assez robuste pour fournir des rameurs volontaires comme le *θρανίτης λέως* d'Athènes.

Aux Indes, il y a trente ans, on employait des hommes pour tirer les rickshaws et pour porter les fardeaux, surtout dans les montagnes. Ils coûtaient moins cher que les mulets. J'espère que l'Inde indépendante supprimera cette coutume. En Egypte, les hommes travaillent pendant toute une journée à élever l'eau aux champs par le moyen des pompes primitives qu'on appelle

Progrès technique et progrès moral

schadoufs. Un homme doit bien être fort, mais, à mon avis, c'est une dégradation de l'état humain que de l'employer comme moteur. Et ce n'est pas seulement l'ouvrier qui se dégrade. Celui qui possède l'esclave se dégrade aussi bien que l'esclave. L'Européen qui se promène dans un rickshaw tiré par un coolie à Durban se dégrade comme le Zoulou qui le tire.

Il est important de constater que les habitants pré-colombiens de l'Amérique n'avaient pas d'animaux domestiques capables de servir, comme le cheval ou même comme le bœuf ou l'âne, comme source d'énergie pour remplacer l'homme. Le lama, seul ongulé domestiqué, ne vaut pas grand-chose. Ils avaient massacré leur dernière espèce d'éléphant, le *cordillerion*, qui a survécu jusqu'à l'ère chrétienne. Ils n'avaient jamais domestiqué ni le renne ni le bison, voire le cerf, ni le mégathérium. C'est peut-être la cause principale de l'arrêt de leurs civilisations. Il n'y avait pas même des animaux aptes à remplacer l'homme comme viande des dieux chez les Aztèques.

Nous devons donc admettre que le progrès technique, en tant p.099 qu'il donne des quantités modérées d'énergie propres à remplacer l'énergie musculaire humaine, est quelque chose de libérateur. Les moulins à eau et à vent sont un cas pareil. Mais avec l'invention de la machine à vapeur, suivie d'autres sources d'énergie sur une échelle relativement démesurée, comme les machines à combustion interne et la turbine couplée aux dynamos, la question n'est pas aussi facile à résoudre. L'emploi de l'énergie nucléaire ne sera qu'une étape de plus sur cette voie vertigineuse et peut-être funeste.

M. Prenant, dans son discours de mardi, a émis l'idée que ces inventions aussi étaient essentiellement libératrices, que la

Progrès technique et progrès moral

possibilité existe pour la première fois de délivrer tout homme de la faim et du travail démesuré. On lui répond que la technique s'est bien développée, mais qu'on n'en est pas encore à l'âge d'or, ni dans l'Union soviétique, où le système économique s'accorde avec ses vœux et les miens, ni aux Etats-Unis, où le progrès technique a atteint son apogée. Si on n'est pas dans un âge de loisir et d'abondance, c'est parce que les relations entre la production et la consommation sont devenues assez compliquées.

A l'entretien de jeudi ¹, M. Victor a cité un proverbe esquimau : « On n'attrape pas les phoques en sifflant sur les montagnes. » Soit, mais on peut très bien attraper un manteau de loutre en chantant à l'opéra. Je partage les opinions de M. Prenant, mais pour voir pourquoi on n'est pas encore à l'âge d'or, il faut examiner d'un peu plus près certains résultats du progrès technique.

Tout d'abord, ce progrès technique a déclenché une urbanisation sans pareille. On veut croire que le citadin est moins heureux que le paysan. C'est une question impossible à résoudre. Mais est-il moins moral ? Là, nous avons au moins certaines données d'ordre quantitatif. L'Angleterre est un des pays les plus urbanisés du monde, et cette urbanisation a eu lieu assez tôt. On admettra peut-être que l'assassin est la négation suprême de la moralité et manifeste le manque suprême de respect pour son voisin. Eh bien, avant la guerre, le taux des assassinats en Angleterre par million d'habitants était le plus bas du monde, avec peut-être ^{p.100} celui de la Norvège, qui était à peu près égal. Nos policiers ne sont pas armés. Je crois que cette rareté des

¹ Cf. L'Entretien du 4 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

assassinats a deux causes. *Primo*, l'idée est assez répandue que l'assassin est quelque chose de pas tout à fait humain. *Secundo*, le public aide la police à attraper les assassins, comme on ne fait pas en Amérique, pour en prendre un exemple. On pourrait dire que ce manque d'assassins n'est qu'un signe de manque d'énergie. Après ce que j'ai vu pendant la guerre, je ne le crois pas. L'homme moyen anglais et la femme moyenne anglaise se sont montrés assez énergiques et assez courageux pendant le bombardement de Londres, qui a duré à peu près cinq ans. Ils ont montré un civisme admirable, dont une preuve frappante est le développement minuscule du marché noir. Que cela existe chez nous, je l'admets ; mais la plupart des gens ne s'y mêlent pas, et dénoncent ceux qui leur font des propositions d'achat extra-légales.

J'aurais voulu que M. Berdiaeff ait vécu ces années de bombardement chez nous. Il aurait peut-être admis que la fraternité est quelque chose de possible, même dans un âge caractérisé par une haute technique. Maintenant cette fraternité et ce civisme tendent à disparaître sous l'influence de la compétition économique. S'il veut voir ce qu'il en reste, qu'il vienne chez nous assez vite.

Si, dans certaines agglomérations urbaines, comme les grandes cités des Etats-Unis, le crime est un fléau social et le civisme trop peu développé, ce n'est pas un résultat inévitable de l'industrialisme moderne, mais des circonstances spéciales qui règnent dans ces pays.

Mais, me dira-t-on, qu'est-ce que tout cela signifie ? Si vous n'avez eu qu'une centaine d'assassinats à Londres pendant ces cinq années, vous avez eu 50.000, ou à peu près, tués par des bombes. Dans d'autres villes non bombardées, les Allemands ou

Progrès technique et progrès moral

leurs alliés ont massacré des centaines de milliers de civils. Dans d'autres encore la guerre civile a fait couler le sang des innocents. Et nous pouvons redouter des choses encore plus terribles, les bombes atomiques, les poisons radioactifs, les épidémies artificielles. Tout cela dérive du progrès technique. Je l'admets, et je vous dis pourquoi cela en dérive.

p.101 On fait des progrès techniques pour satisfaire aux besoins réels ou imaginaires. Mais une des fonctions capitales du progrès technique est la « magnification » des maux, procès hélas nécessaire, paraît-il, pour leur élimination. L'histoire de la guerre en donne une preuve assez frappante. A l'état primitif, des peuplades voisines pouvaient bien se faire la guerre entre elles sans trop nuire à quelqu'un. C'est surtout le progrès technique dans le transport qui a « magnifié » les guerres. Au moment où les chemins de fer existent, on peut faire mouvoir une armée de milliers d'hommes, et le petit Etat, surtout la cité libre, devient instable. Ne parlons pas de la guerre passée, où les bombardements aériens ont introduit un élément nouveau, mais de celle qui a éclaté en 1914. Si le fusil et le canon n'avaient jamais été inventés, cette guerre aurait pu n'être pas moins sanguinaire. Deux choses ont donné, pour la première fois, la possibilité de lancer des armées de cinq millions d'hommes ou encore plus. Ce sont les chemins de fer et la médecine préventive. Dans beaucoup de guerres antérieures, plus de soldats sont morts de maladies comme la fièvre typhoïde que des armes ennemies. Sans fusils, sans canons, on aurait bien pu avoir une bataille de la Marne ou de Tannenberg. Seulement, cette guerre aurait probablement duré moins longtemps. C'est le développement démesuré du pouvoir défensif du fusil et de la mitrailleuse qui l'a tant prolongée.

Progrès technique et progrès moral

Ne croyez pas que c'est le développement des machines de guerre, y compris l'avion de bombardement, qui a rendu la guerre moderne si terrible. Certes, beaucoup de villes allemandes n'existent guère plus. Mais souvenez-vous que pendant le IX^e siècle de notre ère on ne connaît pas, paraît-il, une seule ville de France qui n'ait pas été brûlée plus ou moins complètement. Le fait capital de la guerre moderne, c'est que, grâce au progrès des moyens de communication terrestres et aériens, un Etat ne peut pas se défendre s'il n'est pas un Etat de dimensions continentales, comme l'U.R.S.S. L'Angleterre a failli être vaincue dans les combats aériens de 1940. Le progrès futur du transport, y compris le transport des bombes atomiques par des appareils automatiques, amènera à un état de choses où nul Etat ne pourra se défendre.

p.102 Le monde est devenu trop petit pour les Etats souverains, comme l'Angleterre était devenue trop petite pour les Etats souverains au IX^e siècle. L'organisation politique du monde actuel ne correspond pas à son organisation technique. Nous avons créé les moyens de transport pour vivre avec plus de confort. Nous avons créé l'hygiène pour vivre plus longtemps, et loin d'achever ce confort, cette longévité, nous voilà précipités dans un âge héroïque, parce que le mal de la guerre a été « magnifié » à des dimensions démesurées. La guerre a toujours été un mal. Tandis que c'était un mal tolérable, on ne l'a pas supprimée. Elle est en train de devenir insupportable. Tant mieux pour nos descendants. Tant pis pour beaucoup d'entre nous.

Je répète que nous vivons dans un âge héroïque. On me dira peut-être que c'est un âge peu héroïque où l'individu s'efface, un âge de trahisons. Mais, mon Dieu, la trahison est une des

Progrès technique et progrès moral

caractéristiques d'un âge héroïque. Pensez un moment au *Nibelungenlied* ou à l'*Odyssée*, si vous ne me croyez pas. Ou, mieux, pensez à l'homme qui a sauvé la civilisation européenne à la bataille de Salamine, Thémistocle fils de Néoclès, qui a trahi les plans des Grecs au roi de Perse pour précipiter la bataille. Dans un âge héroïque, il faut cultiver les vertus héroïques, qui ne sont pas d'ailleurs les vertus du XIX^e siècle. Voilà pourquoi on parle de l'effondrement de la moralité. La moralité d'un chef de mouvement de résistance n'est pas la moralité d'un bon bourgeois d'il y a soixante ans. Elle est peut-être quelque chose de plus robuste. Et jamais l'individu n'a été plus important. Comme dans l'*Iliade*, des actes de courage individuels ont été décisifs. Pensez à un homme comme Ouvry, qui a disséqué une mine magnétique allemande sans se faire sauter, comme l'ont fait beaucoup d'autres, et dégagé ses secrets. Pensez aux trois hommes qui sont allés en scaphandriers pour attacher une mine au cuirassé allemand *Tirpitz*. Pensez aux cheminots anonymes français qui ont détraqué un train à un moment décisif, souvent en se tuant, démentant ainsi, d'ailleurs, le dicton de M. d'Ors, qu'il n'y a pas d'honneur sans gloire. Vous me pardonnerez, j'espère, mais ceux qui nient que l'âge actuel soit un âge héroïque me semblent bien dépourvus de perspective historique. ^{p.103} Que l'on préférerait vivre dans un âge plus banal, je le comprends bien. Que nous ayons perdu beaucoup de bonnes choses, je n'en doute pas. Mais que c'est nous que les poètes des générations futures chanteront, je n'en doute pas non plus.

Mais la guerre est un symptôme quasi superficiel d'un déséquilibre encore plus profond. La technique naissante du moyen âge a détruit le système féodal en créant la bourgeoisie. La bourgeoisie a créé le capitalisme et a invoqué la science pour

Progrès technique et progrès moral

faciliter la production. Le capitalisme a développé des forces immenses, mais il ressemble à un animal sans système proprioceptif. Ce système est la partie du système nerveux qui reçoit les données des muscles, des articulations et des autres parties motrices qui sont nécessaires pour un mouvement coordonné. Les troubles de ce système déclenchent les ataxies et les tremblements. On dépasse assez souvent son but dans un mouvement volontaire. Le capitalisme n'a jamais pu éviter des crises périodiques qui font penser aux mouvements involontaires et démesurés de l'ataxie cérébelleuse ou de la maladie de Parkinson. La caractéristique de ces crises est, comme on le sait, le chômage. Le seul moyen encore trouvé pour abolir le chômage sous le régime capitaliste, c'est la guerre.

Beaucoup d'écrivains optimistes du XIX^e siècle ont cru que le progrès technique sous le capitalisme apporterait une époque de bien-être économique pour tous. Mais c'est précisément le progrès technique qui, tout en haussant la productivité, amène fatalement, paraît-il, l'agglomération du capital dans des trusts ou cartels. Beaucoup de techniques demandent un capital immense pour être efficaces. La compétition entre capitalistes, qui était une influence stabilisante, tend à disparaître, et l'on passe à l'étape du monopolisme.

Il y a deux siècles, chaque homme habile, avec des outils assez simples, pouvait gagner une vie quelconque en fabriquant à la main des commodités qu'il pouvait vendre. Le progrès technique a mis fin à cette possibilité. Il est en train d'abolir le petit capitaliste comme il a aboli l'ouvrier indépendant. Nous avons à faire un choix, non pas entre le socialisme et le capitalisme, mais entre le socialisme et le monopolisme.

Progrès technique et progrès moral

p.104 Qu'est-ce que tout cela a à faire avec le progrès moral ? Il s'agit encore de la « magnification » du mal. La domination économique d'un homme sur d'autres est reconnue comme un mal depuis assez longtemps. Qu'on lise les Evangiles si l'on en doute. Mais l'ouvrier indépendant, comme le charpentier St. Joseph ou le pêcheur St. Pierre, y échappait au moins en partie. Maintenant il y a fort peu de gens qui y échappent.

Précisons un peu. Le progrès technique n'a pas accentué la pauvreté. Dans les pays industrialisés le pauvre ne meurt qu'assez rarement de faim. Il s'habille mieux, je crois, que son grand-père, il travaille pendant des heures plus restreintes. Mais il a beaucoup moins de chances d'être indépendant. Et s'il ne peut pas travailler pour son propre compte, il commence à préférer travailler pour l'Etat ou pour une collectivité que pour une compagnie qui n'est pas même un patron avec lequel il puisse conserver des relations humaines. Il devient peut-être socialiste ou même communiste.

Le progrès technique, en diminuant toujours la classe qui travaille à son propre compte, diminue fatalement le nombre de ceux qui soutiennent le capitalisme. Je pense que notre poète Shelley, sans d'ailleurs savoir ce qu'il faisait, a assez bien symbolisé les relations du capitalisme et de la science dans son drame génial *Prometheus unbound*. Jupiter épouse Thétis, et espère que leur fils l'aidera dans la conquête définitive du monde. Mais ce fils ingrat, Démogorgon, chasse son père de l'empire des cieux, et loin d'occuper son trône, donne la liberté aux hommes et aux dieux. Pour moi, Jupiter c'est le capitalisme, Thétis la science, et Démogorgon la révolution sociale. Evidemment, la lutte se poursuit actuellement, et l'on peut encore craindre que le fils ne soit un tyran pire que le père.

Progrès technique et progrès moral

C'est une crainte que je ne partage pas. Certes, il y aura encore beaucoup de maux à combattre sous le socialisme, mais un grand mal, la domination des riches sur les pauvres, disparaîtra. C'est ce mal que le progrès technique accentue actuellement, et il est assez évident que le conflit social interne qui est son produit a été une des causes principales de la guerre passée, et peut bien être une cause de guerres futures.

p.105 Mais le progrès technique n'a pas seulement cette fonction d'accentuer les maux. Surtout il « magnifie le champ du bien et du mal. Il y a quatre cents ans le champ de la moralité était assez borné. On ne pouvait nuire qu'à son voisin, si l'on était un homme moyen, et le cercle des voisins, donc celui des devoirs, était assez restreint. Aujourd'hui, le monde entier constitue un complexe économique. Un accident d'usine à Zurich peut empêcher le développement des chemins de fer du Pérou. Un vote dans une élection anglaise, motivé peut-être par une dispute sur l'école locale, peut changer le destin d'un million de Malais. Tout homme de la planète est mon voisin. Les vertus publiques deviennent plus importantes. Surtout dans une démocratie, tout citoyen a le devoir de savoir quelque chose sur des questions assez lointaines.

Prenons un exemple : la question israélite. Un bon chrétien européen pouvait dire : « J'ai des voisins juifs, je ne partage pas leurs croyances, mais je les laisse tranquilles, et je leur accorde leurs droits de concitoyens. » Cela ne suffit pas.

Une commission des Nations Unies vient de faire certaines recommandations sur la Palestine, mais je ne crois pas que la question soit définitivement réglée. Il faut respecter les droits des Juifs et des Arabes. Si notre bon citoyen dit : « Je n'en sais rien, je laisse cette question au délégué de ma nation », il y en aura

Progrès technique et progrès moral

d'autres qui ne laisseront pas tranquille ce délégué. Il y aura des Juifs qui veulent que la Palestine devienne un Etat entièrement israélite, sans penser aux droits des Arabes. Il y aura des représentants des trusts d'huile, qui veulent qu'une garnison anglaise surveille les tubes venant d'Iraq. Il y aura la propagande musulmane, etc. S'il n'y a pas assez de citoyens qui exigent une solution juste, le délégué peut bien voter pour une solution qui peut déclencher une guerre future. Il est assez difficile de se renseigner sur de telles questions. Le meilleur moyen, c'est de lire les journaux en se souvenant de ce qu'on a pu lire dans ces mêmes journaux sur les affaires étrangères avant 1939. Si un journal a dit, à cette époque, que Hitler n'avait pas des desseins sur l'indépendance de la Tchécoslovaquie et, plus tard, que l'U.R.S.S. ne pourrait pas durer trois mois contre l'Allemagne, on ne doit pas trop se fier à ce qu'il ^{p.106} raconte actuellement sur la Palestine, ou même sur la Hongrie. Mais on a le devoir de se renseigner sur les affaires étrangères. On ne peut pas s'en laver les mains comme Ponce Pilate.

C'est d'ailleurs un geste assez dangereux. Nous l'avons fait, nous autres Anglais, quand il s'agissait de la Chine, de l'Abyssinie, de l'Espagne, et voilà que les bombes commençaient à tomber sur nos propres toits. C'est Caïn qui a demandé : « Qui m'a fait le gardien de mon frère ? » Selon la Bible, il n'a pas eu de réponse. Mais on peut dire que le progrès technique m'a fait gardien de tout membre de l'espèce humaine. C'est une pensée assez formidable. Et c'est justement parce que nous n'avons pas reconnu ce devoir que nous sommes dans notre situation actuelle.

Cette tendance est aussi frappante dans les affaires individuelles que dans les collectives. Je ne cite que deux

Progrès technique et progrès moral

exemples : Quand on va à pied ou même en char à bœufs, comme aujourd'hui aux Indes, on n'a pas besoin des règles de trafic. Les collisions ne sont presque jamais fatales. Mais au moment où l'on peut aller même à 50 kilomètres à l'heure, il faut un code assez compliqué de règles. Le mal des collisions est multiplié. Il y a, si vous voulez, des restrictions de la liberté. Evidemment, dans ce cas, on ne s'en plaint pas trop.

La technique de l'hygiène impose aussi des devoirs nouveaux. On peut nuire à son voisin aussi bien en l'infectant avec la fièvre typhoïde qu'en lui enfonçant un couteau dans le corps. Au moment où l'on connaît les faits élémentaires sur le mécanisme de l'infection, on se trouve en face d'une série nouvelle de devoirs. Ce n'est pas seulement l'homme atteint de la fièvre typhoïde, mais celui qui en porte le bacille sans symptômes qui a le devoir de ne pas infecter son voisin. Nous sommes assez loin d'avoir assimilé de tels devoirs dans notre système de moralité. Les données de la génétique humaine commencent à imposer encore des devoirs. Vous avez, en Suisse, des familles d'hémophiliques remontant jusqu'au XVII^e siècle. Du point de vue scientifique, ils sont d'un très grand intérêt, mais du point de vue humain, on commence à voir que le devoir s'impose à certains individus de ne pas faire d'enfants. Je ne parle pas de stérilisation. On peut volontairement ^{p.107} éviter la paternité ou la maternité sans opération, et on l'évite assez souvent quand on en reconnaît le devoir.

Nous voyons donc que le progrès technique ouvre toujours des champs nouveaux au devoir. Comme dit le poète Lowell :

*New occasions teach new duties,
Time makes ancient good uncouth ;*

Progrès technique et progrès moral

*They must upward still and onward
Who would keep abreast with truth.*

Heureusement elle en ferme des vieux, ou au moins les socialise. Au moyen âge, c'était le devoir de ceux qui en avaient les moyens de ravitailler ceux qui avaient faim. En Angleterre, actuellement, on n'a pas faim, en principe, et la gourmandise est d'ailleurs devenue un péché assez difficile à commettre. Tant mieux. Nous avons assez de devoirs nouveaux. Le progrès technique rend possible la socialisation de l'accomplissement de devoirs élémentaires. Il y a des gens qui s'en plaignent, en disant qu'il devient difficile de faire du bien au voisin. Eh bien, si la moralité était quelque chose de statique, dont les règles auraient été énoncées une fois pour toutes au Sinaï ou en Galilée, ou bien par Confucius, ils auraient raison.

Mais la moralité n'est pas statique. Les possibilités d'action humaine dépendent de la technique. La technique peut résoudre définitivement certains problèmes, ou au moins les transformer. Il ne s'agit pas maintenant de donner du pain aux malheureux, mais de coopérer dans l'économie collective de l'alimentation, en allant aux champs comme volontaire au temps de la récolte, en évitant le gaspillage des denrées, en dénonçant le marché noir, etc. Dans la société actuelle, même dans un cadre économique surtout capitaliste, comme en Angleterre ou en Suisse, surtout dans un pays socialiste, les devoirs envers l'individu se transforment en devoirs envers la communauté. La charité se transmue en civisme. Tant mieux. Mais on peut bien se demander si le civisme intégral est possible sauf dans une économie socialiste. A mon avis ce n'est pas possible, pour certaines personnes au moins, et voilà un des arguments capitaux pour le socialisme.

Progrès technique et progrès moral

p.108 Malheureusement, la moralité traditionnelle, surtout la moralité enseignée par certaines organisations religieuses, ne s'adapte pas assez vite aux demandes nouvelles faites par le progrès technique. Elle reste au plan de l'action individuelle, tandis que la société moderne, issue du progrès technique, ne peut subsister, voire s'adapter aux circonstances nouvelles, que par l'action collective. Pour un chrétien, cette idée ne doit avoir rien de surprenant. Ce n'est pas Marx qui a dit que nous sommes membres les uns des autres. Les héros de Dostoïevski et les Vaishnavas aux Indes ont cru que nous sommes responsables pour les péchés des autres. Je ne sais pas si c'est vrai sur le plan spirituel. Sur le plan matériel, c'est sûr que nous en payons les forfaits dans une mesure toujours croissante, que le salut devient quelque chose de toujours plus collectif.

C'est aussi parce qu'on ignore l'extension incessante du champ de la moralité qu'on croit assez souvent que le progrès technique et l'intégration sociale croissante étouffent la liberté. Certes, il y a beaucoup de choses qu'on ne me permet pas de faire, que mon grand-père pouvait faire. Il ne m'est pas permis de gâter le pain ni de faire des opérations de change internationales. Mais en revanche, j'ai des choix qu'il ne possédait pas. Je peux entendre la radio, et même y parler. Je peux m'exprimer dans des arts nouveaux, comme le cinéma ou la fabrication de drogues nouvelles, car la chimie organique se rapproche assez vite de l'état d'un art. Surtout, vu l'expansion de l'éducation, j'ai un choix d'amis beaucoup plus grand que le sien. Avec une égalité plus grande, on aurait un choix encore plus étendu d'amis, même d'époux, et je crois que cette extension du champ du choix, donc de la liberté, est un des arguments capitaux en faveur de l'égalité.

Progrès technique et progrès moral

Mais, me répondra-t-on, vous auriez peut-être eu raison avant 1945, mais maintenant on vit sous la menace des bombes atomiques, du gaz radioactif et des épidémies artificielles. Cette croissance démesurée du pouvoir humain peut détruire l'humanité entière, ou bien conduire à un empire mondial basé sur la force nue. C'est là le *Montibus altior omnibus ultimus ignis*, comme a dit Bernard de Morlaix. On n'a qu'à attendre, soit un an, soit une génération, et on l'emploiera. p.109

*Flammaque libera surget ad aera, surget ad astra,
Proruet atria, mœnia, regna, suburbia, castra.*

Eh bien, je ne crois pas à la destruction probable ni de l'homme, ni de la civilisation. La civilisation est assez répandue, et pourrait bien subsister après la destruction de l'Angleterre ou de la France, pour en prendre des exemples. Surtout je ne crois pas à la possibilité d'un empire mondial fondé sur la crainte des bombes atomiques, pour la raison suivante : Un tel empire serait la domination d'un Etat ou d'un petit groupe sur le reste ; et pour éviter la revanche, il faudrait une vaste organisation de police pour surveiller l'industrie du monde conquis, c'est-à-dire une armée d'occupation mondiale. Or, l'histoire de l'empire romain nous suggère assez fortement qu'un tel état ne serait pas stable. Mais les querelles intestines de l'empire romain étaient décidées par un combat entre la garde prétorienne et les légions du Rhin ou de l'Euphrate. Un combat à bombes atomiques serait quelque chose de bien différent, probablement fatal pour l'Etat vainqueur.

Je crois même que la possession des bombes atomiques peut être au moins aussi dangereuse pour l'Etat qui les possède que pour les Etats voisins. Pour le moment, les Etats-Unis d'Amérique sont assez stables, mais ils ne l'ont pas été dans le passé, et ne le

Progrès technique et progrès moral

seront pas toujours. Pensez un moment à l'Amérique du Sud, où les armées font plus de révolutions que de guerres contre l'étranger. Dans un Etat de ce continent, une bombe atomique serait un jouet assez dangereux.

Je crois bien à la possibilité de la destruction de toutes les bombes de ce genre, possibilité qui sera beaucoup plus grande quand plus d'un Etat en possédera, et qui sera beaucoup plus probable si les peuples craignent la possibilité de leur emploi dans une guerre civile. Si on ne les détruit pas, on les emploiera probablement, et quelques dizaines, peut-être quelques centaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants mourront assez horriblement, mais pas plus horriblement que les centaines de millions qui seraient morts de maladies dans notre temps si Pasteur, Koch, Lister et d'autres n'avaient jamais vécu. En général, l'homme abuse de tout pouvoir dont il peut abuser avant de moraliser son ^{p.110} emploi. Seulement le fait qu'on commence à faire cette constatation donne un peu d'espérance sur l'énergie nucléaire. Si nous sommes aussi stupides que nos ancêtres, l'âge héroïque continuera.

Si je ne crois pas à la destruction de la race humaine, qu'il me soit permis de dire qu'en 1938 j'ai calculé que la Luftwaffe avait la possibilité de tuer entre 100.000 et 200.000 civils anglais, et j'ai publié ces chiffres dans un livre où j'ai préconisé la nécessité des abris. En fait, la Luftwaffe a tué moins de 100.000 civils. Je crois aussi qu'on exagère les effets des bombes atomiques, mais elles pourraient bien tuer la plupart des Anglais.

Il est temps de résumer nos conclusions. L'homme moyen veut que la technique lui donne le confort et la sécurité. Elle lui donne le danger et l'incertitude. Il voudrait bien que les hommes de science

Progrès technique et progrès moral

se bornent à faire des découvertes sans possibilité qu'elles deviennent des outils de guerre. C'est ce que nous ne pouvons pas faire. Un instrument qui donnerait aux aveugles un avertissement de l'approche des automobiles pourrait servir à guider un avion ou une fusée volante vers un but déterminé. Pendant la guerre on a fabriqué l'isopropyl fluorophosphate, gaz beaucoup plus toxique que le phosgène. Il n'a jamais tué personne, mais a sauvé la vie de malades atteints de paralysie intestinale post-opératoire. On voit donc que l'idée qu'un homme de science peut éviter de nuire à autrui en ne travaillant pas dans certains champs de la recherche est une idée illusoire. Il fera mieux de renseigner le public sur ce qu'il fait, et de travailler pour un type de communauté où l'on n'abusera pas de la science. Surtout, tout progrès technique conduit à la transformation de la société, donc tend à créer des situations révolutionnaires.

Victor Hugo exagérait sans doute quand il a dit : « L'homme a pour les chercheurs un Caucase de haine. » Mais la science est assez pénible pour la plupart des hommes, et surtout pour les traditionalistes, parce qu'elle exige le progrès technique qui, à son tour, déclenche le progrès moral, qui est un procès assez difficile et douloureux, exigeant assez souvent des martyres. Je ne sais pas ce que c'est que le but de l'homme, je ne sais pas même s'il y a du sens à demander quel est son but. Mais s'il a un but, c'est p.111 peut-être de devenir plus moral et plus intelligent, et pas de devenir plus confortable. Je suis donc d'un avis tout à fait contraire à celui de Rousseau, qui a gagné en 1750 le prix de l'académie de Dijon en niant que les arts et les métiers ont fait du bien pour l'homme. Evidemment, le progrès technique a bouleversé le système moral de l'homme primitif, comme Rousseau l'a vu. Le

Progrès technique et progrès moral

seul fait qu'il y a des centaines d'hommes sur un kilomètre carré au lieu d'un ou moins, entraîne un tel bouleversement. Si l'on croit que la civilisation est une erreur funeste, on donnera raison à Rousseau. Si on la préfère à la barbarie, on doit admettre que c'est surtout le progrès technique qui l'a engendré.

Revenons au vieil Horace. Il avait le sentiment que les dieux défendaient le progrès technique. Mais

*Audax Iapeti genus
Ignem fraude mala gentibus intulit*

Dante avait les mêmes idées sur l'exploration, quand il parlait du détroit de Gibraltar :

*Ov' Ercole sognò i suoi riguardi
Acciocche l'uom piu oltre non si metta.*

Si les dieux n'aiment pas le progrès technique, ils ont d'ailleurs raison, parce que l'un des effets de ce progrès est de remplacer les dieux. Ce progrès est puni.

*Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.*

Ce qui est curieux, c'est que ceux qui font bon accueil au progrès technique sont en général des hommes moyens sensuels, qui croient avec une foi vraiment naïve qu'il les comblera de bienfaits matériels, tandis que ceux qui s'y opposent sont des moralistes qui ne voient pas que c'est la source principale du progrès moral.

Pour moi, j'admets que le progrès technique du siècle passé a posé à l'homme les problèmes moraux les plus formidables qu'il ait jamais connus. Je crois que ces problèmes sont résolubles, mais que leur solution demandera toute l'intelligence, tout le courage du

Progrès technique et progrès moral

genre humain. Il y a ceux qui prétendent que la tâche est surhumaine. Je préfère penser que

Nil mortalibus arduum est.

@

GUIDO DE RUGGIERO

LA FIN ET LES MOYENS ¹

@

p.113 La question que le Comité de direction des Rencontres internationales nous a proposée cette année est celle de notre civilisation actuelle, question dont on peut réellement dire qu'elle est cruciale. Nous vivons un temps dans lequel la technique (et par ce terme j'entends la technique industrielle) a fait et continue à faire des progrès gigantesques. Cette constatation pourrait nous remplir d'orgueil et de satisfaction, si, à la jouissance des avantages que ce progrès nous procure, il ne s'ajoutait un sentiment d'inquiétude profonde. Créée par le génie humain pour être un moyen de mettre en œuvre les forces de l'homme et de lui assurer la domination de la nature, la technique est arrivée désormais à un point de son développement où, de moyen et d'instrument qu'elle était, elle risque de devenir une fin en soi et de subordonner et d'asservir l'homme qui l'a créée. Ce renversement du rapport initial commence déjà à exercer des effets incalculables sur l'ordre même de notre vie économique, sociale, morale et politique. Je me propose d'examiner si nous avons encore quelque possibilité de redresser la balance et de rendre à la technique la position et la fonction subordonnées qu'elle doit tenir.

Aussi mon discours se divisera-t-il en trois parties. Dans la première, je traiterai du rapport originaire et normal entre la

¹ Conférence du 8 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

technique et son créateur ; dans la seconde, de l'inversion des p.114 valeurs qui est en train de se produire ; dans la troisième, enfin, des moyens par lesquels nous pouvons et devons contrecarrer cette dangereuse tendance qui menace de bouleverser les principes constitutifs de notre civilisation.

I

Toute activité spirituelle se manifeste par une technique qui lui est propre, c'est-à-dire par un ensemble de moyens qui établissent la liaison entre l'intérieur et l'extérieur. Ainsi dans la fantaisie créatrice d'un peintre naît une image ; mais pour que celle-ci se réalise sur la toile, avec des formes et des couleurs déterminées, il est besoin d'une technique ; et c'est en cela que consiste l'art pictural dans le sens le plus étroit du mot. Mais ce ne sont pas seulement les arts qui ont leur propre technique ; il y a une technique scientifique, une technique politique, une technique religieuse ; en somme, il y a autant de techniques qu'il y a de spécifications de l'activité spirituelle.

Etant donné sa nature d'intermédiaire, la technique est en rapport de dépendance naturelle du principe intérieur qui l'a fait naître et qui tend à se manifester par son moyen. A une spiritualité embryonnaire et infantile correspond une technique rudimentaire ; c'est ce que nous pouvons facilement observer dans les arts et les instruments des primitifs. A l'inverse, une spiritualité plus évoluée et plus complexe a besoin, pour s'extérioriser, d'une technique plus complète, laquelle doit se former en un long processus de spécialisation.

La possession certaine de cette technique a pour conséquence que l'intérieur peut se traduire à l'extérieur d'une manière plus

Progrès technique et progrès moral

facile et plus efficace, en triomphant, grâce aux moyens mécaniques qu'elle lui fournit et aux habitudes qu'elle lui procure, de la résistance de la nature matérielle sur laquelle il doit s'exercer. En effet, habitude et mécanisme représentent les deux pôles, subjectif et objectif, entre lesquels se meut l'activité spirituelle en voie de se réaliser. Habitude et mécanisme se déterminent et se consolident ^{p.115} mutuellement, l'habitude donnant naissance au mécanisme et celui-ci, à son tour, consolidant l'habitude. L'effet de ce concours consiste à libérer et à rendre disponible, en vue de la fin que l'agent se propose, une certaine somme d'énergie spirituelle. C'est ainsi qu'un peintre expert en son métier, c'est-à-dire en technique picturale, peut réaliser sa mission sans être arrêté par les obstacles que la lourdeur de la matière oppose au débutant inexpérimenté. En effet, l'habitude même de l'acte pictural le dispense de prodiguer ses énergies dans la recherche du moyen d'expression ; grâce à l'habitude et au mécanisme, il obtient une économie de forces, ce qui accroît indirectement sa concentration mentale.

Mais il peut arriver, au contraire, que l'habitude et le mécanisme s'emparent de lui, et qu'au lieu de libérer ses énergies en vue de fins plus élevées, ils l'oppriment et l'asservissent en lui imposant leur routine. C'est ce qui se produit habituellement, lorsque l'inspiration de l'artiste, c'est-à-dire la force interne qui le meut, est faible, ou encore quand à l'intérêt proprement esthétique se superpose en lui un intérêt de nature différente, pratique et commercial. Dès lors, la technique s'épuise en soi-même, créant une *manière*, dans laquelle le connaisseur n'aperçoit plus les signes distinctifs de l'art véritable.

Tant que nous nous mouvons sur le terrain de l'activité

Progrès technique et progrès moral

spirituelle ou, plus généralement, d'une activité quelconque dans laquelle des individus sont engagés isolément, l'oblitération de la fin véritable et l'exaltation du moyen au niveau d'une finalité substituée produisent des conséquences assez limitées. Nous condamnons l'artiste qui n'a pas tenu son engagement, et nous ne nous occupons plus de lui. Mais il est des activités qui, même si elles sont le fait d'individus isolés, impliquent dans leur rythme un grand nombre d'hommes. Il est des activités dans lesquelles le processus de réalisation technique est si long et si compliqué qu'il exige l'engagement complet des énergies humaines ; et dans ce cas la transformation du moyen en une fin ne naît pas de la faiblesse ou de l'avilissement de l'individu, comme dans le cas de l'artiste que nous venons de citer. Je fais ici visiblement allusion à cette branche de la technique à laquelle on donne le nom ^{p.116} d'industrielle et qui, par la gravité de ses effets et l'étendue de ses répercussions sur toutes les formes de la vie, constitue la technique par excellence — cette technique qui est au centre de nos intérêts et de nos préoccupations présentes.

Cette technique demanderait un discours à part, car le processus d'oblitération par lequel la fin devient un moyen présente des caractères très particuliers. Il ne fait aucun doute qu'également à l'origine de cette technique-là nous pouvons apercevoir un besoin de l'homme de renforcer sa prise sur le monde des objets et, par là, d'augmenter sa propre puissance. La machine, a-t-on dit, est pour l'homme une prolongation artificielle de ses organes ; elle est un moyen par lequel il étend son rayon d'action. Or, l'homme est par excellence un constructeur de machines. Nous décelons sa présence dans la nature et sa différenciation des espèces apparentées, dès l'instant où nous voyons ses restes fossilisés s'accompagner des

Progrès technique et progrès moral

premiers instruments qu'il a fabriqués. Quelque rudimentaires que soient ces instruments, ils reflètent la lumière de l'intelligence qui les a imaginés et le processus intentionnel qui a conduit à leur construction. Intelligence et intentionnalité, c'est-à-dire volonté consciente : voici déjà l'homme tout entier dans le premier déploiement de son humanité. Je crois pouvoir me dispenser de démontrer que l'homme dont il s'agit ici est l'homme moral, l'homme intérieur qui dirige les forces de son intelligence et de ses muscles aux fins d'acquiescer la domination sur les choses, d'accroître son bien-être et de se distinguer des autres êtres de la nature.

L'homme s'acclimatant graduellement sur la terre et son intelligence se développant constamment, aiguisée par l'accroissement de ses besoins, la technique qui préside à la construction de ses outils se perfectionne à son tour et se fait plus complexe. Peu à peu, elle passe du stade premier, où elle était individuelle et occasionnelle, à un stade nouveau, où elle est collective et rationnellement conçue et dirigée. La construction de la maison, du char, de la barque, etc., exige le concours d'une pluralité d'individus ; et ces objets, à leur tour, rendent possible une cohabitation et une collaboration en vue des fins plus élevées et plus complexes que les hommes commencent à se proposer.

p.117 Le mouvement général de cette évolution va de l'intérieur à l'extérieur ; c'est le progrès moral — celui des besoins, des désirs, des aspirations, de l'intelligence de l'homme intérieur — qui détermine le progrès technique. Mais (comme dans toutes les choses de l'esprit nous voyons à l'œuvre le principe de la réciprocité) le progrès technique, en retour, agit sur le progrès moral. En effet, celui-ci, assurant à l'homme davantage d'aises, davantage de sécurité, davantage de puissance, l'arrache aux

Progrès technique et progrès moral

conditions précaires d'une existence animale et lui offre une vie plus dignement humaine.

Mais en même temps commencent à se manifester les premières interférences dans le courant des deux forces et les premiers troubles dans les rapports de subordination de la seconde à la première. La machine a conféré à son possesseur une supériorité par rapport à celui qui ne la possède pas ; ce faisant, elle excite sa soif de domination non seulement sur les choses, mais encore sur ses semblables. En effet, dès l'instant où la machine exige pour son propre actionnement un concours d'individus, elle exige également une unité de direction et de contrôle ; ainsi accélère-t-elle l'établissement de ces rapports de subordination dont l'origine première réside dans la différence des forces intellectuelles et psychiques de l'homme. Et, stimulant artificiellement les forces psychiques, la machine modifie même en faveur de l'intelligence le rapport de valeur relative entre l'une et les autres.

Chacun connaît le célèbre mot de Rousseau disant que celui qui, le premier, entoura d'une clôture un bout de terre en s'écriant : « Ceci est à moi ! » introduisit l'inégalité des hommes et donna naissance à toutes les relations de sujétion et de domination. On pourrait dire aussi que le facteur déterminant de cette différenciation entre individus et groupes d'individus consiste dans l'invention des instruments mécaniques. En effet, c'est par le moyen des instruments que les différences naturelles furent accentuées et que le rapport de différence fut parfois même renversé, quelques groupes plus petits, mais techniquement mieux équipés, réussissant à s'imposer à des groupes plus nombreux et à les réduire en état de sujétion.

Tant que la machine ne fut que le simple prolongement ou le

Progrès technique et progrès moral

succédané des forces musculaires d'un individu ou de quelques p.118 individus, tant que sa simplicité relative, et par conséquent la facilité avec laquelle elle pouvait être construite ou imitée, rendait temporaire et précaire le privilège de son inventeur, ses influences perturbatrices sur le cours de la civilisation demeurèrent assez restreintes. On peut dire que cet état de choses a duré pendant toute l'antiquité et le moyen âge, c'est-à-dire aussi longtemps qu'un critère purement empirique et d'utilité immédiate présidait à la création de la machine. La supériorité du créateur sur l'œuvre, et partant la hiérarchie fondamentale des valeurs téléologiques et instrumentales, a toujours pu, dans cette situation, être conservée ou rétablie.

Or, dès le début de l'ère moderne, il s'est produit un fait nouveau dont les conséquences devaient être incalculables. Les sciences naturelles, auparavant languissantes, faites de généralisations abstraites et formelles et d'observations empiriques et sporadiques, ont découvert le point dans lequel vient s'opérer la conjonction des forces du raisonnement et des forces de l'observation, conjonction qui multiplie prodigieusement les énergies primitivement mises en œuvre. Ainsi, des lois de la nature longtemps ignorées se sont révélées ; des énergies latentes et comme ensevelies dans la matière ont été mobilisées ; et il s'est créé une technique nouvelle qui utilise précisément ces réserves inépuisables.

Là encore, c'est l'homme intérieur qui est au centre et à l'origine de la révolution scientifique et de la transformation technique. L'homme se réveille de l'état de somnolence ou, mieux encore, de l'état d'incubation dans lequel il s'était longuement attardé ; il reprend conscience de soi et de son pouvoir. Le fait que la révolution scientifique et la transformation de la technique modifient

Progrès technique et progrès moral

radicalement la situation de l'homme dans le monde ne doit pas nous faire commettre l'erreur qui consisterait à confondre l'effet avec la cause : les découvertes scientifiques, comme les découvertes géographiques, comme les découvertes artistiques, procèdent du sentiment nouveau que l'inventeur acquiert de soi-même et de sa position dans le monde, même si, comme je l'ai fait remarquer précédemment, le principe spirituel de la réciprocité entre cause et effet détermine une réaction de l'effet sur la cause.

p.119 Et l'homme intérieur, qui est l'origine de cette nouvelle phase de développement, en est aussi le but et la fin. Dans ses aphorismes lapidaires, le précurseur de la science moderne, Francis Bacon, a décrit ce but comme un idéal de domination humaine sur la nature et, simultanément, de pacifique collaboration entre les hommes. Par le moyen de la science et de la technique qui en dérive, les hommes ont appris à s'approprier les richesses et les énergies latentes ou opérantes dans le monde extérieur ; grâce à l'appui de ces forces, leur travail deviendra plus facile et en même temps plus libre et plus humain ; ils pourront aisément satisfaire un grand nombre de besoins qui, à l'état de sujétion et de dépendance humaines, demeurent pour la plupart inapaisés. Et surtout, parce que la domination de la nature exige des efforts accordés et méthodiques, les hommes apprendront à vivre et à travailler ensemble, reliés les uns aux autres par l'identité de la fin vers laquelle ils tendent. Vous serez, dit la nouvelle science aux hommes, traduisant en un langage terrestre les aspirations mystiques de la religiosité médiévale, vous serez comme des dieux sur la terre, libres, heureux, puissants.

Et malgré les démentis qui nous ont été infligés successivement, un écho de ces voix glorificatrices a continué à

Progrès technique et progrès moral

résonner à travers les siècles ; aujourd'hui encore, cet écho résonne parmi nous, chaque fois qu'une nouvelle découverte scientifique ou une nouvelle application technique arrive à libérer l'homme de l'un ou l'autre des innombrables esclavages de l'espace, du temps, de la matière, du mouvement, chaque fois qu'une nouvelle technique arrive à satisfaire des besoins, des désirs, des aspirations d'une partie de l'humanité, des déshérités non moins que des privilégiés. Chacun de nous, dans son cœur, nourrit une grande reconnaissance à l'adresse de la science, pour l'utilité de ses découvertes, pour les joies naguère inaccessibles qu'elle nous procure si facilement, pour la fièvre d'action qu'elle suscite en nous, pour les horizons nouveaux que continuellement elle ouvre dans notre vie théorique, pratique, émotive — en somme pour tout cet ensemble de conquêtes en quoi nous faisons consister notre civilisation.

II

p.120 Comment se fait-il que cette vision optimiste se soit obscurcie graduellement, au point que les bénédictions de la science et de la technique aient semblé se transformer en autant de malédictions ? Comment se fait-il que les hommes, que les sciences auraient dû réunir en un effort commun, se soient trouvés divisés plus que jamais en des groupes et des factions antagonistes ? Comment se fait-il qu'une révolution pacifique et constructive se soit transformée en un violent élan d'auto-destruction ? Chacun connaît la réponse à ces questions.

La technique industrielle a commencé par transformer profondément les conditions du travail humain. Elle a substitué à l'artisanat traditionnel et domestique le régime de la fabrique,

Progrès technique et progrès moral

arrachant les hommes à leurs foyers et les réunissant en des agglomérations urbaines toujours plus vastes, à mesure que les exigences d'une production plus ample imposaient une concentration des entreprises. La technique a créé la classe des capitaines d'industrie et celle du prolétariat industriel, constamment en lutte l'une avec l'autre. Au nom de la liberté, l'on a entrepris d'émanciper le travail de la routine dans laquelle les corporations médiévales l'avaient tenu ; l'initiative privée, éperonnée par la concurrence, a donné une puissante impulsion à l'industrialisation du monde. Mais la liberté des hautes classes, des dirigeants de la nouvelle vie économique, avait pour prix et pour contre-partie l'asservissement et l'oppression des basses classes, ce qui, à son tour, donnait naissance à un esprit de rébellion, précurseur des graves crises sociales.

L'évangile de l'intérêt, le « mammonisme » selon Carlyle, a remplacé la morale traditionnelle qui avait réglé naguère les rapports entre les classes. Or, si l'intérêt est une force puissante, il est aussi une force impitoyable qui dégrade les hommes pour en faire de dociles instruments au service de ses buts. Dans les périodes de bien-être économique, une claire conscience de leurs propres intérêts avait pu suggérer aux classes patronales une législation ^{p.121} sociale hardie qui, améliorant les forces du travail, rendait celles-ci plus productives. Mais dans les périodes de convulsions et de crises, lorsque leur existence même se trouvait menacée, l'égoïsme des classes, hautes et basses, a montré son visage inhumain, débarrassé de tout masque.

Un autre effet de la révolution moderne de la technique industrielle a consisté en ce que le rapport entre la production et la consommation a été renversé. Alors que jadis c'était la

Progrès technique et progrès moral

consommation qui déterminait quantitativement et qualitativement la production, si bien que l'une et l'autre s'équilibraient durablement, l'introduction des machines, renversant le rapport, a suscité une production toujours plus abondante et pour laquelle il a fallu chercher des débouchés sur des marchés toujours plus vastes. Les marchés intérieurs devenant de plus en plus insuffisants, les nations se sont lancées à la conquête des marchés extérieurs, inaugurant ainsi une guerre économique qui a eu son épilogue fatal dans les guerres conduites militairement. Cette expansion a également eu ses alternatives de lumière et d'ombre. On a vu de grandes masses d'hommes, de matières premières et de produits se déplaçant d'un continent à l'autre. Des forces énormes, dont on ne soupçonnait pas même l'existence, ont été mobilisées. Les moyens de communication matérielle et mentale entre les pays les plus lointains ont entouré la surface de la terre d'un réseau étroit. Mais, en revanche, les liens de dépendance et de sujétion entre les peuples ont été renforcés, comme cela avait déjà été le cas entre les classes sociales au sein d'un seul et même peuple. Il y eut des crises de surproduction avec d'immenses destructions de richesses ; et la guerre a été portée sur ce plan « total » sur lequel elle finit par détruire les objets mêmes pour lesquels les belligérants se disputent.

Et la technique industrielle, créée pour servir à la production et au bien-être humain, s'est convertie par la guerre en un instrument détruisant les biens qu'elle avait produits elle-même, et détruisant les hommes en même temps que les biens. Son cycle se clôt par une phase involutive qui égale la phase évolutive précédente et même la dépasse : car il est beaucoup plus facile et plus expéditif de détruire que de créer. Et voici, à la fin de la

Progrès technique et progrès moral

seconde ^{p.122} guerre mondiale, au milieu des dévastations et des bouleversements qu'elle nous a laissés en héritage, voici apparaître la plus merveilleuse invention de la technique, le contrôle de l'énergie atomique, pour aggraver encore la condition humaine par de nouveaux dangers et de nouvelles préoccupations.

Peut-être sera-t-on tenté de répliquer : Pourquoi toujours rendre responsable la technique du mauvais usage que les hommes en font ? La technique n'est qu'un instrument, indifférent à tous les usages ; et la manière dont on l'emploie dépend uniquement de celui qui en fait usage. Or, c'est ici qu'intervient cette conversion du moyen en une fin dont j'ai parlé au commencement de ce discours, conversion qui attribue à la technique une responsabilité directe dans l'aviissement de l'homme intérieur.

Aussi longtemps que la production des biens économiques demeurait très restreinte et individualisée, son caractère d'instrument apparaissait bien clairement à la conscience du producteur. L'artisan produisait pour satisfaire ses besoins immédiats ou pour obtenir, par voie d'échange, ce qui lui était nécessaire. Mais la situation se transforme radicalement avec l'introduction de la machine et avec la complication croissante du processus producteur. Car la machine produit indépendamment des besoins immédiats ; et pour que son rendement puisse être maintenu et accru, il faut qu'elle excite des besoins nouveaux et crée des possibilités nouvelles de consommation. Le consommateur, c'est-à-dire l'homme, de facteur déterminant qu'il avait été, devient ainsi un élément déterminé par les exigences propres de l'instrument producteur, dont il dépend désormais. Mais la machine exerce encore de plus fortes répercussions sur ceux qui sont

Progrès technique et progrès moral

directement engagés dans le processus producteur. Patrons et ouvriers finissent par être pris dans ses engrenages, encore que de façons diverses : les uns se laissant de plus en plus absorber par le souci envahissant d'une activité qui est devenue sa propre fin, les autres se rendant de plus en plus dépendants d'un mécanisme qui étrangle leur personnalité. Les uns et les autres deviennent également esclaves de la machine. Ne nous laissons pas tromper par l'apparente liberté du chef d'industrie : c'est là une fausse liberté, tout comme ^{p.123} est faux le sentiment de liberté des esclaves en révolte. L'un des effets les plus impressionnants de l'industrialisation actuelle est précisément cette oblitération du sens net de la liberté, lequel coïncide avec le sentiment de la personnalité humaine, et la substitution de deux fausses libertés : celle des patrons et celle des masses.

Il est un mot typique qui caractérise cette subordination des plus hautes valeurs humaines à la technique productrice : la rationalisation. Jadis, l'aspiration la plus noble de l'homme avait consisté à se rationaliser soi-même. Maintenant, au contraire, il transfère cet idéal sur ses idoles et le reprend, si l'on peut dire, par ricochet en modelant sa propre vie sur celle de ses instruments. La rationalisation est ainsi devenue synonyme de mécanisation.

Nous pouvons observer cette adaptation dégradante dans toutes les manifestations de l'activité humaine. La famille se modèle sur le schéma de l'entreprise et son centre affectif se transforme en un centre d'intérêt, par quoi elle perd les forces de cohésion qui avaient constitué sa véritable puissance. Les classes sociales s'organisent et s'opposent selon les exigences de la lutte économique, L'Etat se transforme et, cessant d'être le modérateur suprême, se fait l'administrateur des intérêts des groupes

Progrès technique et progrès moral

dominants. Les individus deviennent de plus en plus uniformes et dépendants ; ils jouissent de biens toujours plus standardisés et acquièrent, par le cinéma, la radio, le journal, etc., des habitudes et des idées d'une monotonie exaspérante. Et quand parfois ils s'efforcent de s'évader, ils ne font pas autre chose, par leur évasion du mécanisme, que de donner l'être à un mécanisme renversé qui consolide leur esclavage, ainsi qu'on peut l'observer dans certaines formes d'originalité, d'activités sportives ou d'excitations fébriles dépourvues du but noble et digne qui pourrait leur conférer une réelle valeur de rachat.

Le matérialisme historique né de l'industrialisme moderne nous donne la mesure de la subordination qui s'est produite et par laquelle les valeurs morales, sociales, politiques et religieuses se sont soumises à l'économie et à la technique. Encore qu'à l'origine il ait été formulé au nom d'une classe déterminée, le matérialisme historique est devenu l'évangile de toutes les classes grâce à une p.124 adaptation facile de ses formules. Ouvriers aussi bien que patrons purent puiser dans cette doctrine la justification de leur propre comportement ; c'est ce que l'on a vu dans les luttes entre le fascisme et le socialisme, luttes qui se poursuivent aujourd'hui sous d'autres noms. En effet, ce qui est fondamental dans le matérialisme historique, ce n'est pas la revendication d'une classe au détriment d'une autre, mais l'élévation de l'économie au niveau d'un principe directeur de la vie historique et l'assujettissement de toutes les autres activités spirituelles à l'économie.

Ce renversement des valeurs nous place devant le problème le plus angoissant du temps présent. Les progrès de la technique ont étendu immensément notre puissance physique. Si l'on peut considérer la machine comme un prolongement et un

Progrès technique et progrès moral

renforcement de l'énergie musculaire, on peut bien dire que grâce à l'expansion actuelle du mécanisme le corps humain s'est démesurément agrandi.

Or, c'est précisément pour cela que, si l'on veut maintenir l'équilibre vital entre l'intérieur et l'extérieur, il serait nécessaire d'obtenir un accroissement correspondant des pouvoirs centraux de direction et de contrôle. En outre, à mesure que l'homme, dans une orgie de création, inventait de nouvelles machines, réduisait par celles-ci les distances dans le temps et dans l'espace, emprisonnait et déchaînait, par la magie de la raison, les forces de l'univers, il devenait à la fois le maître des éléments et l'esclave de ses instruments ; et il a fini par se laisser prendre dans les rouages de ses machines jusqu'à en demeurer prisonnier. Les progrès qui lui donnaient de nouvelles possibilités et de nouvelles occasions d'étendre ses forces, ces mêmes progrès créaient simultanément de nouveaux liens de dépendance et de sujétion. L'instrument réagissait sur son auteur, procédant dans ses réalisations avec une logique qui lui est propre, je dirais volontiers avec un cerveau de machine, qui écrasait et étouffait la logique humaine qui l'avait inventé. L'homme voulait se servir de la machine ; mais il a fini par servir la machine. Tout comme le magicien de la légende, le nouveau magicien a déchaîné des forces qui, une fois libérées, se fraient impétueusement leur voie, et aucune puissance humaine n'arrive plus à les retenir.

Et cependant ce danger, pourtant grave, n'est pas le plus grave ^{p.125} qui pèse sur nous. Le péril majeur ne menace point le présent, mais l'avenir. L'homme qui, par les forces de son génie, a créé la machine et qui, devenu prisonnier de celle-ci, s'est mécanisé et dépersonnalisé, pourra-t-il demain encore créer, guider, régir un

Progrès technique et progrès moral

monde désormais si complexe et en même temps si délicat dans ses rouages ? A l'accroissement démesuré du machinisme devrait correspondre un accroissement adéquat de puissance intellectuelle et morale, capable de dominer celui-là. Or, la mécanisation du matériel humain qui découle de ce mouvement d'expansion nous fait prévoir ou craindre l'avènement d'une humanité dégradée, incapable de remplir le devoir de maîtrise — de maîtrise de soi avant tout — qu'elle avait assumé, lorsqu'elle commença à déchaîner les puissances de l'univers.

III

Peut-on déduire, de ce qui a été dit, que le progrès technique et le progrès moral se développent en raison inverse l'un de l'autre ? Peut-on dire que la dégradation morale soit la conséquence inéluctable du triomphe de la technique ? Ce serait là une conclusion erronée. Nous avons vu qu'à l'origine c'est le progrès de l'homme intérieur, de l'homme moral dans le sens le plus large du mot, qui détermine le progrès de la technique, et cela précisément parce que plus la conscience de soi est forte et plus les œuvres que l'homme se propose sont élevées et vastes, plus grande est l'impulsion qui porte celui-ci à créer de nouveaux instruments pour agir sur le monde extérieur. Si, à un certain moment, ce rapport s'invertit, cela est non pas le fruit d'une nécessité fatale, mais l'expression d'une déformation pathologique qui obnubile le but réel de l'activité en conférant à l'instrument la valeur d'une finalité en soi. Et le fait même que dans leur jugement sur la technique les hommes oscillent continuellement entre l'« hosannah » et le « crucifie-le » ne fait que souligner psychologiquement le contraste de lumière et d'ombre qu'ils aperçoivent dans ce rapport et

Progrès technique et progrès moral

l'impossibilité dans laquelle ils sont de le résoudre par une condamnation ^{p.126} ou une approbation définitives. Il semble que le *nec tecum nec sine te vivere queo* caractérise très exactement cette irrésolution dernière.

Or, si telle est la situation et que le rapport des deux termes présente une configuration normale et une déformation contingente, il ne doit pas être impossible de le rétablir dans sa juste nature. Rappelons-nous qu'il fut un temps où, au début de la révolution industrielle, l'introduction imprévue et rapide de la machine apporta des perturbations profondes dans l'ordre traditionnel de la société humaine. Crises de surproduction, phénomènes migratoires sur une vaste échelle, avec toutes les difficultés de réadaptation que ceux-ci entraînent, misère de la classe ouvrière prise dans l'étau de la concurrence, exploitation inhumaine des forces du travail, telles furent les conséquences immédiates de cette transformation économique, Et les hommes lancèrent des imprécations contre les machines auxquelles ils attribuaient la faute de leurs maux ; parfois, dans la folie de leur désespoir, ils se jetèrent sur elles pour les détruire.

Et pourtant, le temps et l'expérience montrèrent que c'étaient là des crises de transition et de croissance. Peu à peu, la vie se réadaptait aux nouvelles exigences de la technique industrielle. Le machinisme poursuivit son expansion et trouva des possibilités d'écoulement toujours plus grandes pour ses produits. Grâce aux coalitions d'ouvriers et à une législation sociale éclairée, les conditions de vie des ouvriers s'améliorèrent, et l'humanité connut le bien-être pendant une période assez longue.

Ne sommes-nous pas entrés, à notre tour, dans une phase analogue de transformation ? La découverte de nouvelles sources

Progrès technique et progrès moral

d'énergie physique et l'utilisation de celles que nous possédons déjà, portée à un degré que nos pères n'auraient pas même pu imaginer en rêve, ont de nouveau profondément bouleversé un ordre moral, social et politique devenu, lui aussi, traditionnel.

L'interdépendance des peuples est devenue beaucoup plus sensible ; les masses humaines se sont déchaînées ; deux guerres mondiales ont écrasé les anciennes classes dirigeantes, alors que les nouvelles qui surgissaient n'étaient pas encore capables de se substituer entièrement à elles. La révolution de la technique, p.127 laquelle aurait demandé une direction plus forte et un contrôle plus serré, a rencontré au contraire des forces usées, affaiblies encore par l'effritement des institutions morales, sociales et politiques par le moyen desquelles elles auraient dû pouvoir agir. Ainsi le déséquilibre entre l'intérieur et l'extérieur s'est-il encore accentué.

Mais il y a davantage. Les innombrables innovations de la technique industrielle tendent à porter les problèmes de la vie contemporaine sur un plan international et mondial ; en revanche, les structures des institutions historiques et la mentalité même des hommes sont orientées vers des plans nationaux qui ne suffisent pas à les contenir. Nous sommes entrés dans l'ère atomique — et nous continuons encore à parler de frontières stratégiques, de bases navales et de tout le vieil attirail politique et militaire des temps anciens ; nous voulons même appuyer ces prétentions anachroniques sur la force atomique qui est pourtant destinée à faire table rase de celles-ci et de leurs objets. Nous sommes énormément en retard sur notre technique ; quoi de surprenant, si celle-ci s'empare de nous et nous domine au lieu de se laisser dominer ?

Cependant, il est indéniable qu'une conscience aiguë du péril inhérent à cette situation commence à se répandre. Le fait même

Progrès technique et progrès moral

que nous soyons réunis ici pour traiter ce sujet constitue un des nombreux signes du grand besoin qu'éprouvent les hommes de reprendre la maîtrise de soi et des manifestations de leur propre activité. Heureusement, ces signes se multiplient jour après jour. De plus en plus, les gouvernements reconnaissent la nécessité de soumettre les immenses forces physiques récemment découvertes à un contrôle international efficace. Déjà des accords internationaux commencent à s'esquisser entre les économies des différents pays, de manière à éviter ou à atténuer les dangers qui découlent de l'excessive congestion des produits et de la main-d'œuvre à l'intérieur de chacun de ces pays. Une limitation du principe suranné de la souveraineté nationale sera l'épilogue et le couronnement de ces laborieux efforts tendant à établir une libre circulation de vie internationale.

Des efforts analogues de réajustement s'accomplissent à p.128 l'intérieur des différents Etats. La vie politique reprend, encore qu'au milieu de désordres et de confusions inévitables, et commence à assumer de nouveau la direction et la modération de la vie économique. Les tissus déchirés des institutions publiques lentement se cicatrisent et réagissent d'une manière plus sensible aux impulsions du centre. Dans les grandes oppositions du capitalisme et du travail qui, en proie à des forces centrifuges, se polarisaient dans l'alternative du fascisme et du communisme, on aperçoit déjà des mouvements tendant vers l'unité ; et ceux-ci, sans annuler cette opposition, la tempèrent cependant et font de la « convivance », si ce néologisme m'est permis, des deux opposants un problème de limite. L'initiative industrielle et l'intervention de l'Etat semblent vouloir s'entendre sur un critère de division du travail capable d'assurer à la communauté le

Progrès technique et progrès moral

contrôle des ressources communes et d'enlever aux individus la jouissance de monopoles injustes, sans pour autant faire tarir les énergies vitales qui président à leur activité.

Un des signes les plus réconfortants de cette renaissance humaine est le réveil de l'intérêt pour les choses de l'esprit. Partout se multiplient les associations et les institutions culturelles ; partout, on voit les savants de plus en plus soucieux de connaître ce qui se fait hors des frontières de leurs pays et de faire connaître ce qui se passe chez eux. Malgré les difficultés des communications, les échanges d'hommes et de livres, les expositions d'art et de produits techniques se multiplient rapidement. Le besoin de sortir de l'isolement, de vaincre les méfiances, les haines et les rancœurs que l'incompréhension réciproque avait produites, se fait de jour en jour plus ardent.

Le réveil des aspirations d'ordre culturel est particulièrement important, parce qu'il signifie le réveil de l'homme intérieur. Si, comme j'ai cherché à le montrer, la crise de la civilisation actuelle dérive principalement du fait que les instruments de celle-ci se sont indûment convertis en fins en soi et que les véritables fins sont devenues des moyens, il est clair que la crise ne pourra être surmontée que par le rétablissement des valeurs humaines dans leur juste position réciproque.

Ici, nous entrons dans un domaine où tout énoncé p.129 programmatique est inadéquat à exprimer le sens profond de cette exigence. Le mieux que l'on puisse faire est de s'en référer à ce sentiment intime et spontané de la dignité humaine qui, encore qu'à des degrés divers, est présent et opérant en chacun de nous. Tous, nous savons que pour vivre il faut se nourrir ; mais nous savons aussi que la vie est autre chose que simple absorption de nourritures. Nous

Progrès technique et progrès moral

savons qu'il existe une hiérarchie des valeurs selon laquelle la nourriture doit servir à la vie et non vice versa. Ce sentiment s'est trouvé affaibli par l'orgie de production économique qui s'était emparée de l'humanité pendant fort longtemps ; puis il s'est obnubilé à la suite des destructions inhumaines de la guerre qui a clos le cycle de la production. Il est donc naturel que ce sentiment humain resurgisse après sa longue éclipse, et qu'il resurgisse avivé par les dures expériences du passé, décidé à rompre le cercle dans lequel son existence s'était vainement consumée.

Ce sentiment s'exprime dans tous les efforts que j'ai indiqués et que les hommes commencent à faire pour sortir de la prostration dans laquelle ils étaient tombés. Et ces efforts seront d'autant plus efficaces que le sentiment élémentaire qui les anime réussira à s'incarner dans une vision totale de la vie, vision qui attribue à la personnalité humaine une position centrale dans l'économie des valeurs, qui élève la société de l'état de masse amorphe à celui de réunion de personnes libres, qui fasse de la rééducation de l'individu le point de départ d'une reconstruction intégrale, qui remette dans une juste perspective les créateurs et les instruments, les fins et les moyens de la civilisation. Nul ne demande aux hommes de renoncer aux avantages que la technique leur a procurés jusqu'ici, ni de retourner à un état de nature anachronique pour se retrouver ; ce serait là une exigence absurde et contraire au mouvement naturel des choses. Il s'agit pour l'homme de s'équilibrer et de se retrouver sur un plan plus haut et non plus bas ; il s'agit pour lui de gagner la bataille dans laquelle il est engagé — et non de s'en retirer lâchement.

J'ai entendu dire dans ces Rencontres que le moyen infaillible d'atteindre cet équilibre consisterait à transformer la société

Progrès technique et progrès moral

capitaliste en une société collectiviste. Mais je crois que ^{p.130} l'alternative entre les deux systèmes économiques ne va pas jusqu'au fond de la question qui nous occupe ; je crois que celle-ci se pose également pour l'un et pour l'autre de ces systèmes, parce qu'elle est à la racine de tous les deux, avant leur bifurcation. En effet, il peut exister un capitalisme esclavagiste comme il peut exister un collectivisme esclavagiste, l'un et l'autre destructeurs de la liberté et de la personnalité humaine.

L'élément social a sans doute une importance capitale comme élément intermédiaire entre l'individualité atomistique et l'universalité des valeurs morales. Mais en parlant ici, dans la patrie de Pestalozzi, je crois n'avoir pas besoin de démontrer que la vie sociale comme telle, dominée par les intérêts égoïstes des individus et des groupes et par les luttes qui en découlent, ne peut pas renfermer en soi le remède aux maux qu'elle-même vient de créer. Il faut s'élever sur le plan le plus haut de la moralité, sur le plan des valeurs de liberté, de justice, de fraternité humaine, pour juger les rapports sociaux et pour les améliorer et les transformer. Et sur ce plan-là, il n'y a ni valeurs bourgeoises, ni valeurs prolétariennes, mais des valeurs universellement humaines, qui contiennent en soi le correctif des torts et des injustices de la société existante.

L'erreur de Marx a été d'avoir voulu chercher dans la société elle-même, organisée selon les principes de l'intérêt brutal, la panacée des maux sociaux ; et il est tombé ainsi dans l'utopie d'une société future, sans classes, sans luttes, sans rapports de dépendance économique et politique : une utopie qui contraste avec sa vision dramatique de la vie humaine. Et cependant, ce qui a fait la vraie force de Marx, ce n'est pas son matérialisme, ni son

Progrès technique et progrès moral

eschatologie, mais ce sentiment de justice, cette aspiration à l'émancipation humaine, qui animent sa conception économique et qui trouvent un écho profond dans le cœur des opprimés.

Mais l'absence d'un critère précis de distinction entre le plan économique et le plan moral, et la tendance de l'économie et de la technique à empiéter sur la morale ont eu pour conséquence que l'évangile marxiste est demeuré trop étroit, en ce sens qu'aujourd'hui les marxistes imaginent que, s'ils s'emparent de l'économie, tout le reste leur sera donné de surcroît. Voilà leur illusion. ^{p.131} L'évangile de l'intérêt brutal porte en soi des fruits empoisonnés. L'étroitesse de l'économie ne se rachète point par l'économie ; la dépendance de la technique ne se rachète pas par la technique. C'est seulement en nous élevant au niveau d'une vraie moralité que nous pourrons espérer nous racheter véritablement.

Traduction de Henri-Jean Bolle.

@

THÉOPHILE SPOERRI

ÉLÉMENTS D'UNE MORALE CRÉATRICE ¹

@

p.133 Sur un point, tout le monde, aujourd'hui, est d'accord : c'est qu'il ne s'agit pas seulement de reconstruire des pays, des villes et des maisons, mais qu'il faut reconstruire l'homme.

Or, l'homme n'est pas une maison. On ne reconstruit pas un homme comme une maison. Il n'y a qu'un moyen de refaire l'homme et l'humanité : une *renaissance*.

« *Refaire la Renaissance !* » C'est sur ce cri de guerre qu'Emmanuel Mounier est parti en 1932 quand il a fondé avec ses amis la revue et le mouvement *Esprit*.

Quand on parle de refaire la Renaissance, il faut que quelque chose ait mal tourné.

La Renaissance a créé un nouveau monde. Elle a apporté une vision nouvelle de la vie, plus près de l'homme et de la terre. Elle a été un immense pas en avant dans l'histoire de l'humanité et jamais nous ne pourrions ou voudrions revenir en arrière.

Une pareille révolution a toujours des sources profondes. Déjà le mot de Renaissance, comme le grand connaisseur de cette époque, Konrad Burdach, l'a fait remarquer, a une origine religieuse. Il vient de l'Évangile selon saint Jean. Et François d'Assise, bien qu'il appartienne à une autre époque, a fait tomber des p.134 barrières entre l'Église et la vie quotidienne, entre les

¹ Conférence du 10 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

clercs et les laïcs ; il a donné une nouvelle ferveur aux hommes, une ferveur qui brille au cœur de la pensée et de l'art renaissants.

Voilà le côté positif, créateur de la Renaissance. Mais elle a aussi un côté agressif, négateur.

Elle est la grande réaction au moyen âge, contre l'autorité de l'Eglise, contre les liens collectifs, contre la hantise de l'Au-delà. Elle est la libération totale de tout ce qui entrave l'autonomie de l'homme.

Le moyen âge avait créé une synthèse de tous les éléments de la vie sous la conduite de l'Eglise. Mais comme Dante l'a montré dans sa *Divine Comédie*, la puissance spirituelle s'est accouplée à la puissance temporelle. L'autorité est devenue une contrainte. Le cadre de l'Eglise s'est alourdi et durci. Les forces créatrices, alors, l'ont fait sauter et se sont répandues dans le monde. L'accent s'est déplacé du monde spirituel au monde matériel : la morale a laissé le pas à la *technique*. Notons que toujours l'ordre se défait par le dedans. Ce n'est jamais l'ennemi extérieur qui détruit une civilisation. Ce n'est pas le démon de la technique qui, un beau jour, a mis à mal cette pauvre morale. C'est la morale qui, perdant le contact avec son centre créateur, a perdu en même temps sa puissance ordonnatrice. L'ordre de la création n'étant plus respecté, l'humanité a assisté au déchaînement des forces de la nature. Une des premières inventions techniques de la Renaissance a été le canon. Et jusque dans la poésie pure qu'est le *Roland furieux*, de l'Arioste, on peut ressentir l'effroi de l'homme qui voit que la valeur chevaleresque est devenue un anachronisme devant une puissance matérielle qui dépasse toute mesure humaine. C'est le même effroi que les hommes ont éprouvé à chaque nouveau bond en avant de la technique. C'est le même

Progrès technique et progrès moral

ébranlement panique qui a saisi de nos jours l'humanité entière devant le déclenchement de l'énergie atomique.

On se rend compte aujourd'hui qu'il ne suffit plus de trouver ce *supplément d'âme* que Bergson réclamait à la fin des *Deux sources de la Morale et de la Religion* pour égaliser le décalage tragique entre le progrès technique et le progrès moral.

p.135 Pour voir dans quelle direction il faut chercher une réponse, essayons de voir de plus près en quoi la Renaissance a mené à une impasse. Quand une vision nouvelle de la vie se forme, elle se cristallise autour d'un rêve. Il y a dans le cœur de chaque homme une image plus ou moins consciente qui dirige les démarches les plus disparates en apparence, mais merveilleusement cohérentes quand on découvre le centre dont elles émanent.

Pour l'homme de la Renaissance comme pour l'homme moderne, cette image est facile à déceler, bien qu'on n'en ait pas encore fait ressortir l'importance. Quel a été le rêve, l'idéal concret du bourgeois moderne, aussi bien du petit employé que du grand capitaliste ? C'est la *villa* et, à défaut de la villa, un succédané quelconque comme cet ersatz temporaire qu'est la villégiature et qui fait du problème des vacances un problème si brûlant.

Un des grands hommes de la Renaissance, un homme universel, inventeur, savant, poète, architecte, Léon-Battista Alberti (1404-1472), a défini, à l'aube de la nouvelle époque, dans ses quatre livres *Du Ménage (Della Famiglia)* ce rêve de l'homme moderne ¹.

La « villa » qu'Alberti décrit minutieusement et avec un respect

¹ Cf. Ruth LANG, Leon Battista Alberti und die *Sancta Masserizia*, Diss., Zurich 1938.

Progrès technique et progrès moral

attendri est un domaine dont l'homme se sent le maître absolu. Alberti nous décrit comment il fait le tour du maître : « Je prendrai le chemin à travers les champs pour qu'en allant et en revenant je puisse voir si quelque chose manque et je passerai et repasserai par là en ayant l'œil à tout et je voudrais que le domaine soit tout un ou que chaque partie soit toute proche pour pouvoir sans trop perdre de temps tout parcourir. » (*Fam.* 380.) « Le tour du maître » est comme un rite religieux : « Prends la bonne et agréable habitude, dit Alberti, de voir chaque jour plusieurs fois du haut en bas toute la maison, t'assurant que les choses sont à leur place et apprenant mieux à voir chacun dans la maison. » (*Fam.* 472.) On sent, à travers ces descriptions, comme le monde de l'espace, le monde des choses vient toujours plus se mettre au premier plan. La maison est comme une grande boîte, un écrin qu'on peut fermer à clef et dans lequel on conserve les choses dont on a besoin pour ^{p.136} vivre et pour jouir de la vie. Et le monde entier se forme à cette image : une maison remplie de trésors dont il faut s'assurer la possession.

Avoir une maison à soi, avoir toutes les choses dont on a besoin, voilà le but de la vie, voilà le cadre matériel de l'autonomie. L'avoir devient plus important que l'être, les choses plus précieuses que les hommes. C'est le commencement de cette maladie mortelle dont on voit les effets aujourd'hui et dont on vient de découvrir le nom : la chosification de l'homme. L'homme s'est soumis à la loi des choses. Devant la toute-puissance de l'avoir, il a perdu la dignité de l'être. De *créateur*, il est devenu *fabricant*.

Ce procès a encore un autre côté. Il est évident que l'homme ne peut pas se matérialiser complètement. Mais un divorce se fait

Progrès technique et progrès moral

entre l'esprit et la matière. L'homme est coupé en deux. L'esprit n'a plus de prise sur la vie réelle, il devient abstrait, la parole se désincarne. L'« idéologie » n'est plus qu'une « superstructure » sans efficacité. On perd le sens de l'acte créateur — sauf dans l'art ; mais l'art devient une réservation, il se spécialise et n'atteint plus les foules.

Le philosophe n'a plus qu'à ratifier cet état de fait, Il y a d'un côté la chose pensante, la *res cogitans*, la raison, et de l'autre la chose étendue, la *res extensa*, le monde de l'espace, le monde matériel. L'effort désespéré du philosophe sera de trouver un lien entre ces deux choses. Il le cherchera en vain, parce que la pensée n'est pas capable d'unir en esprit ce qui est séparé en réalité. La désincarnation de la pensée a par ailleurs produit l'inflation de la parole. Jamais il n'y a eu tant d'idées et de bonnes paroles dans le monde, mais le tragique est qu'elles ne changent plus la réalité.

Le rêve d'Alberti a un second aspect. L'homme qui demeure dans la villa, c'est l'*homme privé*, l'homme qui, selon une image favorite d'Alberti, est *une colonne reposant sur elle-même*, l'homme qui n'a besoin d'aucun soutien autre que de lui-même, l'homme qui ne dépend de personne.

La villa est comme une forteresse qui défend l'homme et sa « petite famille » contre l'emprise de la société, contre les menaces du dehors. *My home is my castle*. On voit poindre les premiers ^{p.137} symptômes de cette autre déformation qu'est l'*individualisme bourgeois*. Le mot « bourgeois » prend un nouveau sens, Avant, l'on était bourgeois de la cité, maintenant l'homme perd sa qualité de citoyen.

Là aussi il y a l'autre côté : dans la mesure où l'individu se met

Progrès technique et progrès moral

à part et perd le contact avec les autres, le collectif se coagule et devient une masse amorphe, dangereusement pesante et explosive. Le poids du collectif se manifeste sous la forme de l'opinion publique ; il produit à de certains moments comme une contagion foudroyante. Il prend tous les aspects d'un complexe inconscient, d'une névrose dont les effets se multiplient par millions, d'une folie sacrée.

Ici s'ouvre, dans le rêve d'Alberti, une troisième dimension. La villa prend des dimensions mythiques. Elle devient une église pendant que l'Eglise devient une villa. Le ménage devient une chose sacrée. Alberti en fait une sainte de nouvelle espèce : sainte Ménage — *sancta Masserizia*. Ecoutez-le chanter son psaume à la sainte Gérance, la sainte Economie :

« O combien utile et louable est l'Economie. L'Economie ne nuit à personne, elle fait du bien à tous ceux qui sont dans la maison. Et je te dis une chose : je sais que l'Economie seule sera capable de te maintenir de sorte que tu n'aies plus jamais besoin de personne. Sainte chose que l'Economie — *sancta cosa la masserizia* — et combien de désirs impurs et d'appétits honteux l'Economie rejette en arrière. Et il faut être économe ne fût-ce pour autre chose que pour qu'il te reste dans l'âme une merveilleuse consolation de mener une vie belle avec ce que la Fortune t'a concédé. » (*Fam.* 303.)

Le grand procès de la sécularisation des choses sacrées a commencé. L'homme n'a plus besoin de Dieu, il « peut tout », selon le mot d'Alberti, il est devenu Dieu lui-même. L'Etat se met à la place de l'Eglise ; au lieu de se retirer dans un cloître pour penser au salut de son âme on se retire dans sa villa au sein de la nature ; la psychologie remplace la cure d'âme ; la beauté de l'œuvre d'art et la perfection de la forme, ou tout simplement le record sportif, repoussent à l'arrière-plan la sainteté de la vie et la

Progrès technique et progrès moral

perfection de l'acte moral. Mais, là encore, il y a l'autre côté : l'instinct du ^{p.138} sacré est indéracinable dans l'homme. La sécularisation des choses sacrées va toujours de pair avec une sacralisation des choses profanes, sacralisation inconsciente mais d'autant plus dangereuse. Nous avons vu à quelles catastrophes on mène le monde quand on divinise l'Etat, la Propriété, la Raison, la Nature, le Sang, la Race, l'Instinct et même la Communauté humaine.

Si l'on veut voir l'arrière-fond apocalyptique sur lequel se détache la vision lumineuse de la villa de la Renaissance, il faut jeter un coup d'œil sur les dialogues latins d'Alberti, les *Intercoenales*, qui sont l'expression du sentiment de panique que l'homme éprouve devant le mouvement chaotique de la vie. « Les dieux n'ont fait les hommes que pour les tourmenter », s'écrie Alberti dans *Patientia*. Dans le dialogue *Fatum et Fortuna*, il voit en rêve un fleuve qui emporte les humains. C'est un torrent vertigineux et sombre. Et l'on comprend que l'instinct fondamental qui se réveille en face de cet écoulement implacable de toutes choses, c'est, sous la forme de la peur, *l'instinct de sécurité*. Quand l'homme ne se sent plus en présence de Dieu et qu'il se détache de la communauté humaine, il n'éprouve plus qu'un besoin : trouver un lieu sûr où s'abriter contre les attaques de la Fortune, cette nouvelle déesse qui s'est mise à la place du Dieu personnel. Ce lieu sûr, c'est la « villa », et l'on comprend aussi pourquoi Alberti la décrit avec un amour dans lequel vibre une émotion religieuse :

« La villa, dit-il, est au-dessus de toutes choses pleine de connaissance et de grâce, elle est loyale et véridique... C'est là que tu peux vivre en repos et nourrir ta petite famille, t'occupant de toi-

Progrès technique et progrès moral

même et de ton travail, devisant les jours de fête, assis à l'ombre, du bœuf, de la laine, des vignes ou des semences, sans sentir les rumeurs ou nouvelles ou autre de ces furies qui ne laissent aucun repos aux hommes, les soupçons, les peurs, les calomnies, les injustices, les disputes et les autres vilaines choses qui sont horribles à rappeler. Tu peux te cacher dans la villa pour ne pas voir les brigandages, les méchancetés et la si grande quantité des méchants hommes, qui te papillonnent devant les yeux, te crient aux oreilles, qui hurlent à travers les terres comme des bêtes féroces et horribles. Combien heureuse est l'existence dans la villa, vie béate et cachée. Dans la villa on trouve le repos, le contentement de l'âme, la liberté de vivre et la santé constante. (*Fam.* 389.)

p.139 Hélas, ce beau rêve n'a pas tenu devant la réalité, les bombes tombent aujourd'hui sur les villas les plus cachées et il n'y a plus de vie privée.

Le rêve de Léon-Battista Alberti, le rêve de la Renaissance, s'est brisé. Nous nous frottons les yeux devant un monde en ruines.

*

Mais ici nous passons à un autre plan : les forces qui brisent les cadres usés sont les mêmes forces qui déblaient le terrain pour les constructions à venir. Aux yeux de ceux qui ont vu les causes profondes de la désintégration émergent déjà du chaos les signes annonciateurs d'une nouvelle intégration, d'une nouvelle Renaissance.

*

La nouvelle synthèse se joue sur les mêmes thèmes contrastés qui ont été le destin de l'homme de notre temps et que nous avons trouvés dans le rêve de Léon-Battista Alberti : le matériel et le spirituel, l'individuel et le collectif, le profane et le sacré.

Prenons le premier thème. Il est évident que c'est pour notre

Progrès technique et progrès moral

époque le grand problème et l'unique et brûlante préoccupation de tous ceux qui veulent construire un monde nouveau que de sortir de cette stérile opposition entre le matériel et le spirituel, de voir comment l'esprit peut transformer la matière, comment peut se faire l'unité entre les côtés intérieur et extérieur de la vie, comment l'homme peut être entier. C'est au fond le thème de nos rencontres : trouver le lien entre la morale et la technique. Tout le monde est d'accord que les deux progrès sont nécessaires, mais la question est de voir comment on peut trouver le juste rapport, la bonne proportion entre les deux, dont parlait André Siegfried.

Or, il est évident que quand on voit si clairement un problème, c'est qu'on est en train de trouver la solution. Et il est facile de voir qu'un nouveau sens du réel commence à remplacer les fixations et les oppositions qu'a produites la pensée cartésienne, l'idéologie maîtresse de l'âge technique. Dès l'avènement triomphal de la ^{p.140} philosophie de Descartes, deux grands penseurs ont vu l'impasse à laquelle elle menait. Pascal a opposé à la pensée géométrique qui est à la base du progrès technique moderne une pensée qui n'exclut pas l'esprit géométrique, mais qui le complète par une saisie du réel plus différenciée, plus souple, plus totale, qu'il appelle *esprit de finesse*. Dans l'application que Pascal en donne, cet esprit de finesse serévèle comme une anticipation géniale de la pensée dialectique d'aujourd'hui ¹.

L'autre philosophe, c'est le Napolitain Gian-Battista Vico, qui, dans les *Principes d'une Science nouvelle* (1725), a posé les bases de la Renaissance philosophique contemporaine. Sa découverte fondamentale, c'est qu'on ne peut réellement penser que dans

¹ Cf. *Suisse contemporaine*, septembre 1947, « La méthode dialectique dans les *Pensées* de Pascal ».

Progrès technique et progrès moral

l'action. *Penser, c'est faire, faire vrai*. On ne peut *connaître* que ce qu'on *fait* (*Verum esse ipsum factum*). Or, l'homme n'a pas fait la nature. Il ne peut la connaître que du dehors. Et la faute des philosophes, c'est d'avoir fait de cette connaissance extérieure le critère de la réalité. C'est pourquoi la pensée ne peut plus joindre l'extérieur à l'intérieur, le matériel au spirituel. Ce n'est qu'en prenant un autre point de départ que l'homme peut arriver à une connaissance plus complète. Ce point de départ, c'est ce que l'homme fait lui-même, c'est *l'histoire*, ce sont les institutions humaines, les mœurs, c'est le langage.

Les intuitions de Vico n'ont été reprises que par les philosophes romantiques, elles ont alimenté les sciences historiques, mais elles n'ont pas encore porté les fruits qu'elles méritaient. Celui qui s'est remis dans le même courant de pensée et lui a donné une efficacité nouvelle, c'est Karl Marx. L'intuition fondamentale du marxisme est la même que celle de Vico : Connaître, c'est faire ; seul l'homme en action a prise sur la réalité.

« Les philosophes, dit Karl Marx, se sont contentés d'*interpréter* à leur mode le monde, or l'important c'est de le *changer*. » Et son ami Engels a dit la même chose dans une image célèbre : « *The proof of the pudding is in the eating*. » (« La preuve du pouding est de le manger »).

^{p.141} Grâce à cette intuition, Marx a pu faire la puissante analyse des conséquences tragiques qu'a dans l'existence humaine l'abdication de la qualité de créateur, le passage de l'être à l'avoir — cette *aliénation de soi-même* (*Selbstentfremdung*) qui aboutit à

Progrès technique et progrès moral

la matérialisation, la « chosification » de l'être humain ¹.

L'existentialisme moderne qui se réclame encore d'un autre adversaire de Descartes, Kierkegaard, n'est autre chose qu'une analyse désespérée et souvent morbide de l'aliénation de l'homme.

Il s'apparente au marxisme par le diagnostic, il se rapproche aussi de lui par la thérapie qu'il propose. Jean-Paul Sartre définit le marxisme et en même temps sa propre philosophie par la formule : « *Faire, et en faisant se faire, et n'être que ce qu'on se fait.* »

Cependant, il ne peut s'appuyer que sur une seule expérience positive : la Résistance — et c'est ce qui donne l'impression que malgré ses dons extraordinaires de pensée et d'expression, il piétine sur place. Le marxisme va plus loin dans la réalisation, c'est pourquoi sa pensée est en continuelle évolution.

Si l'axiome fondamental de Vico est vrai, la réalité ne se révèle qu'à celui qui la réalise et dans le mouvement même de la réalisation. Je ne ferai donc pas appel à tous les philosophes de l'action : Blondel, Lavelle, Gabriel Marcel, Benedetto Croce et d'autres, je voudrais seulement essayer de définir ce nouveau sens de la réalité qui se réveille en nous au moment où nous passons de la passivité contemplative à l'action créatrice. On entre alors dans un climat spirituel nouveau, je voudrais l'appeler le climat de l'authentique. Il y a une différence entre le vrai et l'authentique. L'authentique est toujours vrai, mais le vrai n'est pas toujours authentique. $2 \times 2 = 4$, cela est vrai, mais il serait

¹ Cf. G. LUKACS : *Die Verdinglichung und das Bewusstsein des Proletariats*, dans *Geschichte und Klassenbewusstsein, Studien über marxistische Dialektik*. Berlin, 1923,

Progrès technique et progrès moral

ridicule de dire que cela est authentique. L'authentique a une plus grande épaisseur humaine, il ne comprend pas seulement le vrai de la pensée, de la réflexion, mais aussi le vrai du caractère, de l'être, de l'acte. Le contraire du vrai c'est l'erreur, le contraire de l'authentique c'est le truqué, le chiqué, le simili, le mensonge, la trahison. ^{p.142} Nous sommes donc déjà dans le domaine de la morale. L'authentique unit une vérité à une manière d'être, à une qualité de vie ; on ne saisit l'authentique qu'en l'assumant, en le faisant vrai, en le réalisant.

C'est pourquoi nous sommes dans une situation extrêmement délicate, voire paradoxale quand nous *parlons*, comme nous le faisons maintenant, de l'authentique. Nous sommes assis dans nos confortables fauteuils. Nous voyons quelqu'un parler. Et nous risquons d'être dans la situation d'un sourd qui voit un orchestre exécuter les mouvements d'une symphonie. Si la parole ne me met pas en mouvement, s'il n'y a pas quelque chose qui change, si je ne suis pas autre après avoir parlé ou entendu parler, je sors du domaine de l'*authentique*.

Nous venons de définir le sens nouveau que l'on donne aujourd'hui au mot « idéologie ». Une idéologie est une parole qui met en mouvement les hommes et qui change le monde.

Ici l'analogie de la poésie peut venir en aide. Pensons à la différence qu'il y a entre un traité sur la poésie et une vraie poésie. La poésie m'émeut, c'est-à-dire elle me met en mouvement. « Ces paroles, a dit Paul Valéry de la poésie de son maître Mallarmé, nous intimement de *devenir* bien plus qu'elles ne nous excitent à *comprendre*. » Ceci est surtout vrai pour la forme la plus haute de la poésie, le drame. Il ne touche pas seulement mon cœur comme la poésie lyrique, il ne m'ouvre pas seulement

Progrès technique et progrès moral

les yeux sur la situation de l'homme dans le monde comme le roman, il me fait violence, il me met littéralement en mouvement, il me fait faire acte de présence : je suis forcé de changer d'habit, d'aller acheter un billet et de m'asseoir avec d'autres personnes devant le rideau qui cache encore les actes à venir. La parole dans un vrai drame est un acte. On peut mesurer la valeur d'un drame à la puissance verbale, à la transposition en acte de la parole. Dans ce domaine déjà un changement commence à se faire aujourd'hui. Le nouveau sens de la réalité nous fait sentir combien le « geste théâtral », qu'il se produise sur la scène, dans la tribune politique, dans la chaire de l'église ou de l'université, est différent de l'acte authentique. Le théâtre se renouvelle à ses sources liturgiques. On peut ^{p.143} s'imaginer que des acteurs jouent un drame qui soit le drame de notre temps et que ce qu'ils jouent représente la réponse réelle qu'eux-mêmes donnent aux conflits auxquels ils participent. Ceci, c'est le théâtre authentique — et tout le reste est littérature. Et ceci est valable pour l'homme en général, pour toutes ses manifestations dans la vie privée et publique. Nos paroles et nos gestes sont authentiques dans la mesure où ils sont un acte de participation au drame de notre temps.

Or, la poésie dramatique peut nous montrer encore mieux en quoi consiste cet acte de participation. La parole dans un vrai drame n'est pas une parole en l'air, elle est acte parce qu'elle s'adresse à un autre, elle le recherche ou elle l'évite, elle abolit une distance ou elle la crée, elle est une parole d'amour ou une parole de haine, elle construit une relation humaine ou elle la défait.

Nous sommes là devant notre deuxième position : le

Progrès technique et progrès moral

contrepoint de l'individuel et du collectif. Ici nous avons affaire au phénomène le plus marquant de notre époque. Sans parler de la grande vague d'esprit communautaire qui s'exprime déjà à travers le XIX^e siècle dans le socialisme, aboutissant au communisme de nos jours et dont l'inspiration la plus profonde est de créer une vraie communauté entre les hommes en abattant les barrières qui séparent les classes, rendant ainsi la dignité d'homme au prolétaire et l'intégrant à la vie totale du pays dans une communauté, basée sur le travail et non plus sur la possession — sans parler non plus de cette autre grande vague communautaire qui a inondé, après la première guerre mondiale, une grande partie de l'Europe centrale et s'est figée dans d'immenses complexes démoniaques et totalitaires — sans parler enfin de cette « levée des masses » qu'a décrite Ortega y Gasset et qui continuera à être un des facteurs essentiels de l'époque à venir malgré un retour de flamme individualiste qui trompe d'optimistes bourgeois d'après-guerre — sans donc parler de toute cette marée montante du collectivisme contemporain, chacun peut constater en soi-même combien puissant est, après ces longs siècles d'individualisme et de « vie privée », le besoin de communion réelle avec les autres hommes.

Il est facile de distinguer à première vue quelqu'un qui a été p.144 saisi par cette vague communautaire de ceux qui sont encore d'irréductibles individualistes. Ceci n'est nullement un jugement de valeur. La qualité humaine d'un communautaire peut être infiniment plus médiocre que celle de l'individualiste. Mais il n'en reste pas moins certain que le nouveau monde ne sera pas créé par les individualistes, si haute que soit leur dignité morale et intellectuelle.

Progrès technique et progrès moral

Il s'agit là d'une nouvelle dimension de l'authentique. L'authentique n'est pas un phénomène isolé, « l'individu » n'est jamais authentique. N'est authentique que la « personne », c'est-à-dire celui qui vit et agit dans un milieu humain concret et réel, dans un groupe qui, lui aussi, est authentique. Qu'est-ce qu'un groupe authentique ? Est-ce une communauté religieuse ? une famille ? un groupement d'intérêts ? Tout cela peut l'être, mais cela dépend d'un procès à la fois mystérieux et très réel. Il faut se rappeler ce qui se passe quand un groupe d'hommes vivent ensemble pendant un certain temps. Pensons à un camp de jeunesse, à une course à la montagne, à une équipe sportive, à un groupe politique ou religieux, révolutionnaire, à un groupement militaire. Au début de cette vie en commun, on parle beaucoup, ce sont les parleurs qui sont au premier plan. Puis surviennent des difficultés, il faut faire un certain travail, prendre une décision en commun. Il y a peut-être une crise à surmonter. Tout à coup, des personnes qui jusqu'à présent étaient restées à l'arrière-plan entrent en action et dans chaque partenaire c'est une couche plus profonde, un talent, une qualité de caractère d'un ordre plus réel qui se réveille. Et peu à peu d'une masse amorphe on voit émerger un groupe sociologique authentique. Une hiérarchie souple et plus ou moins inconsciente se dessine, il y a des chefs qui assument des responsabilités et qui prennent de l'autorité. Il y a de rudes travailleurs qui joyeusement portent une charge plus lourde que les autres. Les talents les plus divers se complètent. Les différences, même les luttes créent un esprit d'équipe qui forge ensemble les différentes personnalités. Il y a toujours encore des discoureurs, mais ils parlent de plus en plus dans le creux sonore que leur vide intérieur secrète autour d'eux.

Progrès technique et progrès moral

p.145 Et de nouveaux modes de communication, un nouveau style expressif se créent. Tout naturellement des chansons commencent à fuser, un geste suffit pour appeler quelqu'un à l'aide, une main posée sur le genou d'un camarade en dit plus long que tout ce qu'on pourrait dire en paroles. Il est évident que l'on pense et que l'on parle autrement dans un groupe authentique que dans la vie privée. On ne pense plus, pour ainsi dire, en *idées* mais en *personnes*, et la pensée descend dans le profond de la réalité et des conflits humains. Le style de l'expression devient plus simple, plus massif, mais on sent qu'il s'attaque à l'étoffe même de l'existence.

Ce qui fait la force de la pensée marxiste, c'est qu'elle est née dans l'action et dans la communion humaine, elle reproduit dans sa démarche la dialectique même des rapports humains. Et ceux qui cherchent quelque chose de plus complet et de plus humain que l'idéologie marxiste n'auront de chance de réussite que si leur idéologie naît d'un contact encore plus profond avec les hommes et d'une action encore plus vivante. La question de la morale ne se pose réellement que dans la perspective qui vient de s'ouvrir. En dehors d'un groupe authentique, la morale n'est qu'une discipline mécanique bien que nécessaire. Ce qui a discrédité le mot et la chose, ce qui a pu faire de l'Immoraliste un héros, l'idéal de toute la jeunesse aventurière et désorientée d'entre les deux guerres, c'est que les défenseurs de la morale avaient perdu le sens de l'authentique et défendaient une chose qui n'était plus réalisable parce que le milieu dans lequel la réalisation était seule possible n'existait pas. La morale, pour un écolier, ce n'est pas l'honnêteté que lui prêche un maître avec lequel aucun lien authentique ne l'unit, mais la tricherie héroïque par laquelle il sauve un camarade

Progrès technique et progrès moral

qui appartient à cette franc-maçonnerie sacrée qu'est un groupe d'amis authentiques. Le goût poisseux et rance que prend le mot de morale vient du fait que la morale est devenue une confiture qu'on fabrique et sert par cuillerées dans des dispensaires à ceux dont la santé morale est ébranlée précisément parce qu'on n'a pas su créer le milieu moral dans lequel ils auraient pu trouver leur vraie destinée. On ne pourra jamais surestimer la valeur d'un groupe authentique. Tout nouveau historique a eu ^{p.146} à son origine un groupe authentique. C'est même la marque d'une mission historique : que le pionnier d'une nouvelle conception de vie ait su créer autour de lui ce noyau communautaire explosif qui est devenu le porteur du message. Les exemples sont faciles à trouver : Jésus-Christ et ses disciples, saint François et ses frères — à d'autres niveaux : Laurent de Médicis et le groupe des humanistes, Ronsard et la Pléiade, Diderot et les Encyclopédistes.

Quand on étudie de près la vie et le développement de ces groupes, on découvre une loi fondamentale. Le groupe reste vivant aussi longtemps qu'il poursuit un but qui le dépasse. Aussitôt que l'élan initial perd sa force, le groupe se fige, s'encroûte, se défait. L'organisme devient une organisation, l'apostolat se change en propagande, la *mystique*, dirait Péguy, se transforme en *politique*. C'est peut-être le moment de la grande réussite extérieure, des honneurs, des acclamations, des adhésions en masse, du rendement matériel. Mais la vraie vie n'y est plus.

Le groupe authentique ne vit que dans ce qui le dépasse. Nous sommes là devant notre troisième et dernière position. Il s'agit de l'expérience cruciale qui donne leur sens à toutes les autres manifestations de notre temps. On peut l'appeler de toutes sortes de noms. Elle s'exprime dans les formes les plus diverses et

Progrès technique et progrès moral

quelquefois les plus étranges. Elle apparaît dans le *besoin de totalité* qui s'affirme aujourd'hui dans tous les domaines de la vie. Il a fait irruption dans les sciences. Les catégories de l'« Entité » (*Ganzheit*), de la « Structure » (*Gestalt*) ont mené à une nouvelle orientation des recherches scientifiques et à des découvertes sensationnelles. Le même besoin de totalité a fait des ravages dans la politique. Il a créé les déformations monstrueuses du totalitarisme. Une des formes larvées du totalitaire dans la philosophie, c'est le nihilisme. La notion du « néant » joue un rôle étrange dans la pensée et dans la sensibilité des hommes de notre temps. Mais cela se comprend aisément : le rien n'est que la forme négative du tout. Le « tout ou rien » est l'attitude fondamentale de tous les esprits absolus. Mais il y a quelque chose de plus profond encore dans cette hantise du néant. C'est le sentiment qu'on n'atteint une vie plus totale qu'à travers une brisure. Il faut briser les structures ^{p.147} partielles dans lesquelles la vie s'est figée pour ouvrir une brèche vers le tout. Cette brèche peut s'appeler le néant, l'absurde, le bond qualitatif, le renoncement, le sacrifice, le choc tragique, la conversion, l'irruption de la grâce, l'ouverture vers l'absolu, la transcendance, le dépassement. Derrière tous ces mots se cache une même expérience, l'expérience la plus décisive à laquelle peut accéder un homme. On peut la nommer *la rencontre avec l'absolu*.

Ce que cela veut dire dans le domaine du sentiment, le savent tous ceux qui ont ressenti le choc étrange que donne le spectacle d'une tragédie.

Ici nous voyons converger toutes les lignes de force que notre analyse a dégagées jusqu'à présent. Le drame, c'est le lieu où l'homme est « acteur », où, dans l'acte, se fait l'accord entre la

Progrès technique et progrès moral

parole et la vie. C'était là notre premier point : le rapport entre le spirituel et le matériel. Le drame est ensuite le lieu où l'homme rencontre l'homme. La relation humaine est l'étoffe même du drame. C'était là notre deuxième point : le rapport entre l'individuel et le collectif. Mais cette rencontre entre homme et homme produit un choc et ce choc produit une brisure, et c'est dans cette brisure que s'ouvre la troisième dimension. Il s'agit ici du rapport entre le profane et le sacré.

Prenons un exemple, l'exemple le plus clair, le plus classique auquel on revient toujours : *Bérénice*, de Racine ¹.

La rencontre entre Titus et Bérénice, entre l'homme et la femme, aboutit au choc tragique entre deux mondes, celui de la vie publique et celui de la sphère personnelle intime. Le monde de Titus est un monde viril, le monde de l'action et de la puissance, le monde où doit se réaliser une grande vocation. L'appel de la grandeur est si fort qu'il passe par-dessus le besoin le plus élémentaire : « Mais il ne s'agit plus de vivre, s'écrie Titus, il faut régner. » Mais « régner », pour Titus, ce n'est pas l'« instinct de puissance » de Nietzsche, ce n'est pas dominer les autres, c'est leur donner une nouvelle possibilité de vie, c'est changer le monde.

p.148 Au moment où il est encore balancé entre l'appel de l'amour et le dévouement à la chose publique, Titus se demande :

Depuis huit jours je règne, et, jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre ?
Où sont ces heureux jours que je faisais attendre ?
Quels pleurs ai-je séchés ? dans quels yeux satisfaits

¹ Cf. *Le Rythme tragique*. Trivium 1945, et *Das Problem des Tragischen*, Trivium 1949.

Progrès technique et progrès moral

Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?

L'univers a-t-il vu changer ses destinées ?

Voilà le monde de l'homme.

Combien plus proche, plus intime est celui de la femme. Pour Bérénice, il n'y a qu'une chose qui compte : la présence de celui qu'elle aime. Jamais on n'a décrit avec des accents plus simples et plus déchirants le mal de l'absence que dans les vers où Bérénice se représente la vie qu'elle aura quand elle sera séparée de Titus.

Voilà donc les deux mondes en présence l'un de l'autre. Lequel aura le dessus ? D'abord on pense que, comme dans le drame cornélien, l'appel de l'honneur fera taire l'appel de l'amour. Mais Titus n'est pas Horace. Il n'est pas non plus l'Antoine de Shakespeare. Ce n'est pas un attachement morbide qui le lie à Bérénice comme Antoine à Cléopâtre. Les deux mondes, celui de la vocation publique et celui de la sphère intime sont sur le même plan, ce que Racine, par un trait de génie, fait voir dès le commencement par l'indication scénique : « La scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice. » Tout le drame se joue dans cet entre-deux, dans ce vide entre deux mondes qui ne peuvent que s'affronter sans jamais s'accorder. Et nous assistons au choc tragique entre les deux mondes qui se brisent en brisant l'existence de ceux qui les incarnent. Et nous entendons le dernier cri de Bérénice, cet adieu déchirant, dans un vers dont le rythme brisé fait sentir la définitive brisure du cœur, de l'amour, de la vie, du temps

Pour la dernière fois, seigneur, adieu...

Antiochus

Hélas !

Progrès technique et progrès moral

p.149 Posons-nous la question à laquelle nous accule chaque tragédie : Pourquoi allons-nous au théâtre ? Pourquoi aimons-nous voir sur la scène ce que nous redoutons le plus dans la réalité ? Pourquoi les cris déchirants de tous ces grands personnages qui courent à la destruction et à la mort provoquent-ils en nous cet étrange sentiment d'élévation, de libération, de purification qu'on appelle le *frisson tragique* ?

Nous avons déjà vu dans quelle direction on peut chercher une réponse. Racine la donne dans un mot révélateur qui retentit avec une résonance mystérieuse au milieu du débat tragique : « l'univers ». C'est la nouvelle dimension qui s'ouvre au moment où se brise dans le contraste tragique le monde dans lequel un homme avait cru atteindre l'accomplissement de ses plus hauts efforts et désirs.

L'« univers » n'est pas un monde dont l'accès est garanti à l'avance. Ce n'est pas un endroit où l'on peut prendre pied et s'établir. L'univers est une ouverture qui se fait au moment où l'homme se croit pour toujours acculé à une impasse. C'est comme un mur qui s'entr'ouvre par miracle. Mais l'ouverture ne reste jamais définitivement ouverte. Ce n'est pas une porte par laquelle on passe et que l'on a derrière soi ; on ne l'a toujours que devant soi. C'est le dépassement qui dépasse l'homme de toutes parts et que l'homme ne dépasse jamais. Ce dépassement a une double face. C'est d'abord la brisure des continuités habituelles, l'effondrement de l'ordre dans lequel on s'était établi, c'est un anéantissement douloureux, un déchirement, une agonie pleine d'angoisse. Mais c'est aussi, et comme par miracle, l'accès à une vie nouvelle, à un monde plus total, à une Présence plus réelle. C'est dans une lueur, à l'instant même du passage, de l'ouverture,

Progrès technique et progrès moral

et seulement dans cet instant, l'intuition d'une totalité qui dépasse toutes les dimensions humaines, c'est la rencontre avec l'absolu. Et de là vient cette joie étrange, cette paix mystérieuse, ce sentiment de libération qui inonde le cœur.

Ce que nous venons de décrire, c'est dans le domaine du sentiment le frisson et la libération tragique, mais c'est aussi dans le domaine de la pensée — et ici nous rentrons tout à coup dans p.150 l'actualité la plus brûlante — cette démarche dialectique dont on parle tant de nos jours et dont les philosophes marxistes ont fait le plus efficace instrument de connaissance.

Je cite comme exemple une formule que l'on trouve dans la *Phénoménologie de la perception*, de M. Merleau-Ponty ¹ :

« Un système de pouvoirs définis se décentre soudain, se brise et se réorganise sous une loi inconnue du sujet ou du témoin extérieur et qui se révèle à eux dans ce moment même. »

Et je donne la parole à un marxiste français encore plus virulent :

Chaque problème posé par une contradiction appelle sa solution, va vers sa solution, détermine une activité qui le dépasse et pose ainsi un degré nouveau d'actualité de l'essence humaine. Chaque fois qu'une contradiction est résolue, l'homme vivant se rapproche de cette essence ; tout se passe comme si elle était le moteur immanent de l'histoire et du mouvement dramatique des choses humaines...

Cette phrase est tirée d'un petit livre qui a comme auteur Henri Lefebvre et pour titre *Le Matérialisme dialectique* ². La première édition, qui est de 1940, a été saisie et détruite dans la même année par l'autorité occupante. Et je citerai encore un passage de ce livre pour le mettre à côté d'une pensée de Pascal :

¹ Paris 1945, p. 266.

² Paris 1947, p. 152 s.

Progrès technique et progrès moral

La conscience exprime... à la fois la finitude de l'homme et son infinitude. C'est là sa contradiction interne, qui l'oblige à toujours s'approfondir et se dépasser. Et c'est là son drame, son malheur — et sa grandeur. De la limitation l'homme fait surgir un infini déterminé, humain, qui enveloppe et délivre et surmonte l'indéfini donné dans l'existence naturelle, et qui peut se nommer puissance humaine, connaissance, action, amour, Esprit — ou tout simplement l'humain ¹.

L'individu périssable a dans son moi plus que lui-même : l'homme, l'esprit, l'être. L'homme humain veut transmettre et perpétuer cet être, l'élargir, l'approfondir, « participer » au plus possible d'être. C'est ainsi qu'il lutte en lui-même contre la mort... Dans cette recherche, le seul critère est un critère pratique : éliminer ce qui arrête le mouvement, ce qui sépare et dissocie, ce qui empêche le Dépassement ².

p.151 Et voilà, à côté de cette profession de foi marxiste, celle de Pascal :

Apprenez que *l'homme passe infiniment l'homme*, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Ecoutez Dieu ³.

Ici apparaissent les structures fondamentales de l'existence. Ce que, dans le domaine du sentiment, nous avons défini comme *le frisson tragique* et, dans le domaine de la pensée, comme *la démarche dialectique*, nous apparaît maintenant, dans le domaine existentiel, comme *l'expérience de la grâce*. Ce que le philosophe appelle l'absolu, le transcendant ou la totalité (tous ces termes sont synonymes), le croyant lui donne un nom personnel : Dieu. Et la rencontre avec lui prend aussi une forme personnelle : Dieu parle, l'homme écoute. Quand l'homme obéit, Dieu agit. La parole se fait chair.

¹ Ibid., p. 117.

² Ibid., p. 151 s.

³ Fr. 434.

Progrès technique et progrès moral

On voit maintenant l'analogie et la différence qu'il y a entre la foi marxiste et la foi chrétienne. On constate d'abord une très étroite correspondance. Il est indubitable que le marxiste arrive par la démarche dialectique au même endroit où s'ouvre la dimension du transcendant, du dépassement. Les quelques textes cités le prouvent amplement. Le communisme est, à son origine, une religion, une mystique. Mais il écarte l'idée d'un Dieu personnel. Le texte cité nous parle du « moteur immanent de l'histoire » et il le nomme : « puissance humaine, connaissance, action, amour, Esprit (notez que le matérialiste écrit Esprit avec majuscule) — ou tout simplement l'humain ».

Dans la foi chrétienne le divin prend aussi une forme humaine ; l'Absolu, comme le disait Mounier, apparaît dans l'histoire, mais il reste le maître de l'histoire.

Voilà donc où les chemins se séparent. Cette séparation est-elle nécessaire et définitive ? Voilà au fond le problème le plus actuel de notre temps.

Le marxiste, en écartant Dieu de l'histoire humaine, reste dans la tradition de l'ancienne Renaissance. Il risque de ne pas pouvoir sortir de la même impasse.

^{p.152} Quand une tour a été mal calculée dans sa construction et qu'elle commence à pencher, il ne suffit pas d'ajouter un étage qui soit bien construit. On voit d'ici cette construction en zigzag et combien peu elle résout le problème.

Il n'y a qu'une chose à faire : revenir aux fondements, reconstruire le tout dès la base.

Ceux qui veulent changer le monde en changeant seulement les conditions économiques et sociales risquent de s'égarer dans

Progrès technique et progrès moral

un changement de surface qui devra être imposé du dehors par la contrainte et qui, comme tous les changements imposés par la force, ne tiendra pas. Nous en avons eu des exemples sous les yeux. On ne construit pas un monde humain par des moyens inhumains. On n'arrivera à changer les institutions — et elles doivent être changées — que si l'on change en même temps l'homme. Et pour changer la nature humaine, il faut une force qui soit plus grande que la nature humaine.

Voilà ce qui doit être dit d'un côté. Mais il faut lancer un appel encore plus pressant de l'autre côté.

C'est très bien de parler d'un renouveau de la spiritualité, d'une renaissance chrétienne. Mais il ne s'agit pas seulement d'en parler, il faut le faire. Et pour refaire la Renaissance, il faut d'abord profiter de l'enseignement de l'histoire, voir les signes des temps et ensuite agir en conséquence.

Est-ce de l'Eglise ou des Eglises que l'on peut attendre le salut ? Certes, il y a dans les Eglises une puissance de vie et de renouvellement que nul ne peut ignorer sans se mettre hors de l'histoire. Mais il faut qu'il y ait un terrain de rencontre où toutes ces forces constructives puissent s'unir dans une action commune.

Il faut avant tout que ce lieu de rencontre soit assez ouvert pour que tous les hommes de bonne volonté qui sont, pour toutes sortes de raisons, en dehors de l'église, puissent participer à cette œuvre de reconstruction.

Cette unité dans l'action n'est possible que si elle est fondée non sur une base théorique ou sur des compromis et des concessions de surface, mais sur le fondement d'une qualité de vie et de communion authentiques. C'est dans la rencontre avec

Progrès technique et progrès moral

l'absolu ^{p.153} que la personne et la communauté peuvent seules trouver cette authenticité. La structure fondamentale de la réalité a la forme d'un triangle : au sommet, Dieu ; aux angles : moi et l'autre personne. Partout où la première Renaissance a éliminé le sommet, le moi s'est défait dans son essence intime et dans ses rapports avec les autres. Tout ce qui se met entre moi et Dieu, entre moi et le prochain empêche la circulation de cette force active qui crée dans l'homme l'unité entre le spirituel et le matériel, et qui crée l'unité entre les hommes, cette force d'intégration et de dépassement qu'on appelle du nom si souvent bafoué d'amour.

Pour refaire la Renaissance, il faut rétablir la structure fondamentale du réel et, pour le faire, réapprendre, en y intégrant le nouveau sens de la réalité que la première Renaissance nous a donné, l'art que Pascal appelle « écouter Dieu ».

Il y en a beaucoup qui prétendent écouter Dieu et qui ne font que s'écouter eux-mêmes. Il y en a qui croient se mouvoir dans l'humain et qui règlent leur vie d'après une voix qu'ils entendent au fond de leur cœur et qui ne vient pas d'eux-mêmes.

Sur ce terrain de rencontre dont nous avons parlé et d'où seul peut se faire la reconstruction de l'homme et du monde, il faut avant tout apprendre l'art d'écouter Dieu. Cet art, c'est le moyen paradoxal de renouveler constamment l'expérience existentielle que nous avons décrite sous le nom de libération tragique, de démarche dialectique et de l'expérience de la grâce, plus exactement définie par expérience de la croix. L'art consiste à se placer toujours de nouveau devant cette ouverture où le moi se dégage de tout ce qui le maintient dans la satisfaction de soi-même et dans la possession béate du bien acquis pour lui

Progrès technique et progrès moral

permettre de s'acheminer vers une réalisation plus totale. Mais cette réalisation ne se fait pas dans les nuages, elle se fait dans la réalité la plus concrète, dans la vie quotidienne. Et de même que l'artiste obéit à l'inspiration qui dirige dans son œuvre ses moindres gestes, ainsi l'« art d'écouter Dieu » doit inspirer les gestes les plus humbles et le travail le plus terre à terre de celui qui écoute. Cette réalisation crée une nouvelle qualité des rapports d'homme à homme, une vraie communion humaine, qui est la réalité ^{p.154} existentielle suprême. Ainsi se fait dans le concret l'union du divin et de l'humain, du sacré et du profane, ainsi se crée une qualité de vie qui informe chaque geste, une liberté libératrice qui, en changeant l'homme, change le monde.

J'en arrive à mes conclusions. Je n'aurais pas eu l'audace de participer à ces Rencontres internationales et d'esquisser comme réponse au problème fondamental de notre temps ces éléments d'une morale créatrice que je crois capables de créer un terrain de rencontre entre le communisme et le christianisme si cette renaissance que nous attendons tous n'était qu'un nouveau programme à côté d'autres et n'était pas déjà une réalité en action.

J.-B. S. Haldane nous a mis devant les yeux la vision nouvelle du monde qu'on peut opposer à la villa de Leon-Battista Alberti : c'est un monde où tous les hommes, grâce aux progrès techniques, grâce aux nouveaux moyens de communication aussi bien physiques que spirituels sont devenus voisins.

J'ai entendu cet été, à Caux, au centre d'entraînement du « Réarmement moral », dans une revue musicale qui porte le nom du livre de mon ami Peter Howard, *Les Idées ont des jambes*, une chanson qui a comme refrain :

Progrès technique et progrès moral

*The whole world is my neighbour*¹.

Ici nous voyons l'image devenir une réalité. La villa de la Renaissance était un système clos, elle devait préserver l'individu de l'intrusion du voisin. L'image d'un monde où tous sont des voisins est un système ouvert qui réclame un changement complet de la morale, une transformation radicale des rapports sociaux, économiques et politiques. Une démocratie inspirée par Dieu est le seul terrain où pourra se constituer dans la liberté, dans la justice et dans l'amour l'unité du monde, le seul terrain où pourra s'épanouir l'homme total qui est, selon la formule marxiste²,

individu libre dans la communauté libre.

@

¹ Le monde entier est mon voisin.

² H. Lefebvre, p. 149.

SWAMI SIDDHESWARANANDA ¹

LA CONSCIENCE HUMAINE ET L'ANGOISSE DE LA CIVILISATION ²

@

p.155 Je suis extrêmement reconnaissant aux organisateurs de ces Rencontres de m'offrir l'occasion d'étudier un sujet d'une importance vitale pour nous tous. Nous traversons des temps troublés. La civilisation moderne nous a conduits à une étrange impasse. Nous nous sentons angoissés. Des forces aveugles, déchaînées par les hommes, menacent de réduire à néant toutes les valeurs élaborées depuis des siècles par l'esprit des hommes. Nous sommes pour ainsi dire en train de sombrer dans un état de barbarie. Devant le tribunal de la civilisation, nous comparaissons comme des accusés. Au cours de cette session des Rencontres internationales, appelés à discuter divers aspects du progrès technique et du progrès moral, nous devons sonder nos âmes. Notre mission consiste à repenser toute la question.

Cette courte étude a pour objet de présenter les réactions d'un Hindou. Au cours de l'évolution de l'humanité, la conscience humaine est-elle parvenue à un niveau supérieur ? Sur ce point, p.156 les avis sont partagés. Pour aborder ce problème, j'envisage essentiellement la transformation de l'homme lui-même. La société n'est qu'une projection des individus qui la composent. Si dans la

¹ L'orthographe proposée ici pour le nom de l'orateur est celle qui fut adoptée lors des Rencontres internationales. Une stricte transcription de l'orthographe sanscrite serait plutôt : Svâmi Siddhésvarânanda.

² Conférence du 11 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

société actuelle les valeurs morales sont en défaut, la faute en est au caractère des personnes qui constituent cette société aujourd'hui dans le monde entier.

En étudiant le problème moral, je me placerai successivement à trois points de vue différents. En premier lieu, je rappellerai les sanctions de l'action morale proposées par la religion traditionnelle. Deuxièmement nous examinerons la morale naturelle comme base de l'action. Troisièmement, nous exposerons une morale non religieuse dont la force et les directives émanent d'une interprétation métaphysique de l'expérience, et qui est en même temps spirituelle.

I

Du point de vue de la religion, la vie morale ne constitue pas un but en elle-même. Elle n'est qu'un moyen de salut, le salut étant l'idée centrale de toute foi religieuse. La moralité ne saurait se concevoir indépendamment de la soif de l'homme pour Dieu. Le progrès moral n'est donc pas considéré comme sa propre fin, mais comme un moyen d'atteindre à cette suprême réalisation : la connaissance de Dieu. La vie terrestre est assombrie par le péché. L'action purificatrice de la morale prépare l'homme à une vie après la mort, où l'éternité est assurée par le salut. Le germe du progrès réside dans la victoire sur le mal.

Ce progrès est commandé par deux facteurs : le désir intime de l'homme de dominer sa nature inférieure, et deuxièmement sa soumission à une autorité extérieure — en Occident, celle d'une Eglise, dans la société hindoue par exemple, les décrets du Dharma. La lutte contre le mal prépare l'homme en son for

Progrès technique et progrès moral

intérieur à faire face à ses conflits moraux. « Nous ne sommes pas encore humains, mais simplement candidats à l'humanité. » L'influence d'une Eglise ou d'une société aide l'homme à se maîtriser lui-même et tend à réaliser une société où les vertus individuelles ^{p.157} concourent au bien public. Un niveau moral plus élevé, fondé sur l'opinion publique, crée le climat moral favorable au perfectionnement individuel. Celui-ci favorise à son tour le progrès de la collectivité.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire, nous rencontrons à toutes les époques des personnalités ayant atteint un degré élevé de perfectionnement moral, des saints, des hommes qui ont vécu les « Béatitudes » selon la foi chrétienne, ou qui sont parvenus à l'état de l'homme établi dans la sagesse (*sthita-prajna*) décrit par la Bhagavad Gîtâ. Mais en ce qui concerne la collectivité, nous n'avons pas encore rencontré une société composée d'hommes parfaits ! Dans l'espace d'un quart de siècle, nous avons été les témoins de deux guerres catastrophiques et d'un abaissement général du niveau de la moralité. Nous ne pouvons pas dire que nous soyons en progrès. De toute évidence, nous sommes en régression.

L'action morale pratiquée par l'individu ou par la société est une lutte contre le mal. Comment le mal a-t-il pris naissance ? A cette question, il est difficile de donner une réponse acceptable à tout le monde. Selon la doctrine chrétienne, la chute de l'homme est un événement historique. Pour la pensée hindoue, le mal est le fruit de l'ignorance et cette ignorance n'est pas une quantité statique, ayant pénétré dans la nature humaine à un moment donné du temps. Impossible d'envisager d'un point de vue historique la première opération de l'ignorance dans l'esprit de l'homme.

Progrès technique et progrès moral

L'ignorance (*Avidyâ*) est sans commencement (*anâdi*). Mais elle peut avoir une fin : elle est *sa-anta*. La possibilité de se libérer effectivement de l'ignorance est démontrée par la vie de grands êtres ayant atteint cette réalisation. Selon la doctrine hindoue, cette libération du mal est parfois atteinte dans notre existence actuelle ; la religion nous la présente aussi comme la promesse d'une vie bienheureuse qui succédera à notre incarnation ici-bas. Dans cette dernière conception, la libération équivaut au salut (*Mukti*). La libération durant l'existence terrestre est appelée *Jivan Mukti*. Dans les deux cas, la sanction de l'action morale est *sur-naturelle*. Le progrès moral n'est que la préparation susceptible de favoriser le salut ou la libération.

^{p.158} Diverses religions ont annoncé un millénium à l'avènement duquel la société sera composée d'êtres parfaits moralement et spirituellement. Ceci est la fin de tout progrès social. L'Occident et l'Orient n'ont pas les mêmes conceptions relativement au paradis terrestre. Pour l'Occidental, il est éternel. Pour l'Oriental, l'état de perfection apparente du *satya-yuga* n'est pas éternel. Des forces génératrices de déséquilibre sont toujours à l'œuvre dans la nature (*Prakriti*). Le *satya-yuga* disparaît pour faire place aux trois *yugas* qui se succèdent ensuite ; à mesure que la vertu décline, le cosmos s'achemine vers la désintégration. Et le cycle, d'ailleurs, se répète, lorsque la manifestation émerge à nouveau du non-manifesté, pour refleurir encore. Une fois de plus, la succession des *Yugas* (âges, époques) déroule l'histoire d'un nouveau *kalpa* (cycle). Cette série de kalpas et de yugas n'a pas de fin. La différence des conceptions théologiques de l'Occident et de l'Orient donne lieu à des interprétations dissemblables de l'idée de progrès.

Progrès technique et progrès moral

C'est ainsi que, dans la conception orientale, l'idée d'un progrès collectif au cours de la succession des yugas n'est pas admise. A mesure que le cycle se poursuit, on constate une baisse du niveau moral et spirituel. Et c'est précisément ce que nous voyons dans cet âge de Kali-Yuga (âge de fer) que nous traversons en ce moment. Mais les Ecritures sacrées de l'Inde nous affirment que malgré la démoralisation collective qui prévaut dans le Kali-Yuga, cette époque est particulièrement propice au salut de certains êtres. Toutefois, ces êtres sont très rares. L'ignorance qui règne dans le Kali-Yuga n'est pas un stimulant pour le progrès. Mais si une fois le désir du progrès spirituel s'est éveillé dans un être, alors la réalisation se poursuit plus rapidement que dans les autres yugas.

Selon le point de vue oriental, le monde n'est pas nécessairement anthropocentrique. Dans le dernier numéro du journal catholique *Rythme*, Mlle Miti Kataoka, une étudiante japonaise de Paris, insiste sur ce point. Elle a demandé à un certain nombre de jeunes peintres : « Si vous voulez représenter un papillon, où le placerez-vous dans votre tableau ? La plupart des artistes répondirent : « Juste au milieu. » Cependant, un peintre japonais visera ^{p.159} avant tout à donner l'idée des larges espaces de la nature et placera le papillon dans un coin. Dans les belles peintures orientales, nous voyons tout de suite que le sens de l'espace, de l'infini, domine. L'homme n'occupe jamais le centre du tableau. Ceci coïncide avec l'idée de l'évolution telle que la conçoit un esprit oriental. L'espèce humaine n'est qu'un des chaînons de l'évolution. La conscience de l'Eternel (*Purusha*), alors qu'il se réfléchit dans la nature (*Prakriti*), connaît des expressions très diverses. Jallaludin Rumi, le mystique Soufi, nous dit que si la

Progrès technique et progrès moral

conscience est endormie dans le minéral, elle commence à s'éveiller dans le végétal, elle se déplace dans l'animal et se connaît elle-même dans l'homme.

Le rôle du progrès moral, selon cette conception, c'est d'élargir la conscience jusqu'au point où il lui est possible d'embrasser l'ensemble de la création. Parlant de Sir Jagadish Chandra Bose, le premier savant de l'Inde ayant atteint une renommée mondiale, Bridges et Tiltman disent dans leur ouvrage *Les grands esprits de la science moderne* : « Ses découvertes sont tellement merveilleuses qu'il est difficile d'y croire. » Citons Sir Jagadish lui-même : « Jusqu'ici nous avons considéré les arbres et les plantes comme très différents de nous parce que leur voix ne se fait pas entendre dans le monde, mais je vous démontrerai que ce sont des créatures sensibles, dans la mesure où elles existent réellement et peuvent répondre à vos questions. » Sir Jagadish a prouvé ses dires au monde savant grâce à son crescographe. Ses expériences ne se sont pas bornées aux plantes, mais se sont étendues au monde minéral encore inanimé. Les auteurs cités plus haut concluent : « Sir Jagadish est un des chercheurs les plus originaux de notre temps. Il a été le premier à prouver que les trois règnes de la nature — animal, végétal, minéral — sont un dans leur essence, et que la distinction établie provisoirement entre la matière organique et la matière inorganique est fondée sur une supposition erronée. »

Selon cette conception dynamique, quelles que soient les possibilités d'une société humaine dont tous les membres auraient atteint la perfection, l'équilibre de cette société ne sera pas statique, pour cette raison que des formes de conscience provenant des échelons inférieurs de l'évolution ne cesseront de

Progrès technique et progrès moral

s'acheminer ^{p.160} vers le plan humain. Un point essentiel de l'évolution est celui où la conscience oscille entre l'animal et l'humain. Il s'agit là d'un processus dynamique, qui n'atteint jamais le point mort. En même temps que les êtres les plus avancés parviennent à la plus haute perfection, il y aura toujours place pour divers degrés de progrès moral, puisque le plan humain est continuellement alimenté par les apports du plan sub-humain, où le plan animal est en perpétuelle évolution vers le stade humain.

Cette vision de l'univers et la conception de la conscience comme un mouvement ascendant ne nous permettent pas de souhaiter un monde peuplé exclusivement d'âmes parfaites. Pour l'instant, je vous le rappelle, nous étudions les fondements théologiques des sanctions morales. Du point de vue hindou, le progrès moral n'a pas de fin, si l'on considère le point de vue collectif. Dans le Kali-Yuga, il y aura uniquement une régression de la moralité dans la vie collective des nations. — Lorsqu'on accepte la pensée (*mata*) théologique, on ne saurait prendre en considération la primauté de la raison. Car la raison, selon l'interprétation théologique de l'univers, doit se soumettre aux décrets de la Révélation. — La raison dont parle la science moderne ne saurait fonctionner que là où la conception de l'univers est quantitative. — Les révélations parlent de réalités supra-sensibles, auxquelles la raison, telle que la conçoit la science moderne, ne saurait s'appliquer. Les révélations sont des intuitions de la Vérité concernant des faits extra-sensibles, où la raison qui s'applique à l'observation scientifique par exemple, et dans le domaine quantitatif, n'est pas compétente pour prononcer un verdict décisif.

Progrès technique et progrès moral

Si la perfection morale collective est impossible, la réalisation individuelle de la perfection est un fait, et ceux qui y sont parvenus n'oublient pas leurs responsabilités envers la société. Nul être ayant réalisé la perfection morale en cette vie ne peut se désintéresser des souffrances de ses frères. Par exemple, la tradition nous dit que le Bouddha Avalokiteshvara refusa d'entrer dans la paix du Nirvâna aussi longtemps que le moindre vermisseau n'aurait pas atteint le dernier stade de l'expérience spirituelle. L'éveil de la conscience chez un être parfait lui interdira l'inaction : il se ^{p.161} considère comme moralement lié à l'humanité. Sa mission consistera donc à compatir à ses souffrances et à l'aider à s'en libérer.

Du point de vue oriental, la société idéale serait celle qui favoriserait le développement de la conscience humaine dans le sens indiqué par l'exemple du Bouddha. En effet, le rayonnement de personnalités hautement évoluées ne saurait manquer d'élever le niveau moral de la société dans son ensemble, en même temps que la qualité des valeurs propres à la civilisation qu'elle élabore. La présence d'un seul saint François d'Assise a suffi à élever le niveau moral de la société dans laquelle il vivait. Même aujourd'hui, le souvenir de son exemple agit comme un talisman sur les âmes réceptives qui aspirent au progrès moral. S'il existait dans la société beaucoup de personnes ressemblant à saint François d'Assise, cela suffirait à nous donner un grand élan d'espoir. Ce serait comme la frange argentée des noirs nuages de désespoir qui s'amoncellent au-dessus de nous. Dans la mesure où des personnalités de cette valeur seront appelées à exercer une influence sur la vie économique et politique des nations, les individus auront beaucoup plus de chances de se maintenir à un

Progrès technique et progrès moral

niveau moral élevé. L'enseignement de la Bhagavad Gîtâ nous le rappelle : « L'exemple de l'homme supérieur est suivi par les autres. Sa conduite est une démonstration dont les autres hommes s'inspirent. » (Gîta, 3/21.) Ce type d'homme supérieur est appelé *Shreshta* (le meilleur). C'est l'être qui possède toutes les qualités bienheureuses, celui qui met en pratique les principes que l'Évangile nous propose dans les « Béatitudes ». Lorsque les *Shreshtâs*, les élites, sont à la tête des nations, c'est l'état décrit par Platon lorsqu'il parle du roi-philosophe.

L'individu progresse moralement dans la mesure où il est prêt à se soumettre au verdict de sa propre conscience. Chaque être se trouve tôt ou tard en face d'un conflit, que nous appelons en sanscrit *Dharma-sankata*. Il discerne le vrai du faux, le bien du mal. Sa nature inférieure, connue dans la Gîtâ sous le nom d'*âsurî sampath*, se trouve en conflit avec sa nature supérieure, d'essence divine, *Daivî Sampath*. Il doit affirmer sa nature divine ; cependant il arrive que tout en connaissant ce qui est juste, le poids de ses instincts l'entraîne à s'engager dans le mauvais chemin. ^{p.162} Dans l'âme de chacun, la réponse de Duryodana à Krishna trouvera un écho : « Jânâmi dharmam nacha mêm pravritti, jânâmyadharmam nacha mêm nivritti. » Je connais le devoir, mais je suis forcé de faire le contraire ; je connais ce qui est contraire au devoir, mais je suis forcé de le faire. Pour surmonter ce conflit, qui est un conflit naturel dans l'évolution de l'homme, il importe de suivre la règle du *Dharma*.

Le Dharma, se sont les lois spirituelles qui relient les hommes entre eux, aussi bien qu'avec les autres éléments de la nature, Il s'agit de prendre conscience de ces lois et de s'y conformer. Il y a un dharma de l'individu et un dharma de la société. Les dharma

Progrès technique et progrès moral

sociaux aident l'individu, grâce à l'action d'une autorité extérieure à accomplir convenablement le dharma de son âme. Le mot dharma est très difficile à traduire. C'est à tort qu'on le rend souvent par « religion ». Etymologiquement, il signifie : ce qui tient ensemble (ce qui fonde, relie, et maintient). C'est une attitude en face de la vie, une « Weltanschauung » (conception du monde) qui embrasse la vie dans son ensemble. La conception du dharma est dynamique. Elle reconnaît différents niveaux de conscience dans l'individu aussi bien que dans la société. Par niveaux de conscience, j'entends divers degrés dans la conception de ce qui est bon et mauvais, dans l'interprétation de ces données en tant que mobiles d'action, et aussi les différences d'adaptabilité des individus vis-à-vis de la société et vice-versa. Quelle que soit la situation de l'homme dans la vie, il a certains devoirs à remplir ; à un autre stade d'évolution, cette situation peut se modifier et parfois ce qui était nécessaire, obligatoire, dans un état précédent, peut devenir sans valeur, ou même nocif. A vrai dire il y a un dharma éternel, *sanatana Dharma*, qui guide l'homme dans le domaine spirituel et moral. Ce dharma éternel devient le *svadharma* (le dharma de l'âme individuelle) et indique à chacun les actions qu'il doit accomplir, aussi bien que celles qu'il doit éviter (*nishiddha karma*), dans l'accomplissement des devoirs qui correspondent à sa situation particulière dans la vie. Si la confusion intervient dans les décisions, par défaut d'intelligence (*buddhi*) ou de discrimination (*vivéka*), l'homme sera porté à des actions ^{p.163} contraires au dharma (*adharmic*) qui l'amèneront au mal (*pâpa*). Aveuglé par l'ignorance, relativement à l'accomplissement de ses devoirs, l'homme est parfois amené à se charger du dharma d'un autre (*paradharm*). La Gîtâ déclare que

Progrès technique et progrès moral

la pratique du dharma propre (*swadharma*) conduit au bien suprême, tandis que se charger du dharma d'un autre est un danger. Le fait de ne pas accomplir les actions prescrites conduit l'homme au péché et à la destruction.

L'éveil de la conscience qui permet de discerner le bon chemin de celui qui éloigne de la voie droite, voilà le premier signe du progrès moral. On peut dire que les fondations de la vie morale sont établies chez un être du jour où le mobile de ses actions ne provient pas d'une autorité extérieure, mais de son for intérieur et du centre de sa conscience. Dès lors, l'homme connaît la joie de la maîtrise de soi. Vis-à-vis des autres hommes, le sacrifice, le pardon et l'amour dictent ses réactions. Le mot *sarvabhûtahitératha*, celui qui désire le bien de tous, est souvent répété dans la Gîta. L'homme éclairé vit pour le bien de toute la création, du minéral à l'homme. Le sommet de la perfection morale, selon la Gîta, est précisément cette identification au *tout*. Shankara, commentant le verset 32 du chapitre 6 déclare : « Ayant considéré le plaisir et la douleur des êtres, au même titre que les siens propres, le yogi (l'ascète) souhaite le bien de tous et ne veut de mal à personne ; il ne fait aucun mal et sa compassion s'étend à toutes les créatures ¹. » Et ceci ne s'entend pas uniquement dans un sens passif ; son attitude devient active, et même parfois agressive dans l'action bonne. Il devient *nirvairah sarvabhutéshu* ; aucun sentiment d'hostilité ne saurait subsister en lui.

Si un certain nombre de personnalités sont parvenues à ce

¹ « Celui qui apprécie le plaisir et la douleur des autres, exactement comme s'il les ressentait lui-même, ce yogi, O Arjuna, doit être considéré comme supérieur. » (*Bhagavad Gîta*, chap. VI, verset 32.)

Progrès technique et progrès moral

sommet de réalisation morale au cours de l'histoire, la société dans son ensemble ne l'a jamais atteint.

Les plus belles périodes de l'histoire ont été celles où les chefs respectaient cet idéal. Mais alors la société était fondée sur des conceptions médiévales. Le progrès technique a introduit dans le ^{p.164} forum de la vie, des facteurs qui n'existaient pas jusqu'ici. Dans les sociétés de type médiéval, où régnait une espèce particulière de dharma social, l'influence de la civilisation moderne s'est fait sentir, donnant naissance à un niveau de vie différent, et la conception sociale s'en est trouvée complètement bouleversée. Une des principales causes de confusion dans l'Inde à l'heure actuelle est le défaut d'adaptabilité du dharma social conçu dans son sens religieux collectif : la compréhension, l'assimilation des nouvelles forces libérées par le développement de la technique s'avèrent difficiles. Si nous considérons par exemple le problème de l'intouchabilité, le dharma social n'a pas encore été capable de trouver l'adaptation et les solutions convenables. Lorsque la vie moderne donna naissance à de nouvelles conceptions de la justice et des droits civiques, l'ancien ordre social ne sut pas évoluer au même rythme. Il y avait cependant dans l'Inde bien des possibilités d'adapter le progrès individuel au progrès collectif à l'intérieur même des cadres de la tradition.

A vrai dire l'Inde se trouve à cet égard en pleine révolution, grâce à l'action de grands hommes comme Dayânanda Sarasvati, Svâmi Vivékânanda et, de nos jours, Mahâtma Gândhî ; cette révolution toute pacifique est cependant venue trop tard. Le progrès technique, introduit dans l'Inde bien plus tard qu'en Europe, donne lieu chez nous également à une transition entre la société féodale et la société moderne. Le progrès technique

Progrès technique et progrès moral

modifie simplement le terrain où les facultés de l'homme trouvent leurs moyens d'expression. Si la nature de l'homme devient destructrice et antisociale, ce n'est pas la faute de la science et de la technique, c'est la faute de l'homme qui en fait un mauvais usage ! A vrai dire, grâce à la technique, le temps et l'espace se trouvent réduits ; l'unité de la vie devient plus évidente, que ce soit dans un sens constructif, ou au contraire dans un sens négatif, par la terrible démonstration que toute vie peut aussi être détruite collectivement. A la fin du XIX^e siècle, tous les Hindous convertis à l'Islam au Kashmir envoyèrent une délégation aux pandits de Bénarès, demandant leur réintégration dans la société hindoue. La demande fut déclarée irrecevable. Si à cette époque, le Dharma p.165 social avait su prévoir les événements et se montrer plus large, les troubles hindo-musulmans qui ensanglantent aujourd'hui le Nord de l'Inde n'auraient sans doute pas eu la même acuité. On peut constater cependant que les conceptions ont évolué avec le temps. Durant l'année qui vient de s'écouler, des milliers de gens ayant été convertis de force au cours des massacres dans le Bengale oriental, les pandits et les prêtres de la religion traditionnelle donnèrent l'autorisation de réadmettre dans la communauté hindoue ces convertis involontaires.

Une des raisons de la lenteur apparente du progrès dans la société hindoue est l'incapacité des religions organisées de suivre la marche du temps pour conserver ainsi leur influence sur les masses. Si le progrès moral à l'échelle sociale n'exige que ce minimum de compréhension humaine qui reconnaît la fraternité de tous les hommes et l'égalité de leurs droits civiques, la tradition hindoue aurait dû s'y adapter depuis longtemps, à vrai dire dès que la crise s'est fait sentir. Le pouvoir théocratique du dharma sur

Progrès technique et progrès moral

la société est peu à peu remplacé par des rapports fondés sur les lois et l'autorité de l'Etat. Celui-ci reste neutre en face des prétentions de la religion à diriger la conscience morale de la nation. Cependant l'homme n'est pas satisfait par une éthique légitimée exclusivement par des nécessités civiques. Il lui faut se justifier devant sa conscience qui cherche à rattacher l'action à des convictions religieuses. Dans bien des cas l'éducation scientifique moderne a désintégré la structure de nos croyances religieuses et, par voie de conséquence, l'action morale fondée sur une autorité surnaturelle a perdu beaucoup de sa puissance. Cependant l'héritage du passé reste indéniable. Ceux qui aspirent à une sanction religieuse sont encore nombreux dans l'Inde aussi bien qu'en Occident ; ils n'appartiennent pas tous à une Eglise établie, mais leur progrès moral s'inspire néanmoins des intuitions relatives à la destinée de l'homme que les grandes religions du monde ont léguées à l'humanité. Sans nécessairement s'affilier à une Eglise, bien des hommes fondent encore leur conduite sur une réalité surnaturelle.

Je ne saurais terminer cette première partie de mon exposé p.166 sans prononcer le nom du Mahâtna Gândhî, car il se range dans la catégorie dont je viens de parler. Intensément religieux, mais sans appartenance particulière, il parle de son progrès moral comme de diverses expériences de la vérité. Sans tenir compte de ses opinions politiques et économiques, même ses adversaires les plus acharnés admirent l'élévation de sa conscience. Sa vie et ses enseignements ont puissamment influencé les couches populaires, et dans une certaine mesure, il est possible de dire qu'il a réussi à élever le niveau moral des masses pendant un certain temps.

Cependant, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, le progrès

Progrès technique et progrès moral

moral ne demeure jamais stable dans une collectivité. Toutefois cette incapacité de la conscience collective à progresser d'une manière continue ne doit pas nous décourager. Une société déchirée par le désarroi moral ne manquera pas de tourner les yeux vers de grands hommes comme Gândhî ; car ceux-ci possèdent cette force et cette lumière qui ennoblissent toutes les entreprises. Comme les marins tournent leurs regards vers les phares qui les guident à travers la nuit, l'humanité trouvera toujours auprès de tels hommes l'espoir et les inspirations qui peuvent orienter sa conduite.

II

Envisageons à présent le progrès moral indépendamment de toute sanction religieuse. Car il est des hommes qui, sans croire en Dieu et sans invoquer les Ecritures sacrées, n'en pratiquent pas moins les plus hautes vertus et reconnaissent les liens de fraternité entre les êtres. Le bouddhisme, par exemple, nous propose une morale naturelle susceptible d'orienter la conduite des hommes. La doctrine du Karma rend l'homme responsable de ses bonnes et de ses mauvaises actions. L'action mauvaise plonge celui qui l'a commise dans la souffrance. La solution de tous les problèmes humains consiste à faire disparaître la souffrance en discernant les causes qui la produisent et en les supprimant. L'homme progresse moralement dans la mesure où il comprend la cause de sa propre souffrance et de la souffrance de ses frères. Le bouddhisme, comme ^{p.167} l'hindouisme d'ailleurs, explique la destinée de l'homme dans son existence actuelle en fonction de l'incarnation de l'âme dans une existence antérieure. Ce que nous semons, nous le récoltons par la suite ; il s'agit donc de régler

Progrès technique et progrès moral

notre conduite de manière à éviter les causes qui nous ont plongés dans la misère et la souffrance. La conception dynamique des degrés de conscience est commune au bouddhisme et à l'hindouisme. Dans les différents ordres de la création, on constate divers degrés de conscience. Le degré le plus élevé ne se trouve que chez l'homme et entraîne des responsabilités accrues. L'homme est lié moralement non seulement aux autres hommes, mais encore à toute la création et en particulier au monde animal. Si l'homme porte atteinte à la vie, de quelque manière que ce soit, pour sa satisfaction personnelle, alors qu'il pourrait l'éviter, il attire sur lui-même de mauvais karmas. Le progrès moral — la capacité de la conscience humaine de comprendre sa haute destinée — varie selon l'aptitude à concevoir l'univers comme un tout, à l'intérieur duquel les karmas individuels évoluent par actions et réactions mutuelles. Cette conscience de l'interdépendance de toutes les formes de la vie inspire à l'homme les directives nécessaires à sa conduite. Les actions égocentriques créent des forces mauvaises parce qu'elles sont inspirées par des désirs indignes.

Point n'est besoin de rechercher l'origine du mal en dehors de la structure psychologique de l'homme. L'expliquer par un Satan (ou un Mara) est aussi enfantin que d'expliquer le paludisme par l'action d'un esprit malin. Aux stades primitifs de l'évolution, au stade animal par exemple, ce sont les instincts qui contrôlent la destinée des organismes vivants. Ces instincts, comme la peur, l'instinct de propriété, la colère, la violence, l'agressivité, etc., l'organisme humain les hérite, car l'ontogénèse répète la philogénèse. Mais lorsque les facultés mentales s'éveillent chez l'homme, il devient capable de distinguer le bien du mal. Il est

Progrès technique et progrès moral

conscient de ses obligations envers ses frères. Il lui est possible de régler sa conduite délibérément selon un plan conçu d'avance, ce qui le différencie des animaux, incapables de prévoir consciemment l'avenir. Au stade animal, les instincts inférieurs sont naturels et légitimes. Au stade humain, ces instincts doivent être domptés, ^{p.168} à cause de leur nature antisociale. S'ils ne sont pas contrôlés, et qu'en même temps les facultés mentales de l'homme leur confèrent une puissance accrue, alors la nature de l'homme devient démoniaque.

Si l'effort moral est bienfaisant, c'est parce qu'il nous permet de mieux saisir les liens qui unissent les hommes et d'approfondir ainsi notre conscience de l'unité de la vie, mais dans la doctrine qui nous occupe, l'effort moral n'est jamais considéré comme un tremplin pour parvenir au salut. L'unité de la vie est un fait d'expérience, scientifiquement démontrable. Point n'est besoin d'invoquer l'intuition spirituelle lorsque la raison et la discrimination suffisent à déterminer la conduite juste. Le rêve d'une société dont le mal serait éliminé peut avoir une valeur pratique s'il incite l'homme à accomplir de bonnes actions. Le but de nos efforts est de mettre un terme à la souffrance et de rendre la vie digne d'être vécue. Lorsqu'un homme vient d'être atteint par une flèche, il est oiseux de discuter pour savoir où cette flèche a été fabriquée : la première chose à faire, c'est d'arracher la flèche.

Comment éveiller chez l'homme une conscience morale juste ? Il faut qu'il reçoive une éducation appropriée, qu'il soit à l'abri du besoin, et vive dans des conditions d'hygiène normales. Si le progrès technique nous donne les moyens d'organiser plus judicieusement l'existence, pourquoi le décrier ? « La lumière, disait Râma-krishna, peut servir aussi bien à lire les Saintes

Progrès technique et progrès moral

Écritures qu'à établir un faux document. » La lumière elle-même ne saurait être tenue pour responsable des usages que nous en faisons. Le progrès technique nous a fourni certains moyens de contrôler la nature. Si nous en faisons un usage humain, l'homme aura de ce fait la possibilité de mieux organiser sa vie. Si les inventions de la science servent à des fins mauvaises, la faute n'en est pas à la science, mais à l'homme, dont la morale est en défaut, parce qu'il n'a pas compris l'unité de la vie et l'interdépendance de toutes ses manifestations. La connaissance des moyens qui permettent de contrôler la nature et de s'en servir n'est pas responsable de la situation angoissante à laquelle nous avons à faire face aujourd'hui. *Un petit peu de connaissance est une chose dangereuse*, dit un ^{p.169} proverbe. Mais lorsque la connaissance devient sagesse, alors sur la route royale qui mène à la compréhension de la vie, individuelle aussi bien que collective, toutes les oppositions entre le progrès technique et le progrès moral se trouvent dissipées. Il y a de l'immoralité dans la vie parce que nous avons faussé les conditions nécessaires à la véritable expression de la conscience humaine.

III

Le désir de vivre dans des conditions normales de vie comporte également l'éveil du sens de l'harmonie. Une vie inharmonieuse est un terrain favorable à l'action immorale. Pour assurer le progrès moral, l'éducation artistique est un facteur puissant. Dans l'Inde, le voyant, le sage, est appelé *Kâvi*, ce qui signifie le poète. C'est celui qui a la vision de la totalité de la vie grâce à l'intuition artistique. Toute forme de progrès moral, qu'elle s'appuie sur une sanction rationnelle ou surnaturelle — doit tenir compte du rôle

Progrès technique et progrès moral

essentiel de l'art comme facteur de civilisation. L'éducation artistique est l'auxiliaire de choix de l'éducation morale.

C'est avec raison que l'idéal indien du dharma accorde un rôle essentiel au sentiment de la beauté et à l'art qui éveille en nous la connaissance du beau. Shri Krishna dit dans la Bhagavad Gîtâ : « Là où se trouve la beauté, c'est là que je réside. » Le concept de dharma est compris dans le concept plus vaste du *rita*, l'harmonie universelle. L'idée de *dharma*, qui s'y insère, exprime l'harmonie entre l'homme et la société, et l'harmonie de l'homme en lui-même. Peut-être les Chinois ont-ils saisi cette idée dans un sens encore plus humain que les Indiens. Ils l'ont complètement incorporée dans leur conception de la vie. Adams Beck dans son livre *The story of Oriental Philosophy* (p. 413) écrit à ce sujet :

« Le rythme est la notion essentielle, et ceci a été reconnu par Lao Tseu et Chuang Tseu depuis de longs siècles. Il s'agit de vivre en harmonie avec l'élan de l'univers, que ce soit spirituellement, intellectuellement, ou dans le moindre mouvement ^{p.170} du corps — depuis les mouvements physiques de la danse d'un jeune être heureux, jusqu'à la ronde des planètes autour du soleil et des systèmes planétaires autour de l'Infini. Dans chacun et dans tous, les Chinois ont discerné ce rythme et cette harmonie. De sorte que la religion elle-même, œuvrant sur la matière humaine, est la grande artiste, sculptant et parachevant la forme que Confucius appelait l'homme royal et Lao Tseu la perfection que l'on contemple sans pouvoir trouver de mots pour la décrire.

Ce rythme, on le perçoit dans les actions et la personne de tous les grands êtres, qu'il soit, ou qu'il ne soit pas canalisé dans la bonne direction selon nos notions humaines. Tous marchent au rythme d'une musique silencieuse, terrible ou splendide selon les cas. Etant donné leur préparation antérieure, lorsque le bouddhisme arriva en Chine avec sa doctrine de l'esprit immanent, les Chinois y découvrirent tout le secret de la philosophie de l'art. Le bouddhisme

Progrès technique et progrès moral

enseignait qu'aux yeux de la chair, les plantes, les arbres, semblent faits de matière grossière, mais qu'aux yeux du Bouddha ils sont composés d'infimes particules spirituelles, et que « l'herbe, les arbres, les pays, la terre elle-même, tous entreront complètement dans l'Illumination ».

Ainsi tout était esprit et la mission de l'art était de rendre sensible à tous ce merveilleux afflux de vie et de vibrations ! L'art ne pouvait pas se réduire à une technique imitative ; c'était en quelque sorte une religion, la pensée et le cœur de l'homme traduits par le travail de ses mains, l'union profonde de ce travail et de cette pensée. Il ne s'agissait pas de représenter si fidèlement des fruits qu'on ait envie d'étendre la main pour les cueillir, mais de suggérer la vie latente et silencieuse qui donne d'abord la graine, puis le bouton, puis la fleur et enfin le fruit, le processus étant le même dans la vie de l'homme. C'est pourquoi dans la philosophie chinoise de l'art on sent une sorte de possession de Dieu, une course sur une trajectoire impossible à calculer, mais qui effleure les sommets les plus élevés de la vision et de l'immortalité... Les Chinois avaient compris que le secret de l'art consiste pour l'artiste à aborder subjectivement le côté subjectif de son sujet, que ce soit un brin d'herbe ou un visage humain. S'étant rendus ^{p.171} maîtres du rythme essentiel de la vie, ils devinrent eux-mêmes des maîtres.

Adams Beck dit encore :

Le bouddhisme (en Chine) ayant perçu avec une remarquable intensité la présence divine latente qui anime la plante, l'arbre, l'animal, aussi bien que l'homme, a fait tomber les cloisons qui séparaient la vie en compartiments étanches. En réalisant l'unité, il suscite une passion de connaissance, aussi bien que le désir de traduire cette compréhension par des expressions artistiques appropriées et correspondantes. La vitalité rythmique, ou vitalité spirituelle, ainsi que l'a dit un japonais de talent, est le mouvement de la vie de l'esprit palpitant à travers le rythme des choses.

IV

Jusqu'ici, nous avons étudié successivement le progrès moral à la lumière de données théologiques et non théologiques. Cependant une vision morale compréhensive de l'univers doit tenir compte de toutes ces données et les harmoniser dans une synthèse. Celle-ci n'est possible que d'un point de vue métaphysique extra-religieux. Or la philosophie indienne a précisément réalisé la synthèse de ces conceptions diverses. Elle considère en effet que la Réalité est Une. La Vérité (qui est la connaissance de la Réalité) s'exprime sous des formes variées à travers l'esprit humain. Les hommes la comprennent de manières différentes, et partielles, selon le degré de conscience qu'ils possèdent. C'est pourquoi il y a diverses expressions, également légitimes, mais généralement incomplètes, de la Réalité. Nos philosophes considèrent que la Réalité est Une, qu'elle s'exprime dans sa plénitude par ces points de vue différents, chacun étant un autre aspect de la Vérité ¹. La *Brahman* est la Réalité Ultime. Il est *Sat-Chid-Ananda* (existence — connaissance — félicité). L'erreur, c'est une interprétation erronée de la Réalité dans le domaine de l'expérience _{p.172} empirique. Là où l'unité (*Ekatva*) se trouve réalisée, il n'y a pas de place pour l'illusion (*moka*) ou la souffrance (*Shoka*). L'apparente condensation de conscience dans le « moi » le place en opposition au « non-moi » et cette division dans la conscience a pour conséquences la dualité et la peur. C'est là que réside le germe de toute action immorale. Le progrès moral est nécessaire pour permettre à l'homme de prendre conscience de sa nature immortelle.

¹ Satyasya satyam (la vérité des vérités) est la paramarthika Satta (l'Absolu).

Progrès technique et progrès moral

Il est difficile d'exprimer clairement en peu de mots des conceptions jusqu'ici très peu familières aux Occidentaux. La mythologie indienne parle souvent de l'immortalité de l'âme d'une manière imagée. Par exemple, Yama, le dieu de la mort, demande à un héros, Yudhishtira : « Quelle est dans la vie la chose la plus surprenante ? » Et Yudhishtira répond : « La chose la plus surprenante, c'est que voyant chaque jour mourir des centaines d'hommes, nous ne pouvons pas nous persuader que nous mourrons nous-mêmes. » Et, à vrai dire, l'expérience psychologique de la destruction de la conscience n'est pas réalisable. Car le témoin intérieur reste éternellement présent. Quelle que soit la chose niée, il y a un spectateur de cette négation. Et ainsi indéfiniment. A aucun point, à aucun moment le Spectateur éternel ne sera réduit à néant. Dans le monde empirique de l'expérience quotidienne, nous accordons une plus grande valeur au monde extérieur. Ce monde extérieur de dimensions physiques nous apparaît comme plus réel que le monde de la pensée. Nos pensées et nos rêves se dissipent alors que le monde extérieur demeure devant nos yeux ! C'est pourquoi le désir même de saisir l'élément permanent de nos expériences, par opposition à ce qui change et disparaît, nous pousse parfois à nous identifier surtout avec la réalité extérieure, plus évidente en apparence. Cependant, à mesure que son discernement se perfectionne, l'homme se rend compte que du point de vue de l'Absolu, le monde de la pensée et le monde de la matière sont des expressions simultanées d'une même réalité.

Le *Védânta* n'est affilié ni à la philosophie réaliste, ni à la philosophie idéaliste. Son but philosophique est de venir en aide à l'homme dans sa recherche de la Réalité. Sa morale consiste à lui

Progrès technique et progrès moral

proposer une discipline qui est comme l'équipement nécessaire p.173 à cette recherche. L'homme qui a compris la réalité parvient à la paix (*Shântih*). Atteindre cette paix est le but de tout progrès moral, La sérénité qui émane de cette discipline n'est pas une paix égocentrique. Elle est dynamique et rayonne sur l'entourage du sage qui la possède. Dans l'Inde d'aujourd'hui, l'exemple le plus remarquable de cette réalisation est Srî Râmana Mahârshi. L'épanouissement d'une personnalité qui fait rayonner la paix est un bienfait pour la société. Les personnes qui entrent en contact avec un être de cette valeur s'en trouvent transformées. D'ailleurs cette réalisation n'est pas l'apanage exclusif d'une religion particulière. Elle ne s'oppose pas non plus aux dogmes des diverses religions. Elle consiste simplement dans l'affirmation, la démonstration de la grandeur spirituelle de l'homme. N'étant inféodée à aucun dogme, elle apporte un message à tous les hommes. Le sage ne prêche aucune doctrine. Il mène une existence purement spirituelle. Ses convictions s'expriment par sa vie et sa personnalité.

La Bhagavad-Gîta donne à ces êtres le nom de *Sthita-prajnâs*, ceux qui sont fermement établis dans la connaissance. Chez le *Sthita-prajnâ*, nous dit Shri Krishna, l'élévation morale se manifeste par le parfait accord entre la pensée et l'action, le caractère et le comportement. L'essence de la moralité, c'est « Mon muk ek kora » ¹, l'harmonie entre la pensée, la parole et par conséquent l'action. Dans cet état de perfection où la pensée et l'action sont harmonisées, la condition morale la plus élevée devient spontanée, naturelle. De nos jours mêmes, on pourrait citer en exemple de grands êtres qui ont réalisé ce mode de vie.

Progrès technique et progrès moral

Ainsi que je l'ai dit au début de cet exposé, ce qui m'intéresse particulièrement dans cette confrontation d'idées, c'est l'étude des moyens susceptibles de réaliser la transformation de l'homme. Car c'est en l'homme que se construisent les fondations morales du progrès social. A mesure que s'affirme notre progrès moral, nous cherchons à nous faire une idée plus précise du progrès et à mesurer les chances que nous avons de le réaliser.

Une des conceptions les plus élevées auxquelles nous ^{p.174} puissions atteindre grâce au progrès moral est la tolérance. La tolérance, en tant que vertu morale, possède un double caractère, actif et passif, Le caractère passif de la tolérance peut dégénérer jusqu'à devenir un tiède compromis avec la vérité. Mais la véritable tolérance est active, dans ce sens que l'être ou la société qui vénère cette vertu ne se laissera pas atteindre par les forces opposées qui voudraient prouver que la tolérance est impossible. Cette idée de la tolérance a une base philosophique dans la pensée indienne. Nous considérons qu'il y a différentes interprétations de la vérité, mais que le réel reste le facteur commun et constant à la base de ces différents points de vue, qui expriment simplement des degrés divers dans la compréhension de la vérité. Cependant, je ne saurais aujourd'hui et en ce lieu examiner les aspects dialectiques et philosophiques du sujet dans toutes leurs nuances. Le vénéré professeur Berdiaeff m'a fait saisir, au cours d'une conversation, la différence entre les points de vue de l'Inde et de l'Occident lorsqu'il m'a dit que dans l'Inde la conscience est conçue comme dynamique, comportant différentes zones qui se recouvrent les unes les autres, tandis que pour l'Occident la conception de la conscience est statique. C'est précisément pour

¹ Selon les paroles (en Bengali) de Râmakrishna.

Progrès technique et progrès moral

cette raison que nous envisageons la vérité comme comportant des degrés différents. Au niveau particulier de chaque point de vue l'interprétation correspond effectivement à la vérité. A un autre niveau de conscience, l'interprétation de la vérité se modifie. Cependant le Réel (Brahman Sat-Chid-Ananda), le Brahman qui est réalité, conscience et félicité, demeure toujours le même.

Comme le dit le Svâmî Vivékânanda, l'homme ne progresse pas de l'erreur à la vérité, mais d'une vérité sur un certain plan à une vérité sur un plan supérieur. C'est ainsi que notre philosophie justifie la pratique de la tolérance. Dans nos plus anciens livres sacrés, les Védas, nous lisons déjà : « Ekam SAD Viprah bahudhah vadanti », « La vérité est une, mais les sages lui donnent des noms divers ».

L'esprit de tolérance conduit à la synthèse et à l'harmonie. Si nous avons compris les différentes voies qui conduisent au progrès moral, nous ne saurions défendre exclusivement un seul point ^{p.175} de vue. Ce sont ces points de vue exclusifs qui ont atrophié la conscience humaine ; nous avons pu en apprécier les résultats dans les expériences nazies et fascistes. Aussi longtemps que l'on refusera de pratiquer la tolérance, la société n'atteindra pas son équilibre moral.

Et comment pourrions-nous pratiquer la tolérance sans nous efforcer honnêtement de nous débarrasser de nos préjugés ? Les hommes, aussi bien que la société, souffrent d'une sorte d'arthritisme mental qui paralyse le libre jeu des articulations de l'âme et l'empêche de concevoir le problème de la destinée humaine dans son ensemble. Il nous faut apprendre à créer un *cordonsanitaire* qui refoulera impitoyablement les préjugés. C'est seulement ainsi que nous atteindrons à un point de vue

Progrès technique et progrès moral

cosmopolite et universel sur la vie. Alors seulement, la nature de l'homme pourra s'épanouir dans l'*amour*. Lorsque l'amour devient le motif puissant de toutes nos actions, alors seulement les contradictions de la vie peuvent être résolues. Si nous devenons des fanatiques et que nous n'exprimions qu'un aspect de la vérité dans nos relations économiques et politiques, aussi bien que dans la conduite de notre vie personnelle, nous portons atteinte au principe sacré de l'amour et nos préjugés engendrent la haine.

V

Envisageons à présent quelques aspects du progrès technique. L'histoire nous montre que le progrès technique depuis la plus haute antiquité exprime la tentative de l'homme de contrôler les forces de la nature pour les faire servir à son bien-être et à son bonheur. N'oublions pas que certains aspects du progrès technique ont existé bien avant l'époque où la science moderne a ouvert de nouveaux horizons à l'activité humaine par les applications de l'électricité et de la vapeur. L'homme des cavernes, lorsqu'il découvrit l'art d'allumer du feu et de faire rouler un chariot sur des roues, réalisa un progrès étonnant. Le développement des découvertes scientifiques modernes a rendu la vie plus facile en temps ^{p.176} de paix. Cependant, ces mêmes inventions sont devenues une menace pour la civilisation.

La science n'est, par elle-même, ni morale, ni immorale. La science, c'est la connaissance des processus de la nature, et leur interprétation sous forme de lois ayant un caractère universel. Les découvertes scientifiques ont amené de grands changements dans le mode de vie, mais elles ont peu contribué à l'évolution intérieure de l'homme et de sa conscience. Avant ces découvertes,

Progrès technique et progrès moral

l'humanité a connu des êtres qui avaient atteint un niveau moral très élevé et des sociétés hautement civilisées. Nous en concluons que le progrès moral n'est pas nécessairement fonction du progrès technique. La science a dévoilé à l'homme des forces de la nature qu'il ne connaissait pas. Mais nous n'avons pas su intégrer harmonieusement l'usage de ces forces à la culture. La maladie de notre civilisation agonisante, c'est l'impuissance de l'homme à réaliser une harmonie entre son intelligence et ses instincts. La vraie culture est l'assimilation de la connaissance au niveau de la sagesse.

L'utilisation des découvertes de la science en temps de paix favorise un certain progrès technique, mais celui-ci n'est pas la pierre de touche de la culture. En temps ordinaire, nous connaissons les usages bénéfiques du feu, mais si l'homme se laisse aller à la colère, ce même élément si utile à la vie, il s'en sert pour la destruction. Il en va exactement de même pour l'énergie atomique. Une découverte n'est pas dangereuse pour la civilisation par elle-même. Ce qui est dangereux, ce sont les instincts indomptés de l'homme dans des crises d'aveuglement collectif, surtout en temps de guerre. Le progrès technique ne supprime pas les obstacles au développement moral de l'homme. Il modifie simplement les conditions de la vie.

La maîtrise toujours plus grande que l'homme acquiert sur les forces naturelles est héréditaire dans ce sens que les méthodes se transmettent d'une génération à l'autre. Le progrès moral, considéré individuellement ou collectivement, ne bénéficie pas du même privilège. Le développement moral atteint par l'homme ou la société ne se transmet pas aussi aisément. La transmission cellulaire ne suffit pas à perpétuer un type moral dans la société

Progrès technique et progrès moral

ou p.177 chez les individus par l'hérédité. Cependant certains exemples illustrent la réalisation d'un idéal donné, que d'autres hommes peuvent s'efforcer d'atteindre. Ces exemples constituent le trésor moral des civilisations, mais il n'est pas aussi facile de les utiliser que de se servir des inventions techniques déjà réalisées.

Le progrès technique ne saurait être supprimé que par une catastrophe générale. L'usage de l'électricité, de la vapeur, de l'énergie atomique, deviendra universel parce que la pratique de ces techniques sera enseignée et perfectionnée de génération en génération. Si le pouvoir moral devenait également transmissible, il ne saurait y avoir d'opposition entre les deux, car progrès moral et progrès technique ne sont que des moyens différents pour agir sur la vie de l'homme, la force morale contrôlant la vie intérieure et la force technique le monde extérieur.

Que nous abordions le problème humain du point de vue du progrès technique ou du point de vue moral, la crise que nous traversons est une crise qui doit tenir compte de la nécessité pour l'homme de rentrer en lui-même afin de prendre conscience à nouveau des valeurs essentielles susceptibles d'orienter sa vie. Car le vrai problème c'est cet impérieux besoin de l'âme de chercher et de trouver une harmonie entre elle-même et la nouvelle civilisation que la technique moderne a fait naître. Si le progrès technique est utilisé pour diviser la société en sections hostiles, en nations qui se combattent les unes les autres, alors les occasions de progrès moral qui nous sont offertes risquent d'être détruites à jamais. Pour juguler ce danger menaçant, nous devrions viser à la création d'une politique spiritualisée, grâce à des méthodes éducatives appropriées. Si nous nous servons du progrès technique dans ce but, il deviendra un allié du progrès moral et de la véritable

Progrès technique et progrès moral

culture. Dans un périodique publié à Los Angeles, *Le Védânta et l'Occident*, Aldous Huxley écrit : « La politique s'occupe de l'organisation des relations économiques à l'intérieur d'une société économique donnée et entre cette société et d'autres sociétés. L'éducation, exception faite pour l'éducation professionnelle, vise à réconcilier l'individu avec lui-même, avec ceux qui l'entourent et avec la société dans son ensemble, avec la nature, dont lui et sa société ne ^{p.178} sont qu'une partie, avec l'Esprit immanent et transcendant, en lequel la nature entière a son être. La civilisation est une aventure coopérative, dit le professeur A.-R. Wadia. L'art de la vie sur le plan matériel doit être harmonisé avec l'art de se comprendre soi-même. Alors seulement se trouvera réalisée cette complète intégration de la nature humaine qui seule peut libérer l'âme moderne de l'angoisse qui pèse si lourdement sur elle en notre temps.

C'est dans la crise économique que le monde traverse actuellement que nous devons chercher en premier lieu la cause de cette angoisse. Nous trouverons la solution de cette crise dans un plan d'action contre le mal, mais sans accepter de nous dégrader nous-mêmes en ayant recours à la violence. La violence est une force animale ; momentanément, elle semble apporter un résultat immédiat sur le plan matériel. Le progrès technique met à notre disposition de puissants engins de destruction, et leur présence dans le monde accentue une forme de neurasthénie particulière : celle de la peur. Si nos présentes réunions pouvaient nous convaincre qu'il faut éliminer l'emploi de la force violente, dégradante pour l'homme, et que nous devons utiliser uniquement dans ce combat contre le mal, des forces qui ennoblissent la nature humaine, alors nous avancerions d'un grand pas dans le progrès

Progrès technique et progrès moral

humain tel que nous le concevons. L'ordre ancien de la société, dans sa structure féodale et post-féodale, est incapable de résister à l'ouragan de la crise économique actuelle. Si le progrès consiste dans le pouvoir de contrôler les forces de la nature, la réforme la plus urgente à réaliser sur le plan pratique, c'est de résoudre une fois pour toutes l'antagonisme qui oppose les « possédants » à « ceux qui ne possèdent rien ». N'oublions pas que dans la population totale du globe, un homme sur cinq est Indien, et si nous joignons les Chinois aux Indiens, un homme sur trois appartiendra aux peuples qui vivent au delà du Caucase. Essayons d'imaginer, ne serait-ce qu'un bref instant, la misère atroce qui règne sur ce vaste continent ! Qu'a fait l'Inde pour résoudre ces problèmes humains de nourriture et d'habillement, ou pour procurer des secours médicaux aux millions d'hommes qui constituent sa population ^{p.179} submergée ? Jetant un regard en arrière sur les siècles écoulés, si nous considérons ces masses humaines muettes, ces millions d'êtres privés du strict nécessaire durant toute leur vie, alors nous nous accusons nous-mêmes. Car ses grandes religions, sa haute philosophie, qui proclamaient l'unité de la vie, l'Inde n'a pas su les communiquer aux masses et les mettre en pratique sur le plan matériel. Il y a un demi-siècle, Svâmî Vivékânanda déclarait déjà que la faute n'incombait pas à notre héritage spirituel, mais à nous-mêmes, qui n'avons pas su le transmettre à l'ensemble de notre peuple. Nous en portons la responsabilité devant le tribunal de la civilisation. Cependant, la génération moderne a fait amende honorable. L'Inde d'aujourd'hui s'attache à résoudre ses problèmes essentiels en accordant une importance primordiale à la vie matérielle, et cela, d'ailleurs, sans porter atteinte en aucune manière aux valeurs spirituelles de sa civilisation.

Progrès technique et progrès moral

L'Inde n'a pas le génie des révolutions. Cependant, notre évolution actuelle se poursuit selon un rythme proprement révolutionnaire. Pourquoi imiterions-nous les révolutions de l'Occident ?

C'est de ses traditions spirituelles que l'Inde tire son potentiel d'action. Le temps n'est plus où les distinctions entre les classes étaient en honneur, où les droits de caste jouissaient d'une sanction pseudo-religieuse. Tout cela est maintenant rejeté.

Pour conclure cet exposé un peu long, permettez-moi une citation de Shankara : l'un de nos plus éminents penseurs spirituels, un grand sage de l'Inde, contemporain de Charlemagne. Dans la Brihad Aranyaka Upanishad, nous lisons ce commentaire sur le mot « anna » qui signifie « nourriture » : « La nourriture que nous mangeons est *propriété commune*, et chaque morceau que nous portons à notre bouche est ardemment désiré par un autre qui voudrait le faire sien. Si, par conséquent, nous prenons notre nourriture sans penser aux souffrances de ceux qui en sont privés, nous commettons un *péché*. » C'est dans cette conception de la nourriture en tant que « bien commun », et dans une répartition équitable entre tous, que nous trouverons la clef de la solution aux problèmes matériels du monde. L'Europe avec sa connaissance technique a donné au monde un plan d'action. L'Inde, au ^{p.180} moyen de sa culture spirituelle, cherche elle aussi sa réponse. Les moyens matériels que l'Europe offre au monde devraient s'harmoniser avec l'idéal spirituel que l'Inde propose, cet idéal extra-religieux, donc universel. Voilà déjà longtemps que Svâmî Vivékânanda a déclaré que la « religion n'est pas pour les ventres vides » ! N'oublions pas non plus ces paroles de la Bible : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » *Mais il faut tout*

Progrès technique et progrès moral

d'abord trouver ce pain, et ensuite d'autres problèmes seront pris en considération. Dans cette lutte pour le pain, employons des moyens humains, et lorsque ce pain sera assuré, puisse le principe humain chez l'homme comprendre qu'il ne peut pas vivre de pain seulement ! Si dans cette lutte pour la vie de tous, l'homme perd sa dignité humaine, comment, par la suite, créera-t-il son avenir spirituel, car cet avenir ne se contentera pas de possessions matérielles.

Permettez-moi de terminer par ce verset de la Bhagavad Gîtâ. :

Uddhared âtmanâtmânâ nâtmânâ avasâdayet

Âtmaiva hy âtmanobandhur âtmaiva ripur âtmanah ¹.

En parallèle avec ces paroles des Ecritures de l'Inde, citons ces lignes anglaises de Blake :

Unless one over his self can raise himself,

How poor a thing is man ².

Traduction de Mme Louise Morin.

@

¹ « Par l'Atman tu dois délivrer l'Atman, tu ne dois pas déprimer ni abaisser l'Atman (que ce soit par complaisance ou par suppression) car l'Atman est l'ami de l'Atman, et l'Atman est l'ennemi (chez un être qui n'a pas le contrôle de sa nature inférieure). »
Bhagavad Gita, ch, VI, verset 5.

² « Tant qu'un homme n'a pu, par ses propres efforts, se surpasser, il reste ce qu'il était : un pauvre hère. »

EMMANUEL MOUNIER

LE CHRISTIANISME ET L'IDÉE DE PROGRÈS ¹

@

p.181 Déclin de l'Occident, nouveau moyen âge : nous avons bien entendu quelques sombres accents au lendemain de la paix de 19. Mais ils restèrent isolés. La bonne humeur un peu sotte du siècle dernier gardait encore à cette date une force vive. En créant la Société des Nations, les derniers prophètes de l'âge libéral, déjà Américains — à peine encore nationalistes américains — croyaient fermer la porte de l'histoire sur l'ère des conflits et entrer, par le presbytère de l'abbé de Saint-Pierre, sur les chemins de la paix perpétuelle. Les violences fascistes, l'univers concentrationnaire, la guerre totale menée sur Dresde et sur Hiroshima comme à Auschwitz et à Ravensbrück introduisirent enfin l'évidence de ce nihilisme européen que Nietzsche annonçait un demi-siècle plus tôt dans le désert d'un bonheur incrédule. Le bonheur est une idée neuve en Europe, disait Saint-Just en regardant monter avec extase la jeune révolution bourgeoise. Cri trop prompt, triomphe étourdi de doctrinaire. Que dirait-il aujourd'hui ? Le désespoir est un état neuf en Europe. Un état, comme il y avait jadis la noblesse ou la bourgeoisie. Un état morne, résigné, presque indifférent sous l'habitude déjà prise. Sauf dans quelques îlots étranges, les hommes ne croient plus au bonheur, à peine à un avenir. Que dire du progrès ?

p.182 Que la naïveté déçue, qui attendait le bonheur de la

¹ Conférence du 13 septembre 1949.

Progrès technique et progrès moral

science, de la machine et du confort, se retourne contre eux et vaticine, c'est un effet classique des déceptions, qui n'étonnera personne. Du moins peut-on s'attendre, dans ce désarroi, à voir réagir ceux qui ont dans le destin de l'homme une foi à l'épreuve des vicissitudes. Il reste en Europe deux groupes d'hommes en qui brûle cette foi : les marxistes et les chrétiens. Pour les premiers, leur position est nette : avec violence, ils dénoncent la littérature et la sensibilité de désespoir. Ils le font souvent en des termes qui blessent à vif cet homme qu'ils veulent sauver, ils semblent parfois (ou feignent) ignorer que l'organisation sociale ne supprime qu'un aspect du drame de l'homme. Ils n'en ont pas moins ici une réaction de santé spirituelle avec laquelle, avant les précisions nécessaires, un chrétien devrait se sentir spontanément accordé. Tous deux ont devant eux une tâche à la mesure du monde et des siècles ; quand même l'angoisse les visite-t-elle, il est une désolation et un désœuvrement qu'ils ne connaîtront jamais.

Mais le communisme est une Eglise jeune, il a l'unanimité de réaction des églises jeunes. Le monde chrétien, comme un corps adulte, a son *germen* et son $\sigma\omega\mu\alpha$. Son *germen* vit d'une jeunesse éternelle. Son corps participe au vieillissement de l'Europe, et ses réactions sont parfois des réactions de vieillesse. C'est ainsi que nous y voyons tout un courant céder aujourd'hui à la mauvaise humeur philosophique de ceux qui échouent à dominer leur temps, et qui parlent de décadence pour ne pas s'avouer leur échec.

Les premiers signes de ce pessimisme chrétien ne sont pas d'aujourd'hui. Je pense qu'il faut les chercher chez les apocalyptiques russes, dont Leontiev est le plus représentatif. Le mysticisme puissant de l'Eglise orientale devait ressentir plus que les Eglises d'Occident la violence que les premières philosophies

Progrès technique et progrès moral

mécanistes (et non pas l'essor technique) ont fait subir à un univers de structure religieuse. Il faut ajouter qu'avant la révolution de 17, l'arriération de la vie matérielle en Russie prêtait aussi à confondre, avec les appels de la tradition mystique, les entêtements et les préjugés d'un peuple techniquement primitif. Il y a dans Tolstoï à la fois de cette grandeur religieuse et de cet aveuglement paysan.

p.183 Le protestantisme, en mettant l'accent sur la coupure entre les œuvres de chaque jour et une foi qui ne voulait plus de greffe organique dans ce monde, était incliné à deux positions extrêmes : tantôt il adoptait un optimisme de l'action sans défenses intérieures, qui servit longtemps de religion raisonnable et de spiritualité de rapport au libéralisme bourgeois ; tantôt il prononçait une condamnation absolue de l'histoire. Après deux siècles de libéralisme, qui menaçaient de dissoudre les rigueurs élémentaires du Message chrétien, Karl Barth a réagi dans le sens de l'absolutisme antihistorique. Sa participation à la lutte contre le nazisme, et les précisions qu'il apporta de ce fait, développèrent chez lui une attitude plus complexe. Le courant barthien, chez certains extrémistes que j'ai entendu désavouer par leur maître, n'en a pas moins engendré dans le jeune protestantisme un antimodernisme réactionnel d'autant plus sévère qu'un certain optimisme dévot, qu'il trouvait en place, était plus irritant pour une conscience chrétienne.

Le catholicisme devrait être plus que tout autre protégé contre les excès du pessimisme historique par l'équilibre qu'il tente de garder entre la nature et la grâce. Il affirme au reste une Eglise visible et insérée, qui ne craint pas de s'engager dans les aventures de l'histoire, ni de déroger par là de sa mission

Progrès technique et progrès moral

suraturelle. Mais il faut compter avec les effets de la naturalisation insensible qui affecte les positions chrétiennes depuis cent cinquante ans. D'un côté, une fraction du monde chrétien a embrassé les causes de l'âge bourgeois plus docilement qu'elle n'a suivi les exigences intérieures de la foi chrétienne. Elle subit aujourd'hui le désespoir de cette classe déclinante, comme hier elle partageait ses illusions, et on la voit glisser à cette philosophie du regret qui constitue proprement la pensée réactionnaire. Par ailleurs, et souvent chez les mêmes hommes (d'où l'ambivalence de leur pensée) une réaction authentiquement religieuse, analogue à celle de Barth, s'est formée contre l'optimisme primaire des premières philosophies du progrès et contre les gages grossiers que lui donnait le libéralisme religieux. Mêlant à des degrés divers cette langueur vitale, le raidissement nostalgique qui l'accompagne, et, à l'opposé, cette ^{p.184} reprise du sens surnaturel, plusieurs courants, dans notre génération, dessinent les premières formes d'un néo-jansénisme qui se justifie comme l'autre par réaction contre un christianisme pléthorique, mais qui risque comme l'autre, au rebours de son intention, de stériliser pour longtemps les sources vives du christianisme. Aussi, tout en veillant aux mêmes dangers qu'il veut détourner, ne saurait-on trop énergiquement le combattre avant qu'il ne se soit encore durci.

Je n'en relèverai, pour l'instant, que quelques traces. Il est paradoxal de citer Maurras aux origines d'un courant de pensée chrétienne, mais on sait combien il a marqué la génération de 1918. Plus que tout autre il a contribué à consolider le mythe des trois R : Renaissance, Réforme, Révolution, considérés comme les trois étapes et les trois aspects, culturel, religieux, politique, de la

Progrès technique et progrès moral

décadence continue des temps modernes. Ce mythe, qui ne soulève quelques vérités qu'en brutalisant grossièrement l'histoire, nous le retrouvons chez le premier Maritain d'*Antimoderne* et des *Trois Réformateurs* (Descartes, Luther, Rousseau, autre visage de la trilogie) ¹, et il n'y a pas si longtemps qu'avec le retard d'usage un philosophe belge, M. Marcel de Corte, dans sa *Philosophie des Mœurs contemporaines*, le restituait dans les formes alourdies qui pour une idée marquent le passage de l'état naissant à l'état doctoral. Portant l'attaque sur un autre plan, deux polytechniciens, dans une thèse qui fit plus de bruit qu'elle n'en méritait, prétendirent naguère localiser *more geometrico* le point d'impact de la faute originelle, à partir de laquelle non seulement l'histoire de l'homme mais les espèces vivantes elles-mêmes étaient entraînées dans la décadence d'une « évolution régressive ». La date du livre est significative : 1943. C'est le moment où des voix officielles prêchent à la France un masochisme vertueux et de nombreux « retours », à la terre, à l'artisanat, à la chevalerie, à la monarchie, qui sont autant de refus de foncer droit dans les énigmes actuelles, avec les forces vivantes. Plus discrètement, Gustave ^{p.185} Thibon reprend les attaques du traditionalisme contre « le monde moderne », autre mythe, abstrait pour les besoins d'une thèse et peut-être d'une affectivité, de cent courants contraires. En termes voisins, René Guénon dénonce « le règne de la quantité ». Si lucide entre d'autres points, Gabriel Marcel donne dans ce concert une note il est vrai pédalée, mais qu'il semble accentuer depuis deux ans. Bernanos y entre à sa manière, prophétique, cavalière et tumultueuse. On me permettra de douter que son dernier pamphlet

¹ Il est superflu de rappeler que J. Maritain a occupé depuis de fort différentes positions.

Progrès technique et progrès moral

contre le machinisme ajoute beaucoup à l'affection littéraire et à la reconnaissance spirituelle que nous lui devons tous. L'âge atomique a donné un coup de fouet à ce prophétisme morose. Plus obscur, mais écrit avec une entière vérité dont tous n'ont pas le courage, un récent liminaire de *Dieu vivant* l'exprimait en termes provocants : « La Science se donne comme une messagère de vie et de joie, mais elle ne sait apporter que la mort et le désespoir. » Du « titanisme magique de l'alchimie » à « l'asservissement au matérialisme scientifique », la voici qui devient la concurrente directe de l'esprit de l'Évangile. Il n'y a pas si longtemps encore, poètes et mathématiciens aimaient à se dire frères dans le même secret ; Platon, bien avant ce pauvre monde moderne, lisait dans les mathématiques « un miracle du génie de Dieu », et tel grand analyste du siècle dernier y entendait le chuchotement des anges. Mais pour l'auteur de notre fougueux éditorial « la beauté des mathématiques est glacée comme l'intelligence synthétique a priori de Lucifer ». Diable ! si j'ose dire. Le frisson de Pascal ne fait pas moins de victimes que le sourire de Voltaire. Vous connaissez ce frisson qui vint aux savants quand la science de Galilée eut éventré les espaces célestes, faisant battre toutes les portes de la cosmologie traditionnelle au vent des espaces interstellaires. Mais Pascal surmontait le frisson, en l'avouant, et ne l'érigait pas en principe de philosophie. Ce monde harmonieux et hiérarchisé, ce « cosmos liturgique », que l'on oppose aujourd'hui au cosmos scientifique et rationnel, on y mêle dans une même vénération l'essence éternelle de l'acte religieux et des formes dépassées de représentation. Que ces esprits abrupts n'appliquent-ils leur zèle à sacraliser les nouvelles figures du monde avec autant p.186 d'imagination rédemptrice qu'en mirent leurs pères et leurs modèles

Progrès technique et progrès moral

à sacraliser le monde de Ptolémée et de Pline le jeune ! Ils ressemblent à ces admirateurs de nos cathédrales qui, parce qu'elles atteignirent un point de perfection unique, ne conçoivent pas que l'on puisse exprimer autrement la prière et le culte, et vouent l'artiste moderne à la copie, ou au néant.

*

Cet esprit apocalyptique, qui gagne de jour en jour, a fait à l'idée de progrès un procès rigoureux au nom du christianisme. Il s'accorde exceptionnellement ici avec un large secteur de la mentalité moderne, qui croit à leur incompatibilité effective. C'est ce procès qu'il nous faut maintenant réviser en appel.

L'idée de progrès en elle-même est fort confuse. On dit communément « le progrès » comme on dit « la civilisation ». Il est entendu qu'on évoque alors le progrès technique et la civilisation occidentale, en s'accordant implicitement qu'ils représentent le progrès et la civilisation absolus. Nous refuserons ce rétrécissement abusif. Cependant nous ne parlerons pas du progrès en soi. L'idée de progrès, telle qu'on la jette dans le débat, est une idée moderne, pensée dans des perspectives historiques modernes. C'est elle qu'il nous faut regarder, et non pas quelque abstraction si générale qu'elle ferait l'accord de tous les esprits. Elle s'analyse, semble-t-il, en quatre idées fondamentales.

La première, que l'histoire a un sens : l'histoire du monde, d'abord, et à sa suite l'histoire de l'homme.

La seconde, que ce mouvement dirigé de l'histoire va d'un élan profond continu vers un meilleur, même si des vicissitudes en compliquent le cours, et que ce mouvement est un mouvement de libération de l'homme.

Progrès technique et progrès moral

La troisième, que le développement des sciences et des techniques qui caractérise l'âge moderne occidental et se répand aujourd'hui sur la terre entière, constitue un moment décisif de cette libération.

La dernière enfin, que dans cette ascension, l'homme a la mission glorieuse d'être l'auteur de sa propre libération.

p.187 On reproche souvent aux chrétiens, parfois à juste titre, de s'emparer après coup, devant son succès, d'un homme ou d'une idée qui se sont d'abord affirmés devant leur indifférence et parfois sous leurs sarcasmes. Ce n'est pas cette politique d'annexion qui nous inspirera ici. Elle est sottise, déplaisante et stérile. Nous tâcherons seulement de lever tout préjugé, et de jeter un regard honnête sur l'histoire : elle nous apprendra combien et en quoi ces quatre idées sont redevables au christianisme, sur quels points elles en divergent.

*

Il s'est produit au siècle dernier un étrange malentendu. Ce siècle a découvert l'histoire. Il l'a découverte contre, ainsi qu'on fait habituellement les découvertes. Contre quoi ? Contre une philosophie classique qui avait érigé tantôt les vérités éternelles issues du Verbe divin, tantôt les formes à priori de la raison indépendante, en une sorte d'Absolu intemporel que l'on prétendait soustraire au temps, aux sociétés, aux humeurs et aux conditions de l'homme. Dans le feu du combat les premiers restaurateurs de l'histoire ont professé un relativisme total. Poussé au bout de sa propre logique, il eût abouti à dissoudre l'histoire même, car comment parler d'histoire là où fait défaut un minimum de continuité ? La réaction était utile pour éveiller de leur sommeil

Progrès technique et progrès moral

dogmatique ceux qui confondaient éternité et intemporalité, et qui finalement, pour refuser d'actualiser l'éternel, éternisaient le provisoire. Mais ceux-ci ne s'éveillèrent pas du premier coup. Comme le dormeur dérangé, ils s'agrippèrent à leur sommeil. Et le point de vue de l'histoire en vint à leurs yeux à représenter le danger majeur qui menaçât la connaissance vraie. C'est ainsi que l'on vit la bonne masse des milieux chrétiens défendre désespérément le traditionalisme politique contre la démocratie, le fixisme biologique contre l'évolutionnisme et, en philosophie, une sorte de conservatisme du concept contre une conception plus souple des rapports entre la vérité éternelle et les systèmes de notions et de représentations qui, à chaque époque, essayent de l'exprimer. On vint à s'habituer dans cette longue polémique, p.188 d'un bout à l'autre faussée, à ce que christianisme fût synonyme de fixité et d'intemporalité.

C'était méconnaître, de part et d'autre, et les origines de l'idée d'histoire, et les structures fondamentales de la foi chrétienne.

L'idée d'une histoire dirigée d'un commencement à une fin, ou d'un mouvement indéfini mais orienté dans un sens continu, est étrangère à l'antiquité et aux civilisations non chrétiennes. Cournot déjà remarquait que les religions de l'antiquité ont des cosmogonies ou des mythes de genèse, mais qu'elles n'ont pas une histoire du monde. Si le mot d'histoire existe chez les Grecs, il ne désigne que des enquêtes, des répertoires ou des chroniques sur les événements contemporains ou passés. Mais pas une fois ne les effleure l'idée d'un plan de la totalité des événements, d'une histoire universelle ¹. Comment serait-elle possible ? Un plan

¹ Il est toujours possible, évidemment, de chercher des pressentiments d'une telle histoire. Ainsi le fait LIETZMANN : *Histoire de l'Église ancienne*, II, 423. Il n'en conclut

Progrès technique et progrès moral

suppose un commencement et une fin : or pour la pensée grecque il n'y a ni création ni consommation du monde. De toute sa force elle nie le temps et le mouvement. Ils ne sont qu'une apparence de l'éternité. Pour le temps qui se déroule, il n'y a qu'un moyen de se réduire à l'éternité, c'est de se dérouler en circuit fermé, revenant incessamment sur soi-même. Temps cyclique, mouvement circulaire sont l'opposé même de l'idée de progrès. La loi du monde est le Retour éternel. Les opinions des philosophes, par exemple, pour Aristote, doivent réapparaître « non pas une, ni deux, ni un certain nombre de fois, mais à l'infini »¹ : Et il ne voit aucun inconvénient à ce que la guerre de Troie elle aussi revienne sans fin². Même croyance chez les Pythagoriciens ou les Stoïciens : « Quand le cycle de la grande Année sera révolu, déclarait Chrysippe, Dion sera ici de nouveau, le même homme dans le même corps, sauf peut-être quelques détails, comme la verrue qu'il a sur le nez. » Cette verrue de Chrysippe est la sœur, p.189 si j'ose dire, du nez de Cléopâtre. Seul dans toute l'antiquité, Lucrèce, répétant sans doute Epicure, donne, dans son V^e livre, une description de l'histoire de l'humanité s'élevant peu à peu, depuis la brutalité primitive, à la vie en commun, au langage, à l'industrie, à l'ordre social, à la justice, aux arts. Voilà certes, cas unique, le dessin d'un mouvement ; mais ce mouvement n'a pas de sens, car seule commande la loi aveugle de la chute des atomes : ce monde finira résorbé par la chaleur ; il y a eu un commencement, il n'a pas d'accomplissement.

pas moins comme nous. Cf. aussi Christophe DAWSON : *Progrès et religion*, Plon, et GUITTON : *Le temps et l'éternité chez Platon et Saint Augustin*, notamment « Conclusion ».

¹ *Met*, I, III.

² *Probl.*, I, 2, 3, 916 à 918.

Progrès technique et progrès moral

Ces vues apparemment très théoriques commandent des attitudes de vie : deux attitudes directement opposées à celles qui peuvent exprimer une philosophie positive de l'histoire : ou bien il faut s'évader hors de ce temps décevant et sans but, vers la contemplation de l'éternité immobile — et c'est la fuite platonicienne vers l'Idéal, le refus d'insertion ; ou bien l'absence de tout espoir historique installe un pessimisme désabusé, le profond, le brûlant pessimisme grec. Nietzsche découvrit le premier ce sentiment de la misère, on dirait presque de l'avarice du cosmos grec, que Marc-Aurèle exprimait en des termes dont nous verrons tout à l'heure le contraste frappant avec le langage chrétien : « ... Tous ceux qui viendront après nous ne verront rien de nouveau, pas plus que ceux qui ont vécu avant nous n'ont vu quelque chose de plus. Dans un sens, l'homme de quarante ans, s'il a quelque intelligence, a vu, grâce à l'uniformité qui règne partout, tout ce qui a été et tout ce qui sera. » ¹ Dans la mesure où l'humanité échappe partiellement aux cycles cosmiques (comme chez Platon et Plotin) c'est pour tomber sous une loi de décadence fatale (la corruption automatique des régimes dans la République), ou d'une chute continue (Plotin),

Il est important de remarquer dès maintenant que la notion du progrès historique et la notion du progrès spirituel individuel sont étroitement solidaires. Elles apparaissent et disparaissent ensemble. La notion d'une autobiographie personnelle liée, nous le savons par P. Janet, échappe aux peuples primitifs, aux enfants p.190 et aux arriérés. G. Misch ² nous montre de son côté qu'elle n'entre pas dans l'horizon ordinaire de l'esprit grec. Avoir une

¹ XI, I.

² *Geschichte der Autobiographie*, Teubner 1907. Cité par GUITTON.

Progrès technique et progrès moral

histoire, ce serait participer à la passion et à l'imperfection du monde sublunaire : l'homme parfait, pour Aristote, ne connaît ni souvenir, ni développement ; il se fige pour ainsi dire dans la contemplation du parfait. Le sage stoïcien ne progresse pas : du moment où la sagesse l'a illuminé, il subit une métamorphose intime et totale, qui le transmute tout entier en raison pure, en perfection sans degrés.

On ne peut nier à la pensée grecque la grandeur d'avoir arraché l'homme à l'aveuglement du sens et de l'éphémère, et d'avoir découvert l'éternité. Mais tout se passe comme si la découverte du temps, ou de l'éternité dans le temps, était une découverte plus grande encore, et qu'elle n'a pu atteindre.

Cette méconnaissance de l'histoire n'est pas un phénomène isolé de l'antiquité méditerranéenne. La théorie de la Grande Année et du retour éternel ont leur origine probable dans les civilisations mésopotamiennes. En Extrême-Orient le Tao, le chemin du ciel, est fixé définitivement depuis les Ancêtres, et tout le monde jaune regarde vers la coutume passée comme vers le modèle et la vérité éternellement immobiles. On sait comment la pensée et la spiritualité de l'Inde font du désir, du temps, de l'action, de l'histoire, de l'existence cosmique même une illusion de l'homme. Les Grecs se soucient des choses humaines, mais ne les organisent pas dans le temps. Les Hindous se désintéressent de la matière même de l'histoire.

Dans toute l'antiquité, à cette époque des religions mondiales qui marque le premier millénaire avant Jésus-Christ, un seul peuple, une seule religion introduit avec rigueur et insistance l'idée que le monde a une histoire une et universelle, c'est la religion et le peuple juifs. C'est en même temps les seuls qui professent un

Progrès technique et progrès moral

monothéisme absolu : il est impossible de ne pas voir le lien de l'une à l'autre profession. Fait d'autant plus extraordinaire, on l'a remarqué souvent, que ce petit peuple était un peuple ^{p.191} sans philosophes, et que son histoire politique précaire comptait de manière insignifiante dans les grands mouvements des empires. Cette histoire universelle, on la connaît : commencée avec la chute d'Adam, renouvelée par l'alliance d'Abraham, elle est l'histoire de la longue préparation du royaume messianique. Contrairement à tous les dieux antiques, Iahweh est le Dieu de tous les hommes ; créateur du ciel et de la terre, il prépare son règne sur la terre comme au ciel. L'histoire n'est plus livrée au hasard ou au retour cyclique, elle a un dessin moral et spirituel. Elle est soudée, objectivement et subjectivement, par une grande espérance collective, l'espérance messianique.

Telle est la tradition que le christianisme devait reprendre et porter à son accomplissement. L'empire du Dieu juif sur l'histoire humaine est encore un empire de puissance, un empire hautain, éloigné. Au sens le plus rigoureux du mot, le christianisme va greffer l'histoire humaine au cœur même de la vie divine par la médiation du Christ incarné. Par là il soude indissociablement les trois unités théologiques : unité de Dieu, unité de l'histoire, unité du genre humain. Dans ces trois unités solidaires, nous tenons l'armature de l'idée du progrès collectif de l'humanité.

L'unité de Dieu semblait acquise par la tradition juive, dont le christianisme hérite. Mais encore faut-il constamment la réaffirmer contre les hérésies renaissantes. Le courant gnostique fera sentir plus que jamais combien elle est essentielle à l'unité de l'histoire et à celle du genre humain. Pour la gnose, le premier grand adversaire du christianisme, il n'y a plus un seul Dieu, créateur de l'univers

Progrès technique et progrès moral

entier, mais un Dieu bon, éloigné du monde, avec lequel il ne communique que par intermédiaires, et un démiurge, créateur de ce monde inférieur. Ce monde, avec ses désordres et ses maux, est un monde illusoire, analogue à celui que pensent les Hindous. S'il comporte du divin, ce n'est que par parcelles emprisonnées qu'il faut dégager de son emprise. Voici donc deux Dieux, deux histoires, deux humanités. Le monde terrestre sera consumé par le feu, et avec lui les hommes matériels qui se seront montrés incapables de salut. Seuls se sauveront les « spirituels » qui seront instruits de ce message savant, et encore, en eux, le salut ne ^{p.192} concerne-t-il que l'âme, car le corps est périssable par nature. Il s'obtient par une « migration de l'esprit vers le ciel », dont le Christ n'est qu'un des médiateurs parmi d'autres éons, Ainsi la dislocation de Dieu disloque l'histoire, disloque l'humanité et abandonne hors des voies du salut toute la vie quotidienne, le labeur de l'homme et du monde. La gnose fut une tentative d'hybrider avec le christianisme les thèmes helléniques et les thèmes orientaux. Ce fut la première grande hérésie, le suprême effort du syncrétisme de la basse antiquité pour résorber le message chrétien. Mais celui-ci ne répugnait à rien plus qu'à cette distillation qui, sous prétexte d'en extraire l'essence, en vidait la substance.

Écoutons-le. Point par point, formule par formule, il s'oppose à l'immobilisme et à l'anhistorisme antiques. Par le Christ, disions-nous, il soude l'unité de l'humanité à l'unité de Dieu. Cette unité de l'humanité est la condition première d'une histoire universelle ou progressive. Je dis bien unité de l'humanité. Il faut ici nous détacher des représentations individualistes qui depuis un siècle ou deux ont dévié la perspective chrétienne. « Cette goutte de sang que j'ai versée pour toi », — je n'irai pas jusqu'à dire que ce souci

Progrès technique et progrès moral

émouvant n'exprime pas un aspect de l'aspiration chrétienne, mais un aspect seulement, et un aspect relativement second. Henri Bremond a fait justice de cette piété individualiste qui, au XVII^e et au XVIII^e siècles, préparant l'effusion romantique, a fait oublier que la parole de Dieu est une parole de plein air, qu'elle s'adresse à l'Humanité comme tout autant qu'à chacun de nous, qu'elle annonce un Royaume, c'est-à-dire une libération collective, et non pas une consultation pour cures d'âme. Or cette idée d'Humanité, avec un grand H, que d'aucuns aimeraient abandonner aux abstractions, pressentie par les stoïciens, elle a reçu du christianisme sa consécration totale et définitive. L'Homme nouveau, qui domine la théologie paulinienne, le P. de Lubac l'a montré ¹, s'y présente toujours sous un aspect collectif. Il est le corps du Christ. Lequel est comme le corps glorieux de l'humanité sauvée, tandis que la nature humaine collectivement ^{p.193} prise lui sert en quelque sorte tout entière de corps charnel ², Saint Hippolyte écrit que « le Fils de Dieu nous appelle tous à former, dans la sainteté, un seul homme parfait ». Le chemin vers Dieu, lisons-nous dans saint Cyrille d'Alexandrie, ne peut être trouvé que si tous les hommes se rassemblent en un seul homme collectif, *εις ένα καινόν άνθρωπον* (on pense à la *Gesamtperson* de Scheler) dont le Christ est la tête. Grégoire de Nysse parle de la vie de l'humanité, *ο άνθρωπινος βίος*, comme de celle d'un être un. Il va presque jusqu'à dire que pas plus qu'on ne parle de trois Dieux on ne devrait jamais parler d'hommes au pluriel. La vie du genre humain, dit encore saint Augustin ³, est comme celle d'un seul

¹ *Catholicisme*, 20.

² Nombreux Pères, cités par d°, 13-14.

³ *De vera religione*, XXVII, 50-4 ; *De civ. Dei*, X, 14.

Progrès technique et progrès moral

homme depuis Adam jusqu'à la fin des siècles. Aussi Dieu l'éduque-t-il de même qu'un seul homme, l'élevant par périodes et âges successifs du temps à l'éternité. Le christianisme est bien une religion de salut, mais de salut collectif, et même cosmique. La « gloire » est l'achèvement de l'unité reconstituée. Le jugement dernier est un jugement collectif : aussi, longtemps la tradition chrétienne a-t-elle hésité à donner aux élus, avant cette consécration collective, la jouissance de la pleine vision béatifique. Telle est la perspective première de toute la pensée patristique : il y a une unité naturelle du genre humain (l'expression de *genus humanum* apparaît chez les Pères), renforcée par son unité mystique de vocation, dans le Corps du Christ : et cette seconde unité n'est pas de figure, ou simplement morale ; c'est une unité physique, comme on disait au moyen âge. Le péché n'est pas principalement une souillure de l'individu, il est d'abord une déchirure de l'unité humaine par sa séparation d'avec Dieu, on pourrait presque dire, ajoute le P. de Lubac, au sens péjoratif du mot, par une individualisation. C'est saint Augustin qui écrit joliment que par le péché, Adam (on sait qu'il désigne un collectif dans la Genèse) est tombé, et, se brisant en quelque sorte, a rempli de ses débris le monde entier. Le Christ n'est pas d'abord l'ami de l'âme retirée, il est d'abord le Rassembleur de cette humanité ^{p.194} dispersée. A l'image antique d'une ascèse individuelle de sphère en sphère où l'âme s'évade de la prison de ce monde, image qui reste encore celle des évasions spiritualistes, le christianisme substitue l'image d'une marche collective d'âge en âge de l'humanité entière, qui entraîne le monde physique avec elle dans la Rédemption. J'ai prononcé le mot de spiritualisme : des vues que je rappelle à celles de Marx il y a plus d'affinités

Progrès technique et progrès moral

profondes, sans doute, qu'avec les formes d'inspiration idéalistes et platonisantes qu'évoque habituellement le spiritualisme. En ce sens on pourrait dire aussi bien qu'il n'y a pas pire adversaire du spiritualisme que le christianisme.

Pascal n'aura qu'à puiser dans saint Augustin et dans les Pères cette image de l'humanité semblable à un seul homme qui croît continuellement, et à l'étendre, du progrès de l'humanité vers sa fin surnaturelle, à l'acquisition progressive de ses connaissances. Il fait ainsi la transition entre l'idée médiévale et l'idée moderne.

L'humanité une et solidaire se meut dans un temps qui a un sens. L'histoire désormais ne se résout plus en lois intemporelles ou en mythes cycliques. Elle est clouée à un événement : l'Incarnation. Il *récapitule*, comme disaient les Pères, toute l'histoire antérieure, qui en est la lente préparation. Il inaugure et dirige toute l'histoire postérieure. Cet événement est unique, il introduit la notion, si étrangère à des esprits de formation hellénique, de l'« une fois pour toutes » (*αναξ*). « Que Platon qui, dans un certain siècle, dans Athènes, dans une école appelée l'Académie, a formé des disciples — dans la même cité, dans la même école, devant le même auditoire, doive reproduire à l'avenir, pendant une infinité de siècles, les mêmes enseignements, loin de nous cette croyance insensée ! Car le Christ est mort une fois pour nos péchés, et ressuscité d'entre les morts, il ne meurt plus. » ¹ Nous avons évoqué le désespoir de l'homme antique, le « Rien n'est nouveau, tout se répète » de Marc-Aurèle. Il s'était, par des influences extérieures, infiltré

¹ SAINT AUGUSTIN, *De civ. Dei*, XII, 13.

Progrès technique et progrès moral

jusque dans l'Écclésiaste : « Qu'est-ce qui a été ? Ce qui sera. Qu'est-ce qui s'est fait ? Ce qui doit se faire encore. Rien de nouveau sous le soleil. » Mais la promesse du Christ introduit ^{p.195} au contraire dans l'étoffe du temps une nouveauté inépuisable et continue. C'est saint Augustin qui dit encore, dans ce même chapitre où il s'attaque à la croyance du retour éternel : « Si l'âme s'élève sans retour à la vie éternelle, il survient donc dans le temps quelque chose de nouveau qui ne finit point dans le temps. » Retenons ces termes. C'est Maurras, je crois, qui disait : quand des imbéciles créent quelque chose, ils y accolent le mot *nouveau*. Sous prétexte de réagir contre cette sottise, certains prennent l'habitude de ricaner quand on parle d'homme nouveau, de temps nouveaux. Or, pourrait-on dire, avec le christianisme l'idée de nouveauté est nouvelle dans le monde. L'office du Vendredi saint parle de « l'erreur de vétusté ». Pour l'homme qui ne renie pas sa vocation, le temps chrétien est à chaque moment substantiellement nouveau, tout en étant fidèle, parce qu'il est baigné d'éternité. Péguy a remarquablement dégagé sur ce point la parenté chrétienne du bergsonisme. Nous tenons là une des intuitions de fond que des philosophes du progrès ont transcrites des perspectives chrétiennes.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'histoire humaine. Mais avec l'histoire humaine et derrière elle, il y a une autre histoire, plus vaste, celle de l'univers. Une grande force est venue aux théories progressistes du XVIII^e de la découverte, au XIX^e, du fait de l'évolution. Le monde et l'homme se rangent dorénavant sur la ligne d'une même grande aventure montante qui s'enracine au fond des âges. Quelque réserve que l'on puisse faire sur la manière dont on interprétait ce mouvement, on s'étonne que la

Progrès technique et progrès moral

première réaction de nombreux chrétiens, devant cette perspective, ait été une réaction boudeuse ou hostile. L'idée d'une solidarité entre le sort de l'univers et le destin de l'homme est une idée familière aux Pères de l'Église. Le monde a été dispersé, brisé en même temps que l'homme par le péché de l'homme ; il sera rassemblé avec lui par le Récapitulateur. A la notion de l'homme nouveau répond celle de la « nouvelle terre », que nous trouvons déjà dans Isaïe (LXV, 17 ; LXVI, 22) et dans l'Apocalypse (XXI, I). Ce monde que nous aimons, ces travaux et ces peines, ces paysages et ces œuvres, ne seront pas détruits comme dans les apocalypses hindoues ou néoplatoniciennes, mais transfigurés au-delà de la ^{p.196} mort. Si le Royaume commence dès cette heure, il est donc loisible de penser que le cosmos aussi est histoire, et comporte une histoire sacrée liée à l'histoire de l'œuvre humaine. On connaît les efforts d'Edouard Le Roy et du P. Teilhard de Chardin pour dégager une interprétation chrétienne du fait de l'évolution. Ils ne font pas ainsi œuvre d'accommodateurs brouillons, comme certains le leur ont reproché, mais, du moins dans l'intention générale de leur tentative, ils rejoignent la plus ancienne tradition chrétienne. L'apport central du P. Teilhard, dans les rares fragments qu'il nous a jusqu'ici donnés de sa pensée, est d'avoir rétabli les perspectives cosmiques du message chrétien. Le progrès humain et le mouvement de la vie sont, pour lui, en continuité : « Nul phénomène n'est plus préparé, plus axial que l'homme. Ils ont la même figure et le même sens : ils marchent vers une double ouverture à plus de spontanéité et plus d'organisation. Plus de spontanéité — et c'est le mouvement, déjà décrit par Bergson, qui va de l'accumulation d'énergie instable, par la concentration des centres d'initiative, au courant de

Progrès technique et progrès moral

personnalisation. Plus d'organisation — et c'est le grand mouvement vers l'unification des centres personnels dont nous commençons seulement peut-être, en ce XX^e siècle, à éprouver l'amplitude. Il est de l'essence même de ce mouvement, quelles qu'en soient les vicissitudes, d'être progressif : car il manifeste l'esprit, et l'esprit est par nature irréversible, il ne reculera jamais. On sait que la matière, pour la physique moderne, se caractérise par la loi de dégradation continue. On voit mal comment fonder, sur cette seule réalité défaillante, une théorie du progrès. Si l'on peut être à la fois progressiste et matérialiste, c'est que, s'évadant de la conception purement scientifique de la matière, on réintroduit dans la représentation de la matière cette puissance de création et d'irréversibilité que, peu importe le nom, d'aucuns nomment l'esprit.

Ainsi donc, l'idée de développement progressif, loin de répugner à l'essence du christianisme, en est le produit direct. Elle n'est pas contradictoire à l'idée d'éternité. L'éternel chrétien est à la fois transcendant et immanent, il est transcendant par émergence et incommensurabilité intime avec le monde, non par ^{p.197} séparation d'avec le monde. Dans le monde comme dans l'individu, le Dieu chrétien est à la fois Celui que le monde ne touche pas — *noli me tangere* — et Celui qui lui est plus intime que lui-même — *intimius intimo suo*. Il n'est pas seulement un principe immobile d'aspiration, il est le pédagogue qui « amène la créature par degrés de perfection » ¹, et le fait, suivant l'expression du P. de Lubac, par une sorte d'« évolutionnisme surnaturel », qui entraîne dans son jeu toute l'œuvre de la nature. L'Incarnation n'a été

¹ SAINT IRÉNÉE, *Adversus Haereses*, 4, 38.

Progrès technique et progrès moral

retardée que pour attendre que l'homme ait fait une longue et multiple expérience de la misère, et senti le besoin d'un Rédempteur, qu'il se soit aussi en même temps, par la voix des Prophètes et même des Sages, comme « accoutumé à la Divinité » selon la formule audacieuse de saint Irénée ¹, qui plus audacieusement encore ajoute que le Verbe devait aussi en quelque sorte s'accoutumer à nos usages. Il y a retard à la Parousie parce que l'homme doit assimiler progressivement et pour ainsi dire développer le Christ. Aux étapes du progrès spirituel il y a donc des conditions spirituelles de réalisation non moins que des conditions économiques et sociales. Toute cette vision se tient dans une parfaite cohérence.

Le christianisme ne baptise pas pour autant toutes les hypothèses, toutes les philosophies qui se sont introduites dans les théories modernes du progrès. Entre l'histoire significative du chrétien et le progrès indéfini tel qu'il a été souvent pensé, il y a des différences de structure ontologique dont les conséquences pratiques sont notables.

D'abord, le progrès de l'univers, pour le christianisme, n'est pas indéfini, mais en un sens fort il est rigoureusement défini. Le Christ est venu, il a donné son sens à l'histoire. Le monde ne joue pas son avenir aux dés : il est déjà sauvé, et les conditions de ce salut lui ont été révélées. L'histoire n'est pas éternelle, il y a une fin de l'histoire, du monde, et du temps. Le christianisme ^{p.198} n'est pas dépassable. En d'autres termes, il n'est pas seulement progressif, il est eschatologique. Progressif et eschatologique : toute la complexité de l'exégèse historique chrétienne réside dans cette

¹ Cit. par de LUBAC, *op. cit.*, 196.

Progrès technique et progrès moral

liaison. On entend souvent aujourd'hui opposer à une conception progressiste de l'histoire un retour au sens apocalyptique de la foi. Il semblerait que l'on doive choisir entre un monde qui avance par degrés vers la perfection, et un monde qui serait comme suspendu dans une éternité plus immobile que ses mouvements, plus menaçante que ses espoirs, où l'angoisse de la fin à chaque seconde imminente aurait plus de valeur que la promesse toujours offerte des jours. C'est disloquer l'antinomie vivante qui est précisément le nœud de la conception chrétienne d'une histoire eschatologique.

Il faut aller plus loin. La conception d'un progrès indéfini, si on prend le mot à la rigueur, s'annule proprement elle-même. Le progrès n'est que s'il est défini. Que peut bien vouloir dire progrès indéfini ? Progrès sans finalité, porté par l'automatisme de la matière ou par les variations fortuites de l'évolution ? Mais parler de progrès, sur ces bases, c'est se payer de mots. Le temps homogène et perpétuel de l'univers physique, s'il a une direction, n'a pas de sens, ou s'il a un sens, c'est, par la loi d'entropie, de se dégrader. L'affirmation du progrès dans un tel cadre, mécaniste ou darwinien, peut être un pari volontaire, mais il faut, ou bien renoncer à le fonder dans la philosophie de la nature que l'on professe, ou bien abandonner une philosophie qui est radicalement étrangère à l'orientation et à la signification. Se tournant de la structure des choses vers l'avenir du monde, veut-on dire, en parlant de progrès indéfini, que le progrès n'aura pas de fin ? Mais revenons à la référence sans laquelle l'idée de progrès n'a plus de sens. Progrès vers quoi ? pour qui ? Nous parlons de progrès quand il y a progrès *pour l'homme*, accroissement chez l'homme d'être, de bonheur et de justice. Mais un progrès indéfini dont *tous*

Progrès technique et progrès moral

les hommes de l'histoire ne connaîtraient pas les fruits serait pour des générations innombrables le triomphe de la mort et de l'injustice : chaque initiative postérieure y renvoie en effet au néant toutes les initiatives antérieures ; de tout le passé souffrant et laborieux ^{p.199} de l'humanité, il ne reste plus dans les générations successives que des souvenirs démodés et périssables ; des hommes s'y sacrifient totalement à des grandeurs de l'homme auxquelles ils ne participeront pas. Si tel était le destin de l'humanité, il y aurait à l'œuvre, au cœur de sa démarche, une véritable et massive aliénation historique que le progrès développerait automatiquement au lieu de la résorber. L'histoire se résoudrait dans la création continue et onéreuse d'une caste finale d'héritiers. Le christianisme la sauve de cette aliénation en annonçant l'assomption générale de toute l'humanité et de tous ses travaux dans le Royaume accompli. Mais cette assomption n'est possible que s'il y a une fin du progrès et une fin du monde, où tout effort est justement jugé et reçoit récompense.

On voit le rôle essentiel joué par la mort dans la notion chrétienne du progrès. La mort du monde donne au progrès son être et sa justice, la mort individuelle son impulsion incessamment renouvelée. Il faudrait analyser de près comment cette fin du progrès commande ses structures. Le progrès n'est pas ici un processus d'accumulation régulière, dont l'automatisme ramènerait l'éternisme des Grecs sous forme d'une sorte d'immobilité expansive, de fatalité mécanique. Péguy voyait dans cette conception automatique du progrès une généralisation cosmique de la capitalisation bourgeoise, de la mystique de l'épargne. Il en dévoilait ainsi l'âme. Le progrès du chrétien n'est pas une accumulation d'avoir (biens, puissance, confort) mais une marche

Progrès technique et progrès moral

à la perfection de l'être. Si je meurs, c'est parce que cette perfection veut le dépouillement de l'esprit d'avoir, et que la mort est ce dépouillement même. Le progrès de l'histoire selon le christianisme n'est pas un processus d'accumulation continue, comme le progrès technique, dont la loi est beaucoup plus sommaire. Il est ascèse, et suit, dans l'humanité comme dans l'individu, la loi de toute ascèse : sacrifice, résurrection, transfiguration. Il comporte donc essentiellement, et non à titre d'accident, des pertes irréversibles, des déchirements, des retours, des nuits, des crises. Il ne peut se ramener à ces critères de commodité, de sécurité, d'agrément somnolent qui servent généralement à définir le bonheur. Il ne ^{p.200} peut ignorer que travaille dans le monde, à travers l'épanouissement du Royaume de Dieu, une puissance positive de Mal, qui remporte ses victoires provisoires et parfois durables. Pour l'acteur du progrès, qui n'en a pas la perspective totale, ce chemin heurté lui masque souvent le sens de la marche : mais c'est précisément à cette seule condition que le progrès est un fait humain et divin, une foi à embrasser et un risque à courir, et non pas une opération comptable.

Nous touchons le point où le progrès chrétien est mystère, et non pas seulement lumière. Il est pourtant aussi besoin de lumière, et comme on l'a dit, progrès des lumières. Il est dangereux pour l'authenticité du témoignage rendu de présenter l'espérance chrétienne, ainsi qu'y tendent certaines formules de M. Gabriel Marcel, comme un recours miraculeux qui se présente au point où la technique défaille et laisse une sorte de vide devant l'action. Il y a une technique des plus hautes voies spirituelles, et quelque onde de mystère enveloppe l'invention la plus élémentaire. Mais s'il appelle sans cesse les lumières et

Progrès technique et progrès moral

l'organisation, le progrès chrétien ne s'épuise pas en lumières et en organisation.

S'il est donc faux de lui reprocher, du côté rationaliste, de noyer l'effort humain dans l'appel mystique, il n'est pas moins injuste de considérer, comme l'existentialisme athée, qu'en donnant une fin à l'histoire, il supprime cette ouverture totale à tout le possible qui fait la grandeur tragique de l'aventure humaine. Certes, tout n'est pas possible dans un univers dont le destin spirituel est arrêté. Mais quand ce destin est attaché à la quatrième dimension d'une libéralité infinie, on est en droit de penser que ses réalisations dans les dimensions de l'existence sont elles-mêmes infinies en possibilités, au sein de leur double conditionnement surnaturel et empirique. L'indéfinité d'étalement est remplacée, en perspective chrétienne, par une indéfinité ou mieux par une infinité de surabondance, pour qui accepte de se placer dans les conditions de la surabondance. Dès lors, qu'en un sens les jeux soient déjà faits avec l'Incarnation du Christ ne dissout pas la valeur réelle de la durée, son coefficient d'incessante nouveauté. Il faudrait que la transcendance du Christ soit une transcendance ^{p.201} figée et avare pour que l'histoire, après Lui, n'ait plus rien à apporter de substantiel, comme tendent parfois à le soutenir les affirmations barthiennes. Il est venu pour que « nous ayons la vie, et que nous l'ayons surabondante ». Quand Il dessine le champ de l'histoire, Il ne limite donc pas, Il libère, Il n'arrête pas, Il féconde.

Au surplus, le cours de l'histoire sacrée est semblable au fil de ces eaux lentes dont nous savons qu'elles coulent, et vers quelles mers, mais dont nous n'arrivons pas à percevoir, en les fixant sur un point, dans quel sens elles coulent à ce point. Les paysages se confondent, les valeurs se masquent, les ombres ironisent à

Progrès technique et progrès moral

travers les lumières, les significations immédiates se dérobent. Celui qui a la foi ne connaît jamais la dérélition absolue de la conscience absurde. Mais il se donne assez d'obscurité par l'audace même de son enquête pour que chez lui ne soient pas éliminés l'angoisse créatrice et les combats dans la nuit. Ils le rendent fraternel à tout homme qui cherche passionnément le secret de l'homme.

*

Il nous a été difficile de dissocier les deux premières composantes de l'idée de progrès : l'idée d'une direction de l'histoire, et l'idée d'une direction heureuse. Réfléchissons maintenant de plus près sur la seconde.

Certains courants chrétiens se joignent ici à plusieurs courants antichrétiens pour rabattre le christianisme sur un pessimisme historique qu'il rejette dans sa fibre même.

Cette tradition est très ancienne dans le champ même balayé par le christianisme. Elle devait fatalement parasiter, chez des fanatiques, les déclarations évangéliques sur l'action de l'esprit du mal dans l'histoire du monde et sur la force du péché dans les actes de l'individu. On sait combien la sensibilité manichéenne pesait sur la basse antiquité, et quel mal saint Augustin encore eut à s'en débarrasser. Le monde païen décadent, il est vrai, n'offrait pas un spectacle très réconfortant. Enfin, une foi jeune et entière devait tendre normalement à noircir la créature pour glorifier ^{p.202} le Sauveur. On est plutôt étonné que le pessimisme théologique, dans ces conditions, ne soit qu'exceptionnel aux premiers siècles de l'Eglise. Car il le fut, et l'Eglise est née, s'est développée dans un tout autre climat. Les Pères grecs, avec leur sens inné de la

Progrès technique et progrès moral

splendeur du monde créé, n'y donnèrent jamais. On le trouve dès le II^e siècle chez un Taticien, le Barbare fanatique luttant en Barbare autant qu'en chrétien contre le naturalisme grec ; chez un âpre fils de l'Afrique, Tertullien, l'inventeur, dit-on, du *credo quia absurdum*, qui proscrit la pensée et les livres, parce qu'après Jésus-Christ la science est inutile. Il est significatif que l'un et l'autre soient isolés dans l'antiquité chrétienne, et qu'ils aient l'un et l'autre fini dans l'hérésie. Leur esprit se retrouvera au cours des âges sur le flanc raide du christianisme : saint Pierre Damien, saint Bernard, les Réformés, le Jansénisme. Sans doute ces théologies austères furent-elles d'heureux contrepoids à certaines tentations. Mais dès qu'elles systématisent le pessimisme historique, elles se mettent en dehors de la grande poussée chrétienne. Au sixième jour, dit la Genèse, Dieu se retourna vers toutes les choses qu'il avait faites, et il vit que cela était bon. Tous les Pères regardent vers ce texte pour s'opposer aux spiritualismes de l'époque, qui veulent que ce monde soit le résultat d'une chute ou d'une erreur de l'être, et qui se présentent déjà comme des religions plus pures, seules gardiennes de la transcendance divine. Justin, dans sa Première Apologie, souligne que le genre humain participe tout entier à la Rédemption, donc que le Christ assume toute l'antiquité et toute l'histoire à venir, et non seulement le groupe de ses fidèles présents ou à venir. Il montre une sympathie chaleureuse pour cette philosophie grecque qui fera dire à Clément d'Alexandrie qu'il y a deux anciens Testaments : la sagesse grecque et la Bible. Il exprime sa pensée sur la Sagesse du monde à travers le symbole des deux femmes d'Abraham : Sarah (qui veut dire la sagesse), épouse d'Abraham le Juste, n'avait pas d'enfant de lui ; il fallut que le Juste s'unît d'abord à la Science du

Progrès technique et progrès moral

monde, symbolisée par Agar l'Égyptienne, pour engendrer Isaac et sa postérité, qui descend jusqu'au Christ. Puis l'Église lutte contre l'hérésie monophysite, qui a failli la dévorer, parce qu'en faisant de p.203 l'Incarnation une simple apparence, elle implique un mépris inacceptable du monde en même temps qu'elle détruit le sens même de la Rédemption. Saint Augustin refuse contre Plotin d'admettre que la matière, créée par Dieu, puisse être mauvaise en soi. Ce sera la position constante de la pensée médiévale ¹. Elle ne s'exprime pas seulement par les philosophies, mais par les hymnes et les cantiques, jusqu'à leur couronnement dans les Laudes de saint François, où toutes les réalités de la terre sont entraînées dans le Royaume de Dieu.

Vient, après l'époque des principes, l'époque du savoir. Bien que ce fût sa tentation fréquente, car l'humanité n'avance pas d'un bloc sur tous les fronts, tout le moyen âge n'a pas méprisé la science de la terre. Albert le Grand, le maître de saint Thomas, produit 21 in-folios de recherches encyclopédiques, maniant lui-même, évêque, les fourneaux et les creusets, laissant derrière lui une réputation scientifique mondiale. Le franciscain Roger Bacon lance à la méthode d'autorité tous les sarcasmes que les modernes croient avoir découverts, et fonde la science expérimentale, trois siècles avant le second Bacon. Un autre franciscain, Raymond Lulle, jette les premiers fondements de cet « art combinatoire universel » qui, avec les mathématiques et la logistique, deviendra le langage même du monde. Duhem a révélé la grande école de mathématiciens et de mécaniciens de l'Université de Paris qui, du XII^e au XIV^e siècle, nous donna la première notion de la force vive

¹ Cf. Gilson : *L'esprit de la philosophie médiévale*, Ire série. Chap. sur l'optimisme chrétien.

Progrès technique et progrès moral

avec Buridan, le premier visage des coordonnées (dites cartésiennes) avec Nicolas Oresme. On oublie trop communément que la Renaissance fut une réaction contre Aristote et la scolastique, non contre le christianisme, sauf un très petit nombre d'athées. Vinci, Galilée, Descartes, l'abbé Copernic, Pascal, le prieur Mariotte, Leibniz, médiateur de l'oecuménisme, Newton, tous les novateurs de la science moderne sont en même temps des penseurs chrétiens. Si nous passons au plan social, c'est en chrétienté que naissent les premières collectivités organisées à structure égalitaire : confréries, communes et ordres religieux, germes de la société moderne.

p.204 De la vision médiévale, l'idée d'une humanité progressive suit des chemins qu'il faudrait dégager, mais dont nous voyons les traces dans la Renaissance catholique et chez les sectes protestantes non conformistes, la première menant à Descartes et à Pascal, la seconde aux ministres non conformistes, Prince, Priestley, puis à l'optimisme religieux du libéralisme anglais, où nos Philosophes puisèrent largement. Jusque là, notamment en Angleterre (qu'on pense au caractère de sa franc-maçonnerie), elle ne s'est nullement formée en opposition au christianisme.

Certes l'histoire n'a pas manqué d'académies ecclésiastiques pour condamner les novateurs. Mais je ne sache pas que les académies laïques leur soient plus ouvertes. Le christianisme est un trop large fleuve pour ne pas charrier un courant de boue, d'immondices, et d'arbres morts. N'oublions pas que jusqu'à une date récente à l'échelle historique, il a inclus toute la culture et toute la société civile. J'ai seulement voulu montrer que dans la ligne d'une religion qui centre toutes ses perspectives sur l'Incarnation, le sens de la terre ne peut être un sens maudit. Ceux

Progrès technique et progrès moral

qui, au nom du christianisme, lui jettent l'anathème, traînent encore à leur insu, du fond de l'histoire, les spiritualités d'évasion qui furent le seul recours de l'homme intérieur jusqu'à ce que Dieu mît les deux pieds sur terre, et plantât l'arbre de la Résurrection au cœur des civilisations.

Laissant l'histoire pour la doctrine, on évoquera peut-être les condamnations classiques de la chair ou du monde. Mais ici comme en littérature les classiques sont ce que l'on connaît le plus mal. La « chair » selon saint Paul n'est ni le corps opposé à l'esprit, ni la terre opposée au ciel ; c'est la tendance au péché, la résistance à la transfiguration ; cette tendance frappe l'esprit comme le corps ; de plus, elle n'est venue au monde qu'accidentellement, par un fait historique, que la Rédemption proposée à l'Histoire peut effacer, si l'homme le veut, dans l'histoire même. La chair, c'est le vieil homme opposé à l'Homme nouveau ; mais l'appel à l'Homme nouveau est adressé à chaque instant à tous les hommes, et le vieil homme n'est pas une fatalité de la nature. Du moins pour les deux traditions catholique et orientale, les sources de la nature ^{p.205} n'ont pas été souillées par le péché originel, ses puissances n'en sont que gravement blessées. Toute l'activité naturelle reste bonne, bien qu'entravée par ses blessures, et elle est appelée à se transfigurer dans l'œuvre surnaturelle. Saint Augustin accentue cette perspective paulinienne. La corruption vient de la décision du pécheur, et non pas d'une malédiction de sa chair : « Ce n'est point la chair corruptible qui a rendu l'âme pécheresse, mais l'âme pécheresse qui a rendu la chair corruptible. » Et le péché, même s'il connaît dans l'humanité une sorte de continuité radicale, ne sort pas d'une fatalité de la nature, il y entre par une orientation égocentrique de

Progrès technique et progrès moral

l'amour de soi : « Ce n'est point en tant qu'il est dans la chair, où le diable n'est point, mais en tant qu'il est selon lui-même, que l'homme devient semblable au diable. » ¹

Même contre-sens sur le « monde ». Le Christ « ne prie pas pour le monde », « le monde est déjà jugé », le Diable est le « Prince de ce monde ». Mais il est aussi écrit dans l'Évangile : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique », le Christ « est venu pour sauver le monde », il « ôte le péché du monde » ; il est nommé sauveur du monde, *salvator mundi*. Le monde désigné ainsi est tantôt le lieu du conflit entre le Christ et Satan, sur le théâtre de l'humanité, tantôt l'ensemble des forces historiques qui se mettent au service de l'Antéchrist. C'est sur ce dernier « monde » seul que tombent les paroles de condamnation. Le premier reçoit, s'il triomphe de l'autre, les promesses de vie et de salut.

Aussi bien ne voyons-nous pas dans la première société chrétienne, si farouche pourtant chaque fois que sont en jeu l'intégrité de la foi ou des mœurs, cette sorte de mauvaise humeur contre la vie profane qu'ont inventée des âges moins sûrs de leur foi et moins pleins de sa lumière. La conduite d'un chrétien du II^e siècle ne se distingue pas essentiellement de la conduite d'un homme moral de son temps. Comme le conseille l'Évangile, c'est intérieurement qu'il cultive le détachement, et pour le reste, il sait aimer ^{p.206} les joies simples de tous les hommes, entretenir avec les païens une sociabilité sans gêne. C'est le farouche Tertullien lui-même qui leur déclare ² : « Nous ne sommes ni des

¹ *De civit. Dei*, XIV, 2-3.

² Cit. par LIETZMANN, *op. cit.*, II, 42.

Progrès technique et progrès moral

brahmanes, ni des fakirs hindous et nous n'habitons pas dans les bois, loin des hommes. Nous ne méprisons aucun don de Dieu, mais nous en usons avec intelligence et raison. Notre vie en ce monde a besoin, elle aussi, de votre forum, de vos halles, de vos bains, de vos magasins et de vos ateliers, de vos auberges et de vos marchés, et de tout ce qui sert à votre vie économique. Comme vous nous allez sur mer, nous sommes soldats ou laboureurs ; nous échangeons des marchandises avec vous, et ce que nous produisons dans l'art et l'industrie, vous l'utilisez. »

Résumons-nous et avançons ici à pas précis. Car nous frôlons les terres favorites d'un certain optimisme religieux où le christianisme n'a pas laissé moins de substance que dans la crise janséniste, soit au cours de la Contre-réforme, soit dans les deux siècles du libéralisme. Nous tenons jusqu'ici deux vérités constitutives d'une perspective chrétienne.

La première, qu'il n'y a dans le monde, dans la nature, dans la chair, dans la matière, et par suite dans *l'opus humanum* aucune déchéance essentielle, aucun mal absolu qui frapperait l'histoire d'indignité et lui tracerait à l'avance un lit d'irréparable décadence. L'œuvre humaine est *encore bonne*, malgré le péché, sous certaines conditions rigoureuses il est vrai, mais qui nous offrent une telle surabondance de vie que cette rigueur ajoute, aux grâces de la nature, des grâces supplémentaires. Telle est du moins la perspective catholique, que certains Réformés n'admettront pas, mais qui me semble indispensable pour que l'Incarnation garde sa plénitude. C'est ce que j'appellerai le principe de l'humanisme chrétien.

Il s'appuie à une seconde perspective, moins négative, plus essentielle, celle de la générosité divine. Si l'optimisme à

Progrès technique et progrès moral

prétentions religieuses n'est trop souvent que la justification d'une humeur facile et une manière de s'arranger dans la banlieue de p.207 l'aventure chrétienne un petit pavillon de tranquillité spirituelle, trop de pessimismes, trop de catastrophismes n'avouent à première analyse, sous une sorte de jouissance mauvaise et d'avarice agressive, que le transfert d'un désarroi personnel, une sorte de rancune sauvage contre une joie que l'on n'a pas su trouver. Cette sorte de sadisme théologique, cette volonté d'humilier la condition humaine, comment pourrait-on les rattacher à un Dieu de surabondance et d'amour ? Il semble parfois, à entendre ces voix, que l'humanité ne réalise pleinement le dessein de Dieu qu'en s'embrouillant ridiculement dans ses œuvres, comme si Dieu avait de sinistres joies de raté s'exaltant à multiplier les ratés autour de lui. Aussi bien que la jovialité spirituelle, l'esprit de catastrophe peut être une projection de notre pauvreté intérieure. Il faut en déblayer le sentiment tragique du christianisme, comme il faut débarrasser la joie chrétienne de ceux à qui Job criait déjà : « Vous êtes tous d'insupportables consolateurs ! »

Cette perspective chrétienne, que parfois du côté de Barth l'on définit comme un pessimisme actif, j'ai préféré, pour exprimer la même paradoxale antinomie qui réside en son cœur, la nommer un optimisme tragique. Si pour elle l'histoire monte en fin de compte, elle ne monte pas par des chemins simples. On connaît le schéma de Pascal : « La nature agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc.... » Il figure ce progrès en dents de scie ; chaque trois ou quatre dents, la courbe pousse ses pointes un degré plus haut, dans l'intervalle elle est aussi brisée que l'on veut. Il faudrait

Progrès technique et progrès moral

ajouter, pour déterminer entièrement la vision chrétienne, que la série progressive de ces sommets nous est cachée dans l'inconnaissance du mystère de l'histoire. Nous savons seulement que le mouvement va de l'avant, et parfois nous le percevons en gros. Mais nous ne pouvons en prédire les voies, les pauses, les retours. Il y a donc une parenté incontestable entre l'optimisme chrétien et l'optimisme humaniste qui se défend aujourd'hui contre l'image d'un monde insensé. Mais il y a une distance qu'on ne saurait atténuer entre l'optimisme historique qui se donne le schéma linéaire d'une humanité avançant automatiquement ^{p.208} avec les progrès de son organisation dans une durée monocorde, et l'optimisme tragique du chrétien, pour qui le sens du progrès n'est jamais entièrement représentable, ne se définit pas hors du paradoxe de la Croix, et n'exclut pas qu'à travers lui se déchaînent jusqu'au dernier jour les catastrophes des puissances infernales.

Dans cette perspective totale, un certain pessimisme historique retrouve une place. On ne peut pas dire que le royaume de Satan progresse à proprement parler, car il n'a pas les promesses de vie et, déjà vaincu par l'Incarnation, s'il n'est encore dépossédé, il est en perte de ressources. Mais il peut se consolider, s'étendre, et il semble bien selon l'Apocalypse que ses derniers spasmes, comme les dernières détentes du fauve à l'agonie, doivent être d'une violence inouïe. Comme personne ne lit jusqu'au bout les secrets de l'histoire, les hypothèses que nous formons sur ces vicissitudes peuvent être plus ou moins sereines, plus ou moins sombres. On oublie combien nos humeurs participent à notre vision du monde dans sa phase irréfléchie, la poussent au noir ou au beau. Ces systèmes affectifs n'ont guère d'intérêt, et il est si facile de leur plaquer une belle construction philosophique ou théologique ! Il est

Progrès technique et progrès moral

plus difficile de s'en libérer et d'embrasser dans ses contrastes déconcertants la dialectique de la lumière et de la nuit dans l'histoire. Rien de moins chrétien que cette sorte de masochisme de l'inquiétude ou de l'angoisse qui installe depuis quelque temps une sorte de nouveau romantisme philosophique sur un nouveau mal du siècle. Mais que ses outrances ne nous fassent pas oublier certaines structures de l'expérience. Tous les progrès techniques ont commencé par des œuvres de destruction. Tous les progrès spirituels partent d'une souffrance et d'une crise. De même qu'en jetant sur le monde des lumières de plus en plus vives et précises, la science, *en même temps et du même mouvement*, débusque des mystères et de nouveaux problèmes en nombre au moins égal aux clartés qu'elle distribue, de même, à mesure qu'elle multiplie ses réalisations et développe ses promesses, l'humanité, en même temps et du même mouvement, s'entoure de nouvelles tentations, de nouvelles menaces, rend sa condition plus dangereuse en même temps que plus ouverte. Cette ^{p.209} dialectique en clair-obscur de l'histoire ne doit pas le céder à je ne sais quelle image sulpicienne du progrès. Il importe seulement que nous ne transformions pas en visions prophétiques nos humeurs et nos découragements, et que nous ne paraissions pas prendre le Dieu de charité pour un monteur de catastrophes : nous risquons alors de ne plus le reconnaître dans ses triomphes sans éclat sur la route quotidienne qui va de Jérusalem à Emmaüs.

*

J'entends bien que ce progrès des desseins de Dieu sur l'univers, qui sont pour un chrétien le progrès, ne passionne guère une part importante de nos contemporains. Ils me ramèneront ici à la notion plus commune du progrès, celui des sciences, des

Progrès technique et progrès moral

machines et de l'organisation de l'homme sur terre, et ils me demanderont si en fin de compte le christianisme est pour ou contre.

Il est habituel ici de répondre, quand on essaye de parler sans préjugé : ni pour, ni contre. Le progrès matériel (comme on dit, bien qu'il soit l'effet des plus extrêmes subtilités de l'esprit) serait un instrument neutre, qui serait utilisable pour le meilleur ou pour le pire. Cette neutralité me semble une abstraction confortable, et cette réponse un académisme stérile. Il faut dire au contraire que le danger constant, et la chance constante du progrès technique, c'est qu'il n'est jamais neutre ; et s'il peut aller au pire, c'est précisément parce qu'il est voué au meilleur, qu'il fréquente les grands chemins où la vie ne passe qu'avec le risque et le drame.

Je ne doute pas qu'il faille prendre ici, au moins jusqu'à ce que l'hypothèse se soit révélée fausse, le contre-pied de l'attitude que beaucoup de chrétiens gardent encore, sous l'effet du vieux dualisme, en face du progrès technique, et plus généralement des rapports de l'homme avec « la matière ». Nous avons vu se développer sous nos yeux un nouveau prophétisme ruskinien contre la science et la technique. Or, la machine n'est que l'extension du corps de l'homme dans le corps du monde. Sur elle se croisent ^{p.210} les feux de deux manichéismes, l'ancien qui ne maudissait que le corps naturel, et le nouveau, qui s'étend à ce corps artificiel et déconcertant que l'homme s'est donné depuis peu. La machine est au surplus le produit direct d'une intelligence nouvelle, née ou réveillée en Occident, après une longue éclipse, vers le début des temps modernes : l'intelligence mathématique. Elle n'a encore pénétré, et pénétré de ses mœurs, qu'une très mince pellicule de la noosphère. Il est stupéfiant de constater

Progrès technique et progrès moral

combien nous pensons encore massivement le monde sous des formes rudimentaires et plus proches des cosmogonies du VII^e siècle avant J.-C. que des vues qui chaque jour s'imposent au savant. Toutes les forces de routine font bloc pour accuser cette intelligence et ses produits de complot contre l'homme. Le christianisme a-t-il quelque raison interne de se lier à elles ?

La manière dont toute la haute tradition chrétienne, nous l'avons vu plus haut, a protégé le sens de la terre, va nous guider ici. Quittant les généralités théologiques, saint Augustin le premier définit nettement les perspectives du chrétien dans l'organisation terrestre de cette terre, et ses rapports avec l'ordre spirituel. L'ordre spirituel n'est pas un principe métaphysique séparé aspirant l'homme hors de sa situation terrestre, mais une force dynamique qui se manifeste dans les sociétés humaines. La cité de Dieu et la cité terrestre sont mêlées et confondues ¹ pour tout « le temps depuis le jour où commence jusqu'au jour où s'arrête la génération des hommes ». Elles ne diffèrent que par leur orientation, l'une vers l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, l'autre vers la glorification de l'individu sur soi. Comme s'il craignait même ainsi d'accentuer un dualisme matériel là où l'opposition est en esprit et en vérité, saint Augustin divise intérieurement la cité de la terre : l'une de ses figures accumule l'œuvre du péché, l'autre sert de symbole à la cité du ciel ². Les citoyens de la cité céleste font usage de tout ce qui n'est pas en contradiction avec la loi de Dieu... « La cité du ciel use donc, en cet exil, de la paix de la terre, en ce qui touche _{p.211} aux intérêts de la nature mortelle, autant que la piété est sauve et que la religion

¹ *De Civit. Dei*, XI, I, XV, I.

² D^o XV, 2.

Progrès technique et progrès moral

le permet, elle protège et encourage l'union des volontés humaines, rapportant la paix d'ici-bas à la paix céleste. »¹ Ainsi la vie de religion ne comporte plus seulement une extase et des rites, comme l'y engageait le pseudo-Denys, père de la mystique, bien que la vie spirituelle et le culte aussi soient essentiels : elle comporte des *tâches*.

Telle est la direction que, sans renoncer à sa dimension mystique, allait prendre l'Eglise d'Occident. L'œuvre immense des moines pour fonder la société médiévale village par village, l'œuvre séculaire des papes pour asseoir les structures publiques de la chrétienté, puis pour harmoniser et limiter les Etats naissants, ne sont pas d'une religion qui méprise l'organisation de la terre. Un des plus rigoureux spirituels, saint Bernard, écrivait à des moines, dans une lettre qu'il m'est déjà arrivé de citer, tant elle me semble importante² : « Comme nous sommes charnels et que nous naissons de la concupiscence de la chair, la cupidité, c'est-à-dire l'amour, doit commencer en nous par la chair ; mais si elle est dirigée dans la bonne voie, elle s'avance par degrés, sous la conduite de la grâce, et ne peut manquer d'arriver enfin jusqu'à la perfection, par l'influence de l'esprit de Dieu : car ce qui est spirituel ne devance pas ce qui est animal ; au contraire, ce spirituel ne vient qu'en second lieu : aussi, avant de porter l'image de l'homme céleste, devons-nous commencer par porter celle de l'homme terrestre. » Rousseau disait-il autre chose quand il écrivait, au livre III de *l'Emile* : « Il faut avoir longtemps étudié les corps pour se faire une véritable notion des esprits, et soupçonner qu'ils existent. L'ordre contraire ne sert qu'à établir le matérialisme. »

¹ D°, XIX, 17.

² Lettre XI, à Guigues, prieur de la Grande Chartreuse, et aux religieux de cette maison.

Progrès technique et progrès moral

Dans toute cette tradition, nous voyons beaucoup plus qu'une réhabilitation du corps et de la matière, que la négation d'une négation. Corps, matière, n'apparaissent pas comme un milieu neutre, qui ne serait ni maudit ni spirituel, un esclave passif du bien ou du mal. Ils sont intérieurement annexés au développement p.212 vivante du Royaume de Dieu. Si l'Incarnation est complète et la Résurrection totale, l'Homme nouveau est en même temps appelé à faire une terre nouvelle, le monde des corps doit collaborer de toute sa puissance non seulement à raconter, mais à construire la gloire de Dieu.

Le moyen âge a pensé cette vérité chrétienne sur le monde corporel tel qu'il le connaissait : sur le corps de l'homme, « temple du Saint-Esprit », et sur cette sorte de chaude matrice que lui constituait l'univers clos de Ptolémée. Au lieu de répéter ses formules à travers quelques lieux communs moraux que notre expérience déborde de toutes parts, n'est-il pas temps de nous demander ce que signifie le corps pour un homme moderne, et si la science moderne ne nous donne pas le monde physique et son rapport à l'homme dans une situation beaucoup plus ouverte à cette humanisation, et par là à cette divinisation de la nature qui sont au cœur d'une théologie de l'Incarnation. Pour le physicien prémoderne le corps restait proprement un corps étranger dans l'univers chrétien, une existence opaque, obscure, rivée à son lieu et à son inertie de nature. C'est peut-être Robert Grosseteste, le maître de Roger Bacon, qui le premier ressentit une gêne théologique insupportable de cette conception, quand il alla chercher le secret de la matière dans la lumière, qui semblait offrir un pont avec la transparence, l'instantanéité, l'ubiquité des choses spirituelles. Roger Bacon, deux siècles avant Descartes, affirme

Progrès technique et progrès moral

qu'« il est impossible de rien connaître aux choses de ce monde, si l'on ne sait pas les mathématiques ». Et l'on peut dire en effet que ce sont les mathématiques qui vont délier les chaînes de l'univers, dissiper son opacité, et cette matière que l'on imaginait jusqu'ici comme une immobilité sombre, une absence terreuse à l'intelligence du monde, ce sont elles qui vont nous la montrer de plus en plus semblable à l'esprit, vive, animée, universelle comme lui. J'entends bien ici que certains de nos Cassandre ne lui reprochent plus d'être matérielle et lourde, mais au contraire trop subtile. Ils gémissent sur la fin de l'intelligence charnelle, de l'homme incarné, ils accusent, comme ils disent, la complicité du rationalisme et du matérialisme pour dissoudre l'univers appétissant d'Aristote, et perdre ^{p.213} l'homme dans ces froides abstractions qui ne sont plus à l'échelle du salon familial, de l'atelier de potier et du gouvernement direct. On est surpris de voir cette critique qui se veut philosophique confondre le rationalisme logique et son formalisme dévitalisant avec le rationalisme scientifique, ce qui n'est plus guère pardonnable après les travaux de Léon Brunschwig. On est plus surpris encore des solidarités théologiques qu'elle essaye de consolider. On dirait vraiment que le palpable et le clos sont les valeurs suprêmes de la théologie, que l'Incarnation tout entière s'est consommée pour aboutir à l'exaltation du potier, que pour un homme fait à l'image de Dieu il n'y a de valeurs qu'à longueur de bras. Si je manquais de mesure je demanderais si dans ces régions de l'esprit l'on ne tend pas à confondre la Charité avec la chaleur animale.

Constatons donc que la matière du XX^e siècle nous apparaît comme infiniment plus divine que la matière de la connaissance prémathématique, et qu'à cette lumière nouvelle, l'unité de

Progrès technique et progrès moral

l'univers a gagné une évidence jusqu'ici inconnue. Le corps de l'homme s'est considérablement agrandi. Ce ne sont plus seulement nos muscles et nos nerfs, c'est tout l'univers de la machine auquel il faut avoir aujourd'hui l'audace d'appliquer la formule de saint Paul : il est lui aussi, ou du moins il est fait pour être le temple du Saint-Esprit. Il n'y a pas de péché originel d'une civilisation, il n'y a pas un péché de machinisme.

Certains, il est vrai, au lieu de voir dans cette promotion de la matière et de son usage un acte proprement religieux, qui découvre progressivement la gloire de Dieu dans l'univers, y dénoncent une indiscretion sacrilège de l'intelligence humaine. Le vieux mythe de Prométhée ressort à ce moment sous la spiritualité chrétienne, comme s'il ne traduisait pas le quant-à-soi de l'Olympe, et pouvait trouver place dans un univers où Dieu lui-même est, venu apporter à l'homme le feu sacré de sa divinité. Ce complexe d'indiscrétion, que l'on théologise après coup, est-il autre chose qu'un aspect de notre pusillanimité devant l'ampleur de la christification ? Il marque un affaissement aujourd'hui courant d'une perspective théocentrique où la mission de l'homme est mesurée à la grandeur ^{p.214} des choses divines, sur une sorte de moralisme anthropocentrique, où elle est rabattue sur les carences de notre imagination, érigées en vertus. Certes, chaque fois que l'homme approche des dimensions divines de sa vocation, le guette l'orgueil ou la suffisance lucifériennes. Mais l'orgueil ne réside pas dans l'audace de la tâche, il est dans l'attitude de celui qui la réalise. Si la foi soulève les montagnes, le saint soulève une montagne avec un cœur simple, tandis que l'homme vain marche déjà comme un insensé. L'homme est créé pour faire violence à Dieu. S'il se fait violence à lui-même pour se diviniser dans

Progrès technique et progrès moral

l'imitation et le prolongement du Christ, comment ne pourrait-il faire violence à la nature pour la diviniser à son tour ? La joie de Dieu est manifestement de luttés avec sa création. Si l'un de nos rôles est d'entraîner l'univers matériel dans le sillage de notre divinisation, la loi de conquête du Royaume s'étend à lui comme aux combats spirituels : *Violenti rapiunt illud*.

Si de la représentation du monde qui s'est introduite avec l'âge moderne, nous passons aux suites pratiques du progrès technique, nous n'y trouvons pas moins de sens spirituel positif dans les perspectives de l'histoire chrétienne.

Je crains que les anathèmes que l'on lance vers la machine, on ne les prononce dans l'héritage de ce très ancien mépris du travail, et spécialement du travail manuel, qui a pénétré la sensibilité occidentale pendant des siècles, jusqu'à des temps récents. Il s'est souvent justifié pour une interprétation à contre-sens de la malédiction biblique. On se scandalise de ce qu'une libération de la servitude du travail annulerait cette malédiction. Mais la Rédemption, qui a racheté le péché, serait-elle impuissante à disperser les suites du péché ? Le travail des hommes est encore pris entre l'ancienne loi et la nouvelle, il mêle aux eaux troubles de la faute originelle les eaux victorieuses de la Résurrection. A force d'insister sur la spiritualité pénitentielle du travail, on a laissé dans l'ombre sa spiritualité ascétique et glorieuse. Cet immense effort pour libérer l'homme du travail par le travail est la promesse donnée pour la première fois à tous les hommes de pouvoir, dans un délai historiquement mesurable, être suffisamment disponibles p.215 pour les vocations maîtresses de l'homme ; il est la première étape, l'étape nécessairement première de la libération

Progrès technique et progrès moral

spirituelle si, comme le veut saint Bernard, « ce qui est spirituel ne devance pas ce qui est animal ».

On aime souligner les facilités que la machine donne à l'imbécile. On en peut dire autant de la parole, de la beauté physique, et de bien d'autres facteurs « naturels ». Pourquoi ne pas parler de l'extrême rigueur avec laquelle elle sollicite le sens de la responsabilité : jamais, avant, la distraction ou la négligence n'étaient aussi lourdes de suites, jamais la malice n'eut de tels moyens de nuire. Pourquoi ne pas se souvenir combien elle a contribué à nettoyer les complications baroques, à introduire depuis cinquante ans la netteté dans le style de notre vie, depuis l'architecture de nos maisons jusqu'à la ligne de nos modes et à l'allure de nos rapports ; combien elle répugne à la tricherie, et éduque une sorte d'honnêteté élémentaire, de loyauté virile ? On évoque son inhumanité ; je demande à savoir où il y a le plus d'humanité puissante et saine : dans un équipage de ligne ou dans un salon provincial, chez un chauffeur de rapide ou chez Madame Bovary.

Je ne me dissimule pas que je ne fais ici que situer le point de départ d'une réflexion dont nous ne voyons encore que de rares amorces. La théologie de la science moderne, de la technique moderne et du travail moderne sont à bâtir. Le christianisme ne peut y manquer. Il est tout de même impressionnant de voir coïncider l'aire d'extension du christianisme et celle de la civilisation technique. A ceux qui veulent, de cette dernière, faire la figure même de l'Antéchrist, ce simple fait, un des plus troublants de l'histoire universelle, ne devrait-il pas poser quelque difficulté ? Au lieu de jeter un anathème facile, un anathème d'enfant maladroit et crispé, ne pourrait-on se demander si tout au contraire de ce que l'on pense, ce progrès technique ne développe

Progrès technique et progrès moral

pas un des aspects essentiels de l'Incarnation et n'achève pas, à un certain plan, le Corps même du Christ ? C'est Bergson qui déjà écrivait : « Le mysticisme vrai, complet, agissant, aspire à se répandre, en vertu de la charité qui en est l'essence... Comment se propagerait-il, même dilué et atténué, comme il le sera nécessairement, dans une ^{p.216} humanité absorbée par la crainte de ne pas manger à sa faim ? L'homme ne se soulèvera au-dessus de terre que si un outillage puissant lui fournit le point d'appui. Il devra peser sur la matière s'il veut se détacher d'elle. En d'autres termes, la mystique appelle la mécanique. »¹ Vous entendez bien : la mystique appelle la mécanique. Je connais, sur notre sujet, peu de mots qui aillent aussi loin. Il ne suffit plus maintenant de montrer le progrès comme une réalité neutre et ambivalente, il faudrait dire avec un des rares théologiens que nous ayons vu aborder le problème² que le progrès technique et social est « un aspect *intrinsèque* du Christ total, et la lente élaboration mystérieuse des cieux nouveaux et de la terre nouvelle ». Qu'il puisse être capté en cours de route par des forces démoniaques, cela n'est point étonnant ; ce serait même un signe de sa destination surnaturelle, s'il est vrai que Lucifer, pour séduire, se serve toujours de la lumière. Les fameuses valeurs de vie et de concret dont on languit la saveur sur le ton de scandale attendri avec lequel Duhamel regrette la civilisation des trois cents fromages, échapperaient-elles au satanisme ? Il n'y a pas plus de quelques années, un autre satanisme s'en est emparé, et a dupé des millions de cœurs jeunes avec le chantage à la résurrection de

¹ *Les deux sources*, 334.

² L. MALEVEZ, dans une courte note : *La philosophie chrétienne du progrès*. Nouvelle revue théologique, avril 1937.

Progrès technique et progrès moral

l'homme charnel. Allons-nous pour autant abominer la vie et l'enthousiasme ? Le parti pris est trop évident, et je ne saurai y voir, sous l'apparence des mots, qu'une réaction de faiblesse vitale, de repli infantile devant l'avenir, le mouvement, vieux comme l'humanité, de retour au sein maternel qui se produit chaque fois que l'humanité ou l'individu enregistre un échec à son progrès, et déprécie le monde d'autant. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il y a dans ce mouvement une démission de l'*opus divinum*, de l'œuvre divino-humaine, par laquelle nous avons à déchiffrer chaque âge du monde, devant nos pas, et à y recommencer la Rédemption sur de nouveaux calculs.

*

p.217 En parlant d'œuvre divino-humaine, j'ai engagé le dernier élément du dialogue que j'esquisse entre la pensée chrétienne et la pensée progressiste. Les philosophies du progrès, face aux philosophies religieuses, se sont affirmées, au sens combatif du mot, comme des protestations humanistes. Elles opposaient, à une humanité dont le destin était fixé à l'avance par une décision hétéronome, une humanité qui se faisait elle-même à la force de son propre génie. Elles apparaissaient ainsi liées au mouvement d'affranchissement social où l'homme collectif conquiert sa dignité et son autonomie.

La grandeur de cette revendication n'est pas niable. Mais ne serait-elle pas une fois de plus le resurgissement d'une source chrétienne ? L'humanité *fara da se*. Qu'est-ce là, sinon la revendication d'un attribut de la divinité ? Et que dit le Christ aux hommes : Vous serez des dieux, participant à la vie intime de Dieu, à la seule condition de reconnaître le Dieu qui se plaît à

Progrès technique et progrès moral

communiquer sa surabondance et à multiplier les dieux autour de lui. Rappellerai-je l'image de la Sixtine ? Un homme appelé au niveau de son Dieu qui d'un doigt à l'autre, sans appareil autoritaire, lui communique le souffle divin. Un acte d'adoration intérieure, aussitôt transformé par celui qui le reçoit en acte d'affranchissement. Des créatures qui deviennent des coopérateurs, et plus encore des participants à la réalité infinie du Créateur. Peut-on offrir à l'homme plus « éminente dignité » ?

De fait, toute la théologie des Pères est, peut dire justement Dawson, un long panégyrique de l'humanité. Eusèbe loue dans l'homme le constructeur de cités et de savoir, la seule créature qui puisse prévoir les mouvements des corps et percer le secret des choses. Saint Grégoire de Nysse y voit la parfaite image de Dieu, et l'intermédiaire par lequel tout le monde matériel se spiritualise et s'unit à Dieu, si bien qu'aucune partie de l'univers n'est privée de la présence divine. L'homme n'humanise plus seulement la nature, comme chez Marx, il la divinise en recevant lui-même la participation de la divinité. Roi de la nature par l'ordre de la création, il reçoit par l'ordre de la Rédemption à la fois cette promesse de divinisation et cette mission de divinisateur. Fils ^{p.218} du Christ, il est à son tour comme le Christ du cosmos. Plusieurs allusions des Ecritures lui donnent aussi une mystérieuse destination à remplacer sur l'univers entier la régence qui a été enlevée non seulement aux anges déchus, mais à tout le règne angélique, par la défection de ses chefs ¹. Voilà quelque peu bousculés ces embouteillages savants que l'on se plaît à faire avec les « communautés intermédiaires » sur les grandes routes de

¹ Cf. Louis BOUYER, *Le problème du mal dans le christianisme antique, Dieu vivant*, 6.

Progrès technique et progrès moral

l'aventure chrétienne. Cet homme qui porte au creux de ses mains le destin de l'univers entier, non pas seulement pour en tirer des antennes plus puissantes et des avions plus confortables, mais pour l'entraîner dans une œuvre divine dont il sera le roi, est-ce un homme diminué ?

Nous tenons ici l'erreur fondamentale du progressisme athée sur l'essence de la religion. Nul ne l'a mieux exprimée que Feuerbach. Ses formules ont été cent fois reprises. Dieu ne peut gagner sa puissance ou sa gloire qu'aux dépens de l'homme, parce qu'il est fait de la substance de l'homme, il n'est qu'une projection dans l'azur de l'aliénation de l'homme. Rappelez-vous ces formules de Bakounine, frappées en relief : « La religion, c'est l'appauvrissement, l'anéantissement et l'asservissement systématiques, absolus, de l'humanité au profit de la divinité. » Aussi bien, « il ne reste plus qu'à opter entre deux positions :

Dieu est, donc l'homme est esclave.

L'homme est intelligent, juste, libre — donc Dieu n'existe pas. »
« Un chrétien n'est pas un homme dans ce sens qu'il n'a pas la conscience de l'humanité, et que, ne respectant pas la divinité humaine en soi-même, il ne peut la respecter en autrui. » ¹

L'aliénation exprime bien certaines attitudes religieuses, mais précisément ces attitudes de fuite, ces religions du pur esprit contre lesquelles nous avons vu le christianisme s'élever dès ses origines. Elle est la négation même de l'Incarnation, et à ce titre l'antithèse même du christianisme authentique. Le christianisme

¹ BAKOUNINE : *Fédéralisme, socialisme, antithéologisme*. Œuvres I, 623, *Dieu et l'Etat*, d° 180.

Progrès technique et progrès moral

donne vraiment à l'homme toute sa hauteur, et plus que hauteur p.219 d'homme. Il l'appelle à être un dieu, et il l'y appelle dans la liberté. C'est là la dernière et suprême signification pour le chrétien de l'histoire progressive. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé la nature et l'homme dans un état de perfection instantané ? Pourquoi l'évolution ? Pourquoi la marche hésitante de l'histoire ? Le christianisme répond : Dieu est Père, il n'est pas paternaliste. Il a voulu que la libération de l'homme fût le fruit du travail, du génie et des souffrances de l'homme, qu'elle eût un jour le goût non pas d'une aumône écrasante reçue du ciel, mais de ses espoirs, de ses peines, de ses épreuves, de ses amours. L'humanité *fara da se*, lentement, progressivement. Comment, dans la béatitude, participerait-elle, si imparfaitement que ce soit, à l'aséité de Dieu, si en quelque façon elle n'avait préparé son triomphe de ses mains ? Le progrès est toujours pensé comme mouvement en avant, mais il comporte aussi une attente, un retard. Chaque chose ne vient qu'en son temps. Cet envers de la durée historique n'a de sens que si le temps est à la fois la patience de Dieu et la gloire de la liberté. On conviendra que cette perspective convient mieux à la gloire d'un Dieu de bonté que l'image d'un Dieu ricanant de notre impuissance et se plaisant à notre enlisement.

*

Nous assistons ainsi à travers l'histoire à l'aventure paradoxale d'une notion historiquement inaugurée par la pensée chrétienne, et contre laquelle elle semble s'être depuis deux cents ans retournée. Le cas n'est pas isolé. Ce n'est pas attenter à la vérité essentielle du christianisme que de constater que le monde chrétien occidental — qui ne coïncide avec le christianisme ni dans le temps, ni dans l'espace — s'est laissé déborder par le

Progrès technique et progrès moral

mouvement de découverte scientifique, d'organisation technique et de libération sociale qui s'est développé dans cette aire de culture depuis deux siècles. Un chrétien qui constate ce fait n'a pas pour autant, comme on le croit parfois, à céder à on ne sait quelle panique philosophique ou spirituelle, à amenuiser le message chrétien ou à perdre toute faculté critique devant les produits du monde ^{p.220} moderne. C'est en faisant appel au contraire, du christianisme déficitaire qui a manqué tant d'occasions de présence, à une tradition plus riche et plus rigoureuse qu'il rejoindra tout ce qui naît de valable dans le monde moderne, et trouvera des raisons moins fragiles qu'on n'en voit parfois employer, pour y purifier ce qui doit être purifié.

Mais je viens de parler de déficit. Et l'on peut se demander si ces échecs du christianisme moderne à garder l'initiative de l'histoire ne participent pas à l'ambivalence que nous relevons tantôt, et n'ont pas eux-mêmes une signification positive dans le cheminement de la caravane humaine. Faisons la part des incidences certaines, sur la chrétienté européenne moderne, depuis cent ans, des forces de décadence collective qui ont frappé d'autres zones de notre civilisation. Nous restons insatisfaits de cette explication. Ce désordre — je dis désordre, car s'il est dans l'ordre qu'il y ait une tension permanente entre le christianisme et l'histoire, il n'est plus dans l'ordre qu'il y ait rupture — ce désordre nous semble trop puissant, trop vivace pour ne pas recouvrir quelque ordre plus profond. J'ai essayé de mettre en valeur les audaces du sens chrétien de la liberté. Il réserve sans doute plus d'une surprise encore à ceux mêmes qui en font la doctrine. Il semble parfois que tout se passe aujourd'hui comme au temps de Paul et de Pierre quand, la communauté juive et une partie de la

Progrès technique et progrès moral

communauté judéo-chrétienne se refusant à lancer le christianisme sur les grandes routes du monde, la conduite du Royaume de Dieu leur fut retirée au profit des Gentils. Le Christ ayant planté définitivement l'arbre de l'Eglise, ce n'est pas la conduite des affaires de Dieu qui peut être enlevée aujourd'hui à l'Eglise militante, fût-elle, comme les apôtres à Gethsémani, assoupie au lieu de veiller. Mais on peut se demander si, sur un autre plan, la raideur et l'indifférence pharisiennes des fidèles aux conditions terrestres du destin spirituel de l'homme n'a pas pour suite providentielle de les déposséder pour un temps et sur ce plan de l'initiative libératrice, jusqu'à ce qu'ils comprennent leur faute, par la réflexion ou par la persécution, ou par la réflexion à travers la persécution.

p.221 De nouveaux Gentils, peut-être de nouveaux Barbares, sans doute à travers des erreurs et des souffrances nombreuses, fraieront peut-être les voies que le chrétien moderne n'a pas su ouvrir. Il n'y a qu'une histoire, disais-je tout à l'heure. De même qu'y sont étroitement unies l'aventure mystique et l'aventure technique, une collaboration mystérieuse noue perpétuellement l'œuvre des fidèles à celle des infidèles. Fidèles, infidèles, langage bien approximatif. L'homme sans Dieu n'est rien. Mais où est Dieu ? L'Evangile du verre d'eau, qui est l'Evangile du jugement, nous dit qu'il se trouve souvent là où on ne le nomme point et où l'on serait tout étonné de le savoir présent. Il semble que Dieu n'aime pas les fidèles trop conscients de leur fidélité, et du peuple juif à la chrétienté médiévale et aux modernes bien-pensants, qu'Il se plaise, quand les fidèles sont trop sûrs de leur vertu, à les humilier avec les vertus des infidèles ; quand ils sont trop bien installés dans leurs civilisations, à leur expédier les Sarrazins. Tels

Progrès technique et progrès moral

d'entre eux, à l'évocation d'un progrès ou d'une libération de l'humanité, aiment parler de l'orgueil de l'homme sans Dieu. Si nous parlions un peu de l'orgueil de l'homme avec Dieu ? Ils se valent. Certes, qui évacue le tragique de l'histoire, en évacue le christianisme. Mais c'est une autre manière, non moins superbe, de le liquider que d'oublier les promesses de Pâques dans le désespoir du Vendredi saint. L'optimisme était hier la philosophie des satisfaits : il fallait au christianisme alors des Pascal, des Kierkegaard et des Bloy. Nos pays dévastés de lassitude demandent plutôt des bâtisseurs de tâches et d'espérances. Qu'au bout de cette vue triomphante de l'histoire que j'ai développée parce qu'elle est la vue chrétienne de l'histoire, les chrétiens pléthoriques ne se sentent toutefois pas plus satisfaits que les chevaliers de l'anathème et du mépris. Peut-être demain, pires que de vrais Barbares, des Babitts porteurs de croix d'or, de dents d'or et de cœurs d'or viendront-ils nous prêcher à grands moyens leurs nouvelles théologiques : l'optimisme, la bonne humeur et la philanthropie, vertus, chacun le sait, qu'un bon dentifrice, une gaine ajustée et un stylo Parker distribuent avec plus de sûreté que la Parole de Dieu. Alors nous ferons appel aux grandes voix sombres. Mais aujourd'hui, de ce côté-ci ^{p.222} de l'Océan, dans notre Occident européen, la tentation dominante du monde chrétien est autre. Il est subtilement tenté de fuir un monde dont il n'a pas trouvé la clef, dans les déserts intérieurs de la spiritualité exaspérée en vase clos, puisque les autres déserts sont aujourd'hui eux aussi sillonnés de machines. Cette chrétienté prête à abandonner la terre à l'Apocalypse, prête à fuir vers l'Eglise invisible, prête à désertier le Corps du Christ, jamais nous ne lui crierons assez fort, aujourd'hui, ici, jusqu'à nouvel ordre, le sens

Progrès technique et progrès moral

de la terre, le sens de la tâche, le sens de l'histoire, qui sont tous ensemble — respirez ce mot avec son odeur de sol — le sens moderne de *l'humilité*.

Ramènerons-nous pour autant le christianisme à se faire l'introducteur et le servant du bonheur de l'individu et de l'organisation des sociétés ? Loin de nous cette sottise. C'est précisément parce que sa tâche est tout autre qu'il doit vouloir que des automatismes délivrent l'homme des inquiétudes élémentaires excessives dont il est encore paralysé afin qu'il puisse, que tous les hommes puissent se livrer à l'essentiel. Le christianisme comme tel n'a pas à donner des solutions aux problèmes de la terre, il ne trahit rien ni lui-même en n'en donnant pas, tel n'est pas son rôle. Mais il a à former au sens de la terre suffisamment de ceux qui lui sont fidèles pour que, parmi les autres, ils aient le goût de chercher, de trouver et de réaliser les solutions voulues par chaque lieu et par chaque temps. Un christianisme élevé n'est pas un christianisme évasif. Un christianisme tragique n'est pas un christianisme morose. Un christianisme rigoureux n'est pas un christianisme réactionnaire. Je faisais allusion tout à l'heure aux essais de diversion des théologiques. Je ne sache pas qu'elles s'appellent non plus désormais : amertume, désespoir, repliement. J'en proteste pour une religion qui a su porter Pascal et François d'Assise, Jean de la Croix et François de Sales, qui n'oubliera jamais la colère du Père, mais moins encore l'amour du Fils, jamais la malédiction, mais moins encore la Rédemption, jamais l'ombre dure de la Croix, mais moins encore le pacte d'amitié divine. Chaque jour, il est dit du Christ dans toutes les Eglises : « Et Il se fit homme. » A ce moment, les fidèles s'inclinent. Du chrétien d'aujourd'hui qui p.223 prétend à faire l'ange en fuyant

Progrès technique et progrès moral

l'homme et en le maudissant, il n'y a rien de plus à demander : qu'il se fasse homme, pleinement homme ; qu'il ait la passion que de chaque homme sans exception on puisse dire qu'il a *pu* se faire homme, pleinement homme. C'est très peu, apparemment. C'est beaucoup plus difficile que de pousser de grands cris en ameutant les âmes sensibles autour de quelques engrenages sans autre malice — que la nôtre.

@

PREMIER ENTRETIEN ¹

présidé par M. Antony Babel

@

LE PRÉSIDENT : p.225 Mesdames et Messieurs, je déclare ouvert le premier entretien des Rencontres Internationales de 1947.

Je me permets, au début de ces entretiens, de rappeler quelle est leur signification. Il s'agit, dans la pensée du Comité des Rencontres Internationales de Genève, de prolonger, dans une certaine mesure, les conférences de l'Aula. Par définition ces conférences *ex cathedra* conservent un certain caractère académique. Mais nous savons bien que vous désirez tous pouvoir en discuter ensuite les idées. Il s'agit donc d'instituer un dialogue d'une part entre nos conférenciers et les invités à ces entretiens, représentants éminents de la pensée de la plupart des pays de l'Europe, et d'autre part entre nos conférenciers et le public en général.

Il est donc bien entendu que chacun d'entre vous peut prendre la parole au cours de ces discussions. L'année dernière, les résultats obtenus par ces entretiens ont été excellents. Nous avons pu constater que plusieurs d'entre eux étaient arrivés à une extraordinaire intensité. Le point culminant de ces Rencontres de 1946 a été peut-être certains dialogues entre MM. Lukacs et Jaspers.

Nous sommes certains que le sujet de cette année, qui est encore plus palpitant et plus actuel que celui de l'année dernière, suscitera de nombreuses et fructueuses discussions.

Il est bien entendu que toutes les opinions, quelles qu'elles soient, peuvent être émises et peuvent être discutées du haut de cette tribune. La plus totale liberté de pensée, de parole et d'expression préside à ces entretiens. Cependant, quelques expériences faites l'année dernière — elles ont été heureusement peu nombreuses — nous incitent à vous faire une recommandation générale. On discute des idées, on peut les discuter avec

¹ 3 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

vivacité, avec véhémence, avec passion même, mais il s'agit uniquement d'idées. Il va de soi que les attaques personnelles ne seront pas p.226 de mise ici. Je suis bien sûr d'avance que cette recommandation est tout à fait inutile et que le public averti qui se presse dans cette salle ne se laissera pas aller à des attaques touchant aux personnes.

Ces quelques remarques préliminaires étant faites, nous abordons maintenant les entretiens eux-mêmes. J'ai l'honneur et la joie en même temps, de vous annoncer que nous commencerons par la lecture d'un texte extrêmement précieux que nous a envoyé M. Benedetto Croce, le grand penseur italien. Nous l'avons invité l'année dernière à nos Rencontres Internationales. Nous l'avons invité encore cette année, mais, étant donné les absorbantes occupations de M. Croce et son grand âge, il n'a pas pu répondre affirmativement à notre demande. Cependant, je n'ai pas besoin de le dire, Benedetto Croce s'intéresse à tout ce qui s'est fait l'année dernière et à tout ce qui se fera au cours de ces Rencontres Internationales. Il a voulu nous marquer à la fois son intérêt et sa sympathie pour cette organisation en nous envoyant un texte. Ce texte, il l'a fait parvenir à l'un de ses disciples et amis, le professeur Michele Petrone, qui représente la pensée italienne à Genève. Je prie M. Petrone de bien vouloir lire en italien la très belle lettre de Benedetto Croce. Je donnerai ensuite la lecture de la traduction française que le professeur Petrone a bien voulu préparer. (*M. Petrone donne lecture en italien du texte de Benedetto Croce.*)

Je remercie vivement le professeur Petrone de nous avoir donné ce texte de Benedetto Croce et je le prie, en votre nom à tous, d'être notre interprète auprès de l'illustre penseur italien et de lui dire toute notre reconnaissance et aussi toute notre affectueuse admiration. Si vous le permettez, Mesdames et Messieurs, je vais maintenant donner lecture de la traduction de la lettre de Benedetto Croce

Cher ami,

Je vous prie de m'excuser auprès du Président du Comité des Rencontres, le professeur Babel, et des autres personnalités qui en font partie, de ce qu'il ne m'a pas été possible de répondre à leur aimable invitation à revenir à Genève, où j'ai séjourné plusieurs fois

Progrès technique et progrès moral

dans le passé pour des raisons d'étude ; j'en suis maintenant empêché par les engagements multiples qui me retiennent en Italie.

Mais, puisque vous me demandez ce que je pense du thème qui sera l'objet de conférences, de discussions et de conversations à Genève, et qui est le rapport entre progrès technique et progrès moral, et le doute qu'il y ait entre eux un contraste intrinsèque et que le premier l'emporte sur le second, lui inflige de graves dommages ou l'en menace, qu'il me soit permis d'observer qu'il faut prendre garde qu'il ne se produise pas, dans ce cas, ce que l'on appelle avoir peur de son ombre. On le sait : toute la vie, toute la réalité se meut par contrastes ; le monde ne périt pas pour cela, il est même vivifié par les contrastes qu'il résout sans cesse en harmonie. C'est le rythme de la vie, et l'on ne peut le changer, parce qu'il n'est même pas possible d'en imaginer un autre. p.227

La technique est exposée à des abus ? Certes, mais précisément parce que le danger de l'abus est la marque de noblesse des choses utiles : on n'abuse pas de l'inutile ou de l'inexistant. Ce n'est pas de la technique seulement que l'on abuse ; on abuse de l'intellect dans l'intellectualisme aride, de l'art et de la beauté dans le vain esthétisme et aussi de la morale dans le présomptueux moralisme. La morale vraie, qui se gouverne avant tout elle-même, est la force qui sans arrêt rétablit l'unité de l'âme humaine, l'harmonie dans les formes variées de la vie et interdit à chacune d'elles de tenter des abus au-delà d'elle-même ou d'en commettre dans ses propres limites.

La technique n'est pas autre chose que la science, tant idolâtrée, mais, de nos jours, sous son synonyme de *technique*, parfois calomniée et maltraitée ; qu'on l'appelle science positive ou naturelle, armée de mathématique, qui, découvrant de nouveaux rapports entre les choses, donne à l'homme le mode de multiplier moyens et instruments de production utiles à sa vie qui est vie essentiellement morale. Imaginer d'en empêcher les abus en restreignant ou même en entravant son œuvre bienfaisante et nécessaire équivaut, par horreur de l'intellectualisme, à prétendre diminuer l'intellect ou à en

Progrès technique et progrès moral

demander l'abolition en faveur du sentiment, ou, par horreur de l'esthétisme, à être hostile à la poésie, à la peinture et à la musique, ou encore par horreur de l'odieux moralisme, à professer l'immoralisme. L'unique remède que l'esprit humain possède et auquel il fait spontanément recours est de maintenir et de fortifier en soi ce principe d'harmonie qu'est la vie morale.

On pourra dire que, en rappelant ces propositions évidentes de la philosophie, on perd de vue le sens véritable du problème posé, qui n'est pas théorique, mais historique, et même un problème de la vie actuelle, parce que tous disent, tous voient que la technique et ses conquêtes dominant et étouffent la civilisation et célèbrent leurs affreux triomphes dans les guerres destructrices. Certains penseurs, il est vrai, ont estimé pouvoir marquer comme un caractère non pas seulement de notre temps, mais de toute l'époque que nous appelons moderne, la prédominance malsaine des sciences techniques et naturelles, datant du XVI^e siècle et devenue toujours plus exclusive, sur les sciences morales et philosophiques ; ainsi nous assisterions maintenant au moment culminant d'un processus d'usurpation, devenu à tel point funeste dans ses effets, qu'il pousse le genre humain à chercher son salut dans un nouveau renoncement ascétique, dans un nouveau moyen âge, dans un jeûne de sciences et d'inventions, salutaire réaction à l'orgie à laquelle le monde s'est laissé aller et dont il supporte les conséquences.

Eh bien ! je ne crois à rien de tout cela et je me refuse à admettre la fantaisiste représentation historique que l'on fait de notre temps et de l'âge moderne dans son ensemble. La puissante croissance de la science et de la technique, depuis le siècle de Galilée jusqu'à nous, a eu pour contrepartie et élément d'équilibre, le développement également puissant de la pensée éthique et philosophique qui, sans briser la tradition chrétienne et revivifiant l'antique, en a élaboré à nouveau, affiné et amplifié les vérités avec Descartes, Leibniz, Vico, Kant et Hegel et continue p.228 maintenant encore ce qui constitue la conception religieuse des temps modernes. A l'admirable multiplication des découvertes et des inventions techniques, l'âge moderne a répondu par la Réforme et les guerres de religion et les

Progrès technique et progrès moral

révolutions politiques, en créant la foi nouvelle en la liberté et les institutions politiques correspondantes. Et aujourd'hui aussi, la lutte que l'on mène n'est-elle pas celle de cette pensée ancienne mais toujours agissante contre un ensemble de tendances qui, niant et raillant comme mensongers tous les idéaux humains, vérité, beauté, moralité, affirme le seul intérêt économique, allié à la force politique et militaire et au progrès technique et qui devrait modeler le monde à la façon de Procuste : *mensuram hospitem ad lectum aptans*, ce à quoi beaucoup rêvent comme à une élévation de l'homme et à son bonheur. Lutte épouvantable qui peut mener le monde à une décadence plus ou moins étendue, plus ou moins longue : toutefois, quels que puissent être à l'avenir les incidents et les vicissitudes de cette lutte, le principe intrinsèquement invincible, qui est la vie créatrice morale de l'homme, reprendra son empire et son cours, parce qu'il vit au fond des consciences, même de ses plus féroces adversaires.

Quelle est la conclusion de cette lettre ? Que tout le débat qui commence maintenant, s'il ne veut pas aboutir à la vision pessimiste d'une dualité de forces discordantes et inconciliables, n'a pas d'autre substance et ne peut pas avoir d'autre effet, que de battre le rappel pour maintenir fermement dans la société des hommes la primauté morale, tout en laissant la science et la technique poursuivre sans entraves leur travail, que du reste elles poursuivraient même si l'on avait la fâcheuse idée de les frapper d'un blâme ou d'en demander une inconcevable restriction.

De cette confiance morale, de cette confiance en soi-même, le genre humain a toujours eu besoin, maintenant plus que jamais.

Votre très affectionné

Benedetto CROCE.

Je ne doute pas, Mesdames et Messieurs, que la lettre de M. Benedetto Croce n'alimente la suite de nos débats.

Je donne maintenant la parole à M. Robert de Traz, que je prie de bien vouloir prendre place ici.

Progrès technique et progrès moral

M. ROBERT DE TRAZ : Mesdames et Messieurs, je ne prétends vous apporter ici, et très brièvement encore, que deux ou trois réflexions sommaires sur le sujet qui nous occupe. Elles n'ont d'autre but que d'amorcer l'entretien qui suivra.

Au XIX^e siècle, alors que le dogme chrétien subissait d'incessantes critiques, le dogme du progrès n'était mis en doute par personne. Peu d'hérétiques osaient nier que la science, multipliant les inventions et les découvertes, continuerait indéfiniment à procurer aux hommes des moyens et des ressources, et leur assurerait ainsi un bonheur non plus aléatoire, reculé dans l'au-delà, mais certain, prochain et terrestre.

p.229 D'autre part, un progrès analogue semblait se poursuivre sur le plan moral. Vers 1880, par exemple, sauf quelques accidents localisés, la plupart des peuples européens jouissaient de libertés politiques, honoraient les valeurs intellectuelles et spirituelles, entretenaient entre eux des relations à peu près pacifiques ; assise sur des bases solides, la civilisation devait s'améliorer toujours. La doctrine, alors incontestée, de l'évolution — d'une évolution qui ne pouvait être qu'heureuse — persuadait chacun que le monde allait vers un avenir de lumière.

En ces temps-là, non seulement le progrès technique et le progrès moral paraissaient synchronisés, mais encore le premier passait pour favoriser le second. En se développant toujours plus, la science rendrait l'homme meilleur. A cet égard, l'optimisme d'un Hugo, d'un Renan, d'un Berthelot, ne se réclamait pas d'une espérance mais d'une certitude.

De nos jours, la technique a fait des progrès plus considérables et plus surprenants encore. Notre génération a vu de nouvelles inventions, de nouvelles découvertes se succéder à une vitesse étourdissante, s'engendrer même les unes les autres. Nous perfectionnons de plus en plus l'équipement du monde. Nous captions des forces jusqu'alors inconnues ou rebelles et nous les employons à notre service. Non contents d'utiliser la matière, nous venons, par un coup d'audace, de nous attaquer à sa structure. D'autre part, nous approfondissons sans cesse notre connaissance de nous-mêmes et de l'univers. Le progrès technique implique un progrès intellectuel qui, inversement, le stimule. Il y a vraiment là de quoi s'émerveiller, de quoi éprouver une orgueilleuse confiance.

Progrès technique et progrès moral

Ce progrès présente un caractère irrésistible. Rien ne saurait le suspendre. Entraîné par la puissance qu'il s'est acquise, l'homme désormais ne peut pas s'empêcher d'inventer. Et si, pour une raison quelconque, il gardait secrète son invention, sa précaution serait inutile, car un autre savant, en un autre lieu, inventerait à sa place ce qu'il prétendait dissimuler. Presque toutes les découvertes modernes étaient, comme on dit, « dans l'air ». Marconi et Branly furent les auteurs simultanés de la T. S. F. Ainsi le progrès scientifique n'est pas seulement fatal, il est universel.

Mais il est apparu aussi, de plus en plus, ambivalent, j'entends ou bien avantageux ou bien funeste.

Naguère, on n'attendait de la science que des bienfaits, ou du moins admettait-on que ses bienfaits l'emportaient sur ses inconvénients, ses promesses sur ses menaces. Aujourd'hui où l'avion est tantôt de transport, tantôt de bombardement, où la désintégration de la matière nous laisse espérer des sources de force illimitée, ou craindre l'explosion de la planète, le bilan n'est plus le même. Naguère, le savant inspirait la gratitude ; grâce à Graham Bell, nous pouvions parler à distance, et Pasteur nous guérissait. Aujourd'hui, dans l'imagination populaire tout au moins, le savant prend figure de personnage inquiétant, dangereux, préposé à la mort autant qu'à la vie.

En tout cas, au rebours de nos pères, nous ne sommes plus certains que la science contribue à rendre l'homme meilleur. Sans doute, beaucoup de savants — la plupart, tous si vous voulez — sont désintéressés, ^{p.230} scrupuleux, et mettent leur honneur à servir la vérité. Mais le résultat de leurs travaux ne correspond pas toujours à ces hautes vertus. En fait, le progrès de la connaissance est d'une tout autre nature, et comporte une tout autre signification que le progrès moral.

Pour ne pas allonger, je me bornerai à vous en montrer une seule différence. La science se perfectionne au fur et à mesure des découvertes qui s'ajoutent successivement les unes aux autres. Chacun de ses enrichissements est acquis à jamais et elle l'emporte aujourd'hui sur la science d'hier. Le chimiste moderne est supérieur à l'alchimiste médiéval. J'ajoute que son labeur est le fruit d'un effort collectif, d'une solidarité dans la recherche.

Il n'en est pas de même pour le progrès moral qui n'est ni inéluctable, ni général, mais essentiellement individuel et instable ; qui s'oppose parfois à ce

Progrès technique et progrès moral

qui le précède et l'entoure, et surgit à n'importe quel moment de l'histoire. Nul ne penserait que Socrate ou saint François d'Assise puissent être dépassés du seul fait que nous leur sommes postérieurs. Un acte d'héroïsme ou de sainteté présente un caractère d'exception et ne saurait être répété à la façon d'une expérience de laboratoire. Et aussi un caractère d'inspiration que même celui qui en fut l'auteur ne pourrait toujours reproduire : les saints sont pécheurs et les héros susceptibles de lâcheté. Ainsi le progrès moral, chez les personnes comme dans la société, ne suit pas une courbe rectiligne, ne s'incorpore pas définitivement à notre espèce et court toujours le risque — c'est ce qui lui confère du reste sa valeur — de se transformer en régression.

Comment en douterions-nous aujourd'hui ? Est-il besoin d'évoquer ici les abominations sans nombre dont les années récentes nous ont donné l'affreux spectacle ? La civilisation qui semblait assurée à jamais, n'a-t-elle pas subi une dégradation effroyable et soudaine ? Si les gens du XIX^e siècle revenaient au jour, nos inventions les rempliraient sans doute d'enthousiasme, mais notre déchéance morale les ferait reculer d'horreur.

Or la technique, en dépit de ses merveilleux progrès, n'a pas empêché ce retour à la sauvagerie. N'y a-t-elle pas contribué ? N'en a-t-elle pas profité ? L'homme a employé ses pouvoirs pour aggraver démesurément sa malfeasance. Enivré d'être devenu le souverain de la matière, il a traité ses semblables comme autant d'objets insensibles. Il a même tiré parti de ses crimes pour augmenter ses connaissances : rappelez-vous les médecins de Buchenwald poursuivant des expériences sur les corps qu'ils martyrisaient.

C'est un fait que les deux guerres dont nous fûmes victimes ont coïncidé avec le prodigieux développement de la technique, que celle-ci les a rendues sinistrement virulentes et que si une troisième guerre nous paraît possible, c'est en partie à cause de la bombe atomique, dernière création du cerveau humain. Or, la guerre étant un formidable facteur de régression morale, n'y a-t-il pas lieu, à cet égard, de redouter la technique ?

Sans doute, à la technique de guerre, s'oppose la technique de paix. Mais même celle-ci n'entrave-t-elle pas le progrès moral ?

p.231 Je ne lui reprocherai qu'en passant les facilités qu'elle offre pour répandre le mensonge ou contribuer à l'abâtissement au moyen, par exemple, de la radio ou du cinéma. Non, je songe à des dangers plus graves.

Progrès technique et progrès moral

Là où la technique commande, elle détourne de la réflexion désintéressée puisqu'elle se préoccupe avant tout du rendement. Il est exact qu'elle procure des commodités et du confort, qu'elle permet de produire davantage et d'aller plus vite, mais en conférant un prestige exagéré aux valeurs matérielles elle abaisse d'autant les valeurs morales. Elle exhorte à profiter et à jouir, elle tend à uniformiser et à banaliser le monde.

Si les machines se multiplient en grand nombre, on peut redouter que l'homme devienne moins leur maître que leur serviteur, qu'elles lui imposent un mode de pensée à leur ressemblance, en attendant de le supplanter. Là où règne superbement la machine, l'homme peu à peu et sans s'en apercevoir se déhumanise. Une société mécanisée est mûre pour le totalitarisme, système qui précisément réduit l'individu à la simple fonction de rouage. Que le développement excessif de la technique soit funeste à la personne humaine — qu'elle humilie et écrase tôt ou tard — qu'il soit exclusif de spiritualité, M. Nicolas Berdiaeff, notre hôte d'aujourd'hui, l'a magistralement démontré et je m'en réfère sur ce point à ses lucides et convaincantes analyses.

Je ne prétends pas jeter l'anathème sur la science. Ce serait profondément injuste car ce serait méconnaître ses incontestables bienfaits en plusieurs domaines. Et ce serait absurde puisque, je le répète, le progrès technique est fatal. Ce qui importe, ce n'est pas de maudire l'inventeur, mais d'agir sur l'utilisateur de l'invention afin de le rendre digne de ses pouvoirs, afin de le mettre en garde contre les risques qu'elle lui fait courir. En d'autres mots, il faut aujourd'hui que le progrès moral rattrape le progrès technique ou plutôt le dépasse en affirmant sa primauté.

En somme, il s'agit de faire l'éducation de Prométhée. Que lui enseignerons-nous ? Nous, c'est-à-dire les intellectuels, ceux qui traitent de la pensée, non des choses et dont le rôle, par définition, est précisément indépendant de la machine.

Tout d'abord — et ici je conclus — statuons que les principes et les modes de la technique ne doivent régir ni l'esprit, ni la société ; que le règne du vivant est d'un autre ordre que le règne de la matière. Refusons d'être dirigés, comme certains le préconisent, par les technocrates. Créature autonome et libre, l'homme est irréductible à la mécanique ; il tire sa valeur essentielle non de son pouvoir, mais de sa nature. Il existe dans l'intemporel autant que dans le temporel, et je le crois, pour ma part, appelé à des fins surnaturelles.

Progrès technique et progrès moral

Sans ignorer la technique, nous la subordonnerons. Alors que chez nombre de personnes elle exalte la volonté de puissance — « puisque je peux tout, disent-elles, tout m'est permis » — nous rappellerons qu'elle ne se justifie que par l'utilité mise au service de tous. Et cette volonté, non de puissance, mais de service, nous l'élargirons au-delà de la technique elle-même. Cela signifiera que nous honorerons la dignité ^{p.232} individuelle de celui qu'on appelait autrefois le prochain, que nous lui assurerons la justice à laquelle il a droit et que, non contents de reconnaître une solidarité de fait, nous lui témoignerons une sympathie fraternelle.

Ainsi l'accord rompu entre progrès technique et progrès moral au détriment de celui-ci pourra être rétabli ; ce progrès moral pourra reprendre un élan nécessaire, s'il est bien entendu que l'homme importe plus que la machine, l'homme et sa vocation spirituelle.

LE PRÉSIDENT : Je remercie vivement M. Robert de Traz et je donne maintenant la parole à M. Paul-Émile Victor.

M. PAUL-ÉMILE VICTOR : Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, depuis 1934, les expéditions scientifiques au Groenland et en Laponie, la guerre en Scandinavie puis le commandement d'une escadrille d'aviation au Canada et en Alaska, ne m'ont guère préparé à prendre part à ces joutes philosophiques pour lesquelles il est souvent nécessaire de disposer d'un vocabulaire qui ne m'est pas familier. Je ne suis ni homme de lettres, ni philosophe, ni universitaire. On me pardonnera donc, je l'espère, mon mode d'expression parfois un peu simple, au cours de cette intervention que je ferai d'ailleurs très brève.

Le sujet que nous discutons aujourd'hui peut s'envisager sous des points de vue bien divers. Nous avons eu celui de l'historien, celui du biologiste, tous deux d'ailleurs fortement teintés — et fort heureusement — par la personnalité de ceux qui les exprimaient.

L'ethnologue que je suis se gardera de vous donner son point de vue, encore que sa science soit à la base de la sociologie qui elle-même prend tous les jours une place plus importante dans l'étude des questions sociales.

On ne parle à peu près bien que de sa propre boutique. C'est pourquoi, pour illustrer ce que j'ai à dire, j'aurai recours parfois à la mienne qui est l'ethnologie

Progrès technique et progrès moral

et en particulier l'ethnologie des Esquimaux.

M. Marcel Prenant a dit hier soir qu'on ne se représentait pas très bien une réunion comme celle d'hier dans une caverne du temps de l'homme paléolithique. Non, bien sûr, car nous sommes au temps de l'homme de l'énergie nucléaire. Mais ne peut-on pas considérer que la réunion d'hommes paléolithiques d'une même famille ou d'un même clan discutant de techniques de chasses est, toutes proportions gardées, comparable à nos réunions ?

Cela ne veut pas dire que j'estime que le progrès moral soit parallèle au progrès technique. Au contraire, peut-être.

L'homme paléolithique avait pour arme la pierre. Son action était limitée par le cercle dans lequel il était capable de jeter cette pierre, et sa puissance destructive se chiffrait par unité : avec une seule pierre, il ne pouvait tuer qu'un seul homme.

Peut-on dire qu'il y a eu progrès moral depuis l'homme paléolithique, puisque aujourd'hui l'homme de l'énergie nucléaire est capable, d'un seul coup, de détruire 200.000, peut-être 400.000 de ses semblables ?

p.233 D'ailleurs, je conviens que le pouvoir destructif de l'homme est une bien mauvaise unité de mesure du progrès moral. Considérons en effet les Esquimaux.

Pour eux, la mort ne compte pas. Les Esquimaux croient à la vie après la mort dans une sorte de paradis. Ils y croient fermement. Leur foi est infiniment plus forte, plus profonde que la foi de la grande majorité de nos chrétiens. Ils le prouvent, ou du moins ils le prouvaient il y a 50 ans encore, en envoyant dans l'autre monde, avec aisance, ceux qui les gênaient ou bien en se supprimant eux-mêmes s'ils estimaient être gênants pour les leurs. Je me souviens de l'histoire de ce vieux père de famille qui estimait ne plus pouvoir remplir son rôle et qui, un beau soir, dit à ses enfants qu'il se suiciderait le lendemain matin. Le matin venu, accompagné de sa femme et de ses enfants, il alla se jeter à l'eau. L'instinct de la conservation primant, il se débattit et sa fille aînée, qui était d'ailleurs celle qui l'aimait le plus, lui cria : « Mets la tête dans l'eau, papa, ça durera moins longtemps. »

Sont-ils pour cela moins moraux ou plus moraux que nous ? En tout cas, leur organisation sociale est telle qu'elle force l'admiration de l'homo sapiens du

Progrès technique et progrès moral

XX^e siècle. Et ils vivent sans chef. Je ne donnerai que deux exemples de leur esprit communautaire :

J'ai vécu adopté par une famille d'Esquimaux pendant un peu plus d'une année. J'étais donc l'un des leurs. J'étais chasseur comme eux. Lorsque je ramenaient un phoque de la chasse, un phoque que j'avais tué, ce phoque ne m'appartenait pas, il appartenait à la communauté. Ma mère adoptive le découpait en plusieurs parts qui étaient plus ou moins larges, selon le degré de parenté qui me liait avec les différents membres de cette communauté ; mon phoque appartenait à cette communauté. Et nous avons vu, mes camarades et moi, au cours de la première année passée là-bas, le cas de cette femme qui, ayant perdu son mari, par désespoir se coucha dans sa hutte et n'en sortit plus. Elle avait quatre enfants. Dix mois plus tard, cette femme vivait encore et ses enfants aussi vivaient assez bien puisque la communauté avait partagé avec eux tous leurs biens, les produits de la chasse en particulier.

Mais, je le répète, sont-ils pour cela plus évolués moralement que nous ? Faut-il rappeler la formation de la société moderne, de la famille au clan, à la tribu rattachée à un même totem, jusqu'à la fusion de tribus en petits Etats, et la fusion de petits Etats en plus grandes confédérations ? Je n'y reviendrai que pour dire que l'homme, presque partout et de tout temps, a été un capitaliste dans une société capitaliste, et que si, à cause du progrès technique peut-être, cette société capitaliste n'est pas capable d'apporter le minimum de bonheur au maximum des êtres humains, il faut en changer la structure et passer d'une société capitaliste à une société nouvelle, radicalement détachée du passé.

Mais alors le progrès moral — ou la morale — est-il la recherche du bonheur pour la plus grande majorité des hommes, même si ce bonheur implique la destruction de certaines « classes », et je mets classes entre guillemets ? Ou bien est-il une interdiction de tuer ? Ou bien est-il un bonheur moindre, mais dans la liberté ?

p.234 Voici donc, Mesdames et Messieurs, où je voulais en venir : Je ne crois pas mauvais de poser, dès le début de cette quinzaine, la question : « Qu'entendons-nous par *moral* ? Nous parlons de progrès moral. Progrès de quelle morale ? Il suffit d'avoir écouté M. Siegfried et M. Prenant pour se rendre compte que ces deux conférenciers, les premiers de la série des Rencontres, ne comprennent pas du tout ce mot dans le même sens.

Progrès technique et progrès moral

J'ai l'impression que si nous ne donnons pas tout de suite une définition précise de ce que nous voulons dire, au cours de ces séances, par « moral », nous risquons de ne faire que des phrases qui ne conduiront à rien.

Qu'il me soit donc permis, pour me résumer et pour terminer, de poser une question et de faire un vœu : Premièrement, la question : Quelle est la définition que nous donnons à la morale au cours de ces Rencontres ? Deuxièmement, le vœu : Qu'au cours des conférences comme des entretiens, nous nous gardions de nous laisser égarer dans une voie de garage, sans issue par conséquent, et que nous nous efforcions, à chaque fois, de voir les problèmes objectivement, non pas en philosophes, mais en constructeurs et en hommes d'action.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Paul-Émile Victor et je donne la parole à M. Robert Aron.

M. ROBERT ARON : Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, les deux conférences auxquelles nous avons assisté depuis l'ouverture de ces réunions, à l'Aula de l'Université de Genève, correspondaient chacune à une étape différente dans la marche de ces Rencontres Internationales. La première, celle de M. André Siegfried avait pour but de poser la question que nous aurions à débattre, et M. Siegfried s'est interdit volontairement cette sorte d'anachronisme qui aurait consisté, dès la première réunion, à formuler des conclusions.

La seconde a été une conférence de M. Marcel Prenant qui, lui, a abouti à des conclusions. Conclusions qui, nous le verrons, étaient en général assez optimistes puisque, fidèle à l'esprit de ce grand technicien de la révolution et de l'action politique qu'a été Karl Marx, M. Marcel Prenant nous a affirmé hier qu'en adoptant une meilleure technique gouvernementale ou sociale, on pourrait concilier progrès technique et progrès moral, et résoudre ainsi le problème qui nous réunit au cours de ces Rencontres.

Le premier des deux conférenciers, dans son rôle d'initiateur du débat, s'est arrêté au début de ce qu'on pourrait appeler, d'une métaphore un peu usée, la route du progrès ; le second n'a pas craint de s'y engager. Il nous a affirmé, il nous a démontré que cette route du progrès est une route directe, une route à sens unique où, avec quelques variations dans la vitesse, avec quelques

Progrès technique et progrès moral

décalages dans le temps, parfois avec quelques accidents, ou quelques retours en arrière, peuvent procéder de concert progrès technique et progrès moral. A une condition toutefois, à la condition que l'un comme l'autre, progrès technique et progrès moral, soient accompagnés d'une troisième forme de progrès, d'un progrès politique, d'un progrès social qui, pour M. Prenant comme pour p.235 beaucoup d'entre nous, a nom « socialisme », et qui pour M. Prenant, de façon plus particulière encore, s'incarne dans la conception du socialisme représenté, à l'heure actuelle, par l'Union soviétique.

Dans l'ensemble, pour ceux qui partagent l'opinion de M. Marcel Prenant, vous voyez donc qu'on aboutit à une conception extrêmement rassurante, extrêmement optimiste, puisque avec des institutions politiques adaptées, on doit pouvoir résoudre ce problème.

De même d'ailleurs, disons-le entre parenthèses, qu'est rassurante et optimiste à l'autre bout du monde, la conception du progrès que l'on trouve chez les Américains, lesquels, avec une idéologie tout à fait différente, pensent aussi que l'on peut résoudre le problème du progrès technique et moral. Il est regrettable simplement que ces deux optimismes en s'affrontant nous donnent des raisons de pessimisme.

La conception, soutenue par M. Prenant, correspondrait par ailleurs exactement à une interprétation de la dialectique marxiste, qui, une fois éliminées les oppositions de la thèse et de l'antithèse, une fois éliminées les rivalités de classes, une fois résolu le conflit entre les propriétés collective et privée, doit aboutir à cet état de paix, à cet état de bonheur correspondant au troisième temps, qui est le temps de la synthèse. Temps que l'on peut caractériser par cette formule très connue de Karl Marx, que M. Marcel Prenant accepterait, et qui définit peut-être la solution du problème qui nous réunit aujourd'hui. C'est qu'à l'ancienne société bourgeoise avec ses classes et ses antagonismes de classes, se substituera « une association où le libre développement de chacun sera la condition du libre développement de tous ».

Mais je voudrais noter, comme preuve de l'optimisme dont témoigne M. Marcel Prenant, qu'après avoir rejeté la conception théologique ou mythologique d'un paradis terrestre qui se trouverait à l'origine de notre histoire et dont dans ses périodes de crise, dans ses périodes de doute, il est assez naturel que l'humanité conserve peut-être la nostalgie et le regret, après avoir rejeté cette

Progrès technique et progrès moral

conception du paradis terrestre situé dans le passé, il semble presque que M. Marcel Prenant nous ait indiqué la possibilité d'un paradis terrestre qui est situé dans l'avenir, un paradis peut-être encore plus terrestre que celui des Ecritures, puisque c'est un paradis qui ne résulte d'aucune intervention divine, mais du développement normal des sociétés humaines. Un paradis qui, au fond, résulte peut-être d'un acte de foi analogue à l'autre, quoique tourné vers l'avenir au lieu d'être tourné vers le passé, et quoique procédant avec des moyens infiniment plus scientifiques, plus rationnels, plus modernes évidemment que la recherche de l'autre paradis terrestre. Pour voir s'il n'y a pas un acte de foi aussi dans cette croyance à l'avènement d'un accord possible entre progrès technique et progrès moral, je voudrais faire très rapidement une analyse qui me semble être très utile au début de ces réunions, l'analyse du progrès technique.

On nous a décrit le progrès technique. On nous a dit que le progrès technique s'était manifesté à partir du XIX^e siècle. On nous a indiqué les conséquences qu'il entraînait. Mais qu'est-ce que le progrès technique ? Ou plutôt comment est-ce fait ?

p.236 Je crois, pour dire les choses très rapidement, que le progrès technique se compose essentiellement de deux temps successifs, de deux temps de nature très différente. L'un est un temps qui correspond à un moment d'invention, de création, qui résulte d'initiative, de liberté ou de découverte individuelle, et qui, par conséquent, comme tout ce qui est invention, comme tout ce qui est création, comme tout ce qui est découverte, a forcément quelque chose d'assez imprévu et d'assez imprévisible. C'est le temps, le moment où le mathématicien découvre une formule nouvelle, où l'ingénieur découvre un nouveau mécanisme, ou une nouvelle machine. C'est le moment où l'homme d'État découvre un nouveau règlement. C'est le moment dont nous a parlé hier M. Marcel Prenant de façon extrêmement saisissante où Stakhanov trouve sa méthode, ou bien c'est le moment où, à l'autre bout du monde, Taylor a trouvé ses principes.

A côté de ce temps, qui est un temps de découverte, et par conséquent un temps où interviennent des facteurs de liberté et d'initiative de la part de l'inventeur, se trouve un autre temps qui est celui de l'utilisation automatique, de la mise en exploitation de ces découvertes librement faites. C'est le moment où la formule du mathématicien, la machine de l'ingénieur, le règlement de l'homme politique, la méthode de Stakhanov, les principes de Taylor sont

Progrès technique et progrès moral

exploités. Alors, sans qu'il y ait aucune surprise, aucun effort d'invention, aucun risque intellectuel ou spirituel, ils sont exploités par des fonctionnaires, par des techniciens, par des ouvriers prolétariés, en un mot par tous ces auxiliaires du progrès qui n'ont plus à faire preuve d'initiative, mais à s'accommoder, à se subordonner ou à se superposer à des automatismes qui existent.

On voit donc, à la faveur d'une analyse extrêmement brève, combien les deux temps du progrès technique diffèrent de nature, et parfois même sont de nature opposée, puisque l'un est, par nature, liberté et création, et l'autre, par nature, automatisme ; mais on voit aussi combien ils sont liés l'un à l'autre, combien ils sont nécessaires l'un à l'autre. C'est seulement parce que l'humanité a mis en formule ou en règlement ou en machine ses découvertes antérieures, qu'elle peut dépasser celles-ci et faire de nouvelles inventions.

Si nous étions obligés, à chaque moment, de redécouvrir la table de Pythagore, ou la machine à vapeur, vous vous rendez très bien compte que le progrès technique serait un travail de Pénélope qui recommencerait sans cesse et n'aboutirait jamais. Mais on voit aussi combien, en raison de cette différence entre les deux temps du progrès, celui-ci n'est pas chose simple, celui-ci n'est pas chose que l'on puisse réduire à un schéma, mais combien il peut s'effectuer selon des modalités différentes. En voici les deux principales :

Tantôt il se dépasse et se prolonge lui-même, quand les inventions techniques s'ajoutent aux inventions techniques, tantôt, au contraire, il entre en lutte contre lui-même quand les inventions techniques se heurtent à certaines nécessités morales ou spirituelles qu'il brime et qui réagissent.

Prenons l'exemple que M. Prenant nous a donné hier, qui est ^{p.237} particulièrement significatif, l'exemple de l'esclavage antique. D'une part, l'esclavage antique constituait, en dehors de son caractère inhumain, un progrès technique considérable pour la société d'alors, en réalisant une grande économie d'énergie. Mais d'autre part, il a permis, précisément par cette économie d'énergie, l'effort libre d'un certain nombre de penseurs, de philosophes, qui se sont élevés contre lui, et, au lieu de le consolider, ont fini par le détruire. C'est ainsi que, l'antiquité a détruit, ou plutôt les temps modernes qui en sont sortis, ont détruit l'esclavage.

Vous voyez en quoi cette dialectique que je vous ai décrite très schématiquement à propos du progrès technique, diffère de la dialectique

Progrès technique et progrès moral

marxiste. C'est qu'elle ne connaît jamais de synthèse, elle ne connaît jamais de temps d'aboutissement, elle ne connaît jamais d'apaisement, de conciliation des contraires. C'est toujours une dialectique qui tantôt se dépasse elle-même, tantôt oppose les temps successifs, l'un à l'autre. La différence donc, c'est que nous avons une dialectique qui est toujours en mouvement, et dont le mouvement est beaucoup plus imprévisible, beaucoup plus libre, complexe, que celui de la dialectique marxiste.

Ainsi, pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, au lieu d'aboutir à ce paradis retrouvé de la technique triomphante et de la société où progrès technique et progrès moral s'accordent, au lieu d'en arriver à cet état de paix que nous annonce M. Prenant pour le moment où les oppositions entre capitalisme et socialisme auront abouti à une synthèse, il faut peut-être prévoir l'apparition de nouveaux antagonismes, de nouveaux conflits et de nouvelles oppositions qui résultent d'une sorte de choc en retour des forces spirituelles. Forces qui sont souvent à l'origine du progrès technique et que M. Prenant, tout en en parlant avec infiniment de tolérance et de respect, a semblé considérer un peu comme une sorte d'épiphénomène du progrès technique.

Je voudrais montrer très rapidement deux choses. D'abord, qu'entre progrès technique et forces spirituelles, il y a quand même un lien — qu'il est peut-être assez malaisé de définir, mais qu'illustrent des faits précis. Et puis, je voudrais montrer aussi quelques exemples de ces chocs en retour spirituels en face du progrès technique.

Premièrement. Si l'on prend deux des moments où le progrès technique s'est développé dans notre société moderne, l'apparition du rationalisme d'une part, et, d'autre part, l'apparition du marxisme, on s'aperçoit que, dans les deux cas, à l'origine, il y a des forces spirituelles qui, tantôt refoulées, tantôt complétées par le mouvement technique qui en est sorti, ne sont pas moins liées à lui, comme le moteur est lié aux organes de réalisation.

Je voudrais simplement évoquer cette nuit extraordinaire d'extase de Descartes où il a eu la révélation de sa méthode, sous forme d'un songe à forme religieuse et mystique. Quels qu'aient été les développements ultérieurs de la pensée de Descartes, il y a là, à l'origine, une sorte de consanguinité, une sorte de parenté, une sorte de réaction probablement très complexe, mais dont on ne peut pas purement et simplement faire abstraction entre l'esprit religieux et le

Progrès technique et progrès moral

rationalisme ; et je crois qu'il en est de même pour Marx. Il est extrêmement frappant de voir, p.238 dans cette œuvre qui a prêté à tellement de systématisation et, dans certains points, a abouti à des mécanismes de dictature, combien à l'origine, dans les écrits de jeunesse, le moteur spirituel est net, et que c'est un moteur qui tourne dans le sens précis de la défense des libertés individuelles, de la lutte contre les mécanismes d'oppression, de la lutte contre l'étatisme, dans un sens que l'on dirait en somme anarchiste.

Là aussi il ne s'agit pas que d'un épiphénomène, mais d'un moteur spirituel qui, par des lois obscures, inconscientes, difficiles à déterminer, comme sont toujours les lois de la vie et de la création, est lié de façon extrêmement précise à ce qui s'en est suivi.

Et puis, maintenant, je voudrais vous donner des exemples beaucoup plus convaincants de ces chocs en retour que les forces spirituelles peuvent provoquer en face de certains mécanismes techniques, en particulier en face de mécanismes de gouvernement.

Premièrement. J'étais, en 1934 ou 1935, à un congrès en Italie où, Mounier et moi, nous nous sommes si mal tenus qu'à la fin, certaines manifestations prévues ont été décommandées parce qu'on avait peur que nous y montrions une certaine réprobation. Au cours de ce congrès, j'ai eu l'occasion d'assister, parmi les attractions qu'on nous donnait, à un défilé de jeunesse fasciste. C'était le jour où les jeunes balillas recevaient l'investiture, et à côté de nous, il y avait des leaders fascistes empanachés, et devant nous, les gosses de différents âges qui défilaient avec des espèces de fusils. Au milieu de ce défilé, un fasciste qui était avec moi, qui était peut-être plus clairvoyant que les autres, m'a dit cette phrase que j'ai toujours considérée comme extrêmement probante : « Quelle génération de révoltés nous sommes peut-être en train de préparer. » Premier exemple de ces chocs en retour imprévisibles qui peuvent se produire contre certains excès de mécanisation.

Un autre exemple, qui s'est passé ici même l'année dernière. Au cours d'un des derniers entretiens, un orateur, qui représentait le point de vue soviétique occasionnellement, est intervenu, après la conférence de Lukacs qui était une conférence de doctrine et de stricte orthodoxie. Il nous a dit : « Sans doute il y a l'orthodoxie soviétique, mais il y a aussi un fait majeur, c'est que l'Union soviétique a donné l'instruction à des millions d'êtres qui, jusque-là, n'en

Progrès technique et progrès moral

avaient pas ; et cette accession de millions d'êtres à la culture, dans un pays qui est le pays de Tolstoï, de Tchekov, de Dostoïevski, etc., est un phénomène dont les conséquences sont imprévisibles. Rien ne dit que, une fois cette instruction donnée à tous ces êtres, l'usage qu'ils en feront se conformera à quelque orthodoxie. » Par conséquent, il entrevoyait la possibilité d'une certaine réaction de forces spirituelles en face de cadres qui lui semblaient momentanément nécessaires, mais qui pouvaient être modifiés.

Ainsi progrès technique et progrès moral ou spirituel sont consanguins, ou frères ; mais il est des frères ennemis ou en tout cas des frères qui, momentanément, peuvent se brouiller. Parfois, ils marchent de compagnie, en d'autres occasions ils s'opposent. Et je ne crois pas que le triomphe du progrès technique et du progrès moral puisse se produire selon un schéma aussi simple et aussi direct que celui qui a été indiqué p.239 par M. Marcel Prenant. D'abord parce que je ne crois pas aux schémas simples dans le développement de l'histoire, et ensuite parce que ce schéma-ci me semble exclure les différentes hypothèses que l'on peut faire sur le rôle de ce facteur spirituel et technique extrêmement important, qui est l'apparition de l'U.R.S.S. dans la civilisation de notre siècle. Ce que je voudrais dire, c'est qu'il est certain, comme il l'a indiqué lui-même, que le rôle joué par l'U.R.S.S., et le rôle que l'U.R.S.S. peut jouer encore, constitue, soit au point de vue technique, soit au point de vue moral, dans le développement de notre temps, un des phénomènes les plus essentiels, un de ceux dont il faut le plus tenir compte, et un de ceux qui méritent le plus le respect et l'admiration. C'est une des épopées les plus grandioses que nous ayons connues. Mais il arrive souvent que des épopées se trahissent elles-mêmes et qu'elles aboutissent différemment qu'auraient souhaité leurs auteurs.

Etant donné le progrès technique considérable réalisé par l'U.R.S.S., il est deux façons d'envisager le développement que peut prendre le progrès moral : Ou bien, comme l'a envisagé M. Marcel Prenant, en prolongeant le progrès technique actuel dans sa propre direction, selon ses propres inspirations. Dans ce cas, la révolution soviétique serait la Révolution complète du XX^e siècle, celle qui permettrait de résoudre le problème ici posé. Ou bien (comme pourraient l'envisager d'autres esprits socialistes), en réagissant contre l'accomplissement du progrès technique, ou plutôt contre les institutions politiques qui l'accompagnent. Alors, dans ce cas-là, la Révolution soviétique serait seulement une sorte de révolution préliminaire à la révolution véritable du XX^e siècle, qui

Progrès technique et progrès moral

ne serait pas encore accomplie. Et dans une assemblée comme celle-ci, il serait très souhaitable que l'on puisse définir les principales caractéristiques de cette révolution.

J'ai voulu indiquer deux hypothèses pour montrer que la recherche de la vérité n'est jamais simple, ni totale. J'ai voulu montrer aussi que, dans toutes prévisions sur la conciliation possible entre progrès technique et moral, il n'y a pas lieu de déterminer l'avenir de façon trop stricte, ni de déterminer quelles seront les circonstances de cet accord. Il est peut-être plus prudent et plus exact de laisser une part de cette indétermination, que chacun peut appeler, suivant ses appartenances philosophiques, soit la part de Dieu, soit la part de l'homme, mais qui, dans les deux cas, doit correspondre à la part de liberté qui intervient toujours, même dans le déterminisme de l'histoire.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Robert Aron et je donne la parole à M. Emmanuel Mounier.

M. EMMANUEL MOUNIER : Mesdames, Messieurs, je commencerai d'abord par un aveu. Quand j'ai reçu l'invitation des Rencontres internationales, et quand j'ai lu le sujet : « Progrès moral et progrès technique », j'ai eu un mouvement de recul. Il y a déjà eu sur la question tant de littérature, tant de bonne et surtout tant de mauvaise littérature, on l'a noyée de tant d'idées, que je redoutais de voir ce ^{p.240} rassemblement artificiel de matières spécialisées qu'est une rencontre d'intellectuels, la noyer plus encore et faire qu'au bout du compte, nous voyions les choses plus obscurément qu'avant, et dans une obscurité assez inféconde. Je suis content de constater que, ce matin, dès le premier entretien, un certain nombre d'interventions ont posé des questions directes, ont demandé que nous précisions les mots, que nous sortions des banalités et que nous ne restions pas seulement dans le domaine des généralités creuses.

Je suis, avec M. Robert de Traz, de ceux qui croient que l'homme a aussi une vocation surnaturelle. Mais je ne crois pas pour autant que l'homme en général, ni le philosophe en particulier, n'aient à s'occuper que des idées, et non pas des choses, et qu'ils soient indépendants des conditions qui les entourent. Je crois au contraire que l'homme en général, et le philosophe en particulier, sont étroitement solidaires de tout leur entourage, que leur rôle propre est de lier ce

Progrès technique et progrès moral

qu'on appelle abstraitement les idées à ce qu'on appelle abstraitement les choses, et mon vœu est que l'on s'occupe précisément à cette tâche, dans ces Rencontres.

Ceci dit, je viens simplement poser deux questions à M. Prenant dont j'ai entendu hier soir, avec beaucoup d'intérêt, la brillante conférence. Ces deux questions d'ailleurs sont liées.

Pour la première, le travail m'est facilité par l'intervention de M. Robert Aron. En écoutant M. Prenant, c'est-à-dire en écoutant une pensée que nous savons d'inspiration marxiste, j'ai été frappé de la voir toute inspirée par cet optimisme rationaliste qu'a déjà souligné M. Robert Aron. Je pense que la pensée marxiste ouvre au moins d'autres possibilités, si l'on ne peut dire qu'elle s'oppose directement à cette attitude.

Tout à l'heure, M. Paul-Émile Victor a demandé que l'on définisse le mot *moral* dans « progrès moral ». Je serai encore plus exigeant et plus primitif que lui, je demanderai qu'on définisse d'abord le mot *progrès*, car nous y restons sur une ambiguïté. Il y a plusieurs conceptions possibles du progrès. Pour ne pas parler dans l'abstrait, mais seulement des conceptions qui ont été historiquement proposées, nous pouvons, en gros, en distinguer deux.

L'une, celle qui a dominé au XVIII^e siècle, est la conception rationaliste — au sens étroit du mot, je le précise ; car je ne voudrais pas, après les années que nous venons de passer, jeter le discrédit sur le mot rationalisme ; mais nous savons qu'il y en a une conception riche et une conception étroite.

Nous savons quel était le schéma intérieur des hommes du XVIII^e siècle. Il s'exprime par une image mécanique car, encore une fois, les idées et les choses sont très voisines. Le XVIII^e siècle rationaliste pensait l'homme, l'humanité, le développement de l'histoire, le spirituel, à la manière d'un mécanisme d'horlogerie. Vous savez que, pour Voltaire, Dieu était une sorte d'horloge. L'idéal de son temps, la façon dont on pensait l'humanité, était en toutes choses un mécanisme parfaitement monté qui se déroule tout seul, sans frottement ni accident.

Je pense bien que M. Prenant exclut cette perspective, il y a fait ^{p.241} allusion pendant sa conférence d'hier soir, j'ai seulement l'impression que cette allusion a été trop brève. Le marxisme comporte une critique très vive de ce

Progrès technique et progrès moral

rationalisme et de cet optimisme. Il a montré, et justement, combien cette conception abstraite de l'homme et de l'humanité était liée à un état donné des esprits et des structures. Elle répondait à une époque qui professait une certaine physique, la physique de Newton, bâtie sur le schéma mécaniciste, et, par ailleurs, à une certaine structure sociale, à une bourgeoisie montante, heureuse, pleine de confiance dans son avenir.

Dans le marxisme — et c'est un des points par lesquels personnellement il me touche — dans le marxisme et dans sa critique du rationalisme, des droits abstraits, de l'optimisme idéaliste, il se fait jour un certain sentiment dramatique de la vie de l'humanité. Le marxisme n'est pas un déterminisme abstrait. Vous savez combien d'efforts on fait aujourd'hui pour montrer qu'il n'est pas non plus un matérialisme abstrait, au sens précisément qui fut celui du XVIII^e et du XIX^e siècle. Le marxisme à l'état naissant, si je puis dire, est le sentiment dramatique de la destinée de l'homme et de son lien avec l'ensemble de ses conditions matérielles. Pour Marx, l'humanité comme l'homme individuel n'est pas immobile et stationnaire, c'est une caravane en mouvement, un « existant » qui se développe en dialogue sans cesse avec ses œuvres, par réaction de ses œuvres sur lui-même et de lui-même sur ses œuvres. Il y a là, non pas un élément d'imprévisible absolu, comme chez nos modernes existentialistes, car le sens général de l'histoire, pour Marx, comme pour le christianisme, est dessiné ; mais, à l'intérieur de ce mouvement, il y a chez Marx le sentiment extrêmement vif d'un drame qui se déroule et qui se déroule avec une certaine imprévisibilité. La révolution peut éclater ici ou là, la révolution peut aller plus ou moins vite, elle peut se faire suivant tel ou tel processus. Même à l'égard de formules qui sont classiques dans le catéchisme marxiste, comme par exemple la dictature du prolétariat, nous entendons des marxistes, s'appuyant sur certains textes classiques, nous dire qu'elle fut la première forme de la révolution, mais qu'il n'est pas dit que, dans d'autres conditions, cette révolution ne puisse pas prendre d'autres formes. Des marxistes nous disent encore : « Nos propositions actuelles sont des hypothèses de travail. Nous considérons actuellement, par exemple, que le christianisme est lié aux formes de la société bourgeoise, et n'est qu'un instrument d'évasion de cette société. Mais si les faits nous démontrent que le christianisme, en participant à la Révolution, n'est pas intimement lié aux structures bourgeoises, s'ils nous montrent qu'il survit à l'établissement de la société sans classes, nous

Progrès technique et progrès moral

réviserons notre hypothèse de travail. A ce moment, nous verrons — ou d'autres marxistes verront — quelle attitude il convient de prendre envers cette réalité qui s'est montrée évoluer différemment de ce que les données actuelles nous engagent à conclure.

Je ne dis pas que ce soit toujours ce marxisme-là que l'on présente, soit chez ses adversaires, soit chez ses partisans. Mais nous avons intérêt à aller chercher les positions que nous discutons dans leur formule la plus ouverte. Et, de même que je demanderai, dans quelques jours, que p.242 l'on saisisse le christianisme au-dessus de ses caricatures ou de ses amalgames, nous avons tout intérêt à prendre le marxisme dans sa fraîcheur originelle. Or, tel quel, il inclut un sens dramatique de l'histoire de l'homme, il implique que l'avenir, déterminé dans son sens général, reste en quelque manière imprévisible, que des interventions venant en cours de route puissent y changer quelque chose. Pour m'exprimer en bref, je dirai, en forçant un peu les choses, que Marx, en un sens, est le premier des existentialistes contemporains. Dans ses œuvres philosophiques, Marx décrit l'homme libéré comme activité, et comme activité partiellement subjective, bien que toujours aspirée par un objet ; il l'a opposé à l'homme qui est matérialisé, objectivé par le monde dans lequel il vit. Sa préoccupation maîtresse est de ramener cet homme objectivé, matérialisé, à un homme existant, à un homme actif, qui imprègne l'histoire de son initiative. C'est ce côté du marxisme que j'aurais aimé voir souligner dans l'exposé de M. Prenant plus qu'il ne l'a fait. C'est celui qui, pour ma part, me met le plus immédiatement en contact avec le marxisme.

Mon objection, à moi qui ne suis pas communiste, est celle que pourrait faire aussi bien, de l'intérieur du communisme, à M. Prenant, un jeune communiste moins touché que lui par un état d'esprit venu du siècle dernier. Il y a dans Marx même, sur ce point, une position ambiguë. Marx ne pouvait pas ne pas participer partiellement à l'esprit qui régnait autour de lui. Marx a été partiellement touché par le scientisme, de même que par le matérialisme vulgaire. Seulement, cette contamination rencontrait chez lui la puissance créatrice d'une intuition que nous pouvons retrouver, qui s'est développée en partie. Et nous avons là le dualisme perpétuel de l'intuition et du milieu. Une part plus ou moins grande du marxisme reste encore attachée, malgré tout, à une optique rationaliste du XVIII^e siècle et n'a pas encore rejoint l'essentiel du message marxiste, ce qu'il a de nouveau et de fécond, de créateur. Ou bien on y

Progrès technique et progrès moral

essaie — et il faut de ces formes de transition — de trouver une moyenne entre ce message et le vieux rationalisme.

C'est souvent, par exemple, l'impression que nous donne la lecture de revues communistes qui nous semblent être un effort de gens à formation rationaliste pour penser « marxiste », mais chez qui malgré tout subsiste encore leur formation rationaliste.

C'est le point sur lequel je voulais porter l'accent et, ici, je rejoins Robert Aron. J'ai trouvé que M. Prenant a accentué peut-être trop, par réaction, cet élément d'optimisme rationaliste, et n'a pas dégagé assez ce qu'il y a dans le marxisme d'élément dramatique.

Ma seconde question est très fortement liée à la première, bien que située à un horizon apparemment opposé.

M. Prenant, hier, au cours de sa conférence, a fait une allusion aux morales métaphysiques qui s'affirment au nom d'un absolu, et il a opposé ces morales « métaphysiques » à une morale de type marxiste qui, elle, se construit au cours de l'histoire et cherche son absolu dans la construction de chaque jour. Cette opposition repose sur un schéma dont il faut nous libérer. L'idée de l'absolu a été soutenue deux fois dans l'histoire ^{p.243} de l'Occident (je me limite à lui pour ne pas compliquer les choses) : par la pensée chrétienne et d'autre part par le rationalisme du XVIII^e siècle. S'il est vrai que cette conception abstraite de l'absolu rationnel ou idéaliste que le marxisme a vivement critiquée, se survit souvent aujourd'hui, et que des pensées qui réagissent contre elle n'en sont pas encore complètement débarrassées, il est vrai aussi que les pensées qui se disent chrétiennes ne sont pas entièrement débarrassées — et c'est en cela que je concède quelque chose à la formule de M. Prenant — d'une conception immobile et statique de l'absolu, héritée de l'antiquité grecque. La pensée chrétienne a d'abord agi à l'état pur avec ce qu'elle avait d'entièrement neuf et de radicalement révolutionnaire. Mais, dès qu'elle a voulu se constituer en philosophie, elle a passé dans les cadres de la pensée grecque. Il faut penser à une très large échelle, il faut penser, comme disait quelqu'un, pour mille ans et pour plus de mille ans, sans doute, pour des millions d'années. La première phase de la pensée chrétienne, celle que nous connaissons, est au fond bien peu de chose et, comme on l'a dit : Peut-être sommes-nous les premiers chrétiens. Mille huit cents ans d'histoire, c'est peut-être bien peu de chose, et c'est peut-

Progrès technique et progrès moral

être des dizaines de millions d'années que notre humanité doit durer, s'il plaît à la bombe atomique. La première pensée chrétienne a été fortement influencée par ces schémas grecs. Les Grecs pensaient à l'absolu comme quelque chose d'immobile. Les premiers penseurs chrétiens n'ont pas entièrement échappé à cette conception. Et d'ailleurs, ici je vais m'arrêter, car je risquerais d'empiéter sur le sujet de ma conférence. Qu'il me suffise aujourd'hui de rappeler que le christianisme apporte un message entièrement nouveau, la bonne nouvelle que l'absolu est vivant, que l'absolu est historique. S'il n'est pas entièrement historique (c'est en cela que l'historicisme chrétien se différencie d'une représentation relativiste), c'est qu'il y a dans l'histoire quelque chose qui dépasse l'histoire. Mais je crois bien que, dans le marxisme aussi, il y a quelque chose de semblable, parce que sinon le marxisme ne pourrait plus être considéré comme vérité par ceux qui le suivent. Ce caractère historique de l'absolu est en tout cas très net dans le christianisme. On peut l'exprimer ainsi : il y a dans l'histoire quelque chose qui dépasse l'histoire, mais ce quid est toujours incarné dans l'histoire. Une morale métaphysique chrétienne ne répugne pas à admettre que l'éternel ait un visage nouveau à chaque époque nouvelle. Ça ne me gêne nullement, pour ma part, que des nègres, des Esquimaux, des Européens aient un certain nombre de mœurs morales différentes. Tout à l'heure, on a parlé d'Esquimaux qui se suicident, on pourrait parler aussi bien de Noirs qui assassinent par morale. Vous savez que les Noirs mangent leurs parents par respect, pour les empêcher de vivre une vie dégénérée. C'est une manière d'exprimer une valeur éternelle.

Une morale métaphysique n'est donc pas, dans notre perspective, une morale abstraite et formelle. C'est ce qui fait la beauté et la joie d'une aventure intellectuelle et d'une aventure humaine fondées sur le christianisme. Sachant qu'il a à découvrir un visage absolument nouveau de l'Éternel, le christianisme se sent aussi jeune que tous les ^{p.244} hommes qui construisent l'avenir. Et c'est le point sur lequel il se sent, sous certaines réserves, très prédisposé à aller la main dans la main avec les hommes qui sont à l'avant-garde de l'histoire et qui veulent construire l'histoire.

LE PRÉSIDENT : Je donne maintenant la parole à M. André Siegfried.

M. ANDRÉ SIEGFRIED : Mesdames, Messieurs, je ne pense pas que la

Progrès technique et progrès moral

conférence que j'ai faite doit donner lieu à discussion de mes conclusions, puisque, volontairement, je me suis abstenu de faire des conclusions. Je ne me suis pas abstenu toutefois de laisser voir mes préférences et le sens dans lequel j'aurais orienté mes conclusions si je m'étais cru autorisé à le faire.

Si je me permets de prendre la parole aujourd'hui, c'est pour insister — et la discussion que nous avons eue abonde dans cette idée — sur l'importance des définitions.

Les définitions sont toujours discutables, mais je crois qu'il faut se mettre simplement d'accord sur certaines définitions, comme moyen de discussion, pour savoir de quoi on parle. Je crois donc que, dans ces discussions, il faut être aussi précis que possible, et, dans une certaine mesure, agressif.

Or, la technique me paraît être essentiellement un moyen et, si vous sortez de cette définition, vous faussez le véritable sens de la technique qui est moyen, qui est un procédé et qui, en fin de compte, est une action.

La science est, à mon avis, tout à fait autre chose. La science, c'est la recherche de la connaissance. Non pas en vue d'un but pratique, mais en vue de la connaissance elle-même. Dans la pratique, il arrive que les deux définitions se confondent et qu'en faisant de la technique, on fasse de la science, de même qu'en faisant de la science, on soit entraîné à faire de la technique. Quelques-unes des plus belles découvertes de la science-connaissance ont été faites à propos d'une technique, et vice-versa.

Dans ces conditions, si nous considérons que la technique est un moyen, il me semble que nous précisons déjà un certain nombre de conclusions.

Je dirai la même chose pour ce qu'il faut entendre par « progrès ». Le progrès est susceptible d'un grand nombre de définitions, mais je crois que la principale erreur populaire que l'on fait, c'est d'assimiler le progrès tout court au progrès technique. Le progrès technique ne fait aucun doute. Pour la plupart des gens, le progrès, c'est le progrès technique ou, de façon plus précise, c'est le progrès mécanique. Il n'y a pas de doute qu'il y a un progrès mécanique. Mais, si l'on envisage que le progrès est simplement un progrès mécanique, nous sommes amenés à nous demander ici ce que nous entendons par « moral ».

J'ai essayé de faire une distinction qui n'est pas double, mais qui est triple, dans ma pensée. Il y a ce que l'on peut appeler : l'esprit de conduite, c'est-à-

Progrès technique et progrès moral

dire certaines règles qu'il faut observer quand on vit dans la société, pour réussir sans nuire à la société. L'esprit de conduite, p.245 peut être individuel et peut être social. Cet esprit de conduite est une force de morale, mais il n'est pas la morale, et, dans certains cas, il peut contredire la morale.

Vous avez ensuite une morale toute personnelle qui se rattache à la morale chrétienne et, dans une certaine mesure, à la morale métaphysique qui est inséparable de la conception que vous vous faites d'un homme. Non pas d'un homme considéré comme étant un moyen, non pas d'un homme considéré comme étant une mécanique, mais considéré comme un individu. Eh bien, cet individu se forge une morale d'après la conception qu'il se fait de lui-même et non seulement de sa conduite, de son comportement. Et, dans cette morale, je refuse de ne pas inclure ce que l'on appelle la culture, parce que la culture est un développement de l'individu, non pas exactement moral, si vous le voulez, mais spirituel ; or, si vous acceptez la définition de la technique que j'ai donnée, la technique directement ne lui sert à rien, la technique n'est pas créatrice de cette morale, et l'on peut concevoir l'individu en dehors de la technique.

Seulement, je regrette d'aboutir en moi-même à cette constatation que, si on veut parvenir à des conclusions autant que possible raisonnables et pratiques, celles-ci ne peuvent être que de la plus grande banalité. Cette banalité consiste à dire qu'il faut un peu de technique, et qu'il n'en faut pas trop, que dans la technique il faut de la science, et que dans la science il faut de la technique. Et, ainsi que je l'ai suggéré dans ma conférence, comme c'est au fond une question de proportions — de même que certains remèdes deviennent un poison quand vous en prenez un nombre de gouttes excessif et qu'ils vous font du bien quand vous en prenez un nombre de gouttes raisonnable — si nous acceptons que la technique soit un moyen, nous avons une très bonne conclusion en disant que, tant qu'elle reste un moyen, elle ne peut pas être un mal si le but est bon.

Qu'est-ce que le but ? Est-ce que c'est le progrès moral, social et humain ? Je ne me charge pas de le dire, parce qu'il y a autant de définitions qu'il y a d'hommes. La discussion est de savoir si véritablement l'homme s'améliore du point de vue de la culture et de la morale. En fait, il améliore sa technique et ce qu'il y a de très curieux, c'est que sur ce point la conception russe et la conception américaine traditionnelle se rencontrent absolument. J'ai beaucoup

Progrès technique et progrès moral

été aux Etats-Unis. J'ai beaucoup causé avec les milieux religieux et sociaux américains. L'Américain n'estime pas qu'il puisse y avoir un progrès moral de l'homme s'il n'y a pas en même temps un progrès matériel, et ceci, représenté sous une forme vulgaire, aboutit à dire que l'homme sera meilleur quand il aura un téléphone, quand il aura une baignoire et quand il aura une bonne habitation. Ceci est absolument juste : il est désirable que l'homme ait tout cela.

Mais si l'on vient me dire, comme cela ressortait de conclusions américaines très fréquentes, que c'est la baignoire et le téléphone qui créent la morale et la culture, là, naturellement, je ne marche pas !

Je m'excuse d'aboutir à des conclusions aussi banales (car je me rends compte que c'est absolument banal), mais je crois que si nous acceptons, p.246 par hypothèse, que c'est ainsi que se définissent les termes, nous pouvons aboutir à des conclusions qui donneront satisfaction. Mais, quant à savoir ce que sera le progrès et à le définir, je crois qu'il y aura autant de définitions que d'individus.

Je m'excuse d'avoir repris, sous une forme différente, ce que j'avais dit à ma conférence, mais mon impression et ce qu'il ressort de la discussion d'aujourd'hui, c'est qu'on peut arriver à des conclusions déjà très précises.

LE PRÉSIDENT : M. René Sudre a la parole.

M. RENÉ SUDRE : Je me doutais bien, Monsieur le Président, que vous me recommanderiez d'être bref, aussi ai-je jeté sur le papier quelques-unes des idées que je crois devoir émettre à la suite de ces discussions, idées qui ne seront pas parfaitement liées, qui ne seront pas aussi bien liées que les discours si intéressants que vous venez d'entendre, et dont vous excuserez le décousu.

Ces idées ne constituent que la réaction spontanée que j'ai eue à la suite des deux belles conférences que nous avons entendues avant-hier et hier soir.

J'aurais eu la tentation, évidemment, de comparer les deux principes fondamentaux qui séparent les orateurs que nous avons entendus. C'eût été là l'objet de développements peut-être intéressants par les réactions nouvelles qu'ils auraient pu provoquer parmi vous, mais dont la longueur même m'a détourné.

Progrès technique et progrès moral

Je me bornerai à dire, en ce qui concerne M. Marcel Prenant, que la biologie marxiste qu'il nous a exposée ne me satisfait pas entièrement, qu'elle est loin de me satisfaire. J'aurais mieux aimé entendre parler de la biologie tout court, plutôt que de la biologie marxiste. Je ne pense pas que la science puisse s'inféoder. Je considère même qu'il y a là une erreur de méthode parce que la sociologie, dont il se réclame, domine ici la biologie ; or, la biologie n'a pas à recourir à des explications sociologiques, la biologie se défend par elle-même, et par l'interprétation des faits observés dans la nature.

En plus — je demande pardon à M. Marcel Prenant, mais c'est une réflexion qui m'est venue en l'écoutant — je songeais à la célèbre distinction que Pascal a faite de l'ange et de la bête. Certes, la biologie marxiste a eu raison de nous représenter que nous étions des bêtes, et Pascal lui-même le dit : « Il ne faut pas que l'homme croie trop qu'il est ange, il faut qu'il pense aussi qu'il est bête. » Mais je pense que la sociologie marxiste insiste un peu trop et ne nous laisse pas entrevoir que nous puissions, à l'occasion, être des anges. (Le moment historique est, j'en conviens, mal choisi pour parler de l'élément « ange » dans la conduite humaine.)

Il est nécessaire donc de nous représenter que nous sommes des bêtes, mais il ne faut pas exagérer, et je crois qu'il faut tenir compte de ce facteur qui représente aussi des tendances humaines et que la sociologie marxiste semble négliger systématiquement. Elle mutile en quelque sorte la nature humaine. Nous qui sommes simplement des observateurs ^{p.247} de la nature, nous voulons que l'ensemble de tous les faits, aussi bien les faits sociologiques — les faits matériels si vous voulez — que les faits spirituels, soient compris dans une définition juste de l'évolution humaine. Nous voulons, en somme, que l'on tienne compte de l'homme traditionnel aussi bien à son point de départ, qui est la bête préhistorique, qu'à son point d'arrivée, dans cet âge d'or dont M. Marcel Prenant nous a laissé entendre l'avènement.

Je ne crois, en ce qui me concerne, ni à l'âge d'or de Rousseau, ni à l'âge d'or à la fin des siècles ou même dans un avenir plus ou moins lointain. Je crois, au contraire, que nous devons nous en tenir à des considérations moins lointaines, ne pas parler d'un âge d'or, et suivre le développement scientifique avec les faits nouveaux qu'il nous suggère ; et ce n'est pas la matière qui manque dans la science contemporaine.

Progrès technique et progrès moral

En ce qui concerne la morale, la morale que nous a définie M. Marcel Prenant n'est pas la morale telle que nous l'entendons. Je ne crois pas que cette morale tienne compte de tous ceux que nous considérons dans l'histoire comme des gens moraux ; les saints, les héros, un Jésus, un Bouddha, un Marc-Aurèle nous ont donné une conception de la morale qui n'est pas du tout celle qu'on nous représente maintenant, que la sociologie marxiste et la sociologie de Durkheim nous ont représentée, c'est-à-dire une simple science des mœurs. Il y a autre chose qu'une science des mœurs. Il y a des principes spirituels auxquels Benedetto Croce, dans sa magnifique introduction, a fait allusion, qui sont un ensemble de valeurs humaines qu'on ne peut pas dissocier et qui doivent représenter pour nous un idéal.

Je crois que la science elle-même, pas plus que la biologie, ne peut nous apporter de morale. Parce que, comme l'a dit magnifiquement Henri Poincaré : « La science parle à l'indicatif, elle dit : telle chose est, et la morale parle à l'impératif, et ces deux modes verbaux sont incompatibles. »

Mais, si je ne suis pas d'accord avec M. Prenant sur ces points-là, en revanche, je dois dire que je suis d'accord avec lui et en désaccord avec M. André Siegfried au sujet de la conception de la science et de la technique.

En somme, M. André Siegfried a quelque peu malmené la technique, et par-dessus la technique, ou par-dessous la technique, il a malmené la science elle-même. Et là, je suis d'accord entièrement avec M. Marcel Prenant, pour proclamer l'éminente dignité de la science, et pour penser, à l'inverse de M. André Siegfried, d'après lequel la science devait se rattacher à certaines idées philosophiques, ou à une tradition purement littéraire, qu'il est possible de constituer un humanisme scientifique qui serait indépendant, dans une certaine mesure, de tout ce que nous a légué la tradition, même la tradition philosophique. Aucune philosophie ne peut se constituer sans le secours de la science. Il est nécessaire que les idées tiennent compte des faits scientifiques.

Je disais que je suis d'accord avec M. Marcel Prenant, mais il ne va peut-être pas beaucoup aimer les raisons pour lesquelles je proclame cet accord, parce que je vais être plus royaliste que le roi, et vous savez que ^{p.248} c'est toujours imprudent. Je vais être plus biologiste que le biologiste éminent qu'il est. M. André Siegfried, a défini la technique, et tout à l'heure, il y revenait encore. Je me défie des définitions abstraites. Elles sont excellentes, mais j'aime bien,

Progrès technique et progrès moral

quand on m'apporte une définition abstraite, voir quels sont les faits concrets qui sont derrière, parce qu'on s'aperçoit toujours, en examinant le concret, que l'abstrait ne l'a rendu qu'imparfaitement et qu'il a laissé des choses qui auraient gagné à être dans la définition. Je dis donc que je n'accepte pas la définition pourtant juste que M. André Siegfried a faite de la technique, parce que je songe à des faits scientifiques qui nous représentent la technique comme beaucoup plus vaste que ce que l'on a l'habitude de considérer. La technique n'est pas une invention de l'homme, comme on pourrait le croire. La technique est une invention de la nature. Et ici, je crois que je vais être considéré par M. Prenant comme hérétique en parlant d'une doctrine qui a été développée assez récemment, d'une doctrine moderne qui considère que la conception mécanique des phénomènes de la vie n'est plus possible aujourd'hui. Les « idées directrices » auxquelles recourait Claude Bernard, doivent être retrouvées d'une façon ou d'une autre dans les définitions des faits scientifiques et dans l'étude même des faits scientifiques. On est arrivé à reconnaître que la nature est technicienne, et c'est une doctrine de finalité, mais une doctrine à laquelle les plus grands biologistes commencent à se rallier. Un éminent professeur de Genève, M. Guyénot, par exemple, s'est rallié à cette doctrine. En France, je vous citerai M. Lucien Cuénot, qui nous a donné à cet égard une surprise considérable dans son livre sur « *Invention et finalité en biologie* ». M. Cuénot qui est parti du matérialisme, comme tous les biologistes d'éducation scientifique, est arrivé au finalisme. Il l'a dit courageusement. Pour ma part, je crois que c'est une évolution à laquelle on ne saurait échapper.

On a fait remarquer que la nature était « artisane », en ce sens que tous les êtres vivants représentent des inventions ou constituent des inventions techniques. Si vous considérez un être vivant, n'importe lequel, un insecte ou une bête plus importante, vous verrez qu'il possède des organes, des instincts aussi qui sont le prolongement de ses organes, qui constituent en somme des moyens d'agir sur la nature. Ce sont d'abord des moyens de se défendre. Il a des armes. Il se défend contre ses congénères ou contre des ennemis. Pour cela il est pourvu d'une technique, qui est quelquefois très raffinée, et que nous ne pouvons pas reproduire. Les avions que nous construisons ne peuvent pas se comparer avec l'aile de l'oiseau. Nous avons utilisé péniblement, avec notre conscience, des notions qui se sont réalisées tout naturellement. Nous avons l'habitude de rapporter cette invention naturelle à l'inconscience. La nature

Progrès technique et progrès moral

travaille par des moyens inconscients, elle travaille sûrement et aboutit à des productions merveilleuses que tous ceux qui ont lu un livre de sciences naturelles doivent admirer. Ce sont des choses vraiment stupéfiantes, et qui font souhaiter que les biologistes redeviennent ce qu'ils étaient autrefois, des naturalistes, et regardent un peu plus du côté de la nature, un peu moins du côté de leurs laboratoires.

p.249 En tout cas, on ne peut dire que la technique est une invention de l'homme. La technique a son modèle dans la nature, et l'homme, quand il crée des choses techniques, est assujéti à une pression naturelle qui ne correspond pas du tout à l'arbitraire qu'on voudrait nous représenter. C'est pourquoi je considère que la technique ne peut pas être arrêtée, et là je suis d'accord avec M. Prenant, parce qu'il s'agit d'un fait naturel, essentiel, et contre lequel nous ne pouvons rien. La technique ne peut pas être plus arrêtée, entravée même, que la science. Il faut que la technique aille jusqu'au bout de ses possibilités. Elle ne saurait pas être plus arrêtée que la science elle-même, et là, je ferai une objection nouvelle à M. André Siegfried qui a voulu séparer un peu trop la science et la technique.

Il nous a parlé d'une science « apollinienne » et d'une science « dionysiaque ». Je ne vois pas, quant à moi, de séparation nette. Dans les extrêmes seulement, on peut trouver des modèles de ces deux tendances. Dans la pratique, dans la réalité des choses, il n'y a pas discontinuité entre la science et la technique. Et les exemples que M. Siegfried a cités des grands siècles de l'histoire, l'époque grecque, le moyen âge, le siècle de Louis XIV, ne sont pas très convaincants. Il semble qu'il a fait une esquisse un peu trop schématique de l'évolution scientifique et technique au cours de ces âges-là. Les Grecs ? Mais cela est connu, tous les écoliers l'apprennent : la science est sortie de la technique ; c'est en voulant départager les champs que les Grecs ont appris la géométrie ; c'est en voulant conduire leurs bateaux sur la mer, s'aventurer loin de leur presqu'île, qu'ils ont appris l'astronomie. La science est sortie de la technique.

Je reconnais que la science s'est égarée, et c'est ce que nous déplorons à l'heure actuelle. Mais, même à la Renaissance (M. André Siegfried n'a peut-être pas assez marqué cela), Francis Bacon nous a montré que la science théorique, la science pure, la science apollinienne ne saurait être séparée de la pratique. Et

Progrès technique et progrès moral

il a insisté : on ne commande la nature qu'en lui obéissant ; c'est la vieille formule. Dès qu'on est en possession d'une notion scientifique désintéressée, cette tentation d'agir sur la nature est très grande, elle est imposée par la force même des choses. Je n'insisterai pas sur une idée qui pourrait être développée plus longuement.

Sans doute la science s'est-elle développée quelquefois à part. Il y a des gens qui collectionnent des minéraux, par exemple. Il y a des gens qui courent les papillons, qui s'amuse à cueillir des fleurs dans la nature. C'est là un divertissement, et pas autre chose. Voilà la science pure. Est-ce que vraiment la société moderne nous permet d'honorer et de considérer comme étant les véritables représentants de la science, les collectionneurs de papillons et de fleurs ?

Il n'est pas possible d'arrêter la technique, pas plus que la science. Un homme auquel on défendrait d'avoir des idées, d'élaborer des théories, de faire des expériences, trouverait toujours le moyen de passer outre. Quand M. Prenant était dans les camps de concentration, je suis persuadé que la rigueur de la garde et les brimades mêmes qu'on lui faisait subir, ne l'ont pas empêché de penser scientifiquement.

p.250 Il est impossible d'arrêter la science. On a parlé d'une trêve des inventions. Je crois que c'est là une boutade. On ne peut pas empêcher les inventeurs d'inventer, et on ne peut pas empêcher non plus les hommes de penser.

En ce qui concerne les moyens de résoudre le problème de l'exagération de la technique, je trouve que nous sommes tout à fait désarmés. Nous ne pouvons pas empêcher le progrès de la technique qui ira jusqu'au bout de ses possibilités, jusqu'à ces perspectives que M. Prenant nous a fait envisager, la séparation de la procréation et de l'amour, par exemple, comme il l'a décrite hier. Je ne sais pas si ce sera un bien pour l'humanité. En tout cas, je sais que nous y arriverons. On créera des hommes, qui seront peut-être des surhommes, mais qui courront le risque d'être des monstres.

Ceci dit en passant, je me demande comment la doctrine de juste milieu, la doctrine que nous a définie M. Siegfried pourra être mise en œuvre. Il nous a dit : C'est une question d'équilibre. Je viens d'affirmer que le déséquilibre subsistera, et même qu'il s'accroîtra, déséquilibre entre la science, entre la technique et nos conditions de vie.

Progrès technique et progrès moral

Il est certain qu'il s'accroîtra, et ce n'est pas en recourant à la trêve des inventions, ou même en recourant au merveilleux secours de la morale individuelle — que cette morale soit d'ordre religieux ou qu'elle soit d'ordre purement laïque — qu'on y arrivera. Je suis très pessimiste, je ne vous le cache pas, puisque c'est le sujet central de nos entretiens, en ce qui concerne l'avenir de l'humanité. Je crois qu'on ne pourra pas revenir à cet état de juste équilibre que M. Siegfried n'a pas osé nous situer dans l'espace et dans le temps, mais qui a dû exister, d'après lui, peut-être au XVIII^e siècle. Mais c'est un rêve vain d'essayer d'y revenir.

Alors, et c'est la question que je pose, qu'est-ce que nous allons devenir, nous qui sommes pris sous la menace de cet anéantissement total que nous promet justement l'extension de la technique ? Il est bon de croire peut-être à des présences obscures, de croire en Dieu, de pratiquer une foi, mais la morale la plus raffinée, la morale chrétienne nous apporte quoi ? Un principe de résignation, mais ce principe de résignation ne nous sert à rien pour lutter contre les exagérations de la technique. Il nous amène à nous dire : le monde sera écrasé. Mais je suis content de savoir que je vais être écrasé avec lui. Cette consolation n'est pas suffisante.

Je ne vois, quant à moi, qu'un remède. Là, nous sommes obligés peut-être de revenir à la politique d'où nous étions partis avec M. Prenant, et à la sociologie, de considérer que ce remède n'est pas dans l'individu, qu'il n'est pas non plus dans la science elle-même ou dans la technique qui sont des forces quasi automatiques et qui iront jusqu'au bout de leurs inventions. Mais il est dans une action concertée de ceux qui ont le pouvoir d'empêcher ou de favoriser la réalisation de certains événements.

Je ne veux pas dire que l'état de division profonde du monde, sous l'influence des idéologies en présence, si complètement adverses et irréductibles, soit bien favorable à de semblables projets.

On a cru, autrefois, qu'il suffisait aux nations de s'unir — et vous savez que c'est Genève qui était le centre de ces espoirs — pour décréter ^{p.251} la limitation des armements. Ce beau rêve est effacé, et vous savez qu'aujourd'hui il est impossible de demander quoi que ce soit de ce genre aux gouvernements. Il leur est impossible de renoncer à la volonté de puissance. Or, c'est là qu'est le germe de toutes les guerres et de tous les malheurs qui peuvent fondre sur l'humanité.

Progrès technique et progrès moral

Je vous demande pardon de finir sur ces vues désespérées ; mais si nous n'aboutissons pas à une coalition des meilleurs esprits de l'univers pour empêcher la catastrophe qui se prépare, nous périrons tous.

LE PRÉSIDENT : Je donne maintenant la parole à M. Marcel Prenant.

M. MARCEL PRENANT : Mesdames et Messieurs, je me réjouirai d'abord d'une chose : c'est que personne jusqu'ici n'a proposé un recul technique, ni même n'en a envisagé la possibilité. A mon avis, c'est un point extrêmement important, et que je tiens à souligner tout d'abord. De ce fait, d'ailleurs, toute la première partie de ma conférence, qui était destinée à prévoir des propositions de recul technique, toute cette partie tombe à plat complètement. Je m'en excuse, j'aurais évidemment mieux fait de consacrer le même temps à d'autres questions sur lesquelles il apparaît que je ne me suis pas assez clairement expliqué.

Je me réjouis aussi du fait que toutes les interventions ont, à mon avis, apporté quelque chose de positif, qui fait progresser la discussion. Malheureusement, je ne pourrai pas répondre à tout, il est très tard, vous avez faim (considération purement matérielle). Je serai obligé, par conséquent, de ne répondre qu'à trois des interventions précédentes.

L'une d'elles sera celle de M. Sudre. M. Sudre m'a reproché d'avoir fait hier œuvre très biologique, et moi j'avais l'impression que j'avais commis une manière d'escroquerie en disant que j'envisageais la question du point de vue d'un biologiste, alors qu'en réalité, si je suis bien parti de la biologie, la plus grande partie de mon exposé a été consacrée à tout autre chose : parce que j'estimais justement qu'il était absolument impossible de considérer l'homme purement en biologiste.

L'homme est un animal, par son origine, et je crois que la question n'est plus scientifiquement discutable, mais l'homme a cessé d'être un animal à partir du moment où il a acquis une technique. Il a cessé, et de jour en jour par les progrès de sa technique et de sa morale, il cesse justement d'être un animal ; mais il n'a pas encore fini. Il est probable qu'il sera encore longtemps assujéti aux nécessités matérielles animales, et, de ce fait, je ne croyais pas que le reproche pourrait m'être fait d'avoir parlé trop exclusivement en biologiste.

M. Sudre nous a dit que la morale n'était pas la chose dont j'avais traité ; il

Progrès technique et progrès moral

nous a dit que la morale, c'était la morale des saints, la morale des héros, la morale des personnages exceptionnels. Alors, permettez-moi de vous dire que je me demande ce que nous faisons ici, car nous n'avons pas la prétention de légiférer pour des saints, je suppose. Nous n'avons pas non plus la possibilité (et cela je l'avais déjà dit hier) de discuter d'un progrès moral, lorsqu'il s'agit de la morale métaphysique. Ceux ^{p.252} qui y croient, croient à une morale absolue, ils ne discutent pas du progrès de cette morale, ils ne peuvent en discuter eux-mêmes que dans les rapports de la morale avec la société, dans les conditions d'application de la morale dans la société, dans la mesure où cette morale devient une morale sociale et touche les masses. Mais c'est justement de cela que j'ai parlé, et je ne crois pas qu'ici il soit possible de discuter le progrès moral sur un autre plan que celui-là. Personnellement, dans les entretiens qui auront lieu ultérieurement, je me garderai bien de discuter toute morale qui se présenterait avec un caractère absolu.

Ensuite, M. Sudre nous dit : La science ne peut pas donner de morale, car, affirme Poincaré, elle dit seulement : telle chose est. Nous estimons que ce n'est pas exact. La science ne dit pas « telle chose est », mais la science dit « telle chose évolue en tel sens ». J'appliquerai ici une autre maxime relative à la science : La science, c'est savoir et prévoir afin de pourvoir. Et, lorsque nous parlons de la conduite de la société humaine, il importe de savoir pour prévoir afin de pourvoir.

Et voilà sur quel plan je me place. Par conséquent, savoir quoi ? Tout ce qui se rapporte à la nature de l'homme, la biologie, la sociologie, l'histoire, l'économie, la politique, tout ce qui se rapporte à la connaissance de l'homme et de son évolution. Parce qu'il ne sert de rien de se casser la tête contre des impossibilités ; lorsqu'on travaille, dans la société comme ailleurs, il faut d'abord savoir sur quoi on travaille, savoir dans quelles conditions on travaille, et dans quelles conditions le travail a des chances d'être efficace. Voilà sur quel plan j'ai essayé de me placer.

Nous pourrions ultérieurement aboutir à des conclusions différentes des miennes. Mais je ne crois pas que cette position soit contestable : Nous pouvons avoir une morale dans la société, à condition de savoir d'abord ce qui se passe dans la société et savoir, c'est la science.

Par conséquent, je ne comprends pas très bien comment M. Sudre peut nous

Progrès technique et progrès moral

parler d'un humanisme scientifique, dont il reconnaît l'existence, en niant l'existence d'une morale scientifique. Qu'est-ce qu'un humanisme qui ne se traduit pas par des rapports avec la société ? C'est un humanisme intérieur, qu'on garde jalousement pour soi, en pensant : « comme je suis beau et bien cultivé ». C'est cela.

Un humanisme, c'est une morale, c'est inséparable d'une morale. Et, lorsqu'on reconnaît l'existence d'un humanisme scientifique, on reconnaît l'existence d'une morale scientifique. Elle peut être telle ou telle, elle peut varier, mais je ne crois pas qu'il soit possible de séparer l'un de l'autre.

D'autre part, M. Sudre, dans son intervention, m'a évité de développer un point sur lequel je comptais insister en réponse à M. André Siegfried. C'est le point certainement sur lequel nous différons le plus, M. Siegfried et moi-même. Nous avons, vous avez dû le remarquer, beaucoup de points de contact, bien que nous appartenions à des horizons politiques différents. D'abord les faits que nous avons cités étaient à peu près les mêmes, et, d'autre part, l'un comme l'autre nous croyons à la possibilité d'un certain équilibre entre la nature même et la technique. Seulement, M. Siegfried y revenant encore tout à l'heure, a dit : « La p.253 technique est un moyen, la science est tout à fait autre chose, elle existe en vue de la connaissance pure, de la connaissance elle-même. » Là-dessus, je n'insisterai pas beaucoup après ce qu'a dit M. Sudre et je me rallie entièrement et explicitement avec lui sur ce point-là : la technique a précédé la science.

Je ne prendrai pas la chose tout à fait comme M. Sudre disant que la nature elle-même est technicienne. C'est un point de vue finaliste qui ne peut pas me satisfaire. Mais je constaterai qu'il y a des techniques chez les animaux. J'entends des techniques apparemment conscientes, avec un début de conscience. Où remonte cette conscience ? Cela, c'est une autre question et nous ne pouvons pas la traiter ici. Ça n'est guère scientifiquement discutable, et c'est pourquoi je m'abstiendrai. Mais, ce qui est sûr, c'est que chez les animaux supérieurs, nous la voyons apparaître. Et en somme, la technique, à l'origine de l'humanité, telle que je l'ai très brièvement esquissée hier, n'est pas autre chose que cette technique-là.

Or, l'homme a commencé par agir. Après cela — je l'ai dit d'un mot hier, je n'y ai pas insisté — la science peut décoller sur de plus ou moins vastes

Progrès technique et progrès moral

espaces. Elle peut prendre une très grande initiative. Il y a des branches des mathématiques qui, pendant des dizaines d'années, n'ont pas eu d'application. Il y a des branches de mathématiques qui, à l'heure actuelle, n'ont pas d'application. Mais même ces branches-là n'acquièrent leur pleine valeur que le jour où on en trouve des applications. Les géométries non euclidiennes sont devenues absolument essentielles avec les progrès de la physique moderne. Et si je ne craignais de commettre des erreurs, je citerais des exemples beaucoup plus frappants de mathématiques invraisemblablement abstraites qui avaient été créées par des mathématiciens pour faire quelque chose d'abstrait, dont on a pensé qu'elles ne serviraient rigoureusement à rien, et qui, avec les progrès de la technique moderne, sont arrivées à être essentielles à des progrès techniques.

Par conséquent, nous ne pouvons pas séparer la technique et la science. Elles sont inséparables, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne soient pas distinctes. Et je vais vous dire à quel point nous en sommes convaincus. Nous sommes en train de préparer l'Encyclopédie de la Renaissance Française, et voici la grande coupure que nous faisons : Les sciences, et les techniques. Science étant entendu en son sens le plus large, jusqu'aux sciences humaines ; technique étant entendu en son sens le plus large, puisque nous pensons, depuis quelques semaines, à y incorporer la technique des loisirs. C'est vous dire que c'est un sens large. Eh bien, science et technique, nous les séparons. Il est très clair que, lorsque vous avez affaire à la technique — mettons la fabrication de la poterie — vous faites intervenir de la chimie, des mathématiques, etc. Cela fait autant de sciences distinctes, et toutes sont réunies dans une technique. Je prends là quelque chose d'extrêmement simple.

Je suis profondément convaincu que, dans l'histoire de l'humanité, la technique a précédé la science, et qu'à l'heure actuelle, quand la science se trouve un peu épuisée, que les idées ne lui viennent plus, c'est ^{p.254} encore dans les techniques nouvelles qu'elle retrouve une nouvelle vigueur. Je prends l'exemple classique de Pasteur qui était un grand chimiste, qui avait fait des travaux remarquables, mais qui n'aurait jamais abouti à son œuvre géniale et monumentale si, un beau jour, des brasseurs ne lui avaient pas demandé de leur expliquer pourquoi la bière fermentait mal. Voilà sur ce point.

Maintenant, en ce qui concerne l'intervention de M. André Siegfried, je

Progrès technique et progrès moral

voudrais répondre à un ou deux points. Il a fait, et cela m'a frappé, un parallèle entre la technique aux Etats-Unis et la technique en Union Soviétique, entre la confiance que l'on avait, dans l'un et l'autre de ces pays, dans le développement technique et dans le développement moral en relation avec le développement technique. Et c'est vrai. Seulement, je crois qu'il y a une différence essentielle à faire dans les exemples que nous a cités M. Siegfried. Une salle de bains, l'acquisition, la réalisation technique d'une salle de bains est un moyen d'augmenter le niveau moral. Je le crois. Seulement cette confiance que l'Amérique a encore à l'heure actuelle, c'est le reste de la confiance qui, en France, disparaissait au temps de la jeunesse de M. Siegfried, c'est une confiance que vous verrez peut-être disparaître d'ici quelques années. C'est une confiance qui va vers son déclin. Tandis que l'organisation soviétique, c'est autre chose, parce que, là, c'est au contraire, comme je le disais hier, une confiance ascendante. Là, ce n'est pas la salle de bains qui crée la culture, mais ce sont les loisirs acquis par la diminution de la durée du travail. Ce sont les loisirs acquis par la diminution également du travail pénible, et l'utilisation possible des loisirs dans ces conditions.

Tout à l'heure, M. Sudre voulait bien me dire que j'avais sans doute pensé à des problèmes scientifiques quand j'étais dans un camp de concentration. Je dois le détromper. Dans un camp de concentration, je revenais de mon travail exténué et je ne pensais qu'à manger et à me coucher. Or, l'ouvrier qui, au début du XIX^e siècle, faisait des journées de travail exténuantes, était dans le même état. Tandis que l'ouvrier qui fait 8 heures par jour, peut se cultiver, dans une certaine mesure ; il fait encore un effort. L'ouvrier qui fait 8 heures par jour et qui sort de la chaîne, je vous assure qu'il lui faut faire un effort pour se cultiver. Mais imaginez que les progrès techniques soient appliqués à l'augmentation des loisirs, comme c'est le cas en Union soviétique. (Et l'Union soviétique aurait bien plus progressé si elle n'avait pas dû faire la guerre ; une guerre imposée.) Dans ces conditions, la diminution du temps de travail, l'augmentation des loisirs permettent la culture. La civilisation purement matérielle permet la culture ; dans d'autres cas, ce sont les loisirs. A cet égard, je vais rappeler ce que j'ai vu en Yougoslavie.

Quand les jeunes gens vont travailler au chemin de fer de Sarajevo, ils ne se contentent pas d'y travailler. Une large partie de leurs journées est consacrée à se cultiver, à étudier. Pour les uns, une large partie de leur journée est

Progrès technique et progrès moral

consacrée à aller dans les montagnes avoisinantes faire de la géologie et chercher des sources pour les villages ; pour d'autres, une partie de la journée est consacrée à instruire les paysans illettrés.

Vous voyez que le problème se pose tout à fait différemment.

p.255 Enfin — je constate ici encore ce que j'avais déjà constaté hier — M. Siegfried se trouve d'accord avec moi pour dire que « progrès moral » et « progrès technique » sont compatibles, mais il ne nous a pas dit comment. En ce qui me concerne, j'estime que s'il ne l'a pas dit, c'est parce que M. André Siegfried se trouve enfermé dans les bornes du système capitaliste ; par son éducation, par sa position, il ne voit pas au-delà du régime capitaliste et il ne peut pas concevoir comment on va obtenir un équilibre.

Je voudrais, maintenant, répondre à M. Mounier. Je m'excuse de ne pas répondre aux autres interventions, et tout particulièrement à M. Robert Aron qui en a fait une très intéressante, mais je ne peux pas répondre à tout le monde, et M. Mounier a posé à peu près la même question, mais peut-être de façon un peu plus précise.

Si je me suis mal exprimé sur les points qu'il a précisés, c'est parce que le temps m'a été mesuré, parce que j'ai passé trop de temps à lutter contre des fantômes peut-être. Mais M. Mounier m'a parlé des morales métaphysiques. J'ai prononcé le mot de morales métaphysiques et il a dit qu'il fallait nous libérer de ce schéma. Alors, je suis enchanté. Non pas que je repousse l'idée d'une morale métaphysique, ni d'une morale idéale. C'est très bien, la morale chrétienne. Mais ce qui nous intéresse, ce n'est pas qu'il y ait une très belle morale, mais c'est qu'elle soit appliquée.

Je suis obligé de constater que, depuis deux mille ans que la morale chrétienne existe, cette morale n'est pas totalement appliquée. On dit que le progrès technique n'a pas amené des satisfactions considérables pour l'humanité. Eh bien ! la morale chrétienne non plus. Le progrès technique date de 200 ans ; la morale chrétienne date de 2.000 ans. Je ne lui ferai pas de reproches. Ça n'était pas possible, parce que la somme des denrées disponibles pour l'humanité était insuffisante, et, dans ces conditions-là, à part les saints et les héros dont nous a parlé tout à l'heure M. Sudre, à part des hommes tout à fait exceptionnels, la masse de l'humanité était obligée de se laisser plus ou moins aller. Nous en avons vu l'expérience, avec acuité, en France, au temps

Progrès technique et progrès moral

des restrictions, qui dure encore d'ailleurs : quand on n'a pas le nécessaire, on se laisse un peu aller. Et alors, comme je le disais hier, la seule question est de savoir qui se laisse aller le plus, qui bénéficie, qui est la victime, et puis de savoir aussi comment la morale officielle s'accommode de tout cela.

Mais maintenant la question est autre. C'est ce que j'ai cru souligner hier. La question est tout autre, parce que la technique moderne peut permettre de satisfaire les besoins humains. Alors, quand M. Mounier me dit : « La morale chrétienne a évolué, ce n'est pas une chose fixe, ce n'est pas une chose stable », alors, je m'en réjouis très grandement. Que la morale chrétienne évolue, qu'elle continue à évoluer, que de ce fait elle se trouve d'accord avec nous, mais c'est parfait ! Qu'elle puisse se trouver d'accord avec nous en évoluant, quoi de mieux ? Nous n'avons rien contre elle, absolument rien contre elle, sauf lorsque ce spiritualisme veut s'opposer au progrès, notamment au progrès technique. Je l'ai dit hier, et je le répète aujourd'hui, c'est cela qui est grave. Mais à part cela, p.256 si elle ne s'y oppose ni dans les termes, ni dans les faits, ce qui est encore plus important, et bien, pourquoi pas ?

Ensuite, M. Mounier m'a dit qu'hier j'avais fait preuve d'un optimisme rationaliste peut-être excessif. C'est possible. Je m'en excuse, je ne m'en suis pas rendu compte. Mais je suis entièrement d'accord, ou presque, avec la critique de M. Mounier au sujet de cette position qui a paru être la mienne. Il est entendu que notre matérialisme marxiste a la prétention de rénover considérablement le matérialisme scientiste qui lui paraissait tout à fait insuffisant. Il est entendu que nous ne sommes pas ou nous ne voulons pas être des scientistes au sens du XIX^e siècle lui-même. Et là-dessus, je voudrais bien préciser ma pensée : Nous sommes profondément darwiniens, et l'origine de l'homme, nous la concevons aussi de façon darwinienne. Seulement, lorsque Darwin a fait œuvre biologique, il a fait, à mon avis, une œuvre admirable, presque impeccable. Lorsque Darwin s'est mis à parler de l'homme, à partir de ses observations sur l'expression des émotions (qui, paraît-il, si j'en crois les psychologues, ont encore une valeur considérable), le reste n'est vraiment que du verbiage sur les devoirs d'un chien de chasse, sur les sentiments des escargots qui vont se chercher d'un côté à l'autre du mur pour se conduire dans des espaces plus verdoyants, etc. Il n'a fait que du verbiage lorsqu'il s'est occupé d'autre chose que de biologie, et j'estime que c'est parce qu'il a fait du scientisme biologique. Marx, à la même époque, se servant des documents de

Progrès technique et progrès moral

Darwin, a fait une œuvre tout autre, parce qu'il a su définir ce qui était biologie, il a su définir ce qui était économie, et il a étudié l'homme en fonction de l'homme et non pas en fonction des animaux.

Ceci vous montre qu'il y a quelque chose de neuf à cet égard. Cela introduit (et j'avais cru le montrer hier) une finalité humaine dont nous ne doutons absolument pas, et cette finalité même n'est possible que grâce à la technique. C'est grâce à la technique que nous pouvons définir le monde tel qu'il est ; et nous n'avons la certitude de notre connaissance du monde que dans la mesure où nous agissons sur le monde.

Vous voyez que l'homme intervient dans le monde. Il intervient, et cela laisse toute la place à ce que M. Mounier réclamait tout à l'heure en parlant de l'état d'esprit dramatique du marxisme. L'état d'esprit dramatique ? Nous croyons avoir analysé, par notre méthode, la structure de la société capitaliste. Nous croyons être, à l'heure actuelle, dans une situation révolutionnaire au sens de Marx. Mais cela nous impose des devoirs. Nous considérons que cela nous impose une morale. Nous croyons être à la veille d'un gros changement qui permet cette adaptation de la morale à la technique. Nous croyons être à la veille du moment de faire disparaître les classes et la lutte de classes. Nous croyons, par conséquent, pouvoir faire demain un nouveau bond en avant, en dehors de l'animalité. Et vous voulez que cela ne constitue pas pour nous une morale ? C'est pour nous une morale impérieuse. Une morale impérieuse et d'origine scientifique, mais qui n'en est pas moins dramatique. Et la preuve, c'est que des milliers d'entre nous sont morts pour cette morale dramatique. Nous avons le sentiment de notre responsabilité à p.257 cet égard. Et une responsabilité qui va plus loin que cela, parce que, non seulement nous voulons amener cette société sans classes de demain, mais nous voulons l'amener au moins de frais possible pour l'humanité. Et cela encore repose sur notre connaissance : Savoir pour prévoir afin de pourvoir.

Lorsque, avant la guerre, nous avons pris les positions que l'on sait vis-à-vis du fascisme, c'était en vertu d'une analyse scientifique, laquelle s'est montrée exacte, et beaucoup plus exacte que celle de n'importe qui. Les uns disaient : « Le fascisme, c'est l'ambition d'un homme. » Les autres disaient : « C'est une volonté de violence », etc. Nous, nous avons dit : « Le fascisme, c'est l'expression du déclin de la société capitaliste. » En fait, je crois que c'est nous

Progrès technique et progrès moral

qui avons raison. Et les dangers de fascisme, à l'heure actuelle, tiennent justement à ce fait que le fascisme a été vaincu militairement, mais que ses racines, dans la société capitaliste, ne sont pas extirpées.

Nous pensons que les situations évoluent. Certains d'entre vous diront peut-être que l'Union soviétique n'est pas le paradis terrestre dont j'ai parlé hier. C'est vrai. Je suis absolument convaincu que ce n'est pas le paradis terrestre. Personne d'entre vous ne nous apprendra rien à ce sujet. Seulement, ce que nous pensons, c'est que l'Union soviétique et les démocraties qui s'en inspirent, ont, à l'heure actuelle, des possibilités que nous, nous n'avons pas. Et nous pensons que l'existence de l'U.R.S.S. a créé des conditions nouvelles. Les démocraties dont je viens de parler aspirent à ne pas imiter servilement l'U.R.S.S. Je viens d'aller en Yougoslavie, j'étais chargé là-bas avec d'autres d'une mission d'ordre culturel. Nous avons vu là-bas les représentants les plus responsables de l'éducation nationale en Yougoslavie, et notamment en Serbie. Tous étaient heureux de nous entendre parler de possibilités venues d'ailleurs que de Moscou. Et tous nous disaient : « Entre l'U.R.S.S. et nous, c'est à la vie, à la mort, mais nous ne voulons pas copier l'U.R.S.S. » Ils écoutaient particulièrement notre ami Georges Teissier, qui est marxiste, exposer l'organisation de la recherche scientifique en France, et ils ne cachaient pas qu'ils étaient très heureux d'avoir quelque chose qui leur permettrait de ne pas copier strictement l'U.R.S.S., dans la mesure où ils estimerait que cela pourrait s'appliquer à leur pays.

Notre chef le plus responsable, en France, a bien dit un jour que des voies nouvelles s'offraient à nous. Eh bien oui, des voies nouvelles s'offrent à nous, et nous avons, à un point dramatique, comme le disait Mounier tout à l'heure, le sentiment de notre responsabilité, non seulement pour faire que la société nouvelle soit créée, mais pour faire qu'elle soit créée avec un minimum de frais. Seulement, ce que nous estimons, c'est qu'il n'est pas possible de prendre une position négative. Il n'est pas possible de prendre la position qui consisterait à dire : « Il va y avoir des morts et nous ne devons rien faire. » Parce que nous estimons que le régime capitaliste, s'il dure, entraînera des morts, des désastres beaucoup plus nombreux.

Voilà notre position. C'est une position morale, humaine, dramatique, comme le disait M. Mounier.

Progrès technique et progrès moral

p.258 En conclusion de tout ceci, ce qui, personnellement, m'a intéressé dans la discussion, c'est d'une part que nous éliminions ces vues que j'ai qualifiées de réactionnaires. Vous entendez bien que je ne m'en tiens pas à un point de vue étroit, mais que je considère réactionnaire au point de vue social dans l'ensemble, la solution qui consisterait à limiter le progrès technique. Ceci est un premier point.

Et une seconde question qui se pose très clairement aujourd'hui, c'est celle de nos rapports avec le spiritualisme. Or, il nous a paru que des spiritualistes reconnaissent qu'il y a une vie terrestre, et que le bonheur humain sur terre est quelque chose. Qu'après cela il y ait un autre bonheur, c'est possible. Mais ce qui nous intéresse tous, et ce qui intéresse l'humanité dans son ensemble, c'est tout de même d'abord le bonheur humain sur terre. Eh bien ! que le spiritualisme ne s'oppose pas au progrès technique qui peut créer ce bonheur humain. Qu'il ne veuille pas accaparer la morale ! Nous avons la prétention d'avoir nous aussi une morale qui, somme toute, coïncide à peu près avec la morale des spiritualistes, avec la morale des chrétiens. Elle coïncide à peu près, surtout si cette morale évolue, comme le disait M. Mounier tout à l'heure. Et pourquoi coïncide-t-elle ? C'est parce que nous sommes tous sortis d'une société profondément chrétienne, imprégnée de christianisme depuis très longtemps. Nous l'avons nous aussi cette morale, modifiée sur quelques points. Par exemple, il nous paraît moins indispensable d'aller à la messe, mais ce sont des choses assez secondaires. Nous l'avons cette morale. Ce que nous voulons, c'est que les spiritualistes ne nous interdisent pas l'accès à une morale ; que, par conséquent, ils ne s'opposent pas à cet accord que je crois possible entre le progrès moral et le progrès technique.

Je crois que, jusqu'à présent, nous n'avons pas entendu de voix qui fermement nous interdisent cet accord. Et je souhaite qu'il en soit ainsi dans les entretiens ultérieurs.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Prenant et tous les orateurs de ce matin. Je déclare le premier entretien terminé.

@

DEUXIÈME ENTRETIEN ¹

présidé par M. Henri de Ziegler

@

LE PRÉSIDENT : p.259 Mesdames, Messieurs, je déclare ouvert le deuxième entretien des Rencontres Internationales.

Un certain nombre de personnes se sont inscrites déjà pour prendre la parole. Il est probable qu'au cours de cette séance leur nombre croîtra, ce que nous désirons. Notre désir est que tous puissent se faire entendre. Naturellement c'est votre intérêt et c'est le nôtre. Pour y réussir, il faut éviter, je crois, des interventions trop prolongées, quel que soit leur intérêt. Nous limiterons donc à une durée de 10 minutes chaque intervention. Une habitude déjà ancienne de la radio me permet d'affirmer qu'en 10 minutes, on peut dire beaucoup de choses, si l'on veut bien faire un petit effort de condensation. Cette restriction naturellement n'est pas applicable aux conférenciers.

Le premier orateur inscrit est M. Haldane, et j'ai l'honneur de le prier de bien vouloir prendre la parole.

M. J.-B.-S. HALDANE : Mesdames et Messieurs, j'espère que vous me pardonneriez de ne pas parler en français, mais en quelque chose de semblable.

Si je fais un peu la critique de M. Siegfried, ce n'est pas parce que je ne partage pas beaucoup de ses opinions. C'est parce qu'il s'est exprimé avec une telle clarté qu'il sera peut-être utile de préciser les points sur lesquels on n'est pas pleinement d'accord.

D'abord, il a cru que l'homme doit toujours être considéré comme but, et jamais comme moyen. Contre cette opinion kantienne, je ne citerai que deux phrases, celle attribuée à Jésus-Christ dans l'Évangile : « C'est pourquoi je suis venu dans ce monde, pour détruire les œuvres du démon » et celle du catéchisme calviniste écossais : « What is the chief end of man ? To glorify God and to enjoy him for ever. » (Quel est le but principal de l'homme ?

¹ 4 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

Glorifier Dieu et s'en réjouir éternellement.)

A mon avis, l'homme ne devient un être vraiment moral qu'après ^{p.260} avoir su dire : « C'est pourquoi je suis venu dans ce monde », c'est-à-dire après s'être considéré comme moyen et non comme but, que ce soit comme musicien ou comme mère, comme homme politique ou comme biologiste. Ma femme m'a dit la même chose. Ne pas enseigner à un enfant de se considérer comme moyen, c'est une espèce de castration qui entraîne une grande perte de force.

Pendant la guerre, j'ai été employé comme moyen pour constater les limites de toxicité de l'oxygène et des autres gaz à haute pression, et j'ose dire qu'en m'employant ainsi, je n'ai pas fait un grand recul moral, ni en employant des autres pour le même but. Evidemment, il s'agissait de volontaires. Car, employer les autres comme moyen en dehors de leur volonté, constitue une infraction assez grave à la dignité humaine, pratiquée d'ailleurs par tout Etat qui adopte la conception militaire.

Je sais qu'il y a des moralistes qui ont été de l'opinion de M. Siegfried, y compris beaucoup de moralistes de la Grèce antique. C'est d'ailleurs peut-être une des raisons pour lesquelles les Grecs, quoiqu'ils aient développé une très haute culture intellectuelle et esthétique, ont fait moins pour le progrès moral que les Romains et les Hébreux. On me dira que de traiter un homme comme moyen, c'est du totalitarisme. Je ne crois pas qu'Arnold von Winkelried était totalitaire quand il a ramassé les lances autrichiennes sur sa poitrine, ni d'ailleurs qu'il pensait à son propre perfectionnement moral. Je crois plutôt qu'il s'employait comme moyen pour sauver sa patrie.

Je ne partage pas, d'ailleurs, toutes les opinions de M. Siegfried sur la civilisation hellénique. Une des gloires de cette civilisation, c'est la géométrie qui a commencé, comme l'indique son nom, par être un moyen de mesurer les terres, et dont l'étude est devenue un but. Si Pythagore, Eudoxe, Euclide, Archimède et Apollonius ont souffert de la mégalomanie de l'outillage, tant mieux pour la mégalomanie. M. Siegfried a dit que la science hellénique était le produit de la curiosité pure. Eh bien, en dehors de la mathématique, les plus hauts sommets de cette science se trouvent peut-être dans les descriptions des maladies attribuées à Hippocrate, qui n'étaient pas motivées, à mon avis, par la pure curiosité.

Je ne partage pas non plus ses opinions sur le rôle des Européens dans le

Progrès technique et progrès moral

progrès de la technique. Si je vous dis que l'imprimerie et les explosifs ont été inventés en Chine, l'emploi du coton aux Indes, et la machine à vapeur, le papier en Afrique, on voit que les Européens n'ont pas le monopole des inventions. En revanche, on peut dire que, depuis 400 ans, l'influence de la bourgeoisie en Europe a donné un climat favorable au développement de la technique.

Pour revenir au problème des buts et des moyens, je crois que la question est plus compliquée que ne veut le penser M. Siegfried. Le Parthénon était un moyen pour gagner la faveur de Pallas ; il est devenu un but. On naît égoïste, c'est-à-dire qu'on naît en but ; on peut se transformer en moyen. C'est peut-être l'une des marques de haute culture que d'accepter que les objets et les occupations les plus banals deviennent beaux et intéressants, et surtout que tout ouvrier comprenne ce qu'il fait, et y trouve du plaisir.

p.261 Comme homme de science, donc ouvrier manuel de temps en temps, je crois que c'est un idéal possible à accomplir, à condition que soit réalisée l'émancipation intégrale de l'ouvrier.

LE PRÉSIDENT : Je prie M. Robert Hainard de bien vouloir prendre la parole.

M. ROBERT HAINARD : Ceux qui se sont réunis ici l'an passé étaient poussés par l'inquiétude que leur inspirait le sort de l'esprit européen. En suivant, d'un peu loin, leurs travaux, je me demandais : un seul d'entre eux aura-t-il une pensée pour cette nature européenne, détruite à un rythme qui va s'accéléralant depuis 150 ans ? Oui, il en fut fait une fois mention, par M. Raymond. C'est tout. Ce mot « nature » a été prononcé une fois dans la conférence de M. André Siegfried. Quant au meilleur des mondes que prédit M. Prenant, il ne me semble pas qu'il promette de bien beaux jours à la nature, en l'homme et autour de l'homme. C'est peut-être de ma part méfiance de bête traquée. Je ne demande pas mieux que d'être rassuré.

Je me rends parfaitement compte qu'en déclarant la nature mon grand souci et ma plus profonde angoisse, je dois paraître un maniaque plus ou moins doux, un raseur tout à fait en dehors de la question. La nature, c'est tellement restreint ! Tellement futile et inactuel. A son sujet, d'ailleurs, les esprits les plus distingués sont tout à fait incultes, et des plus mal informés.

Progrès technique et progrès moral

Si toute culture devait disparaître jusqu'à ne laisser aucun souvenir, le fruit de quelques milliers d'années d'efforts serait anéanti, et c'est si terrible que je me refuse de l'envisager. Mais, journallement, on voit détruire des structures édifiées par des centaines de milliers d'années, je veux parler de paysages. Des espèces vivantes, produit de processus tout aussi lents et que nous ignorons, sont menacées d'une destruction qui est, au moins à notre échelle de durée, définitive. (Et sait-on qu'il n'y a encore en Europe aucun désastre définitif, mais que, pour beaucoup d'espèces, le moment critique est arrivé ?)

Eh bien, ces faits ne jouent pas le moindre rôle dans les grands courants de la pensée contemporaine.

A côté de cette passion irrépressible de la nature, j'ai une deuxième raison de me sentir étranger ici : Parmi les spécialistes de la pensée verbale, symbolique, je suis un praticien de la pensée plastique directe. Pour moi, l'art est un moyen de connaissance, et me voilà plus antédiluvien encore. Combien d'artistes modernes se soucient-ils d'une autre réalité que de leur propre existence ? J'ai le sentiment d'appartenir à un monde qui n'est pas encore parvenu à une conscience bien nette. Chacune de vos phrases évoque tout un monde de pensées très élaborées, que vous connaissez tous. Si mon exposé est affreusement incomplet et maladroit, je vous en prie, n'en concluez pas contre ce que je voudrais exprimer.

Vous êtes ici pour confronter progrès technique et progrès moral, à cause de cette surprise, en somme bien neuve, de voir qu'ils ne coïncident pas. N'est-ce pas dans la notion même de progrès que gît la difficulté ? Lorsque j'ai parlé de nature, je suppose que plusieurs d'entre vous ont pensé : « La nature ? Mais c'est quelque chose de dépassé, de condamné, un déchet de l'évolution. » Ce serait que, pour eux, le progrès est déplacement, simple changement.

Pour moi, il est extension, croissance. Tel arbre s'élève au-dessus de la forêt ? Mais il n'est pas moins dedans que les autres, il est enraciné dans le sol.

On considère volontiers que, dans l'évolution de la nature, des espèces plus perfectionnées en ont remplacé d'autres. N'est-ce pas une idée préconçue ? L'un des évolutionnistes les plus ardents, Julian Huxley, n'a-t-il pas dit que, dans l'évolution, les formes les plus primitives ont subsisté ? Il y a toujours des amibes, des poissons, des batraciens, des reptiles. Ce qui a disparu sans retour, n'est-ce pas les espèces qui sont tombées dans l'exagération, la spécialisation

Progrès technique et progrès moral

outrancière (deux caractères de notre civilisation technique). Sans doute, il n'y a guère d'espèces qui soient toujours les mêmes. Mais, à travers les faunes successives, ressortent toujours, du vieux fonds des espèces peu différenciées, certains types, l'ours, le loup, par exemple, comme s'il y avait certains rôles à remplir.

Ainsi, il est faux de dire que l'homme doit « se dégager de l'animal » pour arriver à quelque spiritualisme désincarné. Sa supériorité pratique, indéniable, prouve qu'il a ajouté quelque chose aux facultés animales. Elle ne prouve pas la supériorité de ces facultés nouvelles isolées. Une « bête privée de raison » vit. Un être réduit à la seule raison mourrait instantanément. L'homme de talent, de génie, joint aux facultés analytiques de l'homme la plénitude des facultés animales.

L'extension est certainement un gain, et d'autant plus qu'elle n'est pas un délayage, qu'elle comporte une forte organisation, une forte liaison des extrêmes. Lorsqu'il y a simple déplacement, qu'on perd d'un côté ce qu'on gagne de l'autre, le bilan est déficitaire, ce qu'on gagne est de moindre valeur que ce qu'on perd, parce qu'on s'éloigne de notre structure originelle, qu'on ne peut renier sans mutilation.

Je veux vous proposer cette idée : que la cause profonde de nos malheurs, c'est que notre connaissance a commis cette faute d'abandonner des positions essentielles pour une réussite éclatante, mais partielle. Si bien que, perdant d'un côté ce que nous avons gagné de l'autre, nous payons le progrès technique d'une dégradation des facultés les plus vitales, le développement de la connaissance analytique d'une terrible désorientation.

La connaissance orientée vers les applications techniques s'est puissamment organisée. Elle s'est soumise avec une parfaite loyauté à l'expérience, elle s'est construite une méthode reconnue par tous. Elle est la vraie foi de notre époque. Car la foi n'est pas de se cramponner aveuglément à un dogme, choisi par coup de tête. C'est de croire à un contact authentique avec la réalité, et d'en être si sûr qu'on accepte de remettre sans cesse en jeu tous les résultats formels. Aussi les hommes sont-ils capables de se mettre d'accord sur la meilleure machine, de cumuler les ^{p.263} conquêtes, de conjuguer leurs efforts, qu'ils soient amis ou ennemis, pour arriver à la meilleure bombe.

Dans toutes les questions que leur complexité soustrait à une complète

Progrès technique et progrès moral

emprise rationnelle, dans les rapports avec les êtres vivants (les hommes, car les rapports avec la nature sont tout à fait négligés) règnent au contraire des superstitions de plus en plus grossières. L'une consiste à les schématiser pour les traiter comme de la mécanique, l'autre à se livrer à toutes les fantasmagories d'une subjectivité incontrôlée. Une face du malheur de notre époque, c'est la crise de l'objectivité. Il faudrait montrer ici que tout ce qui a été dit contre elle ne touche qu'une objectivité sommaire et trop rigide, mais qu'elle ne devrait rien perdre de sa rigueur et de son autorité en s'assouplissant.

Les hommes ont dominé les forces de la nature lorsqu'ils ont renoncé à les traiter par les cérémonies propitiatoires, les exorcismes, l'envoûtement. C'est-à-dire, lorsqu'ils ont cessé de croire à la malignité des choses. Eh bien, je ne crois pas à la malignité des hommes, contrairement à M. Prenant qui croit à la malignité du capitaliste ! Il serait difficile, à notre époque, de nier le mal. Mais, parce que le bois flotte sur l'eau et même les ballons dans l'air, devons-nous croire à une gravitation négative ? Si déplorable qu'il soit, le mal est toujours le contre-coup d'une tendance positive.

Deux expériences semblent se dégager avec une extraordinaire rapidité de ce bref après-guerre : L'une, c'est la naïveté qu'il y avait à croire que, le méchant abattu, le mal serait extirpé. Bien entendu, les choses en étaient à un tel point, que le conflit brutal devait être liquidé avant qu'on puisse chercher les solutions réelles. Mais il était évident que la victoire ne résoudrait rien. Et, deux ans après, chacun a de nouveau son méchant à abattre de toute urgence. L'autre expérience, c'est l'inefficacité des réglementations les mieux intentionnées et les plus radicales. Contrecarrer une tendance, c'est comme barrer un fleuve qui continue à couler. En attendant l'écroulement, quelles merveilleuses sources d'énergie et de profit que chaque petit trou de la digue !

En général, ce qui me semble frappant, c'est l'échec de toutes les bonnes volontés. Ce n'est pas décourageant. Cela montre que ce n'est pas affaire de volonté. Notre époque a une philosophie et un art qui expriment merveilleusement ce qu'elle est, pas du tout ce qu'elle demande. Ce n'est que volonté, arbitraire, parti pris. Le coup de tête a remplacé le choix, la propagande a remplacé la persuasion. Notre époque succombe sous les bonnes volontés, les vertus chauffées à blanc, les sacrifices monstrueux. Le fanatisme qui est affaire de volonté, remplace la foi qui est affaire de connaissance. La connaissance,

Progrès technique et progrès moral

mécanisée et désincarnée, se met au service de n'importe qui, comme toute machine. Pour délivrer, momentanément, les hommes des partis pris contradictoires, il n'y a que la misère physique et les offenses corporelles. Car si l'esprit peut se jouer de tout lorsqu'il a débrayé d'avec la réalité, la faim, le froid, le fer, le feu ont encore un sens pour les corps, et le même pour tous.

Dans toute action, il y a deux courants : la puissance, par laquelle le sujet agit sur l'objet, le transforme, et la possession, par laquelle il fait ^{p.264} agir l'objet sur lui, sujet, et s'enrichit. La possession seule est aboutissement, bénéfique, satisfaction. Si la puissance n'y aboutit, elle est perverse. La civilisation moderne est purement économique (tout le reste est pour elle un vague épiphénomène). C'est dire qu'elle ne croit qu'aux possessions physiques. Celles-ci n'ont qu'une efficacité réelle très limitée, parce que la croissance physique, l'assimilation physique sont très limitées. Aussi l'économie est-elle devenue course à la puissance, dévorante et désespérée, car elle est son propre but (et que la puissance soit collective ne change pas grand'chose à l'affaire). C'est l'enfer moderne que cette puissance démesurément grandissante, qui éloigne la possession. Et si un jour les hommes faisaient sauter la terre (des savants ont dit que c'était possible, mais ils en ont dit bien d'autres !) en s'en disputant la possession, je crois que ce serait, au fond, de désespoir de ne pouvoir la posséder.

Le plus grave, c'est que nous avons sacrifié jusqu'à notre capacité de posséder. La connaissance a aussi deux directions : en visant à la puissance, elle tend à soumettre la riche diversité du monde à des actes de plus en plus simples, et c'est la direction de la pensée abstraite. En visant à la possession, elle tend à la ramasser pour la rapprocher de l'unité de la conscience, en images. Je prends « image » au sens large, mais l'image visuelle, réduisant tout un aspect du monde à l'unité de point de vue, en est un bon exemple.

L'homme moderne paie sa puissance à transformer le monde d'une terrible impuissance à le saisir. Il devient rapidement incapable de saisir, de re-crée des images, des images cohérentes surtout. M. Siegfried, doutant d'un progrès en toutes choses depuis les Grecs, l'admet depuis le Paléolithique. C'est trop généreux ! Pour la faculté de saisir, de synthétiser un mouvement, un caractère (il faudrait parler de syncrétisme plus que de synthèse, puisqu'il n'y a eu probablement que peu d'analyse), il y a baisse dès les Magdaléniens, les

Progrès technique et progrès moral

Esquimaux, les Bushmen, bien que l'art ait fait de grandes conquêtes jusqu'aux impressionnistes. Il suffit de penser à la peinture moderne, saisissant du réel des aspects de plus en plus partiels et décomposés, puis abandonnant la réalité pour se livrer à des recherches psychologiques de plus en plus analytiques. A la musique, renonçant à l'émotion (qui est aussi une sorte d'image, et je crois bien d'image des images) pour se livrer à des jeux intellectuels et techniques.

On pourrait fort bien concevoir une science ne se souciant plus du tout de nous donner une image du monde, mais se contentant de formules, que l'application seule vérifie. D'ailleurs, les méthodes statistiques permettent de prévoir et de maîtriser les événements sans les comprendre.

Cette science-là devrait se reconnaître comme un réflexe perfectionné, n'impliquant pas de connaissance. Mais elle veut tout de même avoir son « idéologie », et nous donner à elle seule une conception du monde. Elle ne peut nous en donner qu'une idée fautive, parce que, pour elle, une moitié de la réalité n'est que sous-entendue. La connaissance abstraite réduit tout à des actes simples, mais ces actes ne sont que ceux du sujet connaissant. Dans l'application, l'objet répond pratiquement, et sa résistance équilibre la forme de la connaissance, qui se moule sur lui. ^{p.265} Ce qui remplit l'objet reste rationnellement parfaitement inconnu, et désigné d'un mot : matière ou énergie pour les physiciens, vie pour les biologistes, Dieu pour les théologiens. L'analyse rationnelle pénètre bien l'objet, mais c'est en le découpant en d'autres objets, dont elle reste tout autant à l'extérieur. Si bien que la puissance qui les gonfle n'est pas mieux connue. Ensuite, la raison remonte ce qu'elle a démonté, mais au lien organique s'est substitué un lien mécanique, caractérisé par l'extériorité des pièces les unes par rapport aux autres et leur passivité. Toute action véritable devient inintelligible et nous ne pouvons voir dans le monde que le déroulement tout passif d'une action d'origine inconnue qui va se dégradant. Nous ne pouvons plus rien trouver de commun entre le monde extérieur et cette spontanéité agissante que nous ne connaissons qu'en nous, puisque nous sommes la seule chose dont nous ayons une connaissance interne directe. Et, lorsque nous retournons l'analyse contre nous-mêmes, où se réfugie-t-elle, cette spontanéité ? L'erreur de Bergson, c'est de n'avoir pas vu que c'est aussi vrai pour le monde physique que pour le monde moral, ce qui infirme d'ailleurs ses conclusions spiritualistes.

Progrès technique et progrès moral

Nous comprenons de moins en moins la possibilité de la connaissance, instinctive ou rationnelle, parce que nous posons, en bons mécaniciens, des êtres isolés et nous demandons comment se fait la communication. Mais la question ne se pose ainsi que pour une machine dans son fonctionnement mécanique, c'est-à-dire imité de la raison. Dans la nature, le tout précède la partie et il faut se demander comment s'établissent les distinctions. Ainsi nos organes des sens ne sont pas des ponts jetés sur un abîme séparant sujet et objet, mais des cribles destinés à restreindre, spécifier un contact trop complet, trop plein.

Je me demande si on ne pourrait pas mettre en doute tous les résultats de notre science, hormis ses applications. Vous voyez qu'à l'inverse de M. Prenant, qui pense que tout est en voie d'être résolu, et que seule la mauvaise volonté s'oppose au bonheur parfait, je pense que la bonne volonté est là, mais qu'il y a beaucoup à résoudre, même dans les principes. Ce qui est plus encourageant pour l'homme de pensée, la connaissance dépendant de lui, et la bonne volonté très peu.

Mais notre époque a une foi rationaliste si complète que dans ses tentatives de lui échapper, elle se croit obligée de sauter hors de la réalité, dans l'occultisme, les autres mondes, les fantaisies incontrôlables et l'absurdité, qui n'est qu'un rationalisme paradoxal.

Il existe pourtant des disciplines visant à la totalité, où une connaissance sympathique interne équilibre l'analyse extérieure, et qui sont parfaitement réalistes, contrôlables, expérimentales. La peinture, par exemple, pourrait l'être, si actuellement elle ne l'est pas du tout.

Développer ces activités, les amener à un degré d'élaboration et d'autorité qui équilibre le développement de la science, tel est le premier devoir des intellectuels.

Et puis, ceux-ci se demandent, accablés d'un sentiment d'impuissance grandissant : que pouvons-nous faire de pratique ? Ils sont si persuadés de cette impuissance que, lorsqu'ils pensent à agir, la proposition la plus ambitieuse est de publier une revue de plus, ou d'adhérer à un parti politique.

Eh bien, je propose une tâche immense, et si méconnue que ses pionniers les plus zélés n'en parlent jamais qu'en s'excusant : la protection de la nature.

Progrès technique et progrès moral

Parce qu'elle seule peut nourrir cette connaissance interne. Parce que tout ce qui lui est consacré, amour, efforts, espaces, est soustrait à l'inférieure boule de neige de la puissance ; parce que sa connaissance est la forme dernière, lucide, de l'appétit de conquête, du besoin de s'enrichir.

Bien entendu, il ne s'agit pas de retourner à un mode de vie primitif. Il s'agit d'employer les techniques les plus efficaces, afin d'économiser l'espace et le temps et d'en laisser le plus possible à la nature. Alors, pouvant voir la nature avec plus de recul sans perdre le contact immédiat, reliés à elle par des rapports plus riches et plus tendus, nous aurons, avec la technique, plus de nature que nous n'en avons jamais eue.

Mais « nature » est un terme bien mal défini. C'est essentiellement l'autre, tout ce qui est spontané, tout ce qui se crée et ne se fabrique pas, ce que l'activité la plus intelligente, l'organisation la plus efficace ne peuvent produire, ce dont on ne peut qu'attendre la poussée avec patience et respect. Au point de vue humain général, c'est tout ce qui n'est pas fait par l'homme, rationnellement, selon nombre et mesure. Et c'est bien ainsi qu'on l'entend le plus naturellement.

Un mot encore. Je crois être cet homme libéré de toute préoccupation économique (dans sa vie propre, car l'économie me rattrape par le détour de la nature) que M. Prenant nous annonce. Non que j'aie les 40 esclaves dont on nous promet l'équivalent. Mais l'art qui me passionne me permet de vivre, avec ma famille, si bien que je ne pense jamais, en travaillant, que je gagne ma vie. Mes ouvrages modestes trouvant des amateurs dans toutes les classes, ne me rattachent à aucune et, comme j'exécute tout moi-même, par des moyens aussi sommaires que délicats, je n'ai besoin d'aucun commanditaire, d'aucun capital. Que M. Prenant s' imagine donc l'homme pour lequel il lutte se dressant devant lui. Je crois que cet homme lui dirait : Quand on peut faire tout ce qu'on veut, quelle raison y a-t-il encore d'agir ? Ma seule raison d'être, c'est la nature, car si elle ne peut plus résister à ma volonté de puissance, elle offre une nourriture et une résistance inépuisables à mon appétit de possession. Veille donc, en m'assurant le bien-être matériel, à m'en conserver le plus possible. D'autant plus qu'on la détruit le plus souvent inutilement, par un vieil antagonisme qui devrait être dépassé (on mesure volontiers le progrès technique au recul de la nature). M. Prenant me répondra peut-être : Le moment de faire tout ce qu'on

Progrès technique et progrès moral

veut n'est pas encore arrivé, il y a pour le moment à lutter. Comme on me dit souvent : La nature diminue ? Il y en a encore bien assez. Eh bien, l'idée même d'une baisse de tension, d'une perte d'intensité, me paraît pire que la mort. Vous voyez que je suis progressiste. Et pour moi, comme pour tout homme, j'en suis persuadé, lorsqu'il n'est pas distrait par la course à la puissance, ou la résistance à la puissance, un monde sans nature est la prison, l'enfer le plus parfait, qu'il soit dans ce monde ou même dans un autre.

LE PRÉSIDENT : p.267 Je donne maintenant la parole à M. Hervé.

M. HERVE : Un marxiste, disons le mot, un communiste qui veut parler de morale se trouve toujours dans une situation particulière, surtout aujourd'hui. Nous lisons chaque jour dans les journaux, les hebdomadaires, les revues, que nous sommes des gens sans morale. Nous sommes des robots. Ce qui est sacrifice chez les uns est, chez nous, mécanisme. Ce qui est spontané, idée chez les autres, est chez nous révolte incontrôlable. De tous les points de l'horizon politique et intellectuel, viennent ces accusations. Au cours de ces entretiens, j'en ai entendu quelques échos modestes. Je crains qu'il y ait là, surtout de la part des intellectuels, quelque pharisaïsme. Ça donne bonne conscience et bonne digestion de penser que les hommes qui combattent la société capitaliste sont menés par des êtres sans morale.

L'orateur qui m'a précédé parlait, à tort je crois, de cette conception qu'auraient les communistes, les marxistes, de la malignité des capitalistes. Non. Nous n'avons pas la conception de la malignité des capitalistes, mais bien celle de la malignité du capitalisme. Ce n'est pas la même chose.

Mais je crains bien que, dans le monde actuel, se répande assez volontiers la conception de la malignité foncière des marxistes.

Au début de cet exposé, je dois dire que, bien sûr, l'univers de M. Siegfried m'est presque totalement étranger, et dans le temps et dans l'espace. Je crains bien que la conception de la civilisation de M. Siegfried ne soit, au XX^e siècle, quelque peu déplacée. Il a évoqué l'évolution de la civilisation suivant ses étapes : monde grec, monde chrétien, moyen âge, X^e siècle, XVII^e, XVIII^e siècles. Il a oublié le monde romain. Comment se fait-il que Rome ne soit jamais apparue dans l'exposé de M. Siegfried ? Y avait-il quelque chose qui le gênait

Progrès technique et progrès moral

dans sa démonstration ? Je pense tout de même que Rome a donné beaucoup. Non seulement au christianisme, non seulement au catholicisme, mais encore dans l'ordre politique, dans l'ordre du droit, dans l'ordre du gouvernement des sociétés, des choses inestimables et qu'on ne peut pas ainsi oublier. Rome ? Mais il me semble qu'il y a aussi d'autres civilisations : il y a les civilisations chinoise, arabe et, sans parler des civilisations complètement disparues ou à peu près, comme celle des Incas, je crois que le tableau de la civilisation doit être plus complexe que celui qui nous a été présenté par M. Siegfried. Je pense que personne ne peut nier, par exemple, le rôle des Arabes dans la transmission de l'héritage hellénique, et que nier cela, c'est mutiler le tableau de notre évolution intellectuelle.

Et, en ce qui concerne la conscience moderne, comment peut-on négliger l'apport, par exemple, des grands intellectuels russes, d'un Tolstoï, d'un Dostoïewski, de même que l'apport des intellectuels américains ? Comment peut-on se replier uniquement sur l'honnête homme du XVII^e ou du XVIII^e siècle, et l'envisager comme le but de tout homme civilisé ? D'ailleurs, dans la cité de Jean-Jacques Rousseau, je serai autorisé à dire que l'homme cultivé n'est pas nécessairement l'homme moral, et qu'il y a là une inexactitude dans l'exposé de M. Siegfried.

p.268 Identifier la civilisation à l'Occident, à la race blanche, et dire que l'optimum, en somme, s'est réalisé au moment de la domination anglo-saxonne, au XVIII^e et au XIX^e siècle, me paraît aussi paradoxal, aujourd'hui tout au moins. Parce qu'enfin le réveil des peuples de couleur ne me semble pas être un réveil purement animal. Il doit y avoir, dans ce réveil, quelque spiritualité et quelque influence des civilisations et des cultures.

Et maintenant, en profondeur. Je dirai que M. Siegfried me paraît aimer trop les sommets et pas assez les profondeurs. Il y a aussi le fumier de l'histoire, et le fumier de l'histoire, ce sont les peuples. Les intellectuels font des théories sans savoir parfois l'origine de leur doctrine, de leur pensée, de leur sentiment ; ils ignorent la masse, ces gens dont on ne parle jamais. Mais les grands mouvements dits religieux ou philosophiques prennent leurs racines ailleurs que chez ces hommes brillants qui jalonnent l'histoire. Je veux bien que l'on parle des saints et des héros, mais je voudrais que l'on parle aussi de ces mouvements profonds qui traversent l'âme des peuples, l'âme des masses.

Progrès technique et progrès moral

M. Siegfried a donné trois fondements à ce qu'il appelle la civilisation blanche occidentale : l'usage de la raison à l'égard des préjugés, usage agressif, a-t-il dit — ce qui me permettra peut-être d'être un peu agressif — l'usage agressif de la raison, l'objectivité et le désintéressement, voilà le premier fondement. Mais je suis fondé à lui demander alors, puisqu'il parle de ces grands sauvés du XIII^e siècle et du moyen âge, je suis fondé à lui demander si l'usage de la raison, dans ce monde chrétien, cette chrétienté, était permis, toléré. On parle beaucoup de la grande clarté du moyen âge. Oui, de la grande clarté des bûchers. Au XVII^e siècle encore, pour ne citer que deux noms, par exemple en 1619 (c'est encore tout près de nous), lorsque Vanini a été brûlé à Toulouse, sur la place publique, après qu'on lui eut arraché la langue parce qu'il était athée. Et, en 1660, du temps de Descartes, lorsque Giordano Bruno était livré par le Saint-Office au bras séculier et qu'il était brûlé à Rome encore pour ses théories impies, hérétiques. C'est très joli, de parler de l'homme chrétien, mais il me semble qu'il y a eu énormément d'hommes chrétiens, depuis les apôtres jusqu'à, par exemple, l'homme chrétien qui brûlait la bibliothèque d'Alexandrie, et jusqu'à Cortès qui ravageait l'Amérique et qui détruisait systématiquement les Indiens. Il faudrait tout de même voir les choses plus profondément.

Je crois que nous sommes là en présence de contradictions entre hommes qui étaient chrétiens, j'imagine, ou, tout au moins, de civilisation chrétienne. Je ne crois pas que l'on puisse ainsi dire que l'usage de la raison — l'usage agressif de la raison — était toléré, permis dans toutes les civilisations, et au moyen âge, et encore au XVII^e siècle. Peut-on dire qu'il y ait dégradation depuis ces temps-là ? Moi, il me semble qu'il y a progrès, parce qu'aujourd'hui, tout au moins sur ces questions, on ne risque pas d'être brûlé... Vos rires veulent peut-être dire que, selon une parole de Nietzsche, ce qui nous empêche d'être brûlés par la charité chrétienne, ce n'est pas la force de cet amour, mais sa faiblesse !

Un autre fondement de cette culture, serait le fait que l'homme soit ^{p.269} un but en soi et jamais un moyen. Je crois que mon ami, M. Haldane, a dit ce qu'il fallait dire sur la formule de la fin et des moyens qui ne veut rien dire et qui n'est qu'un cheval de bataille assez dérisoire.

Et enfin, la révolution industrielle. Mais, lorsque la Grèce était à son apogée, n'y a-t-il pas eu un progrès de la technique ? N'y a-t-il pas eu une révolution

Progrès technique et progrès moral

industrielle ? Au moment de la Renaissance, qui est citée comme un autre sommet de la culture, n'y a-t-il pas eu un développement de l'industrie, du commerce ? Ce n'est pas qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles qu'il y a eu des civilisations marchandes et des civilisations industrielles. D'ailleurs, puisqu'on ne cite plus les Arabes et les Chinois dans la civilisation, bien que, jadis, ils aient donné à l'univers des inventions, je crois que c'est par suite d'une décadence : la Chine s'est endormie pendant des siècles ; sa civilisation s'est arrêtée, et c'est à ce moment-là que l'esprit inventif s'est aussi arrêté. De même pour les Arabes. Et cela nous montre la liaison qu'il y a entre la civilisation matérielle et la civilisation intellectuelle et morale.

Pour douter du progrès, il faut se fabriquer un mythe du passé. M. Siegfried disait que les deux premiers éléments, à savoir l'usage de la raison et la conception de l'homme comme unité spirituelle pourraient suffire à dire qu'il y a une civilisation. Mais cette vue ne paraît pas tenir compte des réalités parce que, toutes les fois qu'il y a eu une civilisation intellectuelle, il y a eu aussi une civilisation matérielle.

L'homme peut survivre à la mort de la technique, disait M. Siegfried. Mais qu'entend-on par technique ? La grande industrie ? Mais il n'y a pas que la grande industrie qui soit une technique, il y a aussi tous les objets usuels que nous avons dans notre vie quotidienne. Où arrêtera-t-on cette suppression de la technique ? Et quant à l'argument des grands hommes et des saints, que l'on oppose au progrès moral, je crois que la sainteté et l'héroïsme ne se confondent pas avec la morale. D'abord, les saints. Je crois que leur exemple ne pourrait pas être intégralement donné à tous les hommes d'une société. Il y a la fable de Masefield, la fable de la ruche qui nous prouve que si tous les hommes étaient des saints, toute l'activité sociale serait supprimée. Et, pour reprendre l'exemple de M. Picot, je crois que si tous les hommes voulaient être des Diogènes (puisque M. Picot semblait faire de Diogène l'un des pôles de la vie morale), tout ce que nous voyons autour de nous de richesse intellectuelle, artistique, économique, disparaîtrait rapidement. La société n'est pas fondée que sur des vertus, elle est fondée sur des intérêts et sur des passions aussi.

Quant aux héros, on nous en cite beaucoup dans l'histoire qui n'étaient pas particulièrement des hommes moraux au sens commun de ce terme. Ne brouillons pas les notions. La morale n'est pas nécessairement l'héroïsme, n'est

Progrès technique et progrès moral

pas nécessairement la sainteté et inversement. Quant aux grands moralistes, au risque de paraître naïf et de partager des erreurs populaires, je crois qu'il y a eu progrès moral par rapport aux grands moralistes du passé.

Peut-être pas dans l'expression ; peut-être pas dans la beauté des textes — tout cela demande à être examiné ; mais Socrate ne condamnait ^{p.270} pas l'esclavage, ni Platon, ni Aristote, ni saint Paul. Montaigne voyait mourir ses enfants en bas âge avec indifférence. Quant à Marc-Aurèle, pour prendre un autre grand moraliste, il y a tout de même dans sa doctrine un sentiment de résignation et de fatalité qui me paraît être propre sans doute à apaiser dans les malheurs de son temps certaines inquiétudes des hommes ; mais il ne paraît pas propre à donner des leçons dans toutes les situations de notre monde moderne.

Certes, nous pouvons enrichir notre vie morale par les leçons que donnent tous ces grands moralistes du passé. Mais je pense qu'il peut y avoir progrès aujourd'hui et qu'il y a progrès tant dans l'expression que dans l'application, et une morale qui tient compte des résultats des sciences de l'homme nous amène à une morale en progrès sur celle des grands moralistes.

Je veux, avant d'en venir à la partie positive de mon exposé, examiner un peu plus profondément les notions employées par M. Siegfried : la civilisation et l'usage de la raison à l'égard des préjugés.

Toute civilisation est fondée sur l'adhésion profonde à quelque grand principe. Toute société, en ses moments de floraison, d'épanouissement, est fondée sur une communion. Ce moyen âge, dont on nous parlait, a témoigné par ses cathédrales qu'il y avait, à ce moment-là, quelque grand principe qui unissait toute la cité. N'est-ce pas là un élément nécessaire d'une grande civilisation ? M. Siegfried nous dit : objectivité. Objectivité ? D'accord, mais aussi passion, prosélytisme, sentiment de la valeur de la société dans laquelle on vit. Désintéressement ? Bien entendu. Seulement, le désintéressement individuel, le désintéressement du savant, de l'artiste, peut bien s'accompagner de l'intérêt de la société, peut bien y concourir. Lorsqu'au moment de la Renaissance, l'expansion du commerce contribuait au développement de la culture et au développement des inventions, on ne me dira pas que l'expansion du commerce se faisait pour des motifs purement désintéressés, et que les armateurs qui envoyaient leurs navires sur des mers inconnues travaillaient

Progrès technique et progrès moral

uniquement pour des motifs désintéressés. Je crois que, là, il y avait des intérêts et que ces intérêts étaient parfaitement légitimes, que l'esprit d'aventure de ces armateurs a contribué à développer notre civilisation.

Je crois qu'il ne faut donc pas se faire de la civilisation et de la société une vue purement intellectuelle. La civilisation a besoin d'un corps, et ce corps, c'est son économie et c'est sa technique. D'ailleurs, c'est paradoxal pour un intellectuel français de venir parler de mégalomanie de l'outillage, parce qu'enfin, dans notre pays, je dois dire que nous n'avons pas à nous plaindre d'une mégalomanie de l'outillage. Notre agriculture est déficiente aujourd'hui, par manque d'engrais, par manque d'outillage, et nous sommes aux prises avec des difficultés insurmontables à cause de cela. Nos jeunes, que nous voulons enseigner, dont nous voulons faire des apprentis, sont condamnés très souvent à être de simples manœuvres, parce que nous n'avons pas suffisamment de Centres d'apprentissage et d'écoles, et que l'on refuse des élèves dans nos lycées et dans nos écoles secondaires. Notre outillage industriel ? Il est fatigué. Nos machines, notre équipement industriel est de vingt ans en retard sur l'équipement ^{p.271} industriel des principaux pays. Nous souffrons d'une pénurie d'électricité, parce que nos grands industriels, nos classes dirigeantes n'ont pas eu confiance dans les destins du pays, ou tout au moins une confiance suffisante, et ont laissé dans ce domaine notre équipement périliter, n'ont pas fait les nouvelles constructions nécessaires. Les objets les plus usuels manquent. Les dépenses culturelles, le budget de l'Education nationale — je suis peut-être un peu prosaïque, mais toutes ces choses se tiennent — notre budget de l'Education nationale est nettement insuffisant, et les chercheurs et les savants le savent : l'argent manque. Mais d'où vient l'argent ? Ça ne se crée pas de rien, c'est entendu. Mais c'est dans un pays économiquement développé, et dont l'activité technique et l'activité industrielle se développent que l'on peut en même temps s'occuper des œuvres de la culture désintéressée. Et enfin un pays non industrialisé, et nous le savons bien au XX^e siècle, est nécessairement un pays asservi, un pays qui dépend des autres, un pays qui ne peut pas être libre. Et c'est pour cela qu'en France aujourd'hui, dans les préoccupations populaires, ouvrières, la technique et l'outillage ont cette importance. Je partage, en cela, les erreurs populaires que M. Siegfried dénonçait.

Nos savants tiennent, certes, leur place dans le monde. Ils sont désintéressés. Notre population, notre peuple n'a pas cet état de décadence que

Progrès technique et progrès moral

l'on veut bien décrire. Je parlerai plus spécialement de mon pays. Je connais mal les autres et, quand on dit que l'ouvrier aujourd'hui est abruti par sa machine, il faut aussi faire quelques distinctions. Quand on nous dit que la technique n'est plus éducatrice, que le nombre de ceux qui pensent est devenu plus restreint qu'autrefois, c'est se faire une conception un peu simple du paysan idéalisé, c'est se faire une conception un peu simple de l'artisan idéalisé. Parce qu'enfin, dans ce XVII^e siècle, période d'équilibre et de grande civilisation, La Bruyère nous a décrit les paysans pareils à des bêtes, et je crois qu'il y a tout de même aujourd'hui beaucoup plus de paysans qui pensent qu'il n'y en avait au XVII^e siècle, au temps où La Bruyère les décrivait. De même chez les ouvriers, de même partout dans le peuple. Certes, le travail à la chaîne — et les marxistes, et Marx, ont été les premiers à le dénoncer — le travail à la chaîne a une influence déprimante, abêtissante sur l'ouvrier. Mais, lorsqu'on veut bien comparer, sans préjugés, le résultat d'un travail de l'artisan et une belle machine-outil, je crois que dans les deux choses, il y a aussi de la beauté, il y a aussi du soin, du travail et une morale du travail ! M. Prenant a d'ailleurs dit là-dessus ce qu'il fallait dire.

Ainsi, je crois, pour ma part, qu'il y a progrès moral. Je ne veux pas démontrer qu'il y a progrès technique, tout le monde est d'accord là-dessus.

Il y a progrès moral. Et, puisque l'on n'a pas défini la morale avant moi, je vais tâcher de dire ce que j'entends par morale. D'ailleurs, ceux qui m'ont précédé, ont parlé de morale très souvent, en entendant, par morale, des choses très diverses. La morale ? C'est d'abord la conscience, le sentiment du devoir ; le fait d'être dans une situation imposée à vous, un commandement qui vous indique qu'il faut agir ainsi, même si vous ^{p.272} devez sacrifier votre vie. Voilà ce que j'appelle le sentiment moral. Est-il sûr que l'homme cultivé de M. Siegfried ait toujours ce sentiment ? Il y a là des distinctions à faire. Sans doute, cet impératif peut avoir différents contenus. Sans doute l'homme qui a le sentiment de cette obligation peut participer à différents milieux, à différentes classes, à différentes nations, et donner un contenu différent à cette forme. Mais je crois que c'est là tout de même, en définitive, la morale, et qu'on n'en a pas assez parlé jusqu'à présent. Quand on accuse les marxistes de n'avoir pas de morale, je crois qu'on pourrait faire une étude statistique à la manière des « Gallup » américains pour voir où le sentiment moral est le plus fort, dans l'entourage de M. Siegfried ou dans l'entourage

Progrès technique et progrès moral

communiste. Je crois que les résultats seraient très concluants là-dessus.

Deuxièmement, on entend par morale la morale en tant que conscience collective, c'est-à-dire en tant que valeur admise à un moment donné dans une société. (Je veux d'ailleurs, sur ce point, dire à M. Sudre qu'il se trompe beaucoup en confondant le marxisme avec les théories de Durkheim et de Lévy-Brühl. Il y a de grandes différences, j'y reviendrai avant de finir.)

La morale, ce sont encore les systèmes de morale, c'est la morale de Platon, c'est la morale de Descartes, les morales de grands philosophes. C'est aussi la moralité, c'est-à-dire les mœurs. Et enfin, ce sont les institutions, les lois sociales, la morale telle qu'elle s'exprime dans les lois.

Je crois que les discussions auraient été plus claires si, chaque fois qu'on parlait de morale, on avait dit de quoi on parlait précisément.

Je crois qu'il y a progrès de la conscience morale, d'abord. La conscience morale, en tant qu'elle exprime un déchirement, une contradiction dans l'homme, est sans doute le résultat de la civilisation, de la société. Il y a un pressentiment de la libération dans l'humanisme, dans l'humanisme scientifique. Et aujourd'hui, il y a progrès de la conscience morale, parce que la conscience morale ne tient ni dans la terreur superstitieuse à l'égard d'un totem quelconque, ou à l'égard du gendarme, ni dans la résignation ou dans des formules de sacrifice, encore que les formules y prennent une certaine place ; mais la conscience morale s'est développée, affinée, nuancée, dans les sociétés modernes ; il y a là, indéniablement, progrès, non pas seulement sur les sommets, mais également dans la population. Il y a progrès en ce qui concerne les règles admises et la conscience collective. Aujourd'hui, lorsqu'il s'agit, par exemple, de l'émancipation des peuples coloniaux, ou lorsqu'il s'agit du profit capitaliste, personne n'ose s'opposer ouvertement aux thèses que les marxistes ont depuis longtemps défendues. C'est sans doute l'hommage que le vice rend à la vertu... mais c'est bien le signe que, précisément, aujourd'hui il y a une morale universelle qui se constitue, non pas une morale éternelle, mais universelle par l'unification des sociétés, des civilisations, et que les malheurs de cette conscience s'imposent à tout le monde. Jadis, on défendait, par exemple, la séparation en classes. Aujourd'hui, on ne la défend plus. De tous les côtés, on est socialiste. Jadis, on disait : mais c'est normal que la race blanche domine ! Aujourd'hui, cette voix ne se fait plus entendre, et même ceux qui mènent des

Progrès technique et progrès moral

p.273 guerres coloniales prétendent émanciper en même temps les peuples colonisés.

Ainsi je vois, dans cette morale collective du XX^e siècle, un progrès également sur les morales du temps passé. Je crois que l'homme est devenu meilleur, également du point de vue de la moralité. En effet, quand on porte un jugement moral sur l'homme, il faut établir le rapport entre la réalité et les exigences, et je crois que les exigences ont augmenté. Je crois que l'homme est devenu meilleur, et la preuve, c'est que, aujourd'hui, dans la vie quotidienne, même les sentiments d'humanité et de fraternité ont progressé.

UNE VOIX : Les fours crématoires !

M. HERVÉ : Les fours crématoires ont été détruits. Il y a eu une victoire des alliés, et l'ensemble de la conscience mondiale s'est mobilisée contre cette barbarie. Un progrès ne se fait pas par une évolution simple, automatique, facile. Un progrès se fait par des contradictions et par des luttes, et précisément cette barbarie hitlérienne nous a permis de mieux juger ce qu'est la barbarie. Le peuple français qui a vécu sous cette barbarie comprend mieux aujourd'hui ce qu'est le fascisme, et, en tout cas, il n'a pas été en Sibérie, tandis qu'il a vécu opprimé par les Nazis et les S.S. Cela fait une différence, permettez-moi de le dire.

M. Siegfried dirait : Mais l'homme du XVII^e siècle et celui du XVIII^e ne connaissaient pas cela. J'ai rencontré à Paris un Vietnamien qui disait : « Mais oui, vous avez raison de parler comme vous faites, seulement moi, j'ai été sept ans au bagne de Poulo-Condor, en Indochine, et, au bagne de Poulo-Condor, il est peut-être sorti vivant un Vietnamien sur dix, et nous avons le carcan au cou. » Cela nous permet aussi à nous peut-être de mieux comprendre ce qu'ont été les expéditions coloniales et ce qu'a été le colonialisme, et c'est en ce sens que je dis qu'il y a progrès de la conscience morale.

Et enfin, dans les institutions, je dis qu'il y a progrès, parce que je crois que les lois qui ont été votées pour la protection du travail, les lois sur les salaires ouvriers, les lois sur la protection des enfants, représentent un progrès. Ce progrès moral, certes, ne se fait pas simplement. Les génies, les saints, les héros interviennent, de même que la conscience collective. Ce progrès moral

Progrès technique et progrès moral

dépend-il uniquement du progrès technique ? Je ne le crois pas. En dernière analyse, le progrès technique détermine sans doute un progrès moral, mais cela ne se fait pas automatiquement. Si dans l'ensemble, le progrès technique détermine un progrès moral, dans le détail, il est bien possible qu'un progrès technique puisse amener un abaissement de la moralité.

Nous ne sommes pas ces « messianiques » sous les traits desquels on nous représente parfois. Nous voulons une étude précise, objective de la société. Le progrès technique est nécessaire au progrès moral, mais il ne l'amène pas fatalement et nécessairement. En réalité, il s'agit toujours de l'action des hommes, l'ensemble de la société forme un tout, et de même qu'il y a des contradictions parfois entre la culture et la ^{p.274} morale, il peut y en avoir entre la technique et la morale. Ce qui compte — et c'est cela ma conclusion — c'est l'action des hommes. Aristote disait : Il n'y aura plus d'esclaves quand les navettes tourneront toutes seules. Aristote le disait en sceptique, mais nous reprendrons sa parole : Il n'y aura plus d'esclavage, en effet, quand les navettes tourneront toutes seules, et, de plus en plus, les navettes tourneront toutes seules ; sans doute jamais absolument toutes seules : il restera toujours une part de travail servile. Mais la civilisation consistera précisément à répartir entre tous les hommes cette part de plus en plus minime de travail servile et de permettre à tous ces hommes de se livrer aux activités désintéressées de la philosophie, de l'art et de la culture.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je donnerai maintenant la parole pour une minute, comme il l'a demandé, à M. Paul-Émile Victor.

M. PAUL-ÉMILE VICTOR : Mesdames et Messieurs, le phoque est un animal qu'on chasse sur la mer, car c'est un animal marin.

Si hier, j'ai demandé une définition de la morale, je demande aujourd'hui qu'on applique un proverbe de mes amis Esquimaux, que voici :

« Quand tu vas chasser le phoque, ne va pas te promener en sifflant sur la montagne. »

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, M. Haldane me fait passer ce billet que je tiens à lire : « Je crois qu'en Angleterre les présidents sont plus durs que

Progrès technique et progrès moral

vous. Ils emploient une sonnette pour rationner le temps. Je suis de votre avis qu'on peut beaucoup dire en dix minutes, surtout si l'on croit que l'auditoire a assez d'intelligence pour faire les déductions élémentaires. Il peut même être astucieux de le laisser faire, car il croit que ce sont ses propres idées, selon le truc socratique. »

Je donne maintenant la parole à M. René Gillouin.

M. RENÉ GILLOUIN¹ : Messieurs, le problème des rapports de la technique et de la morale est un problème assez récent dans ses données matérielles, puisque la technique n'a commencé d'apparaître comme une menace pour la moralité qu'à partir d'un certain degré de développement de la civilisation industrielle, qu'on peut fixer vers le milieu du XIX^e siècle : c'est au contraire un très vieux problème dans son schème psychologique, car, sous ce point de vue, il n'est qu'un aspect du problème immémorial, consubstantiel sans doute à l'âme humaine, de la tentation.

La notion de tentation, en connexion étroite avec celle de sacrifice, revêt déjà une importance de premier plan dans les religions les plus primitives auxquelles il nous ait été donné jusqu'ici d'atteindre. Il semble que nos très lointains ancêtres, dès le moment où s'est esquissée dans leur esprit la distinction du sacré et du profane, aient conçu comme organe de liaison p.275 entre ces deux domaines le comportement qui, réduit en méthode et en système dans les religions plus évoluées, donnera naissance à l'ascétisme. Il semble qu'autant et plus que nous, ils aient éprouvé un grand respect, religieux ou superstitieux comme on voudra, pour l'homme qui se prive volontairement de biens qui lui appartiennent ou de jouissances auxquelles il a droit, surtout lorsque cet homme *consacre ou sacrifie* ce à quoi il renonce, en d'autres termes le fait passer de la catégorie du *profane* dans celle du *sacré*. Il semble même qu'ils aient poussé ce sentiment jusqu'à la conviction que l'homme qui sacrifie se constitue par là le *créancier* du dieu auquel il sacrifie ; bien plus, que s'il s'élève jusqu'aux sommets du sacrifice, il peut finir par s'égaliser aux dieux eux-mêmes, et que ceux-ci voient d'un très mauvais œil, étant fort jaloux de leurs

¹ Des raisons techniques nous empêchant de donner un compte rendu sténographique de cette intervention, on trouvera ici le texte que l'orateur a bien voulu récrire d'après ses propres notes. (R. I. G.)

Progrès technique et progrès moral

privilèges, et singulièrement de leur immortalité. Aussi n'épargnent-ils aucun effort pour le détourner de son ambitieuse entreprise et pour le ramener au niveau du commun des mortels, misérablement soumis à la loi du désir et du plaisir. Pour ce faire, une de leurs ruses favorites est de lui envoyer des *tentations* dont l'effet sera, s'il y succombe, de le déposséder d'une puissance capable d'équilibrer la leur. Le thème figure abondamment dans les mythologies les plus diverses.

Cette notion de la tentation d'origine divine, à laquelle correspond, dans un autre secteur en opposition polaire avec le premier, la tentation d'origine diabolique, est si profondément inhérente à la problématique spirituelle de l'homme que, présente dans les religions les plus élémentaires, elle l'est encore dans la religion la plus achevée, dans le christianisme. Adam au Paradis est tenté par Eve, elle-même tentée par le serpent, messenger du démon ; et Jésus-Christ dans le désert est tenté par le Diable en personne ; mais l'Oraison dominicale nous apprend à demander à Dieu de ne pas nous induire en tentation ; non point, notez-le bien, de ne pas nous laisser tomber dans la tentation, suivant la version affadie d'un certain protestantisme moderne, mais de ne pas nous y induire lui-même, *ne nos inducas in tentationem*, suivant la traduction littérale de l'Église romaine et du protestantisme traditionnel.

Tentation de quoi ? Il est remarquable que dans la Genèse la tentation représentée par Eve n'est pas celle de la chair (peut-être la femme à cette lointaine époque n'était-elle pas aussi séduisante qu'elle l'est devenue par la suite) mais celle de l'esprit, le désir de savoir, par le biais de la curiosité (qui passe il est vrai pour spécialement féminin), la *libido sciendi* comme disent les théologiens, symbolisée par l'arbre de la connaissance, dont le fruit doit permettre à l'homme de devenir, ici encore, pareil aux dieux, *eritis sicut dei*. Pour tenter Jésus dans le désert, le Diable fait miroiter à ses yeux la domination sur les royaumes de la terre : c'est la deuxième branche maîtresse de la tentation, celle de la puissance, la *libido dominandi*. Entre Adam et Jésus-Christ, la troisième forme principale de la tentation, celle de la volupté, la *libido sentiendi*, se manifeste dans la tradition biblique par les Bethsabée, les Dalila, les Salomé, et on sait la place qu'elle occupera dans l'ascèse chrétienne. Mais il ne faudrait pas croire qu'elle soit absente de la tradition païenne, on l'y trouve au contraire dès l'origine, ainsi que Georges Dumézil en a fait la démonstration à propos de la légende des Horace et des Curiace. Etudiant en effet à la lumière

Progrès technique et progrès moral

de la philologie comparée le récit de Tite-Live porté à la scène par Corneille, Georges Dumézil a pu y faire voir un produit tardif, hautement moralisé et rationalisé, du génie classique, et en découvrir la source dans un très vieux rituel d'initiation militaire, selon lequel le candidat devait d'abord triompher de trois adversaires le même jour, puis, lorsqu'il revenait vers la Cité tout enivré de sa victoire, surmonter la tentation de la femme, insidieusement machinée à son intention par les ^{p.276} sages de la tribu. Alors, mais alors seulement, ayant couronné par cette preuve insigne de force morale l'exploit de sa vigueur et de sa bravoure physiques, il était admis dans la société des guerriers.

Quant aux deux premières tentations, celle de savoir et celle de pouvoir, il est à peine besoin de rappeler l'attitude de Socrate à l'égard des spéculations préscientifiques des « physiciens » de son époque, qu'il condamne comme procédant d'une curiosité vaine et presque impie, pour se tourner exclusivement vers *l'unum necessarium*, la recherche du Bien et sa mise en pratique ; et chacun a présentes à la pensée les imprécations contre l'Or (*auri sacra fames*) et contre le Fer (*bella matribus detestata*) dont retentissent les lettres antiques, et qui trouveront leur expression philosophique dans l'épicurisme et dans le stoïcisme.

Libido sciendi, libido dominandi, libido sentiendi, nous voyons donc s'esquisser le point de départ des deux traditions païenne et chrétienne, et se développer au fur et à mesure de leur épanouissement, toute une doctrine de la tentation considérée psychologiquement comme un des traits essentiels de la nature humaine, et, moralement ou spirituellement comme un des périls majeurs dont l'homme doit se garder s'il veut accomplir sa destinée d'homme. La lutte contre la tentation est une des pièces essentielles de la spiritualité chrétienne comme de la moralité païenne. Chacune avec ses nuances propres, l'une orientée vers l'idéal du Saint, l'autre vers l'idéal du Sage, elles s'assignent pour objet de préparer l'homme aux grâces ou de le former aux vertus qui lui permettront d'imposer des bornes à ses désirs de savoir, de pouvoir et de jouissance, désirs distincts mais communicants, car le savoir est une des voies qui conduisent au pouvoir, et la jouissance du pouvoir (*Machtcomplex*) facilite le pouvoir de la jouissance (*Lustcomplex*). Et, quelles que soient les différences de leurs conceptions et de leurs méthodes, elles s'accordent néanmoins sur ce point capital qu'elles voient le principal ressort de l'avancement moral ou spirituel de l'homme dans le renoncement, soit qu'elles fassent appel pour y

Progrès technique et progrès moral

atteindre à l'humilité et à l'esprit de service, émanations de l'amour, soit qu'elles attendent de la raison qu'elle se rende maîtresse des passions, de la force d'âme qu'elle surmonte les faiblesses de la chair.

Maintenant, par rapport à cette position fondamentale et en quelque sorte constitutive de la culture traditionnelle, qu'apportent de nouveau à notre époque les progrès de la technique d'une part, l'évolution des idées et des sentiments de l'autre ?

La technique procède, dans sa source, de la passion de savoir, dans ses applications, de la passion de pouvoir. *Libido sciendi, libido dominandi*, ce sont là pour nous de vieilles connaissances. Nous trouverions-nous donc simplement, avec l'avènement de la technique, en présence de thèmes anciens, rajeunis par une variation nouvelle ? Oui en un sens, non dans un autre. Où réside donc la novation authentique, celle qui ne porte pas seulement sur la forme, mais sur le fond ?

La passion de savoir a pour instrument la raison, mais la raison n'est pas un mot univoque. Il y a une raison abstraite et il y a une raison artiste ; il y a une raison science et il y a une raison sagesse. Nous les avons vues s'opposer dans le débat auquel nous faisons allusion tout à l'heure, entre Socrate et les « physiciens » de son temps ; et à vrai dire elles n'ont jamais cessé de rivaliser au cours des âges, avec des fortunes diverses, jusqu'au jour où l'âge moderne a marqué le triomphe — provisoire ou définitif, l'avenir en décidera — de l'abstraction sur l'art, de la science sur la sagesse.

Le monde moderne, ayant commencé par réduire l'âme à la raison, a p.277 continué en réduisant la raison à la connaissance. Il a déserté le royaume des fins pour se cantonner exclusivement dans celui des relations de cause à effet, ou de principe à conséquence. Il peut bien encore parler de devoir, disserte — de plus en plus rarement — sur l'impératif catégorique ; en réalité, le seul impératif qu'il reconnaisse et auquel il obéisse, c'est l'impératif scientifico-technique. Tu découvriras, tu inventeras, tu appliqueras, sans trêve ni repos, advienne que pourra, telle pourrait être sa devise. A-t-on jamais entendu dire que, parmi les centaines de savants qui travaillent à la bombe atomique, un seul ait senti s'élever en lui quoi que ce soit qui ressemble à une de ces « objections de conscience » pour lesquelles tant de pauvres diables ont risqué leur peau ?

Progrès technique et progrès moral

Menée de ce train d'enfer, la recherche scientifico-technique devait progresser à pas de géants. En quelques lustres, elle a décuplé, elle a centuplé la puissance de l'homme, et son dynamisme ne semble donner aucun signe d'affaiblissement, tout au contraire. Le champ des jouissances sensuelles est limité, et ses limites n'ont guère varié depuis des millénaires ; le champ des conquêtes de l'or ou du fer, si vaste soit-il et si susceptible d'extensions nouvelles, est assez étroitement borné tout de même ; le champ de la puissance scientifico-technique, déjà gigantesque, paraît infini, et le vertige s'empare de l'esprit qui s'essaie à en supputer, par delà les lendemains immédiats, les perspectives lointaines. Or il faut bien comprendre qu'une tentation n'agit pas seulement par sa qualité, mais par sa masse, et c'est ce qu'on oublie trop quand on parle de la technique (et aussi de l'homme, mais c'est un autre aspect de la question que nous retrouverons tout à l'heure) comme d'une donnée fixe, invariable, définie une fois pour toutes. Qu'il me soit permis d'illustrer ma pensée par une anecdote, que j'entendis conter il y a quelque trente ans dans l'entourage de la famille de Lesseps.

Au temps de la monarchie de Juillet, Ferdinand de Lesseps était un brillant cavalier.

Charmant, jeune, traînant tous les coeurs après soi, qui avait ses grandes et ses petites entrées à la cour du roi Louis-Philippe, et envers qui la bourgeoise reine Amélie ne se défendait pas, en tout bien tout honneur, d'une certaine faiblesse, à la faveur de laquelle il lui arrivait de prendre avec elle des libertés de langage qu'elle n'eût admises d'aucun autre.

Un jour, profitant de ce privilège, Lesseps s'amusait à taquiner la reine en lui soutenant qu'aucune femme ne résistait à la tentation de l'argent, et, comme elle se récriait avec indignation, le dialogue suivant s'engagea :

— Voyons, Madame, croyez-vous qu'il y ait beaucoup de femmes qui puissent rester insensibles à l'offre de cent mille francs ?

— Mais certainement, toutes les honnêtes femmes, et elles sont légion.

— Cinq cent mille francs ?

— Sans nul doute.

— Un million ?

— Naturellement.

— Cinq millions ?

Progrès technique et progrès moral

— Ah ! s'exclama la reine éperdue, vous m'en direz tant !

Eh bien ! il n'est pas douteux que la tentation exercée sur l'homme moderne par la technique en tant qu'instrument de puissance (ou de jouissance : qu'on songe aux plaisirs de l'auto) ne se soit accrue dans une proportion beaucoup plus élevée que celle de 100.000 francs à 5 millions, limite fixée par la plus vertueuse des reines à la résistance des plus honnêtes femmes. Cette pression, ou si l'on veut, cette attraction formidable de la technique sur nos contemporains, voilà à n'en pas douter le premier facteur de la démoralisation générale dont ils nous donnent le spectacle. Et voici le second, ^{p.278} non moins évident et non moins efficace : c'est que cette tentative d'une force sans précédent s'applique à une humanité d'une débilité sans précédent, en ce sens que cette humanité ne sait plus ce que c'est que la tentation, ou quand elle le sait encore considère toute tentation quelle qu'elle soit comme innocente par définition, sinon même comme louable, en tant qu'expression de la nature, ou de la vie, ou de l'instinct, ou du désir.

Le monde moderne avilit, disait Péguy. Quoi d'étonnant à cela, puisqu'il est vil lui-même, et comment ne serait-il pas vil, puisque ses mauvais bergers ont fait tout ce qu'il fallait pour qu'il devînt tel ?

Prononcez le mot *renoncement* devant un homme typiquement moderne, (il n'y a pas, Dieu merci, que des modernes parmi les contemporains). Essayez de lui expliquer que, depuis l'antiquité jusqu'à la veille de nos jours il n'y a pas une morale digne de ce nom qui n'ait inscrit le renoncement parmi les plus hautes valeurs humaines. Il vous rira au nez, comme s'il avait affaire à un innocent ou à un fossile. Le mot a disparu du vocabulaire courant ; et quant à l'idée elle ne figure plus dans les morales bourgeoises que comme une curiosité historique, et dans les morales révolutionnaires que comme un objet de suspicion et de mépris. Nous sommes entrés, n'est-ce pas ? grâce à la technique, dans l'âge de l'abondance, où personne n'aura plus à se priver de rien. Et si vous faites remarquer que, comme début de cette ère paradisiaque, l'humanité actuelle se débat dans la famine et dans la misère, on vous répond, en vous regardant de travers, que c'est la faute des « salauds », et qu'on va y mettre bon ordre.

Peut-être, dans quelques chaires d'Universités, de vieux maîtres blanchis sous le harnais s'obstinent-ils à enseigner à leurs élèves les préceptes de la morale traditionnelle : *ne quid nimis*, *aurea mediocritas*, les choses qui

Progrès technique et progrès moral

dépendent et les choses qui ne dépendent pas de nous, changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde. Mais que pèse l'enseignement de l'école à côté de celui de la rue, de l'illustré, du cinéma, qui le contredit point par point ? Dans la cité moderne, du matin au soir et du soir au matin, des affiches raccrocheuses, des photographies aguichantes, des communiqués affriolants offrent à la convoitise des jeunes gens et jeunes filles les plus belles stars et les plus beaux jeunes premiers (car le *sex-appeal* aujourd'hui n'est plus à sens unique), les plus belles voitures, les plus beaux bijoux, les voyages les plus enivrants, les loteries les plus prometteuses. Et les statistiques de la criminalité juvénile (sans parler de celle des autres âges) de s'enfler à vue d'œil, parmi les cris d'alarme et de réprobation que ne cessent de pousser, par quel reste d'hypocrisie, les instigateurs et les profiteurs de cette dégradation foudroyante.

Ce n'est pas que, dans une époque impitoyable comme la nôtre, des masses immenses ne soient contraintes à de très amers renoncements, d'autant plus amers qu'on a surexcité leurs désirs et qu'on leur a inculqué la conviction de leur droit à les satisfaire. Il n'est rien de plus dur que le sacrifice imposé du dehors, et qu'on doit subir sans esprit de sacrifice. Aussi notre « civilisation » amasse-t-elle au cœur des déshérités un effroyable potentiel de ressentiment, de violence et de révolte, dont l'explosion ne saurait être empêchée ou retardée que par un non moins effroyable appareil de prévention et de répression policières. Tous les Etats en sont là, même et surtout l'Etat soviétique, le plus policier, le plus préventif et le plus répressif de tous. Voilà ce qu'il en coûte d'avoir construit un monde qui pourrait choisir pour enseigne : « A la libido déchaînée ». La libido déchaînée, il faut la réenchaîner à toute force, ou périr.

Nous nous sommes quelque peu éloignés de la technique. Nous allons y revenir en terminant, pour mettre en lumière une des répercussions les plus p.²⁷⁹ frappantes, quoique les plus rarement signalées, du développement de la technique sur la structure sociale de notre époque, et par suite sur son climat moral.

Les théoriciens du marxisme nous rebattent à satiété les oreilles avec leur slogan d'une « société sans classes ». Je ne veux pas savoir si la Russie soviétique est actuellement une société sans classe, ou l'a été hier, ou le deviendra demain, ni si une société « avec grades », ou forme d'armée ou de tchin bureaucratique, est meilleure ou pire qu'une société « avec classes ». Mais

Progrès technique et progrès moral

je suis persuadé que la technique dont le primat est le grand cheval de bataille des marxistes, conduit la société nouvelle qui s'ébauche à l'est de l'Europe, par delà le stade de la « classe » ou du « grade », vers celui de la « caste ».

La technique, par les connaissances scientifiques qu'elle implique et par les aptitudes spéciales qu'elle requiert, est nécessairement l'apanage d'une minorité, et il est infiniment probable que cette minorité, à mesure qu'elle prendra mieux conscience de sa communauté d'intérêts et de son homogénéité psychique, tendra à se constituer en groupement séparé et plus ou moins hermétiquement clos, ce qui est la définition même de la caste. Elle a d'ailleurs été précédée dans cette voie en Russie, par l'oligarchie de politiciens qui, sacrés représentants du peuple par la grâce du « parti unique », forment d'ores et déjà un aréopage de demi-dieux. Pour le moment la caste technique, encore embryonnaire, demeure étroitement subordonnée à la caste politique (laquelle d'ailleurs est aussi fondée sur une technique, celle du maniement des lois de la psychologie des foules), mais il n'en sera peut-être pas toujours ainsi, et rien ne dit qu'elle ne lui sera pas demain juxtaposée, après-demain superposée. Car avec les moyens d'intimidation, de contrainte et d'extermination dont elle dispose, la caste technique sera quand elle le voudra en mesure d'imposer son autorité absolue, absolument absolue, à l'ensemble des citoyens, politiciens compris. Mais que les oligarchies techniques et politiques s'entre-dévorent ou qu'elles composent l'une avec l'autre, que la « Société future » doive être une massocratie ou une technocratie, ou un mélange des deux, il y a peu de chances que les lendemains qui s'ensuivront pour l'humanité soient des « lendemains qui chantent » ; il y a beaucoup de chances au contraire pour qu'ils soient des lendemains de sang et de larmes, de gémissements et de grincements de dents. Un fait de despotisme, de terrorisme, de sadisme *bourreaucratique*, ce que nous avons vu n'est déjà pas mal, mais nous verrons mieux encore, si Dieu nous prête vie. Nous subsistons du parfum d'un vase vide, disait-il y a près d'un siècle Ernest Renan dans son poétique langage. Plus prosaïquement nous dirons que l'homme typiquement moderne nous fait penser à ce brochet qu'un expérimentateur sagace avait mis dans un bocal avec des goujons, en prenant soin de l'en séparer par une lame de cristal parfaitement transparente, si bien que chaque fois qu'il se précipitait vers l'un d'eux pour le dévorer, il se cassait le nez contre la vitre. Après d'innombrables tentatives infructueuses, régulièrement suivies de

Progrès technique et progrès moral

la même cuisante déception, le brochet paraissant éduqué, assagi, moralisé, la barrière invisible fut doucement retirée. O merveille ! pendant un temps, le brochet vécut avec les goujons dans une paix sans nuages. Mais un beau matin, l'un d'eux lui ayant frôlé la gueule par mégarde, il l'avalait sans y penser, et en un moment tous y passèrent.

Messieurs, ceci s'appelle un avis aux lecteurs !

Les conséquences des « principes modernes » ne se sont pas encore entièrement manifestées, parce qu'elles restent freinées en quelque sorte par des habitudes dérivées d'autres principes antérieurement en honneur, mais ces habitudes ne survivront pas longtemps aux causes qui les ont engendrées. p.280 Hitler lui-même, tout monstrueux qu'il fût, avait encore des parties d'« homme d'autrefois », qui n'existaient déjà plus dans sa postérité spirituelle ; et c'est sans doute cette constatation qui lui a inspiré, à la faveur d'un de ses rares « retours de conscience », l'étrange parole rapportée par Max Picard : « J'ai vu l'homme nouveau ; il est intrépide et cruel : J'ai eu peur devant lui. » Cet homme nouveau, nous avons essayé il y a quelques années d'en définir le credo véritable. Il peut se résumer en trois formules : « Rien n'est vrai » (en suite du discrédit où sont tombées la métaphysique et la religion). « Tout est permis » (par la démission de la morale). « Tout est possible » (grâce à la toute-puissance de la technique). Il y a de quoi avoir peur, en effet. Car, ce dont nous menace l'avènement de l'*homo technicus*, en conjonction avec la rentrée en scène de l'*homo insipiens*, *hominis lupus*, ce n'est rien de moins que la destruction de tout ce qui reste de civilisation, l'anéantissement de toutes nos raisons de vivre.

En somme la technique, si elle n'est pas la seule responsable de la tragédie de notre époque, y a collaboré de plusieurs façons, directes et indirectes, par ce qu'elle a fait, par ce qu'elle a favorisé, par ce qu'elle a permis, par ce qu'elle n'a pas empêché. D'abord, elle a péché contre l'esprit en réduisant, comme nous disions, la riche complexité de la nature humaine à sa partie rationnelle, et la raison elle-même à sa partie scientifique. Ensuite, en proie au démon de l'orgueil, il ne lui a pas suffi d'assurer son existence et son développement, elle a voulu établir sa suprématie, plus encore, accréditer son culte, et dans cette vue elle a fabriqué en série des hommes déshumanisés à son image et à sa ressemblance — a-t-on assez remarqué que nos écoliers jadis éduqués pour le

Progrès technique et progrès moral

service de Dieu, le sont aujourd'hui pour le service de la technique ? — et elle leur a mis entre les mains, avec une folle imprudence, des moyens de destruction sans limite, dans le moment même où leur sagesse tombait à rien. C'est ainsi que l'humanité est devenue semblable à une poudrière où s'ébattraient en liberté des enfants aux poches bourrées d'allumettes. Le jour et l'heure de la catastrophe restent incertains, l'accident qui la déclenchera imprévisible : mais qu'elle doive se produire, et à bref délai encore, c'est l'évidence même.

Maintenant, peut-être dans cette apocalypse, la technique ne sera-t-elle que l'instrument prédestiné des vengeances de la nature offensée, ou, qui sait ? de la Divinité à bout de patience. Un nouveau déluge est dans l'air qui, pour devoir être non plus d'eau comme le premier, mais de fer et de feu, de radiations et de toxines, n'en suggère que plus fortement l'existence d'un « plan de destruction » approprié aux exigences actuelles d'une « épuration » massive ou d'une « liquidation » radicale. Peut-être ne demeurera-t-il plus un vivant sur la terre, et la terre elle-même volera-t-elle en éclats dans les cieux ? Peut-être, comme nous inclinons à le croire, la terre tiendra-t-elle le coup et un nouveau Noé embarquera-t-il quelques rescapés dans une nouvelle arche, et l'humanité repartira-t-elle à zéro ? Que se passera-t-il alors ? Platon prétend dans *les Lois* que l'âge d'or avait succédé immédiatement au déluge, et que c'était l'âge d'or parce qu'il n'y avait presque plus personne. Mais ce premier âge d'or n'a pas mis longtemps à mal tourner. Espérons que le second, fort d'une expérience sans réplique, connaîtra des destins plus heureux. Comment s'y prendra-t-il pour éviter les abîmes où est en train de culbuter notre histoire ? Nous ne nous risquerons pas à le prophétiser. Mais ce dont nous sommes sûrs, en revanche, c'est qu'avant ou après le déluge, il ne saurait y avoir de salut pour l'humanité que si elle trouve en elle-même, ou si elle obtient de qui peut les lui donner, l'intelligence, la force et le courage nécessaires pour rétablir, au lieu du règne de la quantité, celui de la qualité, au lieu du primat de la puissance, celui de la sagesse, au lieu du culte de la ^{p.281} haine, celui de l'amour, et pour *remettre la technique à sa place*, qui est celle d'un moyen et non d'une fin, d'une servante et non d'une maîtresse, et moins encore d'une idole.

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. Pierre Arminjon.

Progrès technique et progrès moral

M. ARMINJON : Mesdames et Messieurs, la majorité des orateurs qui m'ont précédé se sont trouvés d'accord pour faire deux constatations : la technique n'a cessé de progresser, la chose est évidente ; la morale n'a pas fait de même, elle s'est au contraire affaiblie et elle a, je le crois, régressé.

Je sais très bien que, tout à l'heure, avec beaucoup d'éloquence, on nous a démontré le contraire. On nous a affirmé que le progrès de la morale était au moins aussi grand que celui de la technique. Mais je me demande si M. Hervé n'a pas un peu confondu le progrès moral et le progrès de la politique communiste. Pour ce qui me concerne, moi qui ne suis pas communiste, il me paraît évident que, si l'homme est arrivé à dominer les forces de la nature et à les asservir à ses besoins, il n'est pas parvenu à maintenir, à réprimer ses appétits et ses passions. Bien au contraire.

Reste à savoir si, comme on l'a affirmé, le progrès de la technique est une chose définitivement acquise, non susceptible de régression, et si la décadence de la morale qui me paraît évidente, sauf peut-être sur le terrain politique, n'est pas accidentelle, due aux circonstances et remédiable.

M. Siegfried nous a donné l'explication de ce contraste. La science et la technique d'une part, la morale d'autre part — je définirai tout à l'heure ce que j'entends par morale — se trouvent sur des plans différents. Elles n'ont ni la même nature, ni le même objet, ni le même fondement et, en effet, la science, le savoir, l'intelligence, l'expérience, sont des instruments, de simples instruments qui peuvent servir à accomplir des actes conformes à la morale, mais qui peuvent servir également à commettre des actes criminels. La dernière guerre nous l'a bien démontré. Quoi qu'en dise Platon, la science n'a pas pour conséquence une conduite dirigée vers le bien. Dans ma jeunesse, il y avait un slogan : une école qui s'ouvre, une prison qui se ferme. Eh bien, je crois que, maintenant, il est tout à fait démodé. Il est bien certain qu'un grand savant peut être un parfait coquin, et qu'un saint peut être un parfait ignorant.

Ce que je viens de dire de la science en général est encore plus vrai de la technique, c'est-à-dire que l'ensemble des méthodes et des procédés qui appliquent pratiquement les lois scientifiques. La technique cherche à obtenir un résultat pratique. Ce résultat pratique, c'est souvent, heureusement, l'amélioration des conditions de l'existence humaine. Mais ça peut être la satisfaction des pires passions, des instincts les plus mauvais. Il y a une

Progrès technique et progrès moral

technique de la fraude, une technique de l'oppression. Appliquée à l'art de la guerre, la technique a réalisé des miracles. Mais il est bien permis de ne pas les admirer.

J'en dirai autant des savants procédés qui sont encore en usage dans certains pays et que mettent en œuvre l'autarcie et le totalitarisme. Tout p.282 autres sont la nature et l'objet de la morale. Ce sont des idées banales, mais qu'il n'est pas mauvais de rappeler, parce qu'elles sont contestées. Celui qui pratique les règles de la morale le fait, non pour obtenir un résultat utile, mais parce qu'il croit y être obligé. La morale même entièrement dégagée de la croyance, est en réalité une religion : en effet, la morale a toujours pour fondement, qu'elle soit religieuse ou laïque, la foi en quelque chose de supérieur à l'intérêt. Elle postule l'existence du devoir, de la liberté et de la responsabilité.

Une autre différence sépare les règles morales et les lois physiques : les lois physiques sont fatales. Le technicien est obligé de s'y soumettre. Au contraire, l'homme peut parfaitement désobéir aux lois de la morale. Il le fait très souvent, et il n'a pas le moins du monde — peut-être est-ce une illusion, mais une belle illusion — il n'a pas le moins du monde l'idée d'être aveuglément soumis aux lois de la morale, comme il l'est aux lois de la nature. Il a au contraire la conscience, peut-être illusoire, d'être libre et de pouvoir faire son devoir ou s'en abstenir.

Toutefois, si la morale et la technique diffèrent par leur nature et leur fondement, si les progrès de la morale ne sont pas fonction de ceux de la technique, il ne s'ensuit pas qu'elles s'excluent et qu'un minimum de bien-être et de confort, réalisé par une bonne technique, ne soit pas une des conditions de l'observation de la morale.

Et voilà maintenant la question que je pose. C'est une question qui rentre directement dans le sujet de ces entretiens : Est-il possible de réaliser une technique de la morale ? Peut-on concilier la morale et la technique ? Peut-on donner aux hommes, par de bonnes méthodes, par de bons procédés, le moyen de faire le bien et d'éviter le mal ?

Remarquez, Mesdames et Messieurs, que cette technique existe. Elle a été conçue et appliquée par les religions, spécialement par la religion chrétienne, et plus spécialement encore par la religion catholique. Les théologiens se sont attachés à établir, par le raisonnement et par l'histoire, l'existence d'une loi

Progrès technique et progrès moral

morale dont les principes ont été, disent-ils, révélés par Dieu et qui sera sanctionnée dans une autre vie éternellement heureuse ou malheureuse.

Les règles de cette morale sont puisées dans des sources nombreuses : Ancien et Nouveau Testament, écrits des Pères de l'Eglise, etc. Les casuistes ont fait la technique de la morale religieuse. Ils en ont tiré les applications, de telle sorte que la conduite des fidèles est minutieusement ordonnée et réglée, et qu'ils peuvent, grâce à cette technique, savoir exactement ce que la morale leur prescrit et ce qu'elle interdit dans chaque cas.

Le malheur, c'est que cette technique morale a pour fondement et pour justification la croyance en un Dieu législateur et vengeur, croyance qui est bien loin d'être partagée par tous les hommes.

Et alors — nouvelle question — est-il possible de construire, en faisant abstraction de tout sentiment d'une obligation inconditionnelle, une science et une technique de la morale, et d'en tirer des règles de conduite ?

Messieurs, cette tentative a été faite par d'illustres philosophes, à p.283 commencer par Spinoza. J'ai, dans ma bibliothèque, dix ou douze volumes très remarquables dont les auteurs se sont efforcés d'instituer une morale rationnelle, une morale positive, une morale scientifique, en fondant la morale sur l'intérêt, sur le plaisir, sur la sympathie, l'altruisme, l'amour de l'humanité, ou simplement sur l'expérience de la vie révélée par l'étude critique des usages et des mœurs des pays civilisés.

On a donc essayé de constituer une science ou un art de la morale ou des mœurs. Bien sincèrement, je crois que ces tentatives ont été vaines.

Quand on lit ces savants ouvrages, si intéressants, si profonds, on est vraiment frappé du vague et de l'inconsistance de leurs principes et aussi de la variété de ce qu'ils proposent, et de l'impuissance où sont ces auteurs de tracer à l'homme une ligne de conduite.

Il est facile d'objecter, au surplus, à ces techniciens de la morale indépendante, que chacun est juge de son intérêt et cherche son plaisir où il le trouve. Force est donc de prendre le devoir dégagé de toute croyance religieuse, tel qu'il est, c'est-à-dire comme une obligation qui s'impose par elle-même et dont le respect est la condition de la vie individuelle, familiale et sociale.

Il y a en nous une idée de justice, mêlée de sentiment, idée-force qui tend

Progrès technique et progrès moral

par conséquent à se réaliser, qui est un principe de conduite et d'action. C'est cette idée et ce sentiment qu'il faudrait fortifier par l'éducation ; et le malheur, c'est que les éducateurs qui enseignent dans les écoles publiques, qui sont neutres, ne semblent guère se soucier de cette tâche.

En revanche, on parle beaucoup, non seulement aux élèves, aux écoliers, mais aux électeurs, des droits de l'homme. On leur enseigne quels sont les droits de l'homme, et on les détaille. On néglige complètement de parler des devoirs de l'homme qui correspondent à ses droits. Et en réalité, si l'on va au fond des choses, on constate que ces fameux droits de l'homme consistent à passer son chemin, à tout revendiquer pour soi, à tout refuser à autrui, à s'enrichir à ses dépens, à le vexer ou à lui être désagréable. On ferait beaucoup mieux de citer cette parole si profonde d'Auguste Comte : « L'homme n'a qu'un seul droit, celui de pouvoir faire son devoir. »

Le malheur, c'est qu'on continue à s'en tenir à la notion de droit entendue simplement comme la faculté de satisfaire ses intérêts.

Supposons maintenant — et cette hypothèse n'est nullement invraisemblable — que le sentiment du devoir disparaisse, que l'humanité soit condamnée à vivre sans morale, c'est-à-dire sans autre obligation que celles qu'imposent le législateur et le gendarme. Qu'en résulterait-il ?

M. Prenant nous a dit, avec beaucoup d'éloquence, que le progrès technique est définitivement acquis, que, s'il a subi des arrêts et des régressions, ils ont été momentanés ; il a exprimé d'autre part, sauf erreur, qu'une technique bien comprise, qu'une technique rationnelle était la condition du maintien et du progrès de la morale. Je crois que M. Hervé a développé le même point de vue, avec une égale éloquence, et M. Hervé a ajouté également que, pour réaliser cette condition, il suffit de suivre l'exemple de la Russie soviétique, dont les réformes ont eu un si heureux résultat.

M. PRENANT : p.284 ... Comme exemple possible duquel on peut s'inspirer.

M. ARMINJON : Je ne sais pas si cet exemple est bien pertinent. Car si je ne suis pas philosophe, je suis juriste. Je connais la législation russe, et je peux vous dire qu'en fait, en Russie soviétique, ni le patronat ni la propriété privée n'ont été abolis : Sont sous régime de la propriété privée, les immeubles bâtis

Progrès technique et progrès moral

dans les localités de moins de 10.000 habitants, les entreprises commerciales ou industrielles qui occupent moins de neuf salariés, et peut être placée sous le régime de la propriété privée toute entreprise, quelle que soit son importance, quand la collectivité estime que cela lui est utile. D'autre part, remarquez ceci : le droit de succession a été aboli au début de la révolution. Il a été rétabli complètement, sans restriction, en 1926. Ainsi, un architecte, un médecin, un fonctionnaire peuvent faire de grosses économies, les laisser à leurs héritiers et à leurs légataires. Enfin, le profit n'a pas été le moins du monde aboli en Russie. Les profits réalisés par les organismes personnifiés qui exploitent, pour le compte de l'Etat, les grandes entreprises, sont très élevés. Les travailleurs sont soumis à une discipline de fer qui est peut-être heureuse, salubre, mais qui ne serait pas supportée par les travailleurs français. La Russie est en somme un Etat totalitaire qui a fait des nationalisations beaucoup plus étendues et beaucoup plus systématiques que dans les autres pays.

Et, à ce propos-là, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse : On s'est apitoyé tout à l'heure sur le sort malheureux de Vanini et de Giordano Bruno. Mais, dans certains pays, le fait de ne pas partager les opinions du gouvernement est un crime. Crime, je m'empresse de l'ajouter, qui n'est pas puni par le bûcher, mais qui est puni par l'exécution. Et, puisque M. Hervé a eu tant de compassion pour Giordano Bruno, il aurait pu en avoir un peu pour Petkov.

M. HERVÉ : J'ai employé ces deux exemples non pas pour prendre à partie une morale catholique ou une morale chrétienne, mais pour demander qu'on précise ce qu'on entend par homme chrétien. Je connais, pour ma part, des catholiques et des chrétiens qui n'ont pas la même conception que vous, Monsieur, de la morale. Mais pour ma part, quand j'ai cherché à fonder une morale, je n'ai pas usé du dogmatisme qui consiste à dire : l'homme chrétien purement et simplement.

Quant à M. Petkov, il s'agit, je le crois, non pas de l'Union soviétique, mais de la Bulgarie. Premier point. Et, deuxièmement, il s'agit de la justice bulgare, et chacun, sans doute, peut avoir son avis sur cette justice. Permettez-moi de ne pas avoir le même avis que vous.

M. ARMINJON : La seconde affirmation de M. Prenant est que la technique ne peut pas subir de régression et qu'elle est susceptible de progrès indéfinis. On

Progrès technique et progrès moral

n'en a donné aucune preuve. Que nous montre l'histoire ? Que penser, par exemple, de la Mésopotamie sous les Abbassides, pays où régnait une technique admirable, en avance de plusieurs siècles sur les pays de l'Occident, et ^{p.285} qui est devenu, grâce à un mauvais gouvernement, un désert et un marécage ?

Pour terminer, je dis simplement ceci : Si la morale est systématiquement violée, si l'homme oublie complètement le sentiment du devoir (et j'ai bien peur que nous soyons sur cette voie), à ce moment-là, la technique n'existera plus. En définitive, il se passe ceci : c'est que les principes sur lesquels est fondé l'ordre social, sont actuellement complètement méconnus. Par exemple, le respect des engagements, qui est à la base de la société, n'existe plus. Une forme de ce mépris des engagements, c'est le dégoût de chacun de faire honnêtement son métier, le désir d'en faire le moins possible. Si réellement cette tendance fâcheuse se généralisait, il est certain que ce désordre deviendrait de l'anarchie et que la technique suivrait le sort de la morale, c'est-à-dire qu'elle serait détruite.

Je conclus en disant que, si les hommes perdaient le sentiment de l'obligation morale déjà si affaibli, ce serait la fin de la civilisation, ce serait la fin de cette technique dont on nous a prédit si éloquemment le développement indéfini.

LE PRÉSIDENT : Je donnerai la parole à M. Spoerri pour quelques mots seulement.

M. SPOERRI : Je crois que tout le monde est d'accord, Mesdames et Messieurs, que ce qui nous intéresse, c'est la chasse aux phoques. Et il s'agit tout simplement de définir ce qu'est la chasse aux phoques. Ce qui ne nous intéresse plus maintenant, c'est le progrès moral et le progrès technique pris chacun à part. Nous sommes tous d'accord qu'il y a progrès moral et technique. Ce qui nous intéresse, c'est comment l'un joue avec l'autre, c'est-à-dire comment la morale peut prendre la technique en main pour réaliser un but. Nous avons parlé des moyens qui peuvent réaliser la fin qu'on se propose. Si une chose nous intéresse tous aujourd'hui, c'est comment on peut changer le monde, et c'est là la chasse aux phoques. Et je crois que nous pourrions épargner beaucoup de paroles si nous nous en tenions là et si nous écoutions aussi, à travers ceux qui parlent, ce qu'ils proposent réellement pour faire changer le monde.

Progrès technique et progrès moral

Nous avons entendu M. Prenant. Il a proposé certaines choses très positives, très concrètes ; on peut discuter là-dessus. Nous avons entendu M. Gillouin. Je crois que la conclusion de son intervention, c'est qu'il faut détruire autant de monde que possible pour que commence l'âge d'or...

M. GILLOUIN : Non. Que c'était le destin qui nous guettait. Mais, comme j'ai été coupé, je n'ai pas pu donner mes solutions positives.

M. SPOERRI :... Nous avons entendu M. Hainard qui a parlé en faveur d'un contact plus riche et plus direct avec la nature.

Toutes ces choses, ce sont des choses qui nous intéressent, et il me semble qu'on pourrait encore ajouter cette règle, qui me semble ^{p.286} scientifique : c'est qu'on pense et qu'on parle autrement quand on va sifflotant sur les montagnes que lorsqu'on chasse le phoque sur la mer.

M. JEAN LESCURE : Il me semble ressortir des premières conférences, ainsi que des premiers débats que nous avons pu entendre, que le problème posé cette année soit d'un caractère plus pratique que celui de l'an dernier. C'est ce que vient de souligner encore une fois M. Spoerri. C'est ainsi que M. Paul-Émile Victor a pu demander avec une apparence de légitimité que l'on se garde de se perdre dans les considérations trop abstraites de la philosophie, et que M. Marcel Prenant a pu déclarer qu'il n'y avait pas lieu de traiter des morales absolues.

Cependant, M. Paul-Émile Victor, d'accord en cela avec M. Siegfried, demandait non moins légitimement que l'en commence par définir les termes du débat et plus spécialement que l'on commence par définir ce que l'on entend par morale. C'est-à-dire qu'il réintroduisait du coup la nécessité d'une analyse philosophique. Je pense que nous pourrions d'ailleurs difficilement éviter certaines considérations de ce genre, pour une simple raison, c'est qu'après tout le problème aujourd'hui en discussion est le même que celui de l'an dernier et qu'il ne s'agit de rien moins que de l'homme.

Il s'agit de savoir si l'homme sera capable ou non de se rendre maître de son destin, si l'homme est en mesure ou non de diriger l'histoire, et naturellement quelle est la nature du destin de l'homme dans l'histoire.

Progrès technique et progrès moral

M. le professeur Prenant s'est beaucoup réjoui hier, et je me réjouis avec lui, de voir qu'aucune voix ne s'était élevée pour prôner une limitation des recherches techniques et un retour à des formes périmées de l'activité productrice. On évite en effet aussi le faux problème qui nous menaçait (et qui demeure dans les manuels de l'enseignement secondaire) qui consiste à opposer, avec une égale apparence de légitimité, les bienfaits et les méfaits de ladite technique. Ce n'est pas là le problème, puisque historiquement nous ne pouvons faire que l'équipement technique actuel cesse d'exister. En effet, je crois que M. Hervé disait : « A quel moment, si on supprime la machine, arrêtera-t-on la technique ? » L'analyse marxiste de M. le professeur Prenant est ici irréfutable.

Je m'en tiendrai seulement à rechercher la signification exacte des termes du problème. Soit d'une part progrès moral, d'autre part progrès technique, et, la copule entre ces deux termes me paraissant essentielle, la relation qu'ils peuvent entretenir.

L'expression « progrès technique » me paraît recouvrir deux réalités distinctes, selon que l'on accentue l'un ou l'autre de ces deux mots. En effet, si l'on considère simplement le cheminement de la technique et les améliorations incessantes qu'elle subit en elle-même (et en dehors de toute relation au bien ou au mal de la collectivité) il y a un incontestable progrès. Si vous préférez, les découvertes s'engendrent l'une l'autre, chacune n'existant que parce qu'elle améliore le rendement de la précédente. Mais, si on se réfère davantage au mot progrès, on se demande si le terme peut s'entendre en dehors de la relation de la technique au bien de l'homme. Ou encore, le mot progrès peut-il signifier autre chose qu'une ^{p.287} amélioration de la condition humaine. Le grand événement des temps modernes, des temps chrétiens c'est, de toute évidence, l'accession de chaque individu à la dignité de l'homme. Pour Platon, la technique est, comme pour nous, ce qui permet à l'homme de se libérer et d'accéder à la dignité de la conscience. Seulement pour Platon, il y a une différence. C'est que la technique est représentée par l'esclave. Les mythes chrétiens d'abord ont provoqué la révolution des esclaves qui se réclamaient de la dignité d'homme. Les différentes révolutions, et singulièrement la révolution industrielle du XIX^e siècle, ont fait que le prolétariat accède enfin à la conscience de cette exigence. Événement de la plus haute importance et qui donne aux énoncés kantien de la métaphysique des mœurs, leur véritable signification, à mon sens.

Progrès technique et progrès moral

Donc, il n'est loisible de parler de progrès technique que dans une perspective telle que la technique rende possible à tout homme l'accès de sa propre dignité. Je ne pense pas qu'ici on puisse contredire en rien la critique du capitalisme faite par Marcel Prenant. La société communiste — je ne dis pas forcément ou uniquement celle constituée en U.R.S.S. — peut seule asservir la technique à tous les hommes, par la suppression du profit capitaliste. (Mais là-dessus, je n'insisterai pas davantage, M. le professeur Marcel Prenant a dit ce qu'il convenait de dire.)

Où la question se complique, c'est avec l'expression de progrès moral. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Je crains que l'on n'ait pas très clairement dénoncé dans cette expression une double signification. Je crains que le mot « moral » ne recouvre ici deux réalités distinctes, historiquement distinctes. D'une part, la morale proprement dite, la morale absolue, ou la métaphysique des mœurs, et là il est bien clair qu'il ne saurait y avoir progrès. D'autre part, la moralité, ou l'exercice des mœurs, c'est-à-dire la possibilité pour un nombre plus grand d'individus d'accéder à la conscience morale. Et là, il est clair qu'il peut y avoir progrès. Si bien qu'alors il nous faudrait énoncer notre problème de la façon suivante : Quelles sont l'influence et l'efficacité de la technique d'une part, de la morale de l'autre, sur les mœurs ? En quoi et comment la technique d'une part, la morale de l'autre, peuvent-elles concourir à une amélioration telle de notre situation que l'exercice de la dignité humaine soit rendu possible à tous ?

Pour catégorique que soit l'impératif moral, on commence à savoir qu'il n'est pas toujours efficace. On a pu dire ici même, l'an dernier, que le drame de la conscience occidentale est de n'être jamais parvenue à une adéquation parfaite de sa morale et de ses actes. Tu ne tueras pas, mais tu peux faire la guerre, etc.

Je veux dire simplement ici que les préventions que peuvent nourrir les marxistes contre la morale absolue ne manquent pas d'être justifiées par l'expérience.

Cependant, je ne crois pas que l'inefficacité de la morale quant aux mœurs soit une raison suffisante pour l'exclure, comme une sorte de luxe inutile pour l'instant, de la condition humaine. Je ne crois pas qu'il soit davantage légitime de condamner la morale qu'il est légitime de ^{p.288} condamner la technique.

Progrès technique et progrès moral

Simplement, il s'agit de savoir quelle réalité humaine recouvre l'existence de la morale et quelle valeur peut avoir cette réalité.

Je m'excuse ici de devoir user d'une méthode, la philosophie, qui m'est assez étrangère, et peut-être me pardonnera-t-on si j'en viens à m'appuyer sur le seul exercice qui me soit un peu familier, celui de la poésie.

On me pardonnera donc, j'espère, de schématiser le côté philosophique de la question. Ou bien la morale absolue ne signifie rien d'autre qu'une mystification de la conscience d'une classe, ou bien elle représente une relation objective de l'homme à la réalité que lui permet d'appréhender sa conscience. Dans le premier cas, c'est à la technique et à l'organisation politique de cette technique que l'on devra demander la solution de notre problème. En effet, si l'homme n'entretient aucune relation essentielle avec la transcendance, si le sacré est une illusion historique, si l'homme n'est jamais que le produit des conditions économique-sociales, il faudra dire que ces conditions étant elles-mêmes tributaires de l'état des moyens techniques à chaque époque, les mœurs sont alors le produit de la technique, étant admis qu'ici technique est intimement lié à science d'une part, à politique de l'autre. Dans une telle perspective, je ne vois d'ailleurs pas qu'il puisse subsister une morale, son caractère absolu étant en contradiction avec la relativité de la situation qui la produit ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y aura pas des mœurs ni une discipline ; ce qui veut dire simplement que l'homme sera totalement impliqué dans une perspective rationaliste. Il ressort de cela que, dans une telle perspective, le progrès technique devient le conditionnement même du progrès des mœurs. La morale ne joue plus ici aucun rôle et, dans ce cas-là, les perspectives qu'ont décrites M. Prenant et M. Hervé me paraissent parfaitement légitimes.

Si, au contraire, la morale existe, je veux dire traduit une réalité objective, celle d'une relation toujours possible de l'homme à la transcendance, si, en d'autres termes, la raison n'est pas en mesure de rendre compte de la totalité de l'expérience humaine, si une certaine irrationalité, celle des saints dont on parlait, est une réalité objective, alors il faudra dire que la dignité de l'homme ne saurait se constituer totalement à l'écart de cette irrationalité.

D'une façon un peu grossière, il me semble que l'optimisme rationaliste achoppe devant certaines perspectives. Le professeur Prenant a parlé avec humour de la possibilité de diriger artificiellement la procréation. Bien. Il a dit

Progrès technique et progrès moral

qu'il en était un peu heurté. J'avoue que, personnellement, cela ne m'a pas heurté, car j'avais accédé assez facilement au plan où il m'avait engagé avec tant de conviction. Mais je me demande si, dans une telle situation, l'amour étant devenu inutile, l'amour ne sera pas interdit. Le législateur pourra-t-il accepter les risques que l'amour ferait courir à sa conception rationaliste ? Plus sérieusement cela veut dire que, quand bien même la satisfaction du plaisir serait alors parfaitement assurée, le plaisir n'épuise pas la réalité de l'amour. Il y a dans l'amour une passion, une irrationalité profonde, existentielle, puisqu'il faut l'appeler par son nom, dont les perspectives marxistes ne p.289 semblent pas pour l'instant en mesure de rendre compte. Je ne reprendrai pas ici les analyses de saint Bernard sur l'amour. Mais enfin, il faut bien dire que, de l'amour du coin des rues (l'amour que décrit Jacques Prévert) à l'amour selon Jean de la Croix, en passant par l'amour de Paul Eluard, par exemple, il n'y a pas de solution de continuité. Eh bien, la relation transcendantale qui se fait jour dans l'amour n'est qu'une autre forme de la relation de l'homme à l'irrationnel que l'on trouve dans la morale.

Si bien que je ne crois pas du tout que M. Marcel Prenant soit fondé à se déclarer d'accord avec M. Mounier lorsque celui-ci parle de morale dramatique. Le même mot désigne ici deux conduites différentes. Ce qui est dramatique pour le marxiste, c'est l'usage qu'il doit faire de certains moyens nécessaires à l'édification rapide de la société communiste. Ce qui est dramatique, pour le chrétien, ou pour l'existentialiste, ou pour le poète, c'est la relation au lointain, à Dieu, à l'irrationnel, à la liberté, ou à l'événement esthétique. Pour l'un le drame s'arrête avec l'avènement de la société sans classe ; pour l'autre, il ne cessera que lorsque l'homme disparaîtra. Il y a drame de situation pour l'un, pour l'autre il y a drame de condition. Pour l'un, le contrôle politique du progrès technique sera la solution de ce drame. Pour l'autre, il sera au contraire l'occasion d'une possibilité toujours plus grande d'accession de l'homme à son drame essentiel. Le tout est de savoir si la dignité de l'homme ne réside pas précisément dans la conscience de ce drame.

Il faudrait sans doute encore ajouter qu'une telle position n'est nullement pessimiste, et que, au contraire, pour l'existentialisme athée en particulier, elle débouche dans une conscience qui s'édifie au-delà des catégories de l'espoir et du désespoir. Mais ce serait sans doute trop long.

Progrès technique et progrès moral

Je veux faire en terminant une dernière remarque : c'est que les manuels de philosophie nous enseignent qu'il n'est pas légitime de conclure du particulier au général. Il me semble cependant que c'est à peu près ce qu'a fait le professeur Prenant en condamnant l'existentialisme comme une philosophie réactionnaire sous prétexte que Heidegger avait adhéré au nazisme. Il y a là une facilité qui m'étonne. On pourrait répliquer que Jaspers est existentialiste et antinazi et que Sartre est existentialiste et qu'il faisait partie pendant la période clandestine, des quelques écrivains français — nous n'étions guère qu'une quinzaine — du Comité national des écrivains de la zone nord.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de me résumer. Toutefois, qu'il me soit permis de répéter que le problème engagé ne vise pas seulement à résoudre l'organisation du monde, mais bien à orienter de telle sorte cette organisation que la liberté de l'homme de croire et d'exprimer sa dramatique essentielle, ne soit limitée par aucune considération politique. M. Prenant a terminé sa conférence en affirmant que nul ne saurait se dire humaniste en dehors des perspectives qu'il venait de décrire. Cela est vrai. Mais cela est sans doute insuffisant. Et peut-être faut-il ajouter qu'aujourd'hui il ne saurait plus y avoir d'humanisme qu'un humanisme tragique.

M. PRENANT : p.290 Au sujet de Sartre, c'est parce que, dans ses livres, j'ai trouvé la négation du progrès.

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. Halpérin.

M. HALPÉRIN : Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs, M. Paul-Émile Victor, nous le savons, est un explorateur très courageux. Il nous a demandé de faire aujourd'hui, au cours de ces entretiens, la chasse à la définition et je crains fort que la chasse à la définition ne soit bien plus malaisée que la chasse aux phoques.

Et je voudrais rappeler un mot de quelqu'un qui aurait beaucoup de choses à nous dire ici, au cours de ces entretiens, et qui a été mon maître, Marc Bloch : il rappelait, à l'intention de ceux qui se consacrent aux sciences sociales, que, dans les sciences dites exactes, les physiciens s'obstinaient à parler d'atome, tout en ne cessant de morceler au possible, au mépris du grec, cette unité indivisible.

Progrès technique et progrès moral

Je crois donc que, lorsque nous voudrions définir la morale et la technique, un jour n'y suffirait pas et peut-être pas une année. De toute manière, y a-t-il vraiment compatibilité entre le progrès moral et le progrès technique ? Les deux évolutions ont-elles toujours marché de pair ? M. Emmanuel Mounier a demandé hier, avec combien de raison, de penser à l'échelle de l'histoire. Et M. Hervé a eu raison de rappeler que la révolution industrielle n'avait pas commencé au XIX^e siècle comme le disait, hier aussi, M. Robert Aron, mais que la révolution industrielle, qui ne datait pas non plus de la Renaissance, avait peut-être commencé, ou avait compté un moment important au XII^e siècle. Et alors, que voyons-nous en ce siècle ? Pas seulement la première ogive et le premier vitrail, et pas seulement les premiers grands penseurs. Nous voyons aussi la première horloge véritable. Nous voyons le gouvernail, nous voyons la boussole. Et cela, Mesdames et Messieurs, me parût être un élément singulièrement important du progrès technique.

Qu'en déduire, si ce n'est que nous voyons, dans ce XII^e ou ce XIII^e siècle, progrès moral, progrès artistique et progrès technique marcher de pair ? Mais, depuis, le progrès technique a constamment avancé ; personne ne l'a nié jusqu'ici, et personne, sans doute, ne le niera jusqu'à la fin de ces Entretiens. Or, le progrès moral — quoi qu'en dise M. Hervé. — le progrès moral et le progrès de l'art, par exemple, se sont-ils vraiment manifestés avec continuité au cours des siècles ? Et là, je répondrai à M. Spoerri qu'entre la moralité et la technique, il y a peut-être un antagonisme qu'il est très difficile de résoudre.

M. Léon Blum a fait récemment le procès de l'évolution de la société moderne dans son livre intitulé : *A l'échelle humaine* — l'un des quatre ou cinq ouvrages très importants qui aient paru au cours de ces dernières années. M. Léon Blum est, nous le savons, un très grand homme d'Etat — ne serait-ce que parce qu'il y a dix ans, il était honni par tout un secteur de l'horizon politique et qu'aujourd'hui, il est honni par un autre secteur de cet horizon politique : et ceci est, peut-être, la marque véritable d'un homme d'Etat ! Eh bien, M. Léon Blum, dans son livre, pose en p.291 principe que « le véritable critère de la moralité dans la vie des partis, comme dans la plupart des incidents de l'existence individuelle, c'est le désintéressement ».

Mais alors la technique (et là je rejoins M. Siegfried : la technique, ce n'est pas la science), la technique n'est-elle pas précisément le produit et le résultat

Progrès technique et progrès moral

de la démarche inverse, en tant qu'intéressée, de l'esprit ? Oui, les Grecs ont eu des inventions scientifiques, mais ils n'ont pas connu la société mécanique et techniquement progressive que le monde Occidental a connu depuis la fin du XVIII^e siècle. Pourquoi ? Parce que, chez eux, la technique n'était pas encore assez forte, le moment de l'intérêt faisant défaut pour des raisons à la fois économiques et philosophiques. Cela nous amènera peut-être à nous poser aujourd'hui la question, s'il nous fallait choisir entre progrès moral et progrès technique : faut-il renoncer au désintéressement ? Ou faut-il renoncer à la technique ?

Avant d'en venir à ce dilemme ultime, en cherchant une solution au débat, sans doute faudra-t-il d'abord et surtout *faire sauter les cloisons* quelles qu'elles soient : entre les disciplines et les pensées, entre les hommes comme entre les classes.

Je me félicite tout particulièrement de voir sur cette estrade, aujourd'hui, M. Georges Friedmann. Il nous dira abondamment ce qu'il pense des *problèmes humains du machinisme industriel*. Voilà peut-être un des sous-titres de nos entretiens. On a dit hier, ou avant-hier : « La machine déshumanise l'homme. » M. Friedmann nous dira s'il y a possibilité, en faisant sauter les cloisons dans la formation et entre les métiers, de créer ici humanisme de la machine. Evolution très grave. M. Mounier a parlé de *l'homo sapiens* du XX^e siècle. N'a-t-il pas été, d'abord et trop longtemps *l'homo faber* après avoir été *l'homo ludens* ?

M. Spoerri nous a demandé tout à l'heure de proposer des solutions concrètes pour forger un monde nouveau. A cet égard, c'est à regret qu'en historien, je cite le mot de Valéry : « Nous entrons à reculons dans l'histoire. » S'il s'agit de dicter la marche de l'histoire, plutôt que de la subir, je crains fort que nous n'y arrivions qu'avec difficulté. Et pourquoi ? Parce que Vico, cité hier par Benedetto Croce dans son message, n'avait pas tort de poser en principe que l'évolution universelle se fait *en spirale*. Moi non plus, je ne crois pas « aux schémas simples dans le développement de l'histoire ». Mais, pour ne citer qu'un exemple, connaissons-nous aujourd'hui autre chose que le mercantilisme ? N'est-ce pas un néo-mercantilisme que nous vivons un peu partout dans le monde ? Mais alors, c'est une évolution qui n'est pas rectiligne, et c'est une des leçons de nos entretiens : le progrès technique évolue peut-être d'une manière rectiligne, mais non le progrès moral. Peut-être devons-nous

Progrès technique et progrès moral

nous attendre à une succession de périodes de progrès et de recul moral. Le recul, nous l'avons cruellement connu, il y a très peu de temps. Peut-être dira-t-on alors que c'est de cette succession de reculs et d'avances, de la stimulation du recul après l'arrêt provoqué par une précédente avance, que naîtra, au troisième échelon, un nouveau progrès.

LE PRÉSIDENT : je donne la parole à M. Virgili.

M. VIRGILI : p.292 Mesdames et Messieurs, je suis venu pour vous apporter tout d'abord un message d'amitié, un message de fraternité et de sympathie en même temps que tous les vœux de réussite (vœux maintenant inutiles, puisque la réussite s'avère éclatante) de la part du Centre culturel international de Royaumont, qui n'est que la suite de l'Abbaye de Pontigny et dont les activités, dans ses décades, sont à peu près semblables à celles de ces Rencontres Internationales.

Je dois vous avouer maintenant que, devant un tel auditoire, je me sens bien jeune et bien intimidé, mais j'espère que cette jeunesse même me fera pardonner bien des choses.

J'ai été très étonné, et surtout en entendant l'orateur qui m'a précédé, de voir à quel point on s'est attardé sur le côté historique du progrès moral et du progrès technique, et comment on a essayé d'en faire une histoire générale, alors que l'unité du monde, l'unité géographique n'est que toute récente ; elle date de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e siècle.

En réalité, nous avons eu, dans l'histoire du monde, un certain nombre de civilisations, civilisations locales, civilisations géographiques, qui étaient des civilisations d'un certain groupe ethnique, tout à fait indépendantes les unes des autres, que ce soient les civilisations khmer ou aztèque, chinoise ou méditerranéenne. Il était assez facile de créer, dans chacune de ces civilisations, *une* technique et *une* morale pouvant s'appliquer à ce groupe ethnique, à ce groupe géographique. Mais depuis le début du XX^e siècle, que voyons-nous ? Nous voyons le globe comme un immense échiquier où tous les actes, tous les hommes sont solidaires les uns des autres. Une révolte éclate en Indonésie ? Nous en ressentons aussitôt les conséquences en France, en Chine, aux Etats-Unis. Pour la première fois dans l'histoire, nous sommes en présence d'une

Progrès technique et progrès moral

seule civilisation, civilisation mondiale, civilisation humaine. Il est donc nécessaire d'adopter un système permettant d'instaurer une morale universelle, une morale commune à des individus de toutes les nations, de toutes les races, de toutes les parties du monde, de même qu'est nécessaire une technique sensiblement égale pour tous ces groupes.

Nous parlions de l'évolution du progrès technique. Or, n'oublions pas que si nous regardons l'homme de l'âge de la pierre, et si nous regardons certaines populations du Zoulouland, le progrès technique semble incertain.

Je voudrais maintenant poser le problème d'une façon assez précise, tel qu'il se présente : trouver un système idéal permettant, par le progrès technique, de libérer l'individu de ses servitudes matérielles, afin de lui donner, quelle que soit sa race ou sa position géographique, un plein épanouissement spirituel dans un ordre moral qui sauvegarde sa dignité d'homme.

Et maintenant, j'aborderai la deuxième partie qui sera aussi une conclusion. Et je dois dire que le brillant et très précis exposé de M. Lescure m'a enlevé une grande partie de mes arguments ; mais je l'en remercie, car il l'a fait beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire moi-même. J'ai remarqué que tous les orateurs ont parlé de M. Prenant, en p.293 reprenant ses théories. Pourquoi ? Parce que M. Prenant est ici le défenseur, le propagandiste d'un communisme stalinien, d'origine, d'inspiration marxiste. Et j'insiste sur la nuance.

En effet, le marxisme, qu'est-il ? Le marxisme est, jusqu'à maintenant, le seul système qui ait essayé d'apporter une solution à cette notion d'universel, à ce contact de tous ces groupes ethniques, pour leur apporter justement ce que nous appelons une nouvelle technique, une nouvelle morale. Et déjà à ce titre, je dois remarquer que nous devons rendre hommage au marxisme pour cette recherche. Ce qui ne veut pas dire que nous pouvons être complètement d'accord avec le marxisme, et c'est vraiment regrettable.

Vous avez parlé hier, M. Prenant, de l'angoisse qui va animer la jeunesse américaine, qui anime notre jeunesse. Eh bien, c'est exact. Il y a une angoisse qui provient simplement de ce fait, c'est que nous n'avons pas trouvé, dans le marxisme, ce qui était la complète aspiration de nos pensées, de nos idéaux. Il y a une différence très nette entre la doctrine marxiste, la doctrine communiste, et notre système de pensée, c'est-à-dire qu'il y a une incompatibilité entre votre

Progrès technique et progrès moral

impératif, en un certain sens, quantitatif, et notre impératif qualitatif. Vous avez dit : « Mais ça viendra tout seul ! » Non, ce n'est pas possible ! Raisonons franchement : Vos opposants parlent d'une masse qui doit être dirigée de très haut par une élite : « Le paternel ». Je suis contre cela. La masse est composée d'individualités qui respirent.

Au contraire, dans le système communiste, il y a, momentanément, une loi qui est normale, car c'est pour lutter contre les dangers extérieurs que vous l'employez, et je le comprends fort bien, mais mettez-vous à notre place : Vous prenez en somme, comme unité de base, la masse, l'individu étant une décimale. Or, nous pensons que l'unité de base est l'homme seul, et que l'homme peut, à la suite d'un système harmonieux, d'un système de proportion, arriver avec les autres hommes à une communion d'idées et de vies qui peut être parfaite.

Nous vous demanderions de chasser le phoque, c'est-à-dire de trouver ou tout au moins de proposer un ordre qui nous permette un beau jour d'être tranquilles, qui élimine notre angoisse et dans lequel, à la suite de cette transformation, nous pourrions peut-être réaliser « un système idéal permettant par le progrès technique de libérer l'individu de ses servitudes matérielles afin de lui donner, quelle que soit sa race ou sa position géographique, un plein épanouissement spirituel dans un ordre moral qui sauvegarde sa dignité d'homme ».

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, la parole est à M. Campagnolo.

M. CAMPAGNOLO : Mesdames et Messieurs, je regrette de vous entretenir en fin de séance d'une question de caractère technique. Mais quand je dis technique, je l'entends dans le sens des recherches philosophiques qui est le sens des recherches qui nous unissent ici.

Depuis le début, j'ai l'impression que la difficulté très grande de notre problème provient surtout de la façon dont nous le posons. Ce n'est pas ^{p.294} seulement les définitions des termes, mais aussi la méthode de poser le problème qui a besoin, à mon avis, d'être approfondie.

Progrès technique et progrès moral

D'après la façon dont on a posé le problème, nous pensons immédiatement que la technique et la morale sont deux choses qui marchent parallèlement, symétriquement, et nous nous demandons ensuite quels sont les rapports, les influences réciproques de ces deux termes.

A mon avis, je crois qu'il faut poser le problème autrement, c'est-à-dire qu'il faut, dans la conduite morale, voir déjà l'activité technique. L'activité technique n'est pas quelque chose d'extérieur à la conduite morale, elle est déjà, par elle-même, la conduite. Il faut naturellement préciser ces termes.

En ce qui concerne la technique, il faut distinguer deux aspects du problème ou du concept de technique. Il y a une efficacité d'action qui peut augmenter, c'est-à-dire qui peut, dans le sens plus général, progresser. Nous avons un progrès des possibilités, avant d'avoir, si je puis dire, un progrès des réalisations. Nous savons qu'il y a ce progrès des possibilités parce que nous pouvons les prouver par des réalisations, mais les deux termes peuvent être considérés indépendamment. Quand nous parlons du rapport entre technique et morale, il est clair que nous pensons d'abord, et surtout, à ces possibilités génériques ; mais sans nous en rendre peut-être suffisamment compte, nous glissons rapidement à la représentation de ce qui est le progrès concret de la technique et qui est, à mon avis, non plus la technique, mais une technique possible, une technique qui répond à certaines exigences, à certains intérêts, à une certaine moralité. J'emploie ce mot comme on l'a employé souvent ici, pour le distinguer précisément de la morale. A mon avis, il n'est pas question de parler de progrès si on pense à la morale, comme responsabilité personnelle, comme sentiment même de cette responsabilité.

Nous parlons aussi du progrès de la morale, parce que nous pensons dans un cadre de moralité. Nous voyons une certaine moralité, et cette moralité a son idéal. Dans ces conditions, le problème me paraît se poser tout autrement de ce nouveau point de vue : la technique a-t-elle une influence sur la moralité ?

Evidemment, on peut dire oui et non, parce qu'elle n'est que l'un des aspects de la moralité qui s'actualise, qui se réalise. Elle n'est pas quelque chose d'extérieur ; elle est la moralité elle-même dans ses aspects.

On a dit par exemple, et c'est exact, que la technique peut être définie comme un moyen. Je suis d'accord. Mais il ne faut pas oublier que le moyen est le moyen d'une fin, c'est-à-dire qu'il est le moyen cherché par une certaine

Progrès technique et progrès moral

volonté d'action pour une certaine action déterminée. Si l'on voit le moyen depuis sa source, stade dans lequel on le voit tel qu'on le désire, alors on le rattache évidemment à la responsabilité morale, et, dans ce cas-là, nous voyons que la technique n'est, elle-même, que la conduite. Le moyen et la conduite de l'homme peuvent paraître, à première vue, comme deux termes tout à fait distincts et même très lointains l'un de l'autre, surtout du fait que le moyen paraît être indépendant de toute considération morale. Mais si l'on voit le moyen dans sa complexité qui le relie à la fin, évidemment le moyen devient une expression de la morale.

p.295 Aujourd'hui, notre perplexité vient du fait que, d'un côté, nous admirons ces progrès de nos possibilités humaines parce que nous pensons aux choses bonnes que nous pouvons faire grâce à ces possibilités. Mais, d'un autre côté, nous voyons que les possibilités concrètes sont parfois devenues l'instrument du mal, et c'est pourquoi nous ne voyons plus s'il faut accepter le progrès des possibilités abstraites, c'est-à-dire ce que nous appelons généralement le progrès technique, ou si nous devons le refuser. Parce que nous n'avons pas suffisamment distingué les deux termes.

Nous pouvons refuser notre progrès actuel, celui que nous connaissons et qui est un progrès technique, mais dans le sens abstrait des possibilités appliquées ou employées dans une certaine conception de la vie, selon une certaine moralité. Nous pouvons dire qu'en réalité notre progrès technique est même en régression, si nous arrivons à démontrer que, par ce progrès technique, nous pouvons tarir les sources de la possibilité générale.

Quelques-uns des orateurs ont fait allusion à ces possibilités, en particulier M. Siegfried, quand il considère la connaissance des lois de la pensée comme fondement même du progrès technique.

Peut-être que mon exposé est assez subtil, mais je crois qu'il est nécessaire de voir le problème de ce point de vue pour ne pas se trouver devant une antinomie insurmontable. Si nous admettons que le progrès technique n'est que le progrès technique que nous connaissons, celui que nous sommes en train d'expérimenter, il faut admettre qu'il y a beaucoup de choses mauvaises, parfois trop pour que nous acceptions la notion du progrès technique. Mais si nous admettons que ce progrès technique concret n'est que l'expression d'une situation morale que nous pouvons aussi changer, nous ne devons pas, à cause

Progrès technique et progrès moral

de cette application particulière que nous ne pouvons pas accepter, refuser le progrès comme possibilité d'action, comme puissance de l'homme.

Les causes de cette situation ne peuvent pas être cherchées dans la morale individuelle. Ce n'est pas l'individu qui se trouve obligé de choisir entre les possibilités de son action où réside la responsabilité du progrès dans le sens que nous avons dit, du progrès technique. Nous avons un système social, un système économique qui se manifeste surtout par ce que j'appellerai la dictature du marché. Nous avons aujourd'hui un seul dictateur pour ce qui concerne les valeurs, un seul dictateur qui compte dans la vie sociale : c'est le marché. Or, le marché ignore totalement toute autre valeur que les valeurs matérielles, que les valeurs mesurables. Je crois que c'est justement cela qui pousse l'homme à réaliser ses possibilités techniques dans la façon concrète de son progrès technique particulier.

On peut naturellement, ici, rapprocher de ma notion la notion du profit. On peut dire que l'abolition du profit éliminera aussi cette tendance de la technique à se réaliser dans les formes que nous connaissons. Mais est-ce que nous avons un exemple, une preuve de cela ? Je n'en vois pas. Nous pouvons imaginer un régime dans lequel le profit serait éliminé. Nous pouvons même dire qu'il y a des exemples. Prenez ^{p.296} la Russie. Mais est-ce que la Russie a vraiment éliminé tous les inconvénients de ces types particuliers de notre progrès actuel ? Non. Nous ne dirons pas cela, si nous pensons que l'armement ne peut pas être l'expression d'une volonté morale acceptable. Aussi, je crois que nous ne pouvons pas proposer un plan concret, comme cela nous a été demandé. Nous ne pouvons pas imaginer des régimes où le problème serait entièrement résolu. Mais nous pouvons tout de même définir, reconnaître certaines choses, les plus visibles, les plus évidentes, les plus importantes.

Pourquoi le régime dans lequel le profit est éliminé continue-t-il quand même à fabriquer des objets qui peuvent être considérés comme nuisibles à l'humanité, et, par cela même, comme blâmables du point de vue moral ? On vous répondra certainement : parce que le régime soviétique n'est pas universel, parce qu'il y a encore des tensions internationales profondes. Il y a une concurrence internationale qui n'a pas été éliminée par ce nouveau régime.

Est-ce que nous avons le droit, est-ce que nous avons les éléments pour dire

Progrès technique et progrès moral

que, le jour où ce régime se répandrait sur toute la terre, où il n'y aurait plus de concurrence internationale, nous aurions immédiatement, automatiquement résolu le problème ?

Nous ne pouvons pas dire ce qu'est le socialisme, sinon de deux façons : d'après l'expérience que nous en avons, avec toutes ses limites, reconnues par les socialistes eux-mêmes, et d'après un idéal qui, par définition, dit que le socialisme est le moyen par lequel les hommes seront heureux. Mais nous ne pouvons ni nous fonder sur les systèmes existants, ni sur cette définition qui est idéologique et qui ne sortira pas de cette idéologie avant d'arriver à une réalisation sociale concrète. Nous ne pouvons dire que ceci, qu'il est un fait qu'actuellement aucune réforme sociale, économique et substantielle n'est possible à cause de la structure internationale existante. Chaque tentative de réforme est arrêtée par les préoccupations de la concurrence, de l'antagonisme international. Je crois qu'aujourd'hui, la voie la plus directe pour la solution de notre problème est la voie qui, apparemment, est la plus longue, c'est la voie d'une unification internationale qui nous permettrait de donner cette sécurité à l'intérieur des pays, grâce à laquelle on pourrait réaliser les réformes qui, à leur tour, changeront la nature ou plutôt le caractère concret de notre progrès technique existant.

LE PRÉSIDENT : Je déclare la séance levée.

@

TROISIÈME ENTRETIEN ¹

présidé par M. Maurice Ducommun

@

LE PRÉSIDENT : p.297 Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, je déclare ouvert le troisième entretien des Rencontres Internationales. La liste des orateurs de ce matin est longue, et je devrai, comme de coutume, leur recommander à tous la brièveté et la concision.

Je tiens cependant à vous aviser tout de suite que nous aurons le plaisir de faire une exception pour M. Georges Friedmann dont on a annoncé la venue, hier, parmi nous. M. Friedmann, en effet, peut nous apporter un élément nouveau dans la discussion puisqu'il est le seul représentant de cette science psychotechnique dont M. Marcel Prenant a relevé l'importance pour le problème qui nous occupe. Depuis quinze ans, M. Friedmann s'est consacré à l'étude de ces questions, et il va de soi que, pour ce qu'il a à nous dire, dix minutes ne sauraient suffire.

Ceci dit, je passe la parole à M. Victor Martin.

M. VICTOR MARTIN : Mesdames et Messieurs, nous avons été avertis hier, par le moyen d'un proverbe groenlandais, que la discussion s'égarait parfois un peu, et il ne serait peut-être pas inutile de chercher à la concentrer sur les points qui sont encore controversés. Hier, il y avait beaucoup de positions acquises, et je voudrais très rapidement les indiquer pour que l'on n'y revienne plus.

D'abord la notion de progrès elle-même. La notion de progrès elle-même ne peut plus être mise en discussion. Elle est inhérente à l'esprit humain, et l'abandonner reviendrait — selon ce qu'a dit un homme que je regrette beaucoup de ne pas voir dans cette assemblée, le professeur Arnold Reymond — « à supposer que l'humanité renonce à porter des jugements de valeur sur les conditions de vie qui lui sont faites en même temps qu'elle renonce à les

¹ 15 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

améliorer ». C'est une éventualité inconcevable, tant qu'il y aura des hommes pensant et sentant.

Deuxième point : Le progrès technique et le progrès scientifique. Je prends naturellement scientifique ici dans le sens des sciences ^{p.298} physiques et naturelles. Ces progrès étroitement associés d'ailleurs sont aussi indiscutables qu'irréfrénables. Vouloir y mettre un frein ou seulement les enrayer, serait aussi absurde que vain. Autant essayer d'arrêter le mouvement du globe terrestre. Mais peut-être la seule remarque que l'on pourrait faire ici, c'est que l'étatisation qui progresse sans cesse et qui tend à asservir la science à l'Etat, sera peut-être plus préjudiciable qu'avantageuse au développement de ces progrès.

Troisième point, qui me semble acquis et qui est d'ordre social. Les commodités de tout ordre dérivant du progrès scientifique et technique ne doivent pas rester accessibles seulement à des minorités privilégiées, mais être mises à la disposition de tous. Une société qui réduit une partie de ses membres à employer la totalité de leur énergie à satisfaire les besoins physiologiques élémentaires, ceux qui entretiennent la simple existence physique, est une société à réformer. Tout le monde est d'accord sur ce point. Et ce n'est pas, je crois, diminuer le grand mérite de Marx que de tenir compte aussi de la contribution apportée à cette réforme en cours, à côté et à travers Marx, par la tradition humaniste et la tradition chrétienne. Si l'être humain — et c'est un point sur lequel tout le monde est d'accord — est maintenu à un niveau d'existence animale, il ne peut être question pour lui ni de culture, ni de moralité. Cette élévation générale du niveau de vie est indispensable. Il faut donc la réaliser. Ne serait-ce que pour la raison suivante, qui me paraît être encore un quatrième point acquis par la discussion, et qui est la dépendance, dans une certaine mesure au moins et sous certains rapports, rapports du reste assez difficiles à préciser, entre la possession des commodités de l'existence procurées par la technique sous toutes ses formes, et le développement de la culture et de la moralité. Seulement, et c'est ici que les choses se compliquent, les acquisitions de la technique, ou, si vous préférez, les applications pratiques de la science, avec toutes les conséquences qui en découlent, sont ambivalentes.

Cinquième point, sur lequel je crois aussi qu'il n'y a plus à discuter. Ces

Progrès technique et progrès moral

acquisitions constituent des moyens d'action qui sont mis à la disposition de l'homme. Ce sont des instruments qui ne sont, en eux-mêmes, ni louables, ni condamnables. Ils ne possèdent pas de valeur propre. Ils n'acquièrent une valeur que par l'usage qui en est fait par celui qui les détient. Par conséquent, ici l'élément déterminant devient l'utilisateur, ou, plus exactement, la qualité morale et intellectuelle de l'utilisateur. Je prends une illustration tout à fait familière : les loisirs. Les loisirs qui sont une conséquence eux-mêmes du progrès technique. Il suffit de penser aux fameuses navettes automatiques d'Aristote. Ces loisirs, s'ils sont indispensables pour le développement de la culture morale et intellectuelle, n'y contribueront pas automatiquement. L'homme mal disposé, mal inspiré, s'il a des loisirs, ne les emploiera pas pour son bien et celui de ses semblables, et il pourra se livrer à des activités nocives pour lui-même et pour la société. Si je passe mes vacances à fumer, à boire et à jouer pour de l'argent, vous voyez tout de suite à quoi je pense. Et je comprends pourquoi M. Prenant nous parlait l'autre jour de la « technique des loisirs », ce qui, à première vue, peut faire dresser p.299 les cheveux sur la tête. Car les loisirs, comme toutes les autres commodités matérielles sont, jusqu'à un certain point, des conditions du progrès spirituel. Mais ils n'en sont pas la cause. Le confort matériel est, dans une certaine mesure, nécessaire pour le travail intellectuel et pour la culture. Mais nous pouvons tous dire, par expérience, que ce confort matériel peut aussi se transformer en un obstacle pour le développement intellectuel et moral s'il nous incite à la paresse.

Il faut donc distinguer, de la façon la plus expresse, ce qui est une condition — une simple condition — de ce qui est une cause. Quand chaque être humain possèdera la baignoire symbolique, dont parlait ici même M. Siegfried, ce que je souhaite, eh bien ! il ne trouvera pas, dans cette baignoire, la moralité et la culture toutes faites. Ce qu'il trouvera, c'est tout autre chose : c'est la possibilité d'acquérir ces valeurs, s'il s'en donne la peine. La diminution souhaitable, et sans doute exécutable des heures de travail, ne fera, par conséquent, que mettre plus d'êtres humains, et si possible tous les êtres humains, dans la situation de pouvoir accomplir les efforts singulièrement pénibles qu'exige l'acquisition de la moralité et de la culture. Et cela ne veut pas dire que ces efforts, que l'on pourra faire, que l'on sera mis en situation de faire, on les fera. Les hommes mis dans cette situation avantageuse, seront-ils

Progrès technique et progrès moral

disposés à faire ces efforts ? C'est ici qu'il faut se rappeler les observations extrêmement pertinentes que faisait ici même, hier, M. Gillouin. S'approprier les commodités techniques mises à la disposition de l'homme par la science appliquée, cela ne se fait que trop aisément. L'homme n'a qu'à suivre, pour cela, sa pente naturelle. Mais s'approprier la sagesse, c'est-à-dire l'art d'utiliser ces commodités pour son bien et pour celui de la société, c'est une bien autre affaire ; une vie d'efforts tout entière n'y suffit pas, car, alors, il faut triompher de la nature humaine, c'est-à-dire triompher de soi-même et de ses passions.

M. Siegfried et M. Prenant ont été d'accord sur la nécessité de donner, au péril vulgaire contenu dans le développement prodigieux des techniques, un certain antidote de spiritualité. C'est cet antidote de spiritualité que j'appelle, faute de mieux, la sagesse. Eh bien ! il me semble que c'est là qu'est le véritable problème, celui sur lequel devraient se concentrer tous nos efforts. Comment favoriser la floraison, à tous les étages de la société, de cette sagesse qui rendrait non seulement inoffensives, mais exclusivement bienfaitantes toutes les acquisitions de la technique ? A ce point de vue-là, il semble que, de certains côtés, on met tout son espoir dans des réformes sociales et politiques, dans l'abolition du capitalisme et dans l'avènement d'une société sans classe. Quand je dis abolition du capitalisme, est-ce à dire passage du capitalisme privé au capitalisme d'Etat ? Il y aurait, à cet égard, bien des questions à examiner, en particulier celle de savoir ce qu'est une classe, ce qu'est une société sans classe, et quelles seraient les conditions de son institution.

Mais je me bornerai à une seule question : Le capitalisme, sous sa forme excessive, procède de passions humaines élémentaires. C'est l'expression, si vous voulez l'extériorisation, de la cupidité, de l'appétit de puissance et de jouissance. Le capitalisme, comme beaucoup de p.300 phénomènes sociaux, est un effet. Or si l'on supprime l'effet, on ne supprime pas nécessairement la cause. Comme dans ces manifestations cancéreuses que le chirurgien supprime avec le bistouri, mais qui renaissent ensuite dans d'autres parties de l'organisme. Si le principe du mal est, non pas dans les choses extérieures, mais s'il est dans le cœur de l'homme, comme j'en suis moi-même persuadé, le changement des institutions risque d'être inefficace ; les institutions étant changées, surtout si elles sont changées par la violence, le problème restera

Progrès technique et progrès moral

entier ; et plus les moyens d'action mis à la disposition de l'humanité par la technique seront concentrés entre les mains d'une classe dirigeante — je suis bien obligé d'employer ce mot de classe — classe dirigeante qui sera toujours moins contrôlée, plus le danger d'un mauvais usage sera grand, puisque ses gouvernants seront investis de pouvoirs exorbitants, et que, malgré tout, ils resteront des hommes, c'est-à-dire des êtres sujets à toutes les faiblesses humaines et, de plus, exposés, par leur situation et par les possibilités mises à leur disposition, à des tentations surhumaines. S'adressera-t-on alors, pour obtenir des hommes sages, aux biologistes de M. Prenant, pour qu'ils nous fabriquent, dans leurs tubes de verre, des hommes modérés ? Mais, pour qu'ils réussissent dans cette opération, il faudrait qu'ils soient eux-mêmes la sagesse incarnée. Et alors, comme la modestie est partie intégrante de la sagesse, peut-être renonceraient-ils à l'opération.

Mais, Mesdames et Messieurs, je ne veux pas plaisanter. La question est infiniment trop sérieuse. La solution économique-politico-sociale du problème que nous envisageons nous paraît donc inadéquate, parce qu'incomplète, et on a vu pourquoi. Elle doit donc être complétée, et je ne crois pas me tromper en disant que, par exemple, M. Hervé, à cette place même, a reconnu qu'il faut arriver à trouver cet équilibre entre la technique et la spiritualité, cet équilibre dont parlait M. Siegfried et dont je crois que M. Prenant a reconnu lui aussi la nécessité inéluctable.

Alors, déçus, du moins en partie, par les sociologues et les économistes, nous nous retournons avec une anxieuse espérance du côté des explorateurs, des chercheurs de la vérité morale pour qu'ils nous enseignent comment assimiler et faire pénétrer en nous-mêmes et autour de nous à tous les étages de la société, quelque chose de cette vertu que les grands sages ont possédée, pour que la société puisse bénéficier sans danger des magnifiques découvertes de la science sans se laisser détruire par elles.

De la sagesse millénaire de l'Orient à la tradition chrétienne, en passant par notre antiquité classique, il s'est accumulé un trésor d'expériences dans ce domaine que les réformateurs sociaux d'aujourd'hui, me semble-t-il, feraient bien de méditer, et dont on s'afflige de les voir parfois parler avec une condescendance dédaigneuse. Il ne faut rien négliger, dans ce domaine, il faut puiser à toutes les sources, il faut adapter toutes les découvertes de cet ordre,

Progrès technique et progrès moral

si l'humanité veut acquérir le contrepoids indispensable de spiritualité capable de neutraliser les possibilités délétères des techniques et les tourner à son bénéfice. Mais comment arriver à ce résultat ?

Voilà ce que nous demandons, voilà le point sur lequel nous voudrions p.301 que la discussion se concentre. L'angoisse qui nous assaille en face de ce problème n'est pas d'aujourd'hui, et c'est par là que je veux terminer. Pour ne pas remonter jusqu'à Socrate, les esprits clairvoyants l'ont ressentie, cette angoisse, à l'aurore du machinisme, dès le début de ce XIX^e siècle, dont on se plaît à railler le naïf optimisme, peut-être, et surtout dans les milieux où règne un autre optimisme probablement aussi naïf. Au printemps de 1837 parurent *Les Voix intérieures*. Ce recueil s'ouvre par une pièce qui est un hymne au progrès scientifique et technique dont l'auteur paraît attendre la solution de tous les problèmes humains :

L'austère vérité n'a plus de portes closes.
Tout verbe est déchiffré. Notre esprit éperdu,
Chaque jour, en lisant dans le livre des choses,
Découvre à l'univers un sens inattendu.

O poètes ! le fer et la vapeur ardente
Effacent de la terre, à l'heure où vous rêvez,
L'antique pesanteur, à tout objet pendante,
Qui sous les lourds essieux broyait les durs pavés.

L'homme se fait servir par l'aveugle matière...

Et cela continue ainsi sur ce ton triomphal pendant dix strophes. Mais écoutez la onzième et dernière strophe. Quelle autre note !

Mais parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.

La question qui nous préoccupe, comme vous le voyez, est déjà posée ici, dans toute sa gravité. Je n'ajoute rien. Je voudrais seulement entendre la réponse qu'y apportent les esprits éminents que nous avons réunis autour de nous, et mon intervention ici n'a d'autre but que de provoquer, si possible, la leur.

Progrès technique et progrès moral

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Georges Friedmann.

M. GEORGES FRIEDMANN : Mesdames et Messieurs, les Rencontres Internationales de Genève ont eu, je crois, grandement raison d'inscrire cette année, pour leur thème, ce que j'appellerai le problème des problèmes, « The Problem », comme disent les Anglais, le plus important pour l'avenir d'une civilisation digne de ce nom, celui où les autres, véritablement, sont compris. Mais, vous avez pu vous en rendre compte déjà par les différentes interventions, c'est un problème difficile, complexe par essence, fuyant et multiforme et, comme le disait hier M. Paul-Émile Victor en citant un proverbe que j'ai beaucoup apprécié (et je n'ai pas été le seul), avant d'aller siffler sur la montagne, je crois, comme d'autres ici, qu'il faut essayer de chasser le p.302 phoque. C'est-à-dire qu'avant de s'élever à des idées générales, il faudrait pouvoir, ce à quoi j'ai tenté de m'appliquer depuis assez longtemps déjà, il faudrait pouvoir observer les éléments de ces problèmes dans la réalité sociale et industrielle de notre temps, et dans l'évolution concrète des techniques.

Je m'excuse à l'avance de la rapidité de ces indications. Personne, M. Victor Martin le rappelait à l'instant, n'a contesté qu'il y ait eu, depuis la préhistoire, progression des outils et des instruments fabriqués par l'homme, progression des techniques. Pour reprendre l'expression de Bergson, on peut dire que si l'on envisage l'homme sous son caractère d'*homo faber*, il n'y a pas de doute qu'il ait progressé.

La question est donc : dans quelles conditions concrètes le progrès technique peut-il aboutir à un progrès moral ? Et ici, je reprends la pénétrante distinction qui a été faite, je crois, par M. Marcel Prenant, et reprise par M. Lescure, entre les morales absolues et la moralité. Il faut ici un minimum de définition : j'entends donc, par progrès moral, non pas celui des morales absolues, mais l'accession d'un nombre toujours plus grand d'individus à la dignité personnelle, à l'épanouissement de leurs virtualités physiques et spirituelles et à la culture.

Je n'abuserai pas de l'histoire. Nous irons, si vous le voulez bien, tout droit aux réalités contemporaines. Mais, pour comprendre la très grave crise actuelle de la civilisation et ses conditions, il faut faire néanmoins un bref rappel de certaines grandes étapes.

Progrès technique et progrès moral

Nous sommes, depuis cent cinquante ans, entrés dans l'ère des révolutions industrielles, et ces révolutions industrielles se présentent comme des transformations bouleversantes, rapides, précipitées et je dirai même toujours plus précipitées, des conditions d'existence de l'humanité. Un des grands mérites de Marx est d'avoir marqué, en particulier dans le tome premier du *Capital*, cette charnière, à la fin du XVIII^e siècle, charnière qui se présente d'abord en Angleterre, puis en France, avec un décalage d'une vingtaine d'années. Au delà, cette révolution industrielle se retrouve aux Etats-Unis et en Europe centrale ; beaucoup plus tard, à la fin du XIX^e siècle seulement, on discerne les premiers signes de la grande industrie autour de Moscou et de Saint-Pétersbourg.

Dans ces révolutions industrielles, je distingue trois étapes :

D'abord, celle, bien connue, qu'on a coutume de désigner sous le nom même de *révolution industrielle*. Je l'appellerai pour ma part la révolution de la machine à vapeur. Le brevet de James Watt est de 1769. Et cette révolution de la machine à vapeur est essentiellement marquée par l'emploi du charbon qu'on a appelé le premier *pain* de l'industrie. Cette révolution correspond à l'accession au pouvoir politique, après 1799 et 1815, de la bourgeoisie triomphante.

Une deuxième révolution industrielle commence vers 1880. Et cette seconde révolution industrielle est marquée par un complexe de techniques que je n'essaierai pas d'énumérer ici. On y trouve, par exemple, la diffusion rapide des moteurs à explosion, l'apparition des machines-outils, la révolution des transports (c'est-à-dire la diffusion pratique des ^{p.303} chemins de fer), la pénétration massive de la chimie dans l'agriculture et l'industrie, et, avant tout, surplombant cet ensemble de techniques, nouveau *pain* de l'industrie : l'électricité, qui se diffuse à cette époque. Les brevets décisifs de Deprez et Carpentier, qui inventent les transformateurs permettant le transport de l'énergie électrique, sont de 1881. Le brevet de Gramme était de 1869. C'est donc vers 1880 que l'électricité commence à pénétrer la grande industrie, et, en même temps, c'est l'époque où apparaît ce phénomène, extrêmement important pour nos débats, de la rationalisation industrielle. Vers 1890, Taylor commence ses célèbres expériences en Amérique. C'est également à cette époque, vers 1880-1890, qu'apparaissent les impérialismes, c'est-à-dire cet ensemble territorial nouveau : conjonction entre des métropoles et des débouchés

Progrès technique et progrès moral

coloniaux qui deviennent indispensables au volume excessif des produits, de même que la rationalisation avait été de son côté une réaction absolument indispensable au volume nouveau de la production.

Enfin, aujourd'hui, en 1947, il est certain que nous nous trouvons au seuil d'une troisième révolution industrielle marquée par la libération de l'énergie atomique. On ne parle, le plus souvent, que des « bombes ». Mais il y a autre chose dans la libération de l'énergie atomique. Celle-ci peut avoir des conséquences favorables, immenses, pour les industries humaines. Nul ne peut encore dire la date de la réalisation de ces transformations, et elle dépendra, bien entendu, de la durée de la paix qui nous sera accordée. Paul Langevin, qui a été un des derniers grands esprits encyclopédiques de la physique, jugeait, à la fin de sa vie, que la date de transformation de certaines industries par les nouvelles formes d'énergie était plus rapprochée que beaucoup ne le pensent.

Ainsi, le rythme intense de transformation des industries se précipite sans cesse. Nous sommes en face d'incessantes modifications qui sont soumises à l'observation des sociologues, des psychologues, et aussi, par contre-coup, des moralistes et de tous ceux qu'intéresse l'avenir de la dignité humaine.

Nous allons en voir quelques exemples qui nous permettent de « chasser le phoque », c'est-à-dire d'éclairer, grâce aux faits, la relation du progrès moral au progrès technique.

Plaçons-nous dans un atelier de la grande industrie, où s'opèrent des fabrications en grandes séries. Imaginons, ce qui arrive très souvent, un psychotechnicien qui a donné un conseil à la direction de l'entreprise, qui lui a conseillé, par exemple, de modifier l'assemblage des machines dans l'atelier, c'est-à-dire ce qu'on appelle, en termes techniques, « la route du travail ». Cette modification entraîne, par exemple, une augmentation de 10 % du rendement. Eh bien, dans une entreprise où il n'y a pas de contrôle humain du travail, c'est-à-dire où il n'y a pas de contrôle psychologique, médical et social du travail (et je dis tout de suite que, dans la réalité, ce contrôle est très rare encore), cette amélioration, qui constitue un progrès technique indiscutable, peut avoir des conséquences redoutables, que je résume rapidement comme suit :

Tout d'abord, pour l'ouvrier, du surmenage, de la surtension nerveuse, ce que les psychotechniciens, et en particulier l'excellent savant anglais, p.304 le Dr

Progrès technique et progrès moral

C. S. Myers, qui était directeur de l'Institut de psychologie de Londres, avaient étudié et désigné sous le nom de « fatigue industrielle », qui est une sorte de fatigue à longue échéance, apparaissant sous l'influence d'une augmentation intensive du rendement.

Il peut y avoir ce surmenage, cette surtension nerveuse, cette fatigue industrielle et, d'autre part, si le volume accru des produits n'est pas absorbé par le marché, il y a chômage ou menace de chômage. J'insiste sur le fait de la menace de chômage, qui est également une cause de détérioration morale concrète de l'ouvrier sous l'influence d'un progrès technique. L'ouvrier présente ici un phénomène extrêmement curieux, qui existe depuis très longtemps mais qui n'est étudié que depuis une quinzaine d'années, que l'on appelle, en français « freinage », en allemand *Bremsen*, en anglais *restriction of output*. L'ouvrier, consciemment ou inconsciemment, sait qu'il n'y a, dans l'industrie, qu'un nombre limité de tâches pour lui, et que toute augmentation de rendement peut représenter pour lui ou pour ses camarades, une menace de chômage. Il réagit par un freinage inconscient. Et vous voyez que, dans ce freinage inconscient, dans ce fait de ne pas donner son plein potentiel psychologique, son plein potentiel professionnel, il y a déjà un facteur de désintégration du métier, de désintégration de la conscience professionnelle et de tout ce qui pourrait ressembler, de près ou de loin (plutôt de loin), à ce qu'on appelle la joie au travail, et qui est quelque chose de plus en plus rare dans l'industrie moderne mécanisée.

Avant de venir à Genève, je lisais un ouvrage de premier ordre, extrêmement important, paru récemment aux Etats-Unis et qui s'appelle *Industrie et Société*. Il est le résultat d'enquêtes menées, dans des centaines d'entreprises, par des psychologues, des sociologues et des médecins de l'Université de Chicago. Même aux Etats-Unis, qui sont certainement à la pointe du progrès technique et où, sans aucun doute, les hauts salaires sont les plus largement diffusés, on trouve cette relation entre progrès technique et détérioration morale de l'ouvrier, ce phénomène de freinage. D'après les auteurs de ce recueil — lesquels encore une fois sont des hommes concrets, qui ont eux-mêmes pratiqué souvent les métiers qu'ils ont étudiés —, ce phénomène de freinage se constate parmi un tiers environ de la population ouvrière américaine, avec des effets moraux extrêmement désintégrateurs. Et je ne crois pas être prophète en disant aujourd'hui que c'est là que résidera, au

Progrès technique et progrès moral

cours de la prochaine décennie, la grande épreuve de la structure politique et économique actuelle des Etats-Unis. Et cette grande épreuve sera la possibilité pour la démocratie américaine d'absorber le progrès technique, poursuivi sans répit, et cela en maintenant des institutions démocratiques. Je n'insiste pas. Je prends date en passant.

La conclusion de cet exemple est qu'un progrès technique, dans la structure capitaliste de l'économie — et là je me séparerai des observations faites tout à l'heure par M. Victor Martin — a mené sur le point concret que je viens d'examiner à un passif psychologique et moral incontestable.

Autre exemple : le travail à la chaîne. Vous voyez que je saisis le ^{p.305} taureau par les cornes. On parle énormément de ce genre de travail. Et, entre parenthèses, je pense que Pierre Hervé a commis un lapsus, hier, en déclarant que Marx a dénoncé le travail à la chaîne, car celui-ci n'existait certainement pas du temps de Marx, puisqu'il est apparu vers 1910 aux Abattoirs de Chicago.

La définition technique du travail à la chaîne est la suivante : C'est un travail — et vous allez voir pourquoi je donne une définition aussi plastique — où les éléments du travail et l'ouvrier sont mobiles l'un par rapport à l'autre. La plupart du temps le travail à la chaîne, ainsi que Chaplin nous l'a montré dans de géniales images des *Temps modernes*, c'est celui où l'ouvrier est immobile, ou quasi immobile ; il a un espace vital, si j'ose dire, extrêmement réduit et où les éléments du travail sont, par rapport à lui, mobiles. Mais ceci a changé et, par exemple dans le travail à la chaîne institué aux Etats-Unis, grâce auquel on construit des maisons pré-fabriquées, c'est le travail qui est immobile et c'est le manoeuvre qui se déplace devant les maisons pré-fabriquées en accomplissant, chaque fois, les mêmes gestes et les mêmes opérations. Donc, mobilité de l'ouvrier et du travail l'un par rapport à l'autre.

Je crois que le travail à la chaîne ne mérite ni la pathétique malédiction de certains auteurs qui l'ont regardé d'assez loin, ni l'apologie enthousiaste d'un Hyacinthe Dubreuil — qui a dû déchanter depuis. C'est une réalité, c'est un fait, c'est une étape inévitable de la division du travail qui est elle-même un phénomène millénaire des sociétés humaines. Qu'est-ce qui se passe dans le travail à la chaîne ? C'est une étape de l'automatisme. Nous sommes dans la période de l'automatisation des processus du travail. Certains processus du travail ne peuvent être automatisés, dans l'état actuel de la technique, soit pour

Progrès technique et progrès moral

des raisons financières, soit pour des raisons techniques. Là où il n'y a pas moyen de mettre des machines, on met des hommes. Les hommes sont alors des bouche-trous vivants de l'automatisme.

Les dangers du travail à la chaîne sont évidents, mais ne sont pas ceux qu'on signale d'habitude, parce que les psychotechniciens ont démontré (ce que nous savons tous d'ailleurs par notre expérience personnelle) qu'il y a certaines catégories d'esprits et d'individus pour lesquels il est insoutenable d'accomplir un travail monotone, un travail répété, et il y en a d'autres, au contraire, pour lesquels il est relativement agréable de le faire, car ils peuvent s'échapper par la rêverie. Ceux qui peuvent s'échapper, par le rêve et la distraction, d'un travail monotone, peuvent ne pas engager leur personnalité dans le travail, et ceux-là peuvent être utilisés dans le travail à la chaîne. Ceux au contraire qui ne peuvent pas s'échapper par le rêve, ceux qui engagent une partie de leur personnalité dans un travail dégradé, désintégré, répété, ceux-là doivent être écartés du travail à la chaîne, parce que c'est chez eux que se manifeste non seulement l'ennui, non seulement le phénomène de monotonie — j'ai moi-même travaillé sur des machines semi-automatiques et j'ai pu éprouver ce que représentent l'ennui et la monotonie — mais encore une dégradation de la conscience professionnelle qui influe évidemment sur la moralité. On a constaté que, chez ceux-là, il y a perte de l'intérêt pour ^{p.306} la lecture, pour la vie politique ; il y a vraiment une espèce de chute de la personnalité morale, il y a cet abrutissement que montrait Charlot avec un humour tragique, vous vous souvenez, lorsque, sorti de l'usine, il continue à faire machinalement le geste de visser un écrou. On peut même, par la suite, aboutir à des névroses, à des névroses industrielles qui ont été également étudiées.

Quels sont les remèdes au travail à la chaîne ? Vous verrez que nous sommes ici en plein dans la relation du progrès technique et du progrès moral. Les remèdes sont une orientation et une sélection professionnelles, étudiées et précises. Surtout, le remède, c'est le changement de travail. Il y a là quelque chose sur quoi j'insiste, qui est extrêmement remarquable et qui va très loin. C'est que, s'il y a 80 ouvriers sur la chaîne d'assemblage d'un moteur, et si, comme on l'a expérimenté, on déplace les ouvriers et on leur permet de faire successivement les différentes parties de l'assemblage du moteur, et si, d'autre part, on leur donne des idées sur ce qu'est un moteur, si on leur donne une instruction technologique, l'intérêt au travail apparaît. Il y a là un retour au

Progrès technique et progrès moral

métier unitaire par une dialectique extrêmement curieuse. On retourne aux métiers unitaires qui avaient caractérisé l'artisanat. Il y a d'autre part ce qu'un instituteur, Albert Thierry, qui a écrit un livre admirable : *Réflexions sur l'éducation*, réclamait lorsqu'il disait : « Il faut que chaque ouvrier soit un physicien. » Il voulait dire que chaque ouvrier, à quelque tâche pénible et partielle qu'il soit astreint, peut recevoir une instruction scientifique élémentaire, mais néanmoins de bonne qualité, sur le travail qu'il a à accomplir et ainsi il peut se produire quelque chose d'extrêmement important pour le problème que nous étudions et pour les effets du progrès technique et ses répercussions morales : une *revalorisation intellectuelle* du travail. Et cette revalorisation intellectuelle s'accompagne d'une revalorisation morale et sociale.

Cette triple revalorisation intellectuelle, morale et sociale est indispensable pour que le travail de l'industrie moderne soit humanisé et n'abaisse pas la dignité humaine. De telles conditions sont très difficiles à réaliser dans une entreprise régie par le profit privé. Les preuves en ont été données. Le travail à la chaîne exige des changements de travaux. Mais quels sont les industriels qui consentent à risquer des mises de fonds pour faire des changements de travaux que les psychotechniciens leur conseillent, s'ils ne sont pas assurés d'y trouver du profit ? Ils l'ont fait quelquefois. Cela a été fait par des industriels hardis. Mais, en général, il y a trop de difficultés économiques pour que les industriels y consentent.

Le travail à la chaîne m'a intéressé. On a parlé ici de l'U.R.S.S. Il est inévitable qu'on en parle dans une période et dans un monde où deux grands systèmes de civilisation s'affrontent. J'ai eu l'occasion d'aller à trois reprises, avant 1939, en U.R.S.S. J'y ai fait trois voyages d'étude, en toute objectivité. A mon retour, j'ai publié un livre qui n'a suscité d'enthousiasme ni à l'extrême-droite ni à l'extrême-gauche. J'ai essayé de voir ce qui se passait là-bas, dans le domaine de l'enseignement technique dans les industries, dans les ateliers. Je me suis intéressé ^{p.307} à la question du travail des ouvriers et, en particulier, du travail à la chaîne. J'ai observé qu'en U.R.S.S. on faisait quelque chose d'extrêmement intéressant, on organisait la collaboration des ouvriers à la détermination du rythme de la chaîne, on créait chez eux, par là, un intérêt pour ce travail qui, joint à l'intérêt social, à ce qu'on appelle, en U.R.S.S. « l'émulation socialiste », est un fait extrêmement important dans l'industrie. Ce système revalorisait le travail à la chaîne, aux yeux des ouvriers, et avait

Progrès technique et progrès moral

incontestablement des effets psychologiques et moraux très favorables. Ces hommes, avec lesquels je me suis entretenu — j'avais pris la précaution d'apprendre un peu de russe avant de partir — n'étaient pas des robots, mais étaient des producteurs qualifiés qui, s'ils n'avaient pas la « joie au travail », que je considère comme une limite idéale et utopique au XX^e siècle, avaient certainement de la satisfaction professionnelle. Le travail à la chaîne n'est ici qu'un cas et un exemple.

On pourrait multiplier les exemples qui montrent que l'évolution du travail, l'évolution des métiers de notre temps va vers l'éclatement des beaux métiers unitaires de jadis, de ces beaux métiers artisanaux sur lesquels beaucoup d'esprits, ici-même, jettent des regards d'envie et de regret : ces beaux métiers de jadis, qui constituent « la civilisation de qualité », comme l'appelle M. Siegfried. Je crois qu'il faut que nous ayons le courage de voir qu'une certaine forme de laisser-faire, d'individualisme, disparaît inéluctablement de notre horizon. Il faut avoir le courage de regarder en face l'inévitable déclin de cette civilisation et d'essayer, de nos meilleures forces, de construire celle qui est en train de naître sous nos yeux.

Parmi ces métiers en évolution où le progrès technique mal orienté conduit à la dégradation psychologique et morale de l'ouvrier, je voudrais encore citer, car c'est un exemple intéressant, les métiers du bâtiment. Il n'y a pas de métiers, de notre temps, où le progrès technique ait provoqué des bouleversements plus rapides et qu'il dégrade, à nos yeux, plus rapidement : ces métiers à caractère artisanal du maçon, du charpentier, du menuisier, que nous avons vus dans notre jeunesse et que nous voyons encore souvent dans des secteurs qui sont des survivances. Toute une gamme de machines se répand sur les chantiers. Les grues, les pelles mécaniques, les excavatrices, sans parler maintenant de cette industrie des maisons pré-fabriquées qui se développe aux Etats-Unis et qui sera une étape inéluctable, et, je le crains, pas très esthétique du progrès technique. Il y a donc là un éclatement de ces vieux métiers du bâtiment, en particulier des métiers comme ceux de charpentier, de couvreur, de menuisier, de maçon. Pour finir, je citerai le métier de terrassier, dont un ouvrier, qui est en même temps un grand écrivain français, et un poète, Georges Navel, a parlé récemment dans un livre que je me permets de vous signaler en passant et qui est l'un des grands livres parus depuis la Libération. Navel a eu le prix Sainte-Beuve au début de cette année. Dans son livre *Travaux*, Navel, qui est un

Progrès technique et progrès moral

ouvrier, fils et petit-fils d'ouvrier (son père était manœuvre jusqu'à l'âge de 70 ans dans des forges de Lorraine), et qui a fait toutes sortes de métiers : outilleur, ajusteur, p.308 ouvrier agricole, cueilleur de pêches sur la Côte d'Azur, jardinier, etc. — Navel parle du métier de terrassier pratiqué dans les rues parisiennes, et montre, avec beaucoup de poésie, comment les « gars de la terrasse » se rattachent souvent à cette nature dont on parlait ici-même l'autre jour. Je crois qu'il y a là un élément qui compte dans cette relation du progrès technique et du progrès moral. Navel montrait que les terrassiers étaient des ouvriers professionnels qualifiés, qu'il y a un art de « taluter » ou de faire une tranchée correcte. Et ces métiers sont en train de disparaître. Lisez *Travaux* de Navel, et vous verrez dans ce livre beaucoup de réflexions extrêmement intéressantes, évoquant les retentissements concrets du progrès technique sur la conscience psychologique et morale d'un ouvrier. Je m'en voudrais de ne pas citer ici — de mémoire — la dernière phrase de ce livre qui est à peu près : «... Il y a une certaine forme de tristesse ouvrière qui ne guérit que par la participation politique. »

Je crois que, pour bien comprendre les ouvriers, les mobiles de leur participation politique, dans quelle large mesure le progrès technique touche à leur vie et à leur travail, il faut méditer cette phrase écrite par l'un des leurs.

En France, dans certaines régions, l'évolution des métiers du bâtiment a été si rapide que l'Administration — j'en ai fait partie et je sais qu'elle n'est pas toujours rapide — a dû créer en hâte des centres d'apprentissage des métiers du bâtiment adaptés à ces bouleversements professionnels, et ceci m'amène, dernier exemple concret d'incidence du progrès technique sur le progrès moral du peuple des travailleurs, à vous dire quelques mots d'une question qui, chez nous et ailleurs — je ne sais pas si elle l'est en Suisse, c'est un secteur que je me propose d'étudier à Genève — est une question dramatique, je veux dire la question de l'apprentissage.

Comme Marcel Prenant et Pierre Hervé l'ont justement rappelé, notre budget du Ministère de l'Éducation nationale, en France, est notoirement insuffisant. Et je dis notoirement parce que je me trouve hors de France ; si j'étais en France, j'emploierais des mots beaucoup plus vifs. En voici un exemple : chaque année, en France, on compte environ 800.000 enfants, garçons et filles, dans les villes et les campagnes, qui atteignent l'âge de 14 ans. Sur ces 800.000 enfants, il y

Progrès technique et progrès moral

en a environ 300.000 qui passent à travers les mailles du réseau de l'apprentissage — beaucoup trop lâche — et qui entrent dans la vie à 14 ans, à une époque où l'on peut dire que la vie courante est tellement dangereuse, moralement, pour les jeunes. Ils entrent dans la vie sans aucune formation professionnelle, sans aucun apprentissage méthodique et complet.

Ceci est extrêmement grave au point de vue psychologique et au point de vue moral. J'ai pu le constater. Après la Libération, j'ai eu, pendant quelque temps, des fonctions au Ministère de l'Éducation nationale, qui m'ont permis d'inspecter de très nombreux Centres d'apprentissage, à travers toute la France.

Sur ce point, je dois dire que la Direction de l'enseignement technique a fait, en France, un magnifique effort surtout si on le compare avec les ^{p.309} moyens mis à sa disposition. Il existe actuellement, en France, environ 1000 Centres d'apprentissage qui sont de véritables petites écoles et où les enfants, sortant de l'enseignement primaire, reçoivent une culture générale reliée à la culture professionnelle. Et ces Centres contiennent environ 100.000 garçons et filles à l'heure actuelle. Ceci est extrêmement beau comme effort, mais c'est trop peu, il en faudrait au moins trois fois plus. Je dois dire que, lorsqu'on se trouve dans ces centres, au moment où les familles ou les enfants arrivent, et qu'on est obligé de leur fermer la porte, c'est un véritable crève-cœur.

J'ai, entre autres, constaté tout d'abord une différence psychologique et morale entre les apprentis de ces Centres qui constituent comme des sortes de foyers de protection psychologique et morale autour des enfants. J'ai constaté une différence considérable entre ceux qui bénéficient de l'enseignement régulier donné par des instituteurs dévoués, passionnés de leur métier, et les jeunes ouvriers des cours professionnels qui sont déjà en usine, déjà engagés dans l'industrie, et qui viennent dans ces mêmes Centres recevoir quelques éléments d'instruction technique. Dans l'un et l'autre cas, tous les facteurs sont les mêmes, sauf un : le fait d'appartenir ou non à ce Centre. C'est le même milieu, ce sont les mêmes métiers, c'est la même ville, la même région, la même industrie, mais il y a une différence de niveau intellectuel et moral considérable en faveur de ceux qui sont dans les Centres.

Première constatation. Vous voyez que, si on pouvait multiplier ces Centres d'apprentissage, un viatique intellectuel et moral serait donné à quantité de jeunes gens du peuple, au début de leur vie.

Progrès technique et progrès moral

Autre constatation, également dans le même sens. Malheureusement, en France, à l'heure actuelle — et je crois qu'en Suisse, ce n'est pas la même chose — beaucoup de ces enfants sont débauchés dans les Centres d'apprentissage avant la fin de leurs études, en troisième année, en seconde année, et même quelquefois à la fin de leur première année. Et pourquoi ? Parce qu'en France nous n'avons pas encore les institutions nécessaires, je veux dire une législation de l'apprentissage qui interdise aux industriels, sous peine d'amendes extrêmement fortes, de débaucher des enfants en cours d'apprentissage, et, d'autre part, une législation qui assure aux enfants du peuple et aux familles ouvrières des bourses et des ressources financières leur permettant de supporter le manque à gagner de l'apprentissage, pendant quelques années. Mettez-vous à la place d'une famille ouvrière qui consent ces sacrifices : je ne crois pas qu'on puisse lui jeter la pierre si, se trouvant tentée par le marché noir des salaires qui se pratique dans certaines régions en France, où on a besoin de main-d'œuvre spécialisée dans certains domaines, elle autorise le fils (qui quelquefois ne demande pas mieux, parce qu'il voit ses jeunes camarades des usines gagner beaucoup d'argent) à sortir du cours d'apprentissage et à entrer en usine.

Ce débauchage est l'annulation du progrès moral réalisé pour les enfants par ces Centres. Et cette annulation du progrès moral est d'autant plus regrettable qu'il y a, chez ces enfants du peuple, un extraordinaire appétit de culture générale.

p.310 C'est là encore quelque chose que je voudrais vous dire en passant et qui est important. Je me suis intéressé à l'enseignement du français, de l'histoire, de la géographie, des éléments de géométrie et de sciences naturelles dans ces Centres d'apprentissage. Il y a, chez ces enfants du peuple, lorsqu'ils se trouvent en face d'instituteurs dévoués, un besoin de culture qui est extrêmement émouvant, qui nous donne une base pour la liaison entre la culture générale et la culture professionnelle. Cette liaison entre le métier et la culture générale, c'est une des conditions pour la solution du problème concret que nous étudions. Former des hommes qui, au XX^e siècle, soient capables d'aimer leur métier, de le dominer et, d'autre part, de se transférer vers des métiers plus ou moins voisins, malgré les fluctuations du progrès technique, c'est donner aux ouvriers une garantie contre le chômage en période de fluctuations technologiques. Il y a dans cette culture générale liée au métier, la

Progrès technique et progrès moral

clé d'un nouvel humanisme du travail. Mais, pour cela, il faudrait d'abord que la structure sociale permît et encourageât cette orientation humaniste. Ces réflexions mettent en question notre politique de l'Éducation nationale en France. Cet effort de reconstruction s'exprime par une très belle œuvre, malheureusement surtout théorique encore, qui commence cependant à se traduire dans les faits : je veux parler de la Commission de réforme de l'Enseignement, naguère présidée par Paul Langevin et maintenant par Henri Wallon.

Nous sommes ici pour dire nos pensées en toute franchise. Or, pour ma part, je ne crois pas qu'une réalisation pédagogique à grande échelle soit possible dans les conditions actuelles de la France.

J'ai voulu, à travers le travail à la chaîne, l'apprentissage, les transformations psychotechniques des ateliers, vous donner quelques exemples, afin de vous permettre de juger des conséquences morales du progrès technique. Je dirai, pour conclure cette partie de mon exposé, qu'on ne peut, pour juger des conséquences et des valeurs *morales* d'un progrès technique, l'isoler des conditions *économiques* et *sociales* où il se trouve appliqué et orienté.

Il est indispensable, pour que vous jugiez du problème que vous étudiez aujourd'hui, que vous insériez *le social* entre *le technique* et *le moral*. Vous voyez qu'un progrès technique peut avoir une valeur morale positive s'il se trouve bien orienté socialement. Il peut au contraire être négatif, nul, stérile, s'il est mal orienté socialement.

On pourrait multiplier les exemples. Je les ai pris dans l'industrie, mais on pourrait les prendre dans le domaine des transports, de la production, des loisirs. Je vous le demande, en vérité, quels sont les progrès techniques qui peuvent aujourd'hui s'épanouir dans un groupe social dont une part importante des adultes et de la jeunesse est absorbée par les trafics du marché noir ?

J'ai fait, durant l'occupation, dans la mesure où ma vie, à cette époque, m'en donnait le loisir, une petite enquête auprès de camarades, professeurs de lycées et de collèges, que je connais depuis longtemps, en leur demandant quelles étaient les conséquences de l'occupation sur la moralité des enfants. Je dois dire que c'est une expérience, dans ^{p.311} l'ensemble, très triste et qui nous fait toucher du doigt l'action de l'économique sur le moral. Maintenant, la

Progrès technique et progrès moral

situation s'est améliorée. Mais il existe encore des centres de corruption qui demeureront tant que durera le désordre économique et les trafics que ce désordre commande et prolonge. Et, ici encore, je dois dire que j'étais un peu surpris hier, en entendant Pierre Hervé, un marxiste, nous brosser un tableau qui m'a paru bien optimiste des progrès de la moralité dans les cadres de la société capitaliste.

Quant à moi, je dirai que tout progrès technique peut aboutir à un passif moral dans certaines conditions sociales, économiques et politiques. Comme on le disait tout à l'heure, en employant le mot d'« ambivalence », le progrès technique est indifférent. Ou encore, comme le disaient les Anciens, c'est le marbre, le marbre de Carrare qui peut indistinctement devenir dieu ou cuvette. J'ai pris des exemples dans le domaine industriel ; j'aurais pu en prendre dans celui de la biologie. La découverte d'un microbe peut aboutir à l'invention d'une nouvelle forme de guerre bactériologique. La découverte géniale de la fission de l'atome peut aboutir à d'abominables et inimaginables destructions.

Georges Duhamel publia naguère, en 1930, un livre qui, à l'époque, fit sensation et qui s'appelait les *Scènes de la vie future*. En publiant, à son retour des Etats-Unis, ce livre, je dois dire assez superficiel, Georges Duhamel paraissait se ranger davantage dans la catégorie des « siffleurs sur la montagne » que dans celle des « chasseurs de phoques ». Il y opposait la méchante Amérique, qui était le lieu de la déshumanisation, de la standardisation, de ce qu'il appelait « la musique en conserve », à la douce France, pays latin de la qualité, de la mesure ; de l'artisanat persistant, des fromages nombreux et des chapeaux de dames exquisement variés.

Duhamel avait néanmoins écrit, en tête de ce livre, une préface extrêmement intéressante où notre problème était abordé avec pénétration. Il y parlait du progrès technique comme d'une « valeur réversible ». Eh bien, je crois que ce mot de *progrès technique, valeur réversible*, est à retenir pour nos débats et à méditer.

Pour conclure, je retiendrai de cet exposé rapide d'une partie du problème, que l'organisation rationnelle de la société, au moyen d'une économie mettant à la disposition de la collectivité les grands moyens de production, contrôlant les applications de la science à l'industrie, répandant sur tous les enfants de la nation une culture générale liée à la culture professionnelle, construisant,

Progrès technique et progrès moral

amorçant en tout cas un humanisme du travail, une telle organisation, qu'on l'appelle ou non révolution, qu'on l'appelle ou non société socialiste, société communiste, une telle organisation est *une condition nécessaire* pour que le progrès technique s'épanouisse en progrès moral. Et c'est le mérite immense du marxisme de l'avoir souligné, et si je me suis, en passant, permis de faire quelques observations à Pierre Hervé, je dis ici, avec une égale franchise, que je suis convaincu qu'aujourd'hui, en 1947, on ne peut pas, non seulement, dirais-je, être antimarxiste, mais être étranger au marxisme, sans se couper d'une part considérable et capitale de la réalité.

p.312 Cette condition donc, à savoir la transformation des institutions, est *nécessaire*. Mais — et ici nous avançons dans le débat et je m'approche de ces régions difficiles que nous indiquait tout à l'heure à l'horizon M. Victor Martin — cette condition est-elle *suffisante*, comme disent les mathématiciens ? Et, pour reprendre l'expression de M. Virgili, jeune représentant de Royaumont, dans son intervention sur l'état d'esprit de la jeunesse, les choses se feront-elles toutes seules ? Ne faut-il pas que la transformation matérielle des institutions s'accompagne, se double intimement, d'un effort spirituel de l'homme sur lui-même, et particulièrement, pour reprendre l'expression des vieux socialistes français, d'un effort spirituel de tous les hommes qui sont responsables soit de l'administration des choses, soit du gouvernement des personnes ?

Est-ce que certains marxistes trop mécanistes, qui semblent attendre de la seule révolution matérielle la solution entière de ces tragiques problèmes, est-ce que ces marxistes n'adoptent pas une position trop simpliste devant une réalité trop complexe ?

Romain Rolland avait-il tort, dans le second tome de son admirable *Péguy*, son dernier ouvrage qui constitue son testament spirituel (je me permets de le dire en passant comme un hommage à la mémoire d'un homme que j'ai connu d'assez près, que j'ai beaucoup aimé, et qui est, en définitive, l'homme le plus extraordinaire que j'aie rencontré ; j'allais le voir depuis 1923, dans cette petite maison qu'il habitait au bout du Léman, à Villeneuve), Romain Rolland avait-il tort d'adjurer les révolutionnaires, lorsqu'ils sont devenus tout-puissants, de ne pas mépriser ou de ne pas paraître mépriser les forces morales ?

Bergson a écrit naguère, dans *Les deux Sources de la Morale et de la Religion*, une formule célèbre qui a été reprise des milliers de fois, belle,

Progrès technique et progrès moral

d'ailleurs, bien qu'assez vague : « Le corps de l'humanité, démesurément agrandi par les techniques, attend un supplément d'âme. » Est-ce que cette formule spiritualiste, à laquelle Bergson donnait un sens imprécis, et, si vous vous en souvenez, un sens métapsychique et spirite, est-ce que cette formule ne pourrait pas recevoir, de notre temps, une application concrète ? Est-ce que la solution pratique des redoutables problèmes que nous évoquons au cours de ces Rencontres ne devrait pas être cherchée, je dis cherchée, du côté d'une conjonction entre la révolution matérielle des institutions et l'apport de toutes les forces spirituelles dont dispose aujourd'hui l'humanité par-delà les frontières, les races, les philosophies, les religions et j'entends ici les forces spirituelles authentiques, c'est-à-dire vécues, ayant compris, condition liminaire, nécessaire, l'inéluctable nécessité des transformations sociales, forces capables d'héroïsme et de sacrifice ? C'est en ce sens, en tout cas, que s'oriente ma pensée.

Ayant assez sollicité, je crois, votre attention, je me contente, pour finir, de poser ces très graves questions, me réservant d'y revenir au cours d'un des derniers entretiens si toutefois les organisateurs des Rencontres veulent bien me permettre de reprendre la parole.

LE PRÉSIDENT : Je donne maintenant la parole à M. d'Ors.

M. EUGENIO D'ORS : p.313 Mesdames et Messieurs, bien que hier, le président de la séance, M. de Ziégler, ait accordé avec une courtoisie extrême, aux orateurs qui sont en même temps des conférenciers, une sorte d'exemption pour la limite du temps, je n'aurai pas cure d'en profiter. Et je me souviendrai pour mon compte de ce mot du fils de Darwin : « Mon père était la seule personne que j'aie connue capable de distinguer entre dix minutes et un quart d'heure. »

Si j'ai demandé à nouveau la parole, ce n'est pas pour empiéter le terrain de ce qui fait la raison de ces entretiens, mais parce que d'un côté l'inefficacité physique et de l'autre l'inefficacité technique m'ont doublement trahi à l'occasion de ma conférence, et que j'estime nécessaire de mettre l'accent sur certains points qui ont été, semble-t-il, mal interprétés, ou même aucunement saisis.

Progrès technique et progrès moral

Je constate, parmi ces premiers points, certains écarts sur le terrain de la politique que je me suis vu attribuer dans les comptes rendus des journaux. On a dit, par exemple, que je m'étais déclaré adversaire du socialisme. Je crois que je n'avais ici à me déclarer ni l'adversaire, ni le partisan du socialisme, ayant eu soin de ne prendre en considération, pour la partie oratoire que je devais remplir, que le côté philosophique de la question, sans jamais glisser sur le terrain de la politique. La même asepsie a d'ailleurs été obtenue avec succès, l'année dernière, au congrès de philosophie de Rome. L'une des questions qui faisaient l'objet du congrès de philosophie était justement la critique du matérialisme historique et du marxisme. Et c'est avec succès que la discussion — et Dieu sait si elle était vivace — a toujours été maintenue sur le terrain philosophique ; sans que peut-être même le nom de Russie ait été une seule fois prononcé. Il est évidemment toujours utile de prendre des exemples concrets. Mais dans l'espèce, comme cet exemple était trop susceptible de faire commettre l'erreur qui consisterait à orienter les débats dans le sens de la politique, il a été soigneusement évité à Rome et avec succès.

Dans une discussion sur le marxisme, le modèle russe n'est d'ailleurs pas toujours exactement applicable. En effet, pour autant que mes informations sont exactes, le marxisme a cessé, en Russie, tout au moins dans une grande mesure, d'être la philosophie officielle, et cette philosophie penche plutôt actuellement du côté d'Engels que du côté de Karl Marx. Sans compter avec les déviations de la dernière heure, lesquelles, tout simplement, abandonnent de nouveau Engels pour la théorie et l'apologie de l'aliénation.

Une autre attribution erronée, à la fin de l'un des comptes rendus de presse, me faisait répéter littéralement le mot de l'Évangile : « Donnez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Ma pensée, à l'occasion, n'était pas, certes, le contraire ; mais elle était en tout cas autre que celle-ci. Elle consistait non pas à faire pour le moment l'apologie, ni la condamnation, mais à constater l'existence, dans le monde moderne, à partir probablement de la Renaissance, de ce que j'avais appelé « le Troisième Royaume », c'est-à-dire un ensemble de valeurs, un ensemble d'institutions dont l'autorité n'appartient plus à César et ^{p.314} n'appartient pas encore à Dieu. Ce sont des valeurs que l'on pourrait appeler, dans des termes génériques, les valeurs de la culture. Et nous sommes tous pour en affirmer l'autonomie, l'indépendance. Or, ceci n'est pas contraire à l'autorité de César, ni contraire à l'autorité de Dieu, mais directement lié à la valeur Homme.

Progrès technique et progrès moral

Ceci dit, et pour résumer la position dans laquelle je m'étais mis, je m'en rapporte à une distinction qui me paraît importante, qui a été faite avant-hier par M. Robert Aron. Elle consistait dans la séparation des deux moments, dans l'apport technique de la civilisation : le moment de l'invention, ou de la découverte, et le moment de l'application. Je crois utile de continuer cette distinction successive et de séparer encore soigneusement de ces deux moments, celui de la découverte et celui de l'application, un troisième moment qui consisterait en la diffusion, la généralisation sociale de ce qui a été découvert d'abord et application ensuite. Ce moment de la diffusion est le moment dangereux. Le moment où l'invention, la découverte, l'instrument technique est mis à la portée de tout le monde, car en effet, tout le monde est tenté d'en abuser.

Cette distinction des trois moments me paraît importante, parce que, si nous attribuons à chacun de ces moments successifs une qualité morale, on pourrait dire que le moment de la découverte, le moment de l'invention, c'est-à-dire le moment de la science est toujours pur, est toujours bon, a toujours une qualité morale positive. Le moment de l'application est un moment neutre, qui est employé avec toutes portées, autant pour l'œuvre du bien que pour l'œuvre du mal. Tandis que le moment de la diffusion est le moment où le nombre intervient, où le nombre produit un poids qui corrompt la nature même de l'invention et lui donne une portée excessive en la faisant aller plus loin qu'il n'était prévu.

Pour donner de brefs exemples, je dirai que c'est le moment où le style télégraphique est employé par ceux qui n'ont besoin ni de la rapidité ni de l'économie. C'est le moment où la dame qui veut faire un voyage de quelques heures renonce aux bienfaits de ce voyage parce qu'elle ne peut pas se rendre en avion jusqu'à sa propriété. C'est-à-dire lorsque l'instrument a dépassé le besoin auquel il doit servir, lorsque tout le monde en veut, lorsque intervient le nombre. Alors la technique devient corruptrice, la technique devient dangereuse et nocive.

Il est donc utile de déterminer ces trois moments et de faire la distinction morale du premier moment utile, d'un deuxième moment neutre, et d'un troisième moment dangereux, celui où intervient le nombre. Ce nombre est dangereux, parce qu'il engendre l'abus de toute chose dans le domaine de la civilisation moderne, et parce que l'homme en est abaissé.

Progrès technique et progrès moral

En revanche, je crois avoir à nouveau entendu prononcer le mot d'émulation, même d'émulation socialiste. L'émulation, c'est-à-dire la course à la gloire, à l'honneur, à toutes ces valeurs dont peut-être j'ai le regret d'avoir entendu à peine le nom, est non seulement utile, mais propre par sa nature à souligner le bénéfice de l'ordre, le bénéfice d'une nouveauté industrielle ou technique. Lorsque la hiérarchie est rétablie, on rétablit le sens de l'ordre qui est le sens de l'intelligence. Et, lorsque p.315 je parle de l'autorité, je le répète (je crois l'avoir dit, mais on n'a peut-être pas suffisamment entendu), il n'est pas question des privilèges féodaux, des abus des fonctionnaires ou des mandarins à boutons d'or, ou de la position des intellectuels. Il s'agit tout simplement de cet état d'esprit qui conduit à la primauté de l'esprit créateur ; puisqu'on produit les choses, on a l'autorité sur les choses, on en a le commandement, puisqu'on en répond. C'était l'esprit, c'était l'essence de ce que j'appelle « le paternel », idéal moderne dont nous avons besoin et qui était l'idéal classique. Il s'oppose à cet esprit trop entaché de fraternité, qui caractérise le monde moderne depuis la Révolution : l'esprit de fraternité, c'est-à-dire d'égalité. A mon avis, même si la hiérarchie est empreinte d'inégalité, elle est le seul moyen auquel on puisse recourir pour mettre les choses en ordre.

C'est aux mots illustres de Gloire, Honneur, Renommée, qu'on reconnaît l'inégalité créatrice ; et ce sont ces mots que j'aimerais entendre au cours de ces entretiens. J'aimerais qu'un ouvrier puisse parler de l'honneur, puisse en parler comme un gentilhomme de noblesse. Et je crois que c'est de ce répertoire de mots que le monde moderne a besoin. En tout cas, ceci pourrait être l'apanage de celui qu'on pourrait appeler, en reprenant l'apologue produit ici, le siffleur sur la montagne. Un de ces siffleurs s'appelait un jour Socrate. Socrate, quelques jours avant de mourir, quelques jours avant de prendre la ciguë, au moment où ses élèves le visitaient, s'amusait à apprendre un air de flûte. Ses élèves surpris lui demandèrent : « A quoi vous servira, Socrate, d'apprendre un air de flûte, puisque vous allez mourir ? » Socrate répondit : « Cela me servira à le savoir en mourant. » C'est, je crois, la grande morale qu'il faut tirer comme exemple de nos entretiens. Lorsque nous aurons tout perdu, lorsque les conditions de la vie nous auront abîmés, nous pourrons tout de même, en mourant, siffler notre air de flûte.

LE PRÉSIDENT : Mademoiselle Davy a la parole.

Progrès technique et progrès moral

Mlle DAVY : Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, en entendant parler, pendant ces entretiens, MM. Marcel Prenant et Pierre Hervé, je me suis profondément réjouie. Je me suis réjouie de les voir l'un et l'autre dénoncer, sous des formes diverses, avec leur personnalité différente, un spiritualisme et un christianisme auxquels s'accroche sans cesse et se heurte le marxisme.

Je m'en suis réjouie, car ils ont raison.

Hier matin, Pierre Hervé a parlé de la lumière des bûchers du moyen âge. C'est vrai. Il y a eu des bûchers. Il aurait pu nommer aussi d'autres formes de l'autoritarisme de l'Eglise. Les Croisades par exemple. Les duretés exercées envers les Juifs, sans oublier d'ailleurs la stérilisante scolastique.

Plusieurs fois il a été fait allusion, ces jours-ci, au capitalisme incompatible avec le respect de l'homme et à un christianisme protecteur des capitalistes. Cela aussi est vrai.

Nous pourrions parler des Eglises qui, au cours de l'histoire, se sont ^{p.316} trop souvent prostituées à César. Nous pourrions nommer aussi ces chrétiens qui ont été ou qui sont encore — et souvent inconsciemment — les fossoyeurs de Dieu.

Avec Marcel Prenant, avec Pierre Hervé, nous nous détournons de ce spiritualisme et de ce christianisme. Comme eux, avec autant de véhémence qu'eux, nous les dénonçons. Mais, puisque nous souhaitons une méthode rationnelle historique, soyons exigeants.

Ce spiritualisme que nous dénonçons, est-il vraiment le spiritualisme authentique, ou bien une sorte de masque, une carapace, un mensonge, une caricature ? Est-il bien le spiritualisme authentique, dans sa face de lumière ? Ou, sous sa face d'ombre, le faux, l'envers, celui que les mains des hommes ont créé avec toute leur débilité ? Il y a un spiritualisme inauthentique, un spiritualisme statique, sorte de barrage à la technique, barrage aussi au progrès moral — car sclérose paralysante.

Il existe aussi un spiritualisme authentique. Il crée, il meut. Il n'est pas ennemi de l'action. Bien au contraire, il la provoque, il l'enfante.

Reprenons, si vous le voulez bien, l'exemple du moyen âge dont Pierre Hervé parlait hier et dont nous disions quelques mots à l'instant, à propos des bûchers.

Progrès technique et progrès moral

La grande lumière du moyen âge, de ce moyen âge que je connais un peu parce que je l'enseigne depuis plus de dix ans, la grande lumière du moyen âge, elle n'est pas faite de la clarté des bûchers, elle est bien plus vaste, bien plus étendue. L'Europe du moyen âge n'est pas couverte des fagots, elle n'est pas hérissée seulement de ces bûchers et de ces potences ; l'Europe des XII^e et XIII^e siècles est couverte d'abbayes, et de cathédrales. Et ces abbayes, qu'est-ce qu'elles gardent comme héritage de reliques ? Eh bien, c'est tout l'héritage grec et latin. J'ai eu l'occasion, autrefois — j'avais vingt ans à ce moment-là — d'avoir une bourse de la Sorbonne pour entreprendre un voyage aussi bien en Angleterre, en Allemagne, en Autriche qu'en Styrie orientale pour rechercher ce que possédaient pendant le XII^e siècle les bibliothèques des abbayes. Et ces moines, ces « ânes » porteurs de reliques, que faisaient-ils dans les abbayes ? Ils copiaient les textes. Est-ce qu'ils les copiaient simplement, comme des scribes ? Ils les annotaient dans la marge, dans l'interligne. Ils glosaient. Et que glosaient-ils ? Uniquement des ouvrages religieux ? Non. Certes un saint Augustin, un Origène, mais aussi Catulle, Perse, Pétrone, Ovide même. Ils lisaient *l'Art d'aimer* et les *Remèdes à l'amour*. Et ces moines du XII^e siècle défrichaient les forêts, asséchaient les marais. Il me semble que nous devons tenir compte de cette grande clarté du moyen âge, tout en regrettant ce qu'il y a eu d'erroné, mais en n'oubliant pas ce magnifique apport.

Ce christianisme que M. Hervé dénonçait très justement hier, est-ce vraiment le christianisme ? Je ne le pense pas. Le message du Christ est toujours le même, mais les hommes l'ont bafoué. Je crois à la valeur du message du Christ. Mais je suis bien obligée de voir aussi l'usage que trop souvent on en fait. Les chrétiens, en raison de leur faiblesse, ont inversé le message. C'est pourquoi trop souvent le masque du Grand Inquisiteur remplace le visage du Christ.

p.317 A cet égard, je ne puis pas totalement partager l'optimisme d'Emmanuel Mounier. Il me semble que les Eglises acceptent trop souvent, et protègent un régime social aux criantes injustices. Et si les Eglises ne réproouvent pas directement la technique, elles la réproouvent indirectement, car elles considèrent le progrès de la technique comme un désir de puissance. Les chrétiens, par ailleurs, ont trop souvent pour autrui, et aussi pour eux-mêmes, une résignation en face de la misère. Enfin il est difficile aux Eglises de saisir les mouvements sociaux progressifs et de comprendre que le développement

Progrès technique et progrès moral

spirituel exige une base matérielle. La religion s'est ossifiée au cours de l'histoire.

Vous vous souvenez, je pense, de la boutade charmante de Laberthonnière. Laberthonnière disait souvent à ses amis dont j'étais : « L'Eglise a souffert de trois plaies : Constantin en a fait un empire, Thomas d'Aquin un système, Ignace de Loyola une police. » Ceci d'ailleurs n'est qu'une boutade, mais combien suggestive ! Certes, il est regrettable de voir trop souvent le christianisme devenir une propriété entre les mains des bien-pensants. Il convient cependant de discerner le masque du véritable visage. Il importe de préciser qui est le Grand Inquisiteur et qui est le Christ. Quand les fleuves sont pollués, il faut remonter vers la source. Ma conclusion est celle-ci :

Il existe un faux spiritualisme, un spiritualisme inauthentique, et nos amis communistes font bien de nous aider à distinguer ses traits. Parce que, sans eux, nous ne pourrions pas les voir avec autant de précision. Ils ont raison de déchirer le voile. Mais il existe un véritable spiritualisme qu'il importe de dégager de sa gangue mensongère. Et ce spiritualisme, le vrai, doit être révolutionnaire, car, comme cela a été dit tout à l'heure, il n'est pas de révolution matérielle qui ne soit précédée d'une révolution spirituelle. Le véritable révolutionnaire, c'est celui qui opère d'abord une révolution en lui-même. Il ne peut l'apporter au dehors, cette révolution, que dans la mesure où il l'a réalisée au dedans. Et cette révolution, qu'il a réalisée en lui, ou qu'il tend à réaliser, le fait accéder à une qualité de vie.

Or, si nous n'avons pas tous besoin de valeurs spirituelles, nous avons tous besoin de qualité de vie. Une qualité de vie (et je reprends ici l'expression de Pierre Hervé que j'ai trouvé très belle hier) qui n'est pas un sommet, mais une profondeur. Celui qui part chasser le phoque doit avoir, je suppose, une acuité de vue et d'ouïe, une précision de geste, une force d'attention. Celui qui veut travailler au progrès de la technique et de la morale doit, il me semble, posséder une qualité de vie. Cette qualité de vie n'est peut-être rien d'autre qu'une lucidité objective, un amour de soi et d'autrui, une droiture de conscience, un respect de l'homme tout entier, raison et sentiment, et un engagement optimiste. Cette qualité de vie est agissante. Elle est dynamique. Elle est peut-être le seul plan sur lequel les hommes puissent se rencontrer, se regarder dans les yeux, se donner la main pour travailler ensemble.

Progrès technique et progrès moral

LE PRÉSIDENT : La parole sera donnée maintenant à M. Kirker.

M. GAYLORD E. KIRKER : p.318 Mesdames et Messieurs, la conférence du professeur Prenant et les entretiens qui lui ont fait suite mercredi et jeudi m'ont suggéré trois remarques.

Les deux premières ont trait à la notion de progrès et la troisième à la conclusion du conférencier touchant à la révolution sociale qu'il pense nécessaire pour résoudre les problèmes issus du progrès technique dans le monde actuel.

1. Il est question ici de progrès, plus précisément de progrès technique et de progrès moral. Quelqu'un a très justement demandé que l'on définisse le progrès. Question difficile, peut-être insoluble. Je n'ai pas la prétention de répondre à ce désir, mais je crois qu'en se plaçant au point de vue biologique — celui du professeur Prenant dans sa conférence — on peut trouver, sinon la définition demandée, du moins un critère du progrès. Cela peut être de quelque utilité.

Le bio-physicien Lecomte du Noüy fait remarquer, à propos de l'évolution de la vie sur le globe, que cette évolution s'est faite, d'une façon générale, dans le sens d'une liberté croissante des animaux par rapport à leur milieu. Il va jusqu'à dire que cette augmentation de liberté peut être prise comme un « critère de réussite » lorsqu'on examine telle ou telle phase particulière de l'évolution.

Cette constatation paraît contenir une vérité, car les animaux supérieurs sont certainement plus libres vis-à-vis de leur milieu que les espèces moins évoluées, c'est-à-dire plus anciennes. Cette libération atteint son apogée avec l'homme, qui est de beaucoup le plus libre de tous les êtres du globe, étant celui qui peut le mieux se soustraire aux conditions de vie défavorables, les modifier à son avantage ou leur opposer des moyens de son invention.

On me concédera, je pense, que l'évolution biologique, du protozoaire à l'homme, représente un progrès. D'après ce qui précède, un critère de ce progrès biologique serait l'augmentation de liberté (ou, si l'on préfère, l'émancipation croissante) des êtres par rapport à leur milieu vital.

Par analogie, ne pourrait-on pas dire qu'un critère du progrès technique serait une augmentation de liberté matérielle de l'homme ? Et ne pourrait-on

Progrès technique et progrès moral

pas aller jusqu'à envisager qu'un critère du progrès moral serait l'accroissement de liberté (ou l'émancipation) morale ou spirituelle de l'homme ? A l'appui de cette dernière hypothèse, je ferai simplement remarquer qu'un civilisé (athée ou croyant) est certainement plus libre, moralement parlant, que le primitif esclave de ses croyances religieuses ou magiques qui brident souvent de toute part sa pensée et sa vie sociale et le font vivre dans la terreur continuelle de dangers imaginaires.

J'ajoute que ce critère de liberté n'est peut-être pas suffisant pour caractériser le progrès, mais il paraît être nécessaire. De plus, j'ai dit liberté et émancipation et non pas licence.

2. Ma deuxième remarque a son point de départ dans l'allusion faite par M. René Sudre, à ce caractère inventif qui paraît se manifester dans l'évolution biologique. M. Sudre a voulu parler, je pense, de ce que le ^{p.319} professeur E. Guyénot a dit, il y a dix ans, dans sa conférence : « La vie comme invention », et des faits énoncés par L. Cuénot dans son ouvrage *Invention et finalité en biologie*. Oui, tout paraît se passer comme si, au cours de l'évolution, les espèces avaient « inventé » des organes nouveaux ou des perfectionnements à des organes déjà existants, le « critère de réussite » de ces sortes de tentatives étant celui que j'ai indiqué. Il semble qu'une cause du progrès biologique soit cette curieuse capacité inventive (pas toujours heureuse d'ailleurs) qui paraît se manifester à l'échelle des espèces, dépassant ainsi, apparemment, le cadre de l'invention technique qui, elle, est à l'échelle de l'individu.

Dans un ordre d'idées voisin, je rappelle les vues du regretté professeur Edouard Claparède, sur ce qu'il appelle la « loi d'anticipation », dans l'introduction de son ouvrage sur l'éducation fonctionnelle. Claparède énonce cette loi ainsi :

« Tout besoin qui, de par sa nature, risque de ne pouvoir être immédiatement satisfait, apparaît d'avance (c'est-à-dire avant que la vie soit en danger). »

La faim et le sommeil illustrent cette conception. Mais Claparède fait remarquer que la recherche scientifique relève aussi de cette loi d'anticipation et que le savant travaille en quelque sorte pour l'espèce, en préparant ainsi toujours mieux l'adaptation future au milieu. Nous voyons là encore, semble-t-il, une activité inventive s'exerçant à une échelle qui souvent dépasse celle de

Progrès technique et progrès moral

l'individu serviteur de l'espèce. Je veux parler de la recherche scientifique pure, qui ne contribuera au progrès que plus tard, parfois beaucoup plus tard.

Ce point de vue paraîtra moins étrange si l'on tient compte de certaines données fournies par la psychologie moderne, notamment de la notion d'inconscient collectif développée par le professeur C.-G. Jung, de Zurich.

Ceci me conduit à ma dernière remarque. Mais, auparavant, je voudrais prévenir un malentendu possible. Certains penseront sans doute que les idées que j'avance sont entachées de finalisme, c'est-à-dire ne sont pas scientifiques. En réponse, je ferai observer ceci :

a) La finalité peut exister dans un phénomène sans qu'il y ait finalisme. Preuve : l'activité consciente de l'homme, par exemple, est, de toute évidence, pleine de finalité (choix de moyens appropriés aux fins visées), ce qui ne veut pas dire que la vie humaine, dans son ensemble, et celle de l'humanité, soient dominées par des « causes finales », c'est-à-dire soient soumises à un finalisme plus ou moins surnaturel et qui n'a rien à voir avec la science.

b) La notion de finalité, loin d'être en contradiction avec celle de déterminisme, comme on le croit trop souvent, bien au contraire l'implique nécessairement. La démonstration en a été donnée il y a bien des années déjà par Edmond Goblot.

c) La finalité existant dans certaines activités de certains êtres vivants, il n'est pas irrationnel de la supposer présente dans certains phénomènes dont ces êtres sont le siège.

p.320 J'arrive enfin à ma troisième remarque :

3. La solution proposée par le professeur Prenant aux graves problèmes posés par le progrès technique, est une révolution sociale dans le sens marxiste, par exemple du type soviétique.

Le professeur Prenant ne nous a pas expliqué en détail — faute de temps sans doute — comment, en tant que biologiste, il est arrivé par élimination, je suppose, à cette unique solution : la disparition des classes sur une planète entièrement socialisée. C'est dommage, car je crains que certains auditeurs ne soient conduits, de ce fait, à penser qu'il n'y a pas d'alternative.

Or, il me semble que l'on peut imaginer au moins une autre solution, évitant

Progrès technique et progrès moral

l'expérience peut-être dangereuse et peut-être aussi superflue d'une révolution de telle envergure.

Voici mes raisons :

Le progrès technique a augmenté la productivité de l'homme. On peut utiliser ce progrès de diverses manières, dont voici des exemples :

1. Diminuer la durée du temps moyen de travail de l'homme ;
2. Augmenter la production totale ;
3. Améliorer les conditions sociales ;
4. Diminuer le prix de vente des produits ;
5. Augmenter le gain (ou le niveau de vie) des salariés ;
6. Améliorer la qualité des produits ;
7. Augmenter les bénéfices des fabricants.

Rien ne s'oppose, logiquement, à ce que l'on utilise le progrès technique en vue de l'une seulement de ces fins, de plusieurs d'entre elles ou même de toutes à la fois. Mais les résultats, du point de vue économique, social et humain seront fort différents selon le choix adopté.

Je ne peux qu'approuver la critique faite par le professeur Prenant à l'égard de la façon peu philosophique, et pour tout dire, peu intelligente et dangereuse, dont, en général, l'on utilise les progrès du machinisme.

Cette critique, comme aussi la conclusion du professeur Prenant, se retrouvent dans les idées défendues entre les deux guerres, par Jacques Dubouin, le créateur du mouvement dit de l'Abondance. Mais là où j'estime que l'on peut différer d'opinion, c'est au sujet du remède proposé. La conclusion du professeur Prenant découle de l'affirmation implicite que, dans le monde capitaliste, il est impossible d'arriver à régler le jeu de ces diverses utilisations possibles du progrès technique de telle façon que le chômage soit définitivement écarté en même temps que l'ensemble de l'humanité verra augmenter ses loisirs et son confort, en créant ainsi des conditions favorables au progrès moral.

Cette affirmation ne me paraît pas démontrée. Je crois même que l'on peut avancer des arguments en faveur du contraire. En effet, l'augmentation des loisirs et du confort (en Occident tout au moins) sont des faits réels, déjà obtenus dans le cadre de l'économie capitaliste. Cette augmentation, réalisée non sans frictions, on le sait, est évidemment insuffisante pour neutraliser le

Progrès technique et progrès moral

chômage, mais elle suffit pour montrer qu'il n'y a pas d'impossibilité de principe à ce que, tout en restant dans ce même cadre ^{p.321} social auquel beaucoup sont attachés, pour des raisons valables, on poursuive l'évolution commencée, en agissant avec optimisme dans le sens favorable à la disparition des troubles sociaux et des guerres.

Evidemment, il peut sembler que c'est lorsque tous les moyens de production sont entièrement socialisés, que l'on a réduit au minimum la difficulté de régler scientifiquement la durée du travail, et l'élévation du niveau de vie des travailleurs, puisque, dans ce cas, le gouvernement n'a qu'à ordonner. Mais est-on sûr que cette solution, que l'on essaie d'appliquer en Russie soviétique depuis trente ans déjà, satisfasse à ce critère du progrès humain que serait, selon les remarques précédentes, l'augmentation de liberté de l'être humain complet, côté moral compris ? La question est d'importance et mérite que l'on commence par examiner toutes les solutions possibles. Sans doute, dans le cadre du système capitaliste, la continuation de l'évolution indiquée demandera un grand effort moral individuel, un progrès moral si l'on veut. Est-ce trop attendre de l'humanité ? Personnellement, je ne le crois pas, car celle-ci commence à se rendre compte du dilemme devant lequel elle se trouve.

Un mot encore. Ce n'est peut-être pas par hasard que les sociétés humaines sont parties de structures que l'on peut qualifier de « socialisées », pour aboutir au capitalisme. Il y a peut-être là une évolution dans laquelle intervient aussi une certaine activité inventive analogue à celle dont j'ai dit deux mots et qui, ici, se manifesterait à l'échelle de la société. Je vois donc des raisons sérieuses de bien réfléchir avant d'opter pour une révolution qui nous ramènerait, à une plus grande échelle, à une forme sociale déjà une fois abandonnée. Ce retour à des structures anciennes, primitives, ne paraît pas conforme aux enseignements que l'on peut tirer de l'évolution biologique qui, elle, malgré ce que nous pouvons appeler des essais avortés, va toujours en avant, sans retour.

LE PRÉSIDENT : M. Berdiaeff a demandé la parole.

M. BERDIAEFF : Je vois que l'on pose à chaque instant cette question des rapports entre le christianisme et le spiritualisme, d'un côté, et le communisme marxiste de l'autre côté. Peut-il y avoir un certain rapprochement entre ces

Progrès technique et progrès moral

deux courants ? Si ce rapprochement pouvait se faire, il pourrait du même coup résoudre la crise terrible du monde moderne.

A propos du mot spiritualisme, je voudrais vous dire ceci : Je considère que c'est un mot très compromis. Je tâche même ordinairement de ne pas l'employer et de le remplacer ou par le mot spiritualité ou par élément spirituel. On a abusé terriblement du mot spiritualisme pour des causes mauvaises.

Je voudrais vous exposer un fait concret pour vous démontrer comment, dans la vie, ce rapprochement peut se produire :

Il y a quelques semaines, un de mes amis est venu de Russie soviétique où il a passé environ six mois. Il a parlé avec beaucoup de Russes soviétiques et beaucoup de communistes. Un jour, il s'est entretenu, entre p.322 autres, avec quelqu'un qui, lui, se disait très orthodoxe chrétien, très croyant, très pratiquant. Mais en même temps, cet homme est membre du parti communiste. Mon ami lui a alors demandé comment il expliquait en lui le matérialisme dialectique. Car il semble qu'il y ait d'assez grandes difficultés à concilier les deux choses. Il répondit : « Je suis tout à fait matérialiste dialectique, sans aucun doute, et le matérialisme dialectique et le christianisme sont deux choses tout à fait différentes, qui n'ont rien de commun. » Evidemment, il ne s'agissait pas d'un grand philosophe, ni d'un grand théologien. Mais il est certain qu'il croyait qu'il rendait à Dieu ce qui appartient à Dieu et à César ce qui appartient à César. Il croyait que le matérialisme dialectique appartenait complètement à César.

Il est certain qu'il est inutile de discuter et de définir l'attitude de cet individu ; mais elle illustre typiquement ce qui se passe en Russie soviétique actuellement. Le peuple russe est beaucoup plus compliqué qu'on ne le croit ordinairement de l'extérieur ; à certains égards, la Russie soviétique passe par un dualisme. Le système marxiste est moniste, et ceux qui croient à ce système continuent à être monistes. Ce système moniste est toujours exposé dans les revues soviétiques ; on le défend.

Mais la vie elle-même passe par un dualisme et par une contradiction. Cette contradiction n'est pas néfaste, car elle est la source du mouvement. Au contraire, un système moniste qui se maintient est très dangereux, car, lorsqu'il est stabilisé, il empêche un certain mouvement.

Progrès technique et progrès moral

En Russie soviétique, vous voyez que ce rapprochement se fait non point comme ici, mais dans la vie même, d'une manière contradictoire, par un dualisme qui est insupportable pour la pensée, et parfois même ridicule, comme dans l'exemple que je vous ai cité. Mais la vie se développe justement par le moyen de ce rapprochement.

Si, maintenant, vous posez la question, en principe, de la possibilité de ce rapprochement, je crois qu'il est tout à fait réalisable — d'ailleurs, je l'ai dit dans ma conférence. Il est certainement réalisable, mais non pas par une synthèse du matérialisme dialectique et du christianisme ou du spiritualisme. C'est le rapprochement entre le socialisme et l'élément spirituel qui est, lui, réalisable. En ce qui concerne le communisme, il n'y a qu'à voir à quel point ceux qui prennent part à ce mouvement tiennent à un système totalitaire, c'est-à-dire à un système de matérialisme dialectique qui ne veut rien céder. Parce que, dans un système totalitaire, vous ne pouvez faire aucun changement, et si vous faites un changement quelconque, tout s'écroule et vous devenez un ennemi.

Ce qui est très curieux en Russie soviétique, c'est que, lorsque vous parlez du système moniste, du système dialectique matérialiste, qui est tout de même la doctrine officielle de l'Etat, vous devez être orthodoxe, et vous n'avez pas le droit d'être hérétique. Un fait assez curieux s'est produit il y a quelques jours, ou quelques semaines, en Russie.

Le chef de la propagande russe, Alexandrov, qui est au fond, comme on le dit, le Goebbels soviétique, a écrit, en tant que philosophe, un livre sur Aristote et une Histoire de la philosophie avant l'avènement du matérialisme dialectique. Ce livre a été examiné et a été trouvé hérétique. ^{p.323} On a alors rassemblé 84 philosophes — je ne crois pas qu'il y en ait 84 dans toute l'histoire de l'humanité — pour discuter la question de ce livre. Idanov qui est après Staline l'homme qui a peut-être le plus d'autorité en Russie, mais qui n'est pas philosophe, a accusé ce livre d'hérésie parce qu'il donne une trop grande importance aux philosophes du passé, et, de ce fait, est contaminé par une idéologie bourgeoise. Et le livre d'Alexandrov a été condamné. Ce n'est pas Alexandrov lui-même qui a été condamné, mais son livre qui ne peut plus être vendu.

Vous voyez par là à quel point il y a tout de même des groupes, en Russie soviétique, dans le parti communiste, qui tiennent à la pureté d'une certaine doctrine, à l'orthodoxie. C'est une catégorie importante en Russie, mais ce n'est

Progrès technique et progrès moral

pas une catégorie philosophique, parce que la philosophie ne connaît pas de différence entre l'orthodoxie et l'hérésie.

D'un autre côté, on favorise actuellement beaucoup l'Eglise orthodoxe. Il y a une quantité de croyants en Russie. Il y a même des membres du parti communiste qui vont à l'église, qui communient, baptisent leurs enfants — ce qui est toléré. Ce phénomène est curieux ; on ne peut pas encore expliquer ce mouvement d'une manière cohérente, mais il faut comprendre que c'est la vie même qui crée cette contradiction. Par ailleurs, ces croyants ne sont pas du tout des ennemis du régime soviétique. Au contraire, ils sont presque toujours favorables à ce régime et ne sont pas considérés comme des ennemis. Alexandrov lui-même, avec son livre, est dans une plus mauvaise situation, lui, le chef de la propagande.

Ces croyants peuvent fort bien dire qu'ils croient en Dieu, en Jésus-Christ, en l'immortalité de l'âme, tandis qu'Alexandrov ne peut pas dire que les philosophes du passé ont préparé le matérialisme dialectique et qu'ils étaient remarquables et très intéressants.

Vous voyez par là quelles sont les contradictions. Mais ce n'est pas mauvais qu'il y ait des contradictions, et la vie se fait par des contradictions. C'est un processus dialectique. Rappelons-nous Hegel, pour qui le mouvement vient de la contradiction. S'il n'y a pas de contradiction, il n'y a pas de mouvement.

Ici, la question se pose tout de même d'une manière plus abstraite, quoique pas tout à fait abstraite, parce qu'il y a des mouvements qui peuvent aboutir au même résultat qu'en Russie. Ce ne sera pas tout à fait la même chose, il y aura même de grandes différences, mais il y a une certaine ressemblance. La question la plus difficile à résoudre ici est encore amenée par le spiritualisme qu'il faut expliquer plus qu'on ne le fait ordinairement. Je ne l'ai pas fait au cours de ma conférence, parce que le sujet que j'avais à traiter ne s'y prêtait pas, mais il serait bon d'expliquer ce que l'on entend par spirituel, par spiritualité, mots qui, ordinairement, sont très mal interprétés.

A mon avis, je crois qu'il ne faut pas que la spiritualité soit comprise d'une manière traditionnelle, comme par exemple dans les écoles spiritualistes philosophiques, qui sont tout à fait erronées du point de vue philosophique. Le spiritualisme abstrait est une grande erreur philosophique et n'a rien de commun avec l'affirmation du spirituel et de la spiritualité vraie. La spiritualité,

Progrès technique et progrès moral

c'est la vie intérieure de l'homme, la liberté ^{p.324} dans l'homme qui n'est pas déterminée de l'extérieur, qui n'est déterminée ni par la nature, ni par la société, mais qui peut transformer la société et qui peut même transformer la nature dans un certain sens. Ce que fait la technique. Mais la technique, qui vient aussi de la spiritualité de l'homme, s'est séparée de la spiritualité. Elle pouvait être créée aussi, parce que l'homme est un être spirituel qui dépasse la nature, la société, la science, la connaissance, la philosophie, qui peut dépasser tout ce qui est extérieur à lui. Elle était tournée vers l'extérieur, et l'homme lui-même est devenu extérieur. Il s'est produit une abstraction de l'homme même et de sa nature spirituelle. L'homme a perdu sa vraie liberté intérieure qui est justement l'élément spirituel.

Ce qu'a dit Mile Davy à propos du christianisme est parfaitement vrai. Ordinairement, lorsqu'on parle de christianisme et qu'on le compare au mouvement communiste, on parle d'un christianisme qui est complètement déformé et qui ne ressemble en rien ni aux sources de la révélation chrétienne, ni à l'idée chrétienne même. On se sert de ce christianisme à des fins mauvaises. On l'a adapté au monde extérieur. On a donné à César ce qui appartenait à Dieu.

Si vous parlez d'un vrai christianisme, d'un christianisme pur, d'un christianisme qui est tourné vers l'avenir et non pas seulement vers le passé, d'un christianisme purifié de tous ses péchés historiques, vous pouvez parler de christianisme. Autrement, il est inutile de soulever cette question.

M. HERVÉ : Je suis sûr qu'il y a une expression qui a dépassé la pensée de M. Berdiaeff, et je serais heureux, pour ma part, qu'il fasse une petite rectification sur ce point. Je l'ai entendu parler de « Goebbels soviétique ».

Je crois que, dans une assemblée où nous cherchons des poux sur cet éléphant qu'est l'Union soviétique et où nous cherchons des poux en présence d'un fonctionnaire officiel de l'Etat franquiste, cette expression est déplacée.

M. BERTIAEFF : Ce n'est pas une expression qui m'est propre. J'ai dit : On dit de lui qu'il est le Goebbels soviétique. Est-ce que vous croyez que je fais moi-même cette comparaison ? Je sais fort bien qu'entre le régime que Goebbels

Progrès technique et progrès moral

représentait et le régime soviétique, il y a une différence absolue. Je répète que j'ai dit : On l'appelait comme cela.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je crois que cet incident est clos. Nous avons réussi, jusqu'à maintenant, à éviter — et je crois que nous devons continuer ainsi parce que c'est la condition de discussions utiles — que toute question personnelle entre en cause. Je passerai maintenant la parole à M. d'Ors.

M. D'ORS : Je voudrais faire une observation sur ce qui vient d'être dit par M. Berdiaeff. Il a qualifié de ridicule un homme qui vivait en même temps des vérités différentes. Nous l'avons pourtant ^{p.325} connu cet état d'esprit, M. Berdiaeff et moi-même, nous sommes suffisamment âgés pour nous rappeler qu'au début de ce siècle, il y avait un peu partout, et très souvent à Genève, de grands esprits — appelés modernistes à l'époque — qui, simultanément, et pendant longtemps, croyaient être dans l'orthodoxie chrétienne et croyaient à la science, au progrès de la science, voire même aux idées matérialistes de la science, et avaient adopté ce que l'on appelait, ce que l'on appelle toujours dans les vocabulaires philosophiques, une attitude immanentiste.

Je crois qu'il est donc parfaitement concevable qu'un esprit orthodoxe de la Russie contemporaine puisse en même temps se considérer comme communiste et comme croyant. Concevable, et non ridiculement. Personne n'a, à l'époque, accusé de ridicule ces modernistes qui, en même temps, pratiquaient l'orthodoxie et la foi en la science. Personne ne les qualifiait, à l'époque, de ridicule. Il s'agissait simplement d'une dialectique qui surpasse le principe de contradiction, qui réussit la conciliation des contraires.

Si cet état d'esprit est répandu aujourd'hui en Russie, je crois que cet état d'esprit est tout au moins respectable.

M. ANSERMET : Messieurs, ce sont les déclarations de M. Berdiaeff qui m'ont donné l'idée de vous faire une petite communication qui viendra s'ajouter à celle de Mlle Davy.

En effet, on parle toujours d'opposer à un marxisme orthodoxe, ou plutôt à un matérialisme dialectique exclusif les droits d'une spiritualité. Et il me semble

Progrès technique et progrès moral

qu'on ne va pas assez au concret en ce qui concerne ce qu'on entend par ce terme : spiritualité. Or, il se trouve que je peux vous en parler peut-être en termes concrets, parce que la musique m'a appris ce que c'était.

Je dois revenir, pour cela, au fait capital de notre histoire, que je vous ai déjà signalé l'année dernière, mais que je veux envisager aujourd'hui sous un autre aspect. Ce fait est le suivant :

Toutes les musiques des civilisations anciennes et des civilisations primitives constituent des systèmes clos et se sont constitués une technique qui répondait à la nature psychique de la race ou du peuple, et elles n'en sont plus sorties. Une fois constitué, cet état de choses s'est stabilisé et est resté un édifice statique.

Au contraire, l'histoire nous montre cet événement qui n'a jamais été expliqué ni par aucun philosophe, ni par aucun historien : tout d'un coup, en l'an 1000, commence, en Europe occidentale, une musique qui est fondée sur de tout autres bases et qui a un tout autre aspect puisque son histoire est essentiellement dynamique. C'est-à-dire que, partant de certains éléments, elle quitte ces éléments, elle s'en distance pour aborder d'autres éléments, pour se métamorphoser sans cesse, c'est-à-dire pour se créer une technique évolutive qui n'a pas seulement ce caractère d'être évolutive et dynamique, mais encore d'être commune à des nations et à des races différentes.

Alors que les musiques primitives sont essentiellement enfermées dans le cadre d'une seule nation, comment ce fait était-il possible ?

p.326 Eh bien, si on examine les choses de près — je dois vous le dire de la manière la plus brève possible — les racines de cet art qui a commencé à s'émanciper vers 1100 à Paris, avec l'abbé Pérotin à Notre-Dame, se trouvent dans la psalmodie chrétienne des premiers siècles, dans ce qu'on appelle l'antiphonie romaine. C'est-à-dire qu'à ce moment-là, cet art n'était pas un art de savant, bien loin de là, puisqu'il était cultivé dans des catacombes par des gens tout à fait illettrés. Et cet art présente une caractéristique absolument extraordinaire, c'est qu'il n'a même pas été inventé dans sa partie matérielle. Nous possédons aujourd'hui des chants juifs et coptes qui sont, notes pour notes, les mêmes que les chants chrétiens. Et cependant, lorsque ces chants ont passé à Rome, chantés par les chrétiens, ils ont été animés d'un tout nouveau souffle, d'un sentiment intérieur qui les a transfigurés, ce qui d'ailleurs a fait appeler ces chants : le chant pneumatique. C'est à Byzance qu'on leur a donné ce nom.

Progrès technique et progrès moral

Or, que veut dire ceci ? Une pareille chose n'est pas concevable si elle n'indique pas, chez ceux qui ont pratiqué cette nouvelle musique et qui en ont donné la semence au monde occidental, un nouvel esprit et, en ce qui nous concerne, une nouvelle structure de la conscience musicale.

Je dois ici faire appel à la phénoménologie pour m'expliquer sur ce point. Je le ferai de la manière la plus brève et la plus simple possible.

La musique (ses formes : une mélodie, un accord) est objet pour une conscience affective. Or, la phénoménologie nous apprend que lorsque nous sommes conscience d'un objet, nous sommes en même temps conscience de nous comme étant conscience d'un objet. Je suis conscience de table, mais je suis conscience de moi-même, comme étant conscience de table. Or, ce battement d'existence, dans la vie même de la conscience, entre cette double fonction dirigée d'une part vers son objet, d'autre part vers l'individu lui-même, est précisément l'origine de toute vie spirituelle.

C'est ce qui permet, par exemple, à l'ironie d'exister dans le monde, car il n'y aurait pas d'ironie s'il n'y avait pas distance entre la conscience de quelque chose et la conscience de soi. Ainsi, je crois que, si les partisans orthodoxes et fanatiques du dialectisme matérialiste étaient tout à fait conséquents, ils ne seraient jamais ironiques. Or, je suppose bien qu'ils cultivent tout de même l'ironie dans le privé, de temps en temps.

Mais revenons à nos moutons. Le chant qui naissait ainsi, à Rome, et qui a donné naissance à toute la musique occidentale, était donc le fait d'une nouvelle conscience. Or, comment cette nouvelle conscience avait-elle pu se produire autrement que sous l'effet d'un choc ? Ce choc, je pense qu'il est impossible de l'expliquer, sinon comme le résultat de la révélation chrétienne. Non pas de la révélation chrétienne dans son dogmatisme, mais en tant qu'expérience. Nous sommes ici dans une étape préalable à toute induction métaphysique de la révélation chrétienne. Mais qu'est-ce que la révélation chrétienne apportait à l'homme ? Elle informait précisément dans l'homme la zone irréflexible de sa conscience, celle où précisément agit cette conscience de soi en face de l'objet.

p.327 Lorsque le christianisme disait à l'homme : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », ou lorsqu'il lui disait : « Le Royaume des cieux est au dedans de toi », il éveillait en lui une conscience de soi affective (j'insiste bien sur le mot affectif, qui jusqu'ici se confondait toujours dans la conscience de

Progrès technique et progrès moral

l'objet) et il opérait une différenciation dans la structure interne de la conscience. Cette différenciation est corollaire, pour le développement de la conscience affective de l'homme, à celle qu'avait opérée Socrate dans l'ordre de la pensée, c'est-à-dire au regard de la conscience connaissante de l'homme, en lui disant : « Connais-toi toi-même. » En ce sens, je pense que le christianisme a été le complément nécessaire qui a éveillé l'homme comme être de sentiment, comme la Grèce avait éveillé l'homme comme être de pensée, et de plus, il a amené la possibilité d'une liaison dans l'homme entre l'être de pensée et l'être affectif.

Vous trouveriez un commentaire de ce que je dis là dans l'ouvrage de Kierkegaard, *Entweder oder*, qui traite des trois étapes de la sensualité érotique à propos du *Don Juan* de Mozart. Il a fait une étude qui est certainement la plus profonde qu'on ait faite sur la musique, étude très révélatrice où précisément ce point-là est touché.

Bref. Je n'ai cité ce cas que pour montrer qu'il y a un besoin d'accomplissement intérieur de l'homme, pour parvenir à sa complète structure d'être connaissant et d'être affectif, besoin qui est en quelque sorte indépendant des conditions matérielles de l'existence, et aussi de ses conditions sociales. Bien entendu, cela ne veut pas dire que ce développement doit conduire l'homme soit à un solipsisme, soit à une volonté absolue de puissance.

Bien loin de là. Je pense au contraire que cet épanouissement interne de la personnalité humaine ne peut qu'augmenter le sens de sa responsabilité dans la vie et dans le monde. Autrement dit, je pense que c'est un facteur absolument irremplaçable et essentiel de tout progrès moral.

Mais ceci dit, je constate que les remèdes que nous apporte le marxisme ne touchent pas à tous les points du problème. Je pense que, après l'enseignement de Socrate, la révélation chrétienne a été l'un des facteurs d'accomplissement humain ; de même je pense que le marxisme a été à son tour un facteur d'illumination de notre connaissance, qui a amené une révolution corollaire et complémentaire. Au point qu'on ne peut plus penser après le marxisme comme on pensait avant.

Autrement dit, je trouve qu'il est juste de rendre hommage aux rectifications de nos directions vitales que le marxisme peut avoir apporté. Mais je voudrais dire que, non pas peut-être le marxisme, mais les marxistes, simplifient peut-

Progrès technique et progrès moral

être la question en la restreignant sur le terrain des réformes de structure économique. L'exemple que j'ai donné n'avait pas d'autre but que de montrer qu'à côté des problèmes économiques, qui ne seront jamais évités, il y a un autre problème qui tient à la vie intérieure de l'homme et qui n'est pas davantage évitable. Je crains que, dans la mesure où les partisans des réformes sociales s'en tiennent à la dialectique matérialiste et au matérialisme historique, ils s'attachent — conduits évidemment, et nous devons le comprendre, par les nécessités de la lutte — peut-être un peu trop p.328 opiniâtement à un système de pensée qui est aujourd'hui, je crois, dépassé. Il me semble qu'il y a quelque corrélation entre les malheurs de l'Eglise et les malheurs qui pourraient résulter de cet attachement exclusif à un système de pensée semblable. En effet, l'Eglise a toujours été en retard de plusieurs siècles sur la science. Si l'on pense combien il lui a fallu de siècles pour adopter Galilée, on peut se rendre compte combien il lui en faudra pour adopter d'autres idées scientifiques, et je pense que cela fait à l'Eglise le plus grand tort auprès de toutes les personnes qui pensent.

Je voudrais que les marxistes, à leur tour, évitent qu'un pareil malheur accable la cause à tant d'égards juste qu'ils représentent, en s'obstinant à ne pas vouloir reconnaître d'autres besoins que ceux-là. Il va sans dire qu'il serait tout à fait inutile d'essayer d'attendre cet épanouissement de la personnalité que j'ai essayé d'indiquer dans un trait, s'il n'est pas accompagné d'une vie sociale et économique juste, car où peut-il se produire sinon dans une vie sociale et économique ? Mais nous attendons des marxistes qu'ils veuillent bien consentir à ce que nous défendions aussi d'autres besoins de l'homme.

M. HALDANE : Je ne connais rien à la musique, mais je demande à M. Ansermet s'il n'est pas possible de rattacher cette évolution musicale aux conditions économiques sous l'Empire romain. Voyons ce qui est arrivé dans les catacombes. Il y avait des esclaves venus d'Egypte et d'ailleurs, il y avait des mélodies exotiques, et, avec ces mêmes esclaves, unis par les liens de fraternité de l'Eglise primitive chrétienne, il y avait d'autres esclaves d'origine gauloise, britannique, ibérique, etc. Il me semble que ce doit être ce mélange de cultures populaires, car la musique est essentiellement populaire, cette fraternité même qui a donné peut-être lieu à la naissance d'une musique plus universelle. Peut-être que je me

Progrès technique et progrès moral

trompe, mais il me semble — et sans doute est-ce un mérite de la structure économique de l'Empire romain — que le mélange d'hommes qui avaient des cultures musicales d'origines diverses a pu donner cet universalisme musical qu'a signalé M. Ansermet.

M. ANSERMET : Je pense que l'explication de M. Haldane n'est certainement pas inexacte, car il va bien sans dire qu'aucun phénomène de conscience humaine ne se passe en dehors de la contingence de l'histoire et de l'économie, j'en suis aussi convaincu que M. Haldane.

Mais je pense aussi qu'il n'y a pas de phénomène qui se passe dans cette histoire et cette économie qui ne soit déclenché par un choc spirituel quelconque. Et les circonstances que M. Haldane a signalées dans les catacombes de Rome, ces circonstances se sont produites ailleurs sans provoquer le même effet. Seulement, il s'est trouvé qu'à Rome, les esclaves dont M. Haldane a parlé ont été sous le coup d'un message qui leur a révélé à eux-mêmes leur être affectif et ce qui les différenciait des autres êtres ; c'est, je pense, ce qui leur a permis cette réaction.

LE PRÉSIDENT : Je déclare clos le troisième entretien.

@

QUATRIÈME ENTRETIEN ¹

présidé par M. Victor Martin

@

LE PRÉSIDENT : p.329 Notre quatrième entretien est ouvert.

L'autre jour, M. Haldane engageait les présidents à être durs. A vrai dire, un libéralisme impénitent et un peu démodé m'empêchera, je crois, de prendre cette méthode dictatoriale. Mais je voudrais simplement inviter les orateurs à respecter la solidarité et à penser que ceux qui dépassent exagérément le temps qui leur est alloué, empêchent un de leurs confrères de s'exprimer. Je pense que cette recommandation suffira.

Je prierai maintenant M. Plisnier de bien vouloir prendre la parole.

M. PLISNIER : Mesdames, Messieurs, j'espère me conformer au vœu du président de cette assemblée, et je n'ai pas du tout l'intention de faire un discours. Je crois d'ailleurs qu'on en a fait un peu trop. Non que je m'en plaigne. Mais j'aurais aimé, personnellement, que ces débats fussent plus réellement des débats, des conversations, des échanges rapides, de sorte que les problèmes ne fussent pas posés un très grand nombre de fois, comme ils l'ont été, dans des termes presque semblables.

Pour moi, je voudrais seulement faire deux remarques.

Première remarque : Tout naturellement sur le progrès technique. On nous a dit souvent ici, depuis quelques jours : « Le progrès technique n'est pas du tout une chose nouvelle, il y a toujours eu *un certain progrès technique*, il y a toujours eu, dans l'histoire, à certains moments, des pointes de progrès technique. » On nous a cité le XII^e siècle. On aurait pu nous citer la création des manufactures. On aurait pu nous citer 1847, le développement de l'industrie mécanique des tissages qui avait frappé tellement Marx que cela lui a donné l'idée de tout un système. C'est vrai.

¹ 19 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

Mais il me semble que parler du progrès technique d'aujourd'hui comme on parle du progrès technique de ces périodes de l'histoire, c'est une manière de jeu : employer un même mot pour exprimer des choses, me semble-t-il, essentiellement différentes. Car en fait — et je fais appel ici aux historiens — à aucun moment, dans l'histoire, l'homme n'a été ^{p.330} comme il l'est aujourd'hui dépassé par ce progrès technique ; il a presque toujours été à peu près le maître de ce progrès technique. Sans doute y avait-il des crises. Sans doute y avait-il des bouleversements sociaux. Mais il s'en rendait maître assez aisément.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus de cela. Histoire de l'apprenti sorcier ! On a presque honte d'employer une image aussi vieille, mais elle est éternelle, je crois. L'homme aujourd'hui est absolument dépassé par la mécanique qu'il a créée ; il en est prisonnier ; il prend peur. Voilà son malaise. Cela, c'est un fait absolument nouveau dans l'histoire et qui pose un problème tragique. Je voudrais donc que, quand on parle du progrès technique, on n'en parle pas seulement d'une façon philosophique, économique ou historique. Qu'on se rende compte que, pour la première fois, ce progrès dépasse les forces de l'homme et peut l'emporter !

Deuxième remarque : Progrès moral.

Tout le monde, ici, parle du bien et du mal, comme s'il s'agissait pour tout le monde de la même chose. Même M. Pierre Hervé, et cela est neuf. Cela est neuf car, selon les socialistes matérialistes, la notion de bien et la notion de mal ont toujours été des notions essentiellement relatives, essentiellement variables. Je me réjouis, quant à moi, d'entendre les communistes staliniens parler comme ils le font du bien et du mal, comme s'ils étaient sur ces points d'accord avec nous. Il y a là un sacrifice au temps que nous vivons et aux problèmes qui se posent à nous, et ce sacrifice est plein de signification car je me refuse à croire qu'il s'agisse là seulement d'une tactique propre à conquérir certaines zones du monde intellectuel. Je crois que leur mouvement est plus profond, plus sincère. Réellement, eux-mêmes se rendent compte que ce problème technique est en train de nous dépasser et ils se rejettent, assez confusément sans doute encore, vers des valeurs morales qui sont, pour moi, des valeurs éternelles, mais qu'ils ne considéraient pas comme telles il y a trente ans.

M. HERVÉ : Vous avez souhaité un dialogue ; vous permettrez que, sur ce point précis, j'intervienne.

Progrès technique et progrès moral

En effet, pour les marxistes, les notions de bien et de mal sont relatives. Mais cela ne signifie pas qu'il existe, dans le domaine moral, une relativité totale. Il peut fort bien y avoir un développement. Et la thèse que j'ai défendue ici est qu'il y a un développement de la morale et aujourd'hui une tendance à la constitution d'une morale universelle. Ce qui ne signifie pas encore une fois une morale éternelle. Une morale universelle peut encore changer, peut encore varier et si elle s'impose à nos consciences aujourd'hui avec une certaine force, cela n'implique en rien l'existence d'une transcendance, comme diraient Mounier ou d'autres. Par conséquent, je crois que la démarche de notre pensée est clairement expliquée. Je crains que M. Plisnier n'ait, comme ces intellectuels dont parlait Lénine, vu que l'envers du marxisme, c'est-à-dire cet aspect du relativisme et pas l'aspect du développement profond de la morale tel qu'il se fait dans les sociétés.

M. PLISNIER : p.331 Qu'est-ce que c'est d'abord que l'envers du marxisme ? Il n'y a pas d'envers du marxisme. Je prends Marx dans sa totalité. On a fait dire à Marx beaucoup de choses. On lui a fait donner le meilleur et le pire. On peut tirer du marxisme un matérialisme intégral. On peut aussi, et certains l'ont fait, trouver dans le marxisme les bases — non pas d'un spiritualisme — mais d'une manière d'agir axée sur le respect des valeurs spirituelles.

Et nous constatons des choses étranges. Nous constatons, par exemple, et M. Berdiaeff l'a fait observer dans son livre sur le sens ou l'apport du socialisme russe, que, d'un matérialisme historique qui est un déterminisme absolu, les communistes tirent un comportement — et je ne le leur reproche pas, au contraire — qui suppose une indétermination totale, puisqu'ils professent qu'à un moment donné de l'histoire, tous les malheurs se dissiperont par l'avènement d'une classe qui mettra fin, précisément, au régime des classes, et que le gouvernement d'un parti pourra, ce qu'il n'a jamais pu faire jusque là, dominer l'économie et la politique.

Je ne vous attaque pas, M. Hervé, et vous allez voir que je suis d'accord avec vous sur un très grand nombre de points. Ce qui m'inquiète pourtant — et je reviens à mon problème — ce qui m'inquiète c'est que, lorsque les communistes staliniens parlent du bien et du mal, qu'ils s'expliquent sur ce problème, je les entends surtout mettre l'accent sur les améliorations sociales qui ont été réalisées, sur le pouvoir plus grand qu'ont aujourd'hui les classes opprimées, à se cultiver, à se conduire.

Progrès technique et progrès moral

Là, encore une fois, je crois que nous ne parlons pas le même langage. Parce que, quand il s'agit pour nous du bien et du mal, c'est de tout autre chose qu'il s'agit.

Pour nous, le bien, c'est essentiellement le respect et la restauration de l'homme fait à l'image de Dieu.

Pour nous le bien, c'est tout ce qui engage le respect de la vie intérieure. C'est l'amour sous toutes ses formes, y compris la simple bienveillance. C'est le respect de la vérité. C'est la religion de la parole donnée. C'est la libération de la personne. C'est la création de conditions qui favorisent le salut personnel. Voilà pourquoi, tout en ayant l'air de parler, vous et moi, du même bien et du même mal, au fond, nous ne parlons pas du même bien et du même mal. Non, ni quand il s'agit de la technique, ni quand il s'agit de la morale, nous ne parlons tout à fait de la même chose. Voilà, je crois, l'un des aspects tragiques de ces débats. Et je crois qu'il fallait mettre l'accent sur cet aspect tragique pour nous éclairer nous-mêmes. Un nuage nous enveloppe. Efforçons-nous de le dissiper.

Tous ici, nous sommes des hommes de bonne volonté. Tous, ou presque tous, à des degrés divers, nous trouvons le monde capitaliste, dans lequel nous vivons, absurde, incohérent et bête. Tous, ou presque tous, nous souhaitons la destruction de ce régime et nous envisageons dans l'avenir une solution socialiste. Quant à moi, personnellement, je pense comme les communistes sur un très grand nombre de points, et p.332 j'aimerais presque, sur le plan matériel, dire sur tous sauf un qui est, j'en conviens, capital et qui éclaire les autres d'une lumière que vous ne voulez pas reconnaître et que vous ne reconnaîtrez pas.

Je pense comme les communistes quant à la critique du régime capitaliste. Oui. Dans un journal que M. Pierre Hervé connaît bien — « *Action* » — un rédacteur, M. Fautrat je pense, ayant à parler de mon dernier livre, a cru me gêner énormément en y découvrant le « chant funèbre de la bourgeoisie ».

Eh bien oui ! Et M. Fautrat m'a fait un immense plaisir parce que, ce que je prétends faire dans le roman, c'est le chant funèbre de cette bourgeoisie à laquelle j'appartiens.

D'accord donc sur la critique du régime, de l'absurdité, de l'incohérence d'un régime qui ne crée qu'anarchie et désordre.

Progrès technique et progrès moral

D'accord aussi sur la nécessité d'une solution socialiste sur le plan matériel, partie positive de la construction marxiste.

D'accord même, et ici je crains de me séparer de la plupart d'entre vous — mais il s'agit avant tout d'être sincère — sur la nécessité qui s'impose parfois du recours à la violence. Car l'histoire ne nous montre pas beaucoup d'exemples de grandes révolutions qui se soient faites sans violence, et ce serait pharisaïsme que de défendre une position dont on sait que l'histoire la condamne.

D'accord enfin — et là je me sépare brutalement, une fois de plus, de la plupart d'entre vous — sur la nécessité, dans la révolution ou après la révolution, d'une certaine dictature du prolétariat ou de ce que l'on nomme ainsi, à condition que, dans l'esprit de ceux qui la font, elle soit essentiellement provisoire. Mais pour moi, comme pour de nombreux chrétiens qui acceptent la révolution proposée par les communistes sur le plan matériel, tout cela n'est que moyens employés par l'histoire des hommes et ne peut, en aucun cas, représenter une fin. La dictature du prolétariat, moyen historique... mais, n'est-ce pas, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, cela peut se faire. Ce qui est grave, ce qui serait un crime, ce serait d'accepter cela comme une fin — et la révolution que vous nous proposez est elle-même comme une fin, tandis qu'à nos yeux, c'est un moyen.

Tout cela, je l'accepte ou le souhaite, parce que tout cela peut donner à l'homme, s'il le veut, le moyen de se rendre maître des techniques qui sont en passe de l'ensevelir. Je veux cela parce que cela créera, si l'homme le veut, les conditions dans lesquelles il pourra se rejoindre lui-même, se réaliser dans la plénitude de sa vie professionnelle et faire son salut. Créer des conditions matérielles telles qu'elles permettent à l'homme de se développer librement, de se replier sur lui-même et de réaliser son salut personnel, cela pour moi c'est la révolution dans les choses. Mais cette révolution faite, commence à mes yeux la vraie révolution qui est la révolution de la personne, la révolution de la libération de la personne.

Je sais que l'on m'accusera sans doute d'accorder beaucoup aux marxistes. Jusqu'aux suspensions des libertés de la personne, jusqu'à la dictature ? Oui ! Car, au sein même de cette dictature, le combat suprême commencera pour la libération de l'esprit.

p.333 Je crains même qu'il ne commence réellement qu'alors. Je crains même

Progrès technique et progrès moral

que ce soit seulement quand nous serons plongés dans un monde de robots, que la libération, la lutte pour la libération de l'esprit commencera.

Ce qui me frappe le plus dans des débats comme ceux qui se déroulent ici, c'est à quel point la perspective qu'ils supposent est courte. Tout se passe ici comme si nous entendions voir régler le grand problème dans l'espace de deux ou trois générations. L'homme historique a quelque 6.000 années. Les savants prophètes lui réservent, suivant les cas, 500.000 années, un million d'années de vie — que sais-je, peu importe ! Nous sommes, n'est-ce pas, les premiers hommes. En l'an 20.000, nous apparaîtrons vraisemblablement, aux yeux des historiens de l'époque, à peu près comme les troglodytes nous apparaissent aujourd'hui. Et nous nous confondrons avec eux dans la préhistoire de l'homme.

La planète n'est même pas encore faite. La planète est encore divisée en nations qui se font la guerre, en classes qui se battent à coup de révolutions. La planète n'est pas faite. L'homme n'est pas fait ; l'homme est en train de se faire. Le psaume dit, je crois : « Et pour vous, Seigneur, mille ans seront comme un jour. » Je crois que, quand nous essayons de penser notre temps, nous ne devons jamais perdre de vue cette longue perspective historique, car, selon que nous acceptons cette perspective ou non, des malheurs ou des nécessités nous apparaîtront comme inacceptables, ou comme les moyens immanents que l'histoire emploie pour se poursuivre. C'est à la lumière de cette perspective très longue, pessimiste dans l'immédiat, optimiste dans un avenir très lointain, que l'homme devrait, à mon sens, examiner le conflit qui nous préoccupe aujourd'hui.

Je pense — et c'est peut-être une vue de poète, mais je ne suis pas un philosophe, n'est-ce pas ? — je pense que la technique, quoi que nous fassions, nous submergera. Je pense que nous entrons, pour des milliers d'années peut-être, dans l'ère des robots. Mais je pense aussi qu'au sein même de cet ensevelissement, l'esprit de révolution se refera. Une révolution n'arrête pas la révolution. Lorsque la révolution sera faite dans les choses, il s'agira pour nous de faire la révolution de l'esprit.

Quant à nous, ici, je crois que nous avons un seul devoir : dire la vérité, témoigner que nous lutterons aujourd'hui, mais qu'au besoin nous lutterons également demain, après avoir fait, à vos côtés la révolution dans les choses, que nous lutterons et que nous témoignerons pour la libération finale de

Progrès technique et progrès moral

l'homme. Révolutionnaires aujourd'hui avec vous, au besoin, contre vous révolutionnaires demain.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Elle Gagnebin.

M. ÉLIE GAGNEBIN : Mesdames, Messieurs, si les manifestations du progrès technique et du progrès moral sont aujourd'hui tellement différentes que certains esprits peuvent les juger indépendantes, ou même antagonistes, il ne faut pas oublier que technique et morale ont une racine commune, une origine commune, dans notre ^{p.334} lointain passé. M. René Sudre nous a dit que la nature est artisan et technicienne : mais c'est là une métaphore et il faut tenter de préciser.

L'histoire des animaux vertébrés, que l'on suit depuis un demi-milliard d'années environ, manifeste dans son ensemble un progrès dont on peut analyser les caractères et déterminer la direction.

L'évolution consiste en une organisation anatomique et physiologique toujours plus complexe ; cette organisation a pour conséquence une indépendance toujours plus grande des êtres à l'égard du milieu — une plus grande liberté, comme le rappelait l'autre jour M. Kirker — et marque une prépondérance toujours plus forte du système nerveux, des facultés psychiques, sur l'ensemble du corps.

Or l'histoire humaine, envisagée dans son ensemble aussi, continue suivant la même ligne, dans le même sens, cette évolution. Mais l'homme, avec sa raison et sa volonté délibérée, poursuit son évolution par d'autres moyens. L'organisation chez lui devient sociale et politique ; c'est par sa technique et son industrie qu'il accroît sa maîtrise sur le monde matériel ; et, à mesure que les civilisations se développent, le rôle des activités spirituelles, intellectuelles et morales, devient de plus en plus important dans sa vie.

Ces trois facteurs du développement humain, organisation sociale, technique et morale, dont l'origine est commune, se conditionnent toujours l'un l'autre et restent intimement liés.

Comment alors définir le progrès moral ? Par le développement corrélatif de ces trois tendances. L'activité de l'homme peut s'exercer dans le sens de l'évolution de la vie, en se dégageant toujours plus de sa bestialité ancestrale,

Progrès technique et progrès moral

en pratiquant la solidarité, la justice, en dominant les conditions matérielles, en fortifiant son esprit ; et c'est ce que, dans le monde entier, on appelle « le bien ». L'homme peut au contraire suivre une voie régressive par rapport au sens de l'évolution : l'égoïsme, l'indifférence, le souci des satisfactions matérielles le rapprochent de la brute ; et c'est ce que, dans le monde entier, on appelle « le mal ».

Les principes de la morale humaine n'ont pas varié depuis les temps les plus anciens dont nous ayons le témoignage, depuis plus de cinq mille ans. Le besoin de vérité et de justice n'est-il pas aussi profondément inhérent à la nature humaine que le besoin de nourriture et que l'attraction sexuelle ?

Ces principes ont été formulés, explicités avec plus de clarté et de vigueur à mesure que les grands prophètes en ont mieux pris conscience. Actuellement, la morale chrétienne, dans ses grands traits, est reconnue comme idéal valable par tous les peuples civilisés, même par ceux qui rejettent la dogmatique et la religion chrétiennes. M. Marcel Prenant l'a très judicieusement souligné dans sa conférence.

Mais, si les principes n'ont pas changé, on constate au cours de l'histoire humaine un affinement progressif de la conscience morale individuelle, et la formation d'une conscience collective toujours plus exigeante.

Dans l'antiquité, les patriarches, les prophètes, estimaient parfaitement moraux les sacrifices humains, le massacre des prisonniers de guerre, p.335 l'esclavage, les procès d'opinion. Aujourd'hui, de tels actes sont aussi bien commis, et sur une échelle beaucoup plus grande du fait de l'extension des organismes sociaux. Mais ils soulèvent l'indignation générale. Durant des siècles, les moralistes les plus pointilleux ont admis sans remords l'esclavage. Aujourd'hui l'homme même gonflé d'appétits despotiques ne prononce ce mot qu'avec réprobation.

Depuis le développement de l'industrie et du prolétariat, une conscience morale de la richesse est en train de se constituer. Un millionnaire, si adulé soit-il, commence à éprouver une sourde honte de son argent, à sentir qu'il a quelque chose à se faire pardonner : il distribue des bibles, il entretient des asiles, il fait édifier ou décorer des temples. Et non plus pour afficher son faste, comme à la Renaissance, ni par passion de la beauté — voyez plutôt ! — mais par un sentiment de profonde vergogne, qui exige des refoulements toujours

Progrès technique et progrès moral

plus difficiles pour ne pas s'avouer. Jusqu'à une époque toute récente, et malgré les déclarations catégoriques de l'Évangile, le monde et la plupart des Églises s'accommodaient fort allégrement de la richesse. La persécution des franciscains par l'autorité romaine en est un signe, entre des myriades.

Le trait de bestialité dont l'homme a le plus de peine à se départir, semble-t-il, est la peur. Et voyez : c'est par la peur qu'agissent à coup sûr les despotes, à tous les degrés de l'organisation sociale ou politique. Peur de la misère, peur d'agressions possibles, peur d'encerclement. Le désarroi d'aujourd'hui est pour une grande part la conséquence de cette faiblesse.

On oublie que tous les grands prophètes ont ordonné la foi et la joie, c'est-à-dire la confiance en la vie, la domination de la peur. Comme on a pendant des siècles oublié la condamnation chrétienne de la richesse. Aujourd'hui, des hommes d'une piété sincère et profonde ne rougissent pas de redouter sans cesse les menaces d'une guerre prochaine, d'accorder créance aux journaux les plus tendancieux, de déterminer leur action sous l'effet de la crainte et de s'en laisser altérer l'âme, sans même se douter qu'ils enfreignent constamment les ordres les plus formels du Dieu qu'ils sont convaincus d'adorer.

A cet égard, il semble bien que le peuple russe soit en progrès sur l'Occident, que la foi et l'espérance soient en Russie soviétique plus répandues, plus effectives, avec un sens de la solidarité plus aigu et plus vif. Le peuple russe nous paraît plus avancé dans le progrès moral des vertus chrétiennes que la majorité des chrétiens qui répètent : « Seigneur, Seigneur », et se ruent à la moindre alerte aux guichets des banques.

Il faut souhaiter, pour le progrès moral de l'humanité, que l'exemple des peuples soviétiques contribue à l'affinement de la conscience collective et fasse honte à nos Églises, qui entretiennent aujourd'hui la peur comme elles ont si longtemps favorisé la richesse.

Pourquoi cette avance du peuple russe, en fait de foi, d'espérance et de solidarité ? C'est que le progrès moral, comme on l'a maintes fois relevé au cours de nos Rencontres, est conditionné non seulement par le progrès technique, mais aussi par l'organisation sociale et politique. Ces trois facteurs du progrès humain sont indissociables par leur communauté d'origine et par l'unité de l'esprit humain.

Progrès technique et progrès moral

p.336 Un des résultats les plus intéressants de ces Rencontres a été de mettre en lumière la complexité des rapports mais aussi la réalité des rapports de ces trois tendances. M. Friedmann, M. Haldane ont montré clairement les répercussions des progrès techniques sur le progrès moral. On peut regretter que M. Haldane n'ait pas abordé le complément de son sujet, en montrant combien le progrès moral contribue aussi au développement de la technique, car la chimie biologique est le domaine où cette action est le plus manifeste : Combien de découvertes, en chimie, ont été provoquées par les exigences de la thérapeutique ! Mais surtout, nos Rencontres ont fait apparaître la nécessité d'introduire, entre les deux termes du sujet proposé, le thème de l'organisation sociale, qui en est inséparable. A cet égard, les interventions de M. Friedmann et de M. Marcel Prenant ont été décisives.

Le drame, évidemment, vient du décalage dans le développement de ces trois éléments du progrès humain. A mesure qu'elles s'épanouissent, ces trois branches tendent à s'individualiser, à prendre chacune une allure différente, et semblent même se dissocier.

Notre devoir, aujourd'hui, à nous autres intellectuels, est de maintenir la synthèse entre ces trois entités ; de la réaliser dans nos esprits et dans notre action.

Si nous voulons contribuer au progrès moral, il ne s'agit pas aujourd'hui de proclamer des principes intangibles. Nous devons discerner, où qu'ils se manifestent, les progrès d'organisation sociale et politique pour les encourager, pour y contribuer. Nous devons travailler à l'affinement de la conscience collective, dénoncer les hypocrisies, stigmatiser l'égoïsme, l'avarice et la peur, où qu'elles se manifestent, et ne jamais perdre de vue les connexions profondes, originelles, du technique, du social et du moral.

Le plus sérieux obstacle à cette synthèse, ce sont les idéologies. Ce sont elles qui surtout divisent les hommes. Une idéologie, c'est toujours la projection sur une sphère lointaine, et supposée céleste, des vérités que l'on a profondément éprouvées. Mais le moindre écart d'angle, au niveau des vérités, projette les idéologies fort loin les unes des autres sur la sphère de l'absolu, et détermine des malentendus qui paraissent irréductibles.

Les Eglises ont une grande responsabilité dans ces malentendus, comme l'ont brièvement relevé Mlle Davy et M. Ansermet. Les Eglises ont tendance à

Progrès technique et progrès moral

endormir leurs fidèles dans une idéologie orthodoxe. A cet égard, le matérialisme historique, considéré non pas comme une philosophie définitive mais comme une méthode, une hypothèse de travail, peut rendre aujourd'hui les plus grands services, s'il réveille les Eglises d'Occident de leur pharisaïsme doctrinal. Le marxisme, ne l'oublions pas, est un produit de la civilisation chrétienne.

Mais, attention ! Le matérialisme, devenu doctrine d'Etat en Russie soviétique, risque lui aussi de constituer une Eglise, et pas seulement en U.R.S.S. Les condamnations qui s'y multiplient ressemblent singulièrement à celles du Saint-Office romain ! L'exemple cité par M. Berdiaeff de l'interdiction d'un ouvrage d'histoire de la philosophie écrit par le chef même de la propagande est bien caractéristique. L'esprit de parti est ^{p.337} partout redoutable et haïssable. Devant ses menaces, les déclarations de liberté humaniste que M. Eugenio d'Ors a présentées avec tant de finesse, prennent une valeur presque héroïque.

Notre rôle, notre devoir, j'y reviens, est de recréer constamment, par un effort de l'esprit, la synthèse difficile des trois branches du progrès humain, technique, social, moral, en perçant à jour la partialité des idéologies antagonistes. Comme nous l'a écrit M. Benedetto Croce, la vie morale est un principe d'harmonie, et il ne faut pas avoir peur de son ombre. La première condition du progrès moral, c'est la confiance en la vie. Et l'histoire de l'évolution de la vie donne confiance en la vie.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je crois que nous pouvons tous admirer la sérénité de l'intervention de M. Gagnebin et nous en inspirer. Et c'est dans cet esprit que je donnerai maintenant la parole à M. Mounier.

M. MOUNIER : Mesdames et Messieurs, puisque ces débats ont été mis, depuis le début, sous l'égide de la grande pensée esquimau, dont nous avons pu mesurer combien elle fait défaut à nos manuels de philosophie, je commencerai, moi aussi, par deux proverbes esquimaux. Le premier est, je crois, une variante de celui que M. Paul-Émile Victor nous a cité l'autre jour, et je lui demande humblement de me corriger s'il est mal rapporté. Il dit : « Celui-là seul chasse bien le phoque, qui sait aussi, en son temps, siffler sur la colline. » Il me justifiera de faire ici un peu de philosophie. Quant au second, on le trouve

Progrès technique et progrès moral

plutôt, si j'en crois mes renseignements, dans les régions qui ont connu l'imprégnation des influences européennes. Il dit : « Si tu veux tuer le phoque, ne fatigue pas le micro, c'est une bonne arme de jet. » Je me servirai donc de ce micro comme arme de jet, et je souhaiterai, avec Charles Plisnier, que nous sortions des jeux de mots, que nous cessions un peu de manipuler en tous sens les mots « progrès moral », « progrès technique », et que nous cherchions les arêtes vives et les sources incandescentes des réalités en cause. Rien ne serait plus intolérable, je pense, et nous en sommes tous d'accord, que d'aboutir, au bout de ces réunions, à une de ces harmonies balancées qui terminent les congrès tumultueux et les rencontres d'intellectuels, et qui sont la forme noble de l'impuissance.

C'est pourquoi je désirerai que nous puissions, selon le vœu émis tout à l'heure par Charles Plisnier, tout de suite ouvrir un débat. Dans débat j'introduis combat, sans me départir, je pense, de cette sérénité que l'on nous souhaitait tout à l'heure. Il n'y a pas de débat sans combat, il n'y a pas de pur débat d'idées, et tout ce que nous disons ici tient, tout de même, il faudrait le rappeler, à la chair vive des hommes.

En entendant parler de sérénité, il m'est venu un très mauvais souvenir d'avant-guerre ; il se localise dans cette ville même. Il y a eu ici, à la S. d. N., si vous vous le rappelez, un grand débat à propos de la guerre de Chine. Les hommes se battaient en Chine et au Japon depuis un an. Tout le monde savait que c'était une vraie, une grande guerre, et sans doute le commencement de la seconde guerre mondiale. Mais ^{p.338} cette guerre, par une de ces politesses nouvelles où les Etats sont passés maîtres, n'avait pas été déclarée. Le grand souci des diplomates réunis dans l'enceinte de la S. d. N. était de ne pas prononcer le mot « guerre ». Et voilà qu'un pauvre petit diplomate, de je ne sais plus quel petit pays, d'un de ces petits pays qui ont encore la naïveté d'appeler les choses comme elles s'appellent, s'est mis à parler de la guerre sino-japonaise. Croyez-vous qu'il y eut un tollé de protestation ? Pas du tout. Cela eût été trop « incorrect » pour l'assemblée. Il y eut un sourire. Un affreux et silencieux sourire passa sur les lèvres des diplomates. C'est l'image la plus atroce que je connaisse de l'avant-guerre, que ce sourire de bienséance à la porte du carnage dont nous sortons. Je pense que ce n'est pas lui qu'on attend de nous.

Progrès technique et progrès moral

Nous garderons notre sérénité, mais nous saurons aussi que les idées que nous remuons tiennent à des souffrances d'hommes, que dans ces Rencontres paisibles nous sommes responsables pour notre part du fait que des hommes souffriront ou mourront, ou ne souffriront pas ou ne mourront pas dans les années qui viennent, que nous y venons, non pour bavarder mais pour prendre des responsabilités. C'est pourquoi je pense que, sans multiplier inconsidérément les paroles, dès aujourd'hui, nous saurons transformer ces sortes de doublures des conférences qu'ont été jusqu'ici les entretiens, en un véritable débat, dans lequel des hommes s'affronteront avec respect et honnêteté, mais sur des choses sérieuses et qui nous tiennent à cœur.

Le débat dont je demanderai au président de permettre qu'il s'engage dès aujourd'hui, je pense qu'il nous faut d'abord l'amorcer autour du marxisme. Ce n'est pas pour céder à une sorte de mode, ou à une fascination, c'est parce que tout de même le marxisme est au cœur des problèmes d'aujourd'hui, qu'il est spécialement au cœur de notre problème du progrès, et que, pour reprendre un mot de Friedmann, avec lequel je me sens entièrement d'accord, on ne peut pas aujourd'hui voir honnêtement l'histoire et le destin des civilisations, si l'on reste étranger au marxisme.

Je voudrais marquer très rapidement ici, en demandant que l'on réponde, quels sont autour de notre problème les points sur lesquels je me sens profondément d'accord avec le marxisme, quels sont les points sur lesquels je vois surgir des divergences, ou tout au moins des problèmes. Et je demande qu'on m'éclaircisse et qu'on me réponde sur ces problèmes.

Je commence par les points de convergence.

Nous avons un peu trop cédé, jusqu'ici, à la tentation de diviser, comme les mots nous inclinent à le faire, les deux branches de notre question, « progrès technique », « progrès moral ». Nous nous donnons ainsi une position de départ déjà fautive, comme s'il y avait une sorte de dualisme profond dans l'histoire de notre civilisation, deux mondes, un monde dans lequel se déroule comme en vase clos, le progrès technique, un autre monde où se déroule, dans un autre cercle clos le progrès moral, et qu'il faille ensuite chercher à accommoder ces deux mondes. Ce dualisme est une des erreurs foncières de l'esprit moderne, et notamment de l'esprit post-cartésien. Je pense que, sur ce point, le marxisme peut ^{p.339} marquer un élément de réconciliation et une reprise heureuse du problème.

Progrès technique et progrès moral

En effet, le marxisme, nous l'avons déjà dit — mais on le méconnaît communément — le marxisme, si je le prends à son origine, dans l'inspiration philosophique qui a déterminé les premières œuvres de Marx et qui, jusqu'à nouvel informé, en reste la source vive, ce marxisme n'est pas un matérialisme vulgaire. Il s'oppose même au matérialisme vulgaire sous le nom de « matérialisme dialectique », et, si je ne m'abuse, il condamne le matérialisme vulgaire comme une sorte de déviation, de chute philosophique qu'il rejette de son sein.

La matière, pour Marx, revêt une extension telle, qu'elle me semble parfois extrêmement voisine de ce que la philosophie classique appelait l'être. Elle n'y vise qu'avec des moyens souvent insuffisants, car il y a une série de déterminations importantes de l'être qui me semblent délaissées par Marx. Mais je pense qu'à la fois le point d'accord et de désaccord, c'est cette compréhension très grande de la notion de matière chez Marx, qui fait que, dans la matière, il n'inclut pas seulement ce que la science moderne nous livre sous cette notion, une sorte d'inertie en déchéance continue. On peut reprocher à Sartre dans son « dialogue avec le marxisme », d'avoir oublié que la matière de Marx n'est pas la matière de la science moderne et qu'il y englobe une richesse d'éléments assez considérable, notamment un élément social — et qui dit social nous fait déjà sortir de la simple matière — et certains éléments subjectifs. Lorsque Marx s'est appelé matérialiste, il l'a fait surtout par réaction contre l'idéalisme de son temps, notamment l'idéalisme hégélien, par réaction contre cette philosophie diffuse. Il faudrait étudier de très près cet idéalisme ou ce spiritualisme de l'époque de Marx, pour comprendre les vives réactions qu'il a pu provoquer, même en dehors du marxisme. Ce spiritualisme ou cet idéalisme, comme le disait Marx, pensait que la philosophie ne s'achevait que lorsqu'à la place des choses, on avait mis l'idée des choses ; comme l'écrivait encore dans un pamphlet d'avant-guerre Emmanuel Berl, qu'on ne pouvait dire que la pluie tombe sur le parapluie du bourgeois, mais que pour dire les choses de manière scientifique et philosophique, il fallait dire que l'idée de pluie tombe sur l'idée de parapluie de l'idée de bourgeois.

Eh bien, c'est contre cette idéologie environnante que Marx a réagi, et sa réaction, il l'a appelée matérialiste en donnant de la matière cette notion trop imprécise à mon sens, et c'est pour cela qu'elle prête à des ambiguïtés. Mais c'est par cette notion élargie de matière que Marx a rappelé l'homme à l'existence.

Progrès technique et progrès moral

Si vous relisez toutes les œuvres de Marx à cette époque, vous voyez que sa protestation est en grande partie — j'en demande pardon à Hervé que le mot choquera — est en grande partie une protestation existentialiste. Marx rappelle l'homme à l'existence de l'homme total. Il nous rappelle que l'homme n'est pas seulement un être qui secrète des idées comme le pensait Hegel et qui s'assimile à la pensée pensante dans le monde, mais qu'il a les pieds sur terre, qu'il vit dans les conditions matérielles dont son destin n'est pas détachable. Marx est le premier qui ait vu dans le monde moderne cette importance énorme, dont parlait p.340 Plisnier tout à l'heure, cette importance capitale, écrasante, des conditions matérielles et économiques. Et en ce sens, sa dénonciation a un sens existentialiste, spiritualiste si vous voulez, ou, si vous préférez, un sens humaniste.

Marx nous rappelle simplement que nous devons penser l'homme dans son activité concrète, dans ses conditions de vie concrètes, qu'il n'y a pas d'homme en soi qui serait défini une fois pour toutes, pour toutes les époques. C'est une vision avec laquelle une pensée chrétienne consonne profondément. Même s'il y a une nature ou une condition humaine, cette condition à chaque époque est profondément bouleversée par les conditions extérieures dans lesquelles vit l'homme. Ainsi, la matière de Marx comporte un élément social, collectif, elle comporte un élément d'affirmation existentialiste, et je dirais presque, en ce sens-là, de subjectivisme, car dans la praxis de Marx, est aussi effleuré le sens de ce qu'est l'activité subjective de l'homme. De la sorte nous pourrions voir, dans cette notion originelle de l'activité humaine, chez Marx, dans cette position qu'il a affirmée un peu brutalement comme un matérialisme, une réaction assez analogue à celle de tous les réalismes, semblable à ce qu'ont été la réaction de Saint Thomas d'Aquin contre les platoniciens, au moyen âge, ou la réaction de Kierkegaard également contre Hegel, lesquels ont développé un autre aspect de la revendication existentialiste que celui qu'a développé Marx. Marx a seulement sonné le même rappel dans les conditions faites au monde par les techniques modernes. C'est en cela qu'il inaugure un humanisme moderne.

Nous pouvons très bien concevoir que des réflexions se rattachant à d'autres inspirations se rendent compte du retard qu'elles ont pris à laisser hors de leur pensée le monde de la technique moderne, et qu'elles tentent un effort analogue pour en interroger le sens.

Progrès technique et progrès moral

Ainsi, ne nous battons pas avec des mots, marxisme, antimarxisme, matérialisme, antimatérialisme. Voyons de près ce qu'ils couvrent. Je pense à certaines formules de Marx qui sont trop peu connues. Marx dit quelque part, sous une forme un peu abstraite au premier abord : Le matérialisme, c'est l'idéalisme de la matière (c'est-à-dire une manière de faire de la matière une sorte d'idéologie, comme disait Plisnier une sorte d'abstraction qui ne répond plus à la matière vivante et concrète) et le spiritualisme, c'est le matérialisme de l'esprit (c'est-à-dire une manière de matérialiser, de transformer en abstraction inerte la vie concrète de l'esprit humain). Il renvoie dos à dos ce matérialisme abstrait et ce spiritualisme abstrait, et il ajoute : Mon humanisme, ce n'est ni ce matérialisme, ni ce spiritualisme, c'est — je le cite — la vérité profonde qui les unit l'un à l'autre.

Eh bien, si c'est cela le marxisme, je suis marxiste.

Et il faut bien marquer que c'est partiellement cela l'aspiration originelle de Marx. Malheureusement cette inspiration a été un peu trop étouffée. Au surplus, en tant qu'affirmation existentielle, elle a deux sens : elle nous tourne vers l'homme inséré dans son travail productif et vers l'homme envisagé dans son activité subjective.

Cette seconde perspective, et c'est là, à mon sens, la faiblesse de Marx, p.341 est partiellement étouffée par la première. C'est là qu'il faut compléter Marx par Kierkegaard. Il y a cependant, dans le marxisme, les éléments ou, si l'on veut, l'amorce d'un humanisme total, un rejet parallèle du matérialisme et du spiritualisme, la volonté de creuser sous l'un et sous l'autre pour trouver la vérité qui les unit. C'est la direction où, pour ma part, je m'oriente, celle qui définit la volonté et l'effort philosophique de beaucoup d'hommes de ce temps.

En face de cet examen du marxisme, qui d'ailleurs est fait aujourd'hui fréquemment, j'ai trouvé beaucoup de gens qui, en Allemagne, en Angleterre, essaient de repenser le marxisme. Les œuvres du début de Marx ont été publiées assez peu de temps avant la guerre. Elles ont fait l'objet de plusieurs publications récentes, et c'est, on peut dire, une sorte de renouveau, de résurrection des études marxistes qui peut se greffer sur elles.

Parallèlement à cette révision du matérialisme, il s'est conduit en face une révision de ce qu'on appelle traditionnellement le spiritualisme. On s'est aperçu, chez les gens qui défendent ce que Plisnier appelait les droits ou la révolution de

Progrès technique et progrès moral

l'esprit, que l'esprit a été mêlé à de bien mauvaises besognes ; et que, d'abord, il a été déformé en son fond, il a été détaché de la condition concrète de l'homme. Par un processus qui atteint, au XIX^e siècle, un haut degré de dépravation, ce qu'on a appelé spiritualisme n'avait plus aucun rapport avec la tradition spirituelle profonde qui a toujours été la tradition d'un homme concret, d'un homme qui est à la fois chair et esprit, et je me réfère ici, j'y reviendrai vendredi, à la grande tradition de l'anthropologie chrétienne.

Cette révision a été commencée parallèlement. On voit de plus en plus des gens qui disent : « Nous ne voulons pas de ce spiritualisme désincarné, l'Esprit, impersonnel, ne nous intéresse pas. » On voit de plus en plus affirmer ce que l'on appelle les valeurs d'incarnation, les milieux chrétiens soulignent de plus en plus nettement les exigences théologiques de l'Incarnation.

Par cette critique s'ouvre un cheminement pareil à celui que l'on retrouve dans le marxisme, vers un humanisme plus complet. Nous retrouvons ici les éléments d'un réenracinement du spiritualisme et d'une réconciliation de ce que, par une double abstraction, on a appelé l'Esprit avec ce qu'on a appelé la matière.

Je pense que cette réconciliation ne se fait pas seulement dans le sens où elle ramène l'esprit à son union intime avec le corps, à l'idée que tout ce qui est du corps est en même temps de l'esprit, mais qu'elle nous ramène aussi à l'insertion collective de l'homme. C'est un point sur lequel les formules de Plisnier ont sans doute dépassé sa pensée, et sur lequel j'aimerais donner quelques précisions.

J'ai entendu Plisnier parler de la nécessité d'un repliement de l'homme sur son salut individuel. Je ne pense pas que la révolution de l'esprit soit orientée à un salut purement individuel. La vision chrétienne, de l'homme notamment, est une vision de grand air, une vision collective. J'aurai à rappeler vendredi que l'idée d'humanité a été, pour la première fois, lancée par le christianisme, et que, par conséquent, devant les ^{p.342} menaces de la technique, de la machine ou du collectivisme naissant, nous ne devons pas réagir par de simples réactions défensives en protégeant l'homme individuel et les valeurs de repliement. Sans leur refuser leur place, nous devons souligner que nous aussi, nous pensons à un salut collectif. Et là encore il y a une réinsertion concrète de l'homme qui me semble capitale.

Progrès technique et progrès moral

Dans ces perspectives, nous ne pouvons plus parler d'un progrès technique isolé de l'évolution morale qu'il lui faudrait rejoindre après coup. Le progrès technique est une part intrinsèque de l'histoire humaine. Il n'y a qu'une histoire de l'humanité, qu'un humanisme, et c'est sur cette unité que je voudrais insister pour les débats qui vont suivre. Ce ne sont pas des liaisons arbitraires que nous avons à trouver entre progrès technique et progrès moral, mais une sorte de conspiration des diverses parties d'un tout. Il peut y avoir entre technique et morale des tensions, des déchirements de même qu'en nous le sentiment et la volonté ne marchent pas toujours du même pas. Mais ils n'en sont pas moins des parties d'un même processus.

Je refuse absolument d'accepter une sorte de péché originel de la civilisation technique. Je refuse de penser que cette civilisation soit une sorte d'erreur monstrueuse de l'humanité hors de laquelle elle doit sortir tôt ou tard pour se sauver, en revenant à je ne sais quelle situation mystique. Si le développement technique a une telle importance, et si aujourd'hui il n'est plus le développement du seul Occident, mais de l'humanité entière, il y a quelque chance qu'il soit une démarche capitale de l'humanité, qu'il ait une valeur intrinsèquement spirituelle dans l'ensemble du développement de l'homme. Mais je pense qu'il nous faut refuser à dresser un contraste de lumière et d'obscurité, d'angélique et de démoniaque, que l'on chercherait après coup à résoudre.

Voilà donc le point sur lequel je pense qu'une philosophie réaliste, animée par la volonté d'un humanisme total, peut rejoindre un certain marxisme originel. Le dialogue ne peut que gagner à être constamment approfondi dans ce sens, et le marxisme à chercher comment il pourrait, se débarrassant d'un matérialisme vulgaire, commencer à avancer sur d'autres voies. Sans doute le débat rebondirait plus loin, au moment où, par exemple, le christianisme introduit une transcendance. Mais, sur cette première étape, je me refuse, pour ma part, à me battre sous les drapeaux de l'abstraction.

Il est bien évident que cette rencontre ne peut avoir lieu qu'avec un marxisme qui tienne cette position ; sa position originelle. Il faut qu'il maintienne, entre les forces de la nature et la spontanéité de l'homme, un rapport dialectique, une circulation constante, comme la circulation du sang entre les oreillettes et les ventricules, et qu'il se maintienne dans cette sorte de mobilité, de liquidité et de disponibilité.

Progrès technique et progrès moral

Il faut donc choisir entre tout ce qui peut représenter ou s'apparenter à un matérialisme plus ou moins mécanisé, et une conception progressive de l'histoire que tout le monde affirme ici, les marxistes comme les autres. Mais cette conception progressive de l'histoire, il faut voir ce qu'elle implique exactement. Ce qui m'amène à poser deux questions :

p.343 La première, c'est qu'une conception progressive de l'histoire se réfère nécessairement à un système de valeurs qui doit être considéré, au moins partiellement, comme transhistorique, comme dépassant l'histoire. Je m'explique : Si l'histoire n'est pas jugée et conduite par une direction de l'histoire, tout événement historique sera justifié par le fait même qu'il arrive. Si l'histoire n'est que la succession empirique des événements, il n'y a pas de raison qu'à chaque moment je n'appelle pas *sens de l'histoire* ce qui arrive en fait aujourd'hui. Or en fait, nous le savons, les communistes n'ont pas choisi Hitler. Hitler, c'était le fait dominant de l'histoire en 1940 ou 1941, il affirmait son succès sur l'Europe entière. Il pouvait sembler à ce moment-là qu'il prenait les rênes de l'histoire. Les communistes ont refusé de choisir Hitler. C'est donc qu'ils jugeaient l'histoire immédiate par une histoire plus lointaine, par une histoire de plus grande longueur d'onde, c'est qu'ils jugeaient le fait par un avenir. Et l'avenir, cet avenir qui n'est pas dans la réalité historique immédiate, il ne peut exister que dans le cœur et dans l'esprit d'un homme qui le pense, le choisit et le valorise. La société communiste n'existe pas. Elle n'existe pas en Russie, puisque la Russie affirme qu'elle ne connaît encore qu'un socialisme provisoire préparant au communisme. Donc, la société communiste n'existe que dans le cœur et l'esprit d'hommes qui la pensent, qui croient l'avoir dégagée de l'évolution de l'histoire, qui la portent dans leur foi. Elle est une foi, une espérance, la croyance en un avenir. Et, dans ce sens-là, elle est, je dirai, partiellement une utopie. Les communistes ont très vivement réalisé l'erreur de l'utopie considérée comme un refus, comme une substitution à l'analyse des problèmes, des situations et des événements, d'une sorte d'abstraction projetée dans un avenir hors du temps et de l'espace. Je suis entièrement d'accord sur cette critique, mais, dès que l'on poursuit un avenir qui n'est pas encore réalisé, bien qu'il soit déjà préparé et pressenti, on est dans une sorte d'« utopie ». L'utopie est inséparable de toute position révolutionnaire, car l'on n'est jamais sûr que l'événement s'accomplisse.

Ainsi la pensée révolutionnaire, même scientifique, est toujours anticipation

Progrès technique et progrès moral

et « préjugé ». Elle est donc une foi, une affirmation préalable. Elle est l'affirmation d'une valeur, d'un sens de l'histoire, d'une orientation, et par conséquent, elle me semble incompatible avec une position de type mécaniste ou une position, comme l'affirmait l'autre jour M. Prenant, de type darwinien. Car si l'évolution de l'histoire, humaine ou naturelle, ne se fait que par l'adjonction fortuite de différences qui se sélectionnent au hasard, je ne vois pas comment, partant de cette position, on peut en aucune façon parler d'une orientation de l'histoire, d'un progrès humain, comment on peut soutenir ce progrès, l'affirmer comme valeur. Dès que nous affirmons une philosophie révolutionnaire de l'histoire, nous affirmons des valeurs, et, par conséquent, nous affirmons quelque chose qui dépasse l'histoire.

Première question que je pose donc à nos interlocuteurs marxistes, aussi bien dire communistes :

Est-ce que vous choisissez entre ce matérialisme et cette affirmation du progrès, et est-ce que vous tirez les conséquences de votre choix ?

p.344 Deuxième question liée :

Le marxisme, tel que je l'ai présenté, restaure l'idée d'une spontanéité créatrice. Le développement de l'histoire pour Marx n'est justement pas une sorte de matérialisme immobile. L'idée centrale de Marx, dirai-je même, n'est pas l'idée de matière, c'est l'idée de *praxis*. La *praxis* désigne l'action spontanée d'une humanité qui, à chaque instant, recherche son destin dans son œuvre, travaille à modifier les circonstances présentes selon l'événement, se plie à cette souple discipline du réel que, parfois, l'on défigure lorsqu'on parle uniquement de tactique, mais qui en effet comporte les dangers d'une tactique trop courte de regard, mais aussi un réalisme profond.

Le marxisme veut restaurer l'homme dans la maîtrise de soi-même et de son action. En ce sens, il est une protestation contre ce que Berdiaeff appelle souvent l'objectivation. L'homme n'est pas un objet parmi les choses. Marx reproche au capitalisme d'avoir fait de l'homme un objet parmi les choses, et, précision encore plus frappante à mon avis, il lui reproche d'avoir fait des choses elles-mêmes, des choses parmi les choses, d'avoir pour ainsi dire dévitalisé les choses, de les avoir avilies au rang de marchandises. C'est un point sur lequel nous pourrions rejoindre de profondes consonances chrétiennes.

Progrès technique et progrès moral

Ce marxisme originel veut une sorte de réanimation générale de l'univers, un enchantement du Vendredi Saint, où tout ce monde chosifié, nous pourrions l'humaniser dans sa substance et, pour ainsi dire, rapprocher les choses elles-mêmes de la vie de l'homme, les introduire dans cette grande aventure qu'est l'aventure humaine.

Voilà ce qui, à mon sens, fait la valeur de ce marxisme à l'état naissant, si je puis dire, et voilà le point sur lequel je puis me sentir prêt à consentir avec lui.

Malheureusement, si nous autres qui ne sommes pas, si j'ose dire, professionnellement des marxistes, qui étudions le marxisme avec sympathie, mais sans avoir une carte de marxistes, si nous prenons un grand soin à dégager ce qu'il y a dans le marxisme d'éléments vivants et d'éléments qui peuvent l'orienter dans ce sens-là, qui, à mon sens, est son sens créateur, il faut bien constater qu'on semble aujourd'hui l'orienter et vouloir l'orienter dans un sens tout différent. Je constate que les plus récentes manifestations du marxisme sur le plan de la culture sont, en France du moins, l'affirmation extrêmement massive d'une sorte d'objectivisme que l'on appelle réalisme matérialiste, incompatible avec le réalisme souple et vivant dont je viens de parler.

Je pense par exemple à la récente querelle du réalisme en art, à laquelle Hervé a participé en des termes que j'approuvais dans une très grande partie et dans laquelle j'ai vu d'autres plumes soutenir qu'une sorte de soumission absolue et totale à l'objet — à quel objet ? — était la vérité artistique. Je comprends très bien que l'on réagisse contre un certain idéalisme esthétique, contre une recherche délirante de l'aventure artistique. Mais si certaines aberrations de l'art contemporain témoignent en effet de la décomposition de notre époque, elles portent aussi souvent ^{p.345} la folie créatrice de l'artiste, et ce ne sont pas des pions qui décideront entre les deux.

Je me méfie, parce que cette critique que nous avons vu faire à l'art moderne par les communistes, je l'ai aussi entendue — et Hervé ne voudra voir aucune intention malveillante dans ce rapprochement — je l'ai aussi entendue du côté hitlérien. Je ne veux pas dire par là que les deux régimes soient assimilables. Je veux dire que nous devons faire attention à la tangente hégélienne. Le marxisme que j'ai présenté, qui accentue la valeur de l'homme agissant, de l'homme lancé dans l'aventure humaine, s'il commande un art qui

Progrès technique et progrès moral

tienne compte de l'insertion de l'homme dans la réalité — et ici je suis entièrement d'accord — contre un art délirant, il donne cependant à l'homme et à sa recherche une liberté d'aventure, une liberté de création, qui ne vont pas avec une stupide dictature de l'objet. L'homme est, pour le marxisme, un fabricant d'objets, un producteur ; les objets qu'il fabrique dans l'industrie, et qui ont si peu de rapport souvent avec les formes naturelles, pourquoi ne les fabriquerait-il pas dans sa peinture ?

Je pense aussi à des ouvrages récents où l'on nous dit que toute psychologie est réactionnaire, où l'on nous présente un béhaviorisme élémentaire (abandonné sous cette forme brute par toute la psychologie vivante) comme l'expression la plus exacte d'une pensée marxiste sur la psychologie.

Dans la mesure où l'on pousse le marxisme vers cet objectivisme, on le dévie. Je demande à mes interlocuteurs communistes s'il n'est pas temps de réveiller une conception plus dramatique du marxisme.

Hier, dans un débat que nous menions en public, Hervé nous disait que, pour parler de l'angoisse, il faut être un névrosé, un psychiatre ou un saint. Eh bien, voyez-vous, Hervé, je pense que, lorsque dans une aventure où des millions d'hommes sont engagés, quand il est possible que pour une, deux générations, elle échoue et que, par suite, des millions d'hommes soient, pendant des générations, livrés à une forme quelconque d'oppression, je pense qu'à ce moment, quelque puisse être notre optimisme, nous ne pouvons pas ne pas ressentir une angoisse, dépourvue de tout caractère morbide, l'angoisse même de la création et le sentiment de la fragilité de l'œuvre historique. C'est pourquoi j'estime qu'un tranquille optimisme rationaliste, comme celui qui a été soutenu ici, ne peut en aucune façon être lié à une pensée marxiste.

M. Prenant m'a dit l'autre jour, avec un sourire d'une large bienveillance, que du drame il voulait bien en mettre autant que je voulais. Je ne tiens pas à ce qu'il y en ait tellement, mais je tiens à ce qu'on ne l'élimine pas d'un geste là où il est et notamment du marxisme. Tel est le second choix sur lequel je questionnerai nos camarades marxistes. Je sais qu'il leur est peut-être difficile de faire ce choix, parce qu'ils se méfient de certaines positions, de certains accidents qui peuvent arriver en cours de choix. Ils craignent, d'une part, qu'on les entraîne vers un je ne sais quel transcendant, comme disait Hervé, qui serait un refus de la condition de l'homme : je pense avoir défini une transcendance

Progrès technique et progrès moral

qui n'est pas cette transcendance-là. Ils redoutent aussi de tomber dans ^{p.346} un certain subjectivisme qui n'est pas celui que j'ai soutenu. Je demande qu'on veuille bien engager le débat sur ces problèmes.

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole maintenant à M. Siddheswarananda pour une courte déclaration.

M. SIDDHESWARANANDA : Je ne saurais trop prendre parti dans le débat entre le marxisme et l'antimarxisme. Je désire d'ailleurs seulement exposer un ou deux points de vue hindous par rapport à la révolution générale.

L'Inde passe par une très grande révolution. Cette révolution a pris naissance il y a peut-être une cinquantaine d'années et la personnalité dominante en est certainement le Mahatma Gandhi. Il faut remarquer que, dans la technique de Gandhi à propos de la révolution, ou dans la technique de l'Inde, de la tradition hindoue, il y a une certaine différence avec les conceptions occidentales. Gandhi désire tout achever en s'appuyant sur l'idéal de la non-violence, la non-violence comme un credo que tout le monde doit accepter au-dedans de lui-même. Mais les événements nous ont montré que, seuls ceux qui sont parvenus au sommet de l'évolution morale peuvent accepter l'idéal de la non-violence comme un véritable article de la croyance. Les autres acceptent l'idéal de la non-violence comme une exigence, comme une politique d'action.

Gandhi n'est pas d'accord avec cela.

Je parlais hier avec mon intime ami, le professeur Friedmann, sur le problème de la violence et j'en conclus qu'on ne peut pas faire l'équation entre la force et la violence : la force utilisée pour combattre le mal pourrait être conçue — comme Gandhi le fait sur un plan supérieur — comme la force de l'âme. La violence implique quelque chose qui est dérogoire à la dignité humaine. La réaction contre le mal doit être appuyée sur une foi spirituelle, et c'est la seule réaction spirituellement admissible contre le mal. Voici un exemple de la technique de non-violence de Gandhi, technique que la population a acceptée, et qui, à un certain moment, a fait trembler le gouvernement britannique. Je citerai l'exemple sans entrer dans la politique, car je ne suis pas un politicien et je ne crois pas du tout en la politique comme le seul moyen de salut d'une nation.

Progrès technique et progrès moral

Vers 1931, Gandhi a pris le sel comme symbole de sa révolte. L'Inde est entourée par les mers, mais nous n'avons pas le droit de fabriquer le sel qui doit nous être envoyé en partie d'Angleterre. Gandhi a dit : « Nous allons violer cette loi gouvernementale. » Il est donc parti à pied, accompagné d'une cinquantaine de personnes, il a fait un voyage de 250 kilomètres, est arrivé au bord de la mer et a commencé à prendre de l'eau de mer et à la faire bouillir. Immédiatement la police l'a arrêté, elle a arrêté également les 100 personnes qui se trouvaient à ses côtés, mais quelques instants après, il y en avait 1.000. Elle a arrêté ces 1.000 personnes. Et, au bout de quelques semaines, il y avait peut-être un million de personnes d'enfermées. Vous comprenez que cette situation a soulevé de graves problèmes pour le gouvernement qui, à ce moment-là, a essayé p.347 de provoquer la violence. La population n'était pas à la hauteur de cette conception de Gandhi sur la non-violence.

Il y a une manière de réagir sans violence, par la force, mais par la force de l'âme : nous croyons que la technique que Gandhi nous a léguée est suffisante, et qu'elle nous permet de réagir contre le mal.

L'Inde n'est pas un pays isolé, et nous sommes placés maintenant devant la force mondiale. L'électricité et les billets de banque ont aussi démontré l'unité de la vie. S'il y a une dévaluation du dollar, immédiatement le franc tombe. S'il y a une grève à Calcutta ou en n'importe quel autre endroit, aussitôt la radio en parle aux quatre coins du monde, et l'état de choses qui a produit cette grève, se retrouvant ailleurs, provoquera le même moyen de défense. Ainsi l'unité du monde souffrant et agité est démontrée. Personne ne peut vivre totalement isolé. Le sens de cette unité a impérieusement besoin d'être traduit dans nos rapports économiques. Par le moyen technique, le monde entier devient un, et nous ne sommes pas du tout contre le progrès technique ; seulement, nous donnons une grande valeur au progrès moral. Et aux Indes, avec notre civilisation de 5.000 ans ininterrompue, nous croyons et nous avons la conviction que nous pouvons synchroniser le progrès technique avec le progrès moral.

Si vous voyiez la grande misère de l'Inde, vous seriez épouvantés. Nous avons vécu en France les 5 années de la guerre. Mais ces 5 années étaient comme vécues au paradis, si vous comparez la France à ce moment-là avec la situation économique de l'Inde. Le salaire ordinaire des ouvriers n'est même pas de Fr. suisses 12,50 pour un mois, et pour faire vivre une famille de 7 ou 8

Progrès technique et progrès moral

enfants. Contre ce grand cancer de la misère de notre société, les jeunes Hindous protestent et il y a même des endroits où la jeunesse commence à apprendre la philosophie, la littérature marxiste. Il y a un mouvement communiste aux Indes. Mais ne croyez pas que, par cela, l'Inde risque de devenir désaxée et de sortir de son cadre spirituel. Non.

Comme le professeur Friedmann l'a si justement expliqué, personne ne pourra être un ennemi du marxisme, car le marxisme n'est pas une philosophie, c'est une manière de voir, de considérer la force économique mondiale par rapport à la morphologie de la société. Mais aux Indes, il ne pourra en aucune manière nuire à notre tradition spirituelle. Malgré le progrès que le marxisme fera à travers l'Inde, il ne pourra en aucune façon ébranler les bases spirituelles de notre tradition, et tous les ouvriers, beaucoup de jeunes que j'ai vu adhérer aux idées marxistes, tiennent à nos traditions. Ils protestent contre le système économique et ils trouvent leur force dans le marxisme, mais nous n'avons pas du tout peur que l'introduction de quelques-unes des idées marxistes nous désaxent. Et l'Inde va peut-être donner au monde une sorte d'exemple de synthèse entre le progrès technique et le progrès moral. Il y a un grand essor d'enthousiasme dans l'Inde entière et, dans cette protestation, particulièrement parmi la jeunesse, vous trouverez une très grande impatience.

Nous ne sommes pas du tout inféodés à une Eglise. Nous sommes peut-être même des révoltés contre la religion organisée, parce que nous ^{p.348} avons vu, aux Indes, des horreurs se produire au nom de la religion, pour tenir la masse en esclavage. L'Inde a donné la plus grande devise : l'unité de la vie, dans une période très éloignée, et dans cette même Inde, vous avez cette hiérarchie de castes qui a perpétué l'horreur de l'intouchabilité. Nous avons toujours vu dans notre religion organisée (c'est-à-dire dans le règne du Dharma social) une action de puissance d'argent et la politique des Etats au service d'un système féodal et d'une tradition périmée. Et, malgré cette révolte contre la religion organisée, nous vivons et nous restons très fidèlement attachés aux principes spirituels, sans être membres d'une Eglise. Dans la spiritualité indienne il y a une certaine élasticité, au sein de notre tradition éternelle (Sanatana Dharma), qui permet de réajuster nos consciences sans même accepter le verdict d'une religion organisée, qui a régné durant quelques siècles, mais qui cède maintenant sa place à une nouvelle base de rapports sociaux avec la sanction du Sanatana Dharma.

Progrès technique et progrès moral

Et c'est sur cette base spirituelle de l'Inde qu'il y aura une réadaptation de la vie économique et ni le progrès technique, ni le marxisme ne nous rendront esclaves de vos idéologies, car nous avons le pouvoir de synthèse et la tolérance pour accepter tout ce que le monde nous apporte.

LE PRÉSIDENT : Je donnerai maintenant la parole à M. Paul-Émile Victor.

M. PAUL-ÉMILE VICTOR : Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, pour ne pas me laisser aller à la psychose de l'estrade, j'ai écrit ce que je voudrais dire et j'ai divisé ce que j'ai écrit en paragraphes numérotés. On me pardonnera, je l'espère, l'aspect « à bâtons rompus » que prendra donc la suite de cette intervention.

Premièrement. — Pour mieux situer sans plus tarder ma position dans ce débat, un diagnostic : L'homme paléolithique, lorsqu'il se déplaçait, couvrait environ 5 kilomètres en une heure. De même l'homme du XX^e siècle, lorsqu'il emploie la même technique que son ancêtre, c'est-à-dire la marche à pied. L'homme paléolithique dormait la nuit, était éveillé le jour. L'homme du XX^e siècle dort encore la nuit, est éveillé le jour. Il fallait neuf mois à l'homme paléolithique pour faire un enfant. Il faut encore neuf mois à l'homme du XX^e siècle.

Le rythme de l'homme n'a pas changé. Son unité de mesure, c'est la saison.

La machine, elle, est établie sur un rythme qui va contre la nature humaine (il est contre la nature humaine de voler, de sauter en parachute, etc.) et son unité de mesure est la seconde, peut-être bientôt le millionième de seconde. C'est cette différence d'unités de mesure qui est cause, à mon avis, de la rupture d'équilibre que nous constatons.

En amputant un peu une phrase de Lénine : 2 et 2 font 5 est une cote moins mal taillée que 2 et 2 font une bougie. Aujourd'hui, le rapport entre l'homme et la machine, c'est 2 et 2 font une bougie. Si nous voulions revenir à 2 et 2 font quatre, il faudrait supprimer la machine, ce qui est impossible.

p.349 La différence d'unité de mesure a un résultat dont on n'est jamais conscient et qui n'a pas été signalé ici. C'est que huit heures de travail pour l'ouvrier comme pour l'employé de bureau, comme pour le patron, comme pour l'intellectuel, correspondent aujourd'hui à peut-être 100 ou 150 heures de travail au rythme normal de l'homme.

Progrès technique et progrès moral

Et j'en arrive alors aux mêmes conclusions que les marxistes : réduire le travail à un minimum grâce au progrès technique pour retrouver un semblant d'équilibre : 2 et 2 feraient alors environ 5.

Deuxièmement. — L'homme est malade, gravement malade ; nous sommes tous d'accord sur ce point. Nous avons entendu des diagnostics. On nous a proposé des ordonnances. Nous avons même entendu faire son oraison funèbre, vu faire son autopsie. L'homme est malade, mais il est malade dans son lit, au premier étage d'une maison qui brûle. C'est pourquoi, jusqu'ici, ce qui me paraît le plus « à la page » dans nos entretiens, ce sont les autopsies et les oraisons funèbres. Pour permettre aux diagnostics d'établir une cure et aux ordonnances de porter des fruits, il faut d'abord éteindre l'incendie. C'est-à-dire faire du positif, du constructif. Et, pour ce faire, trouver d'abord des bases communes sur lesquelles construire.

Troisièmement. — Et, je le répète : si nous voulons faire un travail objectif, constructif, il nous faut, me semble-t-il, adopter une méthode de travail et trouver des bases communes de départ.

La méthode qui me paraît la plus sûre est la méthode scientifique. Or, elle ne consiste pas à faire ce que nous avons pu constater maintes fois ici la semaine passée, à savoir : nier ce qu'on n'explique pas, ou ne choisir que les faits qui viennent démontrer le point à démontrer, en laissant systématiquement de côté les points qui viennent le contredire. Ou même, ce qui est encore plus grave : affirmer, au besoin sans preuves.

Le temps passe. Je ne pourrai donc pas vous donner ici quelques exemples précis, étayés parfois par des chiffres pour illustrer ce que je viens de dire, mais je les tiens à votre disposition.

Quatrièmement. — Puisque j'ai demandé ici qu'on trouvât des bases communes de départ, je vais me permettre de vous en proposer quelques-unes. La première, une définition, celle même que j'ai demandée il y a huit jours, du mot « moral » dans « progrès moral ». Voici :

« Les libertés individuelles réglementées par les nécessités du social. »

Je m'explique. Ou plutôt non. Pour m'expliquer, je vais illustrer cette définition par un exemple tiré, vous vous en doutez, de la vie de mes amis esquimaux. Il y a 40 ans vivait, sur la côte Est du Groenland, un homme d'une

Progrès technique et progrès moral

grande puissance mentale, sorte d'homme sorcier appelé Maratsi. Il jouissait d'un grand prestige et d'une grande autorité. Pour des raisons diverses : jalousie de classe, jalousie sentimentale, vengeance, etc., il assassina cinq de ses congénères. Après le cinquième, les hommes de la communauté se réunirent, décidèrent que Maratsi était un mauvais et le supprimèrent à son tour.

« Les libertés individuelles réglementées par les nécessités du social. » Cette définition s'applique tout aussi bien aux populations primitives qu'à nos civilisations, aux pays démocratiques où les libertés ^{p.350} individuelles prennent une place prépondérante, comme aux pays totalitaires où les libertés individuelles disparaissent presque entièrement devant les nécessités du social.

Cinquièmement. — J'ai dit que l'homme était malade. Je n'ai pas dit les hommes, ou certains types d'hommes. Car je me refuse à me réclamer de telle ou telle lignée d'hommes, à mon choix.

L'ethnologie nous apprend que beaucoup de populations qui en sont encore restées à un stade de civilisation moins évoluée que nous se nomment elles-mêmes les hommes, en opposition avec les « autres » qui ne sont pas, pour elles, des « hommes ». Les Esquimaux, par exemple, s'appellent eux-mêmes « inuit », c'est-à-dire « les hommes ». Tchouktchi, le nom d'une population de Sibérie, signifie aussi les hommes. Il y a « nous » et il y a les « autres ». « Nous », pour les communistes par exemple, ce sont les communistes.

Je me refuse, quant à moi, à ne me réclamer que de saints ou de héros à mon choix. Je me sens lié au Père de Foucauld ou aux morts de la Résistance. Mais je me sens solidaire de tous les autres, solidaire et même responsable, en tant qu'homme, aussi bien du Vietnamien dont il a été question l'autre jour, qui, par miracle, a échappé à un camp de souffrances, que de celui qui, d'un coup de baïonnette, a éventré une femme blanche enceinte.

Homme, je me sens non seulement solidaire de tous les hommes, mais responsable de leurs actes, en bien comme en mal.

Je ne crois pas cette profession de foi inutile. Car, sans elle, nous risquerions de nous laisser aller à cette perversion du sens moral qui consiste à auréoler les « nous » et à supprimer, purement et simplement, les « autres ».

De plus, cette profession de foi nous met en face de l'homme et non pas en

Progrès technique et progrès moral

face d'hommes. Elle universalise la conception de l'homme. De même que la définition que j'ai donnée tout à l'heure du mot moral me semble universelle.

Vous voyez que, jusqu'ici, nous avons trouvé, à mon avis, déjà deux bases universelles, et par conséquent solides, de construction effective.

Il y en a d'autres. Mais mes dix minutes vont bientôt être passées, et je m'en tiendrai donc là, car les Esquimaux disent aussi :

« Ne crois pas qu'il te suffise d'ouvrir la bouche pour nous charmer de ton chant. »

LE PRÉSIDENT : Je donne maintenant la parole à M. Montale.

M. MONTALE : Mesdames et Messieurs, le 'progrès technique', c'est-à-dire, selon la plus grande partie d'entre nous, le développement de la civilisation mécanique et industrielle, peut-il changer la société sans détruire la personnalité, sans nuire à l'homme en tant qu'homme qui se reconnaît un sens psychologique individuel, une destinée morale tout à fait singulière et irremplaçable ? C'est bien là, me semble-t-il, la portée de la question soulevée par M. Spoerri, c'est bien p.351 là le noyau de l'interrogation faite par M. Paul-Émile Victor, dont l'apologue du « chasseur de phoques » risque de rester le grand succès de la saison.

Depuis quelques siècles, surtout depuis deux siècles, nous avons connu progrès mécanique et changement — je ne dis pas toujours progrès — dans le domaine des valeurs morales. Ce changement est en relation avec les progrès scientifiques et les applications mécaniques qui s'ensuivent. Et ce sera de même, je n'en doute pas, pour l'avenir.

Science et psychologie humaine se conditionnent dans un jeu d'influences réciproques qui échappera de plus en plus, il est à craindre, au sens de la mesure et de la proportion invoqués comme éléments modérateurs par M. Siegfried.

Changer le monde, selon la formule adoptée par M. Spoerri, ne signifie pas seulement changer les âmes dans n'importe quelle direction, mais signifie, si je ne me trompe pas, les changer dans la direction de leur perfectionnement moral.

Progrès technique et progrès moral

Ce qui reste à voir, est ce que les découvertes et les applications techniques peuvent faire pour entraîner, pour convoier les âmes dans cette direction qui, seule, nous intéresse. On nous assure que, quand l'exploitation des travailleurs par le monde du capital ne sera plus possible ni concevable, le terrain sera aussi balayé pour les épreuves d'un nouvel homme moral. On nous dit que le moment économique prime toujours dans la vie de l'homme associé, et que tout le reste vient après comme un sous-produit autant nécessaire qu'inévitable. Voilà une formule simple, peut-être trop simple, sur laquelle tous les marxistes ne sont pas d'accord, car j'ai vu, et avec beaucoup de plaisir, que M. Friedmann, en psycho-technicien avisé, est convaincu que l'homme de la cité future devra faire appel à toutes ses forces, techniques et spirituelles, pour maîtriser la nouvelle civilisation mécanique sans en être envoûté et submergé.

Deux courants se sont donc mesurés jusqu'ici dans ces conversations : le courant des marxistes plus ou moins purs, et le courant que je pourrais appeler, *grosso modo*, des spiritualistes, bien que M. Berdiaeff nous ait avertis des inconvénients de ce terme factice et presque ridicule. Je range naturellement parmi ces seconds, aussi ceux qui, sans faire appel ouvertement à la révélation chrétienne ou à une foi religieuse définie, se sont déclarés en faveur des droits de l'homme en tant que personnalité et destinée individuelle : tels que MM. Lescure et Virgili, dont les interventions m'ont paru frappantes.

Pour ce qui me touche personnellement, j'appartiens à ce deuxième courant. Je suis un personnaliste convaincu. Je viens d'un pays où, pendant 20 ans, sous le prétexte d'organiser le bien-être et le progrès collectif, de le soustraire à l'arbitraire individuel et même de surpasser et d'enfoncer le marxisme dans son propre domaine, une monstrueuse hypertrophie de l'Etat a fait tous les ravages que l'on connaît bien et a moralement stérilisé toute une génération de jeunes gens.

N'en doutez pas, je connais bien les différences qui existent entre communisme et fascisme et je ne suis pas ici pour tenter des p.352 rapprochements qui seraient absurdes autant qu'inconcevables pour tout homme de bonne foi. Le marxisme est dans l'histoire. Les différents fascismes des Etats policiers se placent dans une contre-histoire dont personne ici ne voudra prendre la défense. Je parle en homme libre, parmi des hommes libres. La question qui se pose ici : progrès technique et progrès moral, n'est pas

Progrès technique et progrès moral

seulement politique, mais elle est profondément enracinée dans la vie de l'homme collectif qui est la substance même de toute politique. Je suis personnellement convaincu qu'une réforme sociale s'impose et que l'exploitation de l'homme par l'homme devra prendre fin dans le monde de demain. Je suis même persuadé que la position des marxistes sur le terrain de l'action concrète et de l'histoire vivante, est bien plus solide que la position pleine de crainte, de doute, de nostalgie, des défenseurs des valeurs individuelles.

On a souhaité ici un renouveau du christianisme. On nous a répété que les différentes Eglises historiques, même la catholique, ont raté leur mission et ont trahi le sens même de la Révélation. Si cela est vrai — et je crois que c'est partiellement vrai — on ne s'étonnera pas que l'amour de l'homme, le sentiment de l'humanité, cet « ersatz » de la foi religieuse, comme l'a appelé justement M. Berdiaeff _____ se soit glissé depuis un siècle au moins dans le grand mouvement qui entraîne le prolétariat sur la voie de son affranchissement.

Mais le socialisme en soi — en tant que mouvement humain qui a des buts purement humains à accomplir — le socialisme en soi, peut-il suffire à l'homme qui se soucie de sa propre destinée ? Et un humanisme rationnel, même s'il est fondé sur une bonne technique de la mécanisation du monde, peut-il éteindre la soif de l'« *homo sapiens* » au sujet de sa possible signification extra-temporelle ?

Je ne le crois pas. Mais je ne crois pas non plus que le progrès technique soit si diabolique et haïssable qu'il paraît à M. Berdiaeff.

Quel doit être donc le devoir des hommes de bonne volonté ? Quelle doit être l'attitude des clercs, des hommes de culture, des hommes de foi, devant la crise gigantesque, devant la lutte des deux systèmes, des deux molochs : le moloch du capital et le moloch des masses déchaînées qui risque d'abîmer toute civilisation, mécanique ou non ?

Eh bien je crois, Mesdames et Messieurs, que notre devoir à nous — et je parle de nous personnalistes avoués — est bien d'être des témoins vigilants, des « inquiéteurs », de rester le miroir critique, la conscience même de l'heure actuelle. Je crois que notre devoir est de dire oui ou non, selon l'impératif de notre conscience personnelle qui peut se tromper mais qui reste quand même le seul résidu commun de notre foi religieuse, de nos convictions politiques, parfois

Progrès technique et progrès moral

différentes et même opposées. Soyons donc des objecteurs de conscience, Messieurs, pas seulement et même nécessairement devant les lois militaires et humaines ; restons-le devant les forces obscures que l'irrationnel déchaîné et les pouvoirs croissants du mécanisme universel font surgir autour de nous.

Ne craignons pas le progrès technique, ne doutons pas de l'avenir moral de l'homme, mais restons libres, Messieurs et Mesdames, dans tous les moments, dans toutes les épreuves. Ce n'est pas seulement mon avis ^{p.353} personnel, c'est l'avis, je crois, de tous les hommes qui, comme moi, ont passé presque toute leur vie dans l'esclavage.

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. Jean Lescure.

M. JEAN LESCURE : Je pense qu'il y a ce matin, sinon un réel progrès technique, du moins une amorce de progrès technique dans le cours de ces entretiens.

Je me rallie totalement à ce qu'a dit Emmanuel Mounier sur la nécessité qu'il y aurait d'engager un véritable débat et c'est très modestement, dans l'ensemble des questions déjà posées depuis ce matin que je voudrais faire deux remarques à la suite de la conférence de M. Haldane.

Si j'ai bien compris ce qu'a dit M. Haldane, les progrès techniques seraient de nature à améliorer la moralité, car ils engageraient l'homme dans des séries de problèmes qu'il lui faudrait résoudre par l'élaboration de règles de conduite à quoi il choisirait de se soumettre. Sa liberté qui semble d'abord subir des limitations sérieuses du fait de ces règles serait cependant préservée par ce choix ou cette possibilité de choix. Si bien que nous demeurons dans un domaine où l'homme ne subit pas d'amputation grave. M. Haldane a pris l'exemple du trafic routier qui a exigé un code de la route. Bon. La question est de savoir si l'édification d'un tel code, l'énonciation de telles règles, a une incidence quelconque sur le domaine moral. Je pense qu'il convient de réintroduire ici la distinction déjà faite entre morale et moralité, entre morale et mœurs. L'exemple même de M. Haldane m'invite à remarquer que la plupart des conduites humaines se situent sur un plan où la morale n'a que faire. La plupart de nos conduites sont des conduites que l'on pourrait appeler inframORALES. Je ne vois pas du tout les différences morales qui peuvent exister entre le fait de

Progrès technique et progrès moral

boire dans le creux de la main, dans une écuelle, ou dans un verre à pied, entre le fait de manger avec ses doigts ou avec une fourchette. Ce sont là des conduites qui obéissent aux règles du savoir-vivre, qui relèvent des mœurs et non de la morale. Lorsque l'on conduit une voiture, on peut se poser des problèmes, si l'on brûle un signal, si l'on conduit trop vite, etc., mais ce sont des problèmes de police. Il n'y a de problème moral que lorsque intervient un conflit de nature à intéresser l'impératif catégorique. Soit par exemple, si je vois un homme que je hais devant ma route. Si j'accélère, je l'écrase, si je freine, j'obéis à l'impératif : « Tu ne tueras pas. »

Je pense qu'il n'y a pas lieu d'insister. Les techniques, quand bien même elles entraînent des systèmes de discipline, visent des conduites inframORALES. Et l'on sait même que des systèmes de discipline peuvent être immORAUX. La discipline S.S. par exemple.

S'il m'est permis, à moi aussi, d'avancer mon petit proverbe esquimau, je vous demanderai la permission de vous faire part de celui-ci. C'est sûrement un proverbe, mais je suis moins sûr qu'il soit esquimau :

« Si le phoque n'a pas de lait, il est préférable de ne pas essayer de le traire. »

Donc, le problème n'est pas tellement là. Il est de savoir en quoi la technique peut rendre possible l'accession de l'homme à sa dignité, celle-ci consistant essentiellement dans la relation de sa liberté à la provocation du monde. Cette dignité, l'existence morale, et non pas policière, esthétique, et non pas divertie, ou religieuse, peuvent peut-être seules en rendre compte. C'est ce que j'aimerais voir débattre ici.

M. Haldane a également fait état des travaux du commandant Lefebvre des Noëttes. On s'en souvient : les inventions presque simultanées du collier d'attelage, du fer à cheval et du gouvernail d'étambot, auraient permis la suppression de l'esclavage. M. Haldane a dit que ces découvertes avaient vraisemblablement eu lieu en France. Il se trouve qu'ici la géographie n'a pas grand'chose à voir dans l'affaire. Par contre, ce qui me paraît bien autrement important, c'est que ces progrès techniques aient eu lieu au début de l'ère chrétienne. On verra tout à l'heure pourquoi.

Examinons d'abord la proposition de Lefebvre des Noëttes. Elle procède, il

Progrès technique et progrès moral

me semble, selon une logique assez naïve. D'abord, il y a les esclaves. Ces esclaves sont maintenus tels par une fonction absolument inéluctable et nécessaire : cultiver la terre et faire marcher les bateaux. Bon. On trouve le moyen de faire tirer la charrue par un cheval et de guider les bateaux autrement que par des rameurs. La masse des esclaves n'ayant plus de fonction s'annule et ces esclaves sont libérés. A première vue, ça se tient. Mais, est-ce que le mot libéré ne recouvre pas ici encore deux significations ? Je m'excuse d'avoir toujours l'air de chercher des sens divers dans chaque mot. C'est peut-être aussi une sorte de déformation professionnelle si Eluard a raison lorsqu'il dit : « La fonction du poète, c'est d'appeler les choses par leur nom. » Il n'y a pas si longtemps qu'en France, des mots nobles, à tout prendre, comme : travail, famille, patrie, recouvraient très exactement : servage, oppression et trahison.

Envisageons un peu ce mot de « libéré ». Dans une imprimerie, lorsqu'on dit qu'une machine est libérée, cela veut dire tout simplement qu'elle est vacante pour un autre travail.

De même pour un chauffeur de taxi, lorsque je lui pose la question : « Chauffeur, êtes-vous libre ? » je ne m'attends pas à ce qu'il me réponde : « Vive la République ! » Simplement cela signifie qu'il est disponible pour un autre travail.

Je me demande si la libération de la main-d'œuvre des esclaves que représentent en effet les découvertes du collier d'attelage et du gouvernail d'étambot n'aurait pas pu être une libération du même genre. Je veux dire : pourquoi la main-d'œuvre, ainsi libérée, n'a-t-elle pas été réaffectée à d'autres travaux d'esclaves ? Et pourquoi a-t-elle vraiment acquis une liberté d'homme ? Si les perspectives de l'humanité étaient demeurées au moment où ces découvertes furent faites, telles qu'elles étaient du temps de Platon, il y a fort à parier que les esclaves eussent changé de travail, mais non pas d'état. C'est là qu'on comprendra l'importance que j'attachais tout à l'heure au moment historique où ont eu lieu ces découvertes. C'est qu'en effet, entre le moment de Platon, par exemple, et le moment de ces découvertes, avait eu lieu ^{p.355} un événement extrêmement considérable dans l'histoire, c'est l'avènement à la conscience de l'œcuménisme chrétien.

Le christianisme a procédé à une identification de l'homme à lui-même, par référence à Dieu. L'identité de l'homme dans le monde chrétien est fondée, par

Progrès technique et progrès moral

le fait que Dieu a créé l'homme à son image, ce qui le fonde comme nature et, par conséquent, garantit sa fraternité (dans la perspective chrétienne naturellement). Comme le disait Paul-Émile Victor tout à l'heure, à partir de là il ne saurait plus y avoir nous et les autres. Il y a les hommes. Je pense qu'il y a là, grâce au christianisme, quelque chose de définitivement acquis.

Personnellement, je ne suis pas chrétien. Je ne prends donc pas à mon compte une conception de l'homme comme « nature ». Mais cependant je pense qu'historiquement on ne peut pas nier que l'événement chrétien ait eu lieu et qu'il ait été de la plus haute importance. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir comment la fin de l'esclavage peut avoir lieu. Est-ce qu'une simple situation économique-technique a entraîné automatiquement ce début de libération de l'homme ? Est-ce qu'au contraire ce progrès technique n'aurait pas été impuissant sans une perspective morale nouvelle, celle du christianisme ?

En somme, le progrès des mœurs n'a-t-il pas été soumis à la pression de la morale aussi bien qu'à celle de la civilisation technique ? Si cela est vrai, le rationalisme optimiste (j'emploie cette expression de préférence à celle de marxisme, car je ne crois pas que le marxisme soit forcément impliqué dans les erreurs du rationalisme optimiste), est-il en droit d'affirmer que la seule révolution économique résoudra tous les problèmes de nos mœurs ? Ou bien les mœurs, dans leur possibilité même, ne dépendent-elles pas d'un drame fondamental : celui de la relation de l'homme au sacré ou à la transcendance tragique de sa situation ?

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. Robert Aron.

M. ARON : Mesdames et Messieurs, les interventions qui ont précédé m'ont rendu — et vous ont peut-être rendu — un très grand service, c'est de rendre superflus une grande partie des développements que je voulais traiter.

Je voudrais donc limiter mon intervention à un point sur lequel il me semble qu'il est important, peut-être, de s'étendre, bien qu'il ait déjà été abordé, et qui est la position du marxisme par rapport à certaines conceptions actuelles de l'histoire et de la liberté.

Le grand mérite de Karl Marx, celui que l'on doit pouvoir reconnaître, indépendamment de toute opinion politique, c'est évidemment d'avoir ouvert,

Progrès technique et progrès moral

dans l'univers sans relief, dans l'univers linéaire des penseurs idéalistes et des révolutionnaires bourgeois, une troisième dimension, qui est la dimension de l'histoire. Par là, il rejoint tous les grands systèmes du passé, et, en particulier, la tradition juive pour laquelle le progrès de l'humanité s'accomplit dans une perspective historique liée au développement du peuple, et la tradition chrétienne des p.³⁵⁶ Pères de l'Eglise qui substitue, dans une perspective historique, la vision d'une Jérusalem céleste à la Jérusalem terrestre d'Israël.

Par là, il a peut-être annoncé et rendu possibles des philosophies qui, bien qu'en apparence très différentes de la sienne, comprennent la nécessité d'un certain dynamisme, telles que, si vous voulez, « l'élan vital » de Bergson, ou, plus près de nous, la vision du père Teilhard de Chardin.

Par cette réintroduction du sens de l'histoire, on peut dire que Karl Marx a donné à celle-ci à la fois ses lettres de noblesse, en l'apparentant aux grands systèmes de pensée et de croyance antérieurs, et qu'il lui a conféré, en même temps, une efficacité en l'orientant vers l'avenir et en l'associant au mouvement. Et c'est là véritablement un mérite immense.

Mais, du fait que l'on ouvre une voie, il ne s'ensuit pas que l'on soit toujours qualifié pour déterminer quelle est la démarche selon laquelle les successeurs devront progresser dans l'avenir le long de cette voie. Prenons un exemple peut-être un peu banal : celui d'un homme qui a ouvert d'autres voies, le baron Haussmann. Il est certain que, quand il ouvrait de nouvelles artères, il n'était pas qualifié pour exiger que 80 ans plus tard, ou 90 ans plus tard, ceux qui s'y engageraient fussent partisans du Second Empire ou y procédassent avec les mêmes moyens de locomotion que ceux de son temps. C'est pourtant ce que seraient tentés de faire, à l'heure actuelle, certains marxistes formalistes, ceux contre lesquels s'élevait Mounier, en pensant que, dans la voie de l'histoire ouverte par Karl Marx, il faut s'engager toujours avec la même démarche que lui, c'est-à-dire avec une démarche dialectique aussi stricte, aussi déterminée, aussi impérieuse, que celle dont Karl Marx a trouvé l'inspiration chez Hegel.

Le résultat, c'est que l'homme, et ses attributs nécessaires de liberté et d'initiative, apparaît parfois à l'intérieur de ce schéma dans une situation analogue, si vous voulez, à celle de la molécule d'eau à l'intérieur du courant qui l'entraîne. Celle-ci peut, à l'intérieur de ce flux, occuper des emplacements différents. Elle peut heurter la rive à un point ou à un autre. Il se peut même

Progrès technique et progrès moral

qu'elle ne heurte pas la rive. Elle peut donner sa pression dans le sens du courant, mais elle peut n'exercer aucune influence, même infinitésimale, sur le contour ou sur la direction du flot qui l'entraîne.

C'est sur ce point que se joue le problème crucial de notre temps, le problème de la liberté personnelle, qui est le problème de la liberté, du libéralisme ; notre liberté est engagée à l'intérieur d'un milieu social dont elle ne peut pas ne pas subir l'influence. La question est de savoir si chaque liberté humaine est sans effet sur l'orientation de l'histoire, pouvant juste se développer ou se situer à l'intérieur de son flot, ou bien si elle peut (pour une part qui peut être définie en fonction des lois statistiques et sans qu'on fasse intervenir des notions de transcendance), si elle peut contribuer à orienter, à détourner, voire à retourner, le flot dans lequel elle est plongée ?

Eh bien, si nous n'admettons pas cette part même infinitésimale mais précise de liberté, il est certain que le progrès technique ne peut ^{p.357} faire qu'accélérer les automatismes et les déterminismes qui nous entraînent. Mais, dans le cas contraire, il peut augmenter le coefficient de cette part d'influence que chacun de nous peut apporter, à l'intérieur du milieu social, aux déterminismes de l'histoire.

C'est en fonction de ces remarques que je voudrais à mon tour, selon une tradition qui semble s'instaurer à côté de la tradition esquimau, poser trois questions (ce sont certainement des questions qu'on pourrait formuler autrement ; mais je dirai que l'essentiel des questions, c'est qu'on veuille bien y répondre).

La première question est celle-ci :

Etant donné, comme on l'a indiqué tout à l'heure, que l'œuvre de Karl Marx renferme des oscillations entre un idéal de liberté, d'une part, qu'à son époque on appelait un idéal anarchiste, et des nécessités techniques qui peuvent prendre une force étatique ou dictatoriale, laquelle de ces deux positions doit prévaloir aujourd'hui où le socialisme n'a plus à lutter, comme à l'époque de Marx, contre un défaut d'organisation, mais bien plutôt contre un excès d'organisation dont nous menacent tous les régimes totalitaires ?

Cette question n'est pas une « colle ». J'ai rencontré à Rome un jeune marxiste italien qui était secrétaire de la section romaine du parti communiste,

Progrès technique et progrès moral

qui s'appelait Natoli, et qui m'a dit que pour lui, comme pour le parti des jeunes militants du mouvement, le trésor de l'œuvre de Marx, après les expériences qu'ils avaient faites de la dictature et de la guerre, n'était plus ni le manifeste communiste qui admet, à son avis, un peu trop une nationalisation étatiste, ni même le « *Capital* », qui lui paraît un peu systématique, mais les œuvres de jeunesse de Marx, les œuvres philosophiques où Marx montrait que les techniques gouvernementales doivent toujours être subordonnées à l'affirmation de certaines libertés personnelles.

Deuxième question, très schématique aussi, je m'en excuse :

Etant donné les progrès actuels des sciences et en particulier le progrès actuel de la physique, auxquels M. Berdiaeff a fait allusion au début de sa conférence, étant donné les limitations du déterminisme que ces progrès entraînent, le marxisme, s'il veut rester dans le courant moderne de la pensée, ne doit-il pas réviser la rigueur du déterminisme historique auquel certains marxistes veulent encore se conformer ?

Troisième question :

Etant donné les nouvelles attitudes de la philosophie contemporaine, auxquelles il est permis de croire que de nos jours, s'il vivait, Marx serait attentif, comme il le fut en son temps, le marxisme ne doit-il pas tenir compte du refus opposé par ces philosophies aussi bien personalistes qu'existentialistes, à toute réduction en système de la réalité concrète et de la réalité sociale ? Ici même, l'an dernier, le professeur Karl Jaspers a désigné comme un degré caractéristique de la pensée contemporaine ce refus de tout système et ce refus de toute explication par mono-causalité.

Je me demande si, dans la prétention qui persiste en certains marxistes, à réduire le progrès humain à un schéma, toujours le même, il n'y a pas ^{p.358} une manifestation de cet esprit de système, de cet esprit presque dictatorial, auquel répugnent les forces les plus modernes de la philosophie.

En résumé, je crois que, depuis cent ans que le marxisme a été formulé, il est intervenu au moins trois facteurs nouveaux qui peuvent exercer une influence sur lui, comme d'ailleurs sur d'autres modes de pensée ; le premier étant un facteur politique, le phénomène totalitaire, qui amène peut-être à réviser certaines modalités selon lesquelles on pensait autrefois que devait

Progrès technique et progrès moral

s'accomplir la révolution ; le second étant les nouvelles tendances de la science et les limitations qui en résultent pour le déterminisme ; et le troisième étant les nouvelles tendances de la philosophie et la réaction qu'elles impliquent contre toute forme systématique de pensée.

Ces trois facteurs doivent jouer dans le même sens, qui est le sens de la liberté, et de façon plus précise, le refus opposé à tout automatisme.

Je crois que ces questions ne peuvent pas être éludées. En effet, c'est de la réponse qui leur sera faite par les marxistes ou par d'autres qu'il dépendra que le progrès technique utilisé dans le sens de la liberté soit l'auxiliaire du progrès moral ou, au contraire, utilisé dans le sens des automatismes, le contrecarre ou le pervertisse. Et, de façon plus générale, je crois que c'est de cette réponse qu'il dépendra, en partie, que le marxisme reste une doctrine de pensée et d'action adaptée à notre temps, ou bien qu'il se sclérose dans la fausse rigueur, dans le sectarisme hostile et redoutable des systèmes périmés.

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. W. Mackenzie.

M. MACKENZIE : Mesdames et Messieurs, vous avez bien gagné votre déjeuner, et vous pouvez être bien tranquilles que vous n'allez pas le retarder au-delà des dix minutes que M. le président m'a accordées pour vous parler.

Je voudrais en même temps vous distraire un peu des idées et des conflits d'idées politiques et sociales dont vous avez eu un petit échantillon ce matin, et vous entretenir pendant ces quelques instants d'idées générales qu'il me semble nécessaire d'exprimer ici au point de vue philosophique.

Nous avons entendu ici-même, et à l'aula de l'Université, beaucoup de choses intéressantes à propos du progrès technique et du progrès moral. Ces choses, j'ai l'impression que les différents orateurs les ont généralement rapportées à l'homme, sans se poser la question préalable de la nature de celui-ci. Or, l'homme, et à plus forte raison l'homme que nous nommons civilisé, c'est l'être complexe par excellence, qui relève de plans d'existence, ou si vous préférez, de principes profondément différents, et même antagonistes les uns des autres. Cela fait que ce qui pourrait nous sembler un progrès quand nous pensons à un certain aspect de la nature humaine, ne serait plus du tout un progrès, ou serait même le contraire d'un progrès par rapport à un autre aspect

Progrès technique et progrès moral

de cette même nature. Autrement dit : il ne peut y avoir, à mon humble avis, aucun progrès englobant en même temps l'homme tout entier, et par ^{p.359} conséquent, comme je vais essayer de le montrer, ce qui sera plutôt difficile à réussir en dix minutes seulement, il ne peut y avoir un progrès technique allant de pair avec un progrès moral.

Pour que je puisse exposer l'essentiel de ma pensée, il faut que vous me permettiez de remonter à une époque bien lointaine dans le passé. Je voudrais en effet attirer votre attention sur la double origine de notre être actuel, car c'est seulement par cette double origine que notre être peut s'expliquer.

A un moment décisif entre tous pour l'avenir de notre espèce, l'esprit de l'homme un beau jour a surgi du substrat biologique de la vie. Mais à un moment encore bien plus reculé de nos lointaines origines, la vie avait elle-même surgi du substrat physique de la matière. Dans chacun de ces deux cas, nous devons relever l'apparition soudaine d'une entité nouvelle, dépassant du tout au tout, par ses dimensions et ses possibilités inattendues, les caractères essentiels du substrat d'où cette entité nouvelle a surgi.

Voyons d'abord ce qu'il semble possible de dire au sujet de la vie, par rapport à son substrat matériel. Qu'il y ait là un double rapport de dépendance stricte, et en même temps d'absence de toute commune mesure, cela me semble assez clair. Il y a même, de toute apparence, quelque chose de plus qu'une simple absence de commune mesure, entre les caractères ou lois de la matière, et les caractères ou lois de la vie. Car à tout prendre, la matière est restée, de la vie, l'antagoniste par excellence. La vie façonne la matière, même à l'encontre des lois physiques imposées à l'inanimé ; elle crée des formes, de la beauté, de la joie et de la souffrance, qui n'étaient pas en dehors d'elle dans la matière. Celle-ci résiste aux créations de la vie, parce qu'une de ses lois est celle de l'inertie ; parce que, d'autre part, une autre loi implacable l'obligerait à se dégrader sans cesse, en descendant peu à peu vers des états successifs toujours plus probables, toujours plus indifférents, dus à la chute progressive du potentiel énergétique. La matière serait donc dirigée vers un nivellement général et définitif de l'univers. Mais la vie se montre, elle, capable de remonter le courant de la dégradation progressive de la matière ; et bien que si chétive, si fragile en face de l'immensité des forces de la nature physique, toujours prêtes à l'anéantir, la vie, grâce à ses techniques merveilleuses, a su jusqu'ici durer.

Progrès technique et progrès moral

D'après les données de la science moderne, il y a de dix à quinze millions de siècles que la vie a mystérieusement surgi de la matière. Et de toute probabilité, cette même vie durera ultérieurement, pendant un laps de temps du même ordre de grandeur, en plein antagonisme avec les forces qui l'ont engendrée et qui, à côté d'elle, continuent également à se manifester.

Au sommet de l'évolution multimillénaire de la vie, nous voyons, comme je vous le disais il y a un instant, se produire tout à coup une chose extraordinaire, dans certains individus biologiques, qui par là même deviennent autant de personnes humaines et responsables. Cette chose extraordinaire, et totalement imprévisible à partir du simple individu biologique, ce troisième *novum* surgissant dans le monde après la matière et après la vie, c'est ce que nous appelons l'esprit. L'esprit, qui va p.360 aussitôt manifester ses propres lois, différentes à leur tour et même antagonistes des lois de la vie, exactement comme celles-ci sont différentes et même antagonistes des lois de la matière.

C'est sur le plan biologique de la vie, comme je viens de vous le dire, que naissent et s'épanouissent les innombrables techniques individuelles et sociales des êtres, servant à l'affirmation et à la conservation de ceux-ci. A chaque être vivant, à chaque groupe social, sa propre technique. Et il n'en va pas autrement pour les activités techniques, économiques, politiques de l'homme ; l'intelligence, qui conditionne ces activités, représentera pour nous, essentiellement, un attribut social de la vie. Car ces activités, techniques, économiques, politiques, ne sont en substance qu'autant d'instruments de la vie : autant de moyens dont la société humaine (la Cité terrestre de Saint Augustin) se sert, et est même obligée de se servir, pour assurer sa propre conservation.

Il en va au contraire tout autrement pour l'esprit. Les manifestations de l'esprit ne sont pas, par elles-mêmes, orientées socialement ; ce n'est que par reflet seulement qu'elles trouveront une application sociale éventuelle. Car par elles-mêmes, les nécessités et les obligations sociales sont ennemies de la vie spirituelle, qui s'épanouit essentiellement dans le for intérieur de la personne humaine.

Un des signes révélateurs de l'esprit, peut-être le plus caractéristique de tous, c'est le sentiment qu'ont certaines personnes d'être insérées dans un ordre universel. Cela va de pair avec le sentiment du sacré, sans lequel aucune

Progrès technique et progrès moral

spiritualité ne peut être reconnue à l'homme. De ce double sentiment de l'universel et du sacré, découlent, pour l'homme spiritualisé, les obligations morales, qui sont, en elles-mêmes, asociales. Car le social, c'est le collectif, c'est le contingent, c'est le lieu de l'individu biologique ; tandis que pour l'homme spiritualisé, ce qui toujours compte finalement, c'est l'universel, c'est le transcendant, source et lieu de la personne humaine.

Cela peut aller, de la part d'un tel homme, jusqu'à une prise de position nettement antisociale. Un antagonisme foncier de ce genre se manifestera lorsque la personne humaine devra s'insurger contre certaines activités sociales (pensons, par exemple, à la guerre), auxquelles en son for intérieur elle opposera toute sa réprobation ; même si, en tant qu'individu membre de son groupe social, cette même personne se trouve obligée de s'adapter en fait aux activités réprouvées.

Ceci étant posé, il sera plus clair pour nous que le progrès technique et le progrès moral sont deux choses aussi incommensurables l'une à l'autre que la matière l'est à la vie et que la vie l'est à l'esprit. La vie est toujours collectivité et technique en même temps, de bas en haut de l'échelle, et elle ignore totalement l'esprit et ses lois morales, dont elle n'a aucun besoin pour subsister.

La personne humaine, par contre, s'apparente étroitement à l'esprit, qui vit en dehors du collectif, tout en tendant à influencer le collectif dans le sens de ses propres lois morales. Car, du point de vue de l'esprit, l'évolution biologique tout entière n'est, par elle-même, qu'une suite ininterrompue d'atrocités ; celles-ci se prolongeant, bien souvent, dans ^{p.361} la lignée sociale humaine, comme nous le voyons encore de nos jours. Il y aura donc progrès technique partout où il y aura évolution biologique, sociale, collective.

Il y aura progrès moral seulement là où l'esprit aura pu imposer davantage ses propres lois aux lois de la vie ; là où le sentiment de l'appartenance à un ordre universel et le sentiment du sacré qui s'y rattache auront pu tant soit peu prévaloir sur l'adhésion de l'homme aux seules contingences et nécessités de la vie biologique et sociale.

Et n'oublions pas, pour finir, que, parmi les choses auxquelles le sentiment du sacré doit s'appliquer, il y a tout d'abord la personne humaine elle-même. Toute formule sociale faisant abstraction du respect dû à cette personne, toute formule capable d'admettre ou d'excuser la destruction physique ou morale d'un être

Progrès technique et progrès moral

humain, ou pis encore, de quelques millions d'êtres humains, pour pouvoir se réaliser, cette formule, quelle que soit sa couleur, rouge, brune, ou autre, quel que soit le genre de bonheur promis à ses adeptes, ne peut être pour l'esprit qu'une fausse formule, que nous devons résolument rejeter, comme étant foncièrement étrangère à toute idée de progrès moral.

LE PRÉSIDENT : Je déclare la séance levée.

@

CINQUIÈME ENTRETIEN ¹

présidé par M. Robert de Traz

@

LE PRÉSIDENT : p.363 Mesdames et Messieurs, je déclare le cinquième entretien ouvert, et je commence par saluer, au nom du Comité des Rencontres Internationales de Genève, la présence, dans l'assistance, de M. Glogg, directeur général de la Radio Suisse.

Je donne la parole à M. Julien Benda.

M. BENDA : Mesdames et Messieurs,

L'examen du problème auquel nous sommes conviés nous invite à nous poser avant tout cette question : Qu'est-ce que la moralité ? J'avoue que les définitions que j'en ai lues, voire entendues ici même, ne m'ont point satisfait. J'ai tenté de m'en faire une. Je vous la livre :

Je pars de ce qu'un écrivain français, M. Ernest Seillière, a appelé l'impérialisme individuel, c'est-à-dire le fait par lequel l'individu, et non exclusivement les nations, les collectivités, tend à étendre l'affirmation de son être, de son moi, au détriment des autres ; c'est ce que la théologie catholique a appelé l'orgueil de vie, Spinoza la *potentia agendi*, Schopenhauer le vouloir-vivre, Nietzsche la volonté de puissance, et le nazisme d'un mot dont vous savez qu'il a fait fortune : le dynamisme. Cet impérialisme est total chez l'être primitif, chez le sauvage, chez l'enfant ; l'enfant non éduqué, tous les éducateurs vous le diront, ne songe qu'à affirmer son moi, n'ayant aucune considération, mais uniquement de la colère, de l'exaspération, pour tout ce qui s'y oppose. Or la moralité consiste dans la volonté, chez l'individu, de limiter cet impérialisme par le sentiment des droits d'autrui. C'est ce qu'un philosophe anglais, Stuart Mill, a exprimé de ce mot : « Le signe d'une société civilisée (moralisée) est que ses membres y observent une limitation réciproque de leurs sphères d'activité. » La moralité est donc, selon cette définition : Premièrement, une volonté ; elle n'est pas un état de conscience qui peut exister en nous

¹ 11 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

automatiquement, tel un simple effet de l'évolution de l'espèce, comme le prétendent les morales dites évolutionnistes ; l'enfant, p.364 non éduqué, de notre XX^e siècle, continue de dire, comme l'enfant de l'âge des cavernes : « je fais ce que je veux, et n'ai à recevoir d'ordre de personne. » Deuxièmement, elle est cette volonté *chez l'individu* ; c'est dire qu'il n'y a pas de morale d'une collectivité, si ce n'est celle des individus qui la composent. Troisièmement enfin, l'idée de moralité est liée essentiellement à l'idée de limitation, de restriction, mais, encore une fois, de limitation *volontaire*. Et ceci me permet de répondre tout de suite à une école qui va me dire : « Mais la société que nous concevons impliquera précisément cette limitation de l'impérialisme individuel par la conscience du droit d'autrui » ; oui, mais cette limitation sera imposée à l'individu, elle ne sera pas volontaire. Et si vous me dites : « Elle ne lui sera pas imposée, parce que nous aurons pétri son âme de telle sorte qu'il ne concevra même plus autre chose », alors je réponds que vous aurez détruit en lui la *liberté du choix*, laquelle est à la base de la moralité ; la moralité comporte la faculté d'être immoral, avec résolution de ne l'être pas.

La moralité ainsi définie a pour une de ses formes principales le sentiment de la justice ; c'est dire qu'elle est directement opposée à l'amour, en ce sens que l'amour est le contraire de la justice, comme nous le voyons actuellement en France, où tout un monde, conduit par un brillant ténor du *Figaro*, s'oppose, au nom de l'amour, à l'action de la justice contre des traîtres avérés. On peut dire qu'il y a là une parfaite immoralité, en cela qu'il y a volonté de se livrer à une glotonnerie sentimentale avec refus de la limiter par aucune considération rationnelle. Michelet a dit : « Le juste sacrifie l'amour à la justice ; ce qui est facile si son cœur est froid, mais ce qui est sublime si lui aussi il aime. » J'imagine que tel juge a eu le cœur serré en envoyant au poteau d'exécution un jeune collaborateur qui avait la même blonde chevelure et le même clair regard que son enfant ; il l'a fait cependant parce qu'il le croyait juste, et c'est pour cela qu'il a de la moralité et que M. Mauriac, qui ne connaît que l'ivresse de l'amour éperdu, n'en a pas.

Ces hommes qui sacrifient la justice à l'amour se réclament du christianisme. Or il est des chrétiens, et non des moindres, qui ne sont pas de leur avis. « Il faut toujours — dit Malebranche — rendre justice avant que d'exercer la charité » ; et lors de l'affaire éthiopienne l'archevêque de Cantorbéry auquel on reprochait, étant donné son ministère, de vouloir des

Progrès technique et progrès moral

sanctions capables de rompre la paix : « Mon idéal n'est pas la paix, il est la justice », parole conforme à celle de son divin Maître : « Je n'apporte pas la paix, mais la guerre », la guerre au méchant. D'autres plus qualifiés que moi diront lequel de ces deux christianismes est le vrai.

Revenons à notre définition et demandons-nous : cette moralité, cette faculté qu'a l'homme de limiter son impérialisme naturel par le sentiment des droits d'autrui, d'où vient-elle ? Les esprits religieux répondent : elle vient de la révélation. Pour moi, je rejette leur explication surnaturelle, mais je suis d'accord avec eux pour dire que cette moralité constitue chez l'homme, par rapport à son état de nature, un phénomène irréductible, présente une discontinuité. Un philosophe français, Henri Delacroix, a déclaré : « L'intelligence est un fait premier : toutes les p.365 tentatives qu'on a faites pour déduire l'intelligence ont échoué. » De même je dirais : « La moralité est un fait premier ; tous les essais pour déduire la moralité ont été vains. » Cela revient à énoncer que la moralité constitue, par rapport à l'état de nature, une transcendance. Or ici, nous nous trouvons en stricte opposition avec le marxisme, qui d'abord ne croit pas à cette transcendance, prétend déduire l'état moral de l'état naturel et est essentiellement moniste ; qui en outre considère la croyance à cette transcendance — à la partie « divine » de notre être, dit-il avec mépris — comme un héritage de l'homme préhistorique qui signe notre déchéance et dont nous devons absolument nous libérer si nous voulons accéder à une conception « scientifique » du monde. Notez que le marxisme n'a rien « déduit » du tout — cela se saurait, comme dit l'autre — et que sa prétention scientifique est parfaitement comique vu qu'il s'agit là d'un problème au fond métaphysique et donc, scientifiquement parlant, insoluble.

J'ai dit que la moralité comporte le sentiment de la justice. Celui-ci peut prendre deux formes : l'une est la volonté de limiter mon impérialisme naturel par la considération des droits d'autrui ; l'autre est d'exiger qu'autrui limite le sien par le sentiment de mes droits à moi. Sous sa première forme, je tiens que le sentiment de la justice n'est rien moins que naturel. Je n'en dirai pas autant de la seconde. J'estime que le sentiment de l'inviolabilité de notre personne est un élément constitutif de la conscience humaine, qu'on le constate dès que l'on constate cette conscience et qu'il y existe identique à lui-même par-dessus la diversité des lieux et des époques. Là encore, je me trouve en plein désaccord avec le marxisme. Celui-ci déclare que cette idée de justice abstraite, identique

Progrès technique et progrès moral

à elle-même par-dessus les temps, est une invention de métaphysiciens, que la vérité est que l'idée de justice est déterminée chez l'homme, comme toutes ses conceptions, par les conditions économiques auxquelles il est soumis, et qu'elle varie avec ces conditions. Ce n'est là qu'un aspect de cette position qui veut qu'il n'y ait pas de moralité absolue, a dit M. Prenant, pas de moralité statique, a dit M. Haldane, mais que, d'une manière générale, toutes les attitudes de l'esprit humain, non seulement morales, mais intellectuelles, mais esthétiques, ignorent toute fixité, et soient dans un perpétuel « devenir », dans une perpétuelle instabilité. Il y a là une philosophie de derviches-tourneurs qui me semble absolument malfaisante, vu qu'elle invite l'humanité à ne plus croire à aucune armature d'elle-même, à repousser toute *tenue* au sens étymologique du mot, et la conduit à adopter une vie à la dérive, dont toute une jeunesse nous donne l'exemple — ceux que ce sujet intéresse aimeront peut-être savoir que je le traiterai prochainement devant la Société française de Philosophie sous ce titre : « Y a-t-il des valeurs éternelles ? ». J'ajoute que cette philosophie me semble parfaitement fautive et démentie par les faits. Bornons-nous à l'idée de justice et à la thèse marxiste : je pense que les prisonniers qu'Assurbanipal faisait écorcher vifs pour couvrir de leur peau les murs de Babylone, le malheureux que le seigneur du moyen âge attachait à la meule en l'arrachant à sa femme et à ses enfants, le paysan que César Borgia faisait lier à un arbre et perçait de ^{p.366} flèches pour amuser les dames de sa cour, le menuisier auquel le duc de Recquigny plongeait un couteau dans la gorge parce qu'il lui présentait sa facture, je pense que tous ces hommes avaient parfaitement le sentiment d'une justice abstraite qu'on violait en leur personne, et ne croyaient pas du tout que leur sort était juste, étant donné les conditions économiques de leur époque.

Revenons au sujet proposé. La moralité ainsi conçue comporte-t-elle aujourd'hui des progrès ? Je voudrais d'abord vous inviter à méditer ce mot de Renouvier qui me paraît propre à dissiper beaucoup de confusion dans nos recherches en cette voie : « Il n'y a pas de loi de progrès, il y a des faits de progrès. » La question est donc celle-ci : Y a-t-il aujourd'hui des faits de progrès quant à la limitation de notre impérialisme individuel par le sentiment du droit d'autrui ?

Suivant qu'on ouvre les yeux sur tel ou tel ordre de faits, il y a de quoi contenter tout le monde.

Progrès technique et progrès moral

Les faits qui nous obligent à déclarer que la moralité est en baisse sont abondants ; on vous en a montré ici de nombreux. Je vous en citerai deux autres, qui sont proprement une invention de notre temps. L'un est le dogme de « l'espace vital » (le *Lebensraum*) ; non pas que les peuples qui avaient besoin d'en exterminer d'autres pour se loger aient attendu notre âge ; les Huns et les Mongols ne s'en privaient pas ; mais parce que ces mœurs ont été érigées aujourd'hui en valeur morale, non pas seulement par les Allemands, mais par un Kipling et un Cecil Rhodes, quand ils proclamaient que la guerre des Boers était morale puisqu'elle servait la grandeur de leur peuple ; c'est, dans le même sens, l'éloge de la politique coloniale, dont certains peuples « justes » ont besoin puisqu'ils veulent être « forts », ce qui en est le contraire, et qu'ils ne justifient que par des raisonnements qui font surtout honneur à leur acrobatie verbale ; c'est encore le droit des « peuples jeunes » et autres nouveautés du même ordre, dont j'ai donné toute une liste dans ma *Trahison des Clercs*, liste que j'ai encore allongée dans une récente édition. L'autre est la thèse des « droits du génie », promulguée par Barrès, par d'Annunzio, aujourd'hui par Montherlant, selon laquelle le génie, qu'ils se décernent avec une générosité dont le budget semble inépuisable, les autorise à étaler leur impérialisme hors de toute attention aux convenances des autres. C'est une thèse à laquelle n'ont jamais songé ni un Corneille, ni un Pascal, ni un J.-J. Rousseau, qui avaient peut-être autant de génie qu'eux, mais le claironnaient moins. On pourrait encore citer le dogme gidien de l'« immoraliste », ou de l'« acte gratuit », par lesquels l'homme aurait le droit — ce n'est peut-être pas l'avis de l'auteur, mais c'est celui de ses adeptes — de sacrifier dans le premier roman la vie d'une jeune fille et, dans le second, de jeter un enfant par la portière d'un wagon, pour se prouver que sa volonté d'existence — on dira plus tard l'« existentialisme » — ne souffre pas de limite. Il y a en tout cela une véritable virtuosité de l'époque moderne à exalter l'affirmation du moi au mépris de tout droit d'autrui.

Mais à côté de ces faits d'autres permettent l'optimisme. De ceux-là aussi on vous a cité maint exemple. J'en ajouterai un : la condition faite ^{p.367} aujourd'hui aux femmes. Que la condition faite aux femmes par une société soit un critère de sa moralité, c'est un des rares points où tous les sociologues s'entendent. Or, pour ne parler que de la France, il y a peu de temps encore, l'impérialisme du mâle était tel que la femme ne pouvait même pas tester ; aujourd'hui, on y a vu

Progrès technique et progrès moral

une femme présider l'Assemblée nationale, et quand Mme Madeleine Braun est montée au fauteuil présidentiel, elle a été saluée d'applaudissements par l'unanimité des partis. Il y a là un progrès moral dont on ne dit pas assez l'importance, quand on pense à la résistance acharnée qu'ont rencontrée, il y a moins d'un siècle, un Duruy et un Ferry pour fonder les lycées de jeunes filles. On songe à ce mot de Socrate à son jeune élève : « Ne va pas donner d'instruction à ta femme parce qu'alors elle va devenir ton égale. » Je crois qu'on ne saurait nier non plus le progrès moral de notre époque quand on songe à un Richelieu déclarant que le peuple est un mulet sur qui doit reposer toute la charge de l'Etat, à M. Thiers proclamant, sous Louis-Philippe, qu'il faut continuer d'enseigner au peuple que la volonté de Dieu est qu'il est ici-bas pour souffrir, et, dans l'ordre privé, à ces grands seigneurs (lisez Saint-Simon), voleurs, tricheurs au jeu, ivres dans les églises, à ce maréchal de France recevant des visiteurs sur sa chaise percée — c'est bien une forme d'impérialisme — à Louis XIV exigeant que des femmes enceintes de huit mois montassent à cheval parce qu'il avait besoin d'elles pour orner ses chasses.

Il faut une mauvaise foi robuste pour nier que nous valons mieux que « le bon vieux temps ». Le bon vieux temps, sous l'aspect moral, n'est chez les grands qu'égoïsme cynique et total mépris des autres.

Ce progrès moral qu'on peut constater aujourd'hui et qui voisine avec beaucoup de régressions, est-il un effet du progrès technique ?

Voilà notre vraie question. J'avoue ne pas le voir. J'avoue ne pas voir en quoi l'accession des femmes à la vie publique ou l'institution des retraites ouvrières, ou telle autre création éminemment morale est une conséquence logique du progrès de l'homme dans l'art d'utiliser la matière. Il m'apparaît qu'il n'y a là qu'une coïncidence et que l'un pouvait parfaitement exister sans l'autre. Le progrès technique, en tant qu'il permet à l'homme plus de jouissance matérielle, plus de bonheur, me paraît une arme à deux tranchants. D'abord, il permet cet accroissement de jouissance matérielle d'une manière fort inégale. Tant qu'il y aura parmi nous des riches et des pauvres — Jésus-Christ a dit qu'il y en aurait toujours, encore qu'il n'ait pas dit que ce seraient toujours les mêmes — disons plus précisément : tant qu'il y aura des patrons et des prolétaires, des capitalistes et des travailleurs, l'accroissement de jouissance permis par le progrès technique sera beaucoup plus grand pour les premiers que pour les

Progrès technique et progrès moral

seconds. Quand je lis sur les murs : « Le grand air pour tous », « Le théâtre pour tous », « Les belles robes pour toutes », je me dis que ces biens seront peut-être, en nature, accessibles à tous, mais pas du tout en égale qualité. Les prolétaires auront peut-être le moyen d'aller au théâtre, mais à de bien moins bonnes places que les capitalistes ; les femmes d'ouvriers auront peut-être de belles robes, mais beaucoup moins belles que les femmes de patrons. L'accroissement de bien-être ^{p.368} fourni par le progrès technique profite, jusqu'à nouvel ordre, surtout aux grands. Et alors cet accroissement de bien-être va-t-il produire, chez ces grands, un accroissement de moralité ? Cela peut arriver si ces grands présentent déjà un fond de moralité. Il peut advenir que le patron veuille que son employé profite, lui aussi, du surplus de bien-être permis par le progrès technique (sans toutefois que ce profit soit aussi grand que celui qu'il en tire, lui patron). Mais bien plus souvent c'est le contraire qui arrivera. Le capitaliste, devenu fou d'impérialisme en raison justement de l'immensité de puissance que lui dispense le progrès technique, ne reconnaîtra aucun droit au travailleur, parce que tout droit de cette sorte tend à limiter sa puissance productrice. C'est ainsi que beaucoup de capitalistes s'insurgent contre les congés payés, la loi de huit heures, la loi des syndicats, voire le droit de grève, et autres institutions éminemment morales, mais qui les dérangent dans une *libido dominandi* qui ne veut connaître aucun frein. Quand on voit la furie d'immoralité que peut produire dans le monde le progrès technique, on se demande si les Grecs ne voyaient pas singulièrement loin quand ils condamnaient à un supplice éternel Prométhée qui, en tant qu'inventeur du feu, est bien le symbole du progrès technique.

Tout cela revient à dire que le progrès technique produira de la moralité chez les bons et un regain de férocité chez les mauvais. Et je crains que vous ne me disiez, comme à plusieurs de mes confrères, que, pour vous dire de telles vérités de La Palice, vous n'aviez pas besoin de nous. Il n'est peut-être, toutefois, pas tout à fait oiseux de les formuler.

Je voudrais dire un mot très bref de la thèse qui veut que la science soit, par son essence, génératrice de moralité. Elle a été soutenue dans toute son ampleur, il y a quelques années, par Langevin dans un article qui fit alors grand bruit, intitulé : « La science coupable ou libératrice ». L'éminent professeur déplorait que le savant se soit borné jusqu'ici à appliquer ses méthodes au domaine purement scientifique, qu'il ait laissé les hommes exploiter ses

Progrès technique et progrès moral

découvertes au gré de leurs effrénements, hors de toute moralité, de tout esprit de justice, qu'il les ait laissés en venir ainsi à l'asservissement de l'ouvrier par la machine, à la surproduction, au chômage, à la fabrication d'engins qui anéantiront peut-être demain la civilisation. Il veut que l'homme de science sorte désormais de son laboratoire, qu'il intervienne dans la matière sociale, qu'il applique ses méthodes, non seulement à la nature, mais à la réglementation des relations interhumaines, à la création de la justice entre les individus et les nations.

Ces généreuses pensées avaient déjà été exprimées par maints savants, et des plus grands ; notamment, il y a un demi-siècle, par Berthelot, qui réclamait pour la science « un domaine supérieur à celui du progrès matériel, et plus vaste, le domaine du monde moral et social ». Elles me paraissent intenable en pure raison et l'ont paru à d'autres. La méthode scientifique, si on appelle de ce nom l'application de l'esprit à observer des faits et à rechercher des causes, me semble n'avoir aucune compétence pour créer de la justice dans le monde, par le fait que cette création a toujours été et ne saurait être que l'effet d'une volonté morale, ^{p.369} c'est-à-dire d'une chose qui n'a rien de scientifique. Ceux qui ont apporté quelque justice sur terre — Jésus-Christ en est le type total — sont ceux qui ont commencé par déclarer : « Je n'accepte pas ce monde tel qu'il est. » Or ce refus d'accepter la réalité, cette révolte contre la « donnée expérimentale », c'est la négation même de l'esprit scientifique.

Dans une controverse que j'eus l'honneur de soutenir avec lui à l'Union pour la Vérité, Langevin me signifia : « Un savant, s'il est un vrai savant, fidèle à l'esprit de la science, doit nécessairement faire œuvre humanitaire, orientée vers la paix et la justice. » A quoi je répondis : Mais non pas *nécessairement*. Certes, il peut faire œuvre humanitaire et ne point cesser pour cela d'être un savant ; mais il ne la fait pas parce que « fidèle à l'esprit de la science », il la fait parce que, sur l'esprit de la science, il vient greffer l'esprit humanitaire, qui est une tout autre chose. Il la fait non parce qu'il est un savant, mais parce que, *outre qu'il est un savant*, il est un philanthrope. Et si vous demeurez fidèle à votre système — ajoutai-je, et je dois dire avec l'approbation de l'assistance — il vous faudra soutenir qu'un Faraday, qui ne s'est jamais soucié d'action sociale et qui même s'en faisait gloire, n'est pas un vrai savant, ce qui ne sera pas facile.

Progrès technique et progrès moral

Cette volonté que la science soit moralisatrice se traduit aujourd'hui, chez certains savants, par des affirmations vraiment extraordinaires. J'entendais récemment l'un d'entre eux, et non des moindres, qui d'ailleurs fut convié à nos entretiens, M. Henri Wallon, proposer de « mettre la psychologie au service de la paix », comme si le devoir de la psychologie n'était pas uniquement de chercher la vérité psychologique et nullement de poursuivre des buts politiques ou sociaux. Je lisais récemment un admirable ouvrage de psychologie : *La Psychologie de l'intelligence*, par votre compatriote Jean Piaget. Je ne vois pas du tout que l'auteur ait cherché à mettre la psychologie au service de la paix, ni d'aucun but social, mais seulement au service de la vérité, et c'est pour cela qu'il m'apparaissait un vrai savant.

Beaucoup prononcent alors : « Si le but de la science n'est pas de porter plus de paix et de justice aux hommes, elle n'est qu'un jeu de l'esprit, dénué de toute valeur morale, de toute vertu éducative. »

Je réponds qu'elle est d'une haute valeur morale, même alors qu'elle agit hors de tout but social, peut-être pour cette raison.

Elle est une école de désintéressement. A l'heure où tous les partis s'acharnent à asservir la vérité, à la plier à leurs programmes, il est hautement éducatif de montrer à l'enfant qu'il existe une race d'hommes qui ne vit que pour la vérité en elle-même, et d'exalter cette race. C'est l'inviter à placer au-dessus de tout la pensée libre, ce qui est la hiérarchie de valeurs qu'adopte, depuis Socrate, le monde occidental et qui constitue la base de sa civilisation.

Mais la science est d'une suprême valeur éducative pour une autre raison, et surtout pour celle-là. Je voudrais ici que les hommes se pénétrassent de ce point : la moralité de la science n'est pas dans ses résultats, lesquels peuvent servir la pire immoralité. Elle est dans sa méthode qui nous oblige à une constante surveillance de nous-même, à un ^{p.370} constant renoncement à des erreurs chéries, à un continuel combat contre nos entraînements passionnels. Et je donnerais ici la robe d'honneur à une science qui ne sert à rien, à la science historique, laquelle, par sa méthode, nous contraint à sacrifier sans cesse des thèses qui flattent nos amours-propres nationaux, nos préjugés de classe, nos clichés de partisans. J'aimerais que l'initiation à cette discipline, au lieu d'être le monopole de l'enseignement supérieur, se fît déjà, du moins schématiquement, dans le secondaire, voire le primaire. Les effets n'en seraient peut-être pas

Progrès technique et progrès moral

négligeables. Les peuples seraient peut-être moins prompts à écouter leurs chefs venant leur raconter qu'ils sont attaqués et doivent partir en guerre, s'ils étaient élevés à être un peu exigeants sur l'article de la preuve et à pratiquer le grand principe scientifique énoncé, il y a deux mille ans, par les fondateurs de notre civilisation : « Souviens-toi de te méfier. »

Je terminerai cette intervention en vous montrant un changement qui peut se produire dans l'humanité par l'effet du progrès technique, changement qui paraîtrait comporter un accroissement de moralité considérable et qui, en réalité, pourrait bien n'en inclure aucun. Ce changement serait le rétablissement de la paix. La paix peut très bien advenir par l'effet du progrès technique, et mon sentiment est qu'elle arrivera ainsi, peut-être dans un avenir prochain. Cela peut se concevoir par deux moyens :

L'un, souvent envisagé, serait que la science produisît un engin d'une telle force destructrice, et dont toutes les puissances au bout de peu de temps disposeraient, qu'elles seraient toutes épouvantées par l'idée de la guerre et, en fin de compte, s'en abstiendraient. Or, je vous fais remarquer tout de suite que vous n'auriez par là que *l'absence de la guerre*, avec la possibilité de guerre toujours suspendue sur vos têtes, comme vous le voyez présentement par les rapports des Etats-Unis et de la Russie. Vous auriez là un état de fait, d'ailleurs toujours précaire. Vous n'auriez nullement cet état de moralité que constituerait la volonté pour chaque puissance de limiter son impérialisme par le sentiment du droit des autres : vous n'auriez nullement cet accroissement de moralité qui consisterait pour chaque puissance dans l'abandon volontaire de sa souveraineté nationale. Vous observerez, à ce sujet, que les Trois Grands suppriment la souveraineté nationale pour les petits, mais qu'ils la gardent fort bien pour eux et avec toutes les perspectives de guerre qu'elle dispense. Et ici je vous rappellerai l'admirable mot de Spinoza : « La paix n'est pas l'absence de la guerre, c'est une vertu qui naît de la volonté » ; et cet autre de Kant, qui au fond dit la même chose : « Ce ne sont pas les diplomates qui régleront la paix, parce que la paix n'est pas une question politique, c'est une question morale. »

L'autre moyen par lequel le progrès technique pourrait créer la paix — et, à mon sens, c'est celui-là qui la créera — c'est l'immense accroissement de facilité que la science amènera dans la communication entre les hommes. Je crois pouvoir affirmer que le jour — lointain, mais sûr — où les hommes pourront se

Progrès technique et progrès moral

rendre, en quelques heures et p.371 à peu de frais, d'un bout du monde à l'autre et constateront la facilité, non plus pour quelques élus, mais pour un très grand nombre, d'y avoir leurs attaches, leurs intérêts, en plusieurs points et non plus en un seul, le jour où ils pourront, selon le mot de Franklin, mettre le pied sur n'importe quelle terre et dire : « Voici ma patrie », ce jour-là ils sauront secouer le joug, malgré l'acharnement des gouvernements intéressés à le maintenir, des douanes, des passeports, des changes monétaires, des diversités de législation, et autres entraves à une unité administrative du globe — je dis administrative, non affective — laquelle unité administrative entraînerait *ipso facto* la paix. Mais, là encore, l'établissement de la paix serait un simple fait matériel — le triomphe du matérialisme historique — qui n'impliquerait selon aucune nécessité la volonté pour l'individu de limiter son impérialisme, volonté à laquelle nous donnons le nom de moralité. Mais alors, le marxiste me répond : « Le fait matériel de la paix, de la non-tuerie entre les nations me suffit. Que ce fait n'implique pas un accroissement de moralité, voilà qui m'est fort égal, vu que la croyance à cette transcendance que vous appelez moralité est une survivance de vos antiques superstitions, dont nous sommes heureusement affranchis. » Et alors, je demande à votre assemblée, ce sera mon dernier mot, à votre assemblée qui est composée d'hommes et de femmes élevés à peu près tous, chrétiens ou non, dans la croyance à une région de l'être humain indépendante de sa condition matérielle et supérieure à elle, je vous demande si vous souscrivez à une conception qui ne veut voir dans l'homme qu'un phénomène économique avec, d'ailleurs, d'infinies dépendances, et se montre donc, quoi qu'elle prétende, parfaitement méprisante de l'humanité ?

Telle est la question sur laquelle je vous laisse.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Marcel Prenant.

M. MARCEL PRENANT : Mesdames et Messieurs, voici huit jours que je me tais et nous avons assisté à des attaques convergentes sur le marxisme. On peut dire que la seule question qui ait été débattue ici, c'est celle-là : Savoir si oui ou non les marxistes sont des hommes moraux.

J'ai demandé la parole dès samedi, à la fin de la séance. J'espérais l'avoir dans la séance de mardi. Hier j'aurais aimé, à la vérité, l'avoir immédiatement après l'exposé de M. Mounier. Je crois qu'à ce moment-là, mon intervention

Progrès technique et progrès moral

aurait été placée avec le maximum de chances d'être appréciée.

Je désire aujourd'hui, par conséquent, exposer assez longuement mes pensées. Le marxisme a été déformé ici à bien des reprises d'une façon excessive. Or, il se trouve qu'on me demande si je serai aussi long que M. Benda. Je réponds que je serai plus long que M. Benda, parce que je veux bien qu'à la rigueur on déforme le marxisme, mais je ne veux pas le déformer moi-même par un exposé incomplet. C'est pourquoi je vous demande toute votre patience.

p.372 La discussion me semble avoir très sensiblement progressé depuis quelques jours et elle nous permet maintenant de serrer les problèmes plus étroitement. Nous sommes tombés d'accord sur le caractère inéluctable de l'évolution technique, ce qui coupe court à l'utopie réactionnaire et fasciste d'un retour technique en arrière, vers l'artisanat corporatif, par exemple. Nous sommes tombés d'accord aussi sur le fait que le progrès moral ou même le progrès n'est pas une conséquence fatale de l'évolution technique. Et sur ce point, M. Benda me permettra de lui dire qu'il a enfoncé des portes largement ouvertes. Les marxistes, eux, ont insisté sur la notion qu'actuellement le progrès sous tous ses aspects, et en particulier le progrès moral, était contrecarré par la décadence du capitalisme, et que la disparition et le remplacement de celui-ci par une société socialiste sans classes, où serait abolie l'exploitation de l'homme par l'homme, était actuellement possible ; c'est d'ailleurs la condition humaine essentielle, et désirable. Ils ont été les seuls à suggérer une solution politique et sociale, c'est-à-dire réelle, au problème posé. Les autres, ou bien se sont bornés à des plaintes et des constatations, ou bien se sont référés au développement de forces spirituelles. Cependant, quelques-uns d'entre eux ont reconnu, sous des formes diverses, ou la nocivité du capitalisme, ou l'intérêt de la théorie marxiste pour fournir les éléments économiques et sociaux de la solution.

Je crois pouvoir résumer, par exemple, les pensées qu'ont exprimées sous des formes diverses MM. Friedmann, Ansermet, Spoerri, Berdiaeff, et d'autres encore, par cette formule que je veux exprès très modérée et qui ne va pas rejoindre toute la pensée de certains d'entre eux : Le système capitaliste actuel n'est pas favorable au progrès de l'exercice des mœurs. Une seule voix explicite s'est élevée au cours des entretiens pour défendre le capitalisme, affirmant que,

Progrès technique et progrès moral

dans son cadre même, on pourrait, au nom de l'abondance, réconcilier évolution technique et progrès humain. C'est, si vous voulez, le replâtrage, à notre époque, de l'optimisme saint-simonien que je vous avais signalé.

D'autre part, nous avons entendu, dans sa conférence, M. de Ruggiero estimer possible un redressement moral dans le système capitaliste, sans même faire appel à ce développement de l'abondance, et par le seul jeu des forces spirituelles, dont il n'a indiqué, je dois dire, ni les voies ni les moyens d'action.

Ainsi, vous voyez que la discussion a donné au marxisme une place importante et sérieuse qui a été soulignée notamment par M. Mounier, et qu'il mérite par son influence effective dans le monde. Mais à tous ceux qui lui sont extérieurs, il semble insuffisant. Les questions qui se posent à eux et auxquelles je vais tenter de répondre, peuvent, je crois, être groupées en trois thèmes, qui sont d'ailleurs liés entre eux, et qui sont les suivants :

1. Le passage au socialisme et à la société sans classe, suffit-il à assurer le bonheur humain ?

2. Sinon, le marxisme a-t-il en lui-même des forces spirituelles suffisantes pour coopérer efficacement à ce bonheur ? p.373

3. Sinon encore, comment peut-on en quelque sorte lui injecter ces forces spirituelles nécessaires ?

Je vais examiner ces trois problèmes successivement, en prévenant que, sauf le premier qui est très simple, ils sont délicats et qu'on ne peut pas les traiter en quelques mots sans risquer des approximations par trop grossières. Et c'est pourquoi je préférerais les laisser sans réponse plutôt que de les fausser. Ainsi suis-je obligé de vous demander un peu de patience.

Premièrement : Le passage au socialisme et à la société sans classe, suffit-il à assurer le bonheur humain ?

Sans hésiter, je réponds : Non. Et si ma conférence avait donné l'impression inverse, comme il semble d'après l'allusion qu'y a faite M. de Ruggiero, je demanderais qu'on m'en excuse, en tenant compte, d'une part, du temps restreint dont je disposais pour traiter des questions si nombreuses et si amples, et, d'autre part, du fait que parlant devant un public que je sais en grande majorité spiritualiste et en partie peu averti du marxisme, j'ai été peut-

Progrès technique et progrès moral

être amené à me raidir un peu dans la position proprement matérialiste.

Nous savons très bien que tout n'est pas fini, une fois la révolution politique et sociale faite. Nous savons très bien que le pays qui l'a faite, il y a 30 ans, n'a pas assuré encore le bonheur parfait à tous ; ni le bonheur moral, ni même le bonheur matériel parfait à tous. Nous savons qu'il y faut encore de très gros efforts, même matériels, où la volonté des hommes, leur sens moral, leur sentiment des responsabilités, sont plus nécessaires que jamais. Nous savons que les hommes n'y sont pas devenus parfaits en l'espace de quelques années, et qu'il faudra encore à cette tâche de gros efforts d'éducation dans le cadre d'un système économique qui est devenu maintenant progressif.

Notre marxisme n'est pas un fatalisme, et même quand, du socialisme, la société sera parvenue au communisme, c'est-à-dire au stade où, grâce au progrès de la technique et grâce à l'abondance des produits, on pourra recevoir selon ses besoins, nous sommes certains que surgiront et apparaîtront de nouveaux éléments de cette liberté, de ce dramatisme dont parlait M. Lescure, et dont le sentiment constitue, nous a-t-il dit, la dignité humaine.

Nous ne sommes pas des fatalistes, mais nous supportons encore les restes lourds d'une présentation ancienne du marxisme, qui en faisait jadis un dogmatisme déterministe. Quand j'étais jeune étudiant, le parti socialiste unifié de France, auquel j'appartenais, comprenait bien des tendances diverses et parfois confuses. L'une d'elles était marxiste. Mais trop souvent on y exposait le marxisme faussement, comme un déterminisme social, et par cela même, il me rebutait, moi personnellement. On disait, par exemple, que le développement des contradictions de la société capitaliste causerait un jour la révolution. Mais alors, s'il en était ainsi, je me demandais à quoi je servais dans mon parti, dans ma vie militante, et aussi quelles étaient ma liberté de choix et ma responsabilité. C'est pourquoi, alors, je n'étais pas marxiste. Je plaisantais ceux de mes p.374 camarades qui disaient l'être de cette façon et je cherchais, à l'intérieur du socialisme très varié de l'époque, une tendance qui me satisfît. Pendant quelques mois, je crus l'avoir trouvée, avec l'enthousiasme de la jeunesse, dans la tendance d'Hubert Lagardelle, tendance syndicaliste, qui était toute truffée d'« éléments spirituels », pour employer la terminologie de M. Berdiaeff. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que cette tendance devait mener beaucoup plus tard Hubert Lagardelle à être fasciste, conseiller de Mussolini et

Progrès technique et progrès moral

ministre de Pétain. Je n'ai trouvé pleine satisfaction que plusieurs années après dans le marxisme ramené par les communistes et par leur maître Lénine à son véritable sens dialectique, celui que lui donnaient Marx et Engels.

Cette confusion très fréquente du marxisme avec un matérialisme mécaniste, ce que Marx appelait le matérialisme vulgaire ou le matérialisme grossier, est apparue plusieurs fois dans la discussion ici même. Et alors, en ces divers cas, et lorsqu'on m'a attribué des opinions qui n'étaient pas les nôtres, j'ai marqué de la tête des dénégations vigoureuses, quoique silencieuses. Mais je vais commenter deux de ces interprétations erronées, les plus graves à mon sens, qu'ont faites M. Victor Martin et M. Ansermet.

M. Victor Martin m'a assuré ne pas m'avoir attribué l'opinion que les biologistes fabriqueraient une race d'hommes assez sages pour gouverner le monde. C'est pourtant ce que semble avoir compris le public, et ce que j'avais cru entendre moi-même, et je n'ai jamais pu dire une telle puérité. Faisant état de certaines anticipations d'un des plus grands biologistes du monde, anticipations qui sont partiellement entrées déjà dans la pratique des laboratoires, j'avais montré le très grand danger humain que courrait l'humanité si elle n'avait pas acquis à temps une sécurité, une stabilité et une sérénité suffisantes. J'avais dit notamment qu'une classe dominante pourrait en profiter pour sélectionner une race d'hommes qui seraient ses esclaves sans réaction aucune. Voilà ce que j'avais dit. Quant à choisir, de cette façon, des conducteurs d'hommes, nous, marxistes, sommes très loin d'y penser. Ce n'est pas chez nous qu'il faut chercher les racistes, c'est-à-dire ceux qui, dans la destinée des hommes, attribuent une importance exclusive ou excessive, inhumaine, aux propriétés héréditaires par rapport à l'action du milieu social et à sa diversité qui est créatrice de personnalité. Nous avons assez combattu le racisme par la parole, les écrits et les actes, je l'ai assez combattu moi-même depuis vingt ans pour ne pas dire une telle absurdité.

En réalité, ce sont certains de nos adversaires idéologiques qui écrivent en ce sens, et je ne parle pas seulement des racistes hitlériens. Le biologiste catholique bien connu, M. Cuénot, n'a-t-il pas écrit — je pense que cela fera bondir M. Ansermet — que les aptitudes musicales de l'homme se transmettent comme les caractères héréditaires d'une certaine race de blé appelé blé Marquis ? Et Alexis Carrel, qui collabora avec l'occupation allemande, n'a-t-il pas

Progrès technique et progrès moral

insinué que biologiquement on naît avec une hérédité de prolétaire ou même avec une hérédité de chômeur ?

Le livre qui contient ces assertions eut en son temps très grand ^{p.375} succès dans les milieux de notre bourgeoisie, qui y vit une sorte de justification de ses privilèges. Or, il contient encore la recette suivante pour la solution de tous les maux sociaux : choisir dans le monde, je ne sais pas en vertu de quel principe, une cinquantaine d'enfants, les isoler totalement pendant quarante ans du monde extérieur, dans une sorte de monastère où on les nourrirait de toutes les connaissances qui concernent l'homme. Après quoi, on leur confierait la direction dictatoriale du monde. Cela, c'est de M. Carrel.

Cette proposition, je le répète, a soulevé l'enthousiasme de bien des milieux bourgeois, que leur désarroi mental et politique disposait à accueillir n'importe quelle utopie.

Nous pensons, nous marxistes, qu'une aptitude héréditaire, fût-elle certaine, est tout à fait insuffisante pour faire des guides de l'humanité, et que même l'école-couvent rêvée par Carrel ne pourrait fabriquer que de monstrueux techniciens fort éloignés de la vie concrète, et prêts à nous mener à toutes les catastrophes par leur ignorance du réel.

Nous, nous choisissons d'une autre façon les hommes et les femmes à qui nous confions d'importantes fonctions sociales ou politiques. Ce qui compte avant tout, ce sont les qualités d'énergie, de caractère, de courage, d'intelligence, qu'ils ont montrées dans des circonstances difficiles ou dangereuses et qui leur ont permis, comme nous disons, de « réaliser » (c'est le terme courant), c'est-à-dire de s'acquitter des missions dont ils étaient chargés. Leur attitude en prison ou à la torture n'est pas moins révélatrice, à cet égard, que le succès dans la conduite d'une grève, d'un syndicat, d'une coopérative, d'un journal ou d'un mouvement de résistance. Et tout cela a beaucoup plus de valeur, pour nous, que n'importe quelles qualités de parole, de bel esprit ou de raisonnement subtil et byzantin. C'est dans la vie même, et non pas dans des tubes à essais ou des écoles-couvents, que se forment nos militants et nos hommes d'Etat. C'est ainsi que se sont formés un Lénine, un Staline, un Dimitroff ou un Tito.

Je pense avoir démontré du même coup l'erreur de M. Ansermet, disant que nous n'admettions pas de rapports de l'homme avec le monde extérieur. Bien au contraire, ces rapports sont essentiels chez nous...

Progrès technique et progrès moral

M. ANSERMET : Je n'ai pas dit cela.

M. PRENANT : J'ai cru l'entendre. Eh bien, je tiens simplement à affirmer que ces rapports sont essentiels et que, sans eux, on ne peut comprendre l'homme.

Et je passe sous silence alors le texte auquel je comptais renvoyer M. Ansermet, texte qui se trouve dans une brochure, très facile d'accès, qui contient tout l'essentiel de notre doctrine matérialiste, qui évite toute confusion ; c'est la brochure de Staline sur *le Matérialisme dialectique et le matérialisme historique*.

En réalité, voyez-vous, ce n'est pas nous qui isolons l'homme ; ce sont bien souvent les autres qui isolent l'homme, qui le mutilent, qui le convertissent en non-sens, comme dit Staline dans ce texte, en refusant ^{p.376} d'attacher assez d'importance à ses liens sociaux et à ses liens matériels avec la nature. Après quoi, tout étonnés du résultat de leur propre travail, ils font appel à une entité complaisante qu'ils appellent Esprit (esprit avec un grand E), et qui, n'étant soumise qu'à leur caprice, bourre très facilement tous les vides qui ont été creusés.

Mais la réalité du monde est autrement exigeante. Pour que l'homme ait une action efficace dans la nature et dans la société, il faut qu'il se serve de leurs lois, donc qu'il les connaisse, et son action même est la preuve de la réalité du monde et de ses lois. C'est là tout le principe de notre matérialisme et spécialement de notre matérialisme historique. Mais dire que « l'homme intérieur » — pour parler comme M. de Ruggiero — est conditionné par son milieu et qu'il ne peut pas y faire n'importe quoi, à son caprice, ne veut pas dire du tout qu'il n'existe pas, cet homme intérieur, et qu'il ne puisse pas avoir une action personnelle et efficace. Il l'aura aussi dans la société sans classes, pour orienter son développement. Mais il l'a aussi dès maintenant, et peut ainsi accélérer, retarder ou faciliter, dans une certaine mesure, le passage au socialisme ; et c'est là, pour nous marxistes, la grande responsabilité actuelle de chacun de nous et de vous.

Ceci m'amène à la deuxième question :

Le marxisme a-t-il en lui-même des forces spirituelles suffisantes pour coopérer efficacement au bonheur humain ?

Progrès technique et progrès moral

En des termes divers, MM. Robert Aron, Mounier, Ansermet, Lescure, Virgili, Berdiaeff, de Ruggiero, d'autres encore, ont affirmé que nous ne disposons pas de la spiritualité, des éléments spirituels, du dramatisme, du sentiment de liberté indispensables ; et je crois bien que ceci était dans la pensée de M. Friedmann.

La plupart de ces messieurs nous ont adjurés d'assaisonner notre matérialisme d'une pointe de spiritualité, et ils ont bien voulu nous dire qu'après cela, il serait assez plaisant au goût. Eh bien, je vais répondre à ces propositions de compromis.

D'abord, en aucune façon, nous n'acceptons d'être traités de robots, quelque rationalistes que nous voulions être, jusque dans le domaine des problèmes humains. Ne cherchons pas midi à quatorze heures. Vous avez entendu ici trois marxistes, trois communistes : Pierre Hervé, moi-même, et enfin Haldane, que je mets d'ailleurs à part parce que certains journaux genevois ont évité de préciser sa position philosophique et politique. Tous trois ont abouti devant vous exactement aux mêmes conclusions. Ils étaient si sûrs de leur méthode rationnelle commune, — je puis vous le dire — qu'ils n'éprouvaient même pas le besoin de se consulter. Mais chacun réagissait avec son tempérament propre : Haldane avec un certain humour britannique et personnel que vous avez goûté ; Hervé avec une vivacité de polémiste qu'il n'aura certainement pas perdue à notre âge ; et moi avec ce qu'il vous plaira de m'accorder.

Est-ce que nous avons l'air de robots, de machines à calculer ou de phonographes ? Là est la question.

On dira peut-être que nous sommes des intellectuels, et que de ce fait nous sommes tous et malgré nous doués, sans le savoir, d'une certaine ^{p.377} spiritualité qui, malgré notre rationalisme, nous donne tout de même une apparence humaine. Mais nous connaissons tous des collègues, professeurs comme nous trois, mais non marxistes, et même antimarxistes, qui ont tout de machines sans âme. Et des ouvriers marxistes qui, dans leur travail, leur vie, leur action, ont du cœur et qui le prouvent. Je reconnais volontiers que le contraire arrive aussi, parce que nous, nous n'avons pas assez de vanité pour prétendre au monopole de la vie intérieure, et nous nous gardons bien, par méthode expérimentale, de poser à priori que la qualité de marxiste est la pierre de touche de tout le bien.

Progrès technique et progrès moral

M. Arminjon a été plus loin encore, déclarant catégoriquement : « Pas de morale hors des religions ! ». Il n'est pas gentil pour les spiritualistes, non sectateurs de religions révélées, qu'il jette ainsi au même bûcher que nous. Je ne me livrerai pas au jeu très facile de dénoncer les hypocrisies, les lâchetés, les cupidités, les cruautés, non seulement dans les actes de bien des personnages confits en dévotion, mais aussi dans ceux des hiérarchies ecclésiastiques. La dernière guerre en a donné des exemples sur lesquels il est inutile de mettre des noms. D'ailleurs, Mlle Davy, M. Berdiaeff ont stigmatisé ici même la déformation qu'a subie le christianisme. Je n'y reviendrai pas, parce que je ne suis pas chrétien et qu'il appartient à chacun de balayer devant sa porte. Mais, ayant rendu hommage aux vraies morales chrétiennes, je puis demander que l'on compare notre tolérance et notre impartialité à celle de M. Arminjon.

Dans ce qui suit, je vais parler quelquefois de moi-même. Je prie de ne pas voir là le désir d'une apologie personnelle ; il est très clair que rien ne m'est aussi accessible, en ce domaine, que mon expérience propre. Je ne crois pas que personne puisse être plus athée que moi. Jamais je n'ai eu le moindre doute touchant à l'inexistence de Dieu. Il m'est arrivé bien des fois d'être en imminent danger de mort, et jamais je n'ai songé un seul instant à l'immortalité de l'âme. Tel était le fond de ma nature dès l'enfance et le matérialisme marxiste n'a fait que le confirmer intellectuellement, à mesure que j'ai approfondi ce matérialisme. Et pourtant, je crois avoir une morale, et la confesser non pas en paroles, mais en actes, aussi bien qu'un chrétien moyen. On me demandera d'où je la tiens ? Pour tout ce qui se rattache à la vie sociale et politique, je la tiens essentiellement de mon rationalisme marxiste, des convictions que j'ai très sommairement esquissées dans ma conférence d'il y a huit jours, et qui me font un devoir, comme vous le comprenez aisément, de travailler à la réalisation du socialisme, à la suppression des classes, à celle de l'exploitation de l'homme pour le bien de l'humanité.

Cette morale nouvelle, autonome des marxistes, interfère dans la conduite ordinaire ; quelquefois elle amène des renforcements de la morale ordinaire. Je citerai un exemple actuel : je crois qu'en ce qui concerne, disons, les prescriptions morales relatives au marché noir, elles sont en général mieux observées par les communistes que par beaucoup d'autres, pour l'excellente raison que les communistes veillent à ne pas engager la responsabilité de leur parti dans une affaire de marché noir.

Progrès technique et progrès moral

D'autre part, il peut résulter, de cette interférence, des contradictions ^{p.378} qui créent souvent des situations cornéliennes. Par exemple, pourquoi serait-il dramatique que Rodrigue perde Chimène dans les circonstances que l'on sait, et pourquoi ne serait-il pas dramatique qu'un jeune ouvrier perde la jeune fille qu'il aime parce que ses devoirs de militant ne lui laissent pas le temps de s'en occuper ? Pourquoi ne serait-il pas dramatique qu'un communiste chargé de famille fasse son devoir de militant parmi ses camarades au travail, au risque de se faire renvoyer et de perdre le pain de ses enfants ? Et même, il y a un dramatisme interne à cette morale. J'en ai connu extérieurement des exemples vraiment tragiques, mais je citerai un exemple personnel qui est simplement héroï-comique : Sous l'occupation, on vous l'a dit, j'ai été chef d'état-major des partisans français et Francs-Tireurs ; lié par les règles de la clandestinité, je gardais totalement le secret, et je ne me mêlais à rien de la résistance universitaire ; il m'était vraiment assez désagréable que mes collègues pussent croire que je me tenais à l'écart de celle-ci et peut-être me soupçonner même d'avoir donné des gages ; mais c'était la discipline communiste, fondée sur notre morale.

On me demandera ce qui donne pour nous cette valeur au bien de l'humanité. Mais c'est l'héritage de toute la grandeur morale du passé, avec laquelle nous n'entendons pas du tout rompre, car elle est notre bien autant que le vôtre ! Nous n'entendons en rien la négliger, mais nous l'assimilons à notre temps, et aux conditions sociales analysées par notre méthode. A côté de la lignée des grands matérialistes, d'Epicure à Helvétius et Diderot, nous revendiquons aussi la morale chrétienne qui, même non révélée, représente en tout cas un moment décisif et encore actuel de la conscience humaine. Mais tout cela pour nous ne reste pas un mélange désordonné, ni éclectique. Cela s'ordonne, se modifie, et nous en gardons, à côté des devoirs nouveaux, ce qui correspond à la situation sociale présente.

Quoi qu'il en soit, cette morale a permis à bien des communistes de tous pays, pensant rationnellement de même, d'affronter en ces dernières années la mort et la torture, exactement comme les martyrs chrétiens les affrontaient pour une foi mystique. Les communistes, eux, se sont sacrifiés en masse pour une fin purement terrestre : conquérir pour tous les hommes une vie digne des hommes. Lisez le recueil des lettres ultimes de nos fusillés ! Et méditez le poème d'Aragon sur la mort héroïque de Gabriel Péri :

Progrès technique et progrès moral

Et si c'était à refaire, je referais ce chemin.

La vie qui monte des fers chante pour les lendemains.

Il y a des gens au cœur sec qui ne veulent reconnaître de courage, d'idéal, de force morale, de vie intérieure, qu'accompagnés de leurs gémissements et de leurs mômeries. En présence du cadavre d'un martyr, ils demandent : « Etes-vous bien sûr qu'il avait toute la spiritualité nécessaire ? » ; ou même déclarent froidement qu'il ne l'avait pas. Mais les masses populaires, qui manquent décidément d'éducation métaphysique, ne s'y sont pas trompées ; et depuis la récente épreuve des hommes, elles savent très bien où est la morale la plus sûre.

p.379 Je ne discuterai plus avec personne cette question, que je considère comme réglée. Mais j'admets qu'une distinction trop scolastique entre le rationnel et l'irrationnel puisse vous empêcher de voir clairement comment, dans la conduite d'un marxiste, les motifs rationnels de celle-ci peuvent se relier à ce que vous appelez des éléments spirituels ou irrationnels.

Je vais m'excuser et prendre encore un exemple personnel, et je vais, ma foi, en toute humilité je vous assure, me comparer à Socrate.

Socrate, nous a-t-on dit l'autre jour, sachant qu'il devait mourir le lendemain, apprenait un air de flûte. Il y a trois ans, j'étais en prison, comme Socrate. Comme lui je m'attendais à être fusillé. Je n'apprenais pas un air de flûte, mais j'avais trouvé, dans la prison, la Cité Antique, de Fustel de Coulanges, et je ne m'en séparais plus. Ce qui me passionnait, c'était l'histoire des luttes de classes à Rome et en Grèce. Dans ce livre, je trouvais la confirmation d'une idée fondamentale du matérialisme historique : l'histoire est une série de luttes de classes. Je savais aussi que j'avais été pris dans le combat contre le fascisme, pour le socialisme et l'abolition de la lutte des classes, et la confirmation que je prenais dans Fustel de Coulanges me donnait une parfaite sérénité. A ce moment-là, il était tout aussi irrationnel de méditer sur les luttes de classes que d'apprendre un air de flûte, mais le motif de mon plaisir était parfaitement rationnel.

Un dernier mot sur le sentiment moral chez les marxistes. Je voudrais commenter l'emploi de deux termes qui sont courants et pris en un sens un peu spécial dans nos organisations communistes : discuter et responsable. Discuter, chez nous, ce n'est pas frapper du poing sur la table, ni même se livrer à une

Progrès technique et progrès moral

joute oratoire : c'est très exactement chercher à amener un camarade à prendre conscience d'un devoir communiste. Quant à responsable, c'est ainsi qu'on désigne les dirigeants de nos organisations. Il y en a d'autres qui parlent de chefs, de « Führer ». Pas nous ! Il y a quelques jours, j'ai employé ici, à contre-cœur, ce mot de chef quand je citais une phrase du secrétaire général de mon parti, parce que je craignais que vous ne compreniez pas, sans explication, la signification qu'a pour nous le mot « responsable ». Et qui ne sent ce qu'il implique de désirs réciproques et de sens de la responsabilité en même temps que de sens de l'individu ?

Après cela, vous comprendrez sans doute que nous n'avons nul besoin, dans notre marxisme, de l'antidote de spiritualité que nous ont proposé plusieurs d'entre vous, et notamment M. Victor Martin. La troisième question que j'avais prévue tombe, par conséquent d'elle-même, mais on peut, je crois, la remplacer utilement par celle-ci :

Une collaboration est-elle possible et désirable entre le marxisme et vos forces spirituelles ?

J'y répondrai en commentant deux faits qu'a invoqués M. Berdiaeff. Nous citant un Russe chrétien qui en même temps était matérialiste et communiste, il a considéré cela comme lié spécialement à la haute religiosité du peuple russe et à la pression que celle-ci exerçait là-bas sur le communisme. J'accorderai volontiers à M. Berdiaeff que je ne vois p.380 guère de compatibilité entre des convictions matérialistes et une foi chrétienne. Mais je ne vois pas du tout pourquoi on ne pourrait pas être communiste et chrétien, si M. Berdiaeff définit le communiste comme nous le faisons : l'adhérent à un parti communiste. Les partis communistes n'imposent nullement le matérialisme à leurs adhérents. Sur deux millions de membres, le parti communiste italien compte un million de catholiques. Dans notre parti français, il y a aussi de nombreux chrétiens qui ont même, avec d'autres chrétiens non communistes, lancé tout récemment un manifeste et un bulletin intitulé ainsi : Les chrétiens prennent position. Parmi les signatures, je vous citerai celles de l'écrivain Loys Masson, de professeurs d'université comme Michel de Bouard, Henri Denis, André Mandouze, du député Gilbert de Chambrun, etc. Je veux vous lire les articles de ce manifeste qui est rédigé du point de vue purement chrétien. J'entends par là que ses signataires se sont interdit de le rédiger autrement qu'en chrétiens :

Progrès technique et progrès moral

1. Nous sommes des chrétiens (catholiques ou protestants).
2. Nous considérons le capitalisme comme incompatible avec le respect de l'homme.
3. Nous constatons que le parti communiste est seul capable de mener jusqu'au bout la lutte pour la destruction du régime capitaliste.
4. En temps que chrétiens, nous devons faire ce qui est en notre pouvoir pour combattre l'anticommunisme.
5. Cet anticommunisme, arme principale du fascisme, exprime des intérêts de classe.
6. La hiérarchie ecclésiastique sert ces intérêts de classe lorsqu'elle donne injustement à l'anticommunisme une consécration spirituelle.
7. L'anticommunisme ne peut se donner comme une croisade au nom du Christ ; c'est un épisode de la lutte de classes.
8. En effet, l'anticommunisme ne peut aboutir qu'à ce triple résultat :
 - a) Renforcer les positions du capitalisme,
 - b) Diviser les Français, alors que le parti communiste respecte les croyances religieuses et travaille à réaliser avec les chrétiens l'unité nationale,
 - c) Créer une confusion, nuisible du point de vue chrétien, entre la politique et le spirituel.

Vous remarquerez que le manifeste en question ne fait allusion à une concession d'ordre théorique sur le plan métaphysique ni d'un côté ni de l'autre, et dit expressément que le parti communiste respecte les croyances religieuses. Un article contenu dans le bulletin précise ceci : « Nos camarades interrogeant leur conscience, n'ont vu aucune contradiction entre leur foi et leur action politique. Tous ont constaté, chez nos amis communistes, le respect de nos convictions religieuses. Poursuivant le même but, qui est la disparition du capitalisme, le marxisme est pour nous comme pour eux le guide de l'action. »

p.³⁸¹ Et, pour préciser ce que cela veut dire, je prendrai l'exemple d'un de mes anciens élèves, catholique, qui figure parmi les signataires du manifeste et que M. Mounier connaît bien. Il y a quelques années, intéressé par le marxisme, il n'avait vu d'abord de conciliation possible avec sa religion que s'il accordait les

Progrès technique et progrès moral

textes, et il m'arrivait de le plaisanter un peu sur les efforts qu'il faisait pour traduire le Capital en langage d'encycliques et les encycliques en langage marxiste. Les événements politiques, et surtout la guerre, en l'entraînant dans l'action, l'ont amené à une méthode bien plus fructueuse. Il a travaillé concrètement avec des communistes, puis il est entré au parti communiste où il continue cette action. Sa foi religieuse lui sert à titre personnel, et il apporte à l'action ses forces spirituelles. C'est un bon communiste, et je suppose que c'est aussi un bon catholique, tant, du moins, que l'Eglise ne se compromet pas sur le plan temporel.

L'autre fait apporté par M. Berdiaeff et que je voudrais commenter brièvement est la suppression, en Union soviétique, du livre d'Alexandrov. M. Berdiaeff a négligé un détail, qui a son importance, et que je veux rétablir tout d'abord : c'est que ce livre était un manuel destiné à l'enseignement. Or j'imagine que ni en Suisse ni en France, ni dans les écoles publiques, ni dans les écoles religieuses, on n'utilise les livres sans les avoir fait examiner par des commissions qui décident s'ils sont bons ou mauvais. Même une librairie ne publie pas un livre sans examen. N'existe-t-il pas aussi une certaine congrégation de l'Index qui a interdit certains livres aux fidèles ? N'ai-je pas entendu dire même d'un écrivain genevois qu'il fut récemment renvoyé d'un journal bien pensant parce que ses articles ne convenaient pas à la ligne du journal ? Le proverbe de la paille et de la poutre reste vrai, surtout quand il s'agit de l'Union soviétique, à qui on impute à crime ce qui ici est une vertu. Mais là n'est pas le principal intérêt du cas d'Alexandrov.

Alexandrov n'était pas un citoyen soviétique quelconque. Il était communiste, entré volontairement dans le parti. Il était même responsable à la propagande. Il avait accepté les fonctions de responsable à la propagande. Par conséquent, son livre engageait fortement la ligne philosophique du communisme soviétique et plus généralement du marxisme. Et voilà la raison pour laquelle, comme le notait M. Berdiaeff, nous sommes plus sévères pour un hérétique que pour quelqu'un qui, philosophiquement, est éloigné de nous. C'est très naturel. Il en a été ainsi dans toutes les religions, où on a toujours été plus sévère pour les hérétiques que pour les impies.

Pour mieux me faire comprendre, je vais utiliser une parabole. Je suppose que certains d'entre vous veuillent aller vers le même but social que nous. Ils

Progrès technique et progrès moral

ont leur boussole qui est la foi chrétienne ; nous avons la nôtre, qui est la théorie marxiste-léniniste. Les uns et les autres, nous avons confiance dans nos boussoles. Utilisons-les donc ! Si elles indiquent le même cap, tant mieux et vogueons de conserve ! Si leurs indications divergent, voyons si nous pouvons les régler de façon à les faire concorder. Mais ce que nous ne pouvons admettre, sous aucun prétexte, c'est qu'on vienne dérégler notre boussole subrepticement. Toute l'histoire du ^{p.382} socialisme moderne montre combien les tentatives de révision du marxisme en des sens spiritualistes ont été dangereuses, en désarmant la raison des révolutionnaires. Nous avons tout récemment encore, en France, eu affaire à une tentative frauduleuse de ce genre, conçue dans un but de manœuvre politique. Nous avons, dans le marxisme, assez de valeur humaine pour n'avoir pas besoin de la vôtre comme antidote. Mais nous sommes tout disposés à agir avec vous pour que l'évolution technique entraîne derrière elle le progrès humain et le progrès moral.

Il est temps de conclure.

En somme, nous pensons qu'aucune amélioration de la situation n'est garantie sans une étude scientifique préalable et objective de la société dans ses rapports avec l'économie.

Le seul exemple, jusqu'à présent, de cette étude objective est fourni par le matérialisme historique et mène à cette conclusion que le capitalisme peut et doit disparaître pour faire place au socialisme, que c'est là une condition essentielle de la solution.

Une autre condition, aussi bien avant qu'après cette révolution socialiste, est la mise en œuvre, au service de la révolution, de ces forces morales, individuelles et collectives, à l'efficacité desquelles nous croyons d'autant plus que nous en avons une grande expérience intérieure. Les forces spirituelles, puisées à d'autres sources que les nôtres, sont parfaitement valables aussi, mais il est indispensable que leur action s'exerce loyalement vers le but déterminé par l'étude objective de la société : ceci, sans confusion théorique.

C'est sur ces points que je voudrais entendre les spiritualistes se prononcer. Or, je dois dire que, jusqu'à présent, ils ont remplacé toute solution concrète par des questions très légitimes qu'ils m'ont posées et auxquelles je crois avoir répondu. Et je répondrai encore à certaines d'entre elles, celles que m'a posées M. Robert Aron. Mais maintenant, c'est à eux de prendre des positions claires.

Progrès technique et progrès moral

Jusqu'à présent ils ont abondamment développé cette idée que les forces morales étaient indispensables, ce dont nul ne doutait. Mais aucun d'eux ne nous a dit comment il entendait les développer et les faire agir. Pour reprendre le proverbe que vous connaissez, et qui a fait fortune, ils ont bien chassé le phoque sur mer, mais uniquement en sifflant et en lançant des incantations, ce qui, je pense, n'est guère plus efficace que de le chasser sur la montagne.

J'attends donc, avec un intérêt passionné, ce que voudront bien nous dire là-dessus, par exemple, MM. Robert Aron, Mounier, Lescure, Berdiaeff, Spoerri. J'attendais de même la conférence de M. de Ruggiero, et je regrette de dire que j'ai été déçu car, à mon sens, elle ne nous a pas mené beaucoup au-delà de celle de M. Siegfried. M. de Ruggiero nous a fait un tableau très idéaliste de l'histoire humaine, renversant, à notre sens, exactement l'ordre de tous les termes, s'interdisant par là toute recherche objective et toute conclusion efficace. Quand il a parlé des classes, c'est pour les renvoyer dos à dos et sur un pied d'égalité stricte. Nous ne demandons pas que l'on décerne à l'une un prix de vertu et à l'autre un brevet de méchanceté, mais que l'on reconnaisse que l'une est ascendante et l'autre descendante, que l'une est pleine de possibilités p.383 historiques et que l'autre les a perdues. Pas un mot de cela. M. de Ruggiero, parlant de la situation actuelle et du capitalisme, n'a pas prononcé le mot de profit, qui est pourtant assez essentiel pour l'interprétation de notre problème. Parlant à la fin de notre marxisme, il l'a présenté indûment comme mécaniste, la révolution devant être le moyen infaillible d'assurer le bonheur des hommes ; je ne vais pas, là-dessus, recommencer cet exposé qui a été, je pense, assez clair.

Par conséquent, M. de Ruggiero, lui aussi, a enfoncé des portes largement ouvertes. Mais il ne nous a pas dit, lui non plus, comment il entend ce renouveau de forces spirituelles qui apparaît comme une panacée universelle, mais mal précisée. Est-ce qu'il s'agit d'un pur élan mystique vers Dieu, obtenu par des moyens également mystiques, et sur lequel je n'aurais pas à me prononcer ? Il ne le semble pas, puisque M. de Ruggiero est un homme d'action, et que, d'ailleurs, il a indiqué d'un mot ce qu'il préconise, dans des accords internationaux et des ententes « en dehors du fascisme et du communisme », a-t-il dit. Mais alors, il est sur le terrain politique, et ces indications deviennent bien vagues. Nous, nous en avons donné de précises. Et il me semble que lui devrait s'expliquer au moins sur deux points. L'un est la position qu'il préconise

Progrès technique et progrès moral

dans le conflit actuel entre capital et prolétariat, un conflit que l'on ne peut négliger, car c'est lui qui est au fond de toutes vos pensées en ce moment. L'autre est le rôle qu'il entend assigner à l'Eglise dans ce renouveau spirituel. Car, je le dis nettement, quelle que soit notre tolérance, nous n'avons aucune confiance dans les hiérarchies ecclésiastiques, et singulièrement dans la haute hiérarchie de l'Eglise catholique, qui a donné et donne encore trop de preuves de sa subordination temporelle. Et à ce propos, M. Spoerri nous a parlé, hier, d'une démocratie inspirée par Dieu, et je me demande ce que serait cette démocratie inspirée par Dieu, si elle serait conçue sur un plan uniquement mystique, ou si elle ressemblerait, par hasard, à certaines théocraties totalitaires actuelles qui existent bel et bien.

Par conséquent, je pose ces questions à tous ceux qui parleront d'un renouveau du spirituel.

Et maintenant, j'en viens aux trois questions que nous a posées M. Robert Aron.

D'abord, il a parlé d'oscillation de l'œuvre de Karl Marx entre un idéal de liberté et une conception strictement rationnelle, et nous a recommandé, comme « trésor » de Marx, ses œuvres philosophiques de jeunesse. Il voudrait donc, si j'ai bien compris, que nous révisions le marxisme dans le sens des œuvres de jeunesse de Marx.

J'ai dit tout à l'heure à qui nous pouvions reconnaître le droit de demander une révision du marxisme ; c'est à ceux qui ont agi pratiquement dans le sens que préconise le marxisme. Jusqu'à présent, M. Robert Aron n'a pas fourni la preuve pratique qu'il était de ceux-là. Pourtant, je lui répondrai ceci :

Nous n'avons pas le fétichisme de Marx, et l'argument d'autorité ne nous importe pas. Chacun sait très bien que Marx a commencé par être hégélien, et que, peu à peu, il a, suivant une expression bien connue, ^{p.384} remis sur les pieds ce qui était sur la tête, c'est-à-dire transformé la dialectique idéaliste d'Hegel en dialectique matérialiste. Chacun sait aussi que la philosophie de Hegel pouvait mener à tout, et que, si elle conduisit Marx au matérialisme dialectique, elle est devenue, par d'autres branches, la philosophie autoritaire et agressive de l'Etat prussien, et que parmi ses légitimes descendants, on peut aussi compter l'idéologie fasciste et nationale-socialiste. Les idées pures sont, en effet, de grandes prostituées, que chacun malaxe à sa guise et qui servent absolument à tout.

Progrès technique et progrès moral

En fait, les éliminations progressives des traces de l'idéalisme hégélien, dont Marx avait une conscience parfaite, ont été justement le résultat de cette expérience qui était marquée, d'un côté, par les luttes ouvrières, les révolutions de 48, la Commune de 1871, et, de l'autre, par toutes les manifestations de la réaction internationale. La pensée de Marx n'a pas subi d'oscillation, comme le dit M. Robert Aron, mais une évolution dans un sens constant ; et lui-même, sans renier ses œuvres de jeunesse, en a toujours marqué l'insuffisance par la suite. L'expérience ultérieure, en particulier celle des temps que nous vivons, avec la décadence du capitalisme, l'accentuation des luttes ouvrières et syndicales, l'impérialisme, le fascisme et les guerres, l'établissement du socialisme en Union soviétique, et, maintenant, la création de républiques populaires dans plusieurs Etats de l'Europe orientale, n'a fait que confirmer dans cette position les successeurs de Marx, notamment Lénine et Staline. Nous n'avons aucune raison valable de réviser notre matérialisme pour de simples raisons d'exégèse. Pour que nous en venions là, il faudrait d'abord que M. Robert Aron ou d'autres spiritualistes nous apportassent des résultats d'expériences parlant en ce sens dans le domaine social. Or ils n'en ont aucune. C'est pourquoi, dans ses deux autres questions, M. Aron se rejette sur la philosophie et les sciences de la nature.

La deuxième question de M. Aron est celle-ci : On nous demande de réviser le marxisme, étant donné les nouvelles attitudes de la philosophie contemporaine, qui refuse tout système et toute explication par mono-causalité. Je dois protester contre ces nouvelles déformations dans la présentation du marxisme qui n'est ni un système, ni même une doctrine, mais essentiellement une méthode de recherches qui doit modifier son contenu, comme le dit Engels, avec toute découverte faisant époque dans le domaine des sciences naturelles et des sciences sociales. Ce caractère ouvert du marxisme est explicitement reconnu par certains philosophes, par exemple M. Gonsseth.

Autre erreur, quand M. Aron laisse croire aux auditeurs que le marxisme cherche ses explications dans une mono-causalité alors que la réalité est bien plus complexe. Je renvoie M. Aron aux textes suivants bien connus, mais qu'il a sans doute oubliés :

« Cause et effet, dit Engels, sont des idées qui ne valent comme telles qu'appliquées à chaque cas particulier ; mais pour peu que nous considérons le

Progrès technique et progrès moral

cas particulier dans sa connexion générale avec l'ensemble de l'univers, cause et effet se confondent, se résolvent dans la conception d'action et réaction universelles, où cause et effet sont en continuel ^{p.385} chassé-croisé, ce qui est ici ou maintenant effet devenant ailleurs et à un autre moment cause, et vice-versa. »

Lénine précise cela, en parlant du « caractère universel et multiple des interactions dans le monde, caractère que la causalité n'explique que d'une manière unilatérale, partielle et incomplète. »

Ainsi M. Aron a grand tort d'opposer le marxisme au caractère ouvert des philosophies contemporaines. Rien n'est plus ouvert, moins systématique que le marxisme, à la condition qu'on veuille bien prendre la peine de l'enrichir, non pas d'idées générales et abstraites, mais de résultats de l'expérience, qui sont infiniment plus sûrs. C'est pourquoi les marxistes se méfient des génies qui, se croyant omniscients et se prétendant « spécialistes des généralités », croient pouvoir résoudre tous les problèmes du monde en s'isolant de lui dans leur cabinet. J'ai déjà insisté sur la nécessité du contact le plus ample et le plus varié avec le monde pour faire des hommes de pensée et d'action vraiment puissantes, c'est-à-dire efficaces et justes.

A notre époque, une telle connaissance du monde est chose très complexe, impossible pour un seul homme. Et les spécialistes des généralités sont nécessairement, en toute une partie du domaine qu'ils s'arrogent, inexacts, imprécis, superficiels. Une philosophie générale valable ne peut être qu'œuvre collective ; c'est-à-dire que chaque spécialiste médite sur elle individuellement, y appliquant l'originalité de sa pensée et de ses connaissances, mais qu'il confronte celles-ci avec celles d'autres spécialistes, et aboutisse avec eux, non pas à une opposition stérile, non pas à un compromis, mais à une véritable synthèse, qui peut suggérer et exiger des expériences nouvelles. Et quand je parle de spécialistes, je n'entends pas seulement des physiciens, des mathématiciens, des biologistes, des psychologues, des historiens, etc., mais aussi des techniciens, des ouvriers, des paysans, des dirigeants de syndicats, et de façon générale des représentants de toutes les activités humaines qui peuvent enrichir l'expérience collective. C'est une assemblée de ce genre, désignée sous le nom d'Académie communiste, qui, en Union soviétique, a la charge de mettre à jour, sans cesse, le contenu du marxisme par des travaux

Progrès technique et progrès moral

doctrinaux. Nous avons aussi, de façon plus restreinte et plus modeste, quelque expérience de ce travail collectif, et il nous a donné de si heureux résultats pour la sécurité de notre pensée, que nous espérons bien reconstituer bientôt les groupes de travail qui fonctionnaient en France avantageusement en 1939 et qui ont été dispersés à ce moment.

Et si l'on venait dire maintenant que ce travail collectif, ouvert à la vie, brime la pensée individuelle, nous rappellerions tout simplement qu'il est déjà contenu en germe dans l'attitude d'un grand rationaliste comme Descartes, qui, certes, méditait souvent isolément, mais écrivait le *Discours de la Méthode* en français pour pouvoir être compris de tous et critiqué par tous, et qui sollicitait des objections parce qu'il n'était pas sûr que ce qui lui paraissait clair le fût pour chacun. Ce travail nous paraît indispensable à l'élaboration d'une philosophie, même partielle, et à plus forte raison d'une philosophie générale, et c'est p.386 pour quoi nous ne saurions nous incliner, à l'heure actuelle, et dans une question théorique aussi grave, devant l'autorité de penseurs de cabinet qui sont coupés de la vie réelle.

M. Robert Aron nous demande enfin si, étant donné le progrès actuel des sciences, le marxisme ne va pas se réviser. Je viens justement de montrer qu'il se réviser sans cesse, et par quel procédé. Mais j'entends bien que M. Aron a une idée très précise du genre de révision dont il s'agit, et qui doit aller dans le sens spiritualiste. Pour peu que je le pousse un peu, il va nous parler du principe d'indétermination de Heisenberg, dont toutes les philosophies spiritualistes ont fait ample usage, de même d'ailleurs que toute une littérature de vulgarisation, dont les auteurs auraient souvent été bien embarrassés si on leur avait demandé ce qu'étaient les relations d'incertitude en question. Ils savaient une chose, c'est qu'elles leur suffisaient pour attaquer le maudit rationalisme, le maudit matérialisme, pour fixer une barrière à la science ; et c'est pourquoi on les mettait à la mode et on en parlait dans tous les salons.

Je ne suis pas physicien. Mais j'ai eu le privilège, au moment où Heisenberg énonça ses relations, d'assister aux hésitations d'un vrai savant. Paul Langevin, dont personne ne contestera la compétence en matière de structure atomique, n'était alors pas encore marxiste, mais matérialiste mécaniste. Et cela ressort de la citation que M. Benda vous a lue tout à l'heure, et que Langevin n'aurait pas souscrite à l'époque où il était réellement matérialiste dialecticien. Le

Progrès technique et progrès moral

principe d'Heisenberg fut pour lui un coup dur. Il travailla la question et réfléchit longuement et âprement. A Joliot-Curie, qui le trouvait un jour en plein effort intellectuel, il dit — je m'excuse des termes, mais c'est le texte — : « Ce sont ces bougres de quanta qui me donnent bien des difficultés. » Il comprit enfin que le principe d'incertitude exprimait tout simplement ce fait, que l'observateur n'a aucun moyen d'étudier la course d'un électron sans perturber sa marche. Paul Langevin commençait alors à s'intéresser au matérialisme dialectique dont un principe essentiel est que l'homme, faisant partie du monde matériel, n'y est jamais un observateur pur, comme le croient trop de philosophes, mais agit toujours sur le monde et le modifie. Fut-ce ce principe qui l'aida à résoudre le difficile problème posé, ou la solution de ce problème lui parut-elle un exemple saisissant qui illustrait notre matérialisme dialectique ? Toujours est-il que le travail fait par lui sur les relations d'Heisenberg fut un des motifs déterminants de son adhésion au marxisme, adhésion qui, avec les événements de 1940-1945, devait le conduire au communisme. La formule de Heisenberg subsiste. Elle est une acquisition nouvelle de la science, et précieuse ; seuls quelques attardés peuvent l'interpréter encore comme marquant les limites du rationnel.

Je ne suis pas assez physicien pour avoir, sur l'électron, une opinion personnelle, et je m'en rapporte là-dessus à des hommes comme Langevin et Joliot. Mais je suis biologiste, et je sais que, depuis 1935, date de la première édition de mon livre *Biologie et Marxisme*, d'importantes découvertes ont été faites en ce qui concerne la structure de la matière vivante, l'hérédité, le développement des êtres vivants. Aucune n'a le ^{p.387} sens que vous indiquez, bien au contraire, et la nouvelle édition que je prépare en tiendra compte, et elle pourra être encore plus nette que l'ancienne dans ses conclusions matérielles. Il n'est pas vrai, M. Aron, que la science recule devant l'irrationnel. Elle progresse à grands pas, au contraire. Mais, dans les milieux de la bourgeoisie décadente, on a une telle peur de la raison qu'on se jette avidement sur tous les prétextes pour la contester.

Si vous voulez absolument que nous vous donnions un mot de consolation, vous pourrez lire ceci dans Lénine :

« Le matérialisme, en plein accord avec les sciences naturelles, considère la matière comme la donnée primitive, et la conscience, la pensée : la sensation, comme la donnée seconde, car la sensibilité n'est liée, dans sa forme la plus

Progrès technique et progrès moral

nette, qu'à des formes supérieures, organiques, de la matière, et l'on ne peut que supposer, dans les fondements de l'édifice même de la matière, l'existence d'une propriété analogue à la sensibilité. »

Libre à vous d'échafauder là-dessus, sous votre responsabilité, toutes les constructions subjectives que vous voudrez ! Nous ne vous suivrons pas, tant que nous ne serons pas en mesure de travailler la question avec des méthodes scientifiques qui auront fait leurs preuves dans l'ensemble du monde.

En matière de sensibilité et de vie intérieure, d'ailleurs, ce qui nous intéresse le plus, comme vous, c'est l'homme, et c'est pourquoi j'y reviendrai en terminant.

Comme vous, nous voulons le respect et la restauration de la dignité humaine. M. Spoerri, qui n'est pas des nôtres, terminait son exposé d'hier en rappelant justement notre but : l'individu libre dans la communauté libre. Et nous le remercions d'avoir donné cette exacte formule de notre but lointain, le communisme.

Seulement, nous sommes des réalistes, et nous savons très bien qu'il faudra pour cela de longues luttes, où les hommes devront donner beaucoup d'eux-mêmes, avant que soient éliminés totalement le système capitaliste, et aussi les autres formes qu'il pourrait prendre dans la société sans classes elle-même. Dans cette lutte, nous ne voulons pas que les hommes soient vaincus, et c'est pourquoi il nous faut être clairvoyants et durs, envers les autres comme envers nous-mêmes.

Si, à l'heure actuelle, nous abandonnions cette dureté, si, frappés sur la joue droite, nous tendions la joue gauche, conformément à une maxime qu'appliquent bien peu de chrétiens, et que n'appliquent pas du tout les hommes du grand capital, l'humanité reculerait encore plus bas.

Voici trente ans déjà que nous le disons : nous n'avons pas le choix actuellement et immédiatement, entre cette dureté et une douceur fraternelle. De rares pays fortunés, comme celui-ci, jouissent encore d'une apparence de douceur, mais êtes-vous bien sûrs qu'elle soit éternelle ? Quant aux autres... ! C'est vrai que l'Union soviétique est dure ! Si elle ne l'avait été, Hitler l'aurait vaincue ; le monde entier serait dans l'esclavage, y compris Genève, et que serait devenu notre espoir commun de l'individu libre dans la communauté

Progrès technique et progrès moral

libre ? Et qui oserait dire maintenant qu'après sa difficile défaite militaire, le fascisme soit à jamais disparu !

p.388 Dans nos débats, on a souvent mis en accusation l'Union soviétique. On a, une fois, parlé du bagne français de Poulo-Condor. M. Siddheswarananda a parlé en termes émouvants de la misère de ses compatriotes. On a évoqué quelquefois les bagnes hitlériens. Il me semble que c'est tout.

Le procès du colonialisme a été à peine esquissé. Nul n'a parlé des gouvernements, pourtant théocratiques, mais totalitaires de Grèce, d'Espagne et du Portugal. Il n'a jamais été question du racisme américain et de ses atrocités vis-à-vis des noirs. On a beaucoup parlé de la bombe atomique, mais nul n'a dit qui la détenait, qui l'avait déjà maniée contre des hommes, qui en gardait le secret, et qui la tirait actuellement à de multiples exemplaires. Il semble en vérité que, en ce qui concerne la bombe atomique, cette sphère technique qui écrase l'homme (pour parler comme M. Berdiaeff) n'ait de centre nulle part. Elle a pourtant, je crois, son centre dans le quartier des affaires de New-York.

Parce que nous voulons la dignité humaine, certains semblent transposer une certaine parole et nous dire : Je vous demande la sécurité au nom de vos principes ; je vous la refuse au nom des miens... Et de cela, nous refusons d'être dupes. Et c'est pourquoi nous paraissions durs.

Mais, parce que nous voulons le bonheur des hommes, nous souhaitons que cette dureté soit la moindre possible et dure le moins possible. C'est, pour une large part, de vous que cela dépend. Sans nous forcer à un accord théorique dont les conditions ne semblent pas données actuellement, nous pouvons travailler ensemble sur le plan du concret et chercher à nous convaincre mutuellement par l'exemple ; car, disent les célèbres thèses sur Feuerbach, c'est par la pratique que l'homme prouve la rigueur et la fécondité de sa pensée.

LE PRÉSIDENT :. M. Ansermet demande la parole pour deux minutes.

M. ANSERMET : C'est seulement pour répondre aux remarques qu'a faites M. Prenant. Je crois tout d'abord qu'il a parlé de mon intervention beaucoup plus longuement que mon intervention elle-même n'a duré, et je voudrais seulement dissiper un malentendu. Je n'ai pas dit que les marxistes étaient sans rapport

Progrès technique et progrès moral

avec le monde. J'ai cru pouvoir dire que le matérialisme historique définissait un rapport de l'homme avec le monde qui n'englobait pas la totalité réelle de ce rapport. L'exemple musical que je vous ai donné, tendait à vous montrer qu'on peut définir l'activité spirituelle de l'homme sans recourir au postulat ou à la supposition d'un Esprit (avec grand E), puisque je l'ai précisément caractérisée par une certaine structure de conscience.

D'autre part, à la suite de cette définition, je dirai simplement ce qui me paraît se séparer d'une vue marxiste dans ce que j'ai exposé, et je le ferai en modifiant une phrase de Merleau-Ponty dont je me souviens. Je la modifierai de la manière suivante : Pour expliquer la musique, je dirai que les sons nous rendent ce que nous leur avons prêté, mais que c'était d'eux que nous le tenions. (Or tous les théoriciens matérialistes de la musique ont dit au contraire que la constitution de notre musique p.389 est déterminée par les hommes. Les matérialistes ont toujours cherché à expliquer la musique par des propriétés des sons, propriétés que nous étions obligés d'appliquer, et par lesquelles nous étions déterminés.)

Il me semble qu'une étude plus avancée a montré au contraire ceci : Les sons nous rendent ce que nous leur avons prêté (position idéaliste), mais c'était d'eux que nous le tenions. Ici nous revenons au réalisme, et cette position me paraît dépasser à la fois la position idéaliste que les matérialistes ont combattue, et la position matérialiste elle-même. Si le marxisme s'éclaire dans ce sens, s'il s'ouvre, comme M. Prenant nous l'a dit, bien entendu, cela change tout. Mais jusqu'ici, ce n'était pas ce que je savais du matérialisme.

LE PRÉSIDENT : La parole est maintenant à M. Pierre Hervé.

M. PIERRE HERVÉ : Mesdames et Messieurs, je veux présenter quelques observations en réponse aux questions qui ont été posées aux marxistes par MM. Lescure, Mounier, Aron et quelques autres.

Je laisserai de côté les problèmes qui ont été traités par mon ami le professeur Prenant, et je veux traiter plus particulièrement de quelques problèmes philosophiques.

Je crois d'abord que la preuve a été faite aujourd'hui qu'on peut être d'accord sur des problèmes de morale pratique et être en désaccord complet sur

Progrès technique et progrès moral

la philosophie. En effet, M. Benda, je crois, sur des problèmes pratiques a énoncé des jugements qui pourraient être les miens, et pourtant sur la philosophie, nous sommes en complet désaccord. Je dirai même que M. Spoerri, dans sa conférence d'hier, a certainement donné une image plus fidèle et plus exacte du marxisme que celle donnée par M. Benda. Certes, M. Spoerri a planté une croix élégante sur notre mosquée, mais enfin auparavant il a, je crois, fort honnêtement cité un auteur marxiste et énoncé quelques-unes de nos idées fondamentales, sans caricaturer notre philosophie. Mais M. Benda nous dit : « Le marxisme veut déduire la morale. » Je voudrais bien savoir où se trouve une morale et un essai de morale déductive par un auteur marxiste quelconque. Il nous dit : « Pour les marxistes, l'homme est un phénomène économique. » Je voudrais bien qu'il me cite une opinion de Marx ou d'un quelconque marxiste qui appuie cette thèse. Il nous dit : « Selon le marxisme, le fait matériel suffit. » Il nous dit encore que la morale pour nous est quelque chose de contingent, d'absolument divers, sans aucune ligne de développement. Je crois que cela n'est nulle part, dans aucun auteur marxiste, et je m'étonne qu'un philosophe aussi averti et qui, depuis de longues années, se penche sur les problèmes d'idées, n'ait pas étudié Marx et Engels, par exemple, qui peuvent servir aussi à comprendre la dialectique marxiste.

Si je voulais énoncer l'idée ou une idée directrice du marxisme dialectique, idée reprise de la dialectique hégélienne, je dirais que rien n'est immédiat, rien n'existe sans médiation. Il n'est nul absolu, nulle limite fixée. Toute notion comme toute réalité implique et dépasse un certain ^{p.390} nombre de médiations. C'est pour cela que le marxisme est une doctrine ouverte et non pas fermée. C'est pour cela que le marxisme n'est pas, comme l'a dit M. Berdiaeff, un monisme, n'est pas non plus ce déterminisme absolu que nous a présenté M. Plisnier.

La dialectique marxiste est une philosophie ouverte sur l'expérience, ouverte sur l'événement, ouverte sur le devenir et des idées et des choses.

M. Aron nous a demandé de choisir dans Marx entre l'idéal de liberté et les nécessités techniques de la lutte politique. Nous ne choisirons pas. Nous cherchons par notre effort politique et philosophique à mieux comprendre l'esprit même de Marx et sa méthode. Je ne dirai pas qu'il n'y a pas eu — en particulier chez les communistes et dans les derniers temps — un effort plus

Progrès technique et progrès moral

approfondi pour comprendre les racines mêmes du racisme et de l'idéologie allemande, de sorte que certains ouvrages de Marx, qui étaient mal connus jadis, ont été mieux étudiés, en particulier les ouvrages de jeunesse, et que cela a contribué à donner un peu plus d'épaisseur à certaines de nos affirmations, mais il n'est pas question pour nous de choisir. Et je crois que c'est au contraire par une fidélité plus grande aux principes mêmes du marxisme que nous arriverons à mieux comprendre les temps d'aujourd'hui.

Marcel Prenant a, tout à l'heure, évoqué cet économisme en lequel on veut travestir notre philosophie. On a même présenté ici le marxisme comme une théorie des motifs, selon laquelle l'histoire serait conduite par les motifs, par les motifs matériels. Je crois qu'il faudrait encore là rechercher les textes. Les marxistes ne sont pas si naïfs, ne sont pas si platement naïfs de croire que les motifs élevés ne conduisent pas les hommes.

On a présenté le marxisme aussi comme une théorie des facteurs. Comme s'il y avait des facteurs divers, dans la société, qui agiraient, mais que certains facteurs seraient efficaces, tandis que d'autres ne le seraient pas. Les facteurs économiques seraient efficaces, tandis que les facteurs moraux, religieux, intellectuels, n'auraient aucune efficacité. Le marxisme n'a pas non plus cette platitude. Le marxisme envisage la société comme un ensemble, une totalité, avec diverses branches d'activité, une perpétuelle interaction et contradiction.

M. de Ruggiero disait que l'évangile marxiste est devenu l'évangile de toutes les classes de la société. M. de Ruggiero me fait penser à cet homme qui attribuait à Galilée le crime d'avoir tué Dieu parce qu'il avait fait tourner la terre. Ce n'est pas Marx, en faisant son analyse des classes et de la société capitaliste, qui a fait que, dans cette société, le profit soit le motif, le moteur essentiel de l'économie.

J'avais été amené, l'autre jour, à faire une distinction entre le capitalisme et les capitalistes, mais la pensée du marxisme, c'est que, dans les cadres de la société capitaliste, un capitaliste ne peut pas dépasser certaines bornes de la philanthropie, sans mettre en cause la stabilité de son entreprise, puisque, dans ce régime, il existe la concurrence. Et par conséquent la morale se trouve là limitée par des conditions économiques, et je crois que cette opinion peut être acceptée par tous.

M. Friedmann a parlé aussi de ces matérialistes trop mécanistes qui p.391

Progrès technique et progrès moral

attendent d'une seule transformation matérielle une transformation morale. Je crois que cela fait partie du mythe. Comment pourrions-nous croire, ayant des hommes autour de nous, étant parmi des hommes, qu'il suffirait de transformer un élément matériel économique pour que l'ensemble de la vie sociale se transforme ? Nous nous adressons à des hommes, nous parlons à des hommes, et lorsque hier M. Spoerri parlait de ce climat authentique, je n'emploierai, certes, pas le même vocabulaire que lui, mais je suis sûr qu'il énonçait là une chose valable. L'efficacité du marxisme se traduit précisément, et par une philosophie qui cherche toujours à serrer de plus près la réalité, et par une communion. M. Spoerri définissait l'authentique par ces deux caractères.

Je ferai appel à une expérience personnelle. J'avoue que j'ai été un peu heurté sur le fond par certaines opinions qui attribuaient aux communistes, aux marxistes, d'une façon générale, un absolu manque de motifs élevés, et un absolu manque de morale. Je me rappelle comment je suis devenu communiste. J'avais 15 ou 16 ans. Je suis originaire d'un milieu paysan devenu petit bourgeois. C'est la révolte morale contre un certain égoïsme, une certaine hypocrisie qui régnaient dans ce milieu qui m'ont fait devenir communiste. Mais lorsque je suis devenu marxiste, cette méthode intellectuelle mise à ma disposition a-t-elle supprimé ces facteurs moraux, ces facteurs d'indignation ? Je ne le crois pas. Je crois que cela demeure aussi vif dans ma conscience.

Le marxisme n'est pas un économisme, et je voudrais maintenant répondre à une question posée par Mounier. Mounier nous disait : l'absolu est vivant, l'absolu est historique, et par conséquent, puisqu'il y a quelque chose d'analogue dans le marxisme, il ne saurait y avoir là une opposition sans possibilité d'accord. Il disait qu'une saine conception de l'histoire doit se référer nécessairement à un système de valeurs transcendantes, et que cela est incompatible avec un système mécaniste ou darwinien, sinon il y a adoration du fait accompli, de l'événement. Je crois qu'il y a une part de vérité dans ce qu'a dit Emmanuel Mounier. Je rappellerai que Marx s'est moqué de ceux qui voulaient transposer le darwinisme dans la société, de ces morales de la lutte pour la vie et de la volonté de puissance, et qu'à ce point de vue, il n'y a absolument aucune parenté entre les marxistes et les partisans de l'extension du darwinisme au monde social.

Il y a, certes, un optimisme rationaliste chez nous. Mais l'évolution telle que

Progrès technique et progrès moral

l'envisagent les marxistes est une évolution qui se fait par contradictions, qui se fait par luttes internes, et qui ne trouve jamais sa conclusion dans une vérité absolue ; c'est-à-dire qu'en un certain sens, elle la trouve à chaque instant. La connaissance, c'est une attitude qui enveloppe tous les moments passés, tout en les dépassant ; mais cette connaissance d'aujourd'hui, qui peut paraître absolue par rapport au passé, qui peut donc exprimer, en quelque sorte, quelque chose de non historique, doit elle-même exprimer sa relativité et être dépassée à son tour. On pourrait dire qu'en ce sens, il y a dans la connaissance même une dialectique de l'historique et du non-historique ; la notion de dépassement, telle qu'elle se trouve dans le marxisme, modifie profondément p.392 les perspectives de l'avenir et aussi les perspectives du passé ; elle déploie, autrement dit, les perspectives de l'avenir et celles du passé, et elle exprime un aspect capital de la dialectique historique parce que, grâce à elle, ce qui, à un moment de l'histoire, apparaît sans raison et sans justification, est ensuite justifié par l'avenir. Je prends comme exemple l'esclavage antique. Il peut apparaître comme une injustice sociale dans une philosophie non dialectique, mais pour nous il ne peut apparaître comme une injustice sociale puisque cet esclavage permit la création de la civilisation antique et puisque à ce moment où le machinisme n'était pas suffisamment développé on était obligé d'employer l'homme comme moyen. Par conséquent, cet esclavage, à un moment donné de l'histoire, apparaît comme créateur de progrès, et si nous dénonçons l'aliénation de l'homme, il n'est pas nécessaire de ne voir que le côté négatif, il faut aussi voir le côté positif que cette aliénation a créé, et qu'il s'agit pour nous de tenter de reprendre dans une humanité réconciliée.

Le passé apparaît pour nous comme des moments subordonnés qui retrouvent leur signification dans notre vue actuelle, et je crois que c'est probablement à cela que Mounier a voulu faire allusion. L'idée centrale de la dialectique marxiste, c'est que tout ce qui nous apparaît comme stable est en réalité devenu, et que ce devenu doit être étudié dans un devenir, que tout produit est en réalité une production, et que rien ne doit être accepté comme éternel, absolu, définitif. C'est peut-être ce que M. Spoerri appelait hier cet effort de la dialectique pour briser la chosification du monde. Non seulement le marxisme met l'accent sur l'histoire, mais il met aussi l'accent sur la réintégration de la nature elle-même dans l'histoire. M. Hainard nous a parlé l'autre jour avec beaucoup de cœur de la nature. Je dirai qu'il y a, selon

Progrès technique et progrès moral

l'expression de Spinoza, la *natura naturata* et la *natura naturans*. La nature est à l'œuvre, et il ne faut pas confondre la nature avec ses produits d'un temps, d'une date ; de quelle nature parle-t-on ? De celle d'aujourd'hui ? De celle d'il y a un siècle ? Ou de celle d'il y a deux mille ans ? De même pour la nature humaine. Et la distinction du naturel et de l'artificiel est une distinction très relative selon les époques et les temps, comme la distinction entre le spontané et le fabriqué. Dans cet univers qui nous entoure, qu'est-ce qu'il y a qui n'est pas fabriqué par l'homme ? Qu'est-ce qu'il y a qui n'est pas marqué par ses buts réalisés qui font, en quelque sorte, l'unité du sujet et de l'objet, par ce que Marx appelait la *praxis*. Je crois que ce sont là des éléments valables de la dialectique marxiste, qui intègre ce que l'on appelle le monde naturel dans une réalité supérieure qui est l'univers historique. La réalité, c'est bien entendu la nature, mais c'est l'homme aussi, dans sa pratique, dans son action ; et, en niant la nature par son action, l'homme se nie lui-même en tant qu'être naturel, mais c'est précisément par cette négation qu'il participe au monde proprement humain, au monde de l'Esprit (car je n'ai pas peur de prononcer ce mot, même avec une majuscule !).

M. Lescure nous posait une question au sujet de cette évolution telle que l'envisage le matérialisme historique. Il parlait de cette opinion de M. Haldane d'ailleurs reprise de Lefebvre des Noëttes, selon laquelle ce ^{p.393} serait le collier d'attelage qui aurait entraîné la suppression de l'esclavage. Il faudrait d'ailleurs se référer à l'expression de M. Haldane pour savoir si elle était aussi simple et brutale dans les termes. M. Lescure a signalé l'intervention de la morale chrétienne, et il n'est pas dans mon intention de nier l'influence de la morale chrétienne, mais je crois qu'à un moment donné, pour supprimer l'esclavage, il faut certaines conditions économiques et, tant que ces conditions économiques ne sont pas réalisées, les souhaits moraux ne sont très souvent que des souhaits pieux. D'ailleurs, l'esclavage n'a pas disparu en ce temps-là, puisqu'il s'est perpétué dans la traite des noirs et que, par exemple, dans les grandes plantations du Sud des Etats-Unis, l'esclavage est demeuré jusqu'au XIX^e siècle. Je crois donc que là, si on voulait étudier aussi le cas de l'économie des Etats-Unis, on verrait le rapport entre l'esclavage et certaines conditions économiques. A ce sujet, M. Victor Martin a noté qu'il y a le capitalisme, sans doute, mais qu'il y en a aussi la cause qui est la cupidité dans le cœur de l'homme ; et que si on veut s'occuper des effets sans s'occuper des causes, on

Progrès technique et progrès moral

n'aboutira jamais à aucun résultat. Je rappellerai à M. Victor Martin certaine prière, tout au moins, qu'on m'a apprise dans le temps, lors de mon éducation catholique, et qui demande à Dieu d'éloigner de nous la tentation. Il y a une manière sociale d'éloigner précisément de l'homme la tentation, c'est de créer des institutions qui permettent que la cupidité ne se développe pas, et qui permettent aux bons sentiments, et aux sentiments altruistes, chez un homme qui n'est ni uniquement bon ni uniquement mauvais, de se développer.

On me demandera : Mais alors, qu'est-ce que vous entendez par le matériel ? M. Mounier nous a posé la question. Il a dit : Mais en somme, à la limite c'est la même chose que l'être. Non. Ce n'est pas la même chose que l'être. Nous restons fidèles à cette opinion de Marx selon laquelle l'unité du monde, c'est sa matérialité. Et qu'est-ce que sa matérialité ? Je citerai Plekanov : c'est la capacité d'action de ce monde sur nos sens, c'est l'unité du monde connue par nos sens. Ce sont nos sens qui permettent de donner une unité à l'ensemble de ce monde et de le définir comme matériel. D'ailleurs, je parle d'actions directes ou indirectes ; il est évident que l'action par le moyen des instruments sur nos sens est aussi une action matérielle. Ici nous rejoignons le principe des empiristes : il n'y a rien dans les sens qui n'ait d'abord été dans l'intellect ; mais, la connaissance étant d'abord présente dans l'expérience, je crois que même un marxiste peut aussi adopter cette formule rationaliste : Il n'y a rien dans les sens qui n'ait été antérieurement dans l'intellect. Seulement, nous donnerons un sens bien précis à « intellect ». On peut dire que le premier principe serait le principe du matérialisme ; le second serait le principe dialectique. L'intellect, dans le second, c'est l'intelligence présente dans une civilisation, les institutions, le langage, l'univers en un mot, le milieu social, transformés par la pratique humaine. Et quand nous disons milieu social, il ne faut pas confondre milieu avec ce que serait le milieu matériel au sens le plus rabattu du mot. Le milieu social, c'est une civilisation, ce sont aussi des institutions, une culture, et, en ce sens, il est bien évident que ce n'est pas l'homme uni à la matière, comme ^{p.394} l'homme de Condillac, avec ses sensations élémentaires qui se combinent ; ce n'est pas cet homme-là qui est celui du marxisme.

Je veux conclure sans répondre à certaines questions qui m'ont été posées ; nous aurons l'occasion d'en parler en privé. Je veux conclure sur la morale et sur cet étonnement de M. Plisnier que les communistes parlent de morale. Les

Progrès technique et progrès moral

communistes, les marxistes d'une manière générale, considèrent que le fait moral est un fait objectif, qu'avant de moraliser, qu'avant de faire des systèmes de morale, des philosophies de morale, nous sommes déjà dans la morale. La société est dans l'individu au plus profond de lui-même, et l'individu est dans la société, mais on ne saurait là établir des barrières artificielles. J'ai dit qu'il y avait progrès moral parce que, en un sens, la morale pour moi est une prise de conscience, et une conscience qui se pose des problèmes est, à mon avis, supérieure à une conscience endormie. Mais le progrès ne va pas sans souffrance, et tout cela est dans le sens d'un humanisme qui se place sous le signe de Prométhée. Le progrès ne va pas sans contradictions et sans luttes internes, et je crois qu'il y a progrès moral quand un homme quitte ce sommeil pour réfléchir sur les problèmes sociaux, parce qu'il y a là le début de la solution. Quand le problème se pose, c'est que la solution n'est pas loin.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Marcel Raymond.

M. MARCEL RAYMOND : Mesdames et Messieurs, j'ai éprouvé, au sortir des derniers entretiens, un assez profond malaise. C'est ma réaction propre que j'exprime ici, et si cette expression est vive, c'est que je me suis senti personnellement offensé. Je prendrai donc la figure proverbiale du phoque, de la bête que l'on traque, mais qui se défend.

Avec un optimisme désarmant, plusieurs orateurs ont posé le fait du progrès moral de l'humanité. Cet optimisme s'explique par une étrange méconnaissance de l'homme, par une certaine imperméabilité à l'expérience, et surtout par la nécessité de l'espoir, face au spectacle séculaire et accablant de la misère humaine. Tout dépend du point où l'on met son espoir. Je vois que l'on a presque toujours confondu le savoir et la culture, la culture et la moralité (qui est relative à une société, à une civilisation donnée), la moralité et l'éthique, et la spiritualité. Mais il y a, il doit y avoir communication de haut en bas, car l'homme est un ; or, nous constatons que le savoir, trop souvent, est stérilité et barbarie (pour ne rien dire de la « culture ») parce que cette communication n'a pas lieu. Je m'étonne de la facilité avec laquelle on croit pouvoir apprécier la teneur réelle de la moralité, et mesurer son progrès. Pour moi, je cherche en vain des critères qui ne soient pas équivoques, chancelants. L'adoucissement des mœurs ? Mais les guerres viennent, si j'ose dire, le compenser par

Progrès technique et progrès moral

d'effroyables hémorragies. Certes, il y a des zones de la moralité qui se sensibilisent à l'époque moderne, tandis qu'ailleurs se manifeste une régression. Cet homme de la rue, qui s'émeut quand il apprend par son journal que de mauvais traitements sont infligés aux ^{p.395} indigènes, aux colonies (ce dont je me félicite), cet homme se comportera peut-être, à l'égard de ses proches, comme un goujat ; au reste, c'est d'abord un sentiment politique, et la crainte du traitement qu'il pourrait subir lui-même, qui le rendent ainsi vulnérable. Quant aux valeurs les plus hautes de l'éthique, de la spiritualité — valeurs de création et de sacrifice — elles sont mieux cachées. Etaient-elles absentes dans ces âmes de paysans que La Bruyère a comparés à des bêtes ? Ce serait faire injure au peuple français que de le penser. Je la vois resplendir, cette spiritualité, sur quelques-unes des faces de ces mêmes paysans, peints par Lenain. On pourrait faire appel aux grandes épreuves, guerres, révolutions, pour juger l'homme. Mais là encore, le résultat est incertain, ambivalent ; les vertus et les vices s'exaltent, se mêlent, ils brûlent ensemble ; c'est au point qu'on ne les distingue pas. Et il arrive que les pires adversaires laissent voir le même homme. Le progrès de la technique, le progrès du savoir sont des réalités aveuglantes. Mais comment affirmer, à coup sûr, que l'homme, aujourd'hui, est meilleur qu'il y a dix ou vingt siècles ?

Ce que je vois, quand j'essaie d'ouvrir une perspective un peu profonde, c'est que l'humanité a vécu pendant très longtemps dans un monde qui était pour elle une création, la Création. Les liens « religieux » qui l'unissaient au monde étaient des liens d'amour (mêlé de peur, d'effroi, car ce monde était dur) ; mais ces liens étaient de l'ordre du sacré. Et voici que nous entrons, et voici qu'un nombre toujours plus grand d'hommes, vit déjà dans un monde presque entièrement fabriqué. La « nature » — ce qu'on nommait ainsi — n'est plus qu'une matière première à exploiter, à transformer. Il y a eu profanation. Les rapports de l'homme à ce monde nouveau (ne parlons plus de liens) ne sauraient être que profanes. Déjà, dans les grandes villes, les choses ne s'offrent plus à l'homme que transformées, méconnaissables. S'il agit sur elles, c'est à l'aide de médiations de plus en plus compliquées. Et je crois pouvoir dire que les conditions indispensables à l'activité créatrice de l'homme sont toujours plus malaisées à réunir — j'appelle activité créatrice celle qui répond à un dessein un et personnel, celle qui tend à engendrer des formes ou des structures complètes. Ce sont les activités fabricatrices qui l'emportent partout.

Progrès technique et progrès moral

Elles présentent l'avantage que l'on travaille à coup sûr. La part de l'inconnu s'y réduit quasi à rien, la part du hasard, de la nature, de Dieu.

Mais comment l'homme l'aimerait-il vraiment, ce monde fabriqué ? Ce monde ne se fait que pour se défaire. Les inventions se succèdent à une vitesse extraordinairement accélérée. Une machine dure quelques années, quelques mois. Et je ne m'attarde pas ici à une nostalgie romantique. Un psychologue montrerait qu'il faut du temps à l'homme pour lier amitié avec ses outils, pour les humaniser, pour en faire des symboles : il en fut ainsi, au long des siècles, du marteau et de la faucille, de la charrue ou du gouvernail. Je pose en principe qu'il est indispensable que les objets aient longtemps habité les rêves de l'homme pour qu'ils participent intimement à sa vie, pour qu'entre eux et lui un pacte d'alliance soit scellé, non sans rapport avec celui qui l'unit aux choses. A vrai dire, p.396 je ne vois aucun moyen d'accorder ces rythmes si différents et qui le seront toujours davantage. Le rythme de la vie humaine, on l'a rappelé, est saisonnier, annuel, comme celui de la nature ; il est commandé par le cosmos. Or, nous assistons au contraire, par le moyen de la technique, à une pulvérisation du temps. Le jour où un aviateur fera le tour du monde en 24 heures, il sera pour lui constamment la même heure et pourtant il aura vécu. C'est le temps-espace qui se détruit. Mais la durée intérieure, mais l'homme intérieur, et l'homme de chair... Il faut que l'enfant se forme dans le sein de sa mère. Il y aura des laboratoires, nous souffle-t-on. Mais trouvera-t-on le moyen de hâter la maturation de l'idée ?

C'est peut-être que, dans ce monde instable, lancé sur un pente fatale, il y a une nature humaine. A ceux qui doutent qu'il y en ait une qui ne soit pas une première coutume, je dirai qu'il y a sans doute des conditions originelles, ou naturelles, de la vie humaine — si j'entends par conditions naturelles ce qu'elles ont été pendant des siècles.

Ainsi, une soif inextinguible de précision, de type mathématique, s'est emparée de l'homme, gouverne ses activités. Il s'agit de s'installer hors du mystère. Il s'agit de s'opposer au monde par le seul exercice d'une conscience psychologique sans racine. Il s'agit de réduire à néant l'inconnu. Mais on ne parvient à l'éliminer que des seuls éléments que l'on fait entrer en compte. A vouloir s'enfermer dans la sphère de la rationalité, on mutile l'objet à connaître, on le laisse échapper de toutes parts ; et l'on condamne l'homme à ne se

Progrès technique et progrès moral

reconnaître lui-même que dans sa raison, quitte à voir se déchaîner effroyablement, dans la politique par exemple, et sous le couvert de l'idée la plus abstraite, les passions les plus obscures. M. Berdiaeff a défini trop précisément pour que j'y insiste la constitution de ces sphères autonomes, ou visant à l'autonomie, indépendantes les unes des autres (le politique, l'économique, l'art, la religion, etc.), dont chacune tend à l'empire, au système, et aspire indûment à enfermer l'homme et ses activités dans une unité qui n'est que partielle, et qui se veut totale.

Je n'imagine pas, quant à moi, qu'une réintégration de l'homme à lui-même, qui puisse lui assurer un minimum de consistance, soit concevable autrement qu'autour d'un centre de cohésion, le lieu même de l'esprit. Je ne me sens pas le droit de me poser ici en chrétien. Mais une humanité qui perdrait toute foi, toute possibilité de recours à un principe supérieur de transcendance, ne me paraît pas viable. Affalée dans le devenir et dans l'histoire, elle anéantirait en soi comme une troisième dimension de l'esprit.

On devine, je suppose, les raisons du malaise dont j'ai parlé. Que l'on veuille donner à un nombre croissant d'hommes les moyens de vivre une vie d'homme, il y a peu de désirs plus nobles ; mais si l'humanité entière s'affaisse...

C'est pourquoi le débat qui s'est ouvert entre ceux qui se disent marxistes et ceux qui ne le sont pas — ou qui le sont sans l'être, ou qui, ne l'étant pas, le sont tout de même — pour extraire de Marx la meilleure parole, pour opposer le premier Marx au second, ou au troisième — tout ^{p.397} ce débat m'a paru singulièrement byzantin. Je sais qu'il alimente les revues et les journaux de Paris. Je sais tout l'intérêt de la théorie du matérialisme historique. Mais il existe aussi, que je sache, des traditions socialistes en Angleterre, et même en France. Lorsqu'une préoccupation est devenue à ce point obsédante, elle est du ressort des psychiatres, et de l'ordre des délires systématiques. A ce moment, ce que je persiste à nommer la liberté de l'esprit n'est plus possible. Et sans doute, je ne vais pas prétendre qu'il est sans importance qu'une société compte deux classes rivales, ou trois, ou une seule (abstraction faite du caractère systématique et partiellement arbitraire de ces divisions), mais j'ai lieu de penser qu'on s'apercevra, dans x années, que ce problème n'est pas le premier au regard de l'expansion irrépressible de la technique, l'homme restant ce qu'il est. Parmi ceux qui se disent personnalistes, il y en a dont le personnalisme s'insère si

Progrès technique et progrès moral

exactement dans le collectivisme que, bientôt, il ne s'en distinguera plus. On nous parle d'associer Marx et Kierkegaard ; c'est marier l'eau et le feu. Il y a aussi ceux qui nous recommandent de ne pas être des enfants, de ne pas avoir peur, dans ce monde. N'y sommes-nous pas à l'aise, comme des mouches au plafond ? Mais je me rappelle que Goethe, qui n'était pourtant pas un tenant de l'obscurantisme, disait que la pierre de touche pour déterminer la qualité d'un esprit était la capacité de cet esprit d'éprouver la sorte de terreur — ou d'horreur — métaphysique, qu'il désignait par le nom de *Schaudern*. Peu importe alors qu'on se déclare épris du concret, que l'on parte en guerre contre l'idéalisme, on cède soi-même à la fatalité de l'abstrait, on se cherche à son insu une place dans un monde mécanisé, dans une société mécanisée, en proie aux automatismes, dans une parfaite société animale. Trop tard, nous pourrions dire : je n'ai pas voulu cela. Rappelons-nous qu'en politique, ce qu'on espère n'arrive jamais, qu'on n'a le choix qu'entre divers maux ; mais faut-il se laisser aller au pire ?

Face à ces présomptions angoissantes, il me semble que l'homme devrait se sentir, *hic et nunc*, en état de légitime défense. Il ne s'agit pas de la défense des propriétaires, ou des intérêts des conseils d'administration ! Il s'agit de l'homme, en présence des grandes réalités de l'art, de l'amour et de la mort. M. Plisnier nous conseille d'attendre encore un peu, d'attendre que nous soyons entrés dans l'âge des robots. Comme Léon Bloy sans doute, il guette la venue des cosaques et du Saint-Esprit. Mais je ne suis pas certain que se produise cette rencontre « providentielle ». S'il est vrai qu'aujourd'hui les conjonctures historiques sont telles que toute révolution, quelle qu'elle soit (et toute guerre), paraît devoir tourner au profit de l'étatisme et de l'Etat inhumain, le Léviathan de Hobbes, s'il est vrai que tant de « bonnes volontés » travaillent, à leur insu, ou consentent à leur propre asservissement, je fais appel, dès maintenant, aux hommes de mauvaise volonté, de volonté rebelle, je demande la révolte des individus.

Car, en définitive, toute société vaudra ce que valent les individus qui la composent. Cette rencontre avec l'absolu, qu'a si bien décrite hier mon ami Spoerri, elle est le fait de l'individu. C'est dans sa vie, dans son œuvre, que se réalise d'abord l'authenticité. C'est dans l'enceinte ^{p.398} du moi que l'amour fait irruption. C'est dans la solitude que l'homme récupère ce qu'il dissipe dans la société. Et il sera seul devant la mort.

Progrès technique et progrès moral

Si l'on me dit que je vais contre l'histoire, je réponds que je réclame précisément pour l'homme le droit d'opter, s'il en a la force, contre l'histoire — et d'être l'éternel objecteur. Si l'on me dit que je m'évade dans quelque rêve mystificateur, je réponds qu'il s'agit tout au contraire pour moi de demeurer fidèle aux réalités essentielles de l'homme et de la vie ; en cela consiste ma révolte. Si l'on me dit que mon geste est inefficace, je réponds : peu importe ! Et qui m'assurera qu'il ne vaudra que pour moi ? Je ne suis pas à ce point insociable que je ne consente à entrer dans quelque association clandestine, où se rencontreraient les derniers individus, où se conserverait le sens des secrets de la vie. J'en appelle enfin à l'irremplaçable, à la féconde indiscipline de l'homme. Un dernier mot, devant ces penseurs du XX^e siècle et de l'Occident, dont la plupart ne semblent pas assigner à l'humanité d'autre but que l'action sans terme, et ne semblent pas vouloir envisager l'homme autrement que sous l'aspect de la facticité — ce mot n'est pas de moi, il est d'un poète, Arthur Rimbaud : « L'action n'est pas la vie. »

LE PRÉSIDENT : M. Jean Lescure a demandé la parole.

M. J. LESCURE : Après l'intervention de M. Marcel Prenant et celle de M. Pierre Hervé, je ne pensais pas que j'aie encore à prendre la parole, car il me semble qu'ils ont apporté aux débats des précisions suffisantes, en tout cas pour ce qui concerne les relations entre la philosophie marxiste, la position marxiste, et les positions non marxistes, existentialistes, etc.

Cependant, après ce que vient de dire M. Marcel Raymond, je crois qu'il est bon de préciser un point tout au moins. M. Marcel Raymond a dit que ces débats entre marxistes et non-marxistes lui paraissaient singulièrement byzantins. Je ne suis pas absolument sûr qu'après avoir stigmatisé si vivement ce débat, il ne l'ait pas réintroduit sous sa forme la plus contestable. Autrement dit, je pense que ce débat, s'il s'agit simplement d'un débat politique, serait peut-être sans objet — je dis peut-être sans objet, je ne dis pas absolument — mais il s'agit, je crois, d'un débat infiniment plus sérieux qui est le débat sur la totalité de l'homme. Qu'est-ce que l'homme ? M. Marcel Raymond a employé le mot de « nature de l'homme ». Je ne saurais souscrire à cette expression. Personnellement, je crois qu'il n'y a pas une nature de l'homme, et que c'est là le problème. S'il y a une nature de l'homme, alors la révolte des individus est

Progrès technique et progrès moral

concevable. S'il n'y en a pas, que peut signifier comme progrès la révolte d'un individu qui ne représente plus qu'une subjectivité absolue ? Qu'est-ce qu'on propose à la solution des problèmes immédiats qui se posent à nous ? Les marxistes ont des propositions précises. La révolte des individus me paraît en tout cas une opération plus délicate et plus oiseuse à accomplir que la révolution tout simplement.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. René Bovard.

M. RENÉ BOVARD : p.399 Mesdames et Messieurs, je serais très bref. Tout d'abord parce que M. Marcel Raymond a dit à peu près, dans des paroles magnifiques, ce que je voulais vous exposer beaucoup plus simplement et avec des termes plutôt de l'homme moyen. Il s'agit d'une application, en somme, de ce qu'a dit M. Marcel Raymond. Il nous a indiqué quelle était l'attitude spirituelle, et je voudrais seulement ajouter ces quelques mots : Eh bien oui, c'est entendu, c'est cette attitude qu'il faut avoir, mais encore, il faut la mettre en pratique. Et au fond, c'est le cas de l'objection de conscience que je voudrais vous soumettre.

Il est curieux de constater que, s'il y a une éthique de la médecine, du droit, de la théologie, voire des lettres, il n'y en a pas de la création technique, si l'on fait exception de l'exigence élémentaire du travail bien exécuté. Est-ce que cela provient du fait que la technique, telle que nous la connaissons, est relativement nouvelle dans l'histoire de l'humanité ? Ce n'est pas à moi de répondre à cette question. Le fait est là. Et c'est peut-être à l'édification de cette éthique-là que nous devrions consacrer nos efforts.

La création de la bombe atomique nous montre tout ce que cette exigence a d'actuel. Il n'y a pas que la politique, que l'homme politique, qui est responsable de la création de cette bombe, l'homme de science porte une responsabilité au moins égale. Y collaborer doit être pour lui un cas de conscience, comme doit être d'ailleurs un cas de conscience toute sa collaboration à n'importe quel moyen de destruction. Poser cette exigence est introduire dans la recherche et la création scientifique et technique le droit à l'objection de conscience.

Tout le monde se souvient des paroles de M. Albert Einstein qui disait que seul un gouvernement mondial pourrait sauver l'humanité du danger de la bombe

Progrès technique et progrès moral

atomique. Il soulignait ainsi que le monde, dorénavant, dans sa matérialité même, n'était plus compartimenté, mais formait un tout, et que l'« humain » n'était plus une vue de l'esprit, mais une réalité matérielle aussi bien que spirituelle. Mais quelle a été l'efficacité, quel a été « le faire », pour parler comme M. Spoerri, de ces paroles de M. Einstein ? Pour l'immédiat en tout cas : nulle. Il paraît donc que l'on ne peut pas espérer, par des propositions de ce genre, faire rattraper à la morale le progrès acquis par la science. C'est vraiment trop demander aux hommes politiques qui détiennent actuellement le pouvoir ! Mais peut-être qu'il y aurait un autre chemin : ce serait le refus, par les savants eux-mêmes, de construire la bombe atomique. Utopie, voire dangereuse utopie, dira-t-on. Oui, si cela restait un refus isolé ; oui, si cela n'était pas l'amorce de la création d'une éthique de la science. Mais si un Einstein commençait, comme M. Wiener, grand mathématicien à New-York, l'a fait tout récemment, et s'engageait dans cette voie, et que les plus grands noms de la science le suivent, je sais qu'un grand nombre de techniciens de tout genre seraient heureux de pouvoir juger à leur tour de la valeur humaine de leur activité, et chercheraient à leur tour aussi un rapport entre leur morale et leur technique. Je crois qu'une prise de conscience de ce genre serait efficace, parce qu'elle serait authentique, parce qu'elle ^{p.400} engagerait l'homme précisément là où il fait, où il est quelqu'un. Cela encore, M. Spoerri l'a clairement montré hier. En effet, c'est là où on est quelqu'un qu'il faut agir, parce que c'est là qu'on est vrai.

C'est trop commode d'envisager un gouvernement mondial chargé de « faire » ; il faut « faire » soi-même. On parle beaucoup de la puissance de l'esprit, encore faut-il y croire, et pour y croire, il faut la prouver. La création humaine, dont la création scientifique et technique est l'expression moderne, appartient au monde de la morale ouverte, précisément parce que création, et donne par conséquent tous les droits personnels, universels, au besoin en opposition aux intérêts nationaux du moment, à celui qui s'y consacre. Avoir le courage de faire ce pas, voilà, me paraît-il, intégrer le progrès réellement moral, ce qui est au fond simplement installer la morale dans le progrès scientifique. Dans la science aussi, il y a des choses que l'homme a le devoir et le droit d'accepter ou de refuser.

Cela appartient à la décision personnelle, et ce n'est pas ici qu'elle doit se prendre, mais c'est ici que l'on doit en parler, pour la situer dans l'ensemble de

Progrès technique et progrès moral

la recherche spirituelle au service de laquelle ces entretiens ont été institués.
C'est la raison pour laquelle je me suis permis de demander la parole.

LE PRÉSIDENT : La séance est levée.

@

SIXIÈME ENTRETIEN ¹

présidé par M. Antony Babel

@

LE PRÉSIDENT : p.401 Mesdames et Messieurs, je déclare ouvert le sixième entretien.

Cet entretien, comme vous le savez déjà, aura un caractère tout à fait spécial. Nous avons autour de cette table un certain nombre d'orateurs, nos conférenciers, tout d'abord — ceux qui sont encore à Genève — et quelques-uns des invités officiels des Rencontres Internationales. Il est bien entendu que ces messieurs ne représentent pas un pays : ils sont ici à titre personnel ; ils représentent des tendances d'esprit, des doctrines, et non pas des nationalités.

Il s'agit, dans notre esprit, de chercher une technique nouvelle pour nos débats. Nous avons eu le sentiment, au cours de ces deux semaines, et déjà l'année dernière, que ces entretiens sont singulièrement vivants. Ils sont très enrichissants, mais ils sont peut-être, au gré de certains, encore un peu trop académiques. Ils le sont, certes, beaucoup moins que nos conférences, mais il leur manque, dans certains cas, la spontanéité. Nous voudrions voir, par l'essai actuel, si le système de l'entretien vivant, au cours duquel on donne la parole aux orateurs au fur et à mesure que les questions se posent, où des interruptions sont possibles, ne constituerait pas une technique meilleure que nous pourrions utiliser une autre année. Nous vous demandons donc de nous excuser s'il y a aujourd'hui peut-être quelques complications ou un certain flottement ; il s'agit d'une expérience avec tous les risques qu'elle comporte.

Ceci dit, j'ouvre le débat et donne la parole à M. Friedmann. Non : M. d'Ors demande la parole ; je la lui donne.

M. D'ORS : Je remercie le président de la déclaration qu'il a faite, et qu'il était important de faire, que les orateurs, les conférenciers, ne représentent qu'eux-mêmes, et n'ont aucune représentation officielle, ni d'Etat, ni de nation,

¹ 12 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

ni de parti, ni de propagande p.402 quelconque. Nous sommes ici pour parler librement sur le sujet qu'on nous a proposé. La déclaration que vient de faire M. le Président était nécessaire, étant donné qu'à un certain moment, on a entendu une voix, dans l'assistance, parler de représentation nationale quelconque pour l'un des conférenciers.

Je remercie à nouveau M. le Président.

M. FRIEDMANN : Mesdames et Messieurs, le redoutable honneur qui m'est donné d'ouvrir le feu aujourd'hui s'accompagne, je crois, d'un privilège : étant donné qu'il s'agit de lancer la discussion, on va me permettre, je pense, de vous parler pendant un temps moins limité.

Tout d'abord, voici pourquoi les organisateurs des Rencontres ont pensé utile d'ouvrir les débats de cette manière : c'est parce que certains thèmes se sont montrés être des *leitmotive* dans les entretiens ; ils se sont retrouvés dans différentes interventions et ont divisé les orateurs. Et un de ces thèmes, tout à fait concret, qui est au cœur des débats de cette année, est le suivant : Est-ce que le progrès technique est en liaison directe avec le progrès moral ? (Certains pensent qu'il ne l'est en aucune façon.) Ou, au contraire, toutes les améliorations, tous les progrès techniques, qui sont aujourd'hui la caractéristique de notre civilisation, ne peuvent-ils se valoriser en progrès moraux qu'à condition de s'insérer dans une société qui, par sa structure même, permette cet épanouissement ?

Parmi les exposés qui ont été faits ici, il en est un dont je regrette que l'auteur ne soit pas présent aujourd'hui, car cet exposé était extrêmement pénétrant, c'est celui de M. Gagnebin qui, si je ne m'abuse, est professeur à l'Université de Lausanne. M. Gagnebin a montré que là était bien le cœur du débat : il s'agit de savoir si véritablement il faut faire une sorte de trinité : technique, sociale, morale, s'il faut lier ces trois aspects de la civilisation, et de quelle manière, pour que les inventions, par exemple l'automobile, la radio, le cinéma, se valorisent en progrès moraux.

Si j'ai choisi ce thème pour ouvrir les débats, c'est parce que plusieurs des orateurs ont pris là-dessus des attitudes très différentes. Et je choisis un de ces orateurs — non pas du tout par une réaction personnelle contre lui, mais parce qu'il a heureusement synthétisé cette question. M. de Ruggiero, en effet, à la fin

Progrès technique et progrès moral

de sa conférence, a nié que la transformation économique et sociale puisse résoudre le problème de l'orientation morale des techniques.

Je ne reviens pas sur sa thèse, sa thèse centrale, d'après laquelle les *moyens* techniques se sont transformés en *fins*. Je dois dire, en passant, que malheureusement son exposé a été en grande partie une analyse conceptuelle bien plus qu'une démonstration fondée sur l'indispensable observation psychologique et sociale de notre civilisation. Je veux simplement retenir que M. de Ruggiero, en niant en bloc l'importance des transformations économiques et sociales pour valoriser moralement les techniques, a voulu trop prouver et qu'il a ainsi refusé, contre toute évidence, la grande, l'immense part de vérité démontrée par le marxisme p.403 (j'en suis convaincu par des années de réflexion et par l'observation des faits). Il est incontestable qu'entre le technique et le moral s'insère le social. C'est un premier point.

Par contre — c'est également de ce côté que j'aimerais orienter les antennes de la discussion, et, si vous voulez, c'est là un fait que je verse à ce débat — il me paraît exact que certains problèmes psychologiques et moraux, dérivant des progrès techniques, se retrouvent aussi bien dans la société socialiste, en tout cas dans ses premières étapes, que dans la société capitaliste. C'est une des principales raisons (parce qu'elle est scientifique) pour lesquelles on ne peut pas dire que la transformation des institutions sociales soit la condition à la fois nécessaire et *suffisante* de l'humanisation des techniques, c'est-à-dire aussi du progrès moral. Je m'explique.

Je m'excuse à l'avance de la rapidité des indications suivantes, qui se réfèrent à des travaux psychologiques menés depuis une quinzaine d'années aux Etats-Unis, en Angleterre, en France et aussi en Italie — je pense aux travaux, par exemple, du P. Gemelli, de l'Université de Milan, un remarquable psychotechnicien. Le fait important, ici, c'est que le progrès technique se développe dans un milieu qui est profondément distinct du milieu naturel. C'est par là, remarquez-le en passant, que s'expliquent certaines interventions émouvantes et que j'appellerai « naturistes », comme celle de M. Hainard. Nous vivons dans un milieu technique profondément différent du milieu naturel. Cette différence profonde est peut-être plus difficile à saisir pour vous, Suisses, qui avez l'énorme privilège, par votre géographie, votre économie, de vivre dans un pays où il n'y a pas de grandes industries rationalisées, et de pouvoir bénéficier

Progrès technique et progrès moral

d'un admirable site, avec des montagnes, des lacs et des rivières à proximité : ce qui fait que je vous demande un effort d'imagination pour penser le problème que je vous propose. Ce milieu technique, essentiellement différent du milieu naturel, ne comprend pas seulement les machines de *production*, dont on a presque uniquement parlé ici, mais aussi des techniques de *transport* (aviation, automobile, chemin de fer, etc.), des techniques de *communication*, comme le téléphone, le télégraphe, la T.S.F., et aussi des techniques de loisir qui sont capitales, comme le cinéma, la radio, grandes puissances du monde moderne, et également (car certaines techniques de communication se retrouvent dans nos loisirs) comme l'automobile. Nous baignons dans ce nouveau milieu et c'est là ce qui est important. Nos enfants, les enfants qui poussent dans ce milieu, sont imprégnés de ces techniques dès leur premier âge.

Ces entretiens sont familiers : vous me permettrez de faire une allusion à l'observation d'une fillette qui m'est chère, que j'ai vue par exemple se servir du téléphone dès l'âge de quatre ans, et réagir parce que son père parle quelquefois à la radio, et que la voix de son père, absent, sort d'un appareil extraordinaire. On vient de faire à Paris les premières expériences de télévision appliquée à la pédagogie. La télévision, dans quelques années, sera quelque chose de courant, et va bientôt, elle aussi, entrer dans ce milieu technique.

p.404 De toutes parts, nous sommes entourés de techniques. Ici, je n'oublie pas l'influence énorme du cinéma qui commence d'être étudiée scientifiquement (ces jours-ci, je le dis en passant pour tous ceux qu'intéressent ces problèmes, va s'ouvrir à Paris le premier congrès international de filmologie qui examine, entre autres problèmes, l'influence psychologique du cinéma sur les individus).

Cet univers, où le milieu technique prédomine de plus en plus (plusieurs orateurs l'ont dit, et M. Marcel Raymond a parlé de cette absence des médiations nécessaires), cet univers tend à donner, de plus en plus, congé à la présence humaine. Là encore je galope, car il y aurait toutes sortes de choses à vous dire sur la *psychologie de la présence* ou *de l'absence* dans le milieu technique. Notre civilisation est fondée sur l'absence humaine, absence humaine à la radio, absence humaine dans le cinéma, absence humaine dans l'automatisme où les machines donnent de plus en plus congé à l'homme qui maniait les outils. Il y a là un phénomène généralisé qui est capital. Or, ce n'est pas de la philosophie, ce sont des constatations concrètes, comment voulez-

Progrès technique et progrès moral

vous que des enfants, que des hommes nés dans ce milieu, imprégnés de ce milieu, baignant en lui, aient les mêmes manières de percevoir, de sentir, de se souvenir, que par exemple Mme de Sévigné enfant, ou Jean-Jacques Rousseau enfant, ou encore un des nombreux petits-neveux de Charles Dickens ? C'est impossible. Nos enfants poussent dans ce nouveau milieu et ils perçoivent par conséquent de façon différente. Et, soit dit en passant, comment voulez-vous que le cinéma, ou l'aviation, ne nous aient pas habitués, avec leurs perspectives extraordinaires, à voir notre planète sous des angles renouvelés ?

Je rappelle, pour les historiens des lettres, qu'un livre étonnant a été publié par le célèbre historien hollandais Huizinga, professeur à l'université de Leyde, *Le Déclin du moyen âge*, où il a étudié, en fonction des transformations sociales et du progrès scientifique, la poésie et la littérature du moyen âge. Il a montré, par exemple, que les poètes du moyen âge avaient des perceptions différentes de celles des poètes modernes : c'est ainsi que le sens visuel, qui est le sens le plus abstrait, ne s'est développé qu'assez tard, en fonction des progrès scientifiques et techniques. Si vous considérez les écrivains du XVI^e siècle, il n'y en a qu'un qui campe des portraits, chose la plus courante dans la littérature contemporaine : c'est Rabelais.

Je continue mon propos. Ce milieu technique où baigne l'humanité aujourd'hui et qui remplace peu à peu le milieu naturel, il entoure aussi bien le citoyen américain que le citoyen français ou le citoyen soviétique. Faites un effort pour penser ces problèmes, puisqu'ils ne sont pas proches de vous, en Suisse où, de ce point de vue, vous formez non seulement une oasis de bonheur, mais une oasis de nature.

Le grand sociologue français Marcel Mauss, qui a étudié ces questions, nous montre la juste direction lorsqu'il souligne que les faits techniques constituent des « faits de civilisation », communs à un ensemble de sociétés.

Je vais dire un mot de l'Union soviétique, et devant un public dont p.405 j'ai constaté, à mon grand regret, qu'il n'est pas toujours mû par la passion de la vérité, mais quelquefois par d'autres passions. J'ai étudié l'U.R.S.S. depuis de longues années, ayant écrit fort jeune, en 1921, mon premier article en faveur de l'Union soviétique. J'y suis allé trois fois, et je considère que l'immense expérience soviétique constitue, comme on l'a dit ici-même, non pas un modèle, mais un exemple. Ceci dit, étudiant cette immense expérience en sociologue, je

Progrès technique et progrès moral

constate que beaucoup de citoyens soviétiques, surtout dans les professions urbaines, présentent, sous l'influence du milieu technique, des traits communs avec des habitants de Paris, de Londres, de New-York, ou d'autres villes importantes. Partout la puissance de l'homme sur la nature s'est énormément multipliée, ses contacts avec les éléments ont diminué. Un déséquilibre (*leitmotiv* de nos entretiens), un déséquilibre plus ou moins net se manifeste chez beaucoup d'individus, entre leur puissance sur la nature et les forces intérieures capables d'orienter cette puissance et de la dominer. Il ne serait pas difficile de montrer que le cinéma, la radio, et bientôt la télévision, soulèvent des problèmes d'humanisation des techniques qui *ne se posent pas dans les mêmes termes*, je le dis tout de suite, dans la civilisation socialiste qu'en Occident, mais qui, néanmoins, se posent aussi bien en U.R.S.S. qu'en France et aux Etats-Unis.

Ici je vais parler un langage marxiste et je m'adresse à mes amis marxistes. J'ai dit tout à l'heure que le public est certainement, ici, en partie mû par des sentiments dont je dirai qu'ils relèvent plus de la passion que de la raison en ce qui concerne le marxisme et le communisme. Mais je crois que pour ce public, et par delà ce public, et par delà cette enceinte, des marxistes peuvent donner ensemble l'exemple d'une honnête recherche de la vérité. Or, devant un problème nouveau pour le marxisme — Karl Marx n'a pas vécu à l'époque de la télévision ni du cinéma, ni de la radio — si les marxistes pouvaient faire accepter qu'un tel problème fût étudié concrètement, sur la base de l'observation, de l'expérience, ils rendraient grand service au marxisme. Ce problème — je le traduis en langage marxiste — est celui-ci : est-ce que le milieu technique est coextensif au milieu économique et social ? La dialectique du milieu technique est-elle nécessairement identique à celle de la lutte des classes et de la transformation sociale ? C'est là un problème qui est peut-être important, ou en tout cas intéressant. Je suis convaincu que le marxisme peut le dominer. Il n'est pas téméraire d'affirmer que si Marx avait vécu au XX^e siècle, il aurait consacré à ce problème de l'homme confronté au milieu technique un des tomes de son *Capital*.

Nous sommes ici au cœur du débat des Rencontres. Nous sommes arrivés en un point qui est celui-ci : dans quelle mesure le social doit-il orienter — *informer*, comme on disait au moyen âge — le technique pour le transformer en progrès moral ?

Progrès technique et progrès moral

Nous avons vu, par diverses interventions, entre autres par celle de M. Raymond, hier, combien certains esprits, certains artistes répugnent à regarder en face la réalité en ce domaine.

Pour en revenir à M. de Ruggiero, il a dénoncé, lundi dernier, d'une manière bien plus dogmatique que convaincante, ce qu'il appelle l'erreur ^{p.406} de Marx, et ce que je crois être une profonde vérité de Marx, à savoir que la transformation sociale est nécessaire pour l'épanouissement du progrès technique en progrès moral. L'observation scientifique, sociologique et psychologique de notre civilisation industrielle démontre que cette condition du social inséré entre le technique et le moral est pleinement nécessaire, bien que, par ailleurs, elle ne soit pas suffisante, ce que semblent reconnaître Marcel Prenant et Pierre Hervé qui ont fait hier une large place aux forces morales.

Ma petite intervention aura tout de même une grande originalité que vous allez voir, elle va se terminer, non par un proverbe esquimau, mais par un dicton anglais. Voici ce dicton que j'applique à tous ceux qui ont voulu nier l'importance du *social* pour la *moralisation du technique* : « Il ne faut pas jeter l'enfant en même temps que l'eau de la baignoire. »

LE PRÉSIDENT : M. Benda a la parole.

M. BENDA : Mesdames, Messieurs, M. Friedmann a montré d'une manière très concluante que l'enfant est baigné dans un milieu technique absolument nouveau. Mais la question que je pose est celle-ci : Veut-il dire par là que l'enfant est plus moral pour avoir baigné dans ce milieu ?

Eh bien, il m'apparaît que l'enfant de notre époque si technique, si industrielle, en tant qu'enfant, avant d'avoir reçu aucune éducation, est tout aussi impérialiste, dominateur que l'était l'enfant de l'âge des cavernes. Il m'apparaît, et ici tous les éducateurs, tous les pères et mères ici présents peuvent me répondre, il me semble que l'enfant, tant qu'il n'a pas reçu une éducation, est un être profondément immoral. C'est l'assemblée qui voudra bien répondre.

Un autre mot qu'a prononcé M. Friedmann nous invite à une question très importante. Il a relevé que MM. Prenant et Hervé ont très bien fait une part aux valeurs, disons, spirituelles. D'ailleurs, ce mot est vague, parce qu'il implique à

Progrès technique et progrès moral

la fois le spirituel et l'intellectuel qui ne sont pas du tout la même chose, mais qui ont pourtant ce point commun qu'ils s'opposent tous deux au matériel. La question que je pose est celle-ci. Je ne demande plus aux marxistes s'ils font état des valeurs spirituelles, car ils ont parfaitement reconnu qu'ils en faisaient état, mais : Persistez-vous à penser avec le premier Marx — puisqu'il y a, paraît-il, deux Marx, comme il y a le Wagner de *Rienzi* et celui de *Parsifal* — persistez-vous à penser que ces valeurs spirituelles sont une émanation, un prolongement, des conditions économiques ? Ou bien estimez-vous qu'elles existent d'une manière indépendante de ces conditions ? Cette indépendance est ce que nous appelons la transcendance, et je ne crois pas me tromper en déclarant que c'est une des choses que vous réprochez éminemment. De plus, je vous demanderai si, même en reconnaissant ces valeurs spirituelles et leur autonomie, vous leur conférez une place supérieure dans votre échelle de valeurs et si vous la conférez même lorsque ces activités spirituelles et intellectuelles p.407 ne servent à rien. J'en ai donné un exemple l'autre jour, par la méthode historique. Il y en aurait beaucoup qu'on pourrait emprunter à la mathématique supérieure. Par exemple, la théorie des ensembles, la théorie des groupes de substitution, toutes choses qui sont devenues ensuite utilisées par la science, mais dont l'utilisation n'existait pas du tout dans l'esprit de ceux qui les ont inventées. Nous nous trouvons là en face d'une activité intellectuelle qui, de son propre aveu, ne se considère pas comme utile à la société, et, encore une fois, je me demande si vous ne trouvez pas que ces sortes d'activités sont assez méprisables, si vous continuez à penser — le mot a été dit par Marx formellement — que le communisme n'a pas de pire ennemi que l'idéalisme spéculatif. J'aimerais savoir si vous adoptez toujours cette thèse.

Je ferai une autre observation, relative à la dialectique matérialiste. Je pense que là, il nous faudrait une base de discussion, comme disent les avocats, c'est-à-dire une définition qui serait reconnue — je ne dis pas approuvée — par tout le monde. J'en connais deux et je pourrai vous les citer si vous l'exigez, l'une d'Henri Lefebvre, l'autre de René Maublanc, et elles me mettent en face de cette incertitude dont je voudrais que l'on me sortît.

Eh bien, je pense que, dans la mesure où la dialectique matérialiste énonce *quelque chose*, et j'entends par là une proposition assignable, formulable, communicable, enseignable, elle emploie la logique de tout le monde, avec cette différence toutefois qu'elle porte sur un objet qui lui est spécial, à savoir le

Progrès technique et progrès moral

phénomène économique. Ce qui me donnerait assez raison, c'est que — pour prendre des résultats marxistes, que nous trouvons tous très importants, savoir les vues de Marx sur la succession des régimes patriarcal, féodal, capitaliste, socialiste — Marx a énoncé sur un sujet qu'on n'avait pas assez observé, et avec la subtilité d'un homme très intelligent, des vues infiniment précieuses, mais en employant les méthodes de la logique de tout le monde, qui consistent à faire état du principe d'identité et du principe de causalité.

Il y aurait un moyen très simple de me démontrer qu'il y a, dans votre dialectique matérialiste, quelque chose d'entièrement nouveau, ce serait de me citer une seule phrase de Marx, de Lénine, d'Engels, de Staline dont on pût me dire : Vous voyez, voilà un résultat obtenu par la méthode tout à fait spéciale dite dialectique et qui n'a plus rien à voir avec la logique ordinaire. J'attends encore une telle phrase.

Vous me dites encore que la dialectique matérialiste consiste dans une communion avec le devenir historique, exactement avec le devenir économique, en tant que devenir ¹, et qu'alors, en tant que devenir, elle ne peut être qu'une logique de la contradiction ². J'en attends d'ailleurs toujours un exemple. Mais si c'est là cette communion avec les choses elles-mêmes, avec le devenir en tant que devenir et en dehors de toute vue prise par l'esprit sur lui, c'est une position mystique, et Dieu sait si j'ai fait bondir les vôtres en faisant remarquer que c'est ^{p.408} exactement la position de *l'Evolution créatrice*, qui consiste à nous enseigner qu'il faut coïncider avec la vie en tant qu'elle est mouvement, et se garder de prendre sur elle, du point de vue extérieur qui est intellectuel, des vues qui ne sont que des choses « figées » (c'est votre mot, comme celui de Bergson).

Il y a un troisième terme, mixte, et je ne serais pas surpris que vous me l'opposiez. Il consiste à dire : Oui, nous commençons par cette union mystique avec les choses, mais c'est parce que nous commençons par elle, que nous pourrions ensuite émettre sur elles des vues valables prises par l'intelligence. Discuter cela nous mènerait très loin : je suis prêt toutefois à y répondre si on m'y invite.

¹ Voir Maublanc.

² Voir Henri Lefebvre.

Progrès technique et progrès moral

Je pose ces simples questions encore une fois :

1° Admettez-vous que les valeurs spirituelles soient quelque chose qui ne dérive pas de l'économique, et lui soit supérieur ?

2° Admettez-vous que la dialectique matérialiste, dans la mesure où elle énonce quelque chose, ne soit que la logique de tout le monde, encore qu'appliquée à un objet — l'économique — auquel elle ne s'appliquait pas assez, et avec une subtilité qui peut-être vous revient ?

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. de Ruggiero qui désire répondre à M. Friedmann.

M. DE RUGGIERO : Je dois répondre deux mots aux objections qui m'ont été faites par M. Friedmann.

Il m'a reproché de nier la grande importance de l'élément social entre le technique et le moral. Je n'ai pas nié cette importance, au contraire.

Dès le début du XIX^e siècle, deux penseurs, un penseur suisse, un penseur allemand, ont mis l'accent sur l'importance du moment social comme intermédiaire ; non pas entre le technique et le moral, mais entre l'individu et le moral. Ce sont Pestalozzi, en Suisse, et Hegel, en Allemagne. Mais ces penseurs ont aussi montré que l'élément social comme tel est organisé en vue des besoins, des intérêts, et qu'il ne peut pas résoudre les problèmes mêmes qu'il pose.

Or, l'erreur que j'ai reprochée à Marx, a été d'accentuer uniquement l'élément social. L'individu et la moralité ne sont pour Marx que des éléments secondaires et dépendants. Marx vient de l'école de Hegel, mais il a subi l'influence de l'ambiance positiviste de son temps, où l'on considérait l'individu comme une cellule de l'organisme social. Il n'est donc pas possible, si nous avons, nous, conscience directe des valeurs de l'individualité, de réformer l'individu à travers la société, par pièces rapportées.

Marx n'a pas non plus remarqué l'importance capitale de l'élément moral qui, pour lui, était également dépendant de l'élément social, de l'élément économique.

Ce que j'ai constaté dans ma conférence de lundi est ceci : il peut exister un

Progrès technique et progrès moral

capitalisme esclavagiste, comme il peut exister un collectivisme esclavagiste, parce que, si nous ne posons pas les valeurs de la ^{p.409} personnalité humaine, les valeurs de la liberté, en première ligne, nous ne pouvons pas les reconstruire ensuite.

Telle est ma position, et je trouve que nos discussions ont dévié lorsqu'on a posé le problème de la révolution économique, de la transformation sociale, comme le grand problème décisif. Parce que, dans une transformation sociale, il n'y a pas de valeur centrale, de valeur de l'individu, de valeur de la moralité ; nous pouvons avoir des transformations extérieures, mais elles n'agissent point sur la conscience, sur les valeurs centrales de la personnalité humaine.

M. HERVÉ : Je voudrais dire d'abord à M. Friedmann que la discussion qu'il souhaite n'aura pas lieu — pour la bonne raison qu'à mon avis il a enfoncé des portes ouvertes, tout au moins en ce qui nous concerne. Il est bien évident que même si, dans notre langage, il y a parfois certaines expressions mécanistes, notre philosophie n'implique pas que la technique provoque immédiatement les progrès moraux. Prenant l'a dit. Je l'ai dit moi-même. Nous considérons la société comme un ensemble, et je ne dirai pas une trinité, une pluralité.

M. FRIEDMANN : Je n'ai pas dit cela. Si vous me faites dire cela, j'ai enfoncé des portes ouvertes. J'ai posé la question du milieu technique en liaison avec le milieu social.

M. HERVÉ : Deuxièmement. Il est bien évident qu'en Union soviétique, comme dans les pays capitalistes, il se pose des problèmes d'humanisation technique. Et je crois bien qu'il n'a jamais été question, pour des marxistes, de nier cela.

Maintenant, quant aux dernières questions posées : « Est-ce que le milieu technique est coextensif au milieu social ? », nous pouvons répondre simplement, je crois, que dans la vie sociale, il y a différents domaines, que ces domaines ont une évolution relativement indépendante, que cette indépendance varie selon les époques et que si, par exemple, entre la morale et la politique il y a une indépendance relative, il est bien évident qu'aujourd'hui cette indépendance diminue. Mais cela dépend des époques, et nous ne pouvons pas adopter une formule identique pour tous les temps, pour tous les lieux.

Progrès technique et progrès moral

Quant à M. Benda, je veux maintenant lui répondre qu'en ce qui concerne les valeurs spirituelles, morales, religieuses, nous n'avons jamais prétendu les déduire ni les réduire aux valeurs économiques. Je répète que, pour nous, la société forme un complexe, et que dans ce complexe, certes, les valeurs économiques, les faits économiques influencent les faits moraux et les faits sociaux dans leur ensemble. Il est évident aussi que, lorsque nous nous préoccupons de changer un régime social, nous pensons qu'il faut appuyer sur un point déterminé : les rapports de classes, soutenus par les rapports de production, les différentes structures dans le régime de la production. Mais cela ne veut pas dire que nous donnions une valeur supérieure, dans tous les domaines, à l'économie.

Si je me permettais de prendre cet exemple, je dirais que pour soigner ^{p.410} la migraine, vous pouvez bien employer un suppositoire ; cela ne signifie pas que cette partie de votre individu est supérieure à votre boîte crânienne.

En ce qui concerne cette parole de Marx disant que l'idéalisme spéculatif est l'ennemi du marxisme — encore que je voudrais bien trouver cette phrase — je dirai : Qu'est-ce que Marx entendait ? Il entendait une philosophie, et l'idéalisme spéculatif a un nom dans l'histoire de la philosophie, il est représenté par certains philosophes qui sont en opposition avec le marxisme. Au reste, je crois qu'il y a, parmi les marxistes, précisément des hommes qui se livrent à cette activité désintéressée dans le domaine des sciences dont vous parlez...

M. BENDA : Avec l'espérance que cela servira un jour !

M. HERVÉ : Qu'il y ait l'espérance comme facteur subjectif dans la conduite du savant ou qu'il y ait l'intérêt tout simplement pour la vérité et pour la connaissance, je crois que ces marxistes seraient en contradiction avec eux-mêmes en se livrant à ces activités désintéressées, si l'idée que vous avancez était exacte et valable.

En ce qui concerne la dialectique, je ne peux pas engager un débat sur le fond, mais je préciserai que notre position n'est pas tout de même aussi absurde, parce que nous nous trouvons avec quelques grandes têtes philosophiques. La dialectique, ce ne sont pas les marxistes qui l'ont inventée. Il y a un certain Platon qui a parlé de dialectique. Ensuite, au cours du moyen âge,

Progrès technique et progrès moral

il y a eu un certain nombre de dialecticiens ; je n'en citerai qu'un, Nicolas de Cuse, qui a aussi énoncé des vérités profondes sur cette question. Je pense que nous n'avons pas ces positions simplistes que vous dénoncez, M. Benda. Vous avez eu un ennemi, dans votre vie, M. Bergson, et vous le voyez partout...

M. BENDA : Bergson, je le vois où il est.

M. HERVÉ : Je pense que la philosophie dialectique coïncide avec une philosophie de la raison. C'est même un dépassement du rationalisme classique et une intégration dans le rationalisme classique de valeurs qui étaient étrangères à ce rationalisme, c'est certain. Mais il est bien évident que, dans la vie de tous les jours, et vous le voyez, nous suivons le bon sens. Parce que, lorsque vous parlez de la logique commune, il s'agit du bon sens...

M. BENDA : Pas du tout. Il s'agit de la déduction, ce qui n'est pas du tout le cas du bon sens, parce que la plupart des gens l'appliquent très mal.

M. HERVÉ : Hegel disait que, pour que plus de connaissance soit valable, il ne suffisait pas qu'elle soit familière, et si on emploie les règles du bon sens dans un des domaines plus élevés de la connaissance, je citerai la physique — ce n'est pas nous qui avons ^{p.411} parlé des difficultés de la physique — si nous voulons appliquer là les règles du bon sens commun, eh bien, je crains que nous n'arrivions à résoudre aucun problème.

M. BENDA : Pour parler de cette dernière question, la nouvelle physique est en effet un drapeau que brandissent aujourd'hui tous ceux qui veulent qu'il y ait une espèce de révolution totale dans les appareils cognitifs de l'esprit humain. En particulier, ils parlent de la faillite totale du déterminisme, du principe de causalité, de l'idée de vérité. Eh bien, tout cela me semble brandi uniquement par des écoles qui veulent, dans un intérêt personnel, tirer à elles une très grande autorité, celle de la science. Or les hommes compétents en l'espèce, et qui s'appellent Einstein, Louis de Broglie, Planck, Langevin, n'ont pas cessé de dire — je vous renvoie à maintes séances de la Société de Philosophie — que les fondements de la connaissance scientifique, qui sont précisément le déterminisme, le principe de causalité, n'ont pas bougé. Einstein a même dit :

Progrès technique et progrès moral

« On peut penser que le déterminisme se trouvera un jour en faillite, mais, en attendant, il n'y a pas de science possible si nous ne l'adoptons. » Par conséquent, la nouvelle physique n'a rien à voir avec un renversement de ce que j'ai appelé la logique de tout le monde.

Quant à la dialectique, vous vous trouvez là — comme quand vous me dites que vous acceptez les valeurs spirituelles et que vous ne considérez pas du tout qu'il faut les dériver des conditions économiques — vous vous trouvez là dans une situation très périlleuse pour vous. C'est qu'alors vous dites ce que nous disons tous, et vous perdez toute espèce d'originalité. Et vous vous trouvez — vous voulez faire de moi un obsédé du bergsonisme, je ne le suis pas cette fois-ci, et si j'en ai parlé, c'est que je le trouve dans votre propre doctrine, et vous ne voulez pas en convenir — si vous voulez accepter encore une fois une assimilation entre cette doctrine philosophique et la vôtre, vous vous trouverez dans un cas très grave.

Si vous maintenez que le phénomène moral est une dérivation de l'économique, ou encore que la dialectique matérialiste est un mode de pensée absolument nouveau (et cela semble bien votre idée : M. Prenant a écrit une « biologie marxiste »), vous vous trouvez alors être très originaux. Si au contraire vous nous dites, comme vous venez de le faire : « Nous acceptons parfaitement les phénomènes moraux et spirituels dans une certaine individualité ; et, d'autre part, ce que nous appelons dialectique — c'est, mon Dieu ! la logique de tout le monde », alors, vous dites ce que dit l'épicier du coin. On n'a pas besoin de vous. Encore une fois, vous vous trouvez obligés d'opter entre être originaux et dire des choses très discutables ou dire des choses qui sont la vérité même et que nous disons tous.

M. HERVÉ : Ce que nous disons est pourtant discuté.

M. BENDA : Vous avez un sens de la tangente qui doit vous rendre mathématicien !

M. HERVÉ : ^{p.412} Je veux répondre tout de suite à M. Benda que, en ce qui concerne les valeurs morales, nous admettons, certes, une relation entre les valeurs morales et les valeurs économiques, de même qu'entre les valeurs morales et les valeurs esthétiques. La société forme un tout, et dans ce tout il y

Progrès technique et progrès moral

a une interaction continuelle entre toutes les activités sociales. Si nous pensons que le problème économique est particulièrement important, c'est parce que nous trouvons, certes, dans la société, beaucoup de gens de bonne volonté, beaucoup de théories morales très désintéressées, depuis le début des siècles, seulement le progrès moral, pour s'affirmer, pour passer dans les faits, doit avoir d'abord pour condition une transformation économique.

M. BENDA : Vous estimez donc qu'ils sont indépendants l'un de l'autre ?

M. HERVÉ : Vous pensez que l'on pouvait supprimer l'esclavage dans le cadre de l'antiquité ? Vous croyez que l'on peut supprimer la condition prolétarienne dans le cadre de la société capitaliste ?

M. BENDA : Je suis très heureux de vous voir revenir au cas de l'esclavage antique, parce qu'il me semble qu'il y a là une confusion. Quand vous nous dites : « L'esclavage antique avait une certaine moralité du point de vue de la société puisqu'il a tout de même servi aux civilisations qui ne pouvaient pas se faire autrement dès l'instant qu'il n'y avait pas de machinisme », je serais assez enclin à vous donner raison. Mais la question que j'ai posée était tout autre. Je me place dans *l'esprit de l'esclave*, et encore point de l'esclave grec, parce qu'il ne paraissait pas très malheureux, mais de l'esclave dont parle Juvénal, auquel sa patronne enfonce des épingles dans les joues parce qu'il avait marché sur sa robe. Je me place du point de vue de *l'intériorité* de cet individu et je me demande si, lorsqu'il était l'objet d'un traitement comme celui que je viens de dire — j'ai donné des exemples bien plus saisissants hier — il n'avait pas en lui le sentiment qu'on violait dans sa personne une justice abstraite et n'admettait pas du tout que le traitement dont il était l'objet fût juste en raison du système économique sous lequel il vivait. C'est là une thèse très en vigueur chez les vôtres, à savoir que l'idée de justice abstraite constitue une invention de métaphysiciens et que la vérité est que l'idée de justice est déterminée chez l'homme par les conditions économiques dans lesquelles il vit et, par conséquent, change avec elles. Je demande si vous continuez d'adopter cette thèse, qui me paraît nettement infirmée par les faits.

M. HERVÉ : Je vous prie de considérer que nous n'avons jamais dit que l'idée

Progrès technique et progrès moral

de justice fût une invention de métaphysiciens, pas plus que nous n'avons dit que la religion fût une invention de prêtres. Cette manière de prendre les événements sociaux et politiques me paraît tout de même partir d'une vue assez basse et assez simpliste. Les phénomènes sociaux ne sont pas des inventions d'individus. Marx, à la suite de Hegel, a étudié un phénomène qu'il appelle l'aliénation, le fait ^{p.413} que les productions de l'homme lui apparaissent ensuite comme étrangères. Je ne veux pas insister là-dessus, mais c'est simplement pour vous montrer que les expressions : « invention de métaphysiciens » sont tout de même un peu simplistes.

M. BENDA : Elles sont textuelles dans les ouvrages dont je vous parle, et le mot abstraction est une idée souverainement impopulaire auprès de tous les marxistes, parce qu'elle apparaît comme quelque chose — en quoi ils ont raison — qui n'est pas en relation directe avec le fait matériel. L'abstraction, nous la voyons condamnée à tout instant par les matérialistes. Aucun auditeur impartial ne le niera.

LE PRÉSIDENT : M. Spoerri a la parole.

M. SPOERRI : Je me trouve dans une position un peu singulière entre M. Benda et M. Hervé, et mon distingué collègue Prenant. Mais je tiens à dire ce qui me semble être le fait essentiel des Rencontres Internationales de cette année, et qui les distingue des Rencontres Internationales de l'année passée. C'est la place beaucoup plus grande, on pourrait dire presque prépondérante que prend le marxisme cette année. C'est au fond la discussion centrale. Et pourquoi ? Parce que ceux qui représentent ce côté-là s'appuient sur une expérience. Il y a des hommes qui sont en train de changer le monde d'aujourd'hui. Ils ont sous les yeux les résultats. Ils ont sous les yeux les réalisations, et c'est ce qui leur donne une assurance que l'on ne trouve pas autant de l'autre côté. C'est ce qui leur donne la possibilité de parler au nom d'une réalisation qu'on voudrait voir aussi claire, aussi imposante de l'autre côté. Et il me semble que, sur ce point-là, nous devons entrer dans le débat.

M. Prenant comme M. Hervé nous ont dit, très clairement : « Apportez-nous des expériences. Nous entendons beaucoup de beaux programmes, nous entendons de belles conférences, nous entendons de belles idées, mais nous

Progrès technique et progrès moral

voudrions avoir quelque chose de précis. » Et il me semble que cet appel est justifié, et que si nous pouvons y répondre, nous aurons donné une réponse qui sera peut-être plus directe que la plus belle réponse théorique. Et je pense, si je suis assez psychologue, que c'est précisément ceci qui doit impressionner le plus nos amis marxistes : sentir que, derrière les idées qui sont émises, il y a une réalité, que ce soit une réalité comme celle dont il était parlé hier soir dans l'exposé de notre ami de l'Inde, ou que ce soit une autre réalité qui est en train de se faire. C'est cela qui, au fond, donne une base solide à la discussion.

Par exemple, ce qui m'a fait une grande impression, c'est l'exposé qu'on a appelé « naturiste » de M. Hainard. On sentait que c'est un homme qui ne parle pas au nom d'une théorie. Il faisait un petit chamois, là, sous nos yeux, sur le bord de la fenêtre, un de ces derniers jours. C'est un homme qui pense vraiment avec les mains, et il y avait, dans ce qu'il p.414 disait, quelque chose qui nous a vraiment touchés directement, et qui n'a pas seulement mis en mouvement certaines idées favorites que nous accueillons soit positivement soit négativement.

Je voudrais répondre, comme on nous a invités à le faire, par des faits, par des expériences. Mon distingué collègue Marcel Prenant nous a invités à aller en Yougoslavie voir les jeunes communistes construisant le train de Sarajevo qui assure une communication directe avec la Russie.

M. PRENANT : Avec la Russie ! Cela me paraît géographiquement un peu lointain !

M. SPOERRI : J'ai cru que la signification de ce train était de créer une communication plus directe avec la Russie ?

M. PRENANT : Entre la Bosnie et le monde.

M. SPOERRI : Excusez-moi, j'avais mal compris. Mais quoi qu'il en soit, par un échange de bons procédés, puisque nous sommes invités à aller voir ces jeunes gens au travail, je pourrai répondre par le même service en invitant M. Marcel Prenant, M. Hervé, tous ceux qui s'intéressent à voir d'autres jeunes gens au travail, et ce n'est pas très loin d'ici, c'est à ce Centre d'entraînement du Réarmement moral qui est à Caux, au-dessus de Montreux ; c'est donc assez facile de s'y rendre.

Progrès technique et progrès moral

On trouvera peut-être un peu présomptueux d'opposer à des réalisations aussi grandes que celles des communistes des mouvements comme ceux auxquels je fais allusion. Seulement, il y a une phase des commencements, et on ne sait jamais où mènent certains commencements. On ne savait pas, au commencement de la Renaissance, à quoi mèneraient les efforts de certains artistes, les réalisations de certains savants. Il y avait là quelque chose qui commençait et qui s'est imposé au monde. Je crois que l'analogie que nous pouvons en tout cas souligner, c'est qu'il s'agit d'une réalisation et non pas seulement d'idées. Une réalisation qui se montre dans le fait qu'il s'agit là d'une expérience sur une échelle très large d'un communisme vivant, si communisme est « mise en commun ». Il y a là des centaines, peut-être même des milliers de gens qui mettent en commun leur temps, leurs forces, leur argent, leurs talents, et ceux qui ont vécu dans cette atmosphère, ne fût-ce que quelques heures, ont senti quelle puissance de libération se dégageait de cette vie en commun.

Je pourrais citer une quantité d'exemples et d'expériences ; naturellement, nous n'avons pas le temps. Je voudrais seulement dire ce que j'ai entendu dire à un communiste anglais, qui est secrétaire du parti travailliste d'un arrondissement de Londres, membre du Conseil exécutif du Syndicat national des ingénieurs des travaux publics en Grande-Bretagne. Il a passé quinze jours là-haut :

«... J'ai passé par des hauts et des bas. Mon cœur et mon esprit en ont vu de toutes les couleurs. La vie m'a amené à regarder les choses ^{p.415} telles qu'elles sont, et non telles que je les désirerais. La vie a été dure pour moi. J'ai commencé cette route difficile parmi les ouvriers. Je suis né dans un asile... » (je cite cela tout simplement pour montrer qu'il y a là une réalité personnelle) «... car ma mère avait été abandonnée par mon père... », etc., etc. «... J'ai été délégué au Komintern. J'ai commandé les 16e et 507e de la Brigade internationale en Espagne. Je suis maintenant membre du Conseil exécutif de mon syndicat et j'ai la confiance du parti travailliste. Cette vie m'a appris à ne pas prendre de décision à la légère, car la parole d'un chef engage tous les ouvriers. Le parti communiste demande à l'homme ce qu'il y a de meilleur en lui, ne nous y trompons pas, son appel va jusqu'au plus profond du cœur. Cette fidélité, une fois obtenue, on en abuse... » (c'est lui qui le dit) «... voilà le drame. Dans le parti communiste, il y a actuellement une masse de gens fidèles et sincères. Ces gens croient loyalement qu'ils font ce qui est juste.

Progrès technique et progrès moral

Malheureusement, en servant dans le parti, on s'aperçoit que cette première aspiration à la justice doit être abandonnée pour la soumission, quel qu'en soit le prix. »

Il décrit ensuite ce qu'il a trouvé de nouveau là-haut : « Tout en travaillant maintenant dans le Réarmement moral, nous devons nous rappeler qu'il y a encore sur terre une somme colossale d'injustices. A cette heure, dans au moins quatre pays, des gens sont massacrés : aux Indes néerlandaises, en Chine, en Amérique du Sud, et au moins dans un pays d'Europe, et ces hommes ne sont pas responsables de tout ce qui leur arrive. Les responsables, ce sont les chefs, qui, dans tous les pays, et même dans notre propre mouvement ouvrier, n'ont pas compris qu'ils sont au service des peuples. Vous en avez entendu assez pour comprendre que le mal est dans chaque individu, en moi, en vous, et dans chacun de nous... » Il continue à parler de cette expérience : «... Je ne vous ai pas encore parlé de l'état présent du mouvement ouvrier à travers le monde. En fait, les divers mouvements ouvriers qui sont maintenant au pouvoir, n'ont pas su conserver leur dynamisme initial. » Il parle des travaillistes, des premiers travaillistes anglais «... qui étaient des hommes sincères, honnêtes et guidés par Dieu. S'ils ne la retrouvent pas, si le Réarmement moral ne rend pas une véritable passion à notre mouvement ouvrier, celui-ci disparaîtra de l'histoire sous la poussée de l'extrême-droite ou de l'extrême-gauche. Le mouvement ouvrier a une longue histoire, mais il ne sera victorieux que dans la mesure où il reviendra à la voie étroite que vous suivez ici... » etc.

Je ne dois citer que ce seul témoignage ; j'aurais pu en citer beaucoup d'autres. Mais c'est un homme qui a vécu dans la vie et qui, au contact de cette nouvelle vie collective, créatrice, qui se dégage dans ce Centre d'Entraînement — et il y en a d'autres, et il y en a qui sont en train de se créer dans toutes les parties du monde — a senti cette réalité.

Or, il y a une question que je voudrais poser à mon distingué collègue Marcel Prenant. Vous parlez du transcendant, et ici, c'est la question cruciale, me semble-t-il. Et la question cruciale est de savoir quelle est cette transcendance, et en quoi ce transcendant agit dans le monde. Je rappelle une phrase de Karl Marx : « Etre radical, c'est aller à la racine ^{p.416} des choses. Or, dans le domaine de l'homme, la racine des choses, c'est l'homme lui-même. » Est-ce que ce transcendant, dont parlent M. Hervé et M. Prenant, est capable de changer

Progrès technique et progrès moral

fondamentalement la nature de l'homme ? De faire d'un homme esclave extérieurement un homme libre intérieurement ? De faire un homme qui réalise sa plus haute destinée, un homme créateur, un homme plus fort que les puissances extérieures ? Voilà la question.

Je voudrais demander à mon collègue, pour ne pas lui imposer trop de fatigue, de penser seulement pendant quatre secondes que ce transcendant existe véritablement dans le monde, qu'il y a une puissance que certains appellent Dieu et que certains appellent l'absolu, une vraie puissance, une puissance capable de changer les hommes. Naturellement, beaucoup parlent de cette puissance, mais s'il était arrivé — je parle maintenant d'une expérience scientifique — qu'à une certaine époque, après que l'homme ait perdu un peu le contact réel avec cette puissance, on ait retrouvé un moyen d'entrer en communication avec cette puissance, d'être vraiment atteints par les forces créatrices qui viennent de cette source, est-ce qu'il ne vaudrait pas la peine de se demander : Est-ce que ce ne serait pas là la solution ?

Si pauvres que soient les commencements de cette nouvelle renaissance, si imposants que soient les changements qu'on peut atteindre directement par des moyens de puissance, de contrainte, par des moyens matériels, est-ce qu'il n'y aurait pas avantage à tenir plus compte de ces puissances, et d'apprendre ce « truc » si vous voulez, ce moyen de communication. De voir à l'œuvre ces gens qui donnent, pour ainsi dire, leur expérience et qui la communiquent, dans cet art d'écouter Dieu, dont nous parlions à propos de Pascal, et de voir directement, sous nos yeux, les changements qui s'opèrent et qui déjà ont des résonances dans tous les domaines de la vie, dans l'art, dans la politique, dans le social.

C'est la question que je pose.

M. BERDIAEFF : Je vois plusieurs problèmes dans nos Rencontres, et je commencerai par le plus important, le plus central, dont M. Friedmann a aussi parlé : des rapports entre la technique et la morale. Les uns disent que la technique peut déterminer la morale ; c'est un point de vue optimiste qui croit au fond que la technique joue un rôle tout à fait positif. Les autres sont plus pessimistes et disent que la technique joue un rôle démoralisant. Les uns disent qu'elle joue un rôle moralisant, les autres disent...

Progrès technique et progrès moral

M. HERVÉ : Lesquels disent que la technique détermine la morale inéluctablement ?

M. BERDIAEFF : Le mot « détermine » est toujours difficile, mais on a souvent dit ici que la morale dépend de la technique. Cela, on l'a dit beaucoup de fois. Qu'il y ait une relation, sans doute. Cela n'est pas la même chose, relation ou détermination.

M. FRIEDMANN : p.417 Bien entendu !

M. BERDIAEFF : Il y a tout de même, quand nous parlons de la technique, une manière un peu mythologique de penser la technique, pour l'accuser. La technique peut jouer un rôle positif, et elle peut jouer un rôle tout à fait négatif. Et ce n'est pas même juste de dire que la technique est une force démoralisante à notre époque. Je dirais plutôt le contraire. Ce n'est pas la technique qui démoralise à notre époque, mais c'est l'homme, dans l'état moral où il se trouve, qui démoralise la technique. La technique est démoralisée par l'homme. C'est une autre manière de penser la technique ; ce n'est pas une accusation de la technique. Et en même temps, il faut le dire, la technique est presque fatale à notre époque.

Mais la technique, ce n'est pas un être vivant qui est responsable des actes moraux, c'est évident. Et maintenant, on croit souvent qu'elle est responsable, on le dit ; les ennemis de la technique disent qu'elle est plus ou moins responsable. Je crois que c'est injuste.

Mais quel est le problème central ? C'est le problème des rapports de l'homme et de la société, le problème anthropologique.

Qu'est-ce que l'homme ? Est-ce que c'est un être complètement déterminé par la société ? Ou y a-t-il encore un autre élément dans l'homme qui n'est pas déterminé ? Quand les marxistes disent que l'homme est un être social, c'est parfaitement vrai. Il y a un élément social dans l'homme. Il y a une influence de la société et du milieu social sur l'homme ; c'est une vérité absolue. Mais cela ne veut pas dire que l'homme est un être seulement social ou déterminé complètement par la société. Il y a un élément dans l'homme qui n'est pas déterminé par la société, et qui peut, au contraire, déterminer la société.

Progrès technique et progrès moral

Quoiqu'il subisse cette influence de la société, il peut influencer la société. C'est justement l'élément spirituel dont je parlerai plus tard.

Maintenant, comme on a beaucoup discuté avec les marxistes, je voudrais dire quelques mots sur la morale marxiste. Parce que, souvent, je crois qu'on fait erreur ici. Les ennemis du marxisme disent souvent que le marxisme est immoral ; souvent nous entendons dire cela. Il faut dire que le langage marxiste, tout de même, fait quelquefois cette impression. Mais moi, je trouve le contraire. Je trouve que, dans le marxisme, il y a un élément moral très fort, quelquefois même plus fort qu'il ne faudrait. Parce que les marxistes font tout le temps des jugements moraux, ils abusent même des jugements moraux, et si la morale marxiste ne correspond pas à la morale universelle, comme on la comprend ordinairement, c'est parce que la morale marxiste est une morale messianique, tournée vers l'avenir. Marx et les marxistes croient qu'il y aura l'avènement d'une vraie morale universelle dans l'avenir, quand il n'y aura plus, dans la société, de classes et d'exploitation d'une classe par les autres. C'est seulement alors qu'il y aura l'avènement de la morale universelle. Et cette morale universelle, certainement, donne l'impossibilité aux marxistes de juger sur le présent, parce que c'est une morale messianique. Dans un certain sens, je dirai même que c'est ^{p.418} une morale absolue, bien que de dire cela puisse paraître un paradoxe. Mais, tout de même, je crois que c'est parfaitement vrai.

Maintenant, pourquoi les marxistes sont-ils souvent contre la morale universelle de notre époque ? Parce qu'ils croient que c'est une ruse, cette morale universelle qui veut empêcher la lutte par des principes moraux. Alors, quand cette lutte finira, quand il n'y aura plus de classes et d'exploitation dans la société, cette morale universelle, messianique sera réalisée et nous la verrons dans la morale qui ne sera pas défigurée.

Maintenant, troisième point, parce qu'on a tout de même beaucoup parlé du matérialisme dialectique ici. Le marxisme n'est pas seulement un système social, c'est aussi un système philosophique, d'où une conception du monde. Quelle est cette conception ? Celle du matérialisme dialectique, qui diverge fortement du matérialisme mécanique qui vient, du point de vue de l'histoire, de la philosophie de Démocrite. On sait, par la thèse que Marx a faite sur Démocrite et Epicure, qu'il était contre Démocrite et pour Epicure, parce que, chez Epicure, il y avait justement un élément d'indéterminisme qui est, à mon

Progrès technique et progrès moral

avis aussi, très fort. C'est une faute de comprendre le marxisme comme un pur déterminisme historique et sociologique. C'est surtout à la fin du XIX^e siècle que l'on a compris le marxisme comme déterminisme. On ne connaissait pas encore les œuvres du jeune Marx qui ont été publiées après, qui donnent la possibilité, tout de même, de comprendre le marxisme dans ses sources un peu autrement.

Je crois qu'il y a une contradiction dans les termes quand on dit matérialisme dialectique. Le matérialisme dialectique ne peut pas exister, parce qu'il ne peut y avoir de dialectique de la matière. Il ne peut y avoir de dialectique que de la raison, de la conscience, de l'esprit, d'un sens. Parce que, si vous avez le processus dialectique qui passe par la thèse, l'antithèse et la synthèse, il suppose un sens qui sera révélé dans la synthèse, un sens positif. Ce sens positif n'existe pas dans la matière.

Mais pourquoi, tout de même, le matérialisme dialectique est-il possible ? Parce qu'on transporte des qualités spirituelles dans la matière même. C'est-à-dire qu'on suppose que la matière a la raison, le sens, la liberté, la force créatrice. Par exemple, les jeunes philosophes russes marxistes supposent surtout l'existence de la liberté intérieure dans la matière, ce qu'ils appellent auto-mouvement. Le mouvement ne vient pas d'un choc extérieur, mais il vient de l'intérieur. Mais si vous affirmez ceci, vous supposez qu'il y a un élément spirituel dans la matière même, l'élément de la liberté qui est un élément spirituel, qui se rapporte à l'esprit. C'est seulement pour cela qu'on peut défendre le matérialisme dialectique.

Chez Marx tout de même, sa manière de comprendre le processus historique comme un processus dialectique venait de Hegel. Chez Hegel, l'histoire avait un sens positif, parce qu'il croyait au triomphe de l'esprit et de la raison dans le processus historique. Marx dit aussi qu'il y aura un triomphe de la raison et du sens dans le processus historique. C'est une idée messianique chez lui : la raison n'a pas triomphé dans le passé, au contraire ; mais, tout de même, un moment viendra où elle triomphera, ^{p.419} un moment viendra où on passera du royaume de la nécessité au royaume de la liberté. C'est par l'expérience messianique qu'on passera dans le royaume de la liberté. On ne peut pas être sûr que la matière elle-même fera le royaume de la liberté. On ne peut pas être sûr de cela. Si on le croit, il y a d'autres raisons pour le croire. Et justement, si M. Benda a dit que l'idéalisme philosophique est le plus grand ennemi du

Progrès technique et progrès moral

marxisme, il faut dire que Hegel est venu de la philosophie idéaliste. Je crois que l'élément hégélien apparaît beaucoup plus fort dans le marxisme, maintenant, qu'on ne le croyait avant. Il est très fort dans le marxisme. Toute la compréhension marxiste de l'histoire, dans un certain sens, vient de l'idéalisme philosophique, mais seulement, Marx a réagi contre l'idéalisme qui était devenu tout à fait abstrait. Il avait l'impression que l'homme concret disparaissait dans cet idéalisme, et il voulait y introduire l'homme concret. Il croyait qu'en disant : « Ce sera un matérialisme dialectique », l'homme concret entrerait.

Moi je crois que c'est une erreur, parce que le matérialisme est très abstrait. On ne peut pas formuler ceci comme un matérialisme ; c'est tout à fait autre chose. La vie économique n'est pas la matière, elle n'est pas du tout matérialiste, elle est dans un milieu psychique, et c'est l'activité humaine sur la matière. C'est l'esprit humain qui travaille sur la matière, mais ce n'est pas la matière même qui le fait, c'est l'activité humaine. Et chez Marx tout de même, cet élément de l'activité humaine est très grand ; je crois que Marx, au fond, n'était pas du tout matérialiste, pas le moins du monde.

Par exemple, dans sa première thèse sur Feuerbach, il a dit que c'était l'erreur du matérialisme de se placer toujours au point de vue de l'objet et de la chose. Il faut se placer au point de vue du sujet et de l'activité humaine. Ce n'est pas une thèse matérialiste ; on pourrait dire que c'est plutôt une thèse existentialiste, en employant ce mot dans son sens assez large, et pas spécialement dans le sens de Heidegger ou de Sartre.

Toute la doctrine de l'aliénation de la nature humaine — le terme vient de Hegel puis de Feuerbach et existe chez Marx — n'est pas du tout une doctrine matérialiste, mais relève justement d'une terminologie existentialiste. Dans le *Capital*, sur le fétichisme des marchandises, on pourrait dire qu'il s'agit d'une économie existentialiste, parce que Marx voit ici une illusion de la conscience, une aliénation de la nature humaine. L'homme croit que c'est une réalité qu'il a rejetée de lui-même ; c'est, au fond, l'activité humaine, l'existence humaine, la création humaine ; mais il croit que ce sont des choses, et des choses dont il dépend complètement. Cela est une thèse qui, à mon avis, n'est pas matérialiste.

Je vois tout de même dans le marxisme un élément idéaliste très fort. Les marxistes ne veulent pas l'avouer ; c'est une autre question ; pourquoi ne

Progrès technique et progrès moral

veulent-ils pas l'avouer ? Il y a aussi une spiritualité inavouée dans le monde humain : un homme qui a quelquefois une vie spirituelle intense, prétend que l'esprit et le spirituel n'existent pas, et il tient beaucoup à le prétendre.

Il faut expliquer, du moins du point de vue psychologique, pourquoi p.420 cela arrive avec le marxisme. En tout cas, c'est un fait. Je sais que les marxistes, souvent, disent qu'ils ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre ce qu'est le spirituel...

M. BENDA : Ils ne le disent plus !

M. BERDIAEFF :... Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de spirituel. Car le spirituel, tout de même, est un fait qui existe dans l'histoire de l'humanité, qui doit être expliqué, et qui ne veut pas être expliqué seulement par le milieu social, par les conditions économiques, etc.

Encore quelques mots à propos de la transcendance. On emploie souvent ce mot. On abuse beaucoup du mot transcendance, surtout dans la philosophie existentielle. Chez Sartre, le mot de transcendance est toujours employé ; il est aussi employé fréquemment chez Heidegger. Mais c'est une terminologie qui, à mon avis, au point de vue du langage, est tout à fait fautive, parce que transcendance ne veut pas dire que vous transcendez un certain état, dans ce monde, pour passer dans un autre monde. La transcendance veut dire que vous dépassez ce monde, dans le sens traditionnel du terme. Mais je ne crois pas que la morale absolue, qu'on oppose au marxisme, exige l'affirmation du transcendant. La morale stoïcienne, dans un certain sens, est une morale absolue, et non pas relative, mais ne comporte pas de transcendant. La morale bouddhiste aussi, dans un certain sens, mais elle est plus compliquée.

Je crois que cela se rapporte à la morale marxiste, qui, certainement, nie complètement le transcendant. C'est justement ce qu'elle aime le moins, et, en même temps, il existe une transcendance dans cette morale : La transcendance messianique qui se rapporte à l'avenir, et on ne peut pas nier cet élément dans le marxisme.

M. BENDA : En entendant M. Berdiaeff déclarer — ce qui est peut-être

Progrès technique et progrès moral

soutenable — que Marx n'est pas matérialiste, je pensais à ce mot d'Auguste Comte : « Les morts nous gouvernent, mais nous le leur rendons bien. »

M. D'ORS : Je crois que, si nous ne tenons pas à refaire indéfiniment le même débat ou bien à choir dans l'autre extrémité, il nous faut revenir maintenant aux termes de la question posée par M. Friedmann.

D'abord il est nécessaire de savoir si la technique influence, ou (comme il disait, usant d'un mot très pertinent de la philosophie du moyen âge) si la technique informe la morale à travers le social, et, d'autre part, si cette influence est nuisible ou favorable, ou soumise.

M. FRIEDMANN : C'était le social. C'est-à-dire que ce qui doit informer la morale, c'est le social à travers la technique.

M. BERDIAEFF : Mais, dans le social, l'élément moral existe toujours.

M. D'ORS : p.421 Le problème consiste à savoir si la technique informe la morale à travers le social.

M. FRIEDMANN : Vous permettez, M. le Président, il faut tout de même que je rétablisse ma pensée. J'ai dit textuellement : La question est de savoir dans quelle mesure le social est indispensable pour orienter le technique, pour le transformer en progrès moral.

C'est ce que j'ai dit et qui doit se trouver au sténogramme.

M. D'ORS : Est-il indispensable que le social soit un élément intermédiaire entre la technique et la morale ? Je réponds : Oui. C'est indispensable !

M. DE RUGGIERO : J'ai dit que ce n'est pas suffisant, qu'il est nécessaire qu'il y ait un élément moral pour le transformer en social.

M. D'ORS : Il s'agit de savoir si c'est indispensable ou si c'est suffisant.

M. FRIEDMANN : La question est de savoir si cette condition est à la fois nécessaire et suffisante, comme disent les mathématiciens.

Progrès technique et progrès moral

M. D'ORS : Je réponds que oui, que le passage à travers le social est une condition nécessaire et suffisante pour que la technique puisse avoir une portée quelconque sur le moral. C'est mon opinion.

La deuxième question était de savoir si ce passage est favorable ou défavorable au résultat ; je répondrai en citant le cas extrême d'une technique qui pourrait avoir l'air exclusivement individuelle, celui de la technique pédagogique, parce qu'en apparence l'objet de la technique pédagogique est exclusivement l'homme, l'individu. Seulement, comme homme, il est indispensable que pour l'éducation de l'individu, ce passage à travers le social soit fait, et je crois que ce passage à travers le social est indispensable.

Ce passage est positif ou négatif dans le sens du progrès, dans le sens d'une perte, dans le sens d'un gain. Je répète les termes qui se trouvent dans l'exposé fait d'abord dans une conférence, puis dans une intervention de nos entretiens.

Je crois que ce progrès, que cette influence est favorable, c'est-à-dire s'exprime moralement par un signe positif, lorsqu'elle est dans sa première étape, lorsque la technique est le pouvoir d'inventer, qu'elle est cette découverte, cette invention affirmant la primauté de l'intelligence humaine, de la raison humaine.

Dans le deuxième moment, c'est-à-dire lorsque la technique ou la science sont appliquées, comme le disait M. Berdiaeff, elles peuvent être appliquées aussi bien en vue du bien qu'en vue du mal.

Et il y a un troisième moment, qui est le moment de la diffusion extrême, de la généralisation, c'est-à-dire le moment où intervient le $p_{.422}$ nombre, où intervient la masse, où ces progrès techniques deviennent nuisibles du fait même de leur généralisation, c'est-à-dire du fait de la concurrence extrême qui ne peut aboutir qu'à l'embouteillage, à la difficulté de s'en servir, donc à l'inefficacité de ces mêmes procédés, ou encore à l'injustice, du fait de privilèges quelconques qui ne sont pas ceux de la création.

Maintenant, puisqu'on nous a dit d'apporter des expériences, je dois dire que ce sont ces expériences qui nous conduisent à la nécessité de la hiérarchie, c'est-à-dire de l'autorité dans le troisième moment, l'autorité parente de la liberté. Et ceci a été pour moi une expérience personnelle.

Tout académicien que je suis, j'ai travaillé comme ouvrier dans un atelier de

Progrès technique et progrès moral

métallurgie ; j'étais ouvrier métallurgiste. C'était dans une petite cellule très restreinte. Je sais, par cette expérience qui n'a pas été trop courte, que ce travail est impossible à exécuter, même dans ces conditions restreintes, dans ces limites modestes, sans l'imposition d'un certain ordre, d'une certaine hiérarchie dans le travail. Ce qui sépare le travail artisanal du travail de la machine, ce sont deux éléments, et deux éléments importants. D'abord, que ceux qui interviennent soient inégaux, c'est-à-dire que l'égalité ne s'établisse pas entre tous ceux qui interviennent dans ce travail. Et, d'un autre côté, que l'élément créateur, c'est-à-dire l'influence de ce qui se fait, persiste à tous les degrés de l'échelle. Je crois que cette courte expérience, expérience limitée, peut être généralisée à tout le problème, dans toute son étendue, des rapports entre la technique et la morale.

Je crois que, pour que la technique puisse aboutir à des progrès moraux, il faut, premièrement, que la hiérarchie soit rétablie, en empêchant que le troisième moment de la découverte ne la convertisse en automatisme par la généralisation de l'automatisme.

Deuxièmement, cette hiérarchie doit avoir des conditions indispensables, d'abord l'inégalité, ensuite la conscience créatrice, l'effort créateur à tous les degrés de l'échelle.

Ceci dit, je crois avoir répondu, par une démonstration personnelle, courte et modeste, à la prise de position que vient de donner, en face de la question, M. Friedmann.

M. FRIEDMANN : Je voudrais simplement revenir à la question qui a été posée au début et qui, malgré tout, a servi de tremplin à la discussion que vous venez d'entendre : le progrès technique peut-il, à lui seul, entraîner le progrès moral, ou bien, comme je le pense, le social est-il indispensable, des transformations radicales de la société sont-elles indispensables pour orienter la technique et pour la valoriser en progrès moral ?

J'avais pris comme exemple la conférence de M. de Ruggiero. L'entretien d'aujourd'hui aura eu le mérite de permettre à certains conférenciers de préciser leur point de vue. On pourra confronter, lorsque ces entretiens seront publiés, l'expression de leur pensée au moment de leur conférence, avec les précisions qu'ils ont apportées ici, et on verra que M. de Ruggiero a certainement nuancé sa position.

Progrès technique et progrès moral

p.423 Tout en la nuanciant, M. de Ruggiero, néanmoins, a reproché à Marx d'avoir accentué uniquement le facteur social. Il déclare que, pour Marx, l'individu n'est qu'une cellule de l'organisme social, ce qui m'amène tout de suite à lui faire observer que Marx a toujours réprouvé toute conception organiciste de la société. Sur ce point, sa comparaison et son interprétation ne sont pas heureuses.

Marx, dit-il, n'a pas compris l'importance centrale de l'élément moral. Mais au cours de la discussion qui s'est établie tout à l'heure, entre Pierre Hervé et M. Benda, on a pu voir que pour le marxisme, l'élément moral a une importance capitale, et qu'à ses yeux l'importance de la personnalité humaine est même très grande, en ce sens que tout est fondé, chez Marx, sur l'idée que l'homme, dans la société de classes, est « aliéné », et que les transformations radicales de cette société permettent, selon l'admirable formule de Marx dans ses œuvres de jeunesse, de « réconcilier l'homme avec lui-même ».

Prenons ici un exemple qui est en rapport avec notre sujet :

Dans la société actuelle, un des effets du progrès technique, très contraire au progrès moral, est la division (que, je crois bien, certains d'entre vous considèrent comme un fait biologique ou « éternel ») des manuels et des intellectuels. Or, un des principaux aspects de la réconciliation de l'homme avec lui-même, de la libération de la personnalité humaine grâce à d'autres rapports économiques et sociaux, est précisément la suppression de ces barrières que nous avons éprouvées les uns et les autres. Pour ma part, je l'éprouve particulièrement, car je me trouve constamment mêlé, par mon métier, à des milieux de jeunes ouvriers, d'apprentis ou d'ouvriers adultes : opposition entre gens qui travaillent de leurs mains et gens qui font métier de penser. Or, il est certain que ces barrières ne sont pas inéluctables et que l'épanouissement — je ne vous parle pas de métaphysique en ce moment, mais de faits concrets — de la personnalité peut être efficacement aidé. Beaucoup d'entre nous possédaient certainement en eux des aptitudes manuelles, des aptitudes artisanales qui n'ont pas été développées parce que notre formation a été exclusivement théorique. Les formes d'enseignement que l'on donne dans les sociétés, actuellement, développent en effet, chez les intellectuels, des aptitudes extrêmement spécialisées. C'est précisément, je le dis en passant, un des aspects intéressants, originaux, révolutionnaires même du Projet de réforme de

Progrès technique et progrès moral

l'enseignement qui a été conçu par Paul Langevin et qui est maintenant repris sous la direction d'Henri Wallon. Il se propose d'introduire en France, dans l'enseignement du second degré, des travaux manuels éducatifs pour tous les élèves, même ceux qui doivent devenir plus tard médecins, avocats, professeurs, bref, se consacrer aux professions « libérales ».

Et voyez-vous, cela est d'autant plus important, que c'est une tentative pour rendre à la personnalité humaine ce que Marx appelle le polytechnisme. Les vieux métiers unitaires de jadis, qui donnaient à l'homme de la joie au travail, éclatent. Le volume de la production se trouvera tel, nous en sommes absolument certains, dans quelques décades, que le travail productif sera une sorte de Service social réduit ; p.424 l'homme n'aura que quelques heures de travail à faire, et par conséquent le problème des loisirs actifs et des loisirs épanouissant la personnalité deviendra un des problèmes essentiels de la culture humaine et de la civilisation de demain. Je vous le demande, peut-on justement reprocher aux marxistes et à Marx qui, dans le Capital, a écrit des pages profondes sur cette question de la réconciliation de l'homme avec lui-même par-dessus les barrières entre intellectuels et manuels, peut-on lui reprocher de ne pas avoir assez accentué l'importance de l'élément personnel ? Si nous voulons sortir des nimbes métaphysiques, si nous voulons nous placer sur le terrain concret des faits et des réalités de notre temps, il est absolument certain que le marxisme apporte une solution concrète au problème de la personnalité : réconciliation de l'homme avec lui-même par delà les barrières entre intellectuels et manuels, et, d'autre part, possibilité pour l'homme, dans la civilisation de demain, de s'épanouir grâce à un Service social qui maintiendra des métiers désagréables, monotones et répétés, mais permettra des loisirs constructifs où toute la personnalité se réalisera.

Julian Huxley, je vous l'ai dit l'autre jour, étant allé en Russie, racontait qu'il avait été frappé par ce qu'il appelait les « soubotniki », c'est-à-dire les loisirs actifs, ces seconds métiers que beaucoup d'hommes, là-bas, pratiquent en dehors du travail. Il disait qu'en Angleterre, d'une autre manière, il connaissait quantité de petits employés et de travailleurs qui, non satisfaits par leur métier de base, et doués d'aptitudes artisanales, faisaient des petits modèles, des travaux réduits.

On ne peut donc pas équitablement reprocher à Marx de ne pas avoir mis

Progrès technique et progrès moral

l'accent sur la personnalité humaine. Certains signes, apparus en Russie soviétique aujourd'hui, se retrouvent dans d'autres pays ; dans les projets de l'école française, on discerne une tentative pour « réconcilier l'homme avec lui-même ». M. de Ruggiero, bien qu'il ait nuancé sa pensée, a eu tort de conclure qu'en fin de compte cette condition des transformations économiques et sociales n'était pas indispensable pour moraliser et pour, en somme, valoriser les progrès techniques.

M. DE RUGGIERO : Pas suffisante.

M. FRIEDMANN : Vous avez dit « pas indispensable ».

J'en viens à certaines réflexions que M. Benda a émises hier et qu'il a reprises aujourd'hui, en déclarant au passage qu'il n'y avait, à son avis, pas de rapport entre le progrès technique et le progrès moral : Hier, M. Benda, vous avez pris deux exemples, qui sont les suivants, et je dois dire, qui m'ont surpris de la part d'un homme aussi averti que vous.

Voici ces deux exemples. D'abord l'émancipation des femmes, (et vous avez rappelé l'accession à la présidence de l'Assemblée nationale de Mme Madeleine Braun). Et ensuite les institutions ouvrières. Je ne voudrais pas insister. Cependant, il est évident, du point de vue de l'histoire scientifique — et M. Benda, vous vous réclamez des sciences — que l'émancipation des femmes est étroitement liée aux transformations ^{p.425} techniques, économiques et sociales. Que serait l'émancipation des femmes s'il n'y avait pas eu la première révolution industrielle et celles qui ont suivi ? En accentuant la division du travail social, en précipitant les besoins en main-d'œuvre, elles ont en somme attiré les femmes vers des métiers de plus en plus nombreux. D'autre part, la création du prolétariat, la puissance de la classe ouvrière ont accentué la force des revendications. Parmi les ouvriers, il y avait des travailleurs, hommes et femmes. Et, peu à peu, s'est produit l'accession des femmes aux professions libérales ; ainsi s'explique ce geste symbolique, qui vous a tellement frappé, et qui vous paraissait dériver d'un pur esprit : la présidence, par une femme, de l'Assemblée nationale française.

En ce qui concerne les institutions ouvrières, ma démonstration serait encore plus facile, et je vous répète que je suis surpris que vous, qui reprochez aux

Progrès technique et progrès moral

marxistes des abstractions métaphysiques, vous vous en soyez permis, et de telles, en face des réalités et des conclusions des sciences de l'homme.

M. BENDA : Ces accusations ne me semblent pas justes. L'émancipation des femmes ne date pas d'aujourd'hui, elle date des projets des ministères Duruy et Ferry, il y a plus d'un demi-siècle, lorsqu'ils ont fondé les lycées de jeunes filles et qu'ils ont rencontré une résistance acharnée. Il m'apparaît que le mouvement qui porta ces ministres à créer ces institutions n'avait rien à voir avec le progrès technique de l'époque qui, d'ailleurs, était médiocre. Il venait chez eux d'une immense générosité...

Ce n'était pas de la générosité de la part de Duruy, de fonder les lycées de jeunes filles ? Il m'apparaît que cela l'était parfaitement. C'était le sentiment d'une liberté qu'il estimait due non seulement à son sexe à lui, mais à l'autre. Encore une fois, il m'apparaît que ce mouvement est moral chez lui, et c'est quelque chose qui pouvait parfaitement exister indépendamment du progrès technique.

M. FRIEDMANN : Sans le progrès technique, ce serait demeuré chez lui un simple mouvement moral qui n'aurait pas eu de suite dans les institutions.

M. BENDA : C'est possible, mais l'origine fut l'existence chez lui d'une certaine moralité, et vous m'accorderez que, s'il est vrai que sans l'assentiment public il n'aurait pas réussi, je peux vous retourner le problème et vous dire que, sans son initiative privée, la chose ne serait peut-être pas advenue, du moins à cette époque.

M. FRIEDMANN : S'il ne l'avait pas prise, un autre l'eût prise.

M. BENDA : Il y a là preuve de personnalité morale.

Quant aux retraites ouvrières, je maintiens que la volonté qui les a créées — ou alors vous allez devenir extrêmement méprisant pour ceux qui les ont constituées, car votre idée serait qu'ils l'ont fait ^{p.426} simplement parce que le progrès technique les y a forcés — les ministres qui les ont faites, comme ceux qui ont fait les lois sur les syndicats, et, tout récemment encore, les congés payés, le repos hebdomadaire, l'école unique et toutes ces choses qui sont

Progrès technique et progrès moral

éminemment morales, l'ont fait par l'effet d'un sentiment moral, qui a peut-être coïncidé avec le progrès technique, mais qui n'en était pas du tout une conséquence nécessaire.

Maintenant un simple dernier mot au sujet de vos réflexions sur le fait que Marx n'a pas du tout nié la personnalité — je vous l'accorde très bien. Vous l'appuyez sur ceci qu'il a voulu la réconciliation entre l'élément manuel de l'homme et l'élément intellectuel, et vous donnez des exemples qui me semblent très heureux, à savoir l'acte par lequel aujourd'hui beaucoup de professeurs font entendre à leurs élèves qu'ils ne sont peut-être pas faits pour le développement intellectuel, mais que le manuel pourrait les orienter vers ce qui est vraiment leur destination. Cela a été dit d'un mot assez cruel, par mon ami Guéhenno, qui disait à sa classe d'environ quatre-vingts jeunes gens : « Sachez qu'il y en a peut-être dix ici qui sont aptes à suivre mes enseignements humanistes gréco-romains, mais que la plupart des autres feraient peut-être bien d'aller tout simplement poinçonner des billets dans le métro. »

M. LESCURE : La fin du dialogue qui vient de s'engager entre M. Friedmann et M. Benda me paraît marquer, reprendre un peu un point essentiel, que nous avons déjà abordé, et qui était qu'il s'agit, s'il y a une histoire, que cette histoire marque une direction sur les différents éléments matériels qu'elle comporte. Eh bien, je crois que, là-dessus, les marxistes eux-mêmes ne représentent rien sinon une direction de l'histoire.

D'autre part, M. Friedmann, à la suite de qui je m'inscris, a fait état de ce mot, que M. Benda a repris à l'instant, ce mot de Marx de réconciliation de l'homme avec lui-même. Je crois qu'ici, nous sommes exactement au centre du débat.

Cette réconciliation peut s'entendre dans deux sens. Il s'agit, dans une certaine perspective, de réconcilier l'individu avec les « autres » ; dans l'autre, de réconcilier deux parties de l'homme qui ont été plus ou moins séparées, soit de réconcilier l'homme avec lui-même. MM. Georg Lukacs et Karl Jaspers ont parlé ici même l'an dernier de l'homme déchiré.

Il est probable que, si le mot progrès a une signification, c'est cette réconciliation de l'homme avec lui-même, cette résolution du déchirement. Pour essayer de préciser le problème dans le même sens que M. Friedmann l'a posé, il

Progrès technique et progrès moral

faut peut-être dire que ce déchirement, on a voulu que certains marxistes le situent dans le fait que l'homme n'était jamais (selon les spiritualistes) qu'une sorte d'idée en relation avec la transcendance, mais qu'il oubliait totalement sa situation temporelle ; on a également prêté aux marxistes l'opinion que l'homme n'est qu'un élément social et rien d'autre. C'est à peu près ce que M. Benda a dit tout à l'heure. Je ne crois pas que ce soit la position marxiste et, en tout cas, si le terme « réconciliation » a un sens, c'est de réconcilier ^{p.427} les deux pôles de l'homme. C'est peut-être très exactement le problème. Je m'étonne que M. Benda, tout à l'heure, ait pu dire que la situation sociale n'avait aucune incidence sur la morale, ou en tout cas était d'un ordre totalement différent, parce qu'alors l'exercice de la morale devient une sorte de luxe, et, si le mot luxe a une signification, c'est bien une signification économique. Dans ce cas, je pense qu'il s'agit toujours d'en revenir à la « réconciliation » que signalait M. Friedmann.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Prenant.

M. PRENANT : M. d'Ors, tout à l'heure, voulait nous ramener au débat qui avait été posé au début par M. Friedmann. Je crois qu'il avait raison. Mais vous avez vu que, très rapidement, la discussion s'est à nouveau engagée autour du marxisme. Je crois que ce n'est pas notre faute. Ce n'est pas nous qui en avons parlé ; c'est M. Benda qui en a parlé le premier. Je crois d'ailleurs que c'est une chose toute naturelle, tout simplement parce qu'en fait, dans la société actuelle, le marxisme est au centre des préoccupations de tout le monde, et c'est ce qui ressort de tout l'ensemble de ces entretiens.

Alors, en ce qui concerne le débat posé par M. Friedmann, je déclare que nous sommes entièrement d'accord avec ce qu'il a dit, dans ses grandes lignes, mais je crois qu'il s'est fait, à nouveau, une idée un peu déformée du marxisme lui-même, quoiqu'il ait dit qu'il en parlait de l'intérieur. Nous sommes entièrement d'accord, par exemple, avec le fait que des problèmes très importants d'ordre social et d'ordre moral (celui posé, par exemple, par le cinéma) peuvent se poser aussi en U.R.S.S., par exemple, mais d'une façon différente de la façon dont ils se posent dans les pays capitalistes.

Ces problèmes, s'ils n'ont pas été étudiés déjà en Union soviétique, parce qu'il y a beaucoup de problèmes à y étudier, méritent maintenant d'être mis à l'étude.

Progrès technique et progrès moral

Quant au marxisme, moi aussi je vais être obligé d'en reparler, très rapidement, et sur certains points seulement, pour répondre à quelques-uns de ceux qui en ont parlé.

D'abord à M. Benda, puisque c'est lui qui a commencé. Il nous a reproché d'avoir la logique de tout le monde, d'avoir la logique de l'épicier du coin et de perdre toute espèce d'originalité. Ma foi oui ! Je veux bien ! La logique de tout le monde ? Elle n'est pas si mauvaise après tout. De temps en temps, elle mérite bien d'être un peu rectifiée, il faut lui donner quelques principes qui longtemps lui ont manqué et qui ont été expliqués par Marx, par le matérialisme dialectique, quelques principes qui consistent essentiellement à dire : Il ne faut pas croire que les choses dureront toujours comme elles sont. (Tout homme d'action le sait bien.) Ou encore qu'il ne faut pas tenir compte uniquement des objets considérés en eux-mêmes, sans leurs rapports avec le monde extérieur ; c'est une chose aussi qui paraît assez naturelle. Maintenant, qu'il faille l'affiner pas mal... Je m'en fais une gloire, que ce soit une logique du bon sens.

M. BENDA : p.428 Ce n'est pas ce que vous dites d'habitude.

M. PRENANT : Nous disons que nous apportons la conscience de la pensée dialectique. Marx dit expressément qu'un savant, quand il fait des recherches et qu'il veut les ordonner, les coordonner entre elles, et aussi avec les recherches des autres, en restant sur le terrain scientifique, pense, nécessairement, dialectiquement.

M. BENDA : Comme tout le monde ?

M. PRENANT : Pas comme vous, M. Benda... Et il dit qu'il vaut mieux apporter la conscience de la pensée dialectique au-devant des faits plutôt que d'attendre que les faits vous imposent la pensée dialectique. Et dans le domaine de la société, nous pensons que cela a une très grande importance, qui touche au fond du débat. A l'heure actuelle, nous sommes empêtrés dans la situation, tout le monde le sent bien, nous sommes profondément empêtrés. Est-ce que nous allons nous laisser aller là-dedans au hasard, flotter comme des chiens crevés, sans savoir exactement où nous allons, avec simplement des pensées, très élevées sans doute, mais très éloignées de la réalité, et qui ne se traduisent pas

Progrès technique et progrès moral

par grand-chose — je ne dirai pas « par rien du tout », et je répondrai tout à l'heure à M. Spoerri là-dessus.

Nous pensons, nous, qu'il y a moyen, justement, de porter au-devant de ces faits la conscience de la pensée dialectique, que c'est de cette façon, en connaissant l'histoire humaine, en voyant comment elle évolue, que nous pouvons essayer de nous insérer normalement dans cette histoire humaine et d'éviter à l'humanité énormément de difficultés, de tracas, de phases très pénibles à traverser.

M. BERDIAEFF : Je voudrais dire seulement que la logique dialectique de Hegel n'est pas du tout la logique du bon sens. C'est une autre. Elle n'est pas la logique d'Aristote.

M. PRENANT : C'est précisément dans la mesure où Marx, instruit par la dialectique de Hegel, s'en est écarté, qu'il est entré dans la dialectique du bon sens.

M. BENDA : Qu'est-ce que c'est, la dialectique du bon sens, plutôt que de dire « la simple logique » ?

M. BERDIAEFF : L'épicier n'aime pas les contradictions.

M. PRENANT : Justement, nous avons introduit les contradictions et nous aimerions apprendre à l'épicier à penser ainsi, et lui dire, par exemple, que sa prospérité ne durera pas toujours et qu'il faut, dès à présent, en tirer les conclusions politiques elles-mêmes.

M. BENDA : ^{p.429} Il n'y a aucune contradiction. Il y a le fait de constater un état actuel et puis un autre. C'est toute la question ; c'est une affaire de mots.

M. PRENANT : Non. Tout n'est pas mots dans le monde, M. Benda, il y a des réalités autres que les mots.

M. BENDA : Pourquoi employez-vous un mot particulier ? Vous avez vos raisons, dites-nous-les !

Progrès technique et progrès moral

M. PRENANT : Nous ne faisons pas de l'étymologie ou de la linguistique.

M. BENDA : Voulez-vous me permettre une définition du matérialisme dialectique de Plekanov, ou bien celle de M. Lefebvre ; je vous demande la permission de les retrouver tout à l'heure.

M. PRENANT : Vous disiez que, de ce fait que nous adoptons la logique de tout le monde, nous perdons toute espèce d'originalité. Oui, je veux bien. Est-ce que vous recherchez spécialement l'originalité ?

M. BENDA : Mais alors, on n'a pas besoin de vous.

M. PRENANT : Je constate une chose ici, et je suis obligé d'y revenir, nous avons été trois marxistes à parler : MM. Haldane, Hervé et moi, avec des formes différentes, comme vous avez pu le constater, nous sommes arrivés aux mêmes conclusions, parce que nous nous servions d'un même mode de penser qui était le mode de penser dialectique. A côté de cela, vous avez entendu beaucoup d'orateurs et de penseurs tout à fait remarquables, qui étaient idéalistes, spiritualistes, et vous pouvez constater qu'ils avaient une originalité telle qu'il n'y en a pas deux qui ont conclu la même chose. Ceci est bien si on se plaît dans ces jeux, mais nous, nous pensons qu'il y a autre chose à faire que des jeux verbaux.

M. BENDA : La voici, la définition de Plekanov : « Dans la mesure où des combinaisons données restent, ces mêmes combinaisons, nous devons les apprécier selon la formule : oui est oui, non est non, A est A, B est B. » Voilà la logique de tout le monde ; mais alors, voici la sienne : « Dans la mesure où elles se transforment et cessent d'être elles-mêmes, nous devons faire appel à la logique de la contradiction, il faut que nous disions : Oui, elles existent et elles n'existent pas. »

Et voici ma réponse : Toute la question est de savoir ce qu'on entend par les mots *se transforment*. Voulez-vous parler d'une transformation continue, c'est-à-dire qui ignore toute fixité, ne fût-ce qu'un instant ? Alors, en effet, le principe d'identité « A est A » ne joue plus, et c'est la logique de la contradiction qui s'impose. J'aimerais beaucoup, encore une fois, qu'on m'en donnât un exemple. Ou bien voulez-vous parler ^{p.430} d'une transformation *discontinue*, où un état

Progrès technique et progrès moral

considéré comme semblable à lui-même pendant un certain temps passe à un autre considéré sous le même mode et infiniment rapproché du premier ? La pensée alors persiste à relever du principe d'identité. Nous n'avons pas à dire : « les choses existent et elles n'existent pas », mais « elles existent et d'autres ensuite existent », lesquelles, d'ailleurs, ne nient pas nécessairement les premières. Or, cette transformation discontinue est la seule qu'envisage la raison, je dirai même le langage, par la bonne raison que l'essence de la science, c'est d'introduire — arbitrairement, mais cet arbitraire est la nature même de la science — de la fixité dans le changement, d'insérer, selon la célèbre formule de Meyerson, de l'identité dans la réalité. Or, cette fixité, même temporaire, est ce que vous niez.

M. PRENANT : M. Benda, je me suis demandé si le texte était de vous ou de Plekanov.

M. BENDA : La première partie est de Plekanov et j'ai terminé par ma réponse.

M. PRENANT : Mais je me demandais si la seconde partie n'était pas encore du Plekanov. Parce que tout de même, M. Benda, il y a un mémoire de Plekanov qui est intitulé *Des sauts*, et le saut est généralement quelque chose de discontinu.

M. BENDA : Alors, si vous admettez les sauts, vous ne pouvez plus parler du devenir en tant que devenir, car le saut passe d'un arrêt à un autre arrêt.

M. PRENANT : Il est bien entendu que l'évolution, dans le sens marxiste, est une évolution discontinue à cause des sauts, parce que nous ne parlerions pas de révolution dans l'historique. On n'a jamais dit qu'on voulait coïncider avec le devenir historique, car le devenir est contradictoire, alors pour coïncider, il faut être d'un côté. Vous me dites coïncider avec le devenir historique. Je vous oppose cette chose précise que le devenir historique se fait par luttes internes, lutte de classes, lutte de partis, lutte d'idéologies. Pour coïncider avec le devenir, il faut être d'un des partis, d'un des côtés, donc il y a toujours choix nécessaire.

M. BENDA : C'est ce que vous a dit très bien M. Berdiaeff. Vous confondez le

Progrès technique et progrès moral

devenir de la matière, et l'idée que vous prenez de ce devenir ; idée qui, elle, n'est pas un devenir. Les citations que j'ai données sont prises dans Henri Lefebvre et dans Maublanc. J'ai d'ailleurs d'autres textes similaires à vous lire si vous le souhaitez.

LE PRÉSIDENT : Nous ne pouvons pas prolonger le débat.

M. PRENANT : Monsieur, il y a un point que je dois relever. C'est l'affirmation de M. Benda que nous prenons la même position mystique que Bergson dans *l'Évolution créatrice*. C'est p.431 absolument faux. Bergson, dans *l'Évolution créatrice*, qu'a-t-il fait ? Deux choses : D'une part une critique du matérialisme mécaniste qui est, à notre avis, une critique excellente et qu'il a eu seulement le tort de ne pas porter plus loin, parce qu'il l'a appliquée simplement à la vie, tandis que nous, nous pensons qu'elle est applicable aussi dans d'autres conditions au monde inanimé lui-même. Par conséquent, là-dessus, nous sommes d'accord.

Ce que nous reprochons gravement à Bergson, et ce qui fait son mysticisme, c'est que vous cherchez vainement une conclusion positive, transformable en une expérience quelconque. C'est cela qui fait son mysticisme, et c'est cela que nous lui reprochons.

J'ai écrit quelque part — Langevin me le reprochait, parce qu'il estimait que Bergson était plus bas que cela, et que je faisais la part trop belle à Bergson — j'ai écrit qu'il était le moule en creux du matérialisme dialectique. Je répète que Langevin trouvait que je lui faisais la part trop belle.

Ensuite, M. Benda nous a parlé des rapports entre les phénomènes économiques, les phénomènes sociaux, les phénomènes moraux, en nous disant que nous admettions qu'ils coïncidaient ou qu'ils devaient coïncider.

M. BENDA : Je n'ai jamais dit que vous aviez dit cela ; j'ai dit que vous prétendiez coïncider avec le devenir en tant que devenir.

M. PRENANT : En tout cas, il ne faut pas oublier que ce sont tous des phénomènes qui évoluent, et la question est de savoir s'ils évoluent avec la même vitesse, s'ils s'influencent.

Progrès technique et progrès moral

Nous pensons profondément que l'évolution des faits techniques influence les autres, mais qu'elle ne les influence pas tout de suite, pas immédiatement ; ils ne se mettent pas immédiatement en équilibre, sans cela nous n'aurions pas à nous poser la question d'une crise à l'époque actuelle. Comme ils évoluent à des vitesses différentes, il arrive qu'ils soient décalés, les uns par rapport aux autres, qu'il y ait alors des difficultés, des contradictions internes, des crises.

M. BENDA : Vous entendez bien que si ce n'est pas immédiat, ça arrivera un jour. Et c'est ce que je n'accepte pas.

M. PRENANT : Nous admettons que, si on connaît le sens du développement historique, on peut plus facilement s'insérer dans un certain sens de ce développement.

M. BENDA : Ce sens du développement, vous le connaissez ?

M. PRENANT : Il nous est donné par ce développement technique au cours duquel tout le monde pense ici. Il nous est donné par le rapport de l'homme avec le milieu extérieur, le rapport de la société humaine avec le milieu extérieur.

p.432 Ensuite, je voudrais dire quelques mots au sujet de l'intervention très intéressante de M. Berdiaeff. Je le remercie d'avoir posé aussi nettement que nous avons un élément moral très fort et peut-être plus fort qu'il ne faudrait ; parce que, jusqu'à hier, on nous le contestait : pas M. Berdiaeff, ni certains autres orateurs, mais de tous côtés on nous le contestait. On niait totalement que nous ayons une morale quelconque. Aujourd'hui, M. Berdiaeff nous dit que nous en avons une trop forte. Prenons une moyenne, et laissons la question de côté.

Ensuite, M. Berdiaeff nous a dit : Le matérialisme dialectique ne peut pas exister ; et il nous l'a montré. Je veux bien le suivre dans son raisonnement ; qu'il y ait peut-être en effet une certaine contradiction dans les termes, c'est possible. Qu'est-ce que ça peut nous faire ? Ça nous est complètement égal. Le terme de matérialisme, M. Berdiaeff le sait aussi bien que moi, est venu là parce que Marx, se détachant de la dialectique d'idéalisme de Hegel, a éprouvé le besoin de marquer fortement ce détachement et il s'est qualifié de matérialiste

Progrès technique et progrès moral

dialecticien. Il s'est en outre inspiré pour cela des matérialistes du passé, en particulier des matérialistes du XVIII^e siècle et de Feuerbach, et c'est ainsi qu'il a adopté la position qu'il a qualifiée de matérialisme dialectique.

Qu'est-ce que ça peut nous faire à cet égard ? Mais il y a une différence énorme entre le fait de dire que le terme matérialisme dialectique est peut-être discutable, et le fait de dire, comme l'a fait M. Berdiaeff, que le matérialisme dialectique ne peut pas exister. Car alors, je rappellerai à M. Berdiaeff cette anecdote, peut-être apocryphe, qui vient de son pays : Un paysan russe va un jour à la ville, et il se rend au jardin zoologique où il voit un chameau, le considère pendant quelques instants, un peu stupéfait, et dit : « Cet animal n'est pas possible ». M. Berdiaeff nous a dit à peu près la même chose. Le matérialisme dialectique, il est là, devant lui, non seulement par des théoriciens mais par une construction gigantesque qui en est inspirée, et il nous dit : Cet animal n'est pas possible.

Et maintenant, je voudrais dire deux mots à propos de l'intervention de M. Spoerri. Il nous a beaucoup intéressé. M. Spoerri a parlé de transcendance, il nous a attribué le terme de transcendance. Nous n'avons jamais dit cela. Mais Hervé dira tout à l'heure quelques mots de la transcendance, parce qu'il est infiniment plus philosophe que moi.

M. Spoerri nous a dit nous apporter des expériences. Il nous a apporté une expérience. Je ne nie pas qu'elle soit très intéressante. Il me permettra cependant de lui dire qu'à l'heure actuelle, elle est encore limitée. Je ne dis pas qu'elle ne soit pas très intéressante, je ne dis pas que M. Spoerri et ses amis ne puissent pas la développer. Lorsqu'elle sera concluante, nous serons amenés à réviser certains points peut-être. Seulement, je dois lui rappeler une chose, c'est que, dans le passé, il y a eu bien d'autres tentatives d'idéalistes, faites dans le même sens, peut-être pas exactement, peut-être pas avec les mêmes forces morales, mais bien des tentatives idéalistes dans le même sens. Il y a eu toutes les tentatives de réalisation du socialisme utopique. Il y a eu les tentatives du fouriérisme, par exemple, des colonies qui ont été s'établir très loin ^{p.433} des centres du capitalisme, pour essayer de s'instituer suivant les principes du communisme utopique. Et qu'est-ce qu'il en reste, à l'heure actuelle ? Rigoureusement rien. Pourquoi ? Nous estimons, nous, que c'est parce qu'elles ne tenaient pas compte des lois de l'histoire, et parce que ces tentatives

Progrès technique et progrès moral

extrêmement généreuses se sont faites dans les cadres du régime capitaliste qui les a brisées, qui les a étouffées, qui les a modifiées jusqu'à ce qu'on ne reconnaisse plus rien de la pensée des fondateurs. Et je voudrais vous indiquer, à ce sujet une expérience dont j'ai dit un mot l'autre jour.

Je vous ai parlé du Mexique, en 1938, quand j'y suis allé. On était, dans ce pays, dans une grande période de réforme qui était appuyée sur un parti tellement puissant qu'on pouvait dire qu'il en était dictatorial, le parti de la révolution mexicaine. Le président du Mexique était le Président Cardenas qui, j'en suis sûr, était plein de bonne volonté. A ce moment-là, il avait même entrepris la lutte contre des capitalistes étrangers, les plus puissants, à propos de la nationalisation des pétroles, qui s'imposait là-bas. Il avait entrepris une lutte extrêmement âpre contre le capitalisme américain, et plus encore contre le capitalisme britannique. On avait fait même confiance largement aux forces ouvrières syndicales. Le parti de la révolution mexicaine travaillait en accord avec le parti communiste mexicain. Je l'ai dit l'autre jour, des raffineries avaient été transformées en coopératives. Je les ai visitées moi-même, je les ai vues, et tout cela avait l'air de marcher très bien. Et puis, à l'heure actuelle, si je suis bien renseigné — je n'y suis pas retourné depuis — il ne reste rien de tout cela. Pourquoi ? Parce que le gouvernement mexicain, quoique dictatorial ou à peu près, en tout cas extrêmement puissant, n'a pas lutté contre le régime capitaliste, il ne l'a pas brisé, il s'est contenté des nationalisations les plus indispensables dans les pétroles, il s'est contenté de quelques organisations coopératives, qui portaient d'un excellent sentiment, et je suis persuadé que le Président Cardenas était extrêmement sincère, seulement il n'a pas brisé avec le système capitaliste qui l'a brisé rapidement et, si je suis bien informé, à l'heure actuelle, le Mexique est une semi-colonie américaine, avec tout ce que cela comporte au point de vue des problèmes qui nous intéressent ici.

Voilà ce que je voulais répondre à M. Spoerri. Et, dans ces conditions-là, je constate qu'ici, personne, jusqu'à présent, n'a apporté en face de nos expériences des expériences qui soient comparables. On a apporté une expérience qui est intéressante, mais pas des expériences qui leur soient comparables et qui permettent les mêmes possibilités, du moins en espérances.

M. SPOERRI : Une seule phrase. Je voudrais seulement lire la phrase finale d'un petit article que j'ai écrit pour ces Rencontres, dans la revue *Suisse*

Progrès technique et progrès moral

contemporaine, intitulé « La méthode dialectique dans les Pensées de Pascal », où je montre d'abord l'analogie qu'il y a entre la dialectique matérialiste d'aujourd'hui et celle de Pascal, et où, à la fin, je tâche de définir un peu la différence. Je dis : « La question ^{p.434} reste ouverte de savoir laquelle des deux dialectiques ira le plus loin. » Ce n'est pas aujourd'hui que nous pouvons décider cela, M. Prenant. « Laquelle des deux sera capable de construire un monde plus humain, c'est-à-dire une communauté fondée sur la justice et non sur la force, animée par l'amour et non pas par la cupidité. C'est l'histoire qui le dira. »

M. PRENANT : Nous sommes d'accord sur ce point.

LE PRÉSIDENT : Mlle Davy a la parole.

Mlle DAVY : Personnellement j'aimerais mieux parler demain, car ce que j'aurais à dire n'a aucun rapport avec ce qui a été dit au cours de cet entretien.

Je voulais faire deux reproches.

A ce congrès, on a uniquement parlé du marxisme. Et, en effet, il fallait bien parler du marxisme puisque cette question venait à l'intérieur même du programme posé : progrès technique et progrès moral. Cependant, deux choses m'ont étonnée. La première est celle-ci :

C'est que les hommes qui s'opposaient au marxisme flirtaient, faisaient de la coquetterie avec le marxisme, l'accompagnaient jusqu'à un certain point, et puis après reculaient, à la façon peut-être, il faut bien que je puisse vous distraire, à la façon d'un homme qui accompagnerait une femme se promener et qui lui dirait : « Vous m'êtes très sympathique et si vous étiez brune, je vous accompagnerais toute votre vie. » La femme pourrait répondre : « Je puis me teindre, me décolorer. » Le marxisme répond : « Je reste moi-même. »

Or, jusqu'ici, seuls les marxistes se sont présentés comme des « durs ». Alors vous pouvez dire : Et les non-marxistes, les spirituels, ceux qui ont une idéologie, n'ont-ils donc rien à présenter, n'ont-ils aucune expérience à formuler ? M. Spoerri livre une expérience ; je connais trop peu le groupe du Réarmement moral pour en parler. Mais je pourrais dire encore : N'y a-t-il pas un point central sur lequel on pourrait se rencontrer ? N'y a-t-il pas une base, une source autour desquelles on pourrait se retrouver ?

Progrès technique et progrès moral

Personnellement, je suis chrétienne, bien que « non pratiquante ». Quand je vois la question des valeurs spirituelles abordée, je pense ceci : On a parlé, à propos des valeurs spirituelles, de l'apport grec, de la pensée grecque. Cette crise que nous vivons, qui est une crise économique, sociale, politique, est une crise concernant avant tout les valeurs spirituelles. Cette crise qui concerne l'esprit européen, n'est-elle pas autre encore ? Cet esprit européen que nous réalisons, dans lequel nous sommes insérés, a-t-il une seule source ? Prend-il sa valeur à un seul point de départ ? Est-il issu d'une seule pensée ? Sommes-nous seulement des enfants d'Athènes ? Je ne le pense pas. Or, ici, on a oublié une chose qui me semble essentielle, les spiritualistes en particulier, ceux qui se disent idéologiques, ont oublié que l'esprit européen a deux bases, deux sources, non seulement l'esprit grec, mais aussi la pensée juive.

Or, les chrétiens n'ont qu'à revenir à leur base ; s'ils trouvent que le p.435 fleuve, dans son cours, est pollué, qu'ils remontent aux sources, qu'ils remontent à la Bible, à la pensée juive. Or, nous voyons dans la Loi mosaïque une loi qui non seulement concerne les choses spirituelles, qui non seulement vise la valeur de l'homme dans son rapport avec Dieu, mais aussi concerne les choses les plus élémentaires, les questions d'hygiène, par exemple, de la vie pratique de famille, de propriété. Pourquoi ne pas revenir à la Bible pour retrouver le sens des valeurs spirituelles ?

Je ne suis pas protestante ; je ne suis pas juive. Je parle d'autant plus librement de la Bible que les catholiques la connaissent mal. Mais c'est parce que je suis chrétienne, chrétienne sans aucune distinction, c'est parce que je suis chrétienne que je suis revenue à la pensée juive et c'est là que j'ai trouvé tout un soubassement qui m'a aidée à comprendre les valeurs spirituelles authentiques.

Les marxistes peuvent nous reprocher avec beaucoup de raison d'être des hommes qui ont renoncé. Le spiritualisme s'est abâtardi. Il s'est abâtardi non parce qu'il n'est pas réel, mais il s'est abâtardi dans nos mains, dans nos propres mains qui ne peuvent plus modeler, et non pas par le mode du point de départ, qui comporte des valeurs réelles.

Si les spiritualistes ont quelque chose dans la peau, qu'ils disent ce qu'ils ont dans la peau. Sinon on a tué Dieu et on l'a remplacé par le néant !

Progrès technique et progrès moral

M. BERDIAEFF : Je veux répondre à M. Prenant au sujet du matérialisme dialectique. Il a dit : « Ce n'est qu'au fond une contradiction dans les termes, mais cela ne nous intéresse pas. » Je ne dirai pas que sa réponse ne m'a pas satisfait, mais je dirai qu'elle ne peut pas le satisfaire lui-même. Parce que si nous nous plaçons à un point de vue dialectique — et je crois qu'il faut le faire, je tiens beaucoup à la dialectique — le mouvement vient des contradictions. S'il y a dans le matérialisme dialectique une contradiction, c'est que cette contradiction vient d'un mouvement de la pensée, et alors il faut vous dire que le matérialisme dialectique sera supprimé par ce mouvement, supprimé dans le sens hégélien. C'est-à-dire qu'il y a quelque chose du passé qui entre dans l'avenir. Mais en même temps, il sera supprimé. Je crois que M. Prenant ne voit pas cela. Il ne voit pas le danger des contradictions et, à mon avis, il y a une contradiction terrible ces derniers temps. Je la vois plus peut-être dans la pensée russe que dans les autres pensées. Ce n'est plus le matérialisme, ça ne ressemble pas au matérialisme, à ce qu'on appelait ainsi.

Je ne comprends pas pourquoi, tout de même, M. Prenant trouve que cette contradiction n'est pas une chose intéressante. Je crois au contraire que c'est une chose très intéressante qui arrive à la pensée marxiste.

Je voudrais encore dire seulement un mot à M. Friedmann, à propos de la personne humaine. Je crois que le grand problème n'est pas là où il l'a posé, que le problème central, le problème le plus important de notre époque est celui-ci : Où est la conscience morale ? Est-elle placée ^{p.436} dans l'homme même, dans sa profondeur, ou dans la collectivité à laquelle il appartient ? Ce sont deux points de vue très différents certainement, parce que si vous adoptez le point de vue de la conscience morale qui est placée dans la collectivité, alors les résultats seront tout à fait différents que si vous adoptez le point de vue d'une morale qui vient de l'intérieur de l'homme et qui peut juger la collectivité même. Parce que la collectivité même ne reçoit un sens moral, un sens spirituel, une valeur, que si l'homme a fait ce jugement sur la collectivité. S'il dépend dans son jugement complètement de cette collectivité, je parle de toutes les collectivités qui ont existé dans l'histoire, et pas des collectivités de nos jours seulement, alors tout cela est différent.

M. CAMPAGNOLO : Je pense comme d'autres que nous avons eu tort de placer au centre de notre débat le marxisme, et je crois qu'il n'était ni utile, ni

Progrès technique et progrès moral

opportun, ni inévitable de le faire. Toutefois, je comprends très bien pourquoi on a glissé à cette question : c'est que le marxisme se présente comme une solution du problème social en général, et comme, à mon avis, on n'a pas posé assez bien le problème du rapport entre la technique et la morale, on a été tenté de voir dans cette solution la solution qu'on cherchait. En réalité, ce n'était pas réglementaire.

Nous savons qu'ici différentes thèses ont été soutenues en ce qui concerne le rapport entre la morale et la technique. Pour n'en prendre que quelques-unes, nous savons que certains ont soutenu que la technique est une menace pour le développement moral, pour le progrès moral. Pour ceux-là, évidemment, la solution marxiste est rejetée avant d'être discutée.

A mon avis, il aurait fallu d'abord trouver un terrain d'entente en ce qui concerne la nature du problème du rapport entre technique et morale. Et après, on aurait pu envisager les différentes solutions possibles de ce problème, en tête desquelles il y a évidemment le marxisme. Je crois que la raison principale des difficultés que nous avons rencontrées réside dans le fait qu'on n'a pas spécifié la nature essentielle du rapport. Non pas le rapport concret tel qu'il se présente socialement, historiquement, mais la nature essentielle du rapport. Il y a eu, de temps à autre, des affirmations qui m'ont paru reconnaître cette nature, telle que je la conçois, et telle que je l'ai très rapidement exprimée lors d'un débat.

Je pense que la technique ne doit pas être considérée comme quelque chose qui est en dehors de la morale, que la technique, dans son expression concrète, dans ce que nous la voyons être, dans sa réalité actuelle, est une expression de la vie morale de notre époque. Nous avons confondu trop souvent, dans ces débats, la technique comme possibilité abstraite de création des formes avec sa réalité, c'est-à-dire avec la technique que nous employons, la technique dont nous nous servons dans notre vie quotidienne. C'est pour cela que, tantôt on nous disait que la technique constitue un véritable progrès, un enrichissement de l'humanité, tantôt au contraire on la considérait comme un terrible ennemi.

Sur ce point aussi, on peut facilement expliquer, à mon avis, pourquoi on rencontre tant de difficulté à donner un sens précis à l'idée du social. ^{p.437} Et par là, je rejoins la question posée ce matin, qui aurait très bien pu être le point de départ de cette discussion : L'élément social, à mon avis, a un aspect de

Progrès technique et progrès moral

vérité, mais en réalité, il complique à nouveau le problème, parce que cet élément social, pour être moralisant, pour permettre à la technique de devenir morale, doit à son tour être l'expression d'une volonté morale, authentiquement morale, positivement morale. Et je crois que M. Berdiaeff dans ce sens s'est exprimé très justement quand il a dit que la morale — si j'ai bien compris — était déjà dans le social, et qu'il fallait voir lequel de ces mouvements précédait l'autre. Si on pense que la technique est par elle-même l'expression d'une certaine mentalité, d'une certaine vie morale, qu'elle est déjà la réalité sociale et morale en acte, alors évidemment cet élément intermédiaire entre une moralité et la technique n'est pas nécessaire. On n'a pas besoin de rapprocher les deux termes, parce que les deux termes sont, dès le commencement, unis. Il me semble que l'un est l'expression concrète de l'autre, c'est-à-dire que la technique est l'expression concrète de la morale.

Je pense donc que si on limite le problème à notre technique, telle que nous la connaissons, nous pouvons facilement nous rendre compte que les défauts, les inconvénients que nous attribuons à la technique en général appartiennent en réalité à cette technique particulière qui est l'expression d'une moralité dominante en ce moment. Par conséquent si nous voulons moraliser, pour ainsi dire, la technique, nous devons moraliser la morale, s'il m'est permis d'exprimer ma pensée de cette manière, et il est possible de dire moraliser la morale si on pense que la morale est ouverte à toutes les possibilités, c'est-à-dire que la morale comprend le choix du bien et du mal. Il y a donc là action morale négative et action morale positive. (Je ne peux pas nuancer davantage ma pensée à cause de mon mauvais français.)

Je pense donc que si nous voulons vraiment arriver à cette moralisation de la technique, il faut que nous moralisons notre vie. Et maintenant, que peut signifier « moraliser la vie » si nous admettons que la morale est le trait distinctif, caractéristique de l'homme ? L'homme ne peut jamais ne pas être moral. C'est pourquoi je trouve très juste l'affirmation de M. Benda quand il soutient qu'il n'est pas question de créer la morale par un progrès de la technique. L'homme est moral inéluctablement, par nécessité ; sa réalité morale ne dépend en rien de l'extérieur.

Cependant, si nous considérons la morale en tant que réalité intérieure, comme le devoir de créer pour le prochain, pour les autres, et dans la mesure

Progrès technique et progrès moral

du possible pour chacun, les conditions nécessaires à son développement, à l'épanouissement le plus complet de sa personnalité, si nous la définissons de ce point de vue, et si nous considérons la moralité comme sa conséquence directe, et même comme sa dépendance étymologique, en pensant à « moralité » comme nous pensons à « mœurs », quand nous sommes en présence des conditions sociales favorables au développement des individus, alors nous voyons qu'il y a un rapport concret, réel, historique, inévitable. Je voudrais éviter le mot d'essentiel qui viendrait facilement sur mes lèvres.

p.438 Entre cette morale individuelle et la moralité, on voit le rôle que peut avoir ce qu'on appelle, dans un sens religieux, la tentation. Si nous vivons dans un milieu où les tentations se multiplient, les risques de manquer à notre devoir moral augmentent. Et si nous considérons la moyenne des réactions morales — qui est, au fond, le problème qui nous intéresse, parce qu'il ne s'agit pas du problème individuel — il faut reconnaître qu'il y a des milieux qui sont plus moralisants et des milieux qui le sont moins. C'est pourquoi je disais que la morale peut être moralisante ; la morale comme moralité, vis-à-vis de la morale individuelle. Lorsqu'il vit sous l'empire de la tentation — et sous le mot de tentation je considère la peur, la misère, l'ambition, les possibilités d'enrichissement trop rapides — l'homme, qui par nature résiste peu aux tentations, a un terrain moralement bas.

Or, qu'est-ce que la technique a à faire dans tout cela ? Il est évident que si nous espérons tirer l'homme des difficultés dans lesquelles il se trouve, c'est-à-dire réaliser un progrès moral, par des conditions personnelles, c'est-à-dire en stimulant les forces morales intérieures, la cause sera certainement perdue. Pendant deux mille ans, la religion chrétienne, s'adressant aux forces individuelles, n'a pas réussi à faire des choses qui nous satisfassent suffisamment. C'est pourquoi la solution marxiste s'impose à notre attention, elle s'impose parce qu'elle reconnaît l'influence énorme des conditions réelles, matérielles, sociologiques en général, parce qu'elle embrasse tout, et parce qu'elle s'oppose à la solution qu'on peut appeler celle de l'individu — à la solution « jasperienne », pour nous référer aux conférences de l'an dernier. Dans son for intérieur, on ne fait pas de grands miracles, lorsqu'on se trouve dans un monde où il y a trop d'embûches de caractère moral. C'est pour cela que nous en sommes arrivés à considérer la question du marxisme en oubliant même notre thème. Mais alors, la solution marxiste entre tout à fait

Progrès technique et progrès moral

dans notre débat, si nous passons du premier acte de notre programme, c'est-à-dire du problème du rapport entre la technique et la morale à la solution de ce problème, c'est-à-dire à sa solution pratique, concrète, une fois acceptée la nature du rapport.

En ce qui me concerne, je propose que l'on considère la technique telle que nous la connaissons, et non pas comme une possibilité abstraite, et nous pouvons condamner cette technique. Je ne dis pas entièrement, car il faudrait condamner l'homme tout entier. Notre technique reflète, comme on l'a dit, la cupidité, l'avidité, etc., mais elle reflète aussi des volontés bonnes, et c'est pour cette dernière raison qu'on a pu facilement dire que la technique a libéré l'homme de beaucoup de maux, et c'est pourquoi M. Haldane a pu dire, à un certain moment : « La guerre a tué trente millions d'hommes, mais les sérums contre je ne sais plus quelle maladie en ont sauvé beaucoup plus. » Cette comparaison peut évidemment signifier que, dans l'ensemble, l'humanité continue à vivre, à être égale à elle-même, c'est-à-dire en partie bonne et en partie mauvaise.

Mais le problème n'est pas résolu. Si nous voulons lui apporter une solution, nous devons considérer quelles sont les idéologies sociales qui pourraient aider l'homme à créer les conditions dans lesquelles la ^{p.439} tentation serait diminuée afin que le progrès moral puisse se poursuivre dans un milieu toujours plus favorable à l'épanouissement de l'homme, lequel reste tout de même responsable de tout.

Par souci de brièveté, je conclurai ici, sauf si quelqu'un demande des éclaircissements plus amples.

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. Hervé.

M. HERVÉ : Je veux faire trois observations. La première a trait à cette idée que le marxisme n'est pas un matérialisme. Je rappellerai à ce propos que Marx, dans sa jeunesse, avait pensé appeler sa philosophie le réalisme dialectique. Si M. Berdiaeff veut considérer qu'il y a, selon ses conceptions philosophiques propres, d'une part un matérialisme qu'il définit selon ses propres idées, d'autre part, un idéalisme qu'il définit selon ses propres critères, je n'y vois pour ma part aucun inconvénient. Seulement je constate

Progrès technique et progrès moral

que, pour faire entrer le marxisme dans ce qu'il appelle idéalisme, il le tord tout de même un peu. Mais nous aimons tout de même mieux être pris pour des idéalistes que pour des robots. Et, quand M. Berdiaeff parle comme il le fait, nous ne pouvons nous empêcher d'avoir de la sympathie pour cette manière dont il se conduit à notre égard. J'oserais croire que, même là, il y a un fait moral.

Deuxièmement, la question de transcendance. Au cours de ces entretiens, on nous a opposé souvent le fait de la transcendance. Mounier a parlé transcendance, M. Spoerri, M. Berdiaeff, même Lescure, M. Raymond hier, nous ont opposé la transcendance. A ce sujet, je ferai une première constatation. Je suis sûr que les transcendances de MM. Berdiaeff, Benda et Lescure doivent être assez différentes. On a eu parfois l'impression que, lorsqu'on opposait leurs transcendances à notre philosophie, c'était comme pour avoir une sorte de sécurité morale, de mettre des barrières autour de l'homme, tandis que nous, nous étions livrés à l'arbitraire et au social. Je fais là une simple constatation.

M. Benda qui croit en un transcendant et moi qui n'y crois pas, nous sommes souvent, sur le plan de la morale pratique dans le domaine social et politique, d'accord. Par contre, il y a d'autres philosophes qui peuvent très bien être d'accord sur le plan philosophique, même dans l'analyse du marxisme. Je ne connais pas les opinions de M. Spoerri, mais je suis sûr que, sur le plan de la morale pratique, nous pourrions voir des divergences plus profondes. Par conséquent, je ne crois pas que l'on puisse déduire d'un transcendant automatiquement et en toute sécurité les commandements de morale pratique. Là, ceux qui croient au transcendant sont exactement dans la même situation que nous qui n'y croyons pas, parce qu'il n'y a pas de formule qui puisse dispenser de la réflexion et qui puisse empêcher l'homme de tomber dans l'erreur. Il n'y a pas de formule-clé définitive. Les marxistes, en ce sens, ont également une vie morale, et je ne prendrai qu'un exemple : Il nous est parfois nécessaire de choisir, lorsque nous sommes en présence d'une contradiction apparente entre des fins lointaines et des nécessités immédiates : p.440 dans le cas de la guerre par exemple. Il est certain que beaucoup d'entre nous ont pensé, au moment même où ils menaient une lutte armée contre les Allemands, qu'il y avait, dans ce peuple, des trésors de philosophie, de civilisation, de musique ; eh bien, au moment même où ils

Progrès technique et progrès moral

se battaient, ils avaient ce sentiment. J'ai pris cet exemple, mais je puis dire qu'il y en a beaucoup d'autres. Et qu'est-ce que la philosophie morale sinon précisément la réflexion et la conscience de ces problèmes ? dans la mesure où se posent pour nous des problèmes, dans la mesure où nous pensons que rien n'est fatal, que rien n'est inéluctable, que c'est l'action des hommes qui fait l'histoire. Je crois que spiritualistes et matérialistes, partisans du transcendant et non-partisans du transcendant, nous n'avons, ni les uns ni les autres, aucun privilège, nous sommes là dans la vie pratique et quotidienne, et je crois qu'en dépit de nos convictions métaphysiques ou philosophiques, nous pouvons trouver des accords sur le plan de la morale pratique.

Dernier point. M. Berdiaeff disait tout à l'heure : Où est placée la conscience morale ? au plus profond de l'homme, ou bien dans la société ? Là encore, il nous met devant une opinion métaphysique que nous n'acceptons pas. Nous ne croyons pas qu'il y ait d'une part la société et d'autre part l'individu. Nous croyons que le social est une dimension de la vie individuelle (si l'on veut bien me passer cette expression qui est plutôt du langage de nos existentialistes) de même que la société n'existe que dans et par les individus. Par conséquent, nous ne pouvons pas poser le problème comme M. Berdiaeff. Tout conflit individuel exprime en même temps pour nous un conflit social, et tout conflit social est constitué par une multitude de conflits individuels. C'est pour cela que le problème sur ce plan nous paraît mal posé.

En conclusion de cette intervention, je dirai qu'à part la métaphysique, à part la philosophie, à part les conceptions du monde, il y a certes une possibilité d'accord pratique sur ces problèmes de morale et de technique entre les hommes qui s'inspirent de toutes sortes de philosophies, en tout cas de toutes les philosophies qui ont le respect de la dignité de l'homme. Un exemple : On m'a raconté cette anecdote de la vie de la Résistance en Moselle. Il y avait, dans un petit groupe de résistants qui comprenait un certain nombre de communistes, un catholique fervent qui était même considéré par certains comme un tout rêveur ; il était peut-être un peu franciscain, on se moquait un peu de lui, mais il était aimé de tout le monde. Un jour, il est pris par les miliciens, il est capturé par les miliciens. On veut le faire parler, on le traîne à travers la place du village, à travers les rues du village en le frappant. Il était couvert de sang, on lui demandait de donner

Progrès technique et progrès moral

les emplacements d'armes, les logis des camarades. Pendant toute cette période, on n'a entendu qu'un cri à travers tout le village, cri que ce catholique lançait en réponse à toutes les injures et à tous les coups, il répondait : « Jésus ! » Eh bien, nous avons là quelqu'un qui croyait dans la vie quotidienne, et je crois que c'était quelque chose d'authentique, pour prendre l'expression de M. Spoerri. Et je crois qu'il y avait là possibilité d'accord profond entre quelqu'un qui croyait au transcendant et quelqu'un qui n'y croyait pas.

M. PAUL-ÉMILE VICTOR : p.441 Je ne parlerai certainement pas en philosophe, car je ne suis pas un philosophe, je l'ai dit bien souvent, et je m'excuse à l'avance de cette intervention qui ne durera qu'une minute.

Je suis venu ici en espérant trouver une bouée de sauvetage. Plus nous avançons dans ces discussions, plus j'ai l'impression, au contraire, de me noyer. Pour ma part, je suis heureux pour Bergson que Bergson soit mort.

Les uns affirment ici que le socialisme est la solution à nos maux.

Les autres ne proposent pas grand-chose en regard, et attaquent les premiers, soit par opinion, soit par une auto-défense qui dérive de la peur. Ce que je constate de certain, c'est que, derrière nous, il y a le capitalisme et l'idéologie chrétienne. Tous deux ont abouti à un échec. Non pas, à mon avis, à cause d'un vice de forme, mais parce que, entre la théorie et sa réalisation, il y a cet intermédiaire : l'homme. Et devant nous, c'est-à-dire dans le futur, on nous propose le socialisme qui n'a pas encore fait ses preuves comme l'a dit, je crois, Marcel Prenant. Et puisque entre l'idéologie marxiste et sa réalisation, il y a encore et toujours l'homme, je ne vois pas qu'il puisse y avoir, à priori et pour l'instant, espoir de succès.

Par conséquent, à mon avis, il ne peut y avoir de progrès moral que par l'action de l'homme sur lui-même, c'est-à-dire de vous sur vous-mêmes, de moi sur moi-même.

Nous avons tous nos idées, nos convictions. Au cours de ces discussions, nous avons pu constater que les convictions exprimées n'ont pas varié d'un pouce. Ces convictions, du fait même qu'elles sont vôtres, sont justifiées et expriment une part de vérité (comme quelqu'un le disait l'autre jour).

Progrès technique et progrès moral

Mais il ne suffit pas d'avoir une conviction, il faut l'appliquer, la mettre en pratique, passer à l'action. Et, pour passer à l'action, il n'est pas nécessaire de posséder des armes (je citerai à ce propos l'exemple de Gandhi). Et, par cela même (la mise en action de vos convictions), vous aurez réalisé un progrès moral individuel certain et vous aurez donc collaboré au progrès moral collectif.

Ne dites pas « A quoi bon ! » Le monde est peuplé de deux milliards cent millions d'individus ; deux milliards cinquante millions, au bas mot, sont pacifistes, c'est-à-dire qu'ils ne veulent pas la guerre. Croyez-vous qu'ils l'empêcheront s'ils ne passent pas à l'action ? Et puis, presque toutes les choses que l'on ne réussit pas sont justement celles que l'on n'essaie pas. Il faut essayer toujours. Et se souvenir de la fameuse phrase de Guillaume le Taciturne : « Point ne sert d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer. »

LE PRÉSIDENT : M. Benda a demandé la parole pour un mot.

M. BENDA : Je suis très heureux de l'affirmation de M. Hervé quant à la conciliation possible entre son parti et moi-même sur le plan pratique. A ce propos, je voudrais faire une déclaration qui ne concerne pas mon cas unique, mais qui, je crois, me fera l'interprète de tout un monde d'intellectuels. On m'a très souvent fait le reproche suivant : « Vous critiquez les communistes, voire âprement ; en attendant, vous faites constamment leur jeu : en assistant à leurs séances, en signant leurs manifestes, en écrivant dans leurs journaux. » Je réponds que les communistes ont été les seuls, depuis cinquante ans, dans l'affaire Dreyfus, dans l'affaire éthiopienne, dans l'affaire espagnole, aujourd'hui dans la question de l'épuration en France, à défendre, en tant que parti, les valeurs de justice que je porte au sommet de l'échelle morale. En sorte que je suis bien obligé de mettre ma main dans la leur, puisque la bourgeoisie, à laquelle j'appartiens par ma naissance, par mon éducation, par mes goûts, n'a montré, depuis cinquante ans, à l'égard de ces valeurs qu'elle avait la mission de défendre, que la plus scandaleuse des trahisons.

LE PRÉSIDENT : Je déclare la séance levée.

@

SEPTIÈME ENTRETIEN ¹

présidé par M. Ernest Ansermet

@

LE PRÉSIDENT : p.443 Mesdames et Messieurs, je déclare ouvert le dernier entretien des Rencontres internationales de Genève 1947.

Nous avons reçu de nombreuses offres d'intervention, mais leur nombre ne nous permet pas de donner satisfaction à tous.

Je donne d'abord la parole à M. le Dr Robert Gessain.

M. LE Dr ROBERT GESSAIN : Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, vous avez entendu de très nombreux orateurs, et votre fidélité témoigne de l'intensité de votre attente. Mais cette attente de tous les hommes de bonne volonté a été déçue. L'angoisse qui nous étreint tous n'a pas été apaisée par ceux que vous avez écoutés. Les uns avaient une certitude intérieure en un ordre social projeté vers l'avenir. Ils ont essayé de vous faire partager leur foi. Les autres, philosophes, penseurs, vous ont donné des arguments contre telle ou telle thèse, mais n'ont rien apporté en définitive de constructif. De tous ces débats, que reste-t-il ? Des énoncés d'idéologies toujours discutables et le spectacle étonnant — pour ceux qui venaient chercher une aide pour sortir du chaos — d'idéologues entre eux en accord et en désaccord par fragment. Cependant, il y a quelques raisons d'optimisme, quelque chose de fécond a été dit. Ces raisons d'optimisme, je vais vous en dire quelques-unes en un raccourci qui sera un schéma très pauvre et une caricature de ce qui devrait être dit.

Ce qui a été dit de plus fécond à cette tribune l'a été par un homme qui a saisi à pleins bras un morceau de la réalité la plus poignante, l'ouvrier à l'usine et le problème de l'apprentissage, un des rouages les plus meurtrissants de la technique moderne pour la qualité humaine. C'est M. Friedmann qui vous a montré comment on pouvait attaquer ces problèmes humains, concrets, avec les armes de la science, l'observation et l'expérimentation. Et voilà une solution. Peut-être partielle, mais en p.444 tout cas de grande valeur. C'est la science de

¹ 13 septembre 1947.

Progrès technique et progrès moral

l'homme rattrapant le retard qu'elle a sur la science de la nature, une science de l'homme nous apportant une connaissance de nous-mêmes, par l'évolution, par la révolution qu'est en train de faire la psychologie analytique, une science nous révélant nos aptitudes et les développant pleinement par une pédagogie adaptée aux différences tempéramentales, une science établissant nos besoins réels et prenant de l'homme une vue aussi totale qu'il est possible, sur le plan de ces méthodes, analysant à la fois des aspects tels que le nutritif et le psychologique, l'économique et le spirituel. Car le spirituel est un fait non niabile et dont les effets se manifestant en l'homme peuvent être objet de science, comme tout ce qui est observable.

Cette science de l'homme nous fournira les données d'observation et d'expérience qui seront les bases solides d'une sociologie de l'homme réel, de l'homme concret. La technique libératrice de tant de travail permettra, par une organisation, non point des seuls loisirs, mais de toute la vie hors du travail, de faire accéder tous ceux qui en auront le besoin à une vraie culture qui devra respecter en chacun et développer la capacité de libre choix. Cette science de l'homme apportera les éléments d'une morale sociale. Le progrès technique en effet ouvre des champs nouveaux aux devoirs, comme M. Haldane l'a montré en prenant, par exemple, la tare génétique et le devoir de non-procréation. Dans une telle société, sera moral ce qui permettra le développement de toutes les aptitudes de l'être en respectant les nécessaires contraintes imposées aux impérialismes individuels. La valeur d'une société est fonction de la qualité des êtres qui la composent. Le social, dont le rôle bénéfique peut être grand, devra respecter une zone de non-contrainte totale où l'individu résoudra, en toute liberté, les problèmes qui ne peuvent être qu'individuels du bonheur et de la mort. Cette zone de liberté sera le lieu possible de toutes les évolutions futures.

La méthode qui a donné à l'homme la domination de la nature devra s'adapter à la connaissance de l'homme et résoudre, en particulier, la difficulté qui fait qu'ici l'homme sera à la fois sujet et objet. Nous aurons alors le moyen de constituer, de construire un monde où la primauté de l'homme pourra s'affirmer sur les techniques, sur le social, sur tous les mécanismes qui sont en train de le déshumaniser. Cette prise de l'homme par l'homme comme objet de connaissance scientifique est le grand fait révolutionnaire de notre époque. La progression dans cette connaissance scientifique ne saurait être entravée sérieusement et pour longtemps par aucune évolution économique, par aucun

Progrès technique et progrès moral

conflit. Les germes en sont diffusés en tous pays, aussi bien en U.R.S.S. qu'en Europe occidentale et qu'aux Etats-Unis où elle acquiert actuellement un vaste développement.

Voilà donc déjà un élément d'optimisme. Cependant, cela ne peut satisfaire tous les hommes. Car, si la science rationnelle et la technique peuvent créer un social satisfaisant, un grand nombre d'hommes ressentiront que les idéologies qu'on leur propose, et même ces sociétés à base biologique, peuvent laisser une partie de leur être sans nourriture. Ce sont ceux qui sentent en eux des besoins spirituels et personnalistes : les spiritualistes. Ils ne trouvent plus où s'abreuver, car ici, en Occident, ^{p.445} ceux qui se réclament de l'esprit ne font qu'en parler et ils ne communiquent plus avec les sources vives de ces plus hautes forces de l'humanité. L'esprit, ici, est trop souvent devenu un concept, un rameau sec, sans sève, qui ne porte plus de fruits. L'esprit n'est plus force agissante en ceux qui le portent, car ceux-ci ont perdu le pouvoir de vivre leurs pensées. Ils rayonnent si peu, ceux qui portent l'esprit chez nous, qu'on est obligé de leur demander ce qu'ils construisent : ils n'ont rien à répondre, ou presque rien. Ils ont l'esprit en mots dans leur cerveau. Qu'ils apprennent ou qu'ils réapprennent à le faire descendre dans leur cœur et ils seront alors ces hommes que l'on suit avec enthousiasme et qui, dans le désarroi, savent montrer le chemin. Ils seront les promoteurs de ce supplément d'âme ou de cette nouvelle spiritualité que certains ont réclamée.

Une des originalités de notre époque restera la prise de contact entre deux modes d'évolution de la pensée : la science rationnelle de l'Occident et les connaissances supra-rationnelles de l'Orient. L'Inde nous a appris que le spirituel peut cesser d'être uniquement philosophique et métaphysique pour devenir aussi objet d'une expérience à laquelle de nombreux hommes peuvent accéder. Il y a là des faits que notre science se doit de connaître, et de faire servir pour le bien de l'homme d'Occident. L'union de cette science, de notre science débarrassée de ses naïvetés positivistes, avec une spiritualité que l'homme peut expérimenter et purifier dans ses rites et dans ses institutions temporelles (possibilité mais non nécessité), sera pour l'humanité un enrichissement sans limite et la porte ouverte sur une ère nouvelle.

Les premiers germes de cette union sont jetés. N'est-il pas étonnant de trouver, dans l'acte de fondation de l'ordre monastique de Radakhrisna, que les

Progrès technique et progrès moral

méthodes d'action de cette association, qui admettent les sectateurs de toute religion et les spiritualistes sans appartenance, ces méthodes sont entre autres — je cite — : «... de préparer les hommes à enseigner les connaissances et les sciences pouvant servir au bien-être matériel et spirituel des masses ». Ceci a été écrit à la fin du siècle dernier. C'est là le premier pont jeté entre l'Orient et l'Occident, et le plus caractéristique pour le sujet qui nous occupe, l'alliance des sciences et du spirituel pour servir au développement de l'homme et lui fournir toujours plus de liberté vis-à-vis de la nature et vis-à-vis de lui-même. Il y a là en œuvre de grandes forces d'harmonie sur plusieurs plans qui sauront remettre l'homme sur la voie de la confiance en son destin et lui permettre de poursuivre cette ascension hors de l'animalité vers l'incarnation progressive de l'esprit dont il est le lieu.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Henri de Ziegler.

M. DE ZIEGLER : Mesdames et Messieurs, j'avais demandé la parole, pour dire le peu que je vais dire, avant l'intervention de mon ami Marcel Raymond. Il a su donner forme à diverses choses que j'avais dans l'esprit beaucoup plus complètement et beaucoup mieux que je ne l'aurais fait à sa place.

p.446 Si néanmoins je ne renonce pas à m'adresser à vous, tout en abrégant encore ce que j'entendais vous communiquer, c'est poussé par l'intérêt que je vois à faire connaître par ma présence toute momentanée à cette tribune que la position prise par Marcel Raymond ne manquera pas de défenseurs. Je me place d'ailleurs à un point de vue un peu différent.

Ne pouvant me flatter d'être ni biologiste, ni économiste, ni sociologue et ni philosophe, autrement que dans le sens de ce mot le moins précis, je voudrais en toute modestie et peut-être en toute naïveté, faire, au sujet du progrès moral, une ou deux observations très brèves.

Je n'examine pas si l'humanité a progressé moralement depuis les temps anciens. Il me semble qu'elle n'a guère progressé, pour ne pas dire plus, depuis mon enfance déjà lointaine, que sur ce point, il y eut même recul, qu'il y eut, pour user d'un néologisme dont s'est servi l'un de nos conférenciers, non pas progrès, mais « régrès ». Que voyons-nous en effet ? Dans toute l'Europe et même dans les pays occidentaux, des hommes sans nombre qui, sans

Progrès technique et progrès moral

distinction de classe ou de parti — et j’y insiste — s’habituent assez rapidement à quelque chose qui déjà ressemble à la servitude, qui supportent sans révolte une foule d’envahissements, dont leur liberté se trouve toujours plus restreinte et qui ne sont pas compatibles, sans doute, avec leur dignité. Des années après la guerre, nous voyons qu’on met, à leurs déplacements, à leurs communications, c’est-à-dire à leurs rapports avec leurs semblables d’autres pays, avec leurs voisins, pour parler comme M. Haldane, des entraves ridicules. Ils doivent subir au passage d’une frontière, par exemple, des formalités, si l’on peut dire, par euphémisme, telles que la fouille, où ne paraît nullement le respect de la personne humaine. Nous voyons l’Etat s’immiscer avec une croissante indiscrétion, un croissant arbitraire dans leur vie individuelle, la machine administrative (encore une technique, et la plus contraire au progrès moral) limiter leurs mouvements et leurs initiatives.

D’autre part, hors de l’Occident, force m’est de constater que des peuples entiers sont tenus comme dans une sorte de séquestration, que leurs frères d’autres nations semblent leur être représentés un peu comme des intouchables, leur culture comme décadente et corruptrice. J’observe encore que partout on montre, pour les impudences de la propagande, sous toutes ses formes, quelque chose qui se distingue mal de la complaisance, et je n’arrive pas à me convaincre que le progrès moral soit possible en ces conditions.

Or, si je songe à la récente guerre, je vois que, malgré les maux incalculables qu’elle a causés et les horreurs dont elle nous a rendus les témoins, elle a, dans tous les pays occupés par l’Allemagne, et, dans certains cas, en Allemagne même, fait paraître une grandeur qui s’est, en plus d’une circonstance, élevée au sublime (ni M. Prenant ni M. de Ruggiero, je pense, ne me démentiront), grandeur qui se nomme la Résistance. Eh bien, je souhaite que l’esprit de résistance soit entretenu et fortifié sur le plan individuel. Résistance de la personne, qui devra toujours être résistance à l’invasion, à l’envahisseur. Toute vie privée, aujourd’hui, doit se défendre contre un envahisseur qui n’est autre que ^{p.447} l’Etat. Résistance de la personne, non à ce qui la contrarie et la gêne dans son désir d’impérialisme, dans l’assouvissement de ses appétits, mais à ce qui la diminue et la dégrade, à ce que sa conscience repousse, à ce que ne peut admettre l’honneur. C’est un mot qu’on n’a pas entendu, je crois, dans ces débats dont le progrès de la morale formait le thème. L’honneur de l’homme n’est peut-être pas dans la liberté, mais il est à

Progrès technique et progrès moral

coup sûr dans la revendication de la liberté. L'homme a des droits et des devoirs, mais ce peuvent être parfois deux mots pour une même chose. Et justement sur ce point de la liberté. L'homme a le droit d'être libre, dans toute la mesure où cela ne menace pas l'ordre social ; mais il a le devoir impérieux de se vouloir libre et, par conséquent, de résister de toute sa force à tout ce qui fait obstacle à l'accomplissement de ce devoir. Notre liberté, sans doute, ne peut jamais être que relative. Mais, dans nos pays, et en Suisse même, nous en avons un peu moins que ce qui peut nous suffire. Résistance donc, et volonté d'atteindre dans le même temps à ce qui personnellement nous accroît. Indiscipline, a dit Marcel Raymond : je dis insoumission à ce qui, se répétant, menace de nous avilir, de nous dépersonnifier. N'acceptons pas, par veulerie ou par scepticisme, ou par respect humain, ou par timidité, ce que nous éprouvons en conscience comme une mutilation.

Mais comment entretenir chez nos semblables cet esprit de résistance ? Il me faudrait du temps pour répondre. N'en disposant point, je me limite à dire que l'éducation doit en faire l'une de ses principales tâches. Non l'éducation de la famille et de l'école seulement, mais encore celle que nous recevons de tous ceux qu'on peut réunir sous le nom général de clercs. Leur trahison prend diverses formes. Nous le savons par M. Julien Benda, mais elle est essentiellement de ne pas défendre les droits de la personne, dont la personne, à son tour, peut se faire autant de devoirs. L'individu doit exiger ce qu'on lui doit, et s'imposer ce qu'il se doit comme ce qu'il doit aux autres. Cela revient à dire qu'il faut développer l'amour-propre. Car l'homme qui ne s'aime plus, et il ne s'aimera plus si pour lui-même il n'a plus d'estime, et il n'aura plus pour lui-même d'estime s'il capitule et aliène sa liberté, l'homme qui ne s'aime plus, dis-je, ne peut plus passer pour un être moral. Pour un Suisse et un Genevois, ces choses vont de soi. « Je sens qu'il y a un Dieu ; je ne sens pas qu'il n'y en ait point, et cela me suffit », dit La Bruyère. Semblablement je dirai : Je sens qu'il faut être personnellement libre pour être homme ; je ne sens pas qu'on puisse mériter le nom d'homme sans la liberté personnelle et sans l'aspiration à cette liberté, et cela me suffit.

Si l'on peut instruire l'homme de ce qu'il se doit à lui-même, il saura prendre peut-être, dans ses rapports avec la technique et la machine, une attitude conforme à ce que lui prescrit sa dignité. Sinon, il n'évitera pas la servitude.

Progrès technique et progrès moral

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, la parole est à M. Friedmann.

M. FRIEDMANN : Mesdames et Messieurs, si j'avais pu douter, peut-être, de la nécessité d'ajouter un complément à mes interventions antérieures, la lecture, fortuite d'ailleurs, que je viens de p.448 faire d'un journal de ce matin, où l'on me représente comme faisant mouvoir l'homme et la société « tels que des automates dans un diorama », m'y aurait décidé.

A l'issue de ces Rencontres se dégage des diverses interventions le fait d'un déséquilibre, chez l'homme d'aujourd'hui, saisi dans les convulsions du monde capitaliste : d'un déséquilibre entre, d'une part, la puissance toujours croissante des techniques et, d'autre part, les forces morales qui sont demeurées les mêmes ou qui même ont décliné. Et ce déséquilibre, vous avez pu le voir à travers les divers prismes des sensibilités, il est non seulement ressenti par des écrivains et des artistes, abstraitement analysé par des philosophes, mais il est même, comme on vous l'a rappelé tout à l'heure, expérimentalement décelé par les savants.

Je citais l'autre jour la célèbre formule de Bergson : « Le corps de l'humanité, agrandi par les techniques, attend un supplément d'âme. » Mais chez Bergson cette formule, très belle, avec ses magnifiques résonances, s'entoure d'une sorte de halo métaphysique et spirite, mais n'a pas de contenu scientifique. Néanmoins, si nous reprenons cette formule en remplaçant l'« âme » par les « forces morales » et en disant que l'humanité d'aujourd'hui a besoin d'un supplément de forces morales, le point crucial où nous sommes arrivés après ces quinze jours de conférences et de débats, le point pratique est celui-ci : Comment aider l'homme dans la conjoncture tragique actuelle ? Comment l'aider à trouver ce supplément de forces morales qui doit lui permettre d'asservir, d'humaniser les techniques au lieu d'être asservi par elles, comme il l'est trop souvent dans notre société ?

Vous avez entendu certains des conférenciers, des orateurs, nous recommander, comme solution, de nous confier aux trésors des moralistes, dépositaires de la sagesse, pour y trouver des inspirations et des forces qui nous apporteraient ce supplément de forces morales. Pour ma part, et certains peut-être le savent, je ne méconnaissais nullement l'action spirituelle concrète des moralistes et avant tout d'un Spinoza qui a exercé sur moi la plus grande

Progrès technique et progrès moral

influence. Mais en notre époque, en notre âpre monde, il faut des actions plus directes et plus constantes sur les individus, et particulièrement sur les responsables à tous les degrés, sur tous ceux qui sont chargés de ce que j'appelais l'autre jour l'administration des choses et le gouvernement des personnes. Il faut réellement susciter chez ces individus des prises de conscience.

Revenons, si vous le voulez, à notre formule : la condition est *nécessaire*, mais elle n'est pas *suffisante*. C'est-à-dire, je le rappelle, que de radicales transformations (appelez-les ou non « révolutions ») économiques et sociales sont indispensables. L'entretien d'hier a montré qu'on n'a rien opposé de concret à cette condition nécessaire. Ces radicales transformations sont donc indispensables pour assurer la valorisation du progrès technique en progrès moral. *Mais la condition n'est pas suffisante*. Ces transformations ne suffisent pas automatiquement et mécaniquement à assurer cette pleine valorisation. Il faut donc, et c'est là que je pousse devant vous ma démonstration, mon effort d'analyse, il faut donc une action réciproque entre les institutions socialistes nécessaires à ^{p.449} l'humanisation du progrès technique et des prises de conscience individuelles chez les responsables actuels ou futurs de ces institutions. Je n'abuserai pas, bien qu'étant philosophe d'origine, je n'abuserai pas de l'expression philosophique des problèmes, mais j'en donne une en passant. Il faut une constante interaction entre le progrès matériel, d'une part, c'est-à-dire à la fois le progrès technique et le progrès social, et, d'autre part, le progrès moral : selon la géniale pensée de Hegel qui fait partie de sa dialectique et qui nous montre de successives *Aufhebungen*, comme il dit, de successifs dépassements vers des paliers de plus en plus élevés du technique, du social et du moral, qui sont, notez-le bien en passant, des faces d'une seule et même réalité et qui s'unissent dans un mouvement divers et unique. Autrement dit, en rejetant, comme plusieurs penseurs chrétiens l'ont fait ici, la notion de « spiritualisme », critiquée en particulier par M. Berdiaeff, j'accepte le terme de « spirituel ». Et de même que l'autre jour j'avais défini la moralité, avant d'en parler, en la distinguant des « morales absolues », je définis en passant le terme de spirituel tel que je vais l'employer dans la suite de cet exposé : j'entends par spirituel la tension particulière des aspirations les plus élevées de la conscience humaine vers la dignité de la personne, les joies de la connaissance, de la culture, de l'art, et, pour les âmes religieuses, l'aspiration

Progrès technique et progrès moral

au divin. Et, sur les bases de cette définition, pour que réellement, pratiquement, socialement, les progrès techniques, dont je vous avais parlé dans ma première intervention, s'épanouissent en progrès moraux dès le XX^e siècle (et cela est possible, et là je m'inscris tout à fait en contradiction avec les vues apocalyptiques de Charles Plisnier, cela est possible dès le XX^e siècle), il faut, et c'est là l'ossature de mon exposé, que les spirituels soient en même temps des révolutionnaires, des hommes qui veulent aller jusqu'à la racine des maux ; et il faut aussi, inversement, que les révolutionnaires sociaux soient des spirituels.

Premièrement. Il faut que les spirituels soient des révolutionnaires sociaux. Cette nécessité découle immédiatement de nos entretiens et de la première conclusion que je vous ai apportée tout à l'heure, à savoir que le social s'insérant entre le technique et le moral est une condition nécessaire. Vous savez, et Mounier vous l'avait montré dans son intervention de mardi dernier, combien ce problème du rapport entre les chrétiens spirituels et la révolution est un problème actuel. Je vous dis tout de suite que, si je me permets d'en parler devant vous, bien que n'étant pas catholique mais complètement agnostique, c'est qu'en France, durant quatre ans, durant les années de l'occupation et de la Résistance, j'ai vu mes camarades, mes amis catholiques vivre ce problème à mes côtés, et c'est à travers leurs jugements que je vous en parlerai. Certains de ces amis sont connus de vous. Je ne les nommerai pas. Leurs débats ont été secrets : ces débats auxquels j'ai parfois assisté, ces débats sont intérieurs et doivent le rester. Mais, à travers leurs réactions, à travers leurs inquiétudes, je vous dirai quelques mots de cette difficile, de cette pathétique question.

Je ne parle pas des protestants, uniquement parce que, dans mon entourage immédiat de la Résistance, je n'ai pas eu de camarades ^{p.450} protestants. Bien entendu, le protestantisme français a eu ses hommes de peu de foi, de peu de courage, comme en ont eu les catholiques, comme en ont eu les libres-penseurs, mais il a eu aussi ses résistants, et parmi eux le plus pur sans doute, mon camarade d'études, notre cher Jean Cavaillès, professeur de philosophie à la Sorbonne, trois fois évadé, créateur du Réseau Cohors, Compagnon de la Libération, fusillé à Arras il y a un peu plus de trois ans, en mars 1944. La Résistance a montré que, dans le christianisme, le bon grain est très différent, et qu'il est même le contraire de l'ivraie.

Progrès technique et progrès moral

Ce que j'appelle le « christianisme spirituel » s'est affirmé dans sa lutte contre le nazisme, contre la réaction sociale, il s'est affirmé dans cette lutte, et il représente peut-être une proportion importante des chrétiens. Je ne sais pas quelle est la proportion de ceux qui se prétendent catholiques (et, rappelez-vous, ce sont toujours mes amis catholiques qui parlent par ma bouche en ce moment) et dont la spiritualité, disaient ces camarades de la Résistance, se limite à une assistance cérémonielle et spectaculaire à la messe du dimanche.

Plusieurs chrétiens ont répudié ce qu'ils appellent le faux christianisme, un christianisme formel coupé des sources de l'Évangile, mais ils n'ont pas tous assez souligné — ce qui est essentiel pour notre sujet, concret, pratique, le sujet de mon exposé d'aujourd'hui, à savoir l'insertion du spirituel dans le drame de la technique, de la civilisation occidentale — ils n'ont pas tous assez souligné que les chrétiens spirituels, s'ils veulent se distinguer de la troupe des pharisiens, doivent admettre la condition *nécessaire* : c'est-à-dire le service du Royaume de Dieu passant par les radicales transformations des institutions humaines et le dépassement du système capitaliste. C'est un gros problème, et je ne puis que l'évoquer ici avec discrétion. Un de mes amis catholiques, un des principaux théologiens français, que Marcel Prenant connaît bien, car ils ont été dans le même camp de déportation, ensemble, en Allemagne, me disait, en 1942, durant de libres entretiens où nous confrontions justement ces notions de christianisme et de révolution de la manière la plus loyale (chacun de nous notait ce que l'autre avait dit et, lorsque nous avions du temps, nous reprenions la conversation au point où nous l'avions laissée) : « Le catholicisme manque d'une théologie du progrès. » Et cette lacune est encore ressentie aujourd'hui, puisque les Semaines sociales de Paris, en 1947, ont été consacrées à ces problèmes.

La belle conférence de Mounier que nous avons entendue hier soir contribue à combler cette lacune. Bien des problèmes se posent ici pour les chrétiens spirituels. Et, tout d'abord, celui de la violence qui peut être nécessaire et qui sera probablement nécessaire, qui peut ne pas l'être, pour l'enfantement d'une société plus rationnelle et plus juste. Il y a des cas, par conséquent, où se pose concrètement, sans littérature, sans métaphysique, pour un chrétien spirituel, le problème des moyens et des fins. Je dis ici, au passage, un mot du problème des moyens et des fins. Bien que beaucoup de mauvaise littérature, et j'ajoute de la littérature la plus réactionnaire, ait été faite à ce sujet, je crois que ce

Progrès technique et progrès moral

p.451 problème est réel et qu'il se pose pour des esprits honnêtes engagés dans l'action, et qu'il se pose à la fois pour des chrétiens spirituels et qu'il peut se poser aussi, nous le verrons, à certains moments et dans certaines circonstances, pour des communistes.

Un autre exemple encore de ces cas, de ces problèmes qui se posent à ces chrétiens spirituels qui veulent vraiment s'insérer dans l'action et dans leur temps, et qui veulent véritablement pousser la maturation de ce qu'on a appelé devant vous leur pensée incarnée et sociale : à quel moment, jusqu'à quelles limites peuvent-ils s'opposer à la hiérarchie de l'Eglise ? Car, me disaient-ils, l'Eglise, bien qu'elle ait évolué depuis Léon XIII sous la pression de transformations économiques et sociales, et en particulier sous celle du monde ouvrier, l'Eglise dans son ensemble, incontestablement, n'est pas une force sociale progressive. Eh bien, jusqu'où un chrétien spirituel, engagé dans l'action sociale, peut-il aller, doit-il aller dans cette opposition ? A quel moment doit-il céder ? Et à partir de quel moment ? Je vous livre ce problème qu'il ne m'appartient pas de juger.

Dans cette question du spirituel en liaison avec le social, il y a des possibilités de conduites à la fois spirituelles et révolutionnaires ailleurs que dans le christianisme. Et je crois que ces possibilités existent dans toutes les religions. L'exemple de l'Inde, que le Swâmi vous a donné ici même, est extrêmement intéressant, de ce point de vue ; il montre les directions que l'Orient peut prendre pour la solution du progrès technique dans ses rapports avec le progrès moral. J'en dis un mot en passant. Dans l'ensemble, en Inde, se manifeste un pur spiritualisme replié sur les techniques du salut personnel qu'on appelait les « yoga » et ce pur spiritualisme se pénètre peu à peu de social et de collectif. L'évolution de la pensée hindoue — depuis le védantisme, depuis Shankara, jusqu'à l'attitude sociale décrite par le Swâmi, qui concluait sur l'affirmation que la religion n'existe pas pour les ventres vides — est extrêmement intéressante quand on suit la pensée spirituelle de l'Inde moderne. Mais nous disons que, pour que des adeptes du védantisme deviennent aussi d'efficaces révolutionnaires sociaux, pour que l'Inde accepte les techniques de l'Occident en les humanisant, il faut que ses maîtres religieux dépassent la position purement mystique du salut intérieur par les techniques spirituelles, il faut qu'ils admettent la nécessité, pour assurer un progrès moral concret, authentique, des transformations sociales, qu'ils le montrent dans leur action politique.

Progrès technique et progrès moral

En revanche, il faut que les révolutionnaires sociaux soient des spirituels. Nous venons de voir que les spirituels doivent être des hardis pionniers de la transformation sociale afin de pouvoir insérer leurs forces morales dans la nouvelle civilisation de demain, une civilisation digne de ce nom, où les techniques seront vraiment mises au service de la dignité humaine. De leur côté, il faut que les révolutionnaires sociaux tendent une main fraternelle aux spirituels (que ceux-ci appartiennent à une religion positive ou qu'ils soient agnostiques) qui veulent travailler avec eux à la construction d'un monde nouveau, car, sans cela, sans la coopération de toutes les forces spirituelles authentiques, c'est-à-dire ^{p.452} en même temps sociales, de l'humanité, sans cette interaction entre le technique et le moral, il serait impossible d'arriver à dépasser le déséquilibre entre la puissance technique de l'humanité et ses forces spirituelles, et ce déséquilibre menacerait de s'aggraver.

Eh bien, ici, pour un catholique social, par exemple, dans l'acceptation de la violence, comme pour un marxiste qui veut au maximum respecter la personne humaine tout en servant son parti, comment résoudre ce problème de la fin et des moyens, pour des militants politiques et pour des croyants de bonne foi ? Les marxistes ne peuvent écarter ces problèmes en quelques phrases dédaigneuses car, dans la mesure où eux-mêmes montreront que ces questions comptent à leurs yeux, dans cette mesure seulement ils permettront aux spirituels de les rejoindre dans leur action politique et sociale.

Certaines interventions ont paru rechercher dans les forces spirituelles je ne sais quel antidote au marxisme. Si j'allais au fond de ma pensée, je dirais que je suis convaincu, par une lecture de Marx datant de longues années, et que je reprends souvent, que le marxisme, heureusement pour lui, porte cet antidote en lui-même, ou plutôt qu'il n'a pas besoin d'antidote, mais qu'il y a chez lui un fond d'humanisme essentiel. Oui, le communisme doit pratiquer sincèrement la politique de la main tendue aux spirituels. Mais il doit aussi, et je dirai surtout, tendre la main aux forces spirituelles qu'il porte en lui-même. Il doit lui-même mettre l'accent sur son humanisme, car un noble, un puissant idéal humaniste habite au cœur du marxisme, et je crois que c'est là aussi une des conclusions de nos débats.

J'en viens maintenant à mes conclusions. Par cette interaction constante entre le social et le moral, entre la lutte pour les institutions rationnelles, justes,

Progrès technique et progrès moral

et l'effort de l'homme sur lui-même, par cette interaction seule, le progrès technique peut être humanisé et servir pleinement la dignité de l'individu et sa moralité. Le jour où, dans les différents pays, beaucoup d'hommes spirituels seront intégrés aux forces qui préparent la civilisation socialiste de demain, le jour où, loin de se réfugier dans les catacombes du désespoir et de l'individualisme — où nous entraînait l'intervention pathétique de M. Marcel Raymond — le jour où ils s'intégreront aux forces politiques et sociales qui préparent la construction du monde nouveau, le jour où, en demeurant d'accord avec ce qu'il y a de plus profond en eux-mêmes, ils seront en même temps des politiques, des administrateurs, des responsables de cette technique, des hommes baignant dans la réalité populaire et sociale, ce qui arrive trop rarement aux âmes religieuses, le jour où, par ailleurs, suivant l'appel de Romain Rolland, que je vous rappelais la semaine dernière, les révolutionnaires, dans leur action pratique, auront pleinement reconnu toute l'importance des forces morales, comme l'ont fait ici même Prenant et Hervé, ce jour-là, on pourra regarder avec confiance la civilisation collectiviste et technique de demain. On pourra être assuré qu'elle apportera vraiment, selon un mot magnifique et désormais célèbre, « des lendemains qui chantent ».

Mais pour cela, ne nous le cachons pas, il faut de part et d'autre ^{p.453} du courage. Ici je vous dis quelque chose qui me tient très à cœur, je suis convaincu que, dans le monde où nous vivons, toute pensée honnête, toute pensée juste est désormais, dans une certaine mesure, une pensée dangereuse pour celui qui l'émet. Il faut qu'il y ait lutte. Il faut qu'il y ait lutte des spirituels, et particulièrement des chrétiens à l'intérieur de leurs Eglises, pour faire admettre l'inéluctable nécessité des transformations économiques et sociales, et pour pouvoir pleinement rejoindre, sur le plan politique, le marxisme. Il faut, par ailleurs, qu'il y ait lutte des marxistes pour mettre l'accent sur leur humanisme et pour faire triompher ce point de vue humaniste sur celui d'un réalisme qui serait exclusivement tactique et borné. Ce n'est pas par hasard si c'est un grand écrivain, un grand esprit, Romain Rolland, fidèle compagnon de route du communisme et en même temps étranger à toute confession, à tout dogme, qui a le plus contribué à rapprocher l'Orient et l'Occident., l'Inde, berceau de la spiritualité, l'Occident, berceau des techniques intellectuelles et sociales, car, à son avis, d'un côté la spiritualité, de l'autre les techniques, forment les deux faces complémentaires de la renaissance humaine. Ce n'est

Progrès technique et progrès moral

pas par hasard non plus si c'est lui, Romain Rolland, qui, par toute son œuvre, a proclamé la nécessité, pour dépasser la crise du monde capitaliste, de l'union d'hommes venus des horizons et des confessions les plus divers. Je m'en souviens, il aimait à répéter, aussi bien dans ses écrits publics que dans sa correspondance, l'admirable pensée du vieux Parménide : « C'est des dissonances que naît la plus belle des harmonies. »

Pour ma part, le vous dirai, en toute franchise, que, d'ordinaire, je ne me fais pas d'illusions excessives sur les conversations entre intellectuels et sur leur efficacité. Cependant j'espère et je crois que ces loyales Rencontres de Genève, consacrées cette année à de très réels et très dramatiques problèmes, auront, dans une certaine mesure, contribué à unir, en vue de la construction et de l'action, et par delà les divisions apparentes, quelques hommes de courageuse volonté et d'esprit lucide.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, après cet exposé si poignant d'un marxiste, M. Emmanuel Mounier désire prendre position au point de vue chrétien.

M. MOUNIER : Mesdames et Messieurs, je ne pensais pas prendre la parole ce matin. Mais, puisque Georges Friedmann vient de faire une communication dont je n'ai pas à souligner l'importance, et puisqu'il n'a parlé qu'avec scrupule au nom de ceux qu'il a appelés les spirituels (bien que personne n'ait le monopole du spirituel), il convient sans doute que j'apporte à sa déclaration une déclaration complémentaire.

Ces Rencontres ont parfois avancé, parfois piétiné. Eh bien, s'il est un point sur lequel nous avons à mettre à leur actif un résultat positif, Friedmann en atteste. Ce dialogue que j'ai ouvert avec les marxistes au début de nos entretiens, on a dit qu'il se ramenait à une discussion byzantine, à une mode, voire à une obsession qui touche à la ^{p.454} névrose. On l'a dit, je le souligne, avec une bonne foi et une chaleur émouvantes. Il n'est pas douteux que cet angle de discussion ferme des voies en même temps qu'il en ouvre, qu'il faut savoir y entrer et en sortir à temps. Mais je pense qu'il est démontré cette fois à quel sérieux il répond.

Enregistrons donc un résultat. Il y a dix ans et plus que j'ai ouvert ce

Progrès technique et progrès moral

dialogue, pour ma part, avec un certain nombre d'autres. Il est vrai que ce fut souvent un monologue. Il n'est pas moins vrai, il est d'autant plus significatif, que nous avons entendu ici, de la bouche de plusieurs marxistes, un exposé du marxisme dont les résonances et l'ouverture nous changent notablement des exposés que nous entendions il y a une dizaine d'années. Que nous y ayons contribué par nos questions pressantes, répétées, je l'ignore, et qu'importe ? Je n'ai aucune hésitation à dire pour ma part la reconnaissance que je dois au marxisme pour m'avoir révélé les lacunes des spiritualismes et du christianisme en action dans le monde d'hier, pour avoir provoqué en moi un besoin de retrouver une vision plus totale et plus féconde de mon christianisme.

En aucune façon, les uns et les autres, nous ne pouvons poursuivre là une forme quelconque de conciliation ou d'éclectisme. Hervé a dit : « Demandez-nous beaucoup, ne nous demandez pas de dévier notre direction. » Nous ne le lui demandons pas plus que nous n'y consentirions pour notre compte. Il m'est arrivé de demander aux marxistes de dépasser le marxisme. Je retire cette formule, car je me rends compte de ce qu'elle a d'irritant. Je n'accepterais pas non plus qu'on me priât de dépasser le christianisme. M. Prenant a cru que nous lui demandions d'ajouter, disait-il, un petit bout de spiritualisme à son marxisme, pour qu'il nous soit acceptable. Mais non, M. Prenant ! Pas plus que nous désirons ajouter un petit bout de marxisme à notre christianisme ou à notre spiritualisme pour vous le rendre acceptable. Parlons de notre dialogue. Nous nous entendions hier avec Friedmann pour dire que ce que nous y redoutions, d'abord, c'étaient les naïfs et les brouillons. Ce dialogue nécessaire, il durera longtemps, il avancera longtemps, sans doute, dans l'obscurité. Soyons-y rigoureux, prudents, exigeants en même temps que disponibles et hardis. Mais il est ouvert, ne le fermons pas. Approfondissons chacun notre propre position ; ce n'est pas en l'affaiblissant, mais en l'enrichissant, en la trempant, que nous la rendrons éclatante et féconde au dehors.

Je voulais souligner ce résultat, le climat dans lequel nous pouvons le prolonger. Friedmann en a donné une illustration vivante. J'aurais manqué à la joie qu'il m'a donnée si je ne l'avais soulignée.

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. Paeschke, le seul représentant de l'Allemagne actuelle que nous ayons ici.

Progrès technique et progrès moral

M. PAESCHKE : Mesdames et Messieurs, je m'excuse de vous parler dans une langue qui n'est pas la mienne, donc d'une façon nécessairement simpliste. C'est pourquoi d'ailleurs, je ne voudrais pas entrer, à la dernière minute, dans les débats philosophiques de ces ^{p.455} Rencontres qui reviennent, me semble-t-il, à ce seul problème philosophique fondamental, tant de fois discuté à travers les siècles, par les sophistes grecs, les réalistes et les nominalistes au moyen âge, les idéalistes et les matérialistes au XIX^e siècle, les chrétiens et les marxistes aujourd'hui : la conscience de l'homme est-elle le reflet des données du monde extérieur, ou y a-t-il quelque chose en elle qui transcende le monde social et la rende accessible à une morale absolue ?

Je voudrais plutôt me borner à quelques remarques personnelles que je fais, si vous permettez, du point de vue d'un Allemand qui a vu passer les événements catastrophiques des dernières années, à l'intérieur de son pays. Or, il m'est extrêmement difficile, en abordant le thème du progrès moral et du progrès technique, de ne pas commencer par l'assurance de mon profond scepticisme. Veuillez ne pas oublier que, dans la question de savoir si la technique moderne exerce une influence, et laquelle, sur la morale de l'homme, l'expérience d'un système technocrate à outrance a déjà été faite en Europe, avec un résultat néfaste.

Il s'est d'abord passé ceci, qu'on a pu réduire toute une entité collective presque à l'état de l'âge des cavernes, dans une mesure telle qu'il paraît au moins permis de se demander s'il n'existe pas dans la technique même une tendance à l'autodestruction. N'ont-ils pas raison, ces penseurs et archéologues qui ont cru pouvoir constater qu'il y a des cycles dans l'histoire humaine et que pas mal de civilisations ont déjà péri par un excès de technicité dans leur vie — citant l'exemple de l'ancienne Thèbes ou de Babylone où il y avait, dit-on, non seulement des gratte-ciel, de l'eau courante chaude et froide dans les chambres, mais des instruments inconnus, pour construire de gigantesques blocs de pierre, qu'on pouvait mettre en mouvement par la poussée d'un doigt ?

Il s'est passé, en outre, qu'il y a eu une réciprocité si évidente entre la technicisation et l'automatisation de la vie par un système et une dépravation collective de la morale humaine, qu'elle n'est plus uniquement explicable par la seule mauvaise volonté de quelques despotes inhumains. L'exemple donne plutôt à réfléchir sur une interdépendance possible entre cette croyance du XIX^e

Progrès technique et progrès moral

siècle en un perfectionnement toujours croissant de la technique, de la vie sociale humaine, ainsi que de l'intelligence, et cette grande spéculation à baisse du spirituel qui finit avec la thèse psychanalytique du refoulement intrinsèque à la vie consciente et la menace constante d'une révolte des forces les plus primitives.

Il s'est passé, étant donné notre exemple, que la perte ou l'abaissement du sens de la responsabilité humaine s'est manifesté justement par une automatisisation des forces morales de l'homme, des vertus aussi bien que des vices. C'est non pas la cruauté personnelle, mais une cruauté organisée et donc applicable potentiellement à la collectivité de tout un peuple qui a causé l'horreur du monde. Et c'est un courage automatisé qui a dépouillé l'héroïsme de sa beauté et l'a falsifié en en faisant un nihilisme destructeur.

Permettez-moi donc, après avoir vu tout cela, de constater un certain rapport entre la perte de la responsabilité personnelle et la loi de la ^{p.456} technique moderne — rapport qui réside, à mon avis, avant tout dans ce qu'on a dénoncé souvent ici dans la technique, *l'incommensurabilité toujours croissante entre la cause et les effets*.

Je vais vous donner un exemple de ce que peut devenir un homme qui se rend compte que les effets de ses actes dépassent constamment sa propre mesure d'action. J'avais un ami, un jeune aviateur qui avait pris part aux grands bombardements de Rotterdam, de Coventry et de tant d'autres villes. Tant de fois il avait discuté avec moi un problème angoissant pour lui : comment, en lâchant des bombes, par exemple, d'un simple mouvement de son doigt, pouvait-il répondre des effets immenses relatifs à sa propre activité quasi abstraite. Au même moment, Richard Williams faisant en Angleterre de pareilles réflexions avec ses amis. Un jour, parachuté derrière les lignes de l'ennemi, il fut engagé dans un combat homme à homme avec un soldat qu'il fut forcé de tuer avec son couteau. Le résultat fut un *break down* nerveux. Je le rencontrai plus tard dans un de ces sanatoriums pour aviateurs où les fenêtres étaient grillagées pour éviter des suicides. Ce n'était donc pas le seul cas de ce genre. Or, je me souviens d'avoir lu des procédés de tests faits par des instituts psychotechniques de l'armée pour des gens à employer dans les armes les plus développées au sens technique. C'étaient des méthodes qui soumettaient l'individu à différentes épreuves d'activité qui se succédaient presque

Progrès technique et progrès moral

instantanément. Le principe de sélection était déterminé par la capacité des hommes de couper court à leurs impressions et de perdre ainsi le sens de la continuité des actes, donc de leur responsabilité pour les effets.

Pour revenir à des considérations plus théoriques : je vois une certaine relation étroite entre ce caractère discontinu de la technique moderne et la mise en question du principe de la causalité par les micro-physiques modernes. M. Berdiaeff a remarqué très justement dans sa conférence que les physiciens sont amenés à constater que plus l'analyse progresse, plus les facteurs déterminants d'un processus mécanique leur échappent et la vraie cause se voile.

Vous savez que certains savants ont cru pouvoir déduire de ce développement vers un indéterminisme, la chance d'une plus grande liberté de l'homme. Or, il me semble que c'est au contraire la responsabilité humaine qui est profondément mise en question. Notre grand physicien Heisenberg a déclaré il y a quelques semaines à un de mes amis qu'il éprouvait des scrupules de plus en plus forts et presque désespérés à continuer ses recherches scientifiques. C'est une réaction typique d'un homme dans une humanité qui se trouve placée par la technique moderne devant deux positions quasi extrêmes : ou bien s'imaginer vrai créateur de tout ce qu'on peut déchaîner aujourd'hui avec une machine, par une petite pression sur un bouton, c'est-à-dire s'imaginer surhomme, ou si vous voulez dieu-homme, ou bien renoncer à une cohérence possible entre l'acte personnel et les effets, en fermant les yeux dans la masse d'une collectivité dont les œuvres restent anonymes par rapport aux individus. Ces deux extrêmes se correspondent. *L'homo faber*, le fabricant, qui a remplacé *l'homo sapiens* dans la discussion de l'humanisme moderne, p.457 implique d'une part la tentation de l'homme dictateur, et, d'autre part, l'individu humain déchiré par une technique toujours plus incommensurable à sa propre mesure d'action commence à se concevoir dans une position brisée. Ainsi nous voyons le sens de la responsabilité morale se changer de plus en plus en sentiment d'une *culpabilité* morale.

Nous ne *pouvons* pas répondre, en ce qui concerne la technique, d'effets mille fois plus grands que notre propre potentiel de force, comme, moralement parlant, nous ne *pouvons* pas répondre par notre potentiel de sentiment, d'amour, de sympathie, au fait que chaque homme de la terre (comme M. Haldane l'a dit), est aujourd'hui notre voisin — à moins que nous ne soyons des saints.

Progrès technique et progrès moral

Mais nous devons essayer d'être responsables *quand même*. Nous arrivons donc à une position tragique de l'individu qui me paraît être irrémédiable. D'où tous ces systèmes existentialistes qui sont des analyses de l'échec humain. Vous connaissez tous les romans de Kafka dans lesquels il décrit la marche éternelle vers un but dont chaque pas nous éloigne plus et qui nous précipite dans une solitude incompréhensible. Ainsi, un ingénieur qui se voit dans l'impuissance de déterminer un processus commencé par lui et emporté d'après les lois mécaniques modernes à l'effet d'une avalanche, se trouve peut-être dans une situation analogue à celle du héros de l'antiquité dont le premier et seul forfait est amené par l'intervention des dieux — qu'on pourrait appeler aujourd'hui les hasards de la réaction spontanée de la matière atomique — à des fins inconnues et aveuglantes.

Tous les systèmes qui pensent pouvoir apporter ici une solution par un principe organisateur manquent leur but par leur pensée même. D'autre part, on ne peut pas faire d'une expérience de l'échec humain un système philosophique sans risquer ainsi de se ramener à une attitude nihiliste. Il me semble qu'il n'y a pas de solution a priori du point de vue d'un humanisme tragique qu'a évoqué pendant les entretiens M. Lescure. Il n'y a que l'effort de notre responsabilité morale et intime à renouveler chaque jour pour trouver, par appel à notre conscience, la meilleure équation possible entre nos actes personnels et les suites de ces actes. C'est un effort de concentration et aussi de critique, un effort pour parer à la diffusion d'une angoissante réaction en chaîne.

Laissez-moi conclure : je vois une correspondance étroite et directe entre la morale et la technique. Toutes les deux se trouvent dans une crise commune par rapport à la notion du progrès qui semble être remplacée aujourd'hui par une notion de finalité. Celle-ci se traduit par une objectivation quasi totale et abstraite de tous les phénomènes, aussi bien matériels que spirituels. Ainsi, on pourrait parler de la technique automatisée comme d'une technique pure, une technique pour la technique, comme nous avons parlé d'une esthétique pure, l'art pour l'art, ou d'une philosophie pure, la phénoménologie, ou d'une psychologie pure, cette sorte de psychanalyse qui tourne autour du phénomène du narcissisme. Ce terme nous indique qu'il s'agit d'une même tour d'ivoire dans laquelle semblent s'enfermer les forces qui se comprennent comme une fin en soi. Pareil à l'art pour l'art qui *joue*, pour ainsi dire, avec tous les p.458 principes de la composition esthétique, la technique moderne est arrivée dans un certain

Progrès technique et progrès moral

sens à *jouer* avec les principes mécaniques qu'elle prend comme de simples hypothèses de travail. Elle s'expose ainsi au danger de croire que tous les moyens sont bons et que l'homme lui-même peut être pris comme un objet servant à des essais scientifiques. (Le monde a vu cela lors du procès contre les médecins à Nuremberg.)

Or, dans cette inquiétude d'avoir perdu la juste équation entre les causes et les effets, l'homme cherche même à séparer l'acte de création de son application. Ainsi que M. Aron l'a indiqué, dans le domaine intellectuel, il cherche l'acte pur, comme Valéry, l'acte gratuit, comme Gide ; dans le domaine matériel et technique, il cherche, par une sorte de mythologie de l'ouvrier, l'acte spontané et révolutionnaire du matérialisme dialectique. Mais ici, le mot dialectique me semble significatif en ce qui concerne le cercle vicieux dans lequel nous nous trouvons : dialectiquement, les effets de nos actes se manifestent par une réaction qui nous *contredit*. Dans son sens le plus profond, la dialectique n'est peut-être qu'une traduction moderne et rationaliste de la situation tragique de l'homme. Car comment pourrait-on imaginer d'agir dialectiquement, sans y impliquer, dans le cadre de la totalité à laquelle on aspire, cette réaction intrinsèque qu'est la souffrance. Il est très bien de parler, comme M. Haldane l'a fait, de l'ouvrier moderne qui, du fait qu'il n'est plus aussi attaché à l'objet de son travail qu'au temps de l'artisanat, se trouverait dans la possibilité d'une plus grande liberté. Mais c'est une liberté tout à fait fonctionnelle qui s'expose à son tour à être organisée plus facilement pour tous les buts. Ainsi, nous voyons s'élever, en complément au travail machinal, un service obligatoire du travail, de plus en plus strict, qui a une tendance dangereuse vers le travail forcé. Notre dépendance de la technique ne se rachète pas par la technique, comme M. de Ruggiero l'a dit dans sa conférence : On ne peut pas organiser la vraie liberté.

Il est évident que cela ne change en rien notre devoir de méditer sur les solutions : Comment garder et libérer la dignité de la personne humaine par rapport à la technique qui nous est donnée comme un destin ? Il est également évident que chaque solution possible dans le domaine pratique pose en même temps des problèmes politiques.

S'il m'est permis de dire deux mots là-dessus, on pourrait voir, dans le problème du *fédéralisme* dont est préoccupée la politique européenne

Progrès technique et progrès moral

d'aujourd'hui, un indice qu'on cherche à remplacer les cadres d'organisation à tendance uniforme et totalitaire de notre vie matérielle par des cadres plus petits, plus nuancés, plus distincts. C'est un essai qui cherche, dans une certaine mesure, à restreindre le caractère purement fonctionnel de notre activité pour resserrer les liens entre l'ouvrier et son travail, pour retrouver notre vrai voisin : le mutualisme dans le socialisme. L'Europe, en recherchant des formules vis-à-vis des tendances totalitaires, se trouve dans la nécessité de mettre, en quelque sorte, un roulement à billes entre deux blocs qui s'affrontent, pour éviter un choc catastrophique. C'est justement le propre génie européen de la diversité et de la distinction auquel nous devons faire ^{p.459} appel. Le progrès abstrait et sans bornes dont Faust était le grand symbole, n'est-ce pas Méphistophélès qui a pris aujourd'hui son masque, comme Valéry nous l'a évoqué dans sa dernière œuvre ?

C'est pourquoi je crois, en variant le mot de M. Victor, que le seul but de la vraie chasse aux phoques que nous avons à faire ici, c'est de trouver des distinctions valables entre les phoques et les hommes. Nous tous sommes unis dans une même lutte contre la chasse aux hommes !

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, la parole est maintenant à M. Sokoline, ancien sous-secrétaire général de la Société des Nations et président des Equipes de la Paix.

M. SOKOLINE : Monsieur le Président, je résume le résumé de ce que je n'ai pas le temps de dire et je le déplore. Je ne me réclame ici d'aucune orthodoxie et n'engage personne, pas même les Equipes de la Paix, dont je suis un fervent adhérent.

Ces débats ont été marqués par la logique formelle, science du raisonnement dont la tentation est l'absurde, et la logique dialectique, art de chercher la vérité, dont la tentation est le sophisme.

En dialectique, A est A, mais aussi non A, puisqu'il se modifie ; il n'est pas une succession de A différents, parce que la transformation et la contradiction interne ne sont pas assimilables à une succession de morts et de naissances. En dialectique, A peut être à la fois et non A, parce que la contradiction est la base de tout phénomène et de toute pensée. Il en découle que la dialectique ne dit

Progrès technique et progrès moral

pas que A peut être seulement A ou non A, bien que le marxiste soit obligé de poser lui aussi des dilemmes.

Seulement, et c'est là la première différence pratique fondamentale qui embrouille et complique les discussions entre marxistes et non-marxistes, pour le marxiste le dilemme est soit fortement atténué, soit inexistant là où il est péremptoire pour le logicien. Action ou pensée ? demande l'idéaliste. Pensée-action, répond le marxiste : l'action n'est pas toute la vie mais sans action, il n'y a plus de vie.

La deuxième embûche fondamentale qui ajoute aux difficultés de compréhension mutuelle est l'opposition du concret et de l'abstrait. Le marxiste reconnaît lui aussi toute la force de l'abstraction, surtout là où le microscope et les réactifs sont inopérants, mais il ne peut s'en contenter. Pour beaucoup de gens, démocratie, liberté, conscience, Etat, morale, etc., sont des notions absolues ou quasi absolues. Le marxiste interroge chaque fois : quelle liberté ? au profit de qui ? par rapport à quoi ? Quel Etat ? féodal ? bourgeois ? socialiste ? etc. Le Dieu des chrétiens ? de quels chrétiens ? du pontife ? de l'illettré superstitieux ? du chrétien humaniste ? du chrétien obscurantiste ? etc., etc. La pensée non marxiste est une succession de signes plus et de signes moins. La pensée marxiste est un schéma de molécules plus ou moins complet, suivant la culture du sujet. L'abstraction s'impose alors pour ne pas rendre le schéma indéchiffrable, mais à titre conditionnel, comme ^{p.460} une technique de clarification. On a parfois posé ici aux marxistes les questions qu'on pose à Dieu. Ils peuvent répondre que le développement des connaissances nous rapproche de la vérité, que les vérités fragmentaires et relatives ainsi conquises contiennent une parcelle de vérité absolue dans la mesure où elles reflètent le monde concret, mais que la connaissance intégrale du monde est impossible tant que subsiste la transformation, c'est-à-dire la vie. Qu'on puisse traduire cela en langage spiritualiste, c'est l'évidence même, toutefois lorsqu'on réagit contre les diableries fantasmagoriques qui détournent l'attention des problèmes sociaux, c'est-à-dire humains et concrets, on répugne à user des symboles adverses ou à se demander, par exemple, comment Lucifer qu'on décrit comme étant le Himmler du Ciel, en est à la fois l'antipode. Et pourtant c'est de la dialectique : A est ici A et non A.

Le progrès technique favorise-t-il le progrès moral ? Sous cette forme, la

Progrès technique et progrès moral

question demeure une énigme. Dans quelles conditions concrètes le progrès technique peut-il favoriser le progrès moral et le peut-il ? demanderait le marxiste. Les législations peuvent-elles être purement morales, sans autre causalité ? On peut le croire, mais le prouver, jamais. Le contraire semble patent. Le rationnement différentiel que l'U.R.S.S. introduisit sous l'empire de la disette fut décrié comme une infamie. Vingt-cinq ans plus tard, on l'introduisit ailleurs d'une façon presque indolore et sans réprobation morale.

Est-ce que tout découle de l'économique ? Dans le sens mécaniste, mille fois non. Mais le plus séraphique des saints doit avant tout se nourrir ou ne pas être.

L'homme est-il moral avant d'être social ? Il possède des facultés de discernement, mais le développement, l'orientation, le perfectionnement du sens moral sont conditionnés par le social et non pas mécaniquement, mais généralement par opposition et plus généralement encore sous la férule d'une loi, éducation, doctrine ou négation doctrinaire. Il y a des normes de conduite plus ou moins générales, mais il y a des morales de caste et de secte. Donc, la conscience morale est placée et dans l'individu et dans la collectivité et ce qui importe le plus est son contenu, ses manifestations.

Ceci m'amène au sujet que j'eusse aimé pouvoir développer parce qu'il complète le thème de ces entretiens : celui du progrès moral et de la technique politique.

Tant que subsiste la pseudo-indépendance des Etats dans le domaine de la sécurité qui est celui de la peur, tant que les causes de peur s'accroissent en raison du progrès technique et que, de ce fait, s'effritent de plus en plus les libertés politiques, économiques et personnelles, il ne s'agit que de moralité politique précaire, instable, inspirant la méfiance et pire que cela, sauf les cas où des personnalités, malgré ces conditions défavorables, parviennent par leur prestige, moral précisément, à réduire et apaiser ces craintes et cette méfiance. Quoi qu'il en soit, dans les conditions présentes, la moralité même exceptionnelle d'hommes politiques n'est qu'un palliatif. L'ordre des choses est si tordu, si révolté que la bonne foi, l'honnêteté, la tolérance, la bienveillance, la compassion, p.461 l'esprit de justice et de bonté y font figure d'extravagances naïves, de calcul ou d'idéalisme touchant. Tant que les techniques et les pouvoirs dont la paix dépend n'auront pas été soustraits aux caprices féodaux des Etats et transmis à une autorité mondiale, le progrès moral en politique

Progrès technique et progrès moral

demeurera assujetti à la technique politique des Etats engagés par peur dans la lutte contre ce qui pourrait être leur seule sécurité.

En des termes saisissants, M. Marcel Raymond a lancé un appel répondant à l'interrogation qui revient constamment dans l'histoire et que posent les élites angoissées des sociétés en péril : « Que va-t-on faire de nous ? »

Ses contradicteurs les mieux armés et qui, n'oublions jamais cela, sortent à peine des catacombes, d'où ils ont pu défendre avec héroïsme des trésors spirituels primordiaux, comprendront, je pense, le sens de cet appel et la valeur personnelle qu'il implique. Mais, que cela soit ou non byzantinisme, une question surgit : L'honnêteté et le courage n'ont-ils pas une application plus favorable à l'individu et à l'espèce ? Ce grand refus est-il le contre-poids d'une grande menace ou équivaut-il à une protestation, à un vote contre la grêle, le choléra ? N'y a-t-il pas là une part de confusion, non pas intellectuelle, mais affective, englobant dans la même condamnation une méthode de travail, une conception du monde et des travers humains, administratifs, monastiques, résidus d'autres méthodes, d'autres éthiques, d'autres couvents, d'autres époques ?

Avant de prendre le maquis, il y a le « libre examen ». Tel ou tel Saint-Office peut en suspendre l'exercice. Pas le marxisme comme tel. Au contraire. Il l'a ressuscité.

On reproche aux marxistes leur monolithisme, mais on les attrape voluptueusement lorsqu'ils sont en désaccord entre eux ou lorsque leur idéal dépasse leurs possibilités immédiates. Ne vaudrait-il pas mieux reconnaître que cette particularité est également valable pour tous les êtres pensants et agissants ? Je sais tout ce qu'on peut faire dire et taire aux citations et combien les mots risquent de se substituer aux idées. Des locutions elliptiques telles que « l'action n'est pas la vie » peuvent en engendrer d'autres tout aussi courtes et grosses d'interprétations divergentes. Je demande que l'on conçoive ce qu'un marxiste éprouve devant une définition négative de la vie dont l'action est bannie ou reléguée et où la Pensée offre un monde quasi immuable où la naissance et la mort sont définies d'avance comme des opérations où faire un saut est un acte subversif. Je ne prête pas cette caricature à M. Marcel Raymond. J'abuse de son mot. Mais n'oublions pas que cette caricature de la vie a été pendant des siècles et demeure encore en mille lieux le dernier mot du

Progrès technique et progrès moral

connaissable. Comment s'étonner alors des réactions ? Et comme motif j'ai choisi ce qu'il y a, je crois, de plus bénin. Si la nature ne fait pas de saut, c'est le moment d'aller l'expliquer aux atomes. Le soleil, lui, est fixé.

Monsieur le Président, je me résume encore davantage :

1) Tout problème relatif à l'homme dans la cité est un problème politique ; le sujet que l'on traite ici ne peut être épuisé sans son aspect politique.

2) ^{p.462} Sans libre examen, pas de liberté concrète. Sans étude du concret point de libre examen socialement utile, la bonne foi seule ne suppléant pas aux connaissances.

3) Sans liberté de progrès technique, pas de dignité humaine. Sans responsabilité sociale de l'utilisation de la technique, pas de démocratie suffisante.

4) Les notions morales sont grandement en avance sur les notions techniques. Les applications de la morale sont atrocement en retard sur les applications techniques. De là mille convulsions et souffrances, y compris les ahurissements et angoisses de bonne foi.

5) L'opposition au progrès technique étant objectivement un empiétement sur les droits de l'intelligence et de la personne et constituant de ce fait une régression morale, il est vraisemblable que, a contrario, le respect du génie créateur de l'homme constitue un progrès moral.

6) Les croyances où les clauses surnaturelles l'emportent largement sur la mise en œuvre des notions morales sont guettées par la superstition et risquent la désaffection des masses. L'opposition plus ou moins larvée au progrès technique provient en partie de l'angoisse de voir ce progrès saper les superstitions qui ont longtemps fait fonction d'oubliettes.

7) Certaines angoisses dont la victime croit atteindre un summum cosmique de la torture spirituelle peuvent être l'effet des trivialités de la physiologie.

8) La souplesse éclectique de l'humanisme libéral et l'orthodoxie de l'humanisme révolutionnaire sont peut-être la projection de l'inégalité de développement de la technique et de la morale sur le plan intellectuel. La conquête de la morale et de la technique commande une discipline plus stricte que la méditation plus ou moins désabusée ou la défense de positions déjà dépassées.

Progrès technique et progrès moral

9) Les divergences fondamentales existantes sont violemment exacerbées par la lutte entre la logique formelle, base de la métaphysique, et la logique dialectique, instrument du matérialisme antivulgaire. Beaucoup d'hommes cultivés se méprennent de bonne foi sur le sens des objections du fait qu'ils ne possèdent pas les deux méthodes, assimilables à deux langues différentes. Autre cause secondaire de conflit : la tentation de la logique est l'absurde ; la tentation de la dialectique est le sophisme.

10) Les abus criminels de la technique sont dus à l'organisation politique et sociale des Etats et à leurs rapports mutuels. Rien dans la valeur intrinsèque des techniques ne les expose à être autre chose que des serviteurs de l'homme. L'interdépendance des Etats et des sociétés dépassant de beaucoup leur capacité d'indépendance réelle et d'auto-défense, les techniques particulièrement dangereuses pour les collectivités de même que les pouvoirs dont la paix dépend devront être transférés, tôt ou tard, à une autorité mondiale supranationale, idée qui, je l'espère, sera défendue en bloc par les Equipes de la Paix. Quand, au lieu de créer des Etats nouveaux qui vont grossir le nombre des candides ou ténébreux fauteurs de guerre, les élus des peuples chargeront un organisme mondial des principaux départements des territoires sous mandat et des pays désarmés, ce sera un début pratique qui mettra un commencement de fin ^{p.463} à l'obstination utopique de substituer à l'interdépendance réelle une indépendance asservissante, ruineuse et illusoire, et fin à l'obstination de substituer à l'autorité mondiale la négociation diplomatique, le plus souvent vaine quand la sécurité, c'est-à-dire la peur est en jeu.

11) Les sociétés et les Etats gardant une indépendance compatible avec la paix, et enfin privés de la faculté de semer l'épouvante ou de l'éprouver, pourront se vouer à promouvoir le progrès technique, lequel pourra alors, mais alors seulement, aplanir la voie au progrès moral.

Après cela, encore bien des divergences anciennes et nouvelles assailliront les humains, mais ils auront atteint ce qu'aujourd'hui nous poursuivons tous par des dédales différents, et en nous égarant souvent : la recherche de la liberté concrète et de la sécurité une et indivisible dans le respect de la vie humaine et de son génie créateur.

Quant au sort de la pensée libre, qu'elle soit orthodoxe, hétérodoxe, ou autre, permettez-moi de vous rappeler la petite histoire esquimaude que vous

Progrès technique et progrès moral

connaissez peut-être : Un despote jette en prison et torture un sage qui l'excédait de ses dissertations contre la tyrannie. Pour anéantir ses idées il s'apprête à le mettre à mort : « Imbécile, sourit le supplicié ; tuer la pensée ! Elle est immortelle ! »

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Sudre.

M. SUDRE : Mesdames et Messieurs, je suis resté spectateur du débat d'hier et des autres, en regrettant, je vous le dis franchement, qu'il ait pris la forme d'une discussion, si brillante, si instructive fût-elle, entre communistes et anticommunistes, ou entre marxistes et antimarxistes.

Je voudrais rappeler que ni la morale, ni la technique, ni leur rapport, ne sont des questions de parti ; ce sont des questions philosophiques au-dessus des partis. Je voudrais rappeler aussi qu'un parti politique, quel qu'il soit, cherche surtout à conquérir le pouvoir, et alors, la dialectique disparaît pour faire place à l'action qui est tout autre chose. Ne nous a-t-on pas prédit l'autre jour que les idées sont des « prostituées » et qu'il faut en user, mais qu'on ne les estime pas.

Après cela, je me permettrai de préciser et d'unifier les réflexions trop spontanées que j'avais faites, en réponse à certaines critiques, et afin de dissiper certaines incompréhensions.

En premier lieu, je répète que la technique n'est pas une simple invention de l'homme en vue d'assujettir le reste de la nature. C'est l'activité la plus essentielle de la nature, c'est le caractère le plus frappant de la vie. Les biologistes présents ont assez prôné Darwin pour que je rende à Lamarck la justice qui lui est due. En affirmant, même sans trop le comprendre à l'époque, que le besoin crée l'organe, Lamarck a énoncé la loi la plus profonde de la biologie. Les organes répondent à une fin : ce sont des outils. Le filet de l'araignée procède du même besoin que le filet du pêcheur, la palmure du cygne est une rame, la vrille de la vigne est une attache, etc., etc. Ce ne sont pas là des métaphores, comme M. Gagnebin l'a avancé, ou alors le langage scientifique n'est qu'une métaphore continue.

^{p.464} En second lieu, c'est peut-être une perversion de faire de la science pour la science, alors que la science semble être un moyen et non une fin.

Progrès technique et progrès moral

« Science, disait déjà Montaigne, est un outil de merveilleux service. » Mais c'est une perversion bien moins inoffensive de faire de la technique pour la technique, de mécaniser de plus en plus la vie. Quoi qu'il en soit, science et technique sont intimement unies et ne peuvent être séparées que par l'abstraction. Elles progressent l'une par l'autre et sont irréversibles. Lorsqu'on vise la technique, on pense, dans l'ordre industriel, à l'éplucheuse de coton, par exemple, qui fait en un jour le travail d'un nègre américain en un an ; ou, dans l'ordre militaire, au bel assortiment d'engins de mort collective que vous savez. On oublie le microscope qui a permis l'œuvre de Pasteur. Sans la technique instrumentale, la science dite pure ne serait pas possible.

Alors, trouver le point d'équilibre de M. Siegfried, supprimer la technique malfaisante, ne permettre que la technique utile ? Qui pourra et qui osera entreprendre cette tâche ? Les pouvoirs temporels les plus hauts que nous connaissions font tout le contraire. Ils encouragent par patriotisme la technique destructive. En tous pays ils consacrent cent fois plus de ressources au budget de la guerre qu'au budget de la culture. Sur qui ou sur quoi donc compter pour guérir le monde de la malfaisance technique ? Sur la morale, a-t-on dit. Soit, mais d'abord quelle morale ?

Ce n'est pas la science des mœurs, oh non ! Hegel, dont il a été tant parlé comme grand-père du marxisme, avait soigneusement distingué la « Sittlichkeit », la coutume, de la « Moralität », ou conduite réfléchie. Selon le degré de la réflexion, cette conduite est très différente chez les individus. Il y a une morale élémentaire qui consiste à respecter la vie et les biens d'autrui. Il y a une morale plus élevée qui enseigne d'aimer son prochain comme soi-même, et c'est la morale des religions supérieures. Elle suffirait largement à assurer le bonheur social, même dans ce système de classes que le socialisme réproouve si âprement — je ne suis pas un défenseur du capitalisme ! — car la véritable égalité n'est pas l'égalité économique, toujours précaire malgré la contrainte, mais l'égalité morale, le respect et l'amour de la personne humaine. On peut enfin discerner une forme éthique plus haute, privilège d'êtres plus « évolués » qui associe davantage la connaissance à l'amour et prend conscience de la transcendance du monde. Je dis transcendance sans équivoque philosophique, au sens de ce qui dépasse l'expérience. Sans doute, il s'agit de philosophes, de sages, d'êtres exceptionnels, mais ce sont des flambeaux, des guides qui attestent, comme le disait justement M. Mackenzie,

Progrès technique et progrès moral

que la vie peut se surmonter pour accéder à un plan supérieur, celui de l'Esprit.

Illusions ! diront les matérialistes et les positivistes. Je répondrai qu'il y a des « illusions » plus réelles que les réalités sensibles. Ce qui distingue l'homme de la bête, c'est la pensée, et par conséquent le pouvoir de se faire des représentations fécondes qui non seulement aident à vivre, mais s'insèrent dans le phénomène vital pour le sublimer, disons le mot, pour le diviniser. Il se peut, comme l'a écrit Maeterlinck, que Dieu ne soit que le plus beau désir de notre âme, mais il faut ^{p.465} respecter ce désir dans les plus humbles créatures, car il est le plus sûr garant de la morale vulgaire, c'est-à-dire de l'harmonie sociale.

Ici, nous voilà loin de la technique et du progrès matériel. Croire qu'un homme deviendra plus moral quand il disposera d'une salle de bains ou d'un frigidaire, ou même quand l'énergie atomique domestiquée lui permettra de ne travailler que deux heures par semaine, c'est se tromper grossièrement. Que fera-t-il le reste du temps ? ce temps qu'il est si difficile de remplir autrement que par le travail. Il se cultivera ? Mais la nature n'est pas égalitaire, l'intellectuel et le spirituel ne sont pas à la portée de tout le monde ! Si le progrès technique a pu être une condition de la morale en tirant l'individu de son abrutissement, il y a longtemps qu'ils ont divorcé, et sans espoir de se remarier, comme cela se fait dans certains ménages modernes... Je crois que M. Haldane a été aussi loin qu'il a pu dans la justification de la technique moderne. Selon nous, il n'a prouvé qu'une chose, c'est l'impuissance de la technique à fonder une morale.

M. Prenant aura-t-il mieux réussi ? Je suis très sensible à l'indignation qu'il éprouve en voyant ses adversaires accuser le marxisme de n'avoir pas de morale. Mais considérons les faits. Il y a en ce moment, à Genève, un très beau film documentaire sur la vie des abeilles. Il est d'origine russe et a mérité, nous a-t-on dit, l'étoile rouge de Staline. C'est une œuvre admirable et qui prouve une fois de plus combien la technique peut servir la connaissance. Mais je crois qu'il est, dans l'esprit de son auteur, destiné surtout à servir la propagande politique, car il nous représente la société des abeilles comme un exemple parfait de ce que doit être la société humaine, où doit régner une stricte division du travail, où l'individu doit aliéner sa liberté pour se sacrifier joyeusement à la collectivité divinisée. On nous montre, avec une complaisance quelque peu

Progrès technique et progrès moral

sadique, comment les ouvrières exterminent les mâles dès qu'ils ont accompli leur fonction...

M. HERVÉ : Vous avez peur pour les mâles, sans doute ?

M. SUDRE :... comment la jeune reine met impitoyablement à mort sa devancière, qui est sa mère. Est-ce là la morale de l'avenir ? Est-ce la ruche, ou la termitière, qui nous enseignera la morale ? Je pose la question.

LE PRÉSIDENT : M. Hervé répondra.

M. HERVÉ : Il ne vaut pas la peine de répondre. Ici, nous avons parlé trop longuement déjà et vous vous battez contre des fantômes.

M. SUDRE : M. Friedmann a justifié la violence. Il a justifié aussi un certain proverbe que, dans mon enfance, on me représentait comme le type même de l'immoralité, c'est-à-dire : La fin justifie les moyens. Je le dis en passant, je n'insiste pas, mais je crains bien ^{p.466} qu'appliqué à l'homme par la force à défaut d'instinct, ce modèle animal ne puisse que légitimer la cruauté à l'égard de l'individu, fraction insignifiante d'un tout qui seul est réel. C'est pourquoi, sans doute, M. Haldane se félicitait de vivre à une époque « héroïque ». Voilà une expression d'assonance nietzschéenne et qui est bien surprenante dans la bouche d'un socialiste ! Nous pensons que cet héroïsme-là est d'assez basse qualité parce qu'il est imposé. On n'est un héros que lorsqu'on a la liberté complète de l'être. Si Paris ou Londres est pulvérisé un jour prochain par quelque engin au plutonium ou à l'uranium 235, nous n'aurons pas le temps de savoir que nous sommes des héros. Et peut-être même, avec la désintégration en chaîne de la matière terrestre, n'y aura-t-il plus d'historien pour le faire savoir.

De cet exploit si remarquable de la technique, l'éminent biologiste anglais semble prendre son parti d'un cœur léger. Il est vrai qu'il n'y croit pas beaucoup. Mais les experts sont moins rassurants que lui, et puis il paraît qu'on a fait de nouveaux progrès techniques depuis Hiroshima et Nagasaki. Je constate que cette catastrophe insigne, il n'est quasi personne, dans les orateurs des Rencontres, pour en avoir l'épouvante. Nous avons entendu des

Progrès technique et progrès moral

politiques et des économistes, des historiens et des juristes, des savants et des philosophes, des athées et des croyants. Nous avons même entendu des musiciens ! Or aucun d'entre eux n'a été franchement pessimiste. Pour nous sauver, les uns comptent sur la révolution sociale, les autres sur l'intérêt au travail, sur la foi, sur la morale. Ah ! Candide n'est pas mort dans notre XX^e siècle, pourtant si cruel. Dans cet optimisme intrépide, ne pourrait-on pas voir une ruse du Génie de l'Espèce, un des moyens techniques qu'emploie la Vie pour se perpétuer malgré la mort, la douleur et le désespoir ?

Permettez-moi d'apporter une voix discordante et de vous rappeler que nous ne faisons pas que siffler sur la montagne, nous dansons sur un volcan. Il sied bien de dissenter, comme dans les jardins d'Akademos, de parler à la manière de M. Plisnier comme si nous avions devant nous des millénaires pour transformer la bête en ange. Le monde est déjà trop vieux, et si le progrès moral est douteux, le progrès technique, militaire, lui est affreusement certain. Nous n'avons peut-être plus que quelques heures à le maudire. Associons-nous, si nous voulons, à la « révolte des individus » qu'a suggérée si spirituellement M. Marcel Raymond, mais reconnaissons que la morale individuelle ne saurait nous sauver. C'est la morale collective, c'est la morale internationale qu'il faudrait réformer. Tant que les nations convoiteront des territoires, défendront des intérêts ou propageront des doctrines, tant qu'elles n'abdiqueront pas une part de leur souveraineté, tant qu'elles se conduiront dans leurs rapports comme les bêtes de la jungle, il n'y aura pas de paix dans le monde, et le monde périra avec les œuvres de la civilisation. On veut que nous adorions l'Etat. Que l'Etat commence donc par se conduire comme une personne morale !

Je me contente, Mesdames et Messieurs, de vous placer devant des perspectives qui toutes, à mon avis, peuvent donner un sens positif à un débat sur les rapports de la technique et de la morale.

LE PRÉSIDENT : p.467 Je vous prierai, Mesdames et Messieurs, de ne pas rouvrir des débats déjà clos.

M. HERVÉ : Je veux simplement dire ceci : Les uns nous critiquent parce que nous n'avons pas d'héroïsme au sens spirituel et général du mot ; on nous dit : « Vous n'avez pas de drame. » Et quand l'un de nous dit que nous avons une conception héroïque du monde, on nous le reproche aussi. Tout à l'heure, M.

Progrès technique et progrès moral

Sokoline disait que l'on nous posait les questions que l'on pose à Dieu. Je crains que, n'ayant pas Dieu sous la main, on pose les questions en réalité aux diables que nous sommes !

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je crois qu'il sera bon d'entendre maintenant M. Starobinski.

M. STAROBINSKI : Mesdames et Messieurs, le phoque s'est taillé un certain succès au début de ces entretiens. Hier le chameau, noble animal, est entré dans la conversation. Tout à l'heure, les termites ont fait une apparition timide. Eh bien, permettez-moi d'ajouter à ce bestiaire un oiseau : le rossignol.

L'autre soir, au cours du concert symphonique, nous avons entendu *le Chant du rossignol*. A mon avis, c'est l'une des interventions les plus intéressantes qui aient eu lieu au cours de ces journées. Je crois que M. Ansermet avait son idée derrière la tête. Mais cette intervention était comme voilée et discrètement enveloppée dans le langage du mythe, du symbole, dans le langage des sons. Permettez-moi de l'expliquer.

Il était une fois un empereur de Chine. Cet empereur faisait ses délices d'un rossignol qu'il avait apprivoisé et qui, toutes les nuits, chantait sous ses fenêtres. Le chant était si cristallin, si mélodieux, que l'empereur ne pouvait s'empêcher d'en avoir les larmes aux yeux. Le rossignol était honoré à la cour de Chine à l'égal des plus hauts dignitaires. Or, un beau jour, arrivent les ambassadeurs d'un pays étranger ; je crois que c'était le Japon. Ils apportent des cadeaux magnifiques et, parmi ces cadeaux, une cage en or, et, dans cette cage, un oiseau merveilleux, tout scintillant de diamants et de pierres précieuses, mais c'est un oiseau mécanique. On tourne un ressort et voici que, du gosier de l'oiseau, sortent des roulades, des vocalises, des trilles éblouissants, bien plus éclatants que ceux de l'oiseau vivant. L'empereur ravi, n'a plus d'oreilles que pour l'automate, et le rossignol vivant, méprisé, délaissé, s'enfuit et retourne au plus profond des forêts.

Mais un jour arrive où, à force d'avoir été fatigué, le ressort de l'automate se brise, l'oiseau mécanique détraqué ne chante plus. L'empereur en tombe malade de chagrin, il s'alite et son état s'aggrave de façon fatale au point qu'un jour il voit la mort apparaître dans sa chambre, la mort en personne, avec son

Progrès technique et progrès moral

ricanement squelettique et sa faux : « Je viens t'emporter », lui dit-elle. L'empereur supplie. Rien n'y fait. Mais voici soudain qu'éclate un chant céleste. La mort s'arrête, puis recule vaincue, exorcisée. C'est le rossignol vivant qui, saisi de pitié, était revenu auprès de son ancien maître pour lutter de puissance contre la mort.

p.468 L'empereur retrouve la santé. Et l'histoire, comme vous le pensez bien, se termine dans les réjouissances qui marquent le triomphe du rossignol.

Eh bien, Mesdames et Messieurs, il me semble que nous sommes à peu près comme l'empereur de Chine, en tête à tête avec la mort. Non pas seulement celle qui nous menace de l'extérieur, mais il y a un certain tête-à-tête intérieur avec la mort qui est, je crois, notre lot. Le rossignol mécanique, c'est peut-être, si vous le voulez bien, la technique. Mais, même si le rossignol n'était pas brisé, il ne parviendrait pas à charmer la mort.

Mais je me demande encore si dans cet apologue, dans ce mythe qu'il faut interpréter, dont il faut faire l'exégèse, le symbole du rossignol mécanique n'est pas applicable également à certains systèmes, à certains énoncés philosophiques et moraux qui se sont automatisés et qui répètent indéfiniment la même chanson si brillante : la morale bourgeoise, par exemple. Mais je ne veux pas commencer à énumérer ; ceux qui ont mauvaise conscience se sentiront visés. Enfin, quelle que soit la signification que vous donnerez au rossignol mécanique, je vois le symbole essentiel de ce conte dans cette victoire obtenue sur la mort par les puissances du chant, par le jaillissement spontané d'une force vivante. Eh bien, quoi qu'on fasse en vue de l'instauration d'un monde heureux, l'essentiel est aussi de faire en sorte que le jaillissement du chant ne tarisse pas. Il faut être en mesure, me semble-t-il, de faire échec à la mort qui s'insinue subrepticement en nous.

M. Spoerri nous a admirablement parlé de l'alternative du tout et du rien qui se pose aujourd'hui pour nous. Or, si l'action politique doit faire face, et elle le doit, aux diverses forces de l'injustice dans le monde, le chant est ce qui, en nous, a mission de faire face à l'intrusion de la mort, aux entreprises envahissantes du rien. Aucun de ces deux combats n'est efficace sans l'autre ; c'est une action commune. Je prononce ici ce mot d'action. Je sais bien que l'autre jour, Marcel Raymond a dit, citant Rimbaud, « L'action n'est pas la vie ». Mais je serais tenté de dire pourtant que le langage est aussi action. Je ne puis,

Progrès technique et progrès moral

pour ma part, accepter le nirvana de la contemplation pure ni le « nirvana inversé » de l'action pour l'action. Je crois que le chant, le langage doivent entrer en jeu, en action, pour cette fin éminemment intéressée qu'est notre salut et d'abord notre salut au sein même de l'histoire.

Or il se trouve que le langage (qui est une des forces centrales, une des forces essentielles de l'homme, de l'homme intérieur, et qui est le moteur de toute morale, de toute éthique — si par éthique on entend une loi de créativité introduite dans les rapports humains), il se trouve que le langage a subi, au cours des trente ou quarante dernières années, une usure formidable. De cette usure, la technique est, sinon le premier responsable, du moins l'un des principaux complices. Dans un monde dont la structure politique, ou plus exactement la structure idéologique fondamentale, sinon même la composition des forces, depuis 25 ans, n'a pas changé — après l'épisode sanglant du fascisme et de la guerre — le déficit le plus douloureux dont nous ayons à faire le bilan est la fatigue ^{p.469} des mots, l'affaiblissement du langage, la dissipation ou la perversion du sens, l'abus des vocables fondamentaux, l'épuisement des valeurs d'action de la parole. Nous avons assisté ici à des débats qui, à certains moments, pouvaient donner lieu, pouvaient passer pour une très belle, très juste illustration du mythe de la confusion des langues.

Le progrès technique, qui s'accompagne d'un accroissement du risque, du risque moral, et non d'un accroissement automatique du bien, a cette autre conséquence, et qui est à mon avis la plus redoutable : il émousse, il amortit en nous, par l'usure et la répétition, les énergies, les énergies de langage qui devraient faire face aux risques qu'il suscite. Technique et langage : c'est là, il me semble, un problème capital, au même titre que technique et morale. Il est, sans doute, trop tard pour qu'une discussion s'engage à ce sujet. Il me suffira d'avoir posé la question.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, excusez votre président de perdre deux minutes de votre temps pour compléter le récit de M. Starobinski.

Le rossignol n'était pas en mesure de guérir l'empereur. Le rossignol ne peut que chanter la beauté et charmer. S'il a guéri l'empereur, c'est qu'il a chanté d'une manière si séduisante à la mort le charme du cimetière, que la mort y est retournée promptement, ce qui a débarrassé l'empereur. Comme quoi il ne faut

Progrès technique et progrès moral

demander au rossignol, comme à l'homme, que ce qu'il peut donner.

Ceci dit, Mesdames et Messieurs, je dois vous dire que, si vous avez entendu les voix de la *praxis*, représentée par les marxistes, et les voix du spiritualisme, représenté par les chrétiens, nous avons eu de nombreuses propositions de représentants, de porte-parole de tous ces courants spirituels divergeant du christianisme. Nous ne pouvions vraiment pas leur donner la parole à tous, ç'aurait été un congrès de spiritualité. Je donnerai en une fois la parole à l'un d'eux qui nous a paru nous apporter un message intéressant. C'est M. Dietschi qui représente un mouvement qui s'appelle le pan-idéalisme. Il sait donc résoudre tous ces idéalismes à lui tout seul.

M. DIETSCHI¹ : Mesdames et Messieurs, il y a parmi nous un explorateur. Suivons donc les traces de ce chercheur et explorons quelque peu ensemble le chaos moral de la conscience moderne à la lumière d'une éthique nouvelle. Donc M. Victor, qui est aussi ethnologue, a insisté avec raison, à plusieurs reprises, sur la nécessité de définir la morale, sans quoi, affirmait-il, les débats risqueraient de manquer le but des recherches entreprises autour du problème « Morale et Technique ». J'ai la grande joie de contribuer quelque peu à ce besoin de clarté. En effet si tous, nous voulons sincèrement travailler à l'avènement d'une humanité meilleure, nous devons nous demander quelles sont les directives morales pouvant garantir la réalisation de cet idéal. Bien des controverses, au cours de ces débats, seraient tombées, si l'on avait parfois eu une notion plus objective du phénomène ^{p.470} moral et des divers contenus. Je me permets donc de vous donner lecture de la définition scientifique et empirique de la morale :

« Le jugement moral est une approbation ou une désapprobation, une auto-approbation ou une auto-désapprobation d'une tendance relative au caractère altruiste ou égoïste de ses fins ; il est une disposition instinctive, pourvue de caractères suggestifs et contraignants ayant force d'autorité sociale et collective. »

¹ Des raisons techniques nous empêchant de donner un compte rendu sténographique de cette intervention, en trouvera ici le texte que l'orateur a bien voulu récrire d'après ses propres notes (R. I. G.).

Progrès technique et progrès moral

Voilà enfin clarifié le vieux problème de la conscience. Dorénavant, on ne pourra plus raisonnablement l'identifier avec la Divinité ou avec le Démon. Nous connaissons l'importance et la valeur des définitions dans tous les domaines de la recherche scientifique. Si, au point de vue théorique, elles servent à une plus sûre orientation et au besoin d'unité de l'esprit, elles se révèlent dans la pratique, par leurs modalités d'application, très efficaces pour la transformation de la vie.

D'une façon générale, on peut dire que le progrès technique a été continu, grâce à la connaissance approfondie des lois de la nature et au perfectionnement croissant des méthodes d'investigation et d'application. En revanche, dans le domaine moral et dans celui de la culture, l'absence de principes directeurs a rendu le développement de l'humanité chaotique, lent, et inorganique, avec toutes ses conséquences tragiques.

Cependant, une grande espérance est née de la découverte d'une morale objective, infiniment plus sensible au point de vue de la responsabilité individuelle et sociale. Par son contenu idéal, elle promeut une nouvelle hiérarchie des valeurs et engendre une élite rénovée. Son but sacré est le perfectionnement de l'humanité, qui prime toutes les autres considérations. A la lumière de cette conscience révolutionnaire spirituelle, nous pouvons, en quelque sorte, passer sous la loupe d'un examen critique les morales traditionnelles et modernes, religieuses ou laïques. Nous pouvons, par de meilleurs critères, les valoriser quant à leurs qualités éprouvées, capables d'engendrer une humanité future plus harmonieuse. Il en résulte que tout progrès éthique implique l'abandon et le dépassement d'une conception morale insuffisante. La primitivité, la rigidité étroite qui caractérisent la plupart des morales du passé sont issues de connaissances psychologiques fragmentaires et inobjectives. Leurs insuffisances, entre autres facteurs, ont été fatales à l'essor de l'Humanité. La crise de la culture moderne, avec ses conflits douloureux, n'est que l'aboutissement de funestes tendances historiques.

Quelle issue donner à ce problème angoissant ? A ce propos, j'aimerais rapidement vous parler de la vie et du legs spirituel de l'auteur de cette nouvelle morale.

Il y a près de Berne, dans une forêt, une petite chapelle qui, par le symbolisme de son style, laisse entrevoir déjà comme des tendances d'avenir. Dans ce sanctuaire solitaire repose, embaumée, la dépouille de l'un des esprits

Progrès technique et progrès moral

les plus puissants que l'humanité ait produits, génie et saint à la fois : Rudolf Maria Holzappel, dont Romain Rolland, dans un hommage public, a pu dire qu'il était le plus grand maître vivant dans l'art de former l'humanité et que sa vie faisait penser aux légendes héroïques des saints. En effet sa vie a été particulièrement douloureuse ; pauvre, souffrant dans son corps, tourmenté par l'esprit, engagé dans la recherche la plus haute, Holzappel atteste toutefois une perpétuelle victoire de l'esprit, de l'amour et de la foi. Il vécut le drame de l'humanité entière. Toute sa vie fut consacrée à la recherche de fondements culturels plus authentiques que ceux du passé. Pour y accéder, il entreprit une exploration objective de l'âme dans ses multiples rapports extérieurs et dans sa riche complexité intérieure, à l'aide d'une méthodologie nouvelle dont les résultats sont contenus dans un petit ^{p.471} ouvrage : *Essence et méthode de la psychologie sociale*. Son esprit synthétique, orienté vers l'avenir, ne pouvait plus se contenter des anciens fondements historiques de la culture. Pour satisfaire à son aspiration fondamentale, d'essence éminemment religieuse, qui prend source dans ce qu'il appelle « le désir total », Holzappel conçoit un ordre suprême pouvant englober tous les idéaux et ainsi faire affluer les aspirations individuelles vers une synthèse supérieure, vers un *Panideal*. L'œuvre traite de la vie de l'âme et sa rénovation sociale. Il la dédie « aux pèlerins qui cherchent une terre nouvelle », et il ajoute : « Je ne prêche pas, je ne cherche pas à persuader, je veux simplement orienter ceux que je puis orienter. » Elle est une authentique philosophie de la liberté et dans le même temps une puissante architecture de la nouvelle culture entrevue. Les étapes de cette investigation sont : la solitude — le désir — l'espérance — la prière — la conscience — combat — idéal — art — mondes — formes de consciences du passé et de l'avenir. Elle contient des analyses fines et nuancées des sentiments vivant dans la profondeur de l'âme. L'analyse de chaque sentiment est précédée d'une vision artistique. Puis nous assistons à la description objective, à la genèse, aux phases successives de leurs développements. Des bio-critiques accompagnent chaque sentiment analysé, permettant des applications pratiques. La théorie y rejoint toujours la pratique. Il semble qu'on assiste ainsi à un vivant décalqué de l'âme humaine.

J'ai la certitude que les lumières fournies par le Panidéalisme auraient puissamment contribué, si on les avait invoquées, à l'élucidation profonde des problèmes qui se sont posés à nous.

Progrès technique et progrès moral

Pour conclure, il est de mon devoir d'évoquer, si brièvement que ce soit, l'un des ouvrages fondamentaux de Holzapfel : son *Welterlebnis*, qui renferme son intuition la plus intime du phénomène religieux, tel qu'il l'a vécu, et qui n'est autre que l'exposé d'une nouvelle psychologie religieuse ; postulat indispensable à la renaissance de la culture humaine. Holzapfel a réalisé une synthèse parfaite des forces irrationnelles et de la raison et ouvre ainsi de nouvelles perspectives dans l'ordre de la culture spirituelle et de l'appréhension du Divin.

LE PRÉSIDENT : Messieurs, pour terminer, je donnerai la parole à M. Léveillé, directeur du Musée de la Découverte.

M. LÉVEILLÉ : Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, cette intervention qui n'était pas prévue me laisse assez confus, car je n'ai rien préparé. Je ne suis pas orateur, et je ne suis pas philosophe. Aujourd'hui, j'ai entendu des choses magnifiques, des exposés certainement lumineux. J'ai entendu émettre des opinions que je partage, mais je pose une question : Quel va être le résultat pratique ? Probablement des rapports. Sans doute des ouvrages copieux, sérieux, substantiels, qui auront une portée, mais à très lointaine échéance, des années, des centaines d'années, peut-être davantage, et je me permets de vous demander si nous ne pourrions pas remettre les pieds un peu brutalement par terre, et nous poser cette question : N'y a-t-il pas moyen de faire quelque chose qui immédiatement pourrait peut-être donner des résultats ? Je suis totalement optimiste. J'ai entendu beaucoup de pessimistes. Mais il me semble que si nous avons les masses averties, informées, nous avons des chances de faire un grand progrès.

De quoi s'agit-il, en réalité ? Que le progrès technique ne soit pas mis au service du mal et que progresse la morale. Il y a des moyens que l'on p.472 a utilisés et qui ont donné des résultats certains. Lire est très bien, mais hélas, ce n'est pas donné à tout le monde. Tout le monde ne sait pas lire, tout le monde ne veut pas lire. Eh bien, lorsque nous présentons une question, même très abstraite, sous la forme de développements courts, d'images, d'appareils, de démonstrations, nous touchons directement un public qui resterait éloigné de ces questions. Et si je vous fais cette remarque, c'est parce que j'ai constaté les résultats que nous avons obtenus au Palais de la Découverte. Nous avons vu pénétrer chez nous des visiteurs nombreux s'informer des questions

Progrès technique et progrès moral

scientifiques. Et je me permettrai de vous rappeler une réflexion de l'un d'entre eux. Lorsqu'un brave, disons un petit bourgeois moyen, entre au Palais de la Découverte, y fait une visite avec respect, et dit en sortant : « Je comprends que jusqu'à présent je n'avais rien compris. Eh bien ! Je ne veux pas que mon garçon ne comprenne pas », je crois que le jour où l'on entend une telle réflexion, on a gagné la partie.

Et je viens vous demander si vous seriez d'avis que les conférences de Genève transmettent un vœu aux gouvernements de tous les pays : que fussent édifiés dans tous les pays du monde des palais d'un type assez voisin de celui du Palais de la Découverte, c'est-à-dire de vulgarisation de haute qualité et de grande tenue scientifique et morale ; par ce moyen, les nombreux visiteurs que l'on peut toucher auraient quelques chances de progresser, d'aimer la science et en même temps d'avoir des connaissances morales approfondies qui leur permettraient d'appuyer des actions gouvernementales qui, peut-être, par ce moyen, ne seraient pas néfastes, comme elles l'ont été souvent.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je regrette. Je dois dire à M. Léveillé que je ne crois pas que nous soyons en mesure de donner à un vœu tel que celui qu'il émet, une portée quelconque. Et si nous avons des vœux pratiques à émettre, il y en a tant d'autres qui se dégageraient de ces débats, que je ne vois pas comment nous ferions pour nous décider à préférer celui-ci à d'autres qui vont dans le même sens.

Je vous dirai, Mesdames et Messieurs, que nous avons été convaincus, aussi bien l'année dernière que cette année-ci, qu'il était tout à fait inutile de chercher à donner à ces débats ce qu'on pourrait appeler authentiquement des conclusions. Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'en comportent pas. Mais si, lorsque je vous fais entendre une symphonie de Beethoven, vous me dites après : « Et alors, qu'en concluez-vous ? », je serais vraiment bien embarrassé de vous répondre. C'est une chose de cette espèce à quoi nous vous avons conviés, une chose où il y a un moment d'action, un moment de contemplation, un moment de lutte, un moment d'élan vers une décision ou vers des décisions, et vous y avez assisté, il me semble, en particulier dans l'entretien de ce matin.

S'il y a, pour quelques-uns d'entre vous, une déception à ce qu'on ne puisse pas conclure le débat et le résumer dans une parole, et s'il y a eu aussi pour

Progrès technique et progrès moral

quelques-uns d'entre vous le sentiment que ces ^{p.473} débats et ces conférences quelquefois s'écartaient de leur sujet, ou n'y allaient pas directement, je vous dirai que c'est toujours l'effet d'un grand thème.

Paul Claudel, qui discutait un jour devant moi avec quelques amis de questions d'art, et qui discutait notamment avec certains de ces artistes qui aujourd'hui veulent chasser de l'art ce qu'on appelle l'inspiration, et toute espèce de sujets, pour faire ce qu'on appelle un art pur, leur disait : « Il n'y a qu'un thème qui puisse obliger l'artiste à se racler les entrailles. » Il va bien sans dire que dans le temps où il se racle les entrailles, il amène au jour tout autre chose que ce thème. C'était fatalement l'effet de celui que nous nous sommes posé. En vous donnant à discuter, en mettant en discussion ici le thème « progrès technique et progrès moral », fatalement ce thème faisait apparaître toute la complexité, tout le dramatisme, toute la confusion de l'époque où nous sommes. Ce dramatisme et cette confusion sont apparus d'abord dans la confusion du langage. Je ne reprends pas ces points pour reprendre la discussion, mais je n'ai qu'à vous rappeler qu'hier nous avons employé un temps assez long à discuter entre logique et dialectique. Autrement dit, on se sert de termes différents parce qu'on vise des objets différents et des événements différents. Or, il y aurait évidemment un moyen simple, ce serait tout de même que les uns et les autres essaient de comprendre le langage d'autrui. Dans la confusion même des visions, nous avons entendu hier M. Campagnolo nous dire : « Mais pourquoi est-ce qu'on a tant discuté le marxisme ? » Nous n'avons pas discuté le marxisme, le marxisme n'est pas venu comme objet de la discussion remplacer l'objet dont nous avons parlé d'abord, parce qu'avant d'être un objet, avant de nous donner des objets comme une société future, une organisation économique, le marxisme est une manière de voir. Or, on ne peut pas entrer en discussion sans confronter des manières de voir. Il faut, par conséquent, se mettre au clair dans ces manières de voir. Ces divergences dans les manières de voir sont apparues sous d'innombrables aspects.

Je ne parle pas, particulièrement, de la notion du spirituel dont M. Berdiaeff a dit qu'il lui faudrait une seconde conférence pour en parler, mais par exemple, de la notion de transcendance. On a montré que l'existentialisme français avait fait de la transcendance autre chose que la transcendance hors du monde telle qu'elle était comprise par les Grecs et par les philosophies classiques. Mais cette

Progrès technique et progrès moral

proposition est parfaitement admissible, étant donné que Sartre s'est expliqué expressément sur ce qu'il entendait par transcendance. Et je pense qu'il aurait été en effet utile à nos entretiens que beaucoup de ces termes fussent définis mieux qu'ils ne l'ont été, chacun les employant dans son sens.

Cependant une constatation lumineuse a jailli de la plupart des exposés et c'est le fait — je voudrais insister sur ce point-là en particulier — que tous les orateurs, à quelque tendance qu'ils appartiennent, ont reconnu que c'est dans l'action même que l'accord se produit. M. Hervé nous l'a dit hier. M. Berdiaeff nous l'a montré dans les déclarations qu'il nous a faites ici, lorsqu'il nous a cité certains faits, dans ce qu'il nous p.474 montrait d'une manière bonhomme et un peu goguenarde. Mais, sous cette description qu'il nous faisait de l'homme russe qui était à la fois religieux et marxiste, se cachait une grande foi. Et j'espère qu'elle n'a pas échappé à ceux qui l'entendaient, car c'était la foi de l'homme dans ce fait que le chemin de la vérité passe par des contradictions.

Ce mouvement d'espoir dans une union des hommes au sein même de l'action est venu, je crois, à son expression la plus forte dans la conférence de M. Mounier, hier, et c'est ce qui me semble donner à cette conférence un accent tout particulier et en faire vraiment un fort beau couronnement de notre quinzaine. En effet, M. Mounier a donné proprement une transcendance au mouvement collectif, en montrant comment l'idéologie historique partie du peuple d'Israël s'est transmise au monde occidental par le christianisme.

Or, remarquez qu'au cours des débats, M. Berdiaeff avait relevé le caractère messianique du marxisme. Ainsi me paraît se dessiner une voie de rapprochement entre ce mouvement chrétien tel que le décrivait hier M. Mounier et le mouvement collectif qui, dans le mouvement marxiste, nous apparaît comme une nécessité de l'heure. Si les problèmes pratiques qui sont posés par notre époque étaient à résoudre dans une société unie dans son langage et dans sa vision du monde, ils ne seraient pas si graves. Si les divisions profondes qui rendent le langage difficile, qui empêchent nos visions du monde de coïncider, se produisaient dans une époque où la vie serait relativement calme, où l'état social ou matériel ne poserait pas de problèmes, elles n'auraient pas de gravité. Tout le tragique de notre situation, qui est si nettement apparu au cours de ces débats, me paraît résulter précisément de ces deux facteurs : de la division de

Progrès technique et progrès moral

l'homme dans son langage, ses idées, et, d'autre part, de l'acuité des problèmes que, dans cette division même, il est appelé à résoudre.

J'espère que les débats auxquels vous venez d'assister vous ont permis de vous informer au moins quant aux voies à suivre pour chacun de nous puisque nulle quiétude n'est plus possible et puisque à tous, à chacun de nous, l'action, une action énergique s'impose. Cette information que nous pouvons recevoir d'un débat, c'est en définitive tout ce que nous sommes capables, nous, Comité des Rencontres internationales, de provoquer et de vous proposer.

C'est pourquoi je remercie ici, au nom du Comité, nos éminents conférenciers, nos hôtes qui ont bien voulu contribuer à l'animation des entretiens, et nos autorités qui nous ont permis, par leur aide, de les organiser.

Notre pays est peut-être moins touché que d'autres par la gravité des problèmes de ce temps-ci, plusieurs des orateurs l'ont relevé. M. Prenant nous a dit : « Vous connaissez une douceur de vivre que vous ne connaîtrez peut-être plus longtemps. » Eh bien, je voudrais que nos hôtes soient persuadés que c'est une des significations que nous voulons donner à ces Rencontres, que précisément notre volonté est de ne pas échapper à ces problèmes, même si apparemment nous sommes moins que d'autres touchés par eux. Ces Rencontres permettent ainsi, en p.475 profitant de la situation spéciale de la Suisse, d'inviter nos hôtes à un échange d'idées dont le choc peut être moins nocif ici qu'ailleurs. Ils y trouvent peut-être une certaine satisfaction.

Au nom du Comité, que tous soient remerciés, et je puis vous dire que l'assiduité et la chaleur que le public a apportées à ces réunions nous encouragera à chercher à les continuer.

J'ai dit.

@

APPENDICE ¹

@

M. Francesco FLORA : p.476 Je voudrais tout d'abord avouer le malaise que j'éprouve en voyant rapidement dévier le thème qui nous était proposé. Au lieu de nous en tenir fermement aux termes de la question, voici que peu à peu, soit par de l'optimisme prématuré, soit par du pessimisme expéditif, qui sont ici exactement la même chose, nous nous sommes mis à discuter de matérialisme historique, et, sur une recherche qui devait être rigoureusement scientifique, ce sont les passions cachées ou manifestes de la lutte politique qui ont pris le dessus.

Certains, en faisant un tour de prestidigitation, ont comparé et même identifié le progrès technique au marxisme, puis ils ont intégré le progrès moral, tout en le niant, dans ce progrès marxiste. Ils ont, les premiers, cru à cette identification, et de même, tout le monde l'a cru à sa propre façon. C'était comme le jeu du moine qui, un vendredi, mangea du lièvre qu'il avait baptisé poisson : *ego te baptizo carpem*.

Mais, ceci dit, je voudrais aller au-devant d'une accusation trop facile et qui n'est pas sans ingénuité, c'est-à-dire, après tout, que les conférences et les discussions genevoises se résolvent en une espèce de séances d'académie. Et je ne ferai certainement pas l'éloge de l'académie, même si c'est justement dans les académies que certains parmi les plus grands événements de la civilisation ont pris naissance, soit par un mémoire de quelque savant, soit par la discussion d'idées philosophiques ou politiques.

La discussion pure est comme la science pure : elle prépare les révolutions des idées et des techniques ; elle pose les germes des possibilités les plus imprévues. Celui qui vole n'est pas vraiment l'aviateur qui maintenant gouverne le volant d'un avion, mais celui qui l'inventa. Chacun de nous apporte une contribution majeure ou mineure à la vie de la civilisation, pourtant toujours un apport infinitésimal, même si c'est celui d'un homme de génie ; mais aucun

¹ Nous donnons ci-après le texte de deux interventions préparées et annoncées qui ne purent être prononcées en raison du manque de temps (R. I. G.).

Progrès technique et progrès moral

homme n'a d'autre tâche envers soi-même, envers la société et envers Dieu si ce n'est celle qui s'adapte à ses propres moyens et à son devoir d'individu, ou même de « personne ». Et nous ne sommes pas fadement invités ici à réviser la carte du monde. C'est pour une œuvre de discussion que nous sommes appelés, nous, hommes de lettres et de pensée, et pour mettre en clarté, pour nous-mêmes et pour autrui, les idées et les principes de la réalité mentale et sociale dans laquelle il nous faut agir. Et les contacts d'hommes de cultures différentes ont une efficacité que p.477 chacun de nous a pu constater par soi-même en mettant à profit les divers points de vue, et parfois même le choc des principes, en absorbant de nouveaux germes, ou en repoussant d'une énergie plus convaincue les idées sophistiquées et sans débouché.

On a trop insisté sur les schémas politiques plus ou moins déguisés qui dénaturent notre problème. Le monde est énormément plus vaste que la politique pure, pour qu'il soit permis de tout réduire à sa terrible mesure. Que les purs politiciens me pardonnent, s'il y en a ici parmi nous ; mais je crois que le monde, dans ses valeurs les plus profondes, c'est-à-dire les plus humaines, avance malgré la politique et non guidé par la politique professionnelle, domaine de l'éphémère et de l'extérieur.

Je voudrais présenter ici une synthèse des données du problème en reprenant les motifs que je développais déjà en 1930 sur l'humanisme de la machine, dans lesquels je tentais de ramener la machine à l'homme, à sa responsabilité, à son intériorité et d'en faire même un objet d'amour naturel, comme celui que François d'Assise eut pour les tourterelles et pour les loups.

Trop souvent peut-être nous oublions le caractère de la machine, que les plus anciennes philosophies considéraient déjà comme le prolongement du bras et de la main de l'homme pour changer le monde. Les choses qui nous semblent les plus simples aujourd'hui — nommez même le pain et le vin, nés de l'agriculture — sont les produits de machines primitives, comme ce fut une machine primitive qui créa l'écriture et la divine orthographe de la peinture et la possibilité d'entonner dans un roseau la musique et par le souffle humain ou par celui du vent former une mélodie. Et Léonard de Vinci affirmera que l'homme se distingue de la bête par sa capacité d'inventer, c'est-à-dire de changer la nature à travers la machine et l'art.

Il s'agit donc d'une métaphore lorsqu'on nous affirme que la machine

Progrès technique et progrès moral

s'oppose à l'homme. La machine n'est que la volonté de l'homme, et l'homme s'oppose toujours à soi-même, même s'il en arrive au suicide.

Je sais que ce rappel du machinisme fondamental de la vie humaine peut sembler une dérision. La *qualité*, dit-on, est bien celle-là ; mais le monde moderne est opprimé par la *quantité* des machines et par les effets destructifs auxquels elles peuvent parvenir, par les tentations dans lesquelles les machines exposent l'homme à abuser de leur puissance homicide.

Je ne crois pas que la capacité de pécher se soit accrue dans le monde. Je ne considère pas la machine comme étant un péché. Dans le rapport entre l'homme et l'univers, entre l'existence humaine et la mort, entre l'homme et Dieu, les machines sont pareilles à toutes les autres occasions qui alimentent les fautes de l'homme, qui toutes se résument dans la haine.

Lorsqu'on annonça la bombe atomique, une question me fut posée sur le rapport de technique et de morale, toute semblable au sujet de notre discussion d'aujourd'hui. Je répondis qu'avant tout, les inventions et les découvertes sont en elles-mêmes des œuvres très humaines par ce qu'elles comportent de génie humain, de ténacité, de désintéressement et de sacrifice. Quant à leur usage ou à leur abus, que l'on pourra mettre au service du bien ou du mal, elles sont égales à toutes les possibilités, à toutes les puissances parmi lesquelles l'âme humaine développe sa libre action, docile ou rebelle à la loi morale qui est dans l'âme même et qui est en rapport d'harmonie avec l'univers. On peut faire également un usage inapproprié ou néfaste de tout ce qui existe : chaque atome et chaque instant sont potentiellement chargés de bien et de mal, de toutes les tentations et même de toutes les plus célestes vocations.

Selon la volonté de l'homme, il y a synthèse ou désaccord entre la technique et la morale, cas après cas, en concret : ainsi que dans tous les rapports ^{p.478} que l'homme établit entre la nature et la société, entre l'âme et le corps, entre l'esprit et les sens, de sorte que prennent naissance les vertus que l'on nomme théologiques et les vices que l'on nomme capitaux, la santé et les maladies. Il suffit de penser que l'homme possède la parole pour nommer et former la vérité et qu'il peut au contraire s'en servir pour divulguer les mensonges les plus inhumains. Abolirons-nous la parole, parce qu'elle peut servir à bâtir le mensonge ?

Fondamentalement, en soi-même, pour ce qu'il renferme de génie et de

Progrès technique et progrès moral

volonté humaine, le progrès technique est déjà un avantage moral, tout comme le don du langage et comme la capacité humaine de transformer le monde et d'incarner de cette manière la raison et la dignité de l'homme. Si la machine est aujourd'hui plus violemment opposée à l'homme par une invocation purement littéraire à l'état de nature, il est vrai que les hommes eurent toujours envie de renier la technique, en s'en servant souvent pour la dénigrer, comme celui qui se sert des caractères typographiques pour médire de l'invention de l'imprimerie et de l'écriture, et se sert du micro pour protester contre l'invention de la radio (Il y a là, du moins, une belle incohérence.) Je me suis amusé une fois à rapporter les invectives des écrivains anciens jusqu'au XVIII^e siècle (*laudatores temporis acti*) contre les inventeurs et les auteurs de découvertes, et, par exemple, contre celui qui le premier confia aux flots un bois et inventa la navigation, et contre celui qui le premier posa un soc dans la terre et prétendit donner vie à l'agriculture, et même contre celui qui découvrit l'usage du feu. C'étaient des imprécations qui commençaient par le mot « *Pereat* », qu'il périsse, mais comme cela s'adressait toujours à des hommes déjà morts depuis des siècles ou depuis des millénaires, elles étaient tout à fait inoffensives.

Qu'y a-t-il au fond de cette nostalgie qui pousse les hommes à se tourner sans cesse vers le passé, vers l'âge d'or, vers le paradis perdu ? Il y a avant tout la *pietas*, la piété de la Mémoire, envers les hommes et les choses mortes, jusqu'à ce passé (je voudrais dire) prénatal de chaque homme dans le giron du cosmos. Ce n'est pas un principe logique et moral qui anime cette opposition entre les âges révolus et le temps présent, tout à l'avantage du passé, mais le sentiment et la mélancolie sacrée d'un culte du temps défunt.

Celui qui oublie la qualité humaine de la machine, qui n'est pas seulement la machine à vapeur ou la dynamo, mais n'importe quel moyen permettant à l'homme de multiplier la puissance de son action, partant la puissance même de son intelligence, devrait avoir au contraire pour la machine un sentiment humain et fraternel et la renfermer dans son âme comme une œuvre d'art et d'intelligence. Il ne doit pas oublier que le télescope qui rapproche les astres, que l'orgue, que le violon sont des machines, bien que pour jouer de l'orgue et du violon il faille posséder une vertu plus élaborée que celle nécessaire à faire fonctionner une sonnette électrique. Celui qui oppose la vieille diligence au chemin de fer, à l'automobile et à l'aéroplane devrait pourtant reconnaître qu'il préfère une machine ancienne à une machine moderne, une roue commune à

Progrès technique et progrès moral

une autre roue qui tourne en vis dans l'air. En fait, personne ne revient à la diligence. Mais si on voulait se libérer à rebours de toute machine et même du levier primitif, on se retrouverait dans la caverne des troglodytes, pour finir au plus tôt (quel bonheur) dans le ventre d'un anthropophage. Le néo-primitif ne serait pas plus défendu devant la douleur et la mort qu'on ne l'est au temps de la machine. On a parlé de la nécessité spirituelle pour les hommes de retourner à l'anthropophagie, mais j'ai écrit que si cette chose devait advenir, il sera néanmoins permis à certains hommes de mourir de faim, et je serai l'un d'entre eux.

Il est nécessaire de bien s'entendre sur la conception du progrès. Il ne ^{p.479} s'agit pas d'imaginer un progrès moral ou même technique, ou le rapport entre les deux, comme une pure succession temporelle et spatiale, où le progrès s'identifierait avec la chronologie et où le moment postérieur contiendrait le précédent, sur la mort duquel il a surgi. Dans cette acception du mot « progrès », toute discussion serait superflue : ce qui suivrait serait toujours un progrès sur le premier, et la vieillesse un progrès sur la jeunesse, et la mort un progrès sur la vieillesse ; le balbutiement même d'un enfant serait un progrès sur la philosophie et sur la science de son père.

Il faut regarder un fait tel qu'il se réalise dans une situation concrète et créatrice. Dans toute synthèse morale, sciemment réalisée, la vie du monde est inventée de nouveau, comme dans une œuvre d'art ou dans une découverte scientifique. On vit, dans chaque action, un nouveau drame de la vie morale, une lutte entre les sens et l'âme, entre le bien et le péché, non selon une ligne droite et automatique d'accroissement, mais selon une intarissable invention, qui est toujours un danger de chute et qui est souvent une chute, comme elle est souvent un rachat. Expérience toujours neuve que chaque homme n'agit que pour soi-même ; et ce n'est que par son individualité qu'il la communique aux autres. Il n'y a pas une seule action qui soit identique pour deux individus qui l'accomplissent ; il n'y a pas une situation (dans laquelle il faut agir) qui soit identique devant deux diverses consciences. Le cours du fleuve est continu, mais on ne se baigne jamais dans la même eau. Une est la loi morale et tous en ont conscience, même ceux qui la nient ; mais ses formes et ses sortes sont infinies : *ars una, species mille*.

C'est pour cela que chacun effectue une harmonie ou une disharmonie,

Progrès technique et progrès moral

d'après sa façon d'agir, soit en obéissant à la loi qu'il sent universelle, même dans l'originalité d'une situation unique et non répétable, soit en transgressant cette loi pour obéir à la tentation, à l'arbitraire. Et il s'agit toujours d'une lutte et d'un choix entre l'arbitraire de notre sphère animale et la liberté de la conscience mentale et morale. C'est dans cette capacité morale que consiste ce qui vraiment nous fait hommes, ce qui alimente de son humanité positive l'art, l'usage de la technique, la religion qui cesse d'être superstition, de même que la bonne politique qui cesse d'être un jeu « ventripète » pour devenir ordre de vie sociale. Et l'humain est qualité, non pas quantité : *persona*, non pas numéro. On ne naît pas homme, on le devient. Le « Deviens toi-même » nietzschéen ne doit pas être pris comme une invocation à l'individualité brute, mais comme une invocation à la personne pour qu'elle accomplisse pleinement la loi qui la relie religieusement à la responsabilité de l'univers. C'est seulement ainsi qu'un homme en contact avec la vérité, qui est la loi universelle trop souvent violée, peut racheter le péché et la douleur du monde.

C'est aussi à cette conception du progrès toujours en rapport avec l'individu, mesure du monde, que la conception de la technique doit être rattachée, car elle ne progresse que lorsque les inventions et les découvertes répondent à une nécessité sociale et qu'elles aident à améliorer l'humain de l'homme. Du reste, la progression purement chronologique n'est pas même vraie pour la technique, car beaucoup d'inventions sont abandonnées pour des processus qui les précédaient, et il est même vrai qu'aucun nouvel instrument ne détruit l'usage des anciens, comme la nage et ensuite le vol mécanique n'ont détruit l'habitude d'aller à pied.

Mais il est certain que celui qui observe l'histoire toujours créatrice du monde, qui l'inscrit dans les schémas de l'espace et du temps, et qui observe les côtés positifs, c'est-à-dire humains, de l'œuvre des hommes dans la vie sociale, peut fixer quelques règles d'un développement moral et d'un développement technique, en se servant de ces lignes pour les buts (et au service) ^{p.480} d'une action sociale. L'humanité, vue dans son ensemble, est passée par des formes de vie toujours plus complexes : l'œuvre des fils, tout en recommençant derechef dans chaque action singulière, est pourtant enrichie par la présence des pères. Dans ce sens il est donc permis de constater un progrès social dans la fin de l'anthropophagie et de l'esclavage, dans l'affranchissement des superstitions, dans l'approfondissement de la liberté comme essence de

Progrès technique et progrès moral

l'homme, dans la défense des humbles, et ainsi de suite, même si dans la lutte de la vie toutes ces conquêtes furent d'heure en heure remises en question par la haine et la réaction. La vie n'est pas une idylle : c'est un heurt de forces opposées et terribles.

Tout problème mental naît d'une situation historique, et le rapport entre l'homme et la machine, problème de volonté et de responsabilité morale, nous est représenté aujourd'hui surtout dans l'aspect qui le relie à la lutte entre capital et travail, entre les patrons et les personnes soumises, qu'ils soient des peuples ou des individus. En ce sens c'est le même problème qu'aux temps où les machines étaient des millions d'hommes que d'autres hommes considéraient comme des choses et dont ils se servaient pour les travaux serviles : les esclaves qui élevaient de grands mâles et qui construisaient le Colisée ou la Voie Appienne. C'est pour cela qu'aux origines de l'âge présent, lorsque le machinisme se fit plus intense, on nomma les machines les esclaves de la modernité. Ce n'est pas le seul éloge que l'on puisse faire d'un bon usage de la machine ; mais je m'épargnerai de répéter les possibilités de la machine en faveur de l'homme, qui ont été décrites par les savants en biologie et pour lesquelles il est permis d'espérer que les hommes, las de guerres infâmes et stupides, se serviront de la technique (et, supposons, de la désintégration de l'atome) pour libérer l'homme en vue d'un plus haut destin, et peut-être même pour libérer les innocentes espèces inférieures que l'homme tue pour se nourrir. (Léonard de Vinci écrivit que les hommes et les animaux peuvent manger des herbes, parce que les plantes ne souffrent pas.)

La technique, c'est-à-dire la volonté humaine qui crée et qui emploie les machines, pose aujourd'hui le problème d'un renouvellement social. Les frontières, les douanes, les passeports et les souverainetés nationales sont bien anachroniques dans un monde où les barrières de l'espace et du temps sont tombées : ainsi les privilèges privés des castes sociales sont incompatibles. Il me semble qu'un principe s'impose : *tout ce qui peut être commun entre les hommes doit être commun*. C'est un principe irrésistible, c'est le véritable levain de l'histoire moderne. Mais il importe qu'il s'effectue par la seule méthode valable qui est celle de la liberté.

Car justement, lorsqu'il m'arrive de parler de volonté et de responsabilité de l'homme, je crois à la liberté de l'homme et sans cette prémisse morale, tous les

Progrès technique et progrès moral

discours, dans un sens ou dans l'autre, me sembleraient vains, si les actes de l'homme étaient le produit de forces obscures qui le surpassent, si l'homme ne vivait pas selon sa volonté dans le bien et dans le mal, s'il était pour ainsi dire vaincu par la volonté d'une nature aveugle, d'un aveugle fatum, d'un aveugle déterminisme ; ce serait désolant de penser, par exemple, que tout ce que nous sommes en train d'élaborer dans nos débats, avec le calme ou la fougue des divers tempéraments, n'est que le jeu d'une force qui nous domine et qui s'amuse avec nous ; si je dois penser que le discours même que je m'efforce de vous faire sur la volonté et responsabilité de l'homme est lui aussi le jeu obscur d'une force étrangère à l'humanité. Si nous sommes vaincus et dupés par une atroce puissance qui nous impose le crime quotidien de travaux mortels comme ceux des mines, le crime de la guerre et de la destruction atomique, je ne peux qu'éprouver une indicible ^{p.481} pitié pour la condition humaine, ou, à vrai dire, j'ignore entièrement ce que peut être ce sentiment de pitié, s'il est lui aussi le jeu de la force obscure qui nous entraîne.

Non. Je crois à la volonté et à la liberté de l'homme, sinon sa lutte même contre l'esclavage économique serait vaine ; je crois à la responsabilité de l'homme. Je crois que ce n'est pas la technique qui amène les crises et les guerres, mais la triste responsabilité de l'homme, et il n'existe aucune excuse. Je crois à l'humain qui alimente les valeurs suprêmes : l'amour, la vérité, la poésie, la dignité, l'honneur, le devoir, le courage de l'âme, le sacrifice, la capacité même de la joie, de la solitude et de l'universalité. De sorte que si je regarde la tragédie de notre époque et si je pense aux esprits les plus élevés qui ont su la souffrir, j'accepte moi-même la vision de notre époque comme celle d'une époque héroïque mise en face d'énormes responsabilités pour le futur. Je crois en ce « tragique humain », comme il m'advint de l'affirmer dans les discussions sur l'esprit européen.

Et puisque je crois en ces forces humaines, qui peuvent être obscurcies mais non détruites, permettez-moi d'exprimer une confiance qui se rapporte à une anxiété commune, à une angoisse que j'ai pressentie (quoique inexprimée) au fond de plusieurs discours : une allusion tacite au danger d'une nouvelle guerre. Je n'envie pas leur métier aux prophètes, mais je dis que les hommes qui gouvernent les peuples prennent garde : celui qui déchaînera la guerre la perdra.

Progrès technique et progrès moral

*

M. Charles LEHRMANN¹ : Permettez-moi de faire entendre aussi, dans cette discussion sur la morale et la technique, la voix d'une doctrine qui, pour peu connue qu'elle est, n'en a pas moins son mot à dire sur ce problème. Jusqu'ici, les voix qu'on a entendues se divisaient en deux groupes, s'attachant à l'un ou l'autre des deux grands blocs à l'ouest et à l'est qui se disputent le monde. Guelfes et Gibelins ; civilisation occidentale d'inspiration chrétienne et matérialisme historique sont les critères pour juger les rapports entre morale et technique. Le message de la pensée hindoue et même les proverbes de la philosophie esquimau n'ont pas changé la physionomie des débats.

Or, il n'est pas vrai que le monde ne connaît que ces deux seuls efforts pour maîtriser la vie. Il n'y a pas seulement un spiritualisme chrétien, orienté surtout vers le salut de l'âme, et un matérialisme historique, mettant l'accent sur le bon fonctionnement de la vie sociale. Il y a aussi la doctrine du judaïsme, le spiritualisme juif qui représente la conciliation naturelle, avant la lettre, de ces deux tendances.

La plupart d'entre vous seront étonnés d'entendre parler du judaïsme comme d'une doctrine vivante. Ils penseront à ce mot du jeune Heine, pour qui le judaïsme n'était pas une religion, mais un malheur. Le mot « juif » fait penser aujourd'hui — si l'on fait abstraction de quelques grands commerçants oubliés par Hitler — à quelque misérable rescapé des chambres à gaz, ou encore à une poignée de terroristes troublant la paix du lion britannique. Ni les uns ni les autres n'ont donné une leçon convaincante ; ni les six millions qui ont fait une démonstration de non-résistance jusque dans les chambres à gaz, ni leurs survivants désespérés qui, par une dialectique tragique, essaient maintenant des méthodes radicalement contraires.

^{p.482} Quelques-uns d'entre vous, ceux qui étaient au collège « forts en religion », se rappellent peut-être que le judaïsme a été non sans importance pour le fondateur de la religion chrétienne, que Jésus de Nazareth a été éduqué et instruit par des rabbins, qu'il n'a vécu et agi que parmi les Juifs, et qu'il a été crucifié par les forces d'occupation romaines, sous l'inculpation d'attenter à la

¹ Titre suggéré par l'orateur pour son intervention : « Le point de vue du judaïsme ».

Progrès technique et progrès moral

sécurité de la puissance d'occupation. Mais peu de personnes se rendent compte que le judaïsme vit encore comme doctrine ; une doctrine qui réunit des qualités dont la séparation a causé le divorce fatal entre la morale et la science dont souffre le monde ; une doctrine qui, si elle n'a pas remporté les succès prodigieux du christianisme, ne partage au moins pas la responsabilité de celui-ci pour la marche des choses aboutissant à la tragédie du XX^e siècle.

Les spiritualistes de l'Occident, enfants de la civilisation chrétienne, déplorent dans le programme communiste l'absence d'une marge pour l'individu, pour la responsabilité humaine, pour la liberté. Mais le communisme russe ne commet que les mêmes fautes, à rebours, qu'a commises le christianisme lorsqu'il est devenu une puissance politique par la succession de l'Empire romain : il se pose en orthodoxie, n'admettant aucune pensée hérétique, inofficielle. Cette intransigeance orthodoxe est considérée comme condition de réussite sur le plan politique, mais la réussite politique n'est pas une preuve de l'infaillibilité d'une doctrine sur le plan de la vérité historique. La domination de l'orthodoxie par coercition se paie par la perte de forces vives. Si le communisme ne s'arrogeait pas la fonction de diriger les consciences, la Russie soviétique aurait probablement plus de force persuasive, plus d'amis dans le monde, parmi tous ceux qui sont attirés par son expérience sociale. Et si le christianisme avait christianisé le monde par la liberté, comme le firent les premiers apôtres, et non pas par le feu et le fer, le monde serait aujourd'hui plus profondément civilisé. L'Église ne connaîtrait pas ces défaillances dans un monde qui semblait être entièrement christianisé, si elle n'avait, jalouse de son pouvoir, enrayé pendant des siècles toute velléité de pensée hardie et de recherche scientifique. Par cette rigidité, elle a perdu le contrôle sur les sciences s'émancipant de sa tutelle et aboutissant à la technique moderne. Ainsi a commencé le développement hybride d'une technique affranchie de l'esprit régulateur.

Mais l'impuissance désemparée du christianisme devant les sciences émancipées n'est peut-être pas seulement le résultat de son attitude tactique qui le fit recourir à des méthodes totalitaires, mais — c'est là un point de vue qui n'en exclut pas d'autres — de sa structure spirituelle. Le christianisme repose sur le pilier dogmatique que voici : l'humanité a trouvé son salut par l'avènement du Christ, du Messie. Le chrétien était fasciné et immobilisé par la perfection incarnée dans la figure rayonnante de Jésus de Nazareth. Cette

Progrès technique et progrès moral

perfection atteinte dans le passé l'obligeait à tourner les yeux en arrière, avec les conséquences qui devaient en résulter pour les forces de progrès, pour les idées nouvelles. De ce spiritualisme tourné vers le passé, il est impossible de bâtir un pont vers les efforts déployés à l'Est, d'assurer le bonheur humain par des méthodes nouvelles. N'a-t-il pas été dit ici même, par M. Berdiaeff, que la Russie soviétique ne se considère pas comme sortie d'une évolution organique, mais comme une rupture complète avec le passé, une orientation révolutionnaire vers l'avenir ? De là, impossibilité de la synthèse idéologique tant recherchée par les hommes de bonne volonté qui ne peuvent pas ignorer cette grande lueur à l'est.

Cette difficulté n'existe pas pour la doctrine spiritualiste dont le christianisme est issu, et qui s'en est séparée justement par l'interprétation de la question du Messie. Le judaïsme est resté dans l'attente du Messie à venir. ^{p.483} Au lieu d'une perfection accomplie, le judaïsme connaît la perfectibilité illimitée, vers laquelle chaque jour est une étape. Il oppose à l'âge d'or que l'antiquité grecque et chrétienne plaçait dans le passé une ère messianique située dans un avenir toujours proche et jamais atteint. Cela signifie une attitude dynamique, inquiète si vous voulez, mais aussi progressiste, évolutive : un demain éternel vers lequel se tendent les forces du croyant. Judaïsme signifie évolution constante en morale et en science.

Quant à la science, quoique sa patrie soit la Grèce, elle a toujours été à l'honneur en Israël. On s'inspirait du texte de la Genèse, selon lequel l'homme a été investi par Dieu de la tâche de perfectionner la Création. Le judaïsme a pris cela à la lettre et a manifesté un vif intérêt pour les sciences naturelles qui donnent à l'homme la domination sur la nature. Aussi n'y a-t-il jamais eu de bâchers pour les disciples de Galilée, nombreux en Israël, ni pour tous ceux qui avançaient une nouvelle science, une nouvelle pensée. On a bien combattu les tendances hétérodoxes comme on le fait dans une démocratie par la persuasion, mais non par la force brutale.

La Synagogue n'a pas crucifié Jésus qui était bien plus l'ennemi de Rome que de son peuple ; elle n'a mis à l'index ni Philon, ni Maïmonide, ni Bergson, et elle ne s'en est prise à Spinoza que pour des raisons plutôt privées, internes, De tout temps, on a étudié les sciences des Gentils pour apprendre l'art d'assurer aussi le bonheur matériel de l'homme. Je n'ai qu'à citer la science médicale,

Progrès technique et progrès moral

dans laquelle les Juifs étaient seuls maîtres au moyen âge, où le corps humain était généralement considéré comme la part du diable.

L'organisation de la vie sociale est le point crucial qui oppose la conception occidentale, chrétienne, à celle du marxisme. Ce dernier a fait de la morale une science sociologique, alors que l'homme occidental issu du christianisme considère cela comme une dégradation de la personne humaine, qui confère à la vie sa valeur par l'acte spontané de l'amour du prochain. Or, quoique le postulat de l'amour du prochain se trouve dans l'Ancien Testament également, le judaïsme ne s'est pas contenté de ce vague appel aux sentiments généreux, mais a transformé ce postulat en science exacte.

L'œuvre des rabbins consistait à traduire en prescriptions concrètes et détaillées les appels des prophètes. Le souvenir de l'origine transcendante domine cependant sur toute la minutieuse codification talmudique et post-talmudique : pour le rationaliste Maïmonide, l'ordre social prolonge l'ordre cosmique et amène les hommes à la connaissance de Dieu. Pour le mystique Juda Halévi, dans tout acte moral s'accomplit la conjonction entre l'homme et Dieu. Pour le hassidisme, l'acte social le plus humble rattache le créateur à la créature. Mais chez tous, l'accent est mis sur la justice plutôt que sur la charité.

On a exalté le christianisme pour avoir dépassé le principe de justice de l'Ancien Testament, par celui de la Charité. En vérité, et dans la pratique, l'Eglise avait bien vite constaté qu'on n'organise pas une société par des appels aux sentiments. Mais elle a éludé le problème en confiant à César les fonctions judiciaires qu'elle-même, par charité, ne pouvait pas remplir. L'Inquisition a bien instruit les cas d'hérésie, mais elle a laissé l'exécution des hérétiques à la justice séculière. Le principe de charité fut toujours formellement gardé ; mais par cette scission voulue des compétences, l'Eglise perdit encore son influence pacifiante sur la société. Elle finit par tolérer, dans certains Etats — disons au XVIII^e siècle — des injustices flagrantes, en sorte que les révolutions sociales prirent le plus souvent un caractère anticlérical.

La Synagogue, par contre, a mis l'accent sur la juridiction scientifique même de la morale ; elle a considéré la justice comme la plus haute charité. ^{p.484} Le vieil adage « œil pour œil... » qu'on reproche tant aux Hébreux, n'est que la formule — imagée comme tous les langages orientaux — pour définir ce principe. Plus une société est réglée par la justice, moins il lui faut de charité.

Progrès technique et progrès moral

Ce n'est pas sans quelque raison que le marxisme s'en prend au philanthropisme occidental, auquel il reproche de mettre des emplâtres sur les plaies sociales, au lieu de les guérir. Cette conviction, dont le communisme se réclame, elle est l'âme même de la doctrine juive. Tous les prophètes ont répété le cri indigné : « Ils veulent guérir à la légère les plaies de mon peuple. Paix, paix, disent-ils, mais il n'y a pas de paix. » Et encore Jésus ne dit-il pas qu'il n'est pas venu apporter la paix mais l'épée ? L'épée est l'insigne de la justice, qui est une digue plus sûre contre l'arbitraire que ne l'est la charité abandonnée au bon gré de chacun.

Ce principe de juridiction scientifique s'étend à toutes les formes de l'activité humaine. Dans le Talmud, les exigences matérielles les plus humbles sont juridiquement, scientifiquement réglées. Toute la vie, corps et âme, travail et plaisir, science et morale, tout est réglementé selon un critère scientifique. La foi, devenue Loi, embrasse toute la vie. Comme nous sommes, en toute circonstance, la même personne biologique, on est en droit d'introduire partout le même principe organisateur. Ainsi, un lien étroit unit tous les compartiments de l'activité humaine ; tous s'interpénètrent et s'influencent réciproquement ; le progrès dans une discipline agit sur les disciplines voisines en sorte qu'il n'y a pas croissance disproportionnée d'un membre aux frais de l'autre, mais croissance biologique de tout l'organisme social.

Ne vous effrayez pas d'un tel principe régulateur qui semble exclure la liberté créatrice. En vérité, ce principe est ancré dans le transcendant. Les hommes, enseigne le judaïsme, doivent organiser et contrôler la vie comme s'il n'y avait pas de Providence divine. C'est ce que postule aussi le matérialisme historique. Mais ensuite, il faut tout attendre, bénédiction et succès, de la Providence divine, comme si nous n'avions rien fait nous-mêmes. C'est ce qu'enseigne aussi le christianisme. A l'une et à l'autre doctrine, le judaïsme est lié par une voie directe, et ce n'est pas par hasard que les fondateurs de ces deux doctrines, Jésus et Marx, sont nés Juifs. Le promoteur de la doctrine marxiste a probablement été mû par le même idéal humanitaire qui fait la grandeur des prophètes dont s'autorise aussi Jésus de Nazareth.

En résumé, l'enseignement du judaïsme est ceci : morale et technique ne sont pas différentes par essence. La morale doit elle-même devenir une technique, pour pouvoir suivre la technique proprement dite jusque là où elle se

Progrès technique et progrès moral

croit exempte de tout contrôle. Chaque art ne crée-t-il pas, pour citer M. de Ruggiero, sa technique afin de réaliser le transcendantal dans le monde matériel ? De même, le spirituel doit créer ses outils qui lui permettent de se pencher sur toutes les affaires temporelles.

Voilà ce que, sans victoires éclatantes, mais imperturbablement, le judaïsme enseigne depuis trois millénaires. La redoutable concurrence chrétienne a empêché un plus grand déploiement du judaïsme qui ne comptait que 16 millions d'adhérents avant la guerre et 10 millions maintenant. Mais si le judaïsme est resté une minime fraction, il n'en porte pas moins une vérité vivante. Une vérité spirituelle ne devient pas moins vraie si elle ne s'appuie que sur une minorité. On ne le sait nulle part mieux qu'ici et c'est pourquoi, en comptant sur le libéralisme traditionnel de cette ville, je me suis permis de vous rappeler, en toute modestie, le message du judaïsme. Et ma confiance en votre objectivité m'encourage à ajouter que la civilisation chrétienne sortie du sein du judaïsme ne perdrait pas à entendre quelquefois sa leçon. Cela ne diminuerait pas la gloire de l'Eglise, de même ^{p.485} qu'il n'y a aucune honte si une fille, même après le mariage, vient de temps en temps prendre conseil chez sa vieille mère. Un tel instinct a poussé Calvin et les grands réformateurs vers les sources de l'Ancien Testament. Notre âge est agité par les douleurs d'enfantement d'une nouvelle réforme de la société humaine. Puisse la sagesse de l'Ancien Testament être intégrée parmi les formes maïeutiques au berceau d'une meilleure humanité.

@

INDEX

Participants aux entretiens

@

ANSERMET, Ernest, 325, 328, 375, 388, 472.
ARON, Robert, 234, 355, 441.
ARMINJON, Pierre, 281.
BENDA, Julien, 363, 406, 410 à 413, 420, 425, 428 à 431, 441.
BERDIAEFF, Nicolas, **69**, 321, 416, 417, 420, 428, 435.
BOVARD, René, 399.
CAMPAGNOLO, Umberto, 293, 436.
(CROCE, Benedetto, 226.)
DAVY, Mlle, 315, 434.
DIETSCHI, 469.
FLORA, Francesco, 476.
FRIEDMANN, Georges, 301, 402, 409, 417, 420, 421 422, 424, 425, 447.
GAGNEBIN, Elie, 333.
GESSAIN, Robert, 443.
GILLOUIN, René, 274, 285.
HAINARD, Robert, 261.
HALDANE, J. B. S., **91**, 259, 328.
HALPÉRIN, Jean, 290.
HERVÉ, Pierre, 267, 284, 324, 330, 389, 409 à 413, 416, 439, 465, 467.
KIRKER, Gaylord E., 318.
LEHRMANN, Charles, 481.
LESCURE, Jean, 282, 353, 398, 426.
LÉVEILLÉ, A., 471.
MACKENZIE, William, 358.
MARTIN, Victor, 297.
MONTALE, 350.
MOUNIER, Emmanuel, **181**, 239, 337, 453.
ORS, Eugenio d', **49**, 313, 324, 401, 420, 421.
PAESCHKE, Hans, 454.
PLISNIER, Charles, 329, 331.
PRENANT, Marcel, **23**, 251, 284, 290, 371, 414, 427 à 433, 434.

Progrès technique et progrès moral

RAYMOND, Marcel, 394.
RUGGIERO, Guido de, **113**, 408, 421, 424.
SIDDHESWARANANDA, **155**, 346.
SIEGFRIED, André, **9**, 244.
SOKOLINE, 459.
SPOERRI, Théophile, **133**, 285, 413, 414, 433.
STAROBINSKI, Jean, 467.
SUDRE, René, 246, 463.
TRAZ, Robert de, 228.
VICTOR, Paul-Émile, 232, 274, 348, 441.
VIRGILI, 292.
ZIÉGLER, Henri de, 445.

*

Conférences : [Siegfried](#) - [Prenant](#) - [Ors](#) - [Berdiaeff](#) - [Haldane](#) - [Ruggiero](#) - [Spoerri](#) - [Siddhesw.](#) - [Mounier](#)

Entretiens : [Premier](#) - [Deuxième](#) - [Troisième](#) - [Quatrième](#) - [Cinquième](#) - [Sixième](#) - [Septième](#)

@